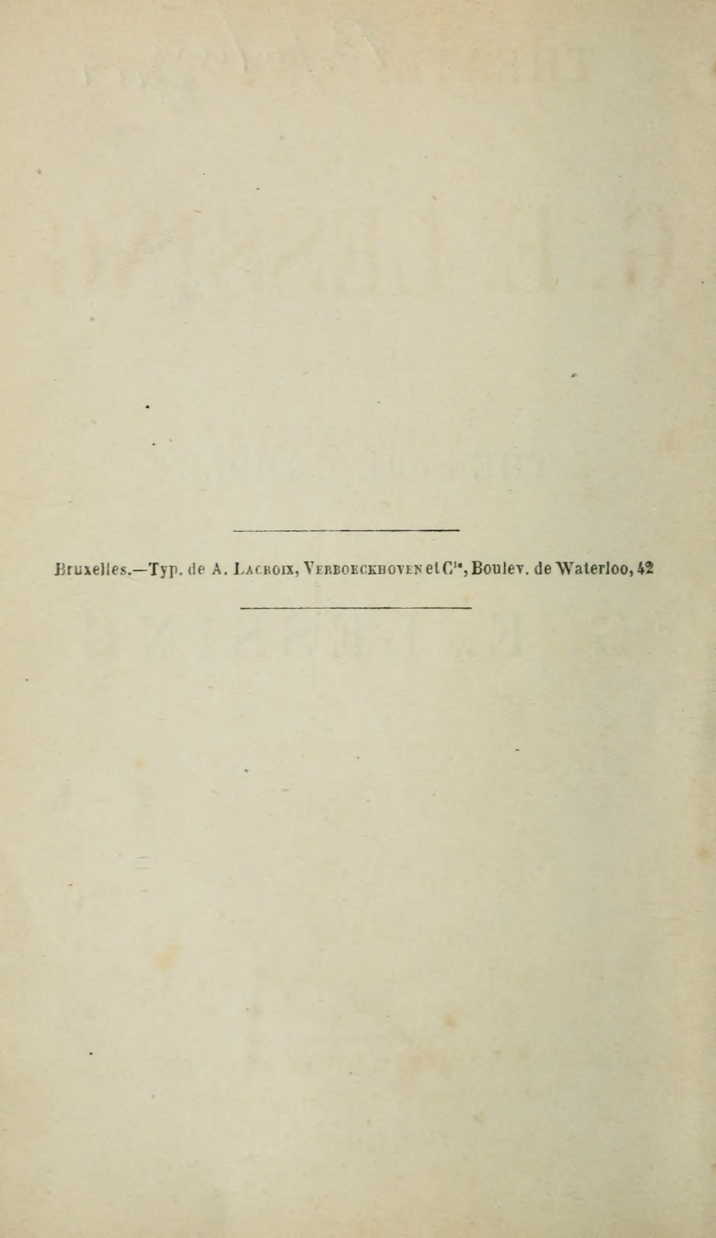
THÉATRE COMPLET

DE

G. E. LESSING



Bruxelles.—Typ. de A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, Boulev. de Waterloo, 42

THÉATRE COMPLET

DE

G. E. LESSING

TRADUIT PAR

FÉLIX SALLES

AVEC

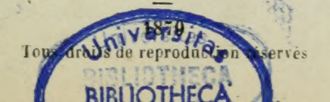
UNE ÉTUDE CRITIQUE

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1870



L'ŒUVRE DRAMATIQUE

DE LESSING

Lessing a été l'objet, déjà, de nombreuses études dans notre langue, mais jamais jusqu'ici son œuvre dramatique tout entière n'a encore été explorée par nos critiques, ni même traduite en français. Après une année de travail, nous avons pu terminer le 17 mars 1866 la traduction du théâtre complet du plus grand auteur comique de l'Allemagne.

Ayant vécu longtemps en communauté intime avec Lessing, nous espérons donc être à même de faire passer son œuvre au creuset d'une critique autorisée, et révéler l'écrivain sous un jour encore peu connu.

Quelle belle et forte langue, que la sienne; que de ressources dramatiques; que d'originalité souvent dans les moyens; que de netteté et de fermeté dans le dessin et la peinture des caractères! Personne, même en Allemagne, où l'on vit agenouillé devant le génie de Gœthe et de Schiller, ne nous contestera que l'œuvre dramatique de Lessing mérite d'y être placée au premier rang.

Avant de pénétrer au cœur de l'œuvre même, nous

rappellerons que notre poète, dont le talent s'est manifesté sous tant de formes diverses, né en 1729, à Kamentz, et mort en 1781, à Wolfenbuttel, a eu, comme beaucoup d'autres hommes de génie, une vie assez orageuse et assez tourmentée. Ce n'est même que vers la fin de sa vie que, nommé conseiller aulique de Brunswick, puis bibliothécaire de la cour du même État, il goûta cette *aurea mediocritas* vantée à bon droit par Horace. Mais son génie, loin d'être étouffé par les luttes de chaque jour, semble s'y être retrempé sans cesse et avoir grandi au contact de l'adversité. Lessing d'ailleurs ne fut pas seulement un écrivain de génie, il pratiqua aussi les vertus et les devoirs de l'homme.

Quand on étudie son style, comme est obligé de le faire le philologue qui doit se l'incarner en quelque sorte pour en saisir toutes les finesses, on est frappé tout d'abord des différences sensibles qui existent entre ses premières et ses dernières pièces de théâtre. On comprend que Lessing a écrit aux heures de formation de la langue, et l'on suit avec un vif intérêt le perfectionnement progressif qu'il est facile de constater au point de vue de la correction, du naturel, de la clarté, de la limpidité et de l'élégance.

Ce qu'il faut admirer surtout dans Lessing, c'est ce que nous admirons dans notre grand Molière : la force, l'énergie et la propriété de l'expression. Sa langue, autre affinité avec Molière, est à la langue contemporaine de l'Allemagne, ce qu'est à notre langue moderne la langue du grand génie de la comédie. Chez tous deux enfin, chacun parle son langage : les gens d'éducation en gens d'éducation, le peuple en peuple.

Les défauts principaux de Lessing, c'est la recherche trop fréquente du *trait*, quelquefois aux dépens de la clarté et du bon sens, et la répétition assez fatigante à

la réplique des derniers mots de la phrase précédente. Ceci, du reste, est une conséquence de la construction allemande plus encore qu'un vice de style, propre à l'auteur. En effet, la langue germanique, toute riche, toute harmonieuse et toute poétique qu'elle est, n'a point cette flexibilité qui fait de la nôtre la première langue du monde pour la rapidité et la liberté d'allures du dialogue, qui en fait la langue de la *causerie* — mot sans équivalent en allemand. Somme toute, ce qu'il faut admirer dans Lessing, c'est la finesse des touches dans l'observation et la conduite des caractères ; c'est la création de types éminemment vrais ; c'est la fécondité et la variété d'invention dans les moyens comiques ; c'est l'esprit, et l'esprit souvent le plus attique, jeté à profusion à travers toutes les pages de ce théâtre.

Ses jeunes filles sont adorables d'innocence ou de cœur ; presque toutes, elles ont un grain de malice qui ne gâte rien aux portraits. Ses soubrettes sont des démons d'esprit : elles ont toutes la langue bien affilée, elles valent les meilleures soubrettes de Marivaux.

Lessing enfin est peut-être l'auteur allemand dont le génie, quoique lui-même s'en soit toujours énergiquement défendu, a le plus de points de contact avec le génie français.

C'est le Molière de l'Allemagne.

L'œuvre dramatique se compose de douze pièces de théâtre, que nous analyserons dans l'ordre où les présente la grande édition complète de Carl Lachman. sans chercher aucune classification d'école. En voici la liste : *Nathan le sage*, — *Miss Sara Sampson*, — *Emilia Galotti*, — *Minna de Barnhelm*, — *le Jeune Savant*, — *le Misogyne*, — *Damon*, — *la Vieille Fille*, — *les Juifs*, — *le Trésor*, — *le Libertin*, — *Philotas*.

NATHAN LE SAGE (1779)

L'idée mère de ce poème dramatique, ou drame, comme on voudra l'appeler, est prise de Boccace, le conteur italien, dont l'œuvre est une mine féconde d'où poètes et dramaturges ont détaché de riches filons. Ici, c'est l'apologue si connu des trois anneaux qui a inspiré Lessing. Cet apologue a même été transporté en entier dans le poème qui nous occupe.

Dans Boccace, le juif Melchisédech est un avare et un usurier; mais Saladin, conformément aux traditions des Croisades, est généreux, magnifique, homme de grandes vertus et de grandes lumières. C'est, comme dans Nathan, un embarras pécuniaire qui le force à s'adresser à Melchisédech, et c'est aussi pour l'éprouver qu'il le consulte sur les trois religions. Tout le reste est de l'invention du dramaturge allemand, lequel, comme notre Molière, prenait son bien où il le trouvait. Sa traduction élégante du conte de Boccace en fait du reste son œuvre presque entièrement personnelle. Voici ce morceau tel que nous avons pu le rendre en dehors de la langue rhythmée dans laquelle tout *Nathan* est écrit.

Acte III, scène VII

NATHAN. Il y a longues années vivait en Orient un homme, qui avait reçu d'une main chère une bague précieuse. La pierre en était une opale aux cent reflets; elle avait la vertu secrète de rendre agréable devant Dieu et devant les hommes celui qui la portait avec cette conviction. Rien d'étonnant donc que cet homme de l'Orient ne l'ôtât jamais de son doigt, et qu'il prît toutes ses mesures pour qu'elle demeurât toujours dans sa maison. Voici comment il agit : Il laissa la bague à

celui de ses fils qu'il aimait le mieux, ordonna formellement que celui-ci la laisserait de même à celui de ses fils qu'il aimerait le mieux, et que toujours, sans acception du droit d'aînesse, le fils le plus aimé deviendrait par la seule possession de la bague le chef de la maison... Ainsi de fils en fils, cette bague arriva enfin au père de trois garçons, tous trois également soumis, qu'il ne pouvait s'empêcher d'aimer tous trois également. Seulement, de temps en temps, selon que l'un d'eux se trouvait seul avec lui, et que les deux autres n'étaient point là pour partager les effusions de son cœur, c'était tantôt celui-ci, tantôt celui-là, tantôt le troisième qui lui paraissait le plus digne de la bague, si bien qu'il eut la paternelle faiblesse de la promettre à chacun des trois... Cela alla ainsi tant que cela put aller... Mais il approchait de sa fin, et l'excellent père se trouvait dans l'embarras. Il s'affligeait de tromper deux de ses fils et de leur fausser parole. Que faire? Il appela en secret un orfèvre et lui commanda deux bagues sur le modèle de la sienne, en lui recommandant de n'épargner ni frais ni soins pour arriver à les rendre d'une imitation parfaite. L'ouvrier y parvint. Quand il rapporta les bagues, le père ne sut même plus distinguer la sienne. Il appelle alors ses fils, chacun en particulier, et à chacun d'eux donne sa benédiction et sa bague, puis, il meurt... Ce qui suit, va de soi. A peine le père est-il mort que chacun d'eux se présente avec sa bague et prétend être le chef de la maison. On examine, on querelle, on plaide. Mais en vain, la véritable bague ne pouvait se reconnaître... Pas plus qu'en ce moment la vraie croyance... Comme je le disais, les fils plaidèrent et chacun d'eux prêta serment devant le juge qu'il avait directement reçu sa bague de la main de son père, — ce qui était vrai, — après avoir depuis longtemps reçu la promesse de tous

les priviléges attachés à la bague, — ce qui n'était pas moins vrai. — Le père, affirmait chacun d'eux, ne pouvait pas avoir eu l'idée de le tromper ; et plutôt que de concevoir un soupçon contre un si bon père, il devait, malgré son estime pour ses frères, les accuser de supercherie ; chacun d'eux ajoutait que s'il pouvait découvrir les traîtres, il s'en vengerait aussitôt... Le juge dit : Si vous ne me faites pas sur-le-champ comparaître votre père, je vous renvoie de mon tribunal. Pensez-vous que je sois ici pour deviner des énigmes? Ou espéreriez-vous voir la vraie bague prendre la parole? Attendez cependant. Vous avez dit que la véritable bague avait la vertu surprenante de rendre son possesseur agréable à Dieu et aux hommes. Cela tranche la question. Car les fausses bagues ne sauraïent avoir la même propriété. Eh bien, lequel de vous est le plus aimé des deux autres ? Allons, parlez. Vous vous taisez? Alors vos bagues n'ont qu'une vertu intérieure, mais point de vertu extérieure? C'est soi-même que chacun de vous aime le plus?... Ou, n'êtes-vous tous trois que des trompeurs trompés? Vos bagues ne sont vraies ni l'une ni l'autre. La vraie a probablement été perdue, et pour en dissimuler la perte, votre père en aura fait faire trois au lieu d'une... Ainsi donc, si vous ne voulez pas d'un conseil au lieu d'une sentence, retirez-vous. Mais voici mon conseil. Prenez les choses comme elles sont. Chacun de vous tient de son père son anneau ; que chacun donc croie son anneau véritable. Il est possible que le père n'ait pas voulu prolonger plus longtemps la tyrannie d'une bague dans sa maison. Il est certain qu'il vous a aimés tous les trois également, puisqu'il n'a pas voulu en opprimer deux pour en favoriser un seul. Allons, que chacun de ses enfants, exempt de préjugés, imite son amour ! Que chacun d'eux fasse ses efforts pour mettre en lumière la puissance

qui réside dans le chaton de sa bague! Qu'il vienne en aide à cette puissance, par la douceur, par l'égalité du caractère, par la bienfaisance, par la plus absolue confiance en Dieu! Et quand ensuite la puissance de la bague se sera manifestée dans vos arrière-petits-enfants, alors je vous cite à comparaître de nouveau dans des milliards d'années devant ce tribunal, où siégera un homme plus sage que moi qui prononcera. Allez! — Ainsi parla le juge modeste.

La morale de ce conte est transparente, du reste Nathan sait à l'aide de cet apologue se tirer de l'embarras où le sultan Saladin pensait le jeter en l'interrogeant sur les trois religions positives. L'intrigue de la pièce est assez compliquée, et ce ne sont pas les situations plus ou moins habilement inventées des personnages qui doivent nous occuper le plus, mais l'observation des caractères mêmes. *Nathan le Sage* est généralement considéré comme le chef-d'œuvre de Lessing, aujourd'hui surtout que cette œuvre à portée philosophique est à la hauteur du *siècle où nous sommes*. Ce qui en fit tout d'abord le succès, c'est que l'auteur y essaya l'ïambe non rimé, qui est devenu le vers tragique en Allemagne. La destination première du poème de Nathan se reconnaît facilement : c'est un dialogue philosophique plutôt qu'un drame, dont la lecture intéresse, et dont la représentation ne se supporte qu'à l'aide de nombreuses et larges coupures. On a souvent dit qu'on ne joue presque jamais *Nathan* : c'est une erreur. Cette pièce est la plus connue et la plus fréquemment représentée en Allemagne parmi celles de notre auteur. Cependant il est d'autres comédies de Lessing qui sont plus appropriées au théâtre. Il faut en effet une grande puissance d'imagination pour se faire à l'idée de ce soudan, de ce templier et de ce marchand, discutant et phrasant à qui mieux mieux comme des docteurs alle-

mands d'après la Réforme. Mais, malgré cette source d'invraisemblance, la croisade, les cieux enchantés de la Palestine, les magnificences de l'Orient, les chevaliers du Temple, le sultan Saladin, tout cela produit sur l'esprit une impression sérieuse.

Les caractères sont admirablement conçus et observés : et cependant ils manquent un peu de vitalité.

Nathan. — Écoutons ce qu'en dit madame de Staël.

« Le caractère de Nathan est d'une admirable simplicité. L'on s'étonne de l'attendrissement qu'il cause, quoiqu'il ne soit agité, ni par des passions vives, ni par des circonstances fortes. Une fois cependant on veut enlever à Nathan la jeune fille à laquelle il a servi de père. La douleur de s'en séparer serait amère... L'attendrissement de Nathan émeut d'autant plus, qu'il cherche à se contenir, et que la pudeur de la vieillesse lui fait désirer de cacher ce qu'il éprouve. Sa sublime patience ne se dément point, quoiqu'on le blesse dans sa croyance et dans sa fierté... La défaveur dans laquelle le nom de juif l'a fait vivre au milieu de la société, mêle une sorte de dédain pour la nature humaine à l'expression de sa bonté... »

« Le jeune templier, — c'est toujours madame de Staël qui parle, — a dans le caractère toute la sévérité de l'état qu'il professe... Il a dans l'âme quelque chose de farouche qui vient de la crainte d'être sensible... »

L'éloge est enthousiaste, et pourtant, chez madame de Staël, l'éloge n'est pas coutumier.

Le personnage de Récha, la jeune chrétienne adoptée par Nathan, la sœur du templier, que l'honnête homme s'est bien gardé d'élever dans la religion de ses pères, par respect pour ses propres principes, est le plus finement touché du poème. On aime en elle la tendresse pleine d'abandon, la supériorité des idées, jointe à la chaste innocence du cœur. Elle est l'âme de la pièce :

c'est vers elle que convergent les affections de tous. Quoiqu'elle n'ait pas subi les leçons philosophiques de Nathan, et ne partage point les utopies de son père adoptif, son caractère s'est adouci, son âme s'est élevée au contact du philosophe. Saladin est bien tel que la légende nous l'a décrit : cependant on peut lui reprocher parfois trop de mignardise, on l'aimerait mieux dans toute la pureté de son vrai caractère.

Nous avons indiqué déjà la portée philosophique de *Nathan le Sage*. Lessing cherche à y démontrer qu'il existe, en dehors des religions positives, une religion rationnelle, la religion de l'homme. Cette utopie peut plaire dans la pièce, parce que la pièce en est l'habile défense et qu'elle ne nous présente que le beau côté de la médaille. Mais ce n'est point ici le lieu de discuter les théories de Nathan. Si l'on s'étonnait que Lessing ait fait d'un membre de la famille juive le héros de la tolérance et de la raison, il suffirait de rappeler, pour expliquer ce choix, l'étroite amitié qui unissait Lessing et Mendelssohn auquel il songeait sans doute en créant le type de Nathan.

Une autre pièce d'une importance assez minime dans son théâtre, *les Juifs* a, du reste, été écrite spécialement en vue de relever aux yeux de l'opinion la race israélite assez méprisée, comme on sait, au siècle dernier. Pour ne pas revenir plus tard à cette seconde pièce dont l'analyse n'apprendrait rien au lecteur sinon qu'il y avait des juifs honnêtes gens dès l'année 1749 et que souvent à cette époque on rejetait sur la race bien des méfaits dont elle n'était point coupable, nous dirons que nous voyons dans *Nathan* et *les Juifs*, une protestation courageuse contre les lois féodales de l'empire germanique. Afin de faire mieux apprécier le courage qu'il a fallu à Lessing pour écrire cette double protestation qui va peut-être un peu loin, car elle pose

l'antithèse entre le juif et le chrétien au détriment de celui-ci ; souvenons-nous qu'alors le juif était le paria de la famille allemande, parqué dans certains quartiers des villes, obligé à porter haut bonnet, longue barbe et costume distinctif, inhabile à toutes les fonctions publiques. Ses biens appartenaient de droit au souverain qui pouvait d'un trait de plume se les approprier. Il y a quelques années encore qu'à Francfort-sur-le-Mein il ne pouvait jouir d'aucun droit civique ; c'est à Francfort aussi que jadis l'édit des empereurs lui interdisait l'approche de la place du Rœmer, et le passage du pont de Sachsenhausen, sans qu'il fût accompagné d'une vieille femme — singulière coutume, qui existait ailleurs encore que dans la ville des empereurs. Nous ne ferons qu'une courte citation, afin de mettre en lumière un des meilleurs effets scéniques qu'il y ait au théâtre.

Un juif a sauvé un baron attaqué par des coupeurs de bourse, sur la grand'route. Le baron a une fille jeune, riche et jolie. La reconnaissance lui inspire l'idée d'offrir sa fille à son sauveur, dont elle s'est, elle aussi, vivement éprise. Mis en demeure d'accepter cette récompense magnifique, le juif est obligé, après bien des hésitations, de se découvrir. On attribue ses refus à l'exagération de la modestie, puis à la vanité. Plus on le serre de près, plus sa souffrance augmente. Enfin il n'y résiste plus, et son aveu va élever une barrière entre lui et ceux qui se donnaient à lui tout entiers.

« LE VOYAGEUR (*à part*). Pourquoi aussi ne pas me découvrir ? — Monsieur, la noblesse de votre cœur pénètre mon âme. Mais prenez-vous-en à la fatalité, et et non à moi, si je ne puis agréer votre offre. Je suis...

« LE BARON. Déjà marié, peut-être ?

« LE VOYAGEUR. Non...

« LE BARON. Eh bien ! quoi ?

« LE VOYAGEUR. Je suis juif.

« LE BARON. Juif! cruel hasard!

« CHRISTOPHE. Juif!!

« LISETTE. Juif!!!

« LA JEUNE FILLE. Eh bien, qu'est-ce que cela fait?

« LE BARON. Faut-il donc qu'il y ait des circonstances où le ciel s'oppose lui-même à notre reconnaissance! »

Rencontrons-nous au théâtre beaucoup d'effets scéniques aussi grands que celui-ci et beaucoup d'effets aussi bien notés qu'il l'est dans la bouche des différents personnages?

EMILIA GALOTTI (1772)

Après le poème dramatique, nous abordons deux drames aux allures vives et passionnées, aux dénoûments ultra-tragiques. Le premier est *Emilia Galotti*.

Un prince débauché, et surtout faible aux insinuations d'un courtisan corrompu, d'une âme vile, d'un misérable prêt à tout pour aduler son maître et conserver sa faveur; — en contraste, une jeune fille pieuse, modeste, innocente, qui s'effraie du péril auquel elle a été violemment exposée, et qui se réfugie dans la mort pour y échapper; — ce courtisan, rompu à toutes les intrigues, doué de finesse, d'adresse, d'astuce, et qui n'a qu'un défaut, c'est d'avoir le crime trop facile; — une comtesse de comédie, ancienne maîtresse du prince, qui se jette à la traverse de la nouvelle passion du prince et qui amène chez son amant, les parents de la jeune fille afin de sauver celle-ci, en se vengeant elle-même; — un noble gentilhomme, intraitable en tout ce qui touche à l'honneur; voilà les caractères principaux

de la pièce. Ils engendrent le drame, lequel est bien tracé, bien conduit, et après une succession d'incidents propres à tenir le spectateur en haleine, se ferme sur une douce parole et sur un beau coup de poignard. Le gentilhomme a frappé sa fille dans un moment d'égarement douloureux. Émilia elle-même le suppliait de la tuer pour la sauver. Lisons ces quelques lignes de dialogue. La scène se passe dans le palais du prince.

« EMILIA. (*Elle a voulu se frapper du poignard que son père tient à la main, mais le père le lui a arraché.*) Eh bien, il suffira d'une épingle à cheveux! (*Elle porte la main à ses cheveux pour en chercher une; elle saisit la rose qui les pare.*) Tu es encore là?... A terre, tu ne conviens pas aux cheveux d'une..... comme mon père veut que je devienne...

« ODOARDO. Oh! ma fille!

« EMILIA. Mon père, si je vous devinais! Non certes, ce n'est pas cela non plus que vous voulez. Autrement vous ne trembleriez pas ainsi. (*Avec amertume, tandis qu'elle effeuille la rose.*) Autrefois il y eut un père, qui pour arracher sa fille à l'infamie, lui plongea d'une main ferme l'acier dans le cœur... Il lui donnait ainsi une seconde fois la vie. Mais de tels faits sont d'autrefois. De tels pères, il n'y en a plus.

« ODOARDO. Si, ma fille, si! (*Il la poignarde.*) Dieu! qu'ai-je fait. (*Elle tombe, il la reçoit dans ses bras.*)

« EMILIA. Vous avez tranché la rose avant que la tempête l'eût effeuillée. Laissez-la moi baiser cette main paternelle. »

La victime est pure, et si elle a demandé la mort à son père, ce n'est pas qu'elle craigne la violence. Ce qu'elle redoute, c'est la séduction. Elle, la jeune fiancée, qui allait monter à l'autel pour y épouser celui qu'elle aime, au moment où elle a été enlevée par les gens de

ce prince italien qui s'appelle Ettore Gonzaga de Guastalla (un nom qu'on pourrait remplacer par bien d'autres, à l'époque où nous sommes), elle redoute les tentatives qui seront faites par le séducteur sur sa vertu.

« La violence, la violence qui est-ce qui ne peut pas la braver, la violence ! Ce qu'on appelle la violence, ce n'est rien. La vraie violence, c'est la séduction. Mon père, j'ai le sang aussi jeune, aussi ardent qu'une autre. Mes sens sont des sens. Je ne résisterai pas, je ne serai pas forte... C'est pour n'éviter rien de pis que des milliers de vierges se sont précipitées dans les flots, et elles sont saintes !... Donnez-moi, mon père, donnez-moi ce poignard. »

Cet enthousiasme de la mort a affolé le vieux père, et il a frappé pour sauver la vertu de sa fille et l'honneur de son nom. La jeune fille s'accuse elle-même devant le prince qui survient. Du reste voici le châtiment du débauché.

« ODOARDO. (*Après avoir déposé doucement sa fille sur le sol.*) La voilà !... Et maintenant, prince, vous plaît-elle encore ? Excite-t-elle encore vos appétits ? Encore, dans ce sang qui crie vengeance contre vous ? (*Après un silence.*) Mais vous attendez la fin de tout ceci. Vous attendez peut-être que je tourne le fer contre moi-même, et que je finisse mon action comme une fade tragédie. Vous vous trompez. Le voici. (*Il jette le poignard aux pieds du prince.*) Le voici ! le témoin sanglant de mon crime. Je pars, je vais me constituer prisonnier. Je pars et je vais vous attendre comme juge... Et puis, là haut, je vous ajourne devant notre Juge à tous ! »

Il y a peut-être de la tirade à effet dans ces paroles ; mais Galotti parle sous la pression de la colère, qui seule explique son coup de poignard. Si l'on rencontre dans *Emilia Galotti* des ombres, on y trouve aussi des

rayons. Le premier acte est plein de naturel, il est vif et spirituel. Le drame tout entier renferme de grands effets scéniques : ainsi l'entrée de la mère, de la comtesse Orsina, de Galotti, sont de beaux coups de théâtre qui doivent vivement enlever le spectateur. La scène ou Marinelli, le courtisan, gagne le prince et l'amène au crime, est des plus habiles.

MISS SARA SAMPSON (1755-1722)

Il n'est point facile de donner une analyse raisonnée des beautés de cette tragédie ou drame. C'est là une de ces œuvres concrètes qu'il faut juger d'ensemble, et qu'on ne saurait disséquer pièce à pièce, sans les défigurer. Un jeune homme, rompu à la séduction, se fait aimer d'une noble et innocente jeune fille. Il pourrait l'épouser, mais un vil intérêt d'argent l'en empêche. La colère et la rage arment du poison la main d'une maîtresse délaissée, et Sara meurt dans les bras de son père, repentante et pardonnée. Mellefont — c'est le séducteur — aimait vraiment Sara, et, de désespoir, il se frappe et meurt aussi en recevant la bénédiction du père outragé. Voilà toute l'action, mais les caractères ! Oh ! il a une palette aux plus riches couleurs, Lessing ! sa touche est délicate, et ses portraits sont d'une finesse charmante de modelé.

Quelle âme douce et mélancolique que Sara ! Piété filiale et amour, confiance de l'innocence et remords, tels sont les sentiments qui l'animent tour à tour et nous la présentent sous les aspects les plus propres à intéresser et à émouvoir. On pourrait dire que le rôle de Sara aspire en quelque sorte la sympathie par tous les pores. Il y a là Waitwell, un type de fidélité domes-

tique ; Marwood, une débauchée de la pire espèce ; Mellefont, un homme qui n'est, au demeurant, ni pire ni meilleur que le grand nombre, mais que la cupidité et les habitudes du vice ont gâté ; sir William, un père à l'âme généreuse. Ce sont les incidents créés par l'auteur qui seuls font marcher l'action ; les invraisemblances ne manquent point au cours de la pièce. Enfin, on ne sait trop pourquoi Mellefont se tue, quand sir William lui tend les bras au dessus du cadavre de Sara, en l'appelant son fils. En épargnant sa vie, Lessing aurait diminué l'horreur qu'inspire au dénoûment ce double meurtre ; en même temps, il serait demeuré plus près de la nature. Mellefont avait mieux à faire qu'à mourir ; il lui restait à remplir un devoir sacré, celui de de la consolation. Ici, enfin, plus encore que dans *Emilia Galotti*, trop de tirades à effet sur les lèvres de Sara et de Mellefont, à l'heure de la mort. Toutes ces longues dissertations philosophiques ne sont point dans la nature.

Si *Emilia Galotti* nous représente les vices des régents d'alors, *Miss Sara* nous montre les habitudes débauchées des fils de la noblesse, qui ne valaient guère mieux que les souverains ; et, ce qu'il y a de curieux à noter c'est que, c'est à l'occasion de cette pièce que Lessing inventa, dans l'édition de 1755 de ses œuvres ce titre de *Tragédie bourgeoise*, ce qu'aujourd'hui nous nommons un drame, par opposition à la tragédie classique.

MINNA DE BARNHELM (1763)

Par *Minna*, nous entrons dans le véritable domaine de la comédie, et de la bonne comédie de mœurs. La science de Lessing y brille dans tout son éclat, dans le développement des caractères! L'intrigue est presque nulle, et sans incidents. Et cependant la lecture de cette pièce intéresse, et la représentation en est très fréquente de nos jours encore, sur les théâtres nationaux. C'est la première comédie véritablement allemande, nous présentant des mœurs et des caractères tout à fait allemands. Elle fut jouée pour la première fois, le 28 septembre 1767, à Hambourg, puis en 1768, à Berlin, où elle avait été interdite d'abord parce qu'on y mettait en scène un soldat, c'est à dire un membre de l'Arche sainte.

Un honnête homme, type de la loyauté militaire, a connu en campagne une jeune fille de grande famille : les anneaux des fiançailles ont été échangés, selon l'antique coutume qui subsiste encore en Allemagne. Mais le malheur immérité a depuis frappé Tellheim dans sa fortune, dans sa position, dans son honneur de soldat. L'amour de la fiancée n'en a pas diminué : elle lutte contre les hésitations peut-être trop opiniâtres de l'homme d'honneur qui, devenu malheureux, refuse, par une loyale susceptibilité, d'exécuter les engagements contractés aux temps heureux. La fiancée met tout en œuvre pour vaincre les résistances de Tellheim, et cependant ses efforts seraient inutiles, si justice n'était enfin rendue à l'officier.

Tellheim est un caractère admirable : il n'a qu'un ridicule, c'est l'exagération du point d'honneur ; Minna est une âme aimante qui ne veut reconnaître aucun

obstacle à l'exécution de la parole donnée; Françoise, sa suivante, est une soubrette du meilleur aloi. Son babil égaie et mouvemente la pièce. Ses amours avec le brave et fidèle Werner, un autre type, celui-là, du dévoûment, arrivées à terme à la dernière réplique, font bon effet sur le tout. Werner n'est que maréchal des logis, mais il va reprendre du service et elle aurait bien mérité de devenir madame la générale. Juste, le goujat du major, est un domestique idéal, et qui n'est pas bête, surtout lorsqu'il s'agit de défendre les intérêts de son maître.

On cite comme des chefs-d'œuvre, les scènes avec l'aubergiste (act. I, sc. 1re), avec son maître (act. I, sc. 8), et avec Françoise (act. III, sc. 2). Vivacité de dialogue, esprit de repartie et convenance de style, tout se trouve dans ces morceaux. Nous ne pouvons résister au désir de donner au moins la dernière de ces trois scènes.

« JUSTE. Votre serviteur.

« FRANÇOISE. Je ne voudrais pas d'un tel serviteur.

« JUSTE. Là, là, pardonnez-moi cette manière de parler. J'apporte un billet de mon maître pour votre maîtresse, la noble demoiselle..., sa sœur... N'est-ce pas ainsi, sa sœur?

« FRANÇOISE. Donnez. (*Elle lui arrache la lettre des mains.*)

« JUSTE. Soyez assez bonne, vous fait dire mon maître, pour la remettre. Ensuite soyez assez bonne, vous fait dire mon maître, — n'allez pas croire au moins que moi je vous demande quelque chose.

« FRANÇOISE. Après?

« JUSTE. Mon maître entend ses affaires. Il sait que, pour arriver aux demoiselles, il faut s'adresser aux filles de chambres, — à ce que je m'imagine; — vous aurez donc la bonté — vous envoie dire mon maître —

de lui faire dire s'il ne pourrait pas avoir le plaisir de vous entretenir un petit quart d'heure.

« FRANÇOISE. Moi?

« JUSTE. Oui, vous! — Seulement un mignon petit quart d'heure, mais seule, toute seule, en tête à tête, entre quatre yeux. Il aurait quelque chose de très important à vous dire.

« FRANÇOISE. Bien! Moi aussi, j'ai beaucoup de choses à lui dire. Il n'a qu'à venir, je serai à ses ordres.

« JUSTE. Mais, quand peut-il venir? Quel moment vous convient le mieux? Sur la brune?

« FRANÇOISE. Que voulez-vous dire là? — Votre maître peut venir à l'heure qu'il préférera... Sur ce, filez.

« JUSTE. De grand cœur. (*Il veut s'en aller*).

« FRANÇOISE. Écoutez donc, encore un mot. Où sont les autres domestiques du major?

« JUSTE. Les autres? Ici, là, partout.

« FRANÇOISE. Où est Guillaume?

« JUSTE. Le valet de chambre? Le major le laisse voyager.

« FRANÇOISE. Ah! Et Philippe, où est-il?

« JUSTE. Le chasseur? Monsieur l'a donné à quelqu'un pour l'employer.

« FRANÇOISE. Parce qu'il n'a plus de chasses, sans doute. — Mais Martin?

« JUSTE. Le cocher? Il est parti à cheval.

« FRANÇOISE. Et Fritz?

« JUSTE. Le coureur? Il a pris de l'avancement.

« FRANÇOISE. Où étiez-vous donc, vous, quand le major était chez nous en quartiers d'hiver, dans la Thuringe? N'étiez-vous pas encore à son service?

« JUSTE. Pardon, j'étais son goujat, mais j'étais malade à l'ambulance.

« FRANÇOISE. Son goujat? Et maintenant vous êtes?...

« JUSTE. Son Michel-Morin : son valet de chambre et son chasseur, son coureur et son goujat.

« FRANÇOISE. Il faut que je l'avoue, pour éloigner tant de gens intelligents, tant de braves gens et garder justement le plus mauvais de tous, je voudrais bien savoir ce que votre maître a trouvé en vous...

« JUSTE. Peut-être un honnête garçon.

« FRANÇOISE. Cela n'empêche pas d'être diablement peu de chose, quand on n'est qu'honnête. Guillaume était un autre homme, et cependant le maître le fait voyager ?

« JUSTE. Oui, il le laisse voyager, parce qu'il ne peut faire autrement.

« FRANÇOISE. Comment cela ?

« JUSTE. Oh! Guillaume retirera tous les honneurs possibles de son voyage. Il a emporté toute la garde-robe du maître.

« FRANÇOISE. Quoi! il ne s'est pourtant pas enfui avec cette garde-robe?

« JUSTE. On ne peut pas précisément le dire. Mais, quand nous avons quitté Nuremberg, il s'est contenté de ne pas nous suivre avec la garde-robe.

« FRANÇOISE. Oh! le fripon!

« JUSTE. C'était un homme complet. Il savait friser, raser... et charmer. N'est-il pas vrai?

« FRANÇOISE. Mais, le chasseur, à la place du major, je ne l'aurais pas renvoyé. S'il ne lui était plus utile comme chasseur, au moins était-ce un garçon entendu A qui l'a-t-il donc donné?

« JUSTE. Au commandant de Spandau.

« FRANÇOISE. De la forteresse? La chasse sur les remparts ne doit pas être considérable.

« JUSTE. Aussi Philippe ne chasse-t-il plus.

« FRANÇOISE. Que fait-il donc ?

« JUSTE. Il traîne la brouette.

« FRANÇOISE. La brouette ?

« JUSTE. Rien que pour trois ans. Il avait organisé un petit complot dans la compagnie du maître : il s'agissait de traverser avec six hommes les avant-postes.

« FRANÇOISE. J'en suis atterrée, le scélérat !

« JUSTE. Oh ! c'est un garçon habile ! Un chasseur qui, à cinquante lieues à la ronde, par forêts et marais, connaissait toutes les pistes, toutes les passées. Et un tireur !

« FRANÇOISE. Bien, mais, au moins le major a-t-il encore son cocher ?

« JUSTE. Ai-je dit cela ?

« FRANÇOISE. Je le pensais, puisque vous disiez qu'il était parti à cheval. Il reviendra donc ?

« JUSTE. Le pensez-vous.

« FRANÇOISE. Où donc est-il allé à cheval ?

« JUSTE. Il y aura tout à l'heure deux mois et demi qu'il est parti sur le dernier cheval de selle du maître... pour aller au gué.

« FRANÇOISE. Et il n'est pas encore de retour ! Oh ! le gibier de potence !

« JUSTE. Peut-être s'est-il noyé dans le gué, ce brave cocher ! C'était un cocher excellent. Il avait conduit pendant dix années à Vienne. Quand les chevaux étaient lancés à pleine course, il n'avait qu'à faire : ho ! et ils s'arrêtaient aussitôt comme des murailles. Et puis c'était un savant maquignon.

« FRANÇOISE. Maintenant l'avancement du coureur m'inquiète.

« JUSTE. A tort, à tort, il a trouvé ce qu'il méritait. Il est passé tambour dans un régiment de la garnison.

« FRANÇOISE. Je m'imaginais quelque chose de pareil.

« JUSTE. Fritz s'était accroché à une femme de débauche, il découchait toutes les nuits, il faisait partout

des dettes au nom du maître, et mille tours infâmes. Bientôt le major vit qu'il voulait à toute force se faire... (*Il indique par un geste la pendaison*) le major le remit dans le bon chemin.

« FRANÇOISE. Oh ! le polisson !

« JUSTE. Mais c'était un parfait coureur, c'est certain. Quand le maître lui donnait cinquante pas d'avance, il ne pouvait, avec son meilleur trotteur, le rejoindre. Au contraire, Fritz pourrait donner mille pas d'avance sur lui à la potence, que je gagerais ma tête qu'il la rattraperait. — Mais ils étaient tous vos bons amis, n'est-ce pas, jeune fille? Le Guillaume et le Philippe, le Martin et le Fritz. — Maintenant, Juste vous salue. »

En dehors des sentiments qui font mouvoir l'action, Lessing, toujours philosophe, proteste contre la coutume de ces temps où les princes vendaient leurs sujets pour la défense de causes qui leur étaient étrangères, où les hommes de guerre eux-mêmes se mettaient à prix d'or au service du plus offrant, de ces temps de lansquenets. C'est Tellheim qui flétrit cet usage immoral. Écoutons-le parler. Il s'adresse à son fidèle Werner.

« Ne me fais pas penser mal de toi, Werner. Ce n'est pas avec plaisir que j'ai appris ce que Juste m'a dit. Tu as vendu ta terre et tu veux de nouveau courir le monde. Ne me fais pas croire que ce n'est pas tant le métier que tu aimes, que l'existence désordonnée et débauchée qu'on y mène. On doit être soldat pour son pays, ou par amour de la cause pour laquelle on prend les armes. Mais, servir sans but, ici aujourd'hui, là demain, cela s'appelle voyager en garçon boucher, rien autre. »

Vous le voyez, notre auteur ne s'était pas seulement fait l'adversaire de l'intolérance religieuse, il s'était fait aussi l'adversaire d'un abus si autorisé à l'époque où il écrivait.

Un dernier mot sur *Minna*. Ici comme dans Molière, chacun parle sa langue : Tellheim parle en homme du monde qu'inspirent toujours les principes de l'honneur et la générosité de l'âme ; Minna, en jeune fille ardente et aimante, que les obstacles irritent et que les impatiences font aller quelquefois jusqu'à la raillerie la mieux trempée. Werner, Juste et l'aubergiste ont aussi leur vrai langage, un peu soldatesque chez le premier, populaire et imagé chez le second, doucereux ou insolent chez le dernier. Françoise, nous l'avons dit, est une fille de cœur et de sens : elle sait manier l'arme vibrante de la parole, et tient toujours prêtes pour tous et pour chacun, répliques affilées de frais. Ce qu'on peut blâmer dans *Minna*, c'est l'absence de mouvement dramatique : ce sont les scènes de Riccaut de la Marlinière, une faute grave au point de vue des convenances, en même temps qu'elles sont une ressource maladroite de théâtre puisqu'elles retardent et allanguissent l'action. Ici comme dans toutes les œuvres de Lessing la passion pérore un peu trop ; il y a des longueurs, qu'il est même absolument nécessaire de retrancher à la scène. Mais il y a de belles idées et de nobles caractères : c'est une bonne comédie.

LE JEUNE SAVANT (1754-1767)

Damis est un type ignoré de nos jours, que l'on ne pâlit plus guère sur les livres, et que l'on ne met plus guère la science avant tout dans ce monde. Les bizarreries du jeune savant n'en sont pas moins récréatives, depuis le premier mot jusqu'au dernier de son rôle. Il possède le latin, le grec, l'hébreu, le français, l'italien, l'anglais... six langues ! sans compter sa langue mater-

nelle, et il a vingt ans. Son père veut le marier, mais il a épousé la science et ne veut entendre parler d'autres liens : jusqu'à quarante ans, si on lui demande pourquoi il ne se marie pas, il répondra qu'il est encore trop jeune ; au delà de quarante ans, il dira qu'il est trop vieux pour se marier. Cela désespère le père de Damis, Chrysandre, un vieux marchand assez amusant lui aussi par son pédantisme, citant à tort et à travers les Grecs et les Latins, Chrysandre use de toutes les ressources de son esprit pour le marier à une sienne pupille et pour mettre ainsi fin à un gros procès, car si le pédantisme de son fils a déteint sur lui, avant d'être un beau parleur il était un négociant intéressé. Damis n'épouse pas la pupille, renonce à la créance, Chrysandre la donne à celui qu'elle aime, et le jeune savant reste... savant. Son caractère est un peu outré ; mais c'est un si comique ridicule que le pédantisme d'un garçon de vingt ans, qu'on pardonne facilement à l'auteur les quelques exagérations qu'on rencontre. Antoine, le serviteur de Damis, est un vrai valet de comédie, façon Térence et Molière, bien nécessaire à la marche de l'action. Antoine sous son apparente bêtise, est un fin drôle, prompt à la réplique et sachant faire flèche de tout bois.

LE MISOGYNE (1748)

Le titre de cette comédie est assez bien inventé, le mot mysogyne, la contre-partie du mot misanthrope, est formé des vocables grecs : μισος γυνη : il est employé d'ailleurs, quoique rarement, dans notre langue.

L'intrigue n'est ici qu'un fil ténu qui ne doit qu'à la finesse du tact de l'auteur, de ne pas se rompre à

chaque instant. Il s'agit d'un mariage, de deux mariages même. Mais le chef de famille, — Arnolphe modifié, — de qui dépendent ces deux mariages, est arrivé à la vieillesse ; de plus, il a eu trois femmes, oui, tout autant. Il a donc acquis une solide expérience, et il est devenu mysogyne jusqu'à la moelle des os. Cette haine de parti pris contre les femmes, lui inspire les meilleures boutades ; son caractère d'ailleurs est très habilement observé.

Les deux mariages pourtant réussiront, et leur réussite sera une conséquence du caractère de Wumshaeter, — appelons-le par son nom. Ils réussiront, le premier, par suite d'un travestissement de la fiancée qui, sous le costume d'homme, et moyennant force lardons contre le sexe féminin, sait conquérir la confiance du bonhomme ; — le second, par suite d'une ruse d'avocat madré qui persuade au bonhomme de donner sa fille à son ennemi, pour faire pièce à cet ennemi qui est en même temps l'amoureux. Il faut lire à ce propos le discours de l'avocat, qui reste court dès les premiers mots et s'entortille à mesure dans les longues phrases qu'il avait méditées pour attendrir Wumshaeter. Son oraison vaut peut-être les plaidoyers célèbres de Racine dans *les Plaideurs*.

Le meilleur parti a été tiré pour le rire, de ce ridicule d'une originalité aussi plaisante que rare. Si nous avions à choisir dans l'œuvre théâtrale de Lessing, c'est à cette comédie que nous donnerions le priorité.

DAMON (1747)

Qu'est-ce que c'est que *Damon?* Un acte sans prétention, qui n'a pour but que de prouver que l'amitié est une vertu difficile à l'usée, et un sentiment souvent moins fort que l'amour. Deux amis, Damon et Léandre, courtisent une veuve qui aime l'un deux, Damon. Lisette, la mouche du coche de la pièce, les raille sans cesse sur l'amitié qui les unit et qui leur fait oublier la femme dont ils désirent l'un et l'autre obtenir la main. Léandre emploie la ruse pour détourner Damon de sa recherche. Il gagne la partie contre Damon, mais il la perd contre la veuve qui donne sa main à celui-ci. Enfin Damon et la veuve pardonnent à Léandre et tout est bien qui finit bien.

Oronte, le cousin de Léandre, n'est point parvenu à gagner la veuve à la cause de son client. Le « Comprends-moi » répété à satiété par le bonhomme, fait un assez plaisant effet aux deux dernières scènes de cette petite comédie.

LA VIEILLE FILLE (1748)

Si le français dans les mots ne devait être respecté, nous écririons la *Vieille Pucelle*, traduction fidèle du titre allemand : *Die alte Jungfer*. C'est la comédie la plus facétieuse de Lessing, elle est émaillée de saillies fines et spirituelles. On y trouve bien qu lques plaisanteries de gros sel, de celles que l'on rencontre dans nos vaudevilles contemporains. Vous comprenez qu'une vieille fille de cinquante-quatre ans, qui ne veut pour rien au monde *coiffer sainte Catherine*, — et c'est ici notre cas,

— est un prétexte à joyeusetés de toutes nuances. Un courtier matrimonial, — preuve que l'institution ne date pas de M. de Foy, — vient de proposer à Ohldinn (la vieille fille) un certain capitaine de Schlag; mais cela ne fait pas les affaires de Lisette, la suivante, ni du cousin, l'héritier en espérance. Nos deux compères font alors entrer en scène, sous le nom du futur, Peter, un marchand ambulant, qui consent à se *faire une figure* repoussante, et, en se présentant comme capitaine de Schlag, à se montrer assez impérieux et assez grossier pour dégoûter l'Ohldinn du mariage projeté. Malheureusement pour le cousin et pour Lisette, Peter est reconnu, la ruse est déjouée et la vieille fille épouse. L'introduction du personnage de Peter donne lieu à des scènes très risibles : la pièce du reste, marche sans trop d'invraisemblances; on pourrait nommer la *Vieille Fille* un vaudeville. L'auteur n'y a qu'une prétention : provoquer le rire et amuser, ce qui est bien quelque chose.

LE TRÉSOR (1750)

Nous avons affaire à une comédie d'intrigue où Lessing a mis le plus de caractères qu'il a pu. La scène se passe dans la rue. Léandre aime et veut se marier; il ne voit que la femme, mais son tuteur ne voit que la dot. L'effet du « Quelle est sa dot? » réplique incessante du tuteur, peut se comparer à l'effet du « Sans dot » de Molière. Naturellement, la jeune fille est pauvre, mais Anselme, son père, parti depuis longtemps, précipite le dénoûment par son arrivée imprévue. Il est riche et tout s'arrange. Le vieillard est longtemps à réussir à se faire reconnaître, grâce au subterfuge de Mascarille, un coquin fieffé, le valet de Lélio le débauché,

fils d'Anselme. La scène la plus jolie est celle où Mascarille, après s'être joué pendant un bon quart d'heure de son maître, finit par lui prêter, *sans intérêts*, les gages qu'il lui doit.

Ce titre, *le Trésor*, est justifié par l'enfouissement d'une somme considérable par Anselme, dans sa maison. Philto qui a reçu la garde de ce trésor est un ami véritable qui ne viole point le secret à lui confié, même lorsqu'il y va de sa réputation.

LE LIBERTIN (1749)

Le Libertin, c'est à dire l'*Esprit-fort*, pour nous servir de l'expression moderne, est une pièce à portée philosophique. Mais, sauf des tirades de métaphysique allemande qu'on pourrait bien retrancher sans nuire à l'ensemble, cette comédie est assez mouvementée. Adraste, le libertin, et Théophane, l'homme pieux, font bien en contraste ; ce sont des types saisis sur le vif. Théophane est peut-être un peu douceâtre, si l'on considère surtout cette passion contrariée qui fait d'Adraste un fagot d'épines. Les deux jeunes filles sont charmantes, chacune dans son genre, et Lessing a eu bien raison d'enter les amours d'Adraste et de Juliane, de Théophane et de Henriette, sur la différence des caractères. Cela est vrai chaque jour dans la vie : cela est donc éminemment vrai sur la scène. La soubrette est assez amusante dans les querelles des jeunes filles : et ici, comme dans plusieurs autres comédies, entre autres dans le *Misogyne*, c'est elle qui a le don de double vue et qui, perçant à jour la situation, fait pressentir le dénoûment. La scène entre le Jean d'Adraste et le Martin de Théophane est un peu bouffonne, mais

elle est très spirituelle. Enfin *le Libertin* est trop long, mais l'intérêt y est assez bien et assez progressivement ménagé pour qu'on ait plaisir à le lire, et qu'on ne s'aperçoive que très peu de la longueur de la pièce. Nous ne parlons pas de l'esprit qui s'y trouve à profusion : ce serait nous répéter. Le style en est d'une grande beauté, quoiqu'on y reconnaisse par instants les phrases emphatiques de l'époque.

PHILOTAS (1759)

Philotas est une jolie petite tragédie, une sorte de tragédie au coin du feu, travaillée à loisir, faite pour la lecture. Aridée est en guerre avec un roi voisin. Dans la bataille, Philotas, le fils de ce roi, est tombé aux mains d'Aridée. Il a été enlevé par un gros de cavaliers, sans avoir eu le temps de se défendre. Ne pouvant supporter la honte d'être fait prisonnier, ne voulant pas que son père, pour le racheter, compromette les intérêts de ses États, ce jeune héros profite de la bienveillance d'Aridée qui lui a fait rendre une épée en échange de la sienne, et se frappe du glaive, aussitôt qu'il l'a pu saisir. Œuvre de la jeunesse du poète, on y sent courir un souffle qu'on ne retrouve pas dans les situations même les plus pathétiques de *Nathan le Sage*.

Philotas mort, la tragédie se termine par un de ces mots énergiques et vrais que Lessing s'entendait si bien à buriner d'un seul trait :

« Croyez-vous donc, vous autres hommes, qu'on ne se lasse point de régner ! » Les puissants de ce monde le savent, et ils ont tous leurs heures de découragement

et de lassitude du trône, où ils portent envie au meunier sans-souci.

Nous n'avons voulu donner qu'une esquisse critique du théâtre de Lessing ; mais nous en avons dit assez pour faire connaître le caractère général de l'œuvre, et pour en mettre en lumière toutes les facettes, si variées de couleur et d'éclat. Dans Lessing on trouve tous les genres : le poème dramatique, la tragédie, le drame, la comédie de caractère et la comédie d'intrigue. Et partout, on rencontre des beautés de premier ordre, et partout, une profonde science de l'homme.

Nous avions raison de le dire en tête de cette étude. Lessing est le Molière de l'Allemagne. Nous ajouterons en terminant, que Lessing comme Molière, attend un un successeur.

1865-1870.

Félix SALLES.

NATHAN LE SAGE

PERSONNAGES

LE SULTAN SALADIN.
SITTAH, sa sœur.
NATHAN, riche juif de Jérusalem.
RÉCHA, sa fille supposée.
DAYA, chrétienne, mais attachée à la maison du juif, comme compagne de Récha.
UN JEUNE TEMPLIER.
UN DERVICHE.
LE PATRIARCHE DE JÉRUSALEM.
UN RELIGIEUX.
UN ÉMIR ET PLUSIEURS MAMELOUKS DE SALADIN.

(La scène est à Jérusalem.)

NATHAN LE SAGE

POÈME DRAMATIQUE EN CINQ ACTES

1779

Introite, nam et heic Dii sunt.
AUL. GELL.

ACTE PREMIER

Le vestibule ouvert de la maison de Nathan

SCÈNE PREMIÈRE

NATHAN arrivant de voyage, DAYA allant à sa rencontre

DAYA. Voilà Nathan! Dieu soit à jamais béni de ce qu'il nous revienne enfin!

NATHAN. C'est moi. Daya : Dieu soit loué! Mais pourquoi cet enfin? Ai-je eu l'intention de revenir plus tôt? Ai-je pu revenir plus tôt? De Jérusalem à Babylone, en prenant, comme j'ai été obligé de le faire, tantôt à droite, tantôt à gauche, il y a bien deux cents lieues; et encaisser des créances, n'est pas non plus une affaire que l'on puisse terminer en une heure.

DAYA. Oh! Nathan, combien malheureux, malheureux vous auriez pu pendant ce temps devenir ici! Votre maison...

NATHAN. Elle a brûlé. Je l'ai appris déjà. — Plaise à Dieu que je n'aie rien d'autre à apprendre!

DAYA. Et elle a failli être détruite de fond en comble.

NATHAN. Alors, Daya, nous nous en serions construit une autre plus commode.

DAYA. D'accord!... Mais il ne s'en est fallu que de l'épaisseur d'un cheveu que Récha ne fût brûlée aussi.

NATHAN. Brûlée? Qui? Ma Récha? Elle?... Cela, on ne me l'avait pas appris... Eh bien, alors, je n'aurais plus eu besoin de maison... Brûlée; il ne s'en est fallu que de l'épaisseur d'un cheveu!... Hélas! elle l'est peut-être! Elle est peut-être réellement brûlée!... Parle! Mais parle!... Tue-moi, et ne me torture pas plus longtemps. Oui, elle est brûlée.

DAYA. Si elle l'était, est-ce de moi que vous l'apprendriez?

NATHAN. Pourquoi me causer alors une telle frayeur? O Récha! O ma Récha!

DAYA. Votre? Votre Récha?

NATHAN. Me faudrait-il encore renoncer à nommer cette enfant, mon enfant?

DAYA. Tout ce que vous possédez, ne l'appelez-vous vôtre qu'avec le même droit?

NATHAN. Rien, avec plus de droit. Tout ce que je possède d'autre, c'est la nature et la fortune qui me l'ont procuré. Il n'y a que ce seul bien que je doive à la vertu.

DAYA. Oh! combien, Nathan, me faites-vous payer cher votre bonté! Si, avec de telles vues, la bonté peut encore s'appeler bonté!

NATHAN. Avec de telles vues? Lesquelles?

DAYA. Ma conscience...

NATHAN. Daya, avant tout, laisse-moi te raconter...

DAYA. Ma conscience, dis-je...

NATHAN. Quelle belle étoffe je t'ai achetée à Babylone, si riche et de si bon goût! C'est à peine si j'en rapporte une plus belle à Récha elle-même.

DAYA. A quoi cela vous servira-t-il? Car, ma conscience, je dois vous le dire, ne se laissera pas étourdir plus longtemps.

NATHAN. Et combien les boucles, les pendants d'oreilles, la bague et la chaîne, que je t'ai choisis à Damas te plairont, je suis curieux de le voir.

DAYA. Vous voilà bien ! Vous croyez qu'il vous suffit de faire des présents et encore des présents.

NATHAN. Accepte avec le même plaisir que j'ai à te donner. — Mais, silence !

DAYA. Mais, silence ! Qui doute, Nathan, que vous soyez l'honneur et la générosité même ? Et pourtant...

NATHAN. Et pourtant, je ne suis qu'un juif. — N'est-ce pas cela que tu veux dire ?

DAYA. Ce que je veux dire, vous le savez.

NATHAN. Allons, silence !

DAYA. Je me tais. Que ce qu'il y a de coupable devant Dieu en cette circonstance, et que je ne puis ni empêcher ni modifier... retombe sur vous !

NATHAN. Retombe sur moi !... Mais où est-elle donc ? Où s'arrête-t-elle ?... Daya, si tu me trompais !... Sait-elle donc mon arrivée ?

DAYA. Jugez vous-même. La frayeur fait encore trembler tous ses nerfs. Son imagination ne lui peint que flammes. Pendant le sommeil, son esprit veille ; pendant la veille, il dort : tantôt moindre que chez la brute, tantôt supérieur à celui des anges.

NATHAN. Pauvre enfant ! Voilà l'humanité !

DAYA. Ce matin, elle resta longtemps gisante, les yeux fermés, et semblable à une morte. Tout à coup elle se relève et s'écrie : « Écoutez ! écoutez ! voici venir les chameaux de mon père ! Écoutez ! c'est sa douce voix elle-même ! » — Cependant ses yeux se referment, et sa tête à laquelle son bras a retiré son soutien, retombe sur les coussins. — Moi, je m'élance à la porte ! Et voilà que vous arrivez en réalité ! Quelle merveille ! Toute son âme n'avait été durant ce temps-là qu'avec vous... qu'avec lui.

NATHAN. Avec lui ? Avec qui, lui !

DAYA. Avec celui qui l'a sauvée du feu.

NATHAN. Qui est-il ? Qui ?... Où est-il ? Qui m'a sauvé ma Récha ? Qui ?

DAYA. Un jeune Templier que, quelques jours auparavant, on a amené prisonnier ici, et qui a trouvé grâce devant le Sultan.

NATHAN. Comment? Un Templier, auquel le sultan Saladin a laissé la vie! Dieu! Récha pouvait-elle être sauvée par un moindre miracle?

DAYA. Sans lui, qui a de nouveau hasardé la vie qui venait de lui être conservée d'une manière inespérée. c'en était fait de Récha.

NATHAN. Où est-il. Daya. ce noble jeune homme?... Où est-il? Conduis-moi à ses pieds. Avez-vous au moins commencé par lui donner les trésors que je vous avais laissés? Lui avez-vous tout donné? Lui avez-vous promis plus, bien plus?

DAYA. Comment l'eussions-nous pu?

NATHAN. Ne l'avez-vous pas fait?

DAYA. Il arriva, personne ne sait d'où. Il s'en alla. personne ne sait où. Sans connaître les êtres de la maison. conduit par son ouïe seule, il s'élance, enveloppé de son manteau, et se dirige, à travers les flammes et la fumée, vers la voix qui nous appelait à l'aide. Nous le tenions déjà pour perdu, quand tout à coup il reparaît sortant de la fumée et des flammes, la portant devant lui, dans ses bras vigoureux. Froid et insensible à nos cris de reconnaissance, il dépose à terre son fardeau, il se perd dans la foule... et disparaît!

NATHAN. Pas pour toujours, j'espère...

DAYA. Dans les premiers jours qui suivirent, nous le vîmes se promener sous les palmiers qui ombragent le tombeau du Sauveur. Je m'approchai de lui gracieusement, je le remerciai, je le louai, je le priai, je le conjurai de venir, au moins encore une fois, voir la pieuse créature, qui ne pouvait avoir de repos qu'elle n'eût à ses pieds pleuré les larmes de la reconnaissance.

NATHAN. Eh bien?

DAYA. Tout fut inutile! Il fut sourd à notre prière; et proféra de si amères railleries sur moi en particulier...

NATHAN. Qu'il t'intimida...

DAYA. Nullement. Chaque jour, je l'ai de nouveau abordé; chaque jour. je me suis de nouveau laissé

railler par lui. Que n'aurais-je pas enduré de lui?... Mais, depuis longtemps déjà, il ne vient plus aux palmiers qui ombragent le sépulcre de Notre-Sauveur, et personne ne sait où il est allé... Vous êtes surpris? Vous songez?

NATHAN. Je songe à l'impression que cela aura peut-être fait sur un esprit tel que celui de Récha. Se voir ainsi dédaignée de celui qu'elle est forcée de tant admirer; se voir ainsi repoussée et se sentir cependant tant attirée!... C'est alors certes qu'il s'établit une longue lutte entre le cœur et le cerveau, pour savoir ce qui, de la haine des hommes ou de la tristesse, l'emportera. Souvent aussi, ni l'un ni l'autre ne l'emportent; et l'imagination, se mêlant à la lutte, enfante des fanatiques chez qui c'est tantôt la tête qui se joue du cœur, tantôt le cœur qui se joue de la tête. — Mauvaise alternative!... C'est la dernière de ces choses qui a dû, si je connais Récha, lui arriver : elle est fanatisée...

DAYA. Mais d'une manière si pieuse, si aimable!

NATHAN. Elle ne l'en est pas moins!

DAYA. Il y a surtout une imagination, si vous voulez, à laquelle elle tient beaucoup. C'est que son templier n'est pas de la terre et n'a rien de terrestre; que c'est un des anges auxquels depuis son enfance, elle aimait tant, dans son petit cœur, à se croire confiée, qui, sortant de la nuée où il planait auparavant, s'est précipité pour elle dans le feu, sous la forme d'un templier. — Ne souriez pas! — Qui sait? Souriez, mais laissez-lui au moins une illusion qu'acceptent juifs, chrétiens et musulmans... une si douce illusion!

NATHAN. Si douce pour moi aussi!... Va, brave Daya, va : vois ce qu'elle fait et si je puis lui parler... Ensuite j'irai à la recherche de cet ange sauveur, si sauvage et si railleur. Et s'il lui plaît encore de marcher au milieu de nous, quand il voudrait encore fausser ainsi la courtoisie chevaleresque, je le trouverai et je l'amènerai.

DAYA. Ce sera beaucoup entreprendre.

NATHAN. Alors la douce illusion fera place à la vérité plus douce... Car, Daya, crois-moi, un homme nous est encore plus cher que ne l'est un ange... Mais tu ne m'en voudras pas trop, à moi, si tu me vois guérir son enthousiasme pour les anges?

DAYA. Faut-il que vous soyez si bon et en même temps si mauvais? J'y vais... mais, écoutez... mais voyez!... La voici elle-même...

SCÈNE II

RÉCHA, LES PRÉCÉDENTS

RÉCHA. C'est donc vraiment vous, mon père? Je croyais que c'était votre voix seulement que vous aviez envoyée devant vous. Qu'est-ce qui vous a donc retenu? Quelles montagnes, quels déserts, quels torrents nous séparent donc encore? Vous respirez à quelques pas de votre Récha, et vous n'accourez pas pour l'embrasser, la pauvre Récha qui, pendant ce temps, a été brûlée... presque, presque brûlée... presque, seulement. Ne frémissez pas! C'est une vilaine mort que d'être brûlée, oh!

NATHAN. Mon enfant, ma chère enfant!

RÉCHA. Il vous a fallu franchir l'Euphrate, le Tigre, le Jourdain, et tant d'autres fleuves... Combien ai-je souvent tremblé pour vous, avant que le feu me touchât de si près! Car depuis que le feu m'a touchée de si près, il me semble que la mort par l'eau est rafraîchissement, soulagement, délivrance... Mais vous n'êtes point noyé, et moi, je ne suis point brûlée. Combien nous allons nous réjouir, et louer Dieu! C'est lui, lui qui sur les ailes de ses anges *invisibles* vous a portés, vous et votre barque, au dessus des flots perfides. C'est lui, lui qui a fait signe à mon ange de m'enlever du feu, sur ses blanches et *visibles* ailes...

NATHAN. (Sur ses blanches ailes? Ah! oui! C'était le manteau blanc déployé du Templier.)

RÉCHA. Il était visible, visible en m'emportant au travers des flammes, que ses ailes écartaient. J'ai donc vu, moi, vu un ange face à face; *mon* ange.

NATHAN. Récha en serait digne, et ne verrait en lui rien de plus beau que lui en elle.

RÉCHA (*souriant*). Pour qui la flatterie, mon père? Pour qui? Pour l'ange ou pour vous?

NATHAN. Et quand ce ne serait qu'un homme, qu'un homme tel que la nature en produit tous les jours, qui t'aurait rendu ce service : pour toi il devrait être un ange, il en devrait être et en serait un.

RÉCHA. Ce n'était pas un tel ange, non! mais un véritable; certainement un véritable ange!... Ne m'avez-vous pas vous-même appris la possibilité qu'il y ait des anges, et que Dieu fasse des miracles, en faveur de ceux qui l'aiment? Or, je l'aime, moi.

NATHAN. Et il t'aime; et il fait pour toi et pour ceux qui te ressemblent; des miracles de toutes les heures; oui, pour vous, il en a fait de toute éternité.

RÉCHA. J'aime à l'apprendre.

NATHAN. Comment? Parce qu'il paraîtrait tout naturel, tout ordinaire que ce fût un véritable Templier qui t'eût sauvée, en serait-ce moins un miracle?... Le plus sublime miracle, c'est que de vrais, de légitimes miracles puissent nous devenir et nous deviennent ainsi familiers. Sans ces miracles universels, un penseur aurait de la peine à nommer miracle ce qui ne devrait s'appeler ainsi que pour les enfants qui, tout ébahis, se laissent entraîner par ce qui n'est que nouveau et extraordinaire.

DAYA (*à Nathan*). Voulez-vous donc, par de telles subtilités, faire éclater son cerveau qui n'est déjà que trop tendu?

NATHAN. Laisse-moi. — Ne serait-ce pas assez miraculeux déjà pour ma Récha, qu'un homme l'eût sauvée, qui lui-même n'eût pas été sauvé sans un miracle! Car, qui avait jamais ouï dire que Saladin eût épargné un Templier; qu'un Templier eût jamais souhaité d'être épargné par lui? L'eût-on jamais espéré? Que Saladin

lui eût jamais offert d'autre moyen de délivrance que le baudrier qui soutient son épée, ou tout au plus son poignard.

RÉCHA. Cela me prouve, mon père... que ce n'était pas un Templier, qu'il n'en avait que l'apparence... S'il ne vient jamais à Jérusalem aucun Templier captif que, pour y trouver une mort certaine, si aucun Templier ne s'y promène ainsi en liberté; comment un Templier en liberté aurait-il pu me sauver cette nuit-là?

NATHAN. Mais, quelle puissance de raisonnement! Maintenant, Daya, prends la parole. Tu m'as déjà appris qu'il a été envoyé ici captif. Sans doute en sais-tu davantage.

DAYA. Eh bien, oui. — Voilà ce qu'on dit de certain... Mais on dit aussi que Saladin a fait grâce au Templier, à cause de la ressemblance qu'il lui trouve avec un de ses frères, qu'il a aimé particulièrement; mais que ce frère est mort il y a plus de vingt ans : il s'appelait, je ne sais comment... il est mort, je ne sais où... Tout cela paraît si complétement... si complétement incroyable, que, peut-être, il n'y a rien de vrai.

NATHAN. Eh! Daya, pourquoi cela serait-il donc si incroyable? Ne serait-ce pas — comme il arrive souvent — que tu aimes mieux croire quelque chose de plus incroyable encore?... Pourquoi, dans ses jeunes années, Saladin qui aime tant toute sa famille, n'aurait-il pas pu aimer d'une manière toute particulière un de ses frères?... Deux visages ne peuvent-ils se ressembler?... Une vieille impression ne peut-elle se réveiller?... Une telle ressemblance ne produit-elle plus un pareil effet? Depuis quand?... Où est donc l'incroyable en ceci? Eh! certainement alors, pour toi, sage Daya, il n'y aurait plus rien de miraculeux; et *pour toi*, il n'y a que le miraculeux qui exige... qui mérite, veux-je dire, croyance.

DAYA. Vous raillez.

NATHAN. Parce que tu te railles toi-même de moi... Cependant, de cette façon, Récha, ta délivrance n'en demeure pas moins un miracle, possible à celui-là seulement qui dirige par les fils les plus faibles, comme en

se jouant et même comme en se raillant, les plus fermes résolutions, les plus impétueux desseins des rois.

RÉCHA. Mon père! mon père! si je me trompe, vous savez que c'est involontairement.

NATHAN. Bien plus, tu aimes à te faire éclairer... Écoute : un front bombé de telle ou telle façon; la courbe du nez plus ou moins aquiline; des sourcils plus ou moins arqués, au dessus d'un œil enfoncé ou à fleur de tête; une ligne, une ride, une marque, un signe, une tache, un rien sur le visage d'un farouche Européen,... et tu échappes au feu, en Asie! Ce ne serait pas là un miracle, race chercheuse de miracles? Pourquoi vous efforcer encore de faire entrer là-dedans un ange?

DAYA. Quel mal y a-t-il à cela? — Nathan, si j'ose parler... quel mal de préférer se croire sauvée par un ange que par un homme? Ne se sent-on pas ainsi beaucoup plus rapproché de la cause première et insaisissable de son salut?

NATHAN. Vanité, et rien que vanité! Le pot de fer, parce qu'on l'a retiré du feu avec un crochet d'argent, se croit lui-même un pot d'argent. Bah! Quel mal y a-t-il, demandes-tu; quel mal y a-t-il?... A quoi cela sert-il, demanderai-je à mon tour... car ton : « Se sentir d'autant plus rapproché de Dieu » est sottise ou impiété... Voici quel mal il y a, oui, le voici... Allons, écoute-moi... N'est-il pas vrai qu'à ce qui t'a sauvée, que ce soit un ange ou un homme, vous désireriez en particulier pouvoir lui rendre en échange de très grands services? N'est-il pas vrai? Eh bien, à un ange, quels services, quels grands services pourriez-vous bien lui rendre? Vous pourriez le remercier, lui adresser des soupirs et des prières, vous pourriez pour lui vous perdre dans l'extase, vous pourriez au jour de sa fête, jeûner, répandre des aumônes... Tout cela n'est rien... car il me semble qu'en tout cas, vous et votre prochain, vous y gagneriez bien plus que lui. Vos jeûnes ne l'engraisseraient point; vos aumônes ne l'enrichiraient point; vos extases ne le grandiraient point. N'est-ce pas? Mais si c'était un homme!

DAYA. Sans doute, si c'était un homme, nous aurions plus occasion de *faire* quelque chose pour lui; et Dieu sait combien nous y étions disposées! Mais il n'a rien voulu et n'a si absolument besoin de rien; mais il a trouvé sa satisfaction, en lui et par lui, de telle façon qu'il n'y a que les anges qui soient et qui puissent être ainsi.

RÉCHA. Enfin, il a tout à fait disparu...

NATHAN. Disparu? Comment donc disparu?... Ne se laisse-t-il plus apercevoir de loin sous les palmiers?... Comment! Ou bien l'auriez-vous en réalité déjà cherché plus loin?

DAYA. Quant à cela, non.

NATHAN. Non, Daya? non?... Eh bien, vois-tu quel mal il y a!... Cruelles fanatiques!... Si maintenant cet ange était... était malade!...

RÉCHA. Malade?

DAYA. Malade? Il ne l'est certes pas!

RÉCHA. Quel frisson glacé me saisit! — Daya!... Mon front tout à l'heure si brûlant, — touche-le! — s'est glacé tout d'un coup.

NATHAN. C'est un Franc, non habitué à ce climat; il est jeune, non accoutumé aux rudes travaux de son état, à la faim, aux veilles.

RÉCHA. Malade! malade!

DAYA. Nathan veut seulement dire que ce serait possible.

NATHAN. Le voilà, gisant, sans amis, et sans argent pour s'en procurer...

RÉCHA. Ah! mon père!

NATHAN. Gisant sans soins, sans conseils, sans consolations, le voilà en proie à la douleur et à la mort!...

RÉCHA. Où? où?

NATHAN. Lui, qui pour une personne qu'il n'avait jamais connue, jamais vue — c'était assez qu'elle fût une créature humaine — s'est précipité dans le feu...

DAYA. Nathan, épargnez-la.

NATHAN. Qui ne désire pas la revoir, à moins que ce ne fût pour la sauver une seconde fois — car c'était assez qu'elle fût une créature humaine...

DAYA. Cessez et voyez.

NATHAN. Qui, en mourant, n'a rien pour le soulager... que la conscience de cette action!...

DAYA. Cessez donc, vous la tuez.

NATHAN. Et tu l'as tué! Tu aurais pu le tuer ainsi... Récha! Récha! c'est un dyctame et non du poison que je te présente. Il vit... reviens à toi!... il n'est peut-être pas malade non plus : il ne l'est pas.

RÉCHA. Sûrement?... Ni mort, ni malade?

NATHAN. Sûrement, il n'est pas mort : car Dieu récompense même ici-bas le bien qu'on fait ici-bas... Allons!... mais comprends-tu combien il est plus facile de *s'exalter dévotement* que de *bien agir?* combien l'homme le plus indolent s'exalte dévotement ; rien que — sans l'avoir clairement prémédité — rien que pour se dispenser de bien agir?

RÉCHA. Ah! mon père! ne laissez donc jamais plus votre Récha seule! — N'est-ce pas qu'il peut même n'être qu'en voyage?

NATHAN. Oui!... certainement... Je vois là-bas un musulman qui étudie d'un regard curieux mes chameaux chargés. Le connaissez-vous?

DAYA. Ha! c'est votre derviche.

NATHAN. Qui?

DAYA. Votre derviche : votre partenaire aux échecs!

NATHAN. Al-Hafi? c'est Al-Hafi!

DAYA. Maintenant trésorier du sultan.

NATHAN. Comment? Al-Hafi? Rêves-tu de nouveau?.. C'est lui!... Vraiment, c'est lui!... il vient à nous. Rentrez vous autres, vite... que vais-je apprendre?

SCÈNE III

NATHAN, LE DERVICHE

LE DERVICHE. Vous n'avez qu'à ouvrir les yeux aussi grands que vous pourrez!

NATHAN. Est-ce toi, oui ou non?... Un derviche sous ce magnifique costume!...

LE DERVICHE. Eh bien? Pourquoi donc pas? N'y a-t-il rien, absolument rien à faire d'un derviche?

NATHAN. Que si... seulement je m'étais toujours imaginé que le derviche... le franc derviche ne consentait pas à ce qu'on fît quelque chose de lui.

LE DERVICHE. Par le prophète! Que je ne sois pas un franc derviche, cela se peut. Cependant quand on est contraint...

NATHAN. Contraint!... Un derviche... un derviche contraint! Quand aucun homme ne peut l'être, un derviche le serait! Par quoi donc?

LE DERVICHE. Par une loyale prière, dont il reconnaît la justesse; voilà par quoi un derviche est contraint.

NATHAN. Par notre Dieu! tu dis vrai... Laisse-moi t'embrasser, homme de bien... Tu es pourtant encore mon ami?

LE DERVICHE. Et vous ne demandez pas d'abord ce que je suis devenu?

NATHAN. Laissons ce que tu es devenu.

LE DERVICHE. Ne pourrais-je pas être devenu un ami du pouvoir dont l'amitié vous serait importune?

NATHAN. Si ton cœur est resté celui du derviche, je m'y fie. C'est ton habit seul qui est au service du pouvoir.

LE DERVICHE. Il faut l'honorer alors... Que pensez-vous? Devinez! Qu'est-ce que je suis à votre cour?

NATHAN. Derviche, rien de plus; ou, vraisemblablement: quelque chose comme... cuisinier!

LE DERVICHE. Ah! oui, pour venir désapprendre chez vous mes talents... cuisinier! Pourquoi pas sommelier aussi?... Avouez que Saladin me connaît mieux que cela... Je suis devenu son trésorier.

NATHAN. Toi... trésorier?

LE DERVICHE. De sa cassette, s'entend; car, quant au grand trésor, son père en a encore le maniement... du trésor de sa maison.

NATHAN. Sa maison est nombreuse.

LE DERVICHE. Et plus nombreuse que vous ne croyez ; car tout mendiant est de sa maison.

NATHAN. Cependant Saladin est si ennemi des mendiants...

LE DERVICHE. Qu'il s'est résolu à les exterminer jusqu'à la dernière racine... dût-il, pour ce faire, devenir mendiant lui-même.

NATHAN. Bravo! c'est justement ainsi que je l'entendais.

LE DERVICHE Il l'est déjà, ou peu s'en faut!... Car son trésor est chaque soir au coucher du soleil, beaucoup plus que vide. Le flux qui y entre si largement le matin, a déjà depuis longtemps baissé à midi...

NATHAN. Parce qu'il est impossible de remplir ou de fermer les canaux qui en absorbent une partie.

LE DERVICHE. Vous l'avez dit.

NATHAN. Je connais cela.

LE DERVICHE. Il ne vaut certainement rien que les vautours soient au milieu des cadavres ; mais que les cadavres soient au milieu des vautours. Cela vaut encore dix fois moins.

NATHAN. Oh! non pas, derviche, non pas!

LE DERVICHE. Vous en parlez à votre guise, vous!... Eh bien, qu'est-ce que vous me donnez? Je vous cède ma place.

NATHAN. Que te rapporte ta place?

LE DERVICHE. A moi? Pas beaucoup. Mais à vous, elle peut rapporter à usure : car, lorsqu'il y aura marée basse au trésor, comme cela est souvent... vous ouvrirez vos écluses ; vous avancerez des fonds et vous prendrez d'aussi gros intérêts qu'il vous plaira.

NATHAN. Même l'intérêt de l'intérêt des intérêts?

LE DERVICHE. Sans doute?

NATHAN. Jusqu'à ce que tout mon capital soit placé à haut intérêt.

LE DERVICHE. Cela ne vous tente pas? Alors c'en est fait de notre amitié. Car, vraiment, j'ai beaucoup compté sur vous.

NATHAN. Vraiment? Comment cela? Comment donc?

LE DERVICHE. J'avais compté que vous m'aideriez à remplir ma charge avec honneur; qu'en tout temps votre caisse me serait ouverte... Vous haussez les épaules?

NATHAN. Eh bien, il s'agit de bien nous comprendre. Il y a ici à distinguer... Toi? Pourquoi pas, toi, Al-Hafi, le derviche, tu seras toujours le bienvenu pour tout ce qui est en mon pouvoir... mais, Al-Hafi, le defterdar du sultan, qui... auquel...

LE DERVICHE. Est ce que je ne vous ai pas deviné? Vous êtes certes toujours aussi bon que prudent, aussi prudent que sage. Patience! Ce que vous estimez dans Al-Hafi, vous l'y retrouverez bientôt... Vous voyez ce vêtement d'honneur que Saladin m'a donné. Avant qu'il soit, avant qu'il soit en lambeaux comme ceux des derviches, je l'aurai jeté aux orties, à Jérusalem, et, je serai sur les rives du Gange, où j'irai fouler légèrement de mes pieds nus, avec mes maîtres, le sable brûlant du désert....

NATHAN. Je te retrouve.

LE DERVICHE. Et jouer aux échecs avec eux.

NATHAN. Ce qui est ton plus grand bonheur.

LE DERVICHE. Songez seulement à ce qui m'a séduit... Était-ce de pouvoir m'abstenir de mendier plus longtemps? Était-ce de pouvoir jouer l'homme riche avec des mendiants? Était-ce qu'il fût en ma puissance de changer en un instant le plus riche mendiant en un pauvre riche?

NATHAN. Certainement non.

LE DERVICHE. C'était quelque chose de beaucoup plus absurde. Je me suis senti séduit tout d'un coup par les idées généreuses de Saladin...

NATHAN. Comment donc?

LE DERVICHE. « Il n'y a qu'un mendiant qui sache combien les mendiants ont de peine; un pauvre seul connaît la bonne manière de donner aux pauvres. Ton prédécesseur, disait-il, était selon moi beaucoup trop froid, beaucoup trop rude. Il donnait avec tant de rudesse, quand il donnait; il commençait d'abord par

interroger si rudement ceux à qui il donnait, qu'il ne se contentait pas de connaître le dénûment, mais voulait encore savoir les causes du dénûment, afin de mesurer parcimonieusement le don à ces causes. Tel ne sera pas Al-Hafi. Par Hafi, Saladin ne paraîtra pas si durement charitable. Al-Hafi ne ressemble pas à ces canaux engorgés qui rendent si impures et si bouillonnantes les eaux limpides et calmes qu'ils ont reçues. Al-Hafi pense, Al-Hafi sent comme moi. » Si doucement sonnait l'appeau de l'oiseleur, que l'oiseau est venu dans le filet... Pauvre fou que j'étais! Pauvre fou d'un autre fou!

NATHAN. Doucement, mon derviche, doucement!

LE DERVICHE. Eh quoi?... Ce ne serait pas folie que d'opprimer des hommes par centaines de mille; de les épuiser, de les piller, de les pressurer, de les égorger, et de vouloir envers quelques autres paraître un ami des hommes? Ce ne serait pas folie que de singer la charité du Très-Haut qui, sans distinction, dispense les rayons du soleil et la pluie, sur les méchants et sur les bons, sur les déserts et sur les champs fertiles... et de n'avoir pas toujours, comme le Très-Haut, la main pleine? Eh! quoi! ce ne serait pas folie?...

NATHAN. Assez! Tais-toi.

LE DERVICHE. Laissez-moi seulement encore parler de ma *folie* à moi!... Eh! quoi? Ce ne serait pas folie que de ne voir que le bon côté de pareilles folies, pour arriver, à cause de ce bon côté, à se rendre complice de ces folies? Eh! ce ne le serait pas?

NATHAN. Al-Hafi, fais en sorte de retourner au plus tôt dans tes déserts. Je crains bien que, parmi les hommes, tu ne puisses désapprendre à être homme.

LE DERVICHE. Vous avez raison, et moi aussi je le crains. Adieu!

NATHAN. Si vite?... Attends donc, Al-Hafi. Le désert t'échappera-t-il donc?... Attends... Pût-il m'écouter!... Hé, Al-Hafi! reste donc!... Le voilà loin; et j'aurais tant voulu le questionner sur notre Templier. Il est probable qu'il le connaît.

SCÈNE IV

DAYA accourant, NATHAN

DAYA. O Nathan! Nathan!

NATHAN. Eh bien? Qu'y a-t-il?

DAYA. Il se laisse apercevoir de nouveau! il se laisse voir de nouveau!

NATHAN. Qui, Daya, qui!

DAYA. Lui! lui!

NATHAN. Lui? lui?... Quand ce *lui* ne s'est-il pas laissé apercevoir?... Ah! vraiment, pour vous il ne s'appelle que *lui*... Vous ne devriez pas parler ainsi, non, quand même ce serait un ange, non!

DAYA. Il se promène de nouveau sous les palmiers, et de temps en temps cueille des dattes.

NATHAN. Et les mange... comme si c'était un Templier?

DAYA. Pourquoi me tracasser?... Son œil curieux l'a déjà deviné, sous les palmiers sombres, et le suit avec fixité. Elle vous fait prier... conjurer, d'aller à lui sans retard. Oh! courez! Elle vous fera signe de la fenêtre, s'il remonte ou s'il s'éloigne. Oh! courez!

NATHAN. Comme me voilà, au débotté? .. Cela convient-il? Va, cours à lui, et annonce lui mon retour. Remarque que ce n'est qu'à cause de mon absence, que cet homme d'honneur n'a pas voulu pénétrer chez moi; et qu'il ne se refusera pas à y venir sur l'invitation du père de famille lui-même. Va, dis-lui que je le fais prier, cordialement prier...

DAYA. C'est tout à fait inutile. Il ne viendra point chez vous... Car, en deux mots, il ne viendra point chez un juif.

NATHAN. Va toujours, afin de le retenir, ou tout au moins de le suivre des yeux... Va, je te suis dans un instant. (*Nathan rentre à la hâte, et Daya s'éloigne.*)

SCÈNE V

Un lieu planté de palmiers, sous lesquels va et vient le Templier. Un religieux le suit à quelque distance, hésitant toujours à lui parler.

LE TEMPLIER. Il y a bien longtemps qu'il me suit!... Mais, comme il regarde à mes mains!... Bon frère!... Bon père, dois-je peut-être dire?

LE RELIGIEUX. Frère seulement, frère lai, pour vous servir.

LE TEMPLIER. Donc, bon frère, il faudrait que j'eusse, pour vous donner. Par Dieu, par Dieu, je n'ai rien...

LE RELIGIEUX. Je ne vous en remercie pas moins chaudement! Dieu vous rende mille fois ce que vous voudriez me donner! Car c'est le vouloir et non le don qui fait le bienfaiteur... D'ailleurs, ce n'est pas pour recevoir l'aumône de monsieur le chevalier, que je lui suis envoyé.

LE TEMPLIER. Vous m'êtes donc envoyé?

LE RELIGIEUX. Oui, du couvent.

LE TEMPLIER. De celui même où j'avais espéré trouver la collation légère du pèlerin?

LE RELIGIEUX. Les tables étaient toutes occupées : mais monsieur le chevalier n'a qu'à y revenir avec moi.

LE TEMPLIER. Pourquoi? Il y a bien longtemps que je n'ai mangé de viande, mais qu'importe? Les dattes sont mûres.

LE RELIGIEUX. Que monsieur le chevalier prenne garde à ce fruit. Il n'est pas sain d'en manger trop : cela engorge la rate, cela rend l'humeur mélancolique.

LE TEMPLIER. Et si j'aimais à me sentir mélancolique?... Mais ce n'est certes pas pour ce bon avis seul que vous m'avez été envoyé?

LE RELIGIEUX. Oh, non!... Je ne vous suis envoyé que pour vous étudier et vous sonder.

LE TEMPLIER. Et c'est à moi-même que vous le dites?

LE RELIGIEUX. Pourquoi pas ?

LE TEMPLIER. (Voilà un frère habile !) — Le couvent en contient-il beaucoup qui vous ressemblent ?

LE RELIGIEUX. Je l'ignore. L'obéissance est un devoir, mon cher monsieur le chevalier.

LE TEMPLIER. Et l'obéissance sans examen ?

LE RELIGIEUX. Autrement, serait-ce l'obéissance ?

LE TEMPLIER. (La simplicité a toujours raison.) — Pourriez-vous cependant peut-être aussi me confier, quel est celui qui voudrait me connaître de plus près ?... Ce n'est pas vous, j'en jurerais.

LE RELIGIEUX. Serait-ce mon fait ? Cela me serait-il utile ?

LE TEMPLIER. De qui donc est-ce le fait ? à qui donc est-ce utile d'être si indiscret ? Parlez.

LE RELIGIEUX. Au patriarche, faut-il croire... Car c'est lui qui m'a envoyé vers vous.

LE TEMPLIER. Le patriarche ? Ne connaît-il pas mieux que cela la croix rouge sur le manteau blanc ?

LE RELIGIEUX. Moi, je la connais.

LE TEMPLIER. Eh bien, frère ? Eh bien ?... Je suis chevalier du Temple et captif... Ajoutez à cela : pris à Tebnin, ce bourg dont nous aurions bien voulu nous emparer, à l'expiration de la trêve, pour nous diriger ensuite sur Sidon... Ajoutez encore : pris vingtième et seul gracié par Saladin ; et le patriarche en saura autant... plus qu'il ne lui est nécessaire.

LE RELIGIEUX. Oui, mais pas plus, je crois, qu'il n'en sait déjà. Il désirerait savoir pourquoi monsieur le chevalier a été gracié par Saladin, lui tout seul.

LE TEMPLIER. Le sais-je moi-même ?... Déjà, le cou découvert, je m'agenouillais sur mon manteau, attendant le coup ; quand Saladin me regarde plus profondément dans les yeux, bondit jusqu'à moi et fait un signe. On me relève, on me délivre de mes liens ; j'allais lui rendre grâces, je vois ses yeux pleins de larmes : il demeure muet, moi aussi ; il s'éloigne, je demeure... Comment enchaîner tout cela ? Que le patriarche s'en tire lui-même.

LE RELIGIEUX. Il en conclut, que Dieu a voulu vous réserver pour de grandes, de très grandes choses.

LE TEMPLIER. Oui, pour de grandes choses! Pour sauver du feu une fille de juif, pour conduire au Sinaï des pèlerins curieux, et autres choses pareilles.

LE RELIGIEUX. Cela pourra venir... En attendant, ce n'est pas mal non plus... Peut-être le patriarche a-t-il préparé à monsieur le chevalier de plus importantes affaires.

LE TEMPLIER. En vérité? Que supposez-vous, frère?... Le patriarche vous l'a-t-il laissé pressentir à vous-même?

LE RELIGIEUX. Oh, oui... Il ne me reste qu'à sonder monsieur le chevalier, afin de savoir s'il est l'homme qu'il faut pour cela.

LE TEMPLIER. Eh bien, sondez-moi donc! — (Nous verrons bien comment celui-là me sondera!) — Eh bien?

LE RELIGIEUX. Le plus court sera que je découvre tout bonnement à monsieur le chevalier le désir du patriarche.

LE TEMPLIER. Faites.

LE RELIGIEUX. Il chargerait volontiers monsieur le chevalier d'une petite lettre.

LE TEMPLIER. Moi? me prend-il pour un facteur?... Voilà, voilà quelle serait l'affaire de beaucoup plus glorieuse, que d'arracher au feu les filles de juifs?

LE RELIGIEUX. Eh oui! « Car — disait le patriarche — de cette petite lettre dépend le salut de toute la chrétienté. Avoir remis fidèlement cette petite lettre — disait le patriarche — mériterait dans le ciel une récompense toute glorieuse. Et cette récompense — disait le patriarche — personne n'en serait plus digne que monsieur le chevalier. »

LE TEMPLIER. Que moi?

LE RELIGIEUX. « Car, pour mériter cette récompense — disait le patriarche — il serait difficile que quelqu'un y fût plus apte que monsieur le chevalier. »

LE TEMPLIER. Que moi?

LE RELIGIEUX. « Il est libre ici; il peut tout exa-

miner ici ; il sait comment on attaque et comment on défend une ville ; il peut — disait le patriarche — apprécier au mieux le fort et le faible de cette seconde muraille intérieure, récemment construite par Saladin et les faire connaître — disait le patriarche — de la manière la plus explicite aux soldats de la Croix. »

LE TEMPLIER. Bon frère, pourrais-je cependant savoir d'une manière plus précise, le contenu de cette petite lettre?

LE RELIGIEUX. Oui, le contenu... c'est que ceci, je ne le sais pas aussi bien. La lettre toutefois est pour le roi Philippe... Le patriarche... je me suis souvent étonné qu'un tel saint, qui du reste ne vit que pour le ciel, en vienne en même temps à être si bien informé des choses de ce monde. Cela doit lui coûter beaucoup de peines.

LE TEMPLIER. Eh bien, donc? Le patriarche?...

LE RELIGIEUX. Il sait très exactement, très précisément, où, comment, avec quelles forces, de quel côté, Saladin ouvrira la campagne, au cas où la guerre recommencerait.

LE TEMPLIER. Le sait-il?

LE RELIGIEUX. Oui, et il voudrait le faire savoir au roi Philippe ; afin que celui-ci pût à peu près calculer, si le danger est assez effrayant pour renouer, coûte que coûte, une trêve que votre Ordre a déjà si bravement rompue.

LE TEMPLIER. Quel patriarche!... Ah ! en vérité, ce cher brave homme ne veut pas faire de moi qu'un simple facteur, il veut faire de moi... un espion. Allez dire à votre patriarche, bon frère, qu'autant que vous ayez pu me sonder, ce ne serait pas mon fait... Qu'il faut que je me considère encore comme captif, et que la mission des chevaliers du Temple, la seule, c'est de combattre par l'épée et non de descendre au métier d'espion.

LE RELIGIEUX. C'est ce que je pensais, moi aussi... Cela ne peut faire aucun tort à monsieur le chevalier... Mais arrivons au meilleur... Le patriarche a récem-

ment découvert comment se nomme et où est située, sur le Liban, la forteresse où sont enfouies les immenses sommes, avec lesquelles le père prévoyant de Saladin solde l'armée et paie tous les préparatifs de la guerre. Saladin, de temps en temps, se glisse jusqu'à cette forteresse par des chemins détournés et à peine accompagné... Saisissez-vous?

LE TEMPLIER. Non!

LE RELIGIEUX. Quoi de plus facile que de se rendre alors maître de Saladin? que d'en finir avec lui? Vous frémissez?... Oh! il y a déjà une couple de Maronites, gens craignant Dieu, qui se sont offerts à tenter le coup, pourvu qu'un homme brave voulût les conduire.

LE TEMPLIER. Et c'est moi-même que le patriarche avait choisi, pour être cet homme brave?

LE RELIGIEUX. Il croit que, de Ptolémaïs, le roi Philippe pourrait, dans cette affaire. vous donner un bon coup de main.

LE TEMPLIER. A moi? A moi? mon frère. A moi? N'avez-vous pas entendu? Pas entendu tout d'abord quelle reconnaissance me lie au sultan?

LE RELIGIEUX. Je l'ai bien entendu.

LE TEMPLIER. Et cependant?

LE RELIGIEUX. « Oui, — pense le patriarche — tout cela serait bon, mais Dieu et votre Ordre... »

LE TEMPLIER. N'y changent rien! Ils ne commandent pas de scélératesse.

LE RELIGIEUX. Non, à coup sûr!... « Seulement — pense le patriarche — ce qui est scélératesse aux yeux des hommes n'est pas scélératesse aux yeux de Dieu. »

LE TEMPLIER. Je dois ma vie à Saladin, et je lui ravirais la sienne?

LE RELIGIEUX. Horreur!... « Il n'en demande pas moins — pense le patriarche — que Saladin étant l'ennemi de la chrétienté, il ne peut acquérir aucun droit à être votre ami. »

LE TEMPLIER. Mon ami? Parce que je ne veux pas à son égard devenir un misérable, le plus ingrat des misérables?

LE RELIGIEUX. Sans doute!... « Mais — pense le patriarche — on est dispensé de reconnaissance, on en est dispensé devant Dieu et devant les hommes, lorsque ce n'est pas pour l'amour de nous que le service nous a été rendu, Or, comme on répète — pense le patriarche — que ce n'est qu'à cause de ce qu'il a trouvé dans votre physionomie, dans votre air, quelque chose de son frère, que Saladin vous a fait grâce... »

LE TEMPLIER. Le patriarche sait cela aussi; et cependant? Ah! cela fût-il vrai! Ah! Saladin!... Comment?... La nature aurait formé un seul de mes traits à l'image de ton frère, et rien dans mon âme n'y répondrait? Ce qui y répond, je le foulerais aux pieds, pour plaire à un patriarche?... Nature, tu ne te trompes pas de la sorte! Dieu ne se contredit pas ainsi, dans ses œuvres!... Allez, frère!... N'excitez pas ma colère!... Allez! allez!

LE RELIGIEUX. Je m'en vais, et je m'en vais avec plus de plaisir que je ne suis venu. Que monsieur le chevalier me pardonne. Nous autres gens de cloître, notre devoir est l'obéissance à nos supérieurs.

SCÈNE VI

LE TEMPLIER, DAYA qui de loin considérait depuis longtemps le Templier et qui s'approche alors de lui

DAYA. Ce religieux, ce semble, ne l'a pas mis de la meilleure humeur... Cependant je vais toujours risquer la commission.

LE TEMPLIER. Eh bien, à merveille!... Est-ce que l'adage ment : moine et femme, femme et moine, ce sont les deux griffes du diable? Il me jette aujourd'hui de l'une dans l'autre.

DAYA. Que vois-je? C'est vous, noble chevalier?... Louange à Dieu! mille fois louange à Dieu!... Où vous êtes-vous donc caché pendant si longtemps? Vous n'auriez pas cependant été malade?

LE TEMPLIER. Non.

DAYA. Vous étiez bien portant alors?

LE TEMPLIER. Oui.

DAYA. Vous nous avez vraiment bien inquiétés.

LE TEMPLIER. Ah!

DAYA. Vous aurez voyagé?

LE TEMPLIER. Vous l'avez deviné.

DAYA. Et vous n'êtes de retour que d'aujourd'hui?

LE TEMPLIER. Que d'hier.

DAYA. Le père de Récha est aussi de retour depuis aujourd'hui. Et maintenant Récha osera-t-elle espérer?...

LE TEMPLIER, Quoi?

DAYA. Ce qu'elle vous a fait si souvent demander. Son père va venir lui-même vous en prier avec les plus vives instances. Il arrive de Babylone avec vingt chameaux richement chargés de tout ce que l'Inde, la Perse, la Syrie, le Sinaï même, peuvent fournir de plus précieux en fines épices, en pierreries et en étoffes.

LE TEMPLIER. Je n'ai besoin de rien.

DAYA. Sa race l'honore comme un prince, à ce point qu'on le nomme Nathan *le sage* et non *le riche*, ce qui m'a souvent surprise.

LE TEMPLIER. Pour sa race, riche et sage, c'est peut-être tout un.

DAYA. Mais de tous il mériterait le titre de *bon*. Car vous ne vous imaginez pas combien il est bon. Quand il a appris quel service vous avez rendu à Récha, il aurait, à l'instant, tout fait pour vous; il vous aurait tout donné!

LE TEMPLIER. Ah!

DAYA. Essayez, venez et voyez.

LE TEMPLIER. Quoi donc? Un instant ne passe-t-il pas bien vite?

DAYA. S'il n'était pas aussi bon, ne serais-je plus depuis si longtemps chez lui? Croyez-vous par hasard que je n'aie pas conscience de ma dignité de chrétienne? Il ne m'avait certes pas non plus été prédit dès le berceau, que je ne suivrais mon époux en Palestine que pour y

faire l'éducation d'une fille juive. Mon époux était un noble écuyer de l'armée de l'empereur Frédéric...

LE TEMPLIER. Suisse de naissance, qui a eu l'honneur et la grâce de se noyer dans le même fleuve que Sa Majesté impériale... Femme, combien de fois ne me l'avez-vous pas déjà raconté? Ne cesserez-vous donc pas de me persécuter!

DAYA. Vous persécuter! Bon Dieu!

LE TEMPLIER. Oui, oui, me persécuter. Je ne veux plus vous revoir, ni vous entendre! Je ne veux pas que sans cesse vous me rappeliez une action que j'ai accomplie sans y penser, et qui, lorsque j'y songe, devient pour moi une énigme. De vrai, je ne voudrais pas m'en repentir. Mais, si un semblable accident se représentait, vous seriez cause que je n'agirais pas avec autant de promptitude; que je commencerais par prendre des informations... et par laisser brûler ce qui brûlerait.

DAYA. Dieu vous en préservât!

LE TEMPLIER. Dès aujourd'hui, faites-moi au moins le plaisir de ne plus me connaître. Je vous en prie. Débarrassez-moi aussi du père. Un juif est un juif. Moi, je suis un grossier Souabe. L'image de la jeune fille est depuis longtemps hors de mon âme, en supposant qu'elle y ait jamais été.

DAYA. Mais votre image n'est pas hors de la sienne.

LE TEMPLIER. Et qu'importe? qu'importe?

DAYA. Qui sait? Les hommes ne sont pas toujours tels qu'ils paraissent.

LE TEMPLIER. Rarement ils sont meilleurs. (*Il s'éloigne.*)

DAYA. Attendez donc! Qu'est-ce qui vous presse?

LE TEMPLIER. Femme, ne me rends pas odieux ces palmiers, où j'aime tant à me promener.

DAYA. Va-t'en, ours allemand! Va-t'en?... Mais cependant il ne faut pas perdre la piste de ce farouche animal. (*Elle le suit de loin.*)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Le palais du Sultan

SALADIN, SITTAH jouant aux échecs

SITTAH. Où est ton esprit, Saladin? Comment joues-tu aujourd'hui?

SALADIN. Pas bien? Je croyais que si.

SITTAH. A peine bien, même pour moi. Reprends ce coup.

SALADIN. Pourquoi ?

SITTAH. Le cavalier reste découvert.

SALADIN. C'est vrai. Eh bien, ainsi?

SITTAH. Si tu avances ainsi, je passe au milieu.

SALADIN. C'est encore vrai... Donc échec au roi !

SITTAH. A quoi cela te sert-il? Je couvre l'échec, et te voilà comme devant.

SALADIN. Je vois bien que je ne sortirai de cet embarras que par un sacrifice. Allons, prends le cavalier.

SITTAH. Je n'en veux pas. Je le laisse derrière.

SALADIN. Crois-tu me faire une grâce? Tu aimes mieux cette position que le cavalier.

SITTAH. Cela se peut.

SALADIN. Qui compte sans son hôte compte deux fois. Vois donc. Gageons que tu ne t'y attendais pas.

SITTAH. Non, sans doute. Comment aussi aurais-je pu supposer que tu fusses las de ta reine?

SALADIN. De ma reine?

SITTAH. Je commence à voir qu'aujourd'hui je ne gagnerai que mes mille dinars, pas un naserin de plus.

SALADIN. Comment cela?

SITTAH. Tu le demandes encore!... Parce que tu t'appliques de toutes tes forces à perdre... Cela ne fait pourtant pas mon compte. Car, outre qu'une pareille manière de jouer n'est pas des plus amusantes, est-ce que ce n'est pas lorsque j'ai perdu, que j'ai gagné le plus avec toi? Ne m'as-tu pas alors toujours fait présent du double de ma mise, pour me consoler de ma perte?

SALADIN. Tiens! Alors c'est pour cela petite sœur, que lorsque tu as perdu, tu t'y appliquais peut-être.

SITTAH. Au moins pourrait-il bien se faire que ta libéralité, mon cher petit frère, m'ait empêchée de mieux apprendre à jouer.

SALADIN. Nous ne sommes plus au jeu. Finissons.

SITTAH. Tu restes ainsi? Échec, échec de deux côtés!

SALADIN. Eh bien, à coup sûr, je n'avais pas prévu ce double échec qui m'enlève en même temps ma reine.

SITTAH. Pouvais-tu l'empêcher? Voyons.

SALADIN. Non, non; prends seulement la reine : avec cette pièce, je n'ai jamais de chance.

SITTAH. Rien qu'avec ce pion?

SALADIN. Allons, continuons... Cela m'est égal. Je suis gardé partout.

SITTAH. Mon frère m'a trop bien appris quelle galanterie on doit avoir pour les reines. (*Elle laisse la pièce.*)

SALADIN. Prends-la, ou ne la prends pas : je ne m'en servirai plus.

SITTAH. Pourquoi la prendre? Échec! échec au roi!

SALADIN. Après?

SITTAH. Échec!... Et échec!... Encore échec!

SALADIN. Et mat!

SITTAH. Pas tout à fait, tu peux encore placer le cavalier devant, ou faire ce que tu voudras. C'est la même chose!

SALADIN. C'est très juste!... Tu as gagné et Al-Hafi

paiera. Qu'on le mande, tout de suite!... Tu n'avais pas déjà tort, Sittah : je n'étais pas tout au jeu, j'étais distrait. Et puis, qui nous a donné ces échecs tout unis, qui ne représentent, ni ne rappellent rien? Ai-je donc joué avec l'iman?... Mais, bah! Le perdant ne manque pas d'excuses. Ce ne sont pas ces pièces tout unies, Sittah, qui m'ont fait perdre : c'est ton habileté, c'est ton coup d'œil calme et rapide...

SITTAH. C'est encore là une manière d'émousser l'aiguillon de la perte. C'est assez que tu aies été distrait; et que tu l'aies été plus que moi.

SALADIN. Plus que toi? Qu'est-ce qui t'aurait distraite?

SITTAH. Sans doute pas ta propre distraction!... O Saladin, quand retrouverons-nous notre ardeur au jeu?

SALADIN. Nous n'en jouons qu'avec plus de plaisir... Ah! la guerre a recommencé, veux-tu dire?... Cela se peut... Ecoute seulement... Ce n'est pas moi qui ai rouvert la campagne; j'aurais volontiers renouvelé la suspension d'armes; j'aurais volontiers aussi uni ma Sittah à un brave mari, tel que serait le frère de Richard : car il est frère de Richard (1).

SITTAH. Pourvu que tu puisses vanter ton Richard!

SALADIN. Si la sœur de Richard avait pu tomber en partage à notre frère Malek, ah! quelle maison nous aurions formée! Ah! la première et la meilleure des meilleures maisons de l'univers!... Tu vois que je ne me fais pas faute de me louer moi-même. Je me juge digne de mes amis... Cette maison aurait donné des hommes! Oh! cette maison!

SITTAH. N'ai-je pas ri tout de suite de ce beau rêve? Tu ne connais pas les chrétiens, tu te refuses à les connaître. Leur orgueil, c'est d'être chrétiens et non d'être hommes. Car même ce qui, depuis leur fondateur jusqu'ici, assaisonne d'humanité leurs superstitions, ils l'aiment, non parce que c'est de l'humanité, mais parce Christ l'enseigne; parce que Christ l'a pratiqué... Il

(1) Richard Cœur de Lion.

est heureux pour eux qu'il ait encore été un si homme de bien ; heureux pour eux, que par la foi et la croyance ils puissent acquérir quelque chose de sa vertu !... Sa vertu?... Ce n'est pas sa vertu, mais son nom qu'ils veulent répandre partout, en déshonorant et en anéantissant les noms de tous les hommes de bien. C'est pour son nom, pour son nom seulement qu'ils travaillent.

SALADIN. Voici ce que tu penses : pourquoi donc exigeraient-ils que vous aussi, toi et Malek, vous vous nommiez chrétiens, avant que, dans le mariage, vous voulussiez aimer des chrétiens ?

SITTAH. Oui ! comme si, des chrétiens seuls, en tant que chrétiens, on devait attendre l'amour que le Créateur a inspiré au mari et à la femme !

SALADIN. Les chrétiens croient-ils plus d'absurdités que n'en pourrait croire le reste des hommes?... Et d'ailleurs tu te trompes... La faute en est, non aux chrétiens, mais aux Templiers : la faute en est à eux, non comme chrétiens, mais comme Templiers. Eux seuls ont tout empêché, en refusant de céder Acre, que la sœur de Richard devait apporter en cadeau de noces à notre frère Malek. Pour que leurs priviléges de chevaliers ne courent aucuns périls, ils jouent aux moines, aux moines imbéciles. Et pour tenter à la hâte quelque bon coup, ils ont à peine pu attendre l'expiration de la suspension d'armes... Gai ! Messeigneurs, continuez !... Cela me va... Si d'ailleurs seulement tout allait, comme il le faudrait !

SITTAH. Eh bien ? Qu'est-ce qui d'ailleurs tromperait ton attente ? Qu'est-ce qui d'ailleurs pourrait ébranler ta fermeté ?

SALADIN. Ce qui l'a toujours ébranlé... je suis allé au Liban, chez mon père. Il succombe aux soucis qui...

SITTAH. O malheur !...

SALADIN. Il ne peut s'en tirer ; il a des embarras de tous côtés ; cela manque d'ici, de là...

SITTAH. Qu'est-ce qui l'embarrasse ? Qu'est-ce qui lui manque ?

SALADIN. Quoi d'autre que ce que je daigne à peine

nommer, que ce qui, lorsque je l'ai, me semble si superflu, et, lorsque je ne l'ai pas, me paraît si indispensable?... Mais où est donc Al-Hafi? Personne n'est-il allé à sa recherche?... Misérable et maudit argent!... Enfin, Al-Hafi, te voici.

SCÈNE II

LE DERVICHE AL-HAFI, SALADIN, SITTAH

AL-HAFI. L'argent est probablement arrivé d'Égypte. Pourvu qu'il y en ait beaucoup.

SALADIN. En as-tu la nouvelle?

AL-HAFI. Moi? Moi, non. Je pensais la recevoir ici.

SALADIN. Compte à Sittah mille dinars. (*Il se promène pensif.*)

AL-HAFI. Paie, au lieu de : reçois! C'est joli! C'est encore moins que rien... A Sittah?... Et de l'argent perdu... perdu de nouveau aux échecs?... Voici encore la partie.

SITTAH. Ne m'envies-tu pas mon bonheur?

AL-HAFI. Vous envier quoi?... (*Il considère la partie.*) Quand.... vous savez bien.

SITTAH. (*Lui faisant signe.*) Psitt, Hafi, psitt!

AL-HAFI. (*Continuant à étudier le jeu.*) Il faudrait qu'il y eût lieu de l'envier!

SITTAH. Al-Hafi, psitt!

AL-HAFI. (*A Sittah.*) C'est à vous les blancs? Vous avez donné échec?

SITTAH. Bon, il n'entend pas.

AL-HAFI. (*Toujours les yeux fixés sur le jeu.*) Et c'est à lui à avancer?

SITTAH. (*S'approchant du derviche.*) Dis donc que je puis toucher mon argent.

AL-HAFI. Eh! Oui, vous toucherez, comme vous avez toujours touché.

SITTAH. Comment, es-tu fou?

AL-HAFI. La partie n'est pas finie. Vous n'avez pas du tout perdu, Saladin.

SALADIN. (*L'écoutant à peine.*) Si! si! paie, paie.

AL-HAFI. Paie, paie! Mais voilà votre reine encore.

SALADIN. (*Toujours de même.*) Qu'importe? elle ne compte plus dans le jeu.

SITTAH. Assez! dis donc que je puis envoyer chercher l'argent.

AL-HAFI. (*Encore absorbé par le jeu.*) Comme toujours, s'entend!... Quand même, quand même la reine ne compterait plus; vous n'êtes pas pour cela mat.

SALADIN. (*Va au jeu et bouleverse les pièces.*) Je le suis; je veux l'être.

AL-HAFI. Très bien, alors!... Le paiement sera de la même monnaie que le gain. Tant gagné, tant payé.

SALADIN. (*A Sittah.*) Que dit-il donc? Quoi?

SITTAH. (*Faisant de temps en temps des signes à Al-Hafi.*) Tu le connais bien. Il aime à faire le hérisson, à se faire prier; il est peut-être jaloux...

SALADIN. Ce ne peut être de toi? Ce ne peut être de ma sœur?... Qu'est-ce que j'entends, Hafi? Jaloux, toi?

AL-HAFI. Cela peut être! Cela peut être!... Je voudrais bien avoir son jugement; être aussi bon qu'elle.

SITTAH. Cependant il m'a toujours bien payée, et il me paiera bien encore aujourd'hui. Fiez-vous à lui... Va, Al-Hafi, va! J'envoie chercher l'argent.

AL-HAFI. Non, je ne jouerai pas plus longtemps cette momerie. Il faut qu'enfin il le sache.

SALADIN. Qui? Et quoi?

SITTAH. Al-Hafi! Est-ce là ta promesse? Tiens-tu si mal ta parole?

AL-HAFI. Comment aurais-je pu croire que les choses iraient aussi loin?

SALADIN. Eh bien? N'apprendrai-je rien?

SITTAH. Je t'en prie, Al-Hafi, sois discret.

SALADIN. Ceci est pourtant singulier! De quoi Sittah pourrait-elle si solennellement, si ardemment prier un étranger, un derviche, plutôt que moi son frère?... Maintenant, Al-Hafi, je commande... Parle, derviche.

SITTAH. Ne nous occupons pas d'une bagatelle, mon frère, plus qu'elle n'en vaut la peine. Tu sais que je t'ai, à plusieurs reprises, gagné aux échecs la même somme. Et comme je n'ai pas, en ce moment, besoin d'argent ; comme, en ce moment, la caisse d'Hafi n'est pas trop remplie : mes créances y sont restées. Mais ne t'en inquiète pas. Je n'ai l'intention d'en faire don, ni à toi, ni à Hafi, ni même à la caisse.

AL-HAFI. Oui, si ce n'était que cela, que cela !

SITTAH. C'est toujours la même chose... C'est que j'ai laissé dans la caisse les arrérages de ma pension, et cela depuis quelques lunes.

AL-HAFI. Ce n'est pas là tout encore.

SALADIN. Pas encore tout?... Parleras-tu ?

AL-HAFI. Depuis que nous attendons l'argent d'Égypte, elle n'a...

SITTAH. (*A Saladin.*) Pourquoi l'écoutes-tu ?

AL-HAFI. Non seulement elle n'a rien reçu...

SALADIN. Bonne sœur !... Mais encore elle a avancé de l'argent. N'est-ce pas?

AL-HAFI. Elle a entretenu toute la cour, et seule a défrayé toute la dépense.

SALADIN. Ah ! c'est bien toi, ma sœur ! (*Il l'embrasse.*)

SITTAH. Qui m'avait fait assez riche pour cela, si ce n'est toi, mon frère?

AL-HAFI. Et il vous rendra bientôt aussi pauvre que lui.

SALADIN. Moi, pauvre? Son frère, pauvre? Quand ai-je eu davantage? Quand ai-je eu moins? Une armure, une épée, un cheval... et *un* Dieu ! Que me faut-il de plus? Quand cela peut-il me faire défaut? Tiens, Al-Hafi, tu pourrais m'irriter contre toi.

SITTAH. Ne gronde pas, mon frère. Si je pouvais de même alléger les soucis de notre père !

SALADIN. Ah ! ah ! tu détruis de nouveau toute ma joie !... Quant à moi, quant à moi, je ne manque de rien. Mais lui, il manque, et nous en lui... Que faire? Dis... De longtemps il ne viendra peut-être encore rien d'Egypte. Où cet argent est-il arrêté. Dieu seul le sait.

Cependant là-bas tout est encore tranquille... Supprimer. retrancher, économiser, je le veux bien, j'y consentirais volontiers, si cela n'atteignait que moi ; si personne d'autre que moi n'en devait souffrir... Mais est-ce possible? A moi, il me faut un cheval, une armure, une épée... A mon Dieu, non plus, je ne puis rien retrancher. Il se contente déjà de si peu, de mon cœur... J'avais beaucoup compté sur l'excédant de la caisse, Hafi.

AL-HAFI. L'excédant?... Dites vous-même si vous ne m'auriez pas fait empaler, ou tout au moins étrangler, si vous m'aviez pris en excédant. Oui, une telle malversation, c'eût été bien osé.

SALADIN. Eh bien, que faire?... Ne pourrais-tu emprunter à personne d'autre qu'à Sittah?

SITTAH. Me laisserais-je enlever ce privilége, frère? Et par lui? Je le réclame encore. Je ne suis pas encore tout à fait à sec.

SALADIN. Pas tout à fait! Il ne manquait plus que cela?.. Hâte-toi, Hafi, prends des mesures, emprunte à qui et comme tu pourras ; va, emprunte, promets... Pourvu que tu n'empruntes pas, Hafi, à ceux que j'ai enrichis : car emprunter à ceux-là, ce serait reprendre. Adresse-toi aux plus avares ; ce sont ceux qui me prêteront le plus volontiers ; ils savent bien que, me prêter, c'est prêter à usure.

AL-HAFI. Je n'en connais aucun.

SITTAH. Je songe précisément, Hafi, qu'on m'a appris que ton ami est de retour.

AL-HAFI. (*Embarrassé.*) Un ami? Mon ami? Qui serait-ce donc?

SITTAH. Ton juif tant vanté.

AL-HAFI. Un juif vanté? tant vanté par moi?

SITTAH. A qui, Dieu — je me souviens encore de l'expression dont tu te servis un jour à son sujet ; — à qui, son Dieu a départi, à pleine mesure, le plus grand et le moindre des biens de ce monde...

AL-HAFI. Ai-je dit ainsi?.. Que voulais-je donc dire alors?

SITTAH. Le moindre, c'est à dire la richesse. Et le plus grand, c'est à dire la sagesse.

AL-HAFI. Comment? C'est d'un juif, d'un juif que j'aurais dit cela?

SITTAH. N'est-ce pas de ton Nathan que tu l'aurais dit?

AL-HAFI. Ah oui! De celui-là! De Nathan!.. Je ne m'en étais d'abord pas souvenu... Vraiment, est-il enfin de retour chez lui? Eh! eh! Alors ses affaires ne doivent pas aller trop mal... C'est très juste? le peuple l'a surnommé le sage, et aussi, le riche.

SITTAH. Et maintenant plus que jamais on le nomme le riche. Toute la ville ne parle que des marchandises de prix, que des trésors qu'il a rapportés.

AL-HAFI. Eh bien, s'il est plus riche encore, il sera plus sage aussi.

SITTAH. Et si tu t'adressais à lui, Hafi, qu'en penses-tu?

AL-HAFI. Pourquoi, à lui? Ce ne serait sans doute pas pour lui emprunter?.. Ah! vous le connaissez trop bien... Lui, prêter!.. Sa sagesse consiste précisément à ne prêter à personne.

SITTAH. Tu m'as fait de lui autrefois un tout autre portrait.

AL-HAFI. Au besoin, il vous prêtera des marchandises. Mais de l'argent, de l'argent? Jamais... C'est au reste un juif, comme il n'y a pas beaucoup de juifs... Il a de l'esprit, du savoir-vivre, et joue bien aux échecs. Mais il ne se distingue pas moins des autres juifs par le mal que par le bien... Ce n'est pas sur lui, sur lui que vous pouvez compter... Il donne, il est vrai, beaucoup aux pauvres et donne peut-être autant que Saladin. Si même il ne donne pas autant, il aime autant à donner, et à donner, avec aussi peu d'ostentation. Juif et chrétien, musulman et parsi, c'est pour lui tout un.

SITTAH. Et un tel homme...

SALADIN. Comment se fait-il donc que je n'aie jamais entendu parler de cet homme?

SITTAH. Ne prêterait pas à Saladin? A Saladin, qui n'a besoin d'argent que pour les autres et non pour lui.

AL-HAFI. Voici où vous le trouverez de la même étoffe que les juifs, que les juifs les plus vulgaires... Croyez-moi donc!.. Il est aussi jaloux, aussi envieux que vous du plaisir de donner. Chaque *Dieu vous le rende!* qui se prononce dans le monde, il vous l'attire à lui seul. Et c'est précisément pour pouvoir donner en tout temps qu'il ne prête jamais à personne. Parce que la charité est sa loi, la complaisance n'est pas pour cela considérée par lui comme une loi : aussi la charité le rend-elle le compère le moins complaisant de l'univers. En vérité, depuis quelque temps, je ne suis pas en trop bons termes avec lui : qu'il ne vous semble pourtant point que je ne lui rende pas justice. Il est bon en tout, excepté en cela, excepté en cela seul vraiment. Je vais à l'instant aller frapper à d'autres portes... Je viens de me souvenir d'un Maure, qui est riche et avare... J'y vais, j'y vais.

SITTAH. Où cours-tu, Al-Hafi?

SALADIN. Laisse-le! Laisse-le!

SCÈNE III

SITTAH, SALADIN

SITTAH. Ne court-il pas, comme s'il voulait m'échapper? Qu'est-ce que cela veut dire?.. Se serait-il vraiment trompé sur le compte de cet homme, ou... aurait-il voulu nous tromper?...

SALADIN. Comment? Que me demandes-tu? Je sais à peine de qui il était question, et c'est aujourd'hui la première fois que j'entends parler de votre juif, de votre Nathan.

SITTAH. Est-il possible qu'un homme te soit resté si inconnu, qui passe pour avoir sondé les tombeaux de David et de Salomon, et pour savoir se procurer leurs sceaux au moyen de certains mots d'une mystérieuse puissance? Il en rapporte, dit-on, de temps en temps,

ces richesses immenses, auxquelles on ne peut attribuer une moindre origine.

SALADIN. Si cet homme trouve ses richesses dans des tombeaux, ce n'est certainement pas dans ceux de Salomon ou de David. Les fous seuls enfouissent.

SITTAH. Ou les méchants!.. Aussi la source de sa richesse est-elle plus abondante, plus inépuisable, qu'un tombeau rempli d'or.

SALADIN. En effet, il fait le commerce, à ce que je viens d'apprendre.

SITTAH. On rencontre ses bêtes de somme sur tous les chemins, à travers tous les déserts, ses vaisseaux dans tous les ports. Il y a longtemps qu'Al-Hafi me l'a raconté lui-même; et il ajoutait avec enthousiasme, avec quelle grandeur, avec quelle noblesse, son ami employait, ce qu'il n'estimait point trop petit pour le gagner avec tant d'habileté et par tant de labeurs; — il ajoutait combien son esprit est libre de préjugés, combien son cœur est ouvert à toutes les vertus et rempli de toutes les harmonies du beau.

SALADIN. Et tout à l'heure Hafi parlait cependant de lui, avec tant de doute et de froideur?

SITTAH. Non pas peut-être avec froideur, mais avec embarras : comme s'il eût cru dangereux de le louer, et qu'il ne voulût cependant pas non plus injustement le blâmer... Ou serait-il vrai que le meilleur de cette nation ne pût pas se dépouiller entièrement du caractère de la race, et réellement Al-Hafi aurait-il à rougir sous ce rapport de son ami?.. Qu'il en soit ce qu'il voudra!.. Que ce juif soit plus ou moins juif, il est riche en tous cas et cela nous suffit.

SALADIN. Il n'est cependant pas question, ma sœur, de lui arracher son bien de force?

SITTAH. Qu'est-ce que cela, la force? Le fer ou le feu? Non, non! Avec le faible, quelle autre force nous faut-il que sa propre faiblesse?... Quant à présent, viens avec moi à mon harem, entendre une chanteuse que j'ai achetée hier. Pendant ce temps-là mûrira peut-être un projet que j'ai sur ce Nathan... Viens!

SCÈNE IV

Devant la maison de Nathan, du côté des palmiers

RÉCHA ET NATHAN, sortant de la maison, DAYA allant à eux

RÉCHA. Vous avez bien tardé, mon père. Il est peu probable que vous le trouviez encore.

NATHAN. Eh bien, eh bien, s'il n'est plus ici, ici sous ces palmiers, on le trouvera ailleurs... Calme-toi seulement... Regarde : n'est-ce pas Daya qui vient à nous?

RÉCHA. Elle l'aura sans doute perdu.

NATHAN. Peut-être que non.

RÉCHA. Autrement, elle accourrait plus vite.

NATHAN. Elle ne nous a peut-être pas encore aperçus...

RÉCHA. Voilà qu'elle nous voit.

NATHAN. Aussi double-t-elle le pas. Regarde!... Sois donc calme! sois calme!

RÉCHA. Voudriez-vous bien d'une jeune fille qui serait calme en ce moment; qui ne serait pas émue de savoir qui lui aurait sauvé la vie, la vie... qui ne lui est chère que parce que c'est à vous d'abord qu'elle la doit?

NATHAN. Je ne te voudrais pas autrement que tu es : quand même je saurais que toute autre chose germât dans ton âme.

RÉCHA. Quoi, mon père?

NATHAN. Me le demandes-tu, avec une telle frayeur? Ce qui se passe en toi est naturel et innocent. N'en prends aucun souci. Cela ne m'en donne pas, à moi. Promets-moi seulement que, si ton cœur en arrive à s'expliquer plus clairement, tu ne me cacheras rien de ses aspirations.

RÉCHA. Rien que la possibilité de penser à vous cacher mon cœur, me ferait trembler.

NATHAN. N'en parlons plus. Que cela soit entendu une fois pour toutes. Voici Daya... Eh bien?

DAYA. Il se promène encore sous les palmiers et sortira bientôt de derrière ce mur... Le voilà, voyez!

RÉCHA. Ah! il semble ne pas savoir où il veut aller, plus loin, en bas, à gauche ou à droite.

DAYA. Non, non; il fera certainement encore plusieurs fois le tour du couvent, puis il lui faudra passer par ici... Gageons?

RÉCHA. Bien, bien!... Lui as-tu déjà parlé? Comment est-il aujourd'hui?

DAYA. Comme toujours.

NATHAN. Faites en sorte seulement qu'il ne vous aperçoive pas ici. Rentrez même tout à fait.

RÉCHA. Plus qu'un coup d'œil... Ah! cette haie qui me le cache.

DAYA. Venez, venez! Le père a entièrement raison. Vous courez risque, s'il vous voit, de le faire partir de là.

RÉCHA. Ah! cette haie!

NATHAN. S'il sort de là tout à coup, il est impossible qu'il ne vous aperçoive pas. Allez donc!

DAYA. Venez, venez. Je sais une fenêtre d'où nous pourrons les examiner. (*Elles rentrent.*)

RÉCHA. Oui!

SCÈNE V

NATHAN, un instant après LE TEMPLIER

NATHAN. J'ai presque peur de cet original. Sa rude vertu m'intimide presque. Est-ce qu'un homme devrait pouvoir embarrasser de cette façon un autre homme?... Ah! le voici... Par le ciel! On dirait un homme fait; le bon et fier regard! La démarche assurée! L'écorce seule doit être amère : l'amande ne l'est certainement pas... Où ai-je déjà vu quelqu'un qui lui ressemble? — Pardon, noble Franc...

LE TEMPLIER. Qu'est-ce?

NATHAN. Permettez-moi...

LE TEMPLIER. Quoi, juif? quoi?

NATHAN. D'oser vous adresser la parole.

LE TEMPLIER. Puis-je l'empêcher? Cependant, soyez bref.

NATHAN. Arrêtez-vous, et ne vous éloignez pas avec tant de hauteur et de mépris pour un homme, que vous avez fait pour l'éternité votre obligé.

LE TEMPLIER. Comment cela?... Ah! je commence à deviner... N'est-ce pas, vous êtes...

NATHAN. Je me nomme Nathan; je suis le père de la jeune fille que votre généreux courage a sauvée des flammes, et je viens...

LE TEMPLIER. Si c'est pour me remercier... dipensez-vous-en! Je n'ai déjà eu que trop de remercîments à endurer pour cette vétille... Vous ne m'êtes redevable de rien. Savais-je en effet que cette jeune fille fût votre fille? C'est le devoir des Templiers de s'élancer au secours du premier venu qu'ils voient en péril. Et puis ma vie dans ce moment-là, m'était fort à charge. C'est avec plaisir, avec grand plaisir que j'ai saisi cette occasion de la risquer pour une autre vie... encore que cette autre vie ne fût que celle d'une juive.

NATHAN. Grandeur!... grandeur et atrocité!... Ce détour cependant s'explique. La grandeur modeste, pour échapper à l'admiration, se cache derrière l'atrocité... Mais, si elle dédaigne ainsi l'hommage de l'admiration, quel autre hommage dédaignera-t-elle moins? Chevalier, si vous n'étiez pas ici, étranger et captif, je ne vous interrogerais pas avec tant de hardiesse. Parlez, ordonnez : en quoi peut-on vous servir?

LE TEMPLIER. Vous? en rien.

NATHAN. Je suis riche.

LE TEMPLIER. Un juif plus riche ne m'en a jamais paru un meilleur juif.

NATHAN. Ne pourriez-vous donc pas néanmoins user de ce qu'il a de meilleur sans contredit, de sa richesse?

LE TEMPLIER. Eh bien, sur ce point, je ne vous refuserai pas tout à fait, et cela, pour l'amour de mon manteau. Aussitôt qu'il sera entièrement déchiré, et que ses lambeaux, en dépit de l'aiguille, ne pourront plus tenir ensemble, je viendrai chez vous, et je vous emprunterai du drap ou de l'argent pour un nouveau... Ne le regardez pas d'un air si sombre! Rassurez-vous, il n'en est pas encore là. Vous voyez qu'il est encore en assez bon état. Seulement, il y a au bas une vilaine tache; il est roussi. Et cela lui advint le jour où j'emportai votre fille à travers les flammes.

NATHAN. (*Saisissant le bas du manteau et le considérant.*) Il est cependant singulier qu'une si vilaine tache, que cette brûlure, rende à l'homme un meilleur témoignage que sa propre bouche. Je voudrais la baiser, cette tache!... Ah! pardon!... je l'ai fait malgré moi.

LE TEMPLIER. Quoi?

NATHAN. Une larme est tombée dessus.

LE TEMPLIER. Qu'importe? il en a bu bien d'autres. (Mais ce juif commence à m'émouvoir.)

NATHAN. Voudriez-vous avoir la bonté d'envoyer votre manteau une fois aussi à ma fille?

LE TEMPLIER. Pour quoi en faire?

NATHAN. Pour imprimer ses lèvres sur cette tache. Car c'est en vain qu'elle a souhaité d'embrasser vos genoux.

LE TEMPLIER. Mais, juif... Vous vous appelez Nathan? Mais, Nathan... vous placez vos mots avec... avec beaucoup de bonheur... avec beaucoup d'adresse... je suis embarrassé... complétement embarrassé... j'aurais...

NATHAN. Tournez-vous, et retournez-vous, comme vous voudrez, je vous devine. Vous étiez trop bon, trop honnête, pour être plus courtois... La fillette était tout sentiment; la messagère féminine, tout obligeance; le père était éloigné... Vous avez pris soin de l'honneur de son nom; vous avez fui pour ne pas vaincre. Aussi vous en ai-je de la reconnaissance...

LE TEMPLIER. J'avouerai que vous savez comment les Templiers devraient penser.

NATHAN. Les Templiers seuls? Comment ils *devraient* seulement? Et seulement, parce que les règles de l'Ordre le commandent? Je sais comment pensent les hommes bons; je sais qu'il y a des hommes bons, en tout pays.

LE TEMPLIER. Avec quelques différences, j'espère?

NATHAN. Oh, oui, des différences d'habillement, de couleur, de formes.

LE TEMPLIER. Plus ou moins grandes, ici que là.

NATHAN. Ces différences n'ont rien d'important. Le grand homme occupe partout beaucoup de place; plusieurs, grandissant trop près les uns des autres, brisent mutuellement leurs rameaux. Le brave homme, ordinaire, comme nous, se trouve partout en foule : seulement il ne faut pas que l'un décrie l'autre; il faut que le rameau vive en bonne harmonie avec le rameau; il ne faut pas qu'une branche du sommet s'imagine qu'elle seule n'est pas sortie de la terre.

LE TEMPLIER. Très bien dit!... Mais connaissez-vous pourtant le peuple qui a commencé le premier à se nommer le peuple élu? Comment? Quand même je ne haïrais pas en réalité ce peuple, pourrais-je m'empêcher de le mépriser, à cause de son orgueil? de son orgueil, qu'il a légué au chrétien et au musulman, de croire que son Dieu est le seul Dieu!... Vous êtes surpris que moi, chrétien et chevalier du Temple, je parle ainsi? Où et quand la pieuse envie d'avoir le meilleur Dieu, et de contraindre l'univers entier à adorer ce meilleur Dieu, s'est-elle manifestée sous une plus sombre forme qu'ici et en ce moment? A qui, dans ces lieux, à qui les écailles ne tombent-elles pas des yeux?... Cependant, soit aveugle qui voudra!... Oubliez ce que j'ai dit, et laissez-moi. (*Il veut s'en aller.*)

NATHAN. Ah! vous ne savez pas, combien je vais plus fermement m'attacher à vous... Venez, il faut que nous soyons amis, il le faut!... Méprisez mon peuple, tant que vous voudrez. Nous ne nous sommes, ni l'un ni l'autre, choisi notre peuple. Sommes-nous notre peuple? Qu'appelle-t-on d'ailleurs ainsi? Chrétiens et

juifs, sont-ils chrétiens et juifs, plutôt qu'hommes ! Ah ! si j'avais trouvé en vous un homme qui se contentât d'être un homme !

LE TEMPLIER. Oui, par le ciel, Nathan, vous l'avez trouvé ! Vous l'avez trouvé !... Votre main !... Je rougis de vous avoir un instant méconnu.

NATHAN. Et moi, j'en suis fier. Il n'y a que ce qui est vulgaire qu'on méconnaisse rarement.

LE TEMPLIER. Et on oublie difficilement ce qui est rare... Oui Nathan, il faut que nous soyons amis, il le faut.

NATHAN. Nous le sommes déjà... Quelle joie pour ma Récha !... Et quel splendide avenir s'ouvre à mes regards !... Connaissez-la d'abord seulement !

LE TEMPLIER. J'en brûle d'impatience... Qui se précipite là, hors de votre maison ? N'est-ce pas sa Daya ?

NATHAN. Oui ; pourquoi dans une telle anxiété ?

LE TEMPLIER. Il n'est pourtant rien arrivé à notre Récha ?

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, DAYA en grande hâte

DAYA. Nathan ! Nathan !

NATHAN. Eh bien ?

DAYA. Pardonnez-moi, noble chevalier, si je viens vous interrompre.

NATHAN. Eh bien, qu'est-ce ?

LE TEMPLIER. Qu'est-ce ?

DAYA. Le sultan a envoyé. Le sultan veut vous parler. Dieu ! le sultan.

NATHAN. A moi ? le sultan ? Il est sans doute curieux de voir ce que j'ai rapporté de nouveau. Tu n'as qu'à dire qu'il n'y a rien ou presque rien de déballé.

DAYA. Non, non ; il ne veut rien voir, il veut vous parler à vous, en personne, et bientôt, aussitôt que vous pourrez.

NATHAN. J'y irai. Rentre seulement; va!

DAYA. Ne le prenez pas mal, monsieur le chevalier,... Dieu! nous sommes si inquiètes de savoir ce que peut bien vouloir le sultan.

NATHAN. Cela s'éclaircira. Va seulement, va!

SCÈNE VII

NATHAN, LE TEMPLIER

LE TEMPLIER. Vous ne le connaissez pas encore personnellement?

NATHAN. Saladin? Pas encore. Je n'ai évité, ni tenté de le connaître. La voix publique proclamait tant de bien de lui, que j'ai mieux aimé croire que de voir. Cependant à présent, il en est autrement : en épargnant votre vie, il a...

LE TEMPLIER. Oui, il est de toute vérité que la vie dont je jouis est un don de lui.

NATHAN. Par là, il m'a fait don, deux fois, trois fois, de la vie. Cela a tout changé entre nous; cela m'a d'un seul coup attaché, par un lien éternel, à son service. A peine, à peine puis-je maintenant attendre ses premiers ordres. Je suis prêt à tout; je suis prêt à lui avouer que c'est à cause de vous.

LE TEMPLIER. Je n'ai pas encore pu moi-même le remercier, quoique souvent je me sois trouvé sur son passage. L'impression que j'ai faite sur lui, fut aussi prompte à s'évanouir qu'à se produire. Qui sait s'il se souvient de moi le moins du monde? Et cependant il faudra qu'une fois au moins il se souvienne de moi, pour décider tout à fait de mon sort. Il ne suffit pas que j'existe encore par son ordre; il faut maintenant qu'il me prescrive de quelle manière je dois vivre.

NATHAN. Oui, et j'en veux d'autant moins tarder. Il se peut que, sur un mot, l'occasion se présente pour

moi de parler de vous... Permettez, j'y cours... Quand vous verrons-nous chez nous?

LE TEMPLIER. Aussitôt que je l'oserai.

NATHAN. Aussitôt que vous le voudrez.

LE TEMPLIER. Dès aujourd'hui.

NATHAN. Et votre nom? Oserais-je vous le demander?

LE TEMPLIER. Mon nom était... est Curd de Stauffen... Curd.

NATHAN. De Stauffen?... Stauffen?... Stauffen?...

LE TEMPLIER. Pourquoi cela vous surprend-il?

NATHAN. De Stauffen?... Plusieurs de cette famille sont déjà...

LE TEMPLIER. Oh, oui! Plusieurs de la famille sont venus ici, et y ont laissé leurs ossements... Mon oncle même... mon père, veux-je dire... mais pourquoi votre regard se fixe-t-il de plus en plus sur moi?

NATHAN. Oh! pour rien, pour rien! Je ne puis me rassasier de vous voir.

LE TEMPLIER. Aussi, je me retire tout de suite. L'œil de l'observateur rencontre quelquefois plus qu'il ne désirerait rencontrer. Je le redoute, Nathan. Laissons le temps et non la curiosité former peu à peu notre connaissance. (*Il s'en va.*)

NATHAN (*le suivant des yeux avec étonnement*). « L'œil de l'observateur rencontre quelquefois plus qu'il ne désirerait rencontrer. » — On dirait qu'il a lu dans mon âme! — Vraiment oui; cela pourrait aussi m'arriver. Non seulement c'est la taille de Wolf, la démarche de Wolf, mais c'est aussi sa voix. C'est comme cela, tout à fait comme cela, que Wolf penchait la tête; comme cela que Wolf portait son épée sous son bras; comme cela que Wolf passait la main sur ses paupières, comme pour éteindre le feu de son regard... Combien peut sommeiller de temps une image profondément gravée en nous, jusqu'à ce qu'un mot, un son la réveille!... De Stauffen!... C'est cela, c'est cela : Filneck et Stauffen... J'en saurai bientôt davantage, bientôt. Mais d'abord, chez Saladin!... Comment? Daya n'est-elle pas là qui me guette?... Eh bien, approche, Daya.

SCÈNE VIII

DAYA, NATHAN

NATHAN. Qu'y a-t-il? Maintenant, voilà que le cœur vous bat à toutes deux du désir d'apprendre toute autre chose que ce que me veut Saladin.

DAYA. L'en blâmez-vous? Vous commenciez précisément à l'entretenir plus intimement, quand le messager du sultan nous a chassées de la fenêtre.

NATHAN. Dis-lui seulement qu'elle peut l'attendre à tout moment.

DAYA. Sûrement? sûrement?

NATHAN. Je puis certes avoir confiance en toi, Daya? Sois sur tes gardes, je t'en prie; tu n'auras pas à t'en repentir. Ta conscience même y trouvera son compte. Seulement, ne dérange rien à mes plans. Seulement, réponds et interroge avec discrétion et réserve...

DAYA. Pourquoi donc me rappeler cela pour la première fois? J'y vais, allez aussi sans inquiétude. Car voyez, je crois vraiment que voici un second courrier du sultan, Al-Hafi, votre derviche.

SCÈNE IX

NATHAN, AL-HAFI

AL-HAFI. Ha! ha! J'allais de nouveau chez vous.

NATHAN. Est-ce donc si pressé? Qu'attend-il donc de moi?

AL-HAFI. Qui?

NATHAN. Saladin... j'y vais, j'y vais.

AL-HAFI. Chez qui? Chez Saladin?

NATHAN. N'est-ce pas Saladin qui t'envoie?

AL-HAFI. Moi? non. A-t-il déjà envoyé?

NATHAN. Oui, sans doute, il a envoyé.

AL-HAFI. Eh bien, c'est cela même.

NATHAN. C'est cela même? Quoi?

AL-HAFI. C'est que... ce n'est point par ma faute : Dieu sait que ce n'est point par ma faute. — Que n'ai-je pas dit de vrai et de faux, sur votre compte, pour empêcher cela!

NATHAN. Empêcher quoi? Qu'est-ce donc?

AL-HAFI. Que vous êtes maintenant devenu son defterdar. Je vous plains. Mais je ne veux pas en être témoin. Je m'en vais sur l'heure, je m'en vais. Vous savez déjà où, et vous connaissez le chemin... Si vous avez quelque chose à mander sur la route, parlez : je suis à votre service. Sans doute il ne faut pas que ce soit plus qu'un homme nu ne peut porter. Je m'en vais, parlez vite.

NATHAN. Réfléchis donc. Al-Hafi. Réfléchis que je ne sais encore rien du tout. Que bavardes-tu là?

AL-HAFI. Vous allez donc les porter tout de suite, les bourses (1)?

NATHAN. Les bourses?

AL-HAFI. Eh bien, oui, l'argent que vous devez avancer à Saladin.

NATHAN. Ce n'est que cela?

AL-HAFI. Il me faudrait vous voir de plein gré, jour par jour, dévorer jusqu'aux os? Il me faudrait voir de plein gré la prodigalité emprunter, emprunter et encore emprunter à la charité prudente, jusqu'à ce que, dans ses greniers vides, périssent de faim les pauvres souris qui y sont nées?... Vous vous imaginez peut-être que celui qui a besoin de votre argent, saura suivre vos bons conseils?... Oui, il suivra vos conseils! Quand Saladin s'est-il laissé donner un conseil?... Songez seulement, Nathan, à ce qui vient de m'arriver avec lui.

NATHAN. Eh bien?

AL-HAFI. J'arrive chez lui, au moment où il jouait aux échecs avec sa sœur. Sittah ne joue pas mal; et la partie que Saladin croyait avoir perdue, qu'il avait

(1) Une *bourse* est une somme de 500 piastres (150 à 165 francs).

déjà donnée, était encore là. J'y regarde et je m'aperçois que la partie était loin d'être perdue.

NATHAN. Alors, quelle découverte pour toi !

AL-HAFI. Il n'avait qu'à garer le roi de l'échec, en le mettant derrière le pion... Si je pouvais seulement vous montrer tout de suite le coup !

NATHAN. Oh ! je te crois sur parole.

AL-HAFI. Car alors la tour avait le champ libre : et la partie était finie... Je veux le lui montrer et je l'appelle... Devinez !

NATHAN. Il n'a pas été de ton avis?

AL-HAFI. Il ne m'écoute pas et bouleverse dédaigneusement le jeu...

NATHAN. Est-il possible?

AL-HAFI. Et ajoute enfin qu'il veut être mat ; qu'il le veut ! Cela s'appelle-t-il jouer ?

NATHAN. Certes non, cela s'appelle se jouer du jeu.

AL-HAFI. Et ce n'était pas des coquilles de noix qu'ils jouaient.

NATHAN. De l'argent par-ci, de l'argent par-là, c'est la moindre des choses. Mais ne pas t'écouter du tout sur un point d'une telle importance ! Ne pas admirer ton coup d'œil d'aigle ! C'est cela, c'est cela qui crie vengeance, n'est-ce pas?

AL-HAFI. Mais je ne vous dis cela que pour que vous puissiez juger de sa ténacité. Bref, pour moi, je ne puis plus y tenir plus longtemps avec lui. Je viens de courir chez tous ces Maures crasseux, pour leur demander à emprunter. Moi, qui n'ai jamais mendié pour moi, il m'a fallu mendier pour d'autres. Emprunter n'est pas beaucoup mieux que mendier ; et prêter, prêter à usure, ne vaut guère mieux que voler. Au milieu de mes bienfaiteurs, aux bords du Gange, je n'aurai besoin de l'un ni de l'autre, et ne serai forcé d'être l'instrument de l'un ni de l'autre. Ce n'est qu'aux bords du Gange, qu'aux bords du Gange, qu'il y a encore des hommes. Vous seriez ici le seul digne de vivre aux bords du Gange... Voudriez-vous y venir avec moi?... Laissez-lui d'un seul coup toute votre

dépouille. Ce n'est qu'à cela qu'il a affaire. Du reste. c'est là qu'il vous amènera peu à peu. Vous éviterez ainsi d'un seul coup la vexation. Je vous offre un asile. Venez, venez.

NATHAN. Je pense qu'en fin de compte cet asile nous restera toujours. Cependant Al-Hafi, j'y réfléchirai. Attends...

AL-HAFI. Vous réfléchirez? Mais il n'est pas besoîn pour cela de réfléchir.

NATHAN. Seulement jusqu'à mon retour de chez le sultan : jusqu'à ce que j'aie dit adieu...

AL-HAFI. Qui réfléchit, cherche un prétexte pour ne point agir. Qui ne sait point leste et preste se résoudre à vivre pour lui-même, vivra à jamais l'esclave d'autrui. — Comme vous voudrez!... Adieu! — Voilà mon chemin, voici le vôtre.

NATHAN. Al-Hafi, tu commenceras cependant par régler toi-même ta gestion?

AL-HAFI. Plaisanterie! L'état de ma caisse ne mérite pas de comptes de gestion : et vous serez mes cautions, vous, ou Sittah. Adieu. (*Il sort.*)

NATHAN (*le suivant des yeux*). Oui, je te cautionne! Farouche, bon, noble... Comment te nommer? Le vrai gueux est pourtant l'unique et véritable roi! (*Il s'en va d'un autre côté.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

La maison de Nathan

RÉCHA, DAYA

RÉCHA. Qu'a donc dit mon père, Daya? « Que je dois l'attendre à tout moment? » Cela veut dire, n'est-ce pas?... qu'il va paraître à l'instant... Combien d'instants sont cependant déjà passés!... Mais qui songe aux instants écoulés?... Chaque instant à venir me fera seulement vivre. Il arrivera cependant enfin, le moment qui me l'amènera.

DAYA. Oh! le maudit message du sultan! Car, Nathan l'eût amené ici sur-le-champ.

RÉCHA. Et pourvu qu'il vienne, cet instant, et que le plus ardent, le plus intime de mes vœux soit accompli! alors!... alors?

DAYA. Alors? alors, j'espère que le plus ardent aussi de mes vœux s'accomplira.

RÉCHA. Alors, qui pourra occuper sa place dans mon sein, lequel oubliera bientôt de palpiter, à moins qu'il n'y naisse un désir plus impérieux que tous les autres désirs?... Rien?... Ah! j'en ai peur...

DAYA. Alors, c'est mon désir qui pourrait bien prendre cette place, en y pénétrant de mon propre cœur. Mon désir de te savoir en Europe, en des mains dignes de toi.

RÉCHA. Tu te trompes... Ce qui fait naître en toi ce désir, est précisément ce qui s'oppose à ce que jamais

il devienne le mien. Toi, ta patrie t'attire; et moi, la mienne ne me retient-elle pas? L'image des tiens, non encore effacée de ton âme, aurait-elle plus de pouvoir, que l'image des miens, quand elle frappe tous mes sens?

DAYA. Résiste tant que tu voudras! Les voies du ciel sont les voies du ciel. Et si c'était ton Sauveur lui-même qui, par l'ordre de son Dieu, du Dieu pour lequel il combat, qui voulût te conduire dans ce pays, vers ce peuple pour lequel tu serais née?

RÉCHA. Daya! que recommences-tu à me dire? Tes idées sont certes vraiment singulières! « Son Dieu, le Dieu pour lequel il combat! » A qui Dieu appartient-il? Qu'est-ce qu'un Dieu qui appartient à un homme; qu'un Dieu, pour lequel il faut que l'on combatte?... Et comment saurait-on *pour* quel coin de terre on est né, si ce n'est pas pour celui où l'on a reçu le jour? Si mon père t'entendait parler ainsi?... Qu'est-ce qu'il t'a fait, pour que tu me présentes toujours le bonheur comme possible, seulement si loin de lui? Que t'a-t-il donc fait, pour que tu te plaises tant à mêler les herbes stériles ou les fleurs de ton pays, aux semences si pures de la raison qu'il a semées dans mon âme?... Chère, chère Daya, c'est qu'il ne veut pas dans mon âme de tes fleurs bigarrées... et, il faut que je te le dise : je sens moi-même que mon âme, quelque élégamment qu'elle fût parée de tes fleurs, en serait énervée, épuisée; je sens que leur parfum, leur parfum douceâtre, me donnerait enivrement et vertige! Ton cerveau est plus accoutumé à ce parfum. Je ne te blâme pas d'avoir des nerfs plus résistants qui le supportent. Seulement il ne me convient pas à moi; et ton ange déjà, combien s'en est-il peu fallu qu'il me rendît folle? Je rougis devant mon père de cette niaiserie.

DAYA. Niaiserie!... Comme si le bon sens était tout retiré dans cette maison! Niaiserie! niaiserie! Si seulement j'osais parler!

RÉCHA. Tu n'oses pas? Quand n'ai-je pas été tout oreilles, aussi souvent qu'il t'a plu de m'entretenir des

héros de ta croyance? N'ai-je pas toujours payé à leurs actes le tribut de l'admiration, à leurs souffrances le tribut des larmes? Sans doute leur croyance n'est pas ce qui me paraissait en eux le plus héroïque. Mais alors, l'enseignement qui m'a appris que notre confiance en Dieu ne dépend nullement de nos opinions sur Dieu, ne m'en a paru que plus consolante... Chère Daya, mon père nous l'a si souvent dit; tu en es si souvent convenue avec lui; pourquoi donc en secret t'efforces-tu de renverser ce qu'avec lui tu édifiais? Chère Daya, ce n'est pas là une conversation propre à nous préparer à recevoir notre ami. C'est important pour moi cependant; oui; car, je tiens infiniment à savoir si, lui aussi... Écoute, Daya!... N'arrive-t-on pas à notre porte? Si c'était lui! Écoute!

SCÈNE II

RÉCHA, DAYA, LE TEMPLIER auquel quelqu'un ouvre la porte de l'extérieur, en disant : Veuillez entrer

RÉCHA (*contenant son émotion, se calmant et voulant se précipiter à ses pieds*). C'est lui!... Mon sauveur, Ah!

LE TEMPLIER. C'est uniquement pour empêcher cela que j'ai tant tardé à venir, et certes...

RÉCHA. Je ne veux que remercier Dieu une fois encore, aux pieds de cet homme orgueilleux, Dieu, et non cet homme qui ne veut point de remercîment; qui n'en veut pas plus que n'en demande la pompe à incendie qui s'est montrée si active pour éteindre le feu. Celle-ci se laisse remplir, elle se laisse vider; elle ne fait rien pour toi, rien pour moi. Cet homme non plus. C'est de la même manière qu'il a été lancé dans le feu; c'est par hasard que je suis tombée dans ses bras, par hasard que j'y suis restée, comme une étincelle sur son manteau, jusqu'à ce que je ne sais quoi nous ait rejetés hors du feu... Y a-t-il lieu dans tout cela à des remercîments?... En Europe, le vin porte encore à des actions

bien autres... Les Templiers, c'est leur devoir d'agir ainsi, c'est leur devoir, comme à des êtres un peu mieux dressés que des chiens, de retirer du feu aussi bien que de l'eau.

LE TEMPLIER (*qui pendant ce temps l'a considérée, avec étonnement et avec émotion*). O Daya, Daya! Si, dans un moment de mauvaise humeur et de fiel, je t'ai mal reçue, pourquoi lui avoir rapporté chaque sottise qui m'est sortie de la bouche? C'est se venger, Daya, trop cruellement. Veuille seulement maintenant réparer le tort que tu m'as fait auprès d'elle.

DAYA. Je ne pense pas, chevalier, je ne pense pas que ces petits traits dirigés contre votre cœur vous aient causé grand dommage.

RÉCHA. Comment? Vous aviez de la mauvaise humeur? Et vous avez plus tenu à votre mauvaise humeur qu'à votre vie?

LE TEMPLIER. Bonne et aimable enfant!... Comme mon âme est partagée entre ce que je vois et ce que j'entends!... Ce n'est pas là, non, non, ce n'est pas là, la jeune fille que j'ai retirée du feu... Car, qui l'aurait connue et ne l'aurait pas retirée du feu? Qui ne m'aurait pas devancé?.. Il est vrai que... la frayeur... change les traits... (*Un silence, pendant lequel il est comme perdu dans la contemplation de Récha.*)

RÉCHA. Mais moi, je vous trouve encore le même. (*Nouveau silence : puis elle continue, afin de le tirer de sa distraction.*) Eh bien! chevalier, dites-nous donc où vous avez été pendant si longtemps? Peut-être pourrais-je même vous demander où vous êtes en ce moment.

LE TEMPLIER. Je suis... où peut-être je ne devrais pas être.

RÉCHA. Où avez-vous été?... Peut-être aussi où vous n'auriez pas dû être?... Ce n'est pas bien.

LE TEMPLIER. J'ai été sur, sur... comment se nomme cette montagne?... sur le Sinaï.

RÉCHA. Sur le Sinaï?... Ah! tant mieux : je pourrai donc enfin savoir avec certitude s'il est vrai...

LE TEMPLIER. Quoi donc?... S'il est vrai qu'on y voie

encore le lieu où Moïse fut en présence de Dieu, lorsque...

RÉCHA. Eh bien, ce n'est pas cela : quelque part qu'il fût, il était en présence de Dieu ; et du reste j'en sais assez là-dessus. Je désirerais seulement apprendre de vous, s'il est vrai que... qu'il soit de beaucoup moins fatigant de gravir cette montagne que de la descendre?... Car, voyez-vous, pour toutes les montagnes que j'ai gravies, j'ai juste éprouvé le contraire... Eh bien, chevalier?... Qu'est-ce?... Vous vous détournez de moi ! Ne voulez-vous plus me voir?

LE TEMPLIER. C'est que je veux vous entendre.

RÉCHA. Ou que peut-être vous ne voudriez point me laisser remarquer que vous souriez de ma simplicité ; que vous souriez de ce que je ne sache vous demander rien de plus important, touchant cette montagne, la plus sainte de toutes les montagnes, n'est-ce pas?

LE TEMPLIER. Vous me forcez à regarder de nouveau dans vos yeux... Et quoi ! Vous les baissez? Vous dissimulez votre sourire? Quand je cherche à lire sur votre physionomie, sur votre physionomie incertaine, ce que vos paroles disent si clairement, si formellement; — Vous vous taisez ? — Ah ! Récha, Récha ! Qu'il avait raison de dire : « Connaissez-la d'abord seulement ! »

RÉCHA. Qui vous a dit cela? De qui parlait-on?

LE TEMPLIER. « Connaissez-la d'abord seulement! » C'est votre père qui l'a dit, et il parlait de vous.

RÉCHA. Et moi, ne l'avais-je pas dit à peu près? Ne l'avais-je donc pas dit aussi?

LE TEMPLIER. Mais où est-il donc? Où est donc votre père? Est-il encore chez le sultan?

RÉCHA. Sans doute.

LE TEMPLIER. Encore? Il y est encore? Oublieux que je suis ! Non, non, il n'est guère probable qu'il y soit encore... Il est sans doute là-bas près du cloître, à m'attendre, c'est certain. Nous en sommes convenus, je m'en souviens. Permettez que j'y aille, que j'aille l'y chercher.

DAYA. Cela me regarde. Demeurez, chevalier, demeurez. Je l'amène sans retard.

LE TEMPLIER. Non pas, non pas : c'est moi qu'il attend et non pas vous. D'ailleurs, qui sait? il pourrait peut-être... il pourrait peut-être, chez le sultan... Vous ne connaissez pas le sultan!... peut-être, se trouver dans l'embarras. — Croyez-moi.

RÉCHA. Du danger? Quel danger?

LE TEMPLIER. Du danger pour moi, pour vous, pour lui, si je ne pars pas en hâte, en toute hâte. (*Il sort.*)

SCÈNE III

RÉCHA, DAYA

RÉCHA. Qu'est-ce donc, Daya?... Si vite?... Que lui arrive-t-il? Que lui est-il survenu! Qu'est-ce qui le chasse?

DAYA. Laissez, laissez. Je pense que ce n'est pas mauvais signe.

RÉCHA. Signe? Et de quoi?

DAYA. Qu'il se passe quelque chose au dedans de lui. Cela bout, mais ne déborde pas encore. Laissez-le faire. Maintenant c'est à vous...

RÉCHA. Qu'est-ce qui est à moi? Tu es aussi incompréhensible que lui.

DAYA. De lui revaloir toute l'inquiétude qu'il vous a donnée. Ne soyez cependant, ni trop sévère, ni trop vindicative.

RÉCHA. Tu sais peut-être toi-même ce que tu veux dire.

DAYA. Et vous, êtes-vous déjà redevenue si calme?

RÉCHA. Je le suis redevenue, oui...

DAYA. Au moins, avouez que vous vous réjouissez de son trouble, et que c'est à son trouble que vous êtes redevable du calme dont vous jouissez à présent.

RÉCHA. Cela, je l'ignore complétement ; car, ce que je puis au plus t'avouer, c'est que cela me... me surprend

moi-même, qu'à une telle tempête ait pu succéder tout d'un coup un tel calme dans mon cœur. Son franc regard, sa voix, son attitude même...

DAYA. Vous ont déjà rassasiée?

RÉCHA. Rassasiée, je ne veux pas dire cela; non... loin de là...

DAYA. Ont calmé seulement le premier appétit?

RÉCHA. Soit, si tu le veux.

DAYA. Ce n'est pas moi qui le veux.

RÉCHA. Il me sera éternellement cher, et éternellement plus cher que ma vie; quand même mon pouls cesserait de s'accélérer à son seul nom; quand même mon cœur cesserait de palpiter chaque fois que je pense à lui... Mais je babille; viens de nouveau, chère Daya, à la fenêtre d'où l'on a vue sur les palmiers.

DAYA. Alors, c'est que le premier appétit n'est pas encore tout à fait apaisé.

RÉCHA. A présent je reverrai les palmiers, et non plus lui seulement sous les palmiers.

DAYA. Ce refroidissement n'annonce peut-être qu'un nouvel accès de fièvre.

RÉCHA. Quel refroidissement? Je ne suis point refroidie. Ce que je vois avec calme, je ne l'en vois pas avec moins de plaisir.

SCÈNE IV

Un salon de réception dans le palais de Saladin

SALADIN, SITTAH

SALADIN (*en entrant, du côté de la porte*). Qu'on m'amène ici le juif, aussitôt qu'il sera venu. Il ne paraît guère se presser.

SITTAH. Peut-être ne l'a-t-on pu trouver tout de suite.

SALADIN. Ma sœur, ma sœur!

SITTAH. On dirait que tu vas livrer une bataille.

SALADIN. Et avec des armes, que je n'ai point appris

à manier. Il me faut feindre, exciter l'inquiétude, tendre des piéges, suivre des sentiers glissants. D'où connaîtrais-je tout cela? Où l'aurais-je appris? Et pourquoi, hélas! tout cela? Pourquoi?... Pour soutirer de l'argent! De l'argent! Pour emprunter de l'argent à un juif? De l'argent! Être réduit à de si misérables ruses, pour me procurer la plus misérable des misères!

SITTAH. Cette misère se venge, frère, d'avoir été trop dédaignée.

SALADIN. Hélas! c'est vrai... Et si ce juif était en effet l'homme de bien, l'homme de sens, que le derviche avait auparavant dépeint?

SITTAH. Eh bien, alors, quel besoin serait-il de tout cela? Les piéges ne seraient que pour un juif avare, soupçonneux, craintif, et non pas pour l'homme de bien, pour l'homme sage. Celui-ci est certes à nous déjà, sans piéges. Le plaisir d'entendre comment un tel homme s'excusera, comment il aura tôt fini de briser avec force et audace les filets, ou, encore, avec quelle adroite prévoyance, il en déliera les nœuds, ce plaisir, tu l'auras par surcroît.

SALADIN. C'est vrai; je m'en réjouis.

SITTAH. Ainsi, rien ne doit t'arrêter davantage. Car, si ce n'est qu'un homme du commun, si ce n'est qu'un juif, comme un autre, tu n'iras pas rougir de paraître, tel qu'il croit tous les hommes? Bien plus : qui voudrait se montrer à lui meilleur, lui paraîtrait un niais, un fou.

SALADIN. Ainsi, il me faut mal agir, pour que les mauvais n'aient pas piètre opinion de moi?

SITTAH. Assurément, si tu appelles mal agir, traiter chaque chose, comme de juste.

SALADIN. Quelle est la conception d'une tête de femme, que celle-ci ne sache pas embellir?

SITTAH. Embellir?

SALADIN. Ce moyen si fin, si habile, je n'ai souci que d'une seule chose, c'est de l'employer d'une main maladroite... il aurait besoin d'être mis en œuvre par son inventeur, avec toute sa finesse, toute sa ruse...

Cependant, soit, je mènerai la danse, comme je pourrai ; et peut-être préférerais-je la mener plus mal que mieux.

SITTAH. Ne te défie pas trop de toi seulement! Je suis ta caution, pourvu que tu veuilles... Les hommes de ta race aimeraient à nous persuader que c'est leur épée, leur épée seule qui les a portés si haut... A coup sûr, le lion rougit de chasser avec le renard ; mais c'est du renard qu'il rougit, non de sa finesse.

SALADIN. Et les femmes aimeraient tant à rabaisser l'homme jusqu'à elles !... Tu peux me laisser maintenant : je crois savoir ma leçon.

SITTAH. Comment, que je te laisse ?

SALADIN. Tu ne songes pourtant pas à rester ?

SITTAH. Si je ne restais pas... de manière à être vue de vous... mais dans la chambre voisine ?...

SALADIN. Pour écouter ! Pas cela non plus, ma sœur, puisqu'il faut te l'avouer... Va, va, la portière crie ; c'est lui !... Ne t'arrête pas à la porte ; j'y irai voir. (*Pendant qu'elle s'éloigne par une des portes, Nathan entre par l'autre ; Saladin s'est assis.*)

SCÈNE V

SALADIN, NATHAN

SALADIN. Approche, juif... plus près... tout près de moi... et sois sans crainte.

NATHAN. La crainte est pour tes ennemis.

SALADIN. Tu te nommes Nathan ?

NATHAN. Oui.

SALADIN. Le sage Nathan ?

NATHAN. Non.

SALADIN. Bien ! Ce n'est pas toi, c'est le peuple qui te nomme ainsi.

NATHAN. Cela se peut, le peuple !

SALADIN. Tu ne crois cependant pas que je considère

la voix du peuple comme méprisable? — J'ai depuis longtemps désiré connaître celui que le peuple nomme le Sage.

NATHAN. Et si c'était par raillerie qu'on m'eût nommé ainsi? Si, pour le peuple, sagesse n'était autre chose qu'habileté, et habileté, autre chose qu'entente de ses intérêts?

SALADIN. De ses véritables intérêts, veux-tu dire?

NATHAN. Alors le plus intéressé serait le plus habile; alors habileté et sagesse ne feraient qu'un.

SALADIN. Je t'entends donner la preuve de ce que tu veux nier. Les véritables intérêts de l'homme, que le peuple ignore, tu les connais, toi; ou du moins, tu as cherché à les connaître, tu les as médités; cela seul suffit pour faire de toi un sage.

NATHAN. Comme chacun pense en être un.

SALADIN. Assez de modestie! On se lasse de n'entendre rien d'autre, quand on s'attendait à du simple bon sens. (*Il se lève.*) Venons au fait. Mais de la sincérité, juif, de la sincérité!

NATHAN. Je te servirai certainement, sultan, de manière à mériter la continuation de ta clientèle.

SALADIN. Tu me serviras? Comment?

NATHAN. Tu auras la fleur du panier et au plus juste prix.

SALADIN. De quoi parles-tu? Ne serait-ce pas par hasard de tes marchandises?... Brocanter avec toi, c'est l'affaire de ma sœur. (Ceci pour l'écouteuse!) Moi, je n'ai pas affaire au marchand.

NATHAN. Tu voudrais sans doute savoir ce que, dans mon voyage, j'ai pu observer et remarquer de l'ennemi qui, en effet, commence à s'agiter? — A ne rien cacher...

SALADIN. Ce n'est pas précisément de cela non plus que je veux traiter avec toi; j'en sais déjà là-dessus, autant qu'il m'est nécessaire... Bref...

NATHAN. Ordonne, sultan.

SALADIN. Je veux savoir ta manière de penser sur quelque chose d'autre, de tout autre... Puisque tu es si

sage, dis-moi... quelle croyance, quelle religion positive t'a paru la meilleure?

NATHAN. Sultan, je suis juif.

SALADIN. Et moi, musulman. Le chrétien est entre nous... De ces trois religions, il ne peut cependant y en avoir qu'une de véritable... Un homme comme toi ne demeure pas dans celle où le hasard de la naissance l'a jeté : ou, s'il y demeure, c'est par examen, par principes et par choix de celle-là comme de la meilleure. Allons, fais-moi part de ton examen. Révèle-moi les principes que je n'ai pas eu le loisir d'approfondir moi-même. Fais-moi connaître, — entre nous s'entend! — le choix que ces principes ont déterminé chez toi, afin que je puisse aussi en faire le mien... Comment; tu hésites? Tu m'interroges du regard?... Il se peut que je sois le premier sultan qui ait jamais eu une telle fantaisie, mais cette fantaisie ne me semble pas tout à fait indigne d'un sultan... Que t'en semble? Parle donc! Parle!... Voudrais-tu un instant pour réfléchir? Eh bien, je te l'accorde... (Si elle est aux écoutes, je vais la surprendre, et je saurai d'elle si je m'en suis bien tiré...) Réfléchis, réfléchis vite! Je ne tarderai pas à revenir. (*Il passe dans la pièce, vers laquelle Sittah s'est dirigée.*)

SCÈNE VI

NATHAN seul

NATHAN (*seul*). Hem! hem!... C'est surprenant!... Que m'arrive-t-il là?... Que veut le sultan?... Quoi?... Je m'attends à une demande d'argent, et ce qu'il veut... c'est la vérité, la vérité! Et il la veut de la sorte... au comptant, et de bon aloi... comme si la vérité était une monnaie!... Encore s'il la voulait telle que la monnaie antique que l'on pesait... cela irait; mais telle que la monnaie nouvelle qui ne vaut que par l'empreinte et qui se compte sur la table, telle il ne peut la vouloir.

Peut-on faire entrer la vérité dans la tête d'un homme, comme on fait entrer de l'argent dans un sac? Qui donc est ici le juif, de lui ou de moi?... Mais cependant, serait-ce peut-être la vérité même, que véritablement il exige?... De vrai, de vrai, le soupçon qu'il ne voudrait se servir de la vérité que comme d'un piége, serait aussi par trop vil... par trop vil!... Qu'est-ce qu'il y a de trop vil pour un grand?... Certainement, certainement; il commence par enfoncer la porte de la maison! On frappe d'abord, on s'informe d'abord, quand on s'approche en ami... Il faut que je me tienne sur mes gardes... Et comment, comment me tenir sur mes gardes?... Me montrer comme un vrai juif, cela ne va pas... Ne pas me montrer du tout juif, encore moins... Car si je n'étais pas juif, il n'aurait qu'à me demander pourquoi je ne suis pas musulman... Une idée! Elle peut me tirer de là. Il n'y a pas que les enfants que l'on amuse avec des contes... Le voici... Eh bien, qu'il vienne!

SCÈNE VII

SALADIN, NATHAN

SALADIN. (Maintenant nous avons le champ libre.) — Est-ce que je ne reviens cependant pas trop vite? Tu es au bout de tes réflexions?... Eh bien, alors, parle : pas une âme ne nous entend.

NATHAN. Le monde entier pourrait nous entendre.

SALADIN. Nathan est-il donc si sûr de son fait? Ah! voilà ce qui s'appelle sagesse : ne jamais cacher la vérité, tout risquer pour elle, corps et biens, vie ou mort!

NATHAN. Oui, quand cela est utile et nécessaire.

SALADIN. Dès ce moment, je puis espérer avoir le droit de porter un de mes titres, celui de Réformateur du monde et de la loi.

NATHAN. C'est là certes un beau titre! Cependant, sultan, avant de me confier à toi, veuille me permettre de te conter une petite histoire.

SALADIN. Pourquoi pas? J'ai toujours été amateur de petites histoires bien contées.

NATHAN. Bien conter n'est pas ce que je prétends faire.

SALADIN. Encore cette fière modestie?... Allons, conte, conte.

NATHAN. Il y a longues années, vivait en Orient un homme qui avait reçu d'une main chère une bague précieuse. La pierre en était une opale aux cent reflets, elle avait la vertu secrète de rendre agréable devant Dieu et devant les hommes celui qui la portait avec cette conviction. Rien d'étonnant donc que cet homme de l'Orient ne l'ôtât jamais de son doigt, et qu'il prît toutes ses mesures pour qu'elle demeurât toujours dans sa maison : voici comment il agit. Il laissa la bague à celui de ses fils qu'il aimait le mieux, ordonna formellement que celui-ci la laisserait de même à celui de ses fils qu'il aimerait le mieux ; et que toujours, sans acception du droit d'aînesse, le fils le plus aimé deviendrait, par la seule possession de la bague, le chef de la maison. — Comprends-moi, sultan.

SALADIN. Je te comprends. Continue.

NATHAN. Ainsi, de fils en fils, cette bague arriva enfin au père de trois garçons, tous trois également soumis, qu'il ne pouvait s'empêcher d'aimer tous trois également. Seulement, de temps en temps, selon que chacun d'eux se trouvait seul avec lui, et que les deux autres n'étaient point là pour partager les effusions de son cœur, c'était tantôt celui-ci, tantôt celui-là, tantôt le troisième qui lui paraissait le plus digne de la bague; si bien qu'il eut la paternelle faiblesse de la promettre à chacun des trois... Cela alla ainsi tant que cela put aller... Mais il approchait de sa fin, et l'excellent père se trouvait dans l'embarras. Il s'affligeait de tromper deux de ses fils et de leur fausser parole... Que faire?... Il appela en secret un orfévre, et lui commanda deux

bagues sur le modèle de la sienne, en lui recommandant de n'épargner ni frais, ni soins, pour arriver à les rendre d'une imitation parfaite. L'ouvrier y parvint. Quand il rapporta les bagues, le père ne sut même plus distinguer la sienne. Heureux et content, il appelle ses fils, chacun en particulier, et à chacun d'eux donne sa bénédiction et sa bague... puis il meurt. — Tu écoutes, sultan?

SALADIN (*embarrassé et s'éloignant de Nathan*). J'écoute, j'écoute!... Finis vite ton conte... Après?

NATHAN. Il est fini; ce qui suit va de soi... A peine le père est-il mort que chacun d'eux se présente avec sa bague et prétend être le chef de la maison. On examine, on querelle, on plaide. Mais en vain, la véritable bague ne pouvait se reconnaître... (*Après un silence, pendant lequel il attend la réponse du sultan.*), pouvait aussi peu se reconnaître, qu'en ce moment la vraie croyance.

SALADIN. Comment? Serait-ce la réponse à ma demande?...

NATHAN. Tu m'excuseras de ne pas me prononcer sur la véritable bague, puisque le père les a fait faire de telle façon qu'on ne pût pas les distinguer.

SALADIN. Les bagues?... Ne te joue pas de moi!... Je crois que les religions que je t'ai nommées sont faciles à distinguer, jusque dans les vêtements, jusque dans le manger et dans le boire.

NATHAN. Mais non, au point de vue de leurs fondements... Ne se fondent-elles pas toutes sur l'histoire, écrite ou orale?... Or, cette histoire n'est admissible que par la foi et la croyance... n'est-ce pas?... Et de qui la foi et la croyance sont-elles le moins mises en doute par nous? N'est-ce pas des nôtres? De ceux de qui nous sommes le sang? De ceux qui, depuis notre enfance, nous ont prodigué des preuves de leur amour? De ceux qui ne nous ont jamais trompés, que lorsqu'il pouvait nous être salutaire de nous tromper?... Comment croirais-je moins à mes parents que toi aux tiens? Et, *vice versâ*, comment exigerais-je de toi que tu accu-

ses les tiens de mensonge, pour ne pas contredire les miens?... Et enfin, en changeant d'hypothèse, il en est de même des chrétiens. N'est-il pas vrai?...

SALADIN. Par le Dieu vivant, cet homme a raison! Je demeure muet.

NATHAN. Revenons à nos bagues; comme je le disais, les fils plaidèrent, et chacun d'eux prêta serment devant le juge qu'il avait directement reçu la bague de la main de son père; — ce qui était vrai — après avoir depuis longtemps reçu la promesse de jouir de tous les priviléges de la bague; ce qui n'était pas moins vrai. — Le père, affirmait chacun d'eux, ne pouvait pas avoir eu l'idée de le tromper; et plutôt que de concevoir un soupçon contre un si bon père, il devait, malgré son estime pour ses frères, les accuser de supercherie; chacun d'eux ajoutait que, s'il pouvait découvrir les traîtres, il s'en vengerait aussitôt.

SALADIN. Et le juge?... Je suis impatient d'entendre ce que tu feras dire au juge. Parle.

NATHAN. Le juge dit : « Si vous ne me faites pas comparaître sur le champ votre père, je vous renvoie de mon tribunal. Pensez-vous que je sois ici pour deviner des énigmes? Ou vous attendriez-vous à entendre la vraie bague prendre la parole? Attendez cependant. Vous avez dit que la véritable bague avait la vertu surprenante de rendre son possesseur agréable à Dieu et aux hommes. Cela tranche la question. Car les fausses bagues ne sauraient avoir la même propriété... Eh bien, lequel de vous est le plus aimé des deux autres? Allons, parlez... Vous vous taisez?... Alors vos bagues n'ont qu'une vertu intérieure, mais point de vertu extérieure? C'est soi-même que chacun de vous aime le plus?... Ou n'êtes-vous tous trois que des trompeurs trompés? Vos bagues ne sont vraies, ni l'une, ni l'autre. La vraie a probablement été perdue, et, pour en dissimuler la perte, votre père en aura fait faire trois au lieu d'une.

SALADIN. Excellent! excellent!

NATHAN. « Ainsi donc, continua le juge, si vous ne voulez pas d'un conseil, au lieu d'une sentence, retirez-

vous... Mais voici mon conseil : prenez les choses comme elles sont. Chacun de vous tient de son père son anneau; que chacun donc croie son anneau véritable!... Il est possible que le père n'ait pas voulu prolonger plus longtemps la tyrannie d'une bague dans sa maison!... Il est certain qu'il vous a aimés tous les trois également, puisqu'il n'a pas voulu en opprimer deux pour en favoriser un seul... Allons, que chacun de ses enfants, exempt de préjugés, imite son amour! Que chacun d'eux fasse tous ses efforts pour mettre en lumière la puissance qui réside dans le chaton de sa bague! Qu'il vienne en aide à cette puissance par la douceur, par l'égalité du caractère, par la bienfaisance, par la plus absolue confiance en Dieu! Et quand ensuite la puissance de sa bague se sera manifestée dans vos arrière-petits enfants, alors je vous cite à comparaître de nouveau, dans des milliards d'années, devant ce tribunal, où siégera un homme plus sage que moi, qui prononcera. Allez!... » Ainsi parla le juge modeste.

SALADIN. Dieu! Dieu!

NATHAN. Saladin, si tu te croyais cet homme plus sage, promis par le juge...

SALADIN (*s'élançant vers Nathan, et saisissant sa main qu'il ne quitte plus*). Moi, poussière? Moi, néant? O Dieu!

NATHAN. Qu'as-tu, Saladin?

SALADIN. Nathan, cher Nathan, les milliards d'années de ton juge ne sont pas encore accomplis; je ne suis pas assis sur son siége... Va, va, mais sois mon ami.

NATHAN. Et Saladin n'avait rien de plus à me dire?

SALADIN. Rien.

NATHAN. Rien?

SALADIN. Absolument rien... et pourquoi?

NATHAN. J'aurais souhaité d'avoir une occasion de t'adresser une prière.

SALADIN. As-tu besoin d'une occasion pour une prière?

NATHAN. J'arrive d'un lointain voyage, où j'ai fait

rentrer des créances... J'ai presque trop d'argent comptant. — Les circonstances commencent à redevenir graves, et je ne sais pas bien où je pourrais le mettre en sûreté. — Je pensais que, l'approche d'une guerre exigeant toujours plus d'argent, tu aurais pu en employer une partie.

SALADIN (*le regardant fixement*). Nathan!... Je ne te demanderai pas si Al-Hafi est allé déjà chez toi; — je ne rechercherai pas si quelque soupçon ne te porterait pas à me faire cette offre volontaire...

NATHAN. Un soupçon?

SALADIN. Je le mérite... pardonne-moi!... Car à quoi cela sert-il, de ne pas avouer que j'étais dans l'intention?...

NATHAN. Ne serait-ce pas de me demander la même chose?

SALADIN. Oui.

NATHAN. Ainsi nous voilà tous les deux soulagés!... La cause pour laquelle je ne puis t'envoyer tous mes fonds, c'est le jeune Templier. Tu le connais : j'ai d'abord à lui payer une grosse dette.

SALADIN. Le Templier? Tu ne voudrais donc pas non plus assister de ton argent mes plus dangereux ennemis?

NATHAN. Je ne parle que d'un seul, de celui dont tu as épargné la vie.

SALADIN. Ah! pourquoi me rappelles-tu ce souvenir?... J'avais cependant tout à fait oublié ce jeune homme. Le connais-tu?... Où est-il?

NATHAN. Comment? Ne sais-tu pas combien la grâce que tu lui as faite s'est par lui répandue sur moi? C'est lui, lui qui, au péril de la vie qu'il venait de recevoir de toi, lui, qui a sauvé ma fille des flammes.

SALADIN. Lui? Il a fait cela?... Ah! Il ne paraissait pas capable de moins que cela. Mon frère, auquel il ressemble tant, en eût certes fait autant!... Il est donc encore ici? Amène-le moi... J'ai si souvent causé avec ma sœur de ce frère qu'elle n'a pas connu, que je veux lui en faire voir le portrait. Va le chercher!... Com-

bien, d'une bonne action, même inspirée par la passion seule, peuvent découler d'autres bonnes actions !

NATHAN (*laissant aller la main de Saladin*). A l'instant ! Et, quant au reste, c'est entendu. (*Il sort.*)

SALADIN. Ah ! que n'ai-je laissé ma sœur écouter !... Je cours la trouver... Mais comment pourrai-je maintenant lui raconter tout cela? (*Il sort par l'autre côté.*)

SCÈNE VIII

Les palmiers, près du monastère, où le Templier attend l'arrivée de Nathan

LE TEMPLIER. (*Il se promène luttant avec lui-même, enfin il s'écrie*) Ici s'arrête la victime fatiguée... Eh bien, soit ; je ne puis, je ne puis savoir plus distinctement ce qui se passe en moi ; je ne puis prévoir ce qui s'y passera... C'en est assez d'avoir fui en vain, tout à fait en vain... Pouvais-je rien de plus que de fuir?... Maintenant, advienne que pourra !... Pour que je pusse l'éviter, le trait est tombé trop soudainement ; le trait au devant duquel j'ai tant et si longtemps refusé de venir... La voir, elle que j'avais si longtemps évité de voir... la voir et me résoudre à ne jamais cesser de la voir. Que dis-je? Résoudre?... Résoudre, c'est projeter, c'est agir : et moi, je n'ai été que passif, rien que passif. — La voir, et me sentir enchaîné à elle, confondu avec elle, ce fut tout un... C'est tout un. Vivre séparé d'elle, je ne puis l'admettre : ce serait ma mort... et l'idée d'être pour toujours séparé d'elle après la mort, c'est encore ma mort... Voilà l'amour ; oui... Certainement, le chevalier du Temple aime... le chrétien aime la fille juive... Hé ! Qu'importe?... Sur cette terre tant louée, et qui, pour moi, sera toujours pour cela si digne d'être louée, l'on se délivre des préjugés... Que me fait aussi mon Ordre? Le Templier est mort ; il est mort dès l'instant qui m'a fait le prisonnier de Saladin. La vie que Saladin m'a donnée, serait-elle mon ancienne vie?...

C'en est une nouvelle qui ne sait rien de ce qu'on avait fait accroire à l'ancienne, de ce qui liait l'autre... et c'en est une meilleure, plus faite pour le Dieu de mes pères. Oui, je le sens. Je commence à penser, comme mon père doit avoir pensé ici : si les contes qu'on m'a fait de lui sont véridiques... Des contes?... Mais cependant très admissibles, et qui ne m'ont jamais paru plus admissibles qu'en ce moment, où je cours le danger de trébucher, où il est tombé... Où il est tombé!... Il vaut mieux tomber en homme que de rester debout en enfant. Ce qu'elle a fait me garantit de son aveu à lui... Et quel aveu m'importe d'ailleurs?... Celui de Nathan?... Oh! son encouragement doit me faire moins douter de son aveu qu'un aveu même... Quel juif!... Et il ne veut paraître que complétement juif. Le voici; le voici en hâte, tout rayonnant de joie. Qui revient jamais autrement de chez Saladin? Hé! hé! Nathan!

SCÈNE IX

NATHAN, le Templier

NATHAN. Comment? C'est vous?

LE TEMPLIER. Vous avez été très longtemps retenu chez le Sultan.

NATHAN. Pas déjà si longtemps. J'avais été longtemps retenu en route... Ah! vraiment, Curd, cet homme vaut sa renommée. Sa renommée n'est qu'une ombre à côté de lui. Mais laissez-moi avant tout vous dire...

LE TEMPLIER. Quoi?

NATHAN. Qu'il veut vous parler, qu'il veut que, sans délai, vous alliez le trouver. Accompagnez-moi seulement à la maison, où j'ai à m'occuper de quelque chose pour lui, puis nous y irons ensemble.

LE TEMPLIER. Nathan, je n'entrerai plus chez vous, avant que...

NATHAN. Ainsi vous y êtes allé déjà? Vous lui avez parlé?... Eh bien, comment vous plaît-elle!

LE TEMPLIER. Au delà de toute expression! Mais... la revoir... Cela, jamais, jamais, jamais... à moins que vous ne me promettiez sur-le-champ que je pourrai la voir toujours... toujours.

NATHAN. Comment voulez-vous que j'entende cela?

LE TEMPLIER. (*Après un court silence, il se jette à son cou.*) Mon père!

NATHAN. Jeune homme!

LE TEMPLIER (*se retirant tout à coup*). Pas : mon fils?... Je vous en supplie, Nathan.

NATHAN. Cher jeune homme!

LE TEMPLIER. Pas : mon fils?... Je vous en supplie, Nathan!... Je vous en conjure par les premiers liens de la nature!... Ne leur préférez pas des liens plus récents!... Contentez-vous d'être homme... ne me repoussez pas de vous!

NATHAN. Cher, cher ami!...

LE TEMPLIER. Pas : mon fils? Pas : mon fils?... Pas même, si la reconnaissance avait déjà, dans le cœur de votre fille, frayé la route à l'amour? Pas même, si nous n'attendions qu'un signe de vous, pour nous fondre en une seule âme?... Vous vous taisez?

NATHAN. Vous me surprenez, jeune chevalier.

LE TEMPLIER. Je vous surprends?... Je vous surprends, Nathan, avec vos propres idées?... Vous ne les reconnaissez donc pas dans ma bouche?... Je vous surprends?

NATHAN. Avant même que je sache lequel des Stauffen a été votre père!

LE TEMPLIER. Que dites-vous, Nathan? Que dites-vous? Dans ce moment vous n'éprouvez que de la curiosité?

NATHAN. Car, voyez-vous! J'ai moi-même autrefois bien connu un Stauffen qui se nommait Conrad.

LE TEMPLIER. Eh bien? Si mon père avait porté ce nom?

NATHAN. Vraiment?

LE TEMPLIER. Je me nomme moi-même comme mon père : Curd, c'est Conrad.

NATHAN. Eh bien, mon Conrad n'était cependant pas votre père. Car mon Conrad était ce que vous êtes; i il était Templier, et jamais il ne fut marié.

LE TEMPLIER. Oh! cependant.

NATHAN. Comment?

LE TEMPLIER. Oh! cependant, ce pourrait n'en être pas moins mon père.

NATHAN. Vous plaisantez?

LE TEMPLIER. Et vous, vous y regardez de trop près... Et qu'importe donc? Pour être enfant naturel ou bâtard, l'étoffe en est-elle plus méprisable?... Faites-moi grâce de mes preuves généalogiques, et je ne vous demanderai pas non plus les vôtres. Non pas que j'élève le moindre doute sur votre arbre généalogique. Dieu m'en garde! Vous pourriez de branche en branche le faire remonter, jusqu'à Abraham; à partir de là, je le connais, je puis en jurer.

NATHAN. Vous devenez amer... Pourtant est-ce que je le mérite? ... Vous ai-je rien refusé?... Je n'ai pas voulu vous prendre au mot... Rien de plus.

LE TEMPLIER. Serait-ce certain?... Rien de plus? Oh! alors pardonnez!...

NATHAN. Eh bien, venez, venez seulement.

LE TEMPLIER. Où? Non!... Avec vous, chez vous?... il y brûle!... Je vous attendrai ici. Allez; si je dois la revoir, je la reverrai encore assez souvent. Si je ne la dois pas revoir, je ne l'ai déjà que trop vue.

NATHAN. Je me hâterai le plus possible.

SCÈNE X

LE TEMPLIER, un moment après, DAYA

LE TEMPLIER. C'en est déjà trop!... Le cerveau de l'homme peut contenir l'infini, et quelquefois cependant il est si plein... si plein, pour une misère!... Cela ne

vaut rien, rien, quoi que ce soit qui le remplisse... Mais patience! L'âme agit bientôt sur cette matière en fusion, elle y fait renaître ordre et clarté... Est-ce donc pour la première fois que j'aime?... Ou, ce que j'avais pris pour l'amour, n'était-il pas l'amour?... L'amour, est-ce donc seulement ce que je ressens à présent?

DAYA (*qui s'est glissée doucement d'un des côtés de la scène*). Chevalier! chevalier!

LE TEMPLIER. Qui m'appelle!... Ah! Daya, c'est vous?

DAYA. Je l'ai esquivé. Mais il pourrait encore nous voir au lieu où vous vous tenez... Approchez, derrière cet arbre.

LE TEMPLIER. Qu'y a-t-il donc?... Pourquoi tant de mystère... Qu'est-ce?

DAYA. Oui, vous l'avez deviné, c'est un mystère qui m'amène à vous, et un double mystère. Je n'en sais qu'un, moi; et l'autre, il n'y a que vous qui le sachiez... Ne pourrions-nous pas faire un échange? Confiez-moi le vôtre, je vous confierai le mien.

LE TEMPLIER. Avec plaisir... pourvu que je sache ce que vous considérez comme mon secret. C'est ce que le vôtre éclaircira : commencez toujours.

DAYA. Eh mais, voyez donc!... Non, monsieur le chevalier, vous d'abord, moi ensuite... Car soyez assuré que mon secret ne vous servirait de rien, si je n'avais pas d'abord appris le vôtre... Faites vite!... Si je vous le soutire par mes questions, vous ne m'aurez alors fait aucune confidence. Mon secret demeurera mon secret, et le vôtre sera dévoilé... Pauvre chevalier, de croire que vous autres hommes puissiez cacher un tel secret à nous autres femmes!

LE TEMPLIER. Un secret, que souvent nous ne savons pas nous-mêmes discerner en nous.

DAYA. Cela se peut bien. Aussi faut-il que je vous fasse l'amitié de commencer par vous le faire connaître... Dites : que signifie donc que vous nous ayez tiré vos grègues si vite? Que vous nous ayez ainsi abandonnées?... Que vous ne soyez pas revenu avec Nathan?... Récha a-t-elle donc si peu fait d'impression

sur vous? Ou plutôt, tant fait impression sur vous, tant, tant!... Voulez-vous donc m'enseigner les efforts du pauvre oiseau qui se débat dans la glu?... Allons, avouez-moi seulement tout de suite que vous l'aimez, que vous l'aimez jusqu'à la déraison, et je vous dirai ce que...

LE TEMPLIER. Jusqu'à la déraison?... Vraiment vous vous y connaissez à ravir.

DAYA. Convenez seulement de l'amour : je vous fais grâce de la déraison.

LE TEMPLIER. Parce que cela va de soi?... Un Templier aimer une fille juive!...

DAYA. Cela paraît en effet peu raisonnable... Mais il y a souvent dans une chose, plus de raison que nous ne le supposons; et il ne serait pas si inouï que le Sauveur nous conduisît à lui, par des voies que le sage n'aurait pas prises volontiers de lui-même.

LE TEMPLIER. Ceci est bien solennel?... (En mettant à la place du Sauveur, la Providence, n'a-t-elle donc pas raison?) — Vous me rendez plus curieux que je n'ai coutume de l'être.

DAYA. Oh! c'est ici le pays des merveilles.

LE TEMPLIER. (Oui!... et des merveilles les plus étonnantes. Peut-il en être autrement? L'univers s'y vient presser en foule.) Chère Daya, tenez pour avoué ce que vous désirez savoir : que je l'aime, que je ne saurais vivre sans elle, que...

DAYA. Sûrement? sûrement?... Jurez-moi alors, chevalier, de la prendre pour femme, de la sauver, de la sauver dans ce monde et dans l'autre, pour l'éternité.

LE TEMPLIER. Et comment?... Comment le puis-je?... Puis-je jurer de faire ce qui n'est pas en mon pouvoir?

DAYA. C'est en votre pouvoir. D'un seul mot, je vais le mettre en votre pouvoir.

LE TEMPLIER. Pourvu que son père ne s'y oppose point.

DAYA. Eh! qu'importe son père? Son père! On l'y contraindra.

LE TEMPLIER. On l'y contraindra, Daya?... Il n'est

pas tombé aux mains des bandits... On ne doit pas le contraindre.

DAYA. Alors, on le contraindra à le vouloir, à le vouloir de bonne volonté.

LE TEMPLIER. Contrainte et bonne volonté! Si je vous disais, Daya, que j'ai déjà tenté de toucher cette corde?

DAYA. Quoi? Et il ne vous a pas accueilli?

LE TEMPLIER. Il m'a accueilli avec des hésitations qui m'ont offensé.

DAYA. Que dites-vous?... Vous lui auriez laissé apercevoir l'ombre d'un désir envers Récha, et il n'aurait pas tressailli de joie? Il se serait froidement retiré? Il aurait fait des difficultés?

LE TEMPLIER. Oui, à peu près.

DAYA. Alors je ne veux pas hésiter un instant de plus. (*Pause.*)

LE TEMPLIER. Et pourtant, vous hésitez?

DAYA. Cet homme est du reste si bon!... Je lui dois tant moi-même!... Pourquoi ne veut-il rien entendre!... Dieu sait si le cœur me saigne de l'y contraindre de cette façon!

LE TEMPLIER. Je vous en prie, Daya, tirez-moi vite de cette incertitude. Mais si vous ne savez pas encore vous-même, si ce que vous projetez est bon ou mauvais, louable ou blâmable... alors, taisez-vous! J'oublierai que vous avez quelque chose à taire.

DAYA. Cela éperonne, au lieu d'arrêter. Eh bien, sachez donc ceci : Récha n'est pas juive ; elle est... elle est chrétienne.

LE TEMPLIER (*froidement*). Ah! je vous souhaite bonne chance! Cela était lourd à porter. Ne craignez pas de vous donner de la peine! Continuez avec zèle à peupler le ciel, puisque vous ne pouvez plus peupler la terre.

DAYA. Comment, chevalier! Ce que je vous ai appris méritait-il cette raillerie? Que Récha soit chrétienne, cela ne vous réjouit pas davantage, vous chrétien, vous Templier, vous qui l'aimez?

LE TEMPLIER. Surtout, quand elle est chrétienne de votre fabrique.

DAYA. Ah! c'est ainsi que vous l'entendez? Mais qu'importe?... Je ne veux voir que celui qui doit la convertir; son bonheur est d'être depuis longtemps ce qu'on l'empêchait d'être.

LE TEMPLIER. Expliquez-vous, ou... laissez-moi.

DAYA. C'est une enfant chrétienne, née de parents chrétiens, baptisée...

LE TEMPLIER (*vivement*). Et Nathan?

DAYA. N'est pas son père.

LE TEMPLIER. Nathan n'est pas son père? Savez-vous ce que vous dites?

DAYA. La vérité, et j'en ai souvent pleuré des larmes de sang... Non, il n'est pas son père.

LE TEMPLIER. Et il l'aurait seulement élevée comme sa fille? Il aurait élevé en juive un enfant chrétien?

DAYA. Certainement.

LE TEMPLIER. Elle ne saurait pas quelle est son origine?... Elle n'aurait jamais appris de lui qu'elle est chrétienne et non pas juive?

DAYA. Jamais.

LE TEMPLIER. Et ce n'est pas seulement son enfance qu'il aurait élevée dans cette erreur, mais encore son adolescence?

DAYA. Hélas!

LE TEMPLIER. Nathan... comment?... Le sage et bon Nathan se serait permis de fausser ainsi la voix de la nature?... de détourner ainsi l'effusion d'une âme qui, livrée à elle-même, aurait pris une tout autre voie?... Daya, vous m'avez certainement confié là quelque chose d'important... qui pourrait avoir des suites... qui me trouble... Je ne sais que résoudre en ce moment... Donnez-moi du temps... Allez! Il va revenir ici. Il pourrait nous surprendre. Allez!

DAYA. Ce serait ma mort.

LE TEMPLIER. Je ne me sens point du tout, en ce moment, en état de lui parler. Si vous le rencontrez, veuillez lui dire que nous nous retrouverons ensemble chez le sultan.

DAYA. Mais ne lui laissez rien voir... Que ceci seule-

ment donne le dernier coup à cette affaire; que ceci serve à vous enlever tous vos scrupules, à l'endroit de Récha... Mais si vous l'emmenez ensuite en Europe, vous ne me laisserez pas ici?

LE TEMPLIER. Nous verrons en temps et lieu. Allez seulement. Allez!

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Le cloître du couvent

Le Religieux, et bientôt après, le Templier

le religieux. Oui, oui, il a raison, le patriarche. Elles n'ont certainement pas jusqu'ici réussi, toutes les missions qu'il m'a confiées... Pourquoi aussi me confie-t-il de telles négociations? Ce n'est mon affaire, ni d'être habile, ni de convaincre, ni de fourrer mon nez partout, ni de mettre la main à tout... N'aurais-je donc renoncé au monde, afin de vivre seul, que pour avoir encore à démêler avec le monde pour les autres?

le templier (*venant à lui*, *avec précipitation*). Bon frère, vous voilà enfin. Je suis depuis longtemps à votre recherche.

le religieux. A ma recherche, monsieur?

le templier. Ne me connaissez-vous déjà plus?

le religieux. Si! si! Mais je croyais ne plus revoir monsieur, de ma vie. Je l'espérais, avec l'aide du bon Dieu; lui qui sait combien m'était amère la mission que j'ai été obligé de remplir auprès de monsieur, sait aussi, si j'avais souhaité de trouver accueil favorable auprès de vous, et combien je me suis réjoui, au plus profond de mon cœur réjoui, que vous ayez rondement et sans réfléchir, rejeté loin de vous ce qui ne conve-

nait pas à un chevalier... Mais vous venez ici! Est-ce donc que vous auriez changé d'avis?

LE TEMPLIER. Sauriez-vous déjà pourquoi je reviens... quand moi-même, je le sais à peine?

LE RELIGIEUX. Vous aurez réfléchi, et vous en serez arrivé à trouver que le patriarche n'a pas déjà tellement tort; qu'il y a honneur et argent à gagner dans sa proposition; qu'un ennemi n'est qu'un ennemi, quand bien même il nous aurait sept fois sauvé la vie. Tout cela, vous en serez venu à le peser dans les balances de ce monde, et vous revenez pour vous offrir... Hélas! mon Dieu!

LE TEMPLIER. Homme bon et pieux, tranquillisez-vous : ce n'est pas pour cela que je viens, ce n'est pas pour cela que je veux parler au patriarche... Maintenant; maintenant encore, je n'ai pas cessé de penser sur ce point, comme je pensais; et, pour rien au monde, je ne voudrais perdre la bonne opinion dont un homme si droit, si pieux, si bon m'a une fois honoré... Je ne viens que pour demander conseil au patriarche sur une chose...

LE RELIGIEUX. Vous, au patriarche! Vous, chevalier, à un moine? (*Il regarde autour de lui avec inquiétude*).

LE TEMPLIER. Oui... l'affaire est assez monacale.

LE RELIGIEUX. Cependant le moine ne consulte jamais le chevalier, même quand l'affaire est chevaleresque.

LE TEMPLIER. Parce que le moine a le privilége de commettre des fautes : ce qu'aucun de nous ne lui envie beaucoup... Sans doute, si je n'avais à agir que pour moi seul; sans doute, si la responsabilité n'incombait qu'à moi seul, qu'aurais-je besoin du patriarche? Mais il est de certaines choses que j'aime mieux faire mal, par la volonté d'autrui, que bien, par la mienne... D'ailleurs je m'aperçois bien maintenant que la religion est une question de parti, et que celui-là même qui se croit le plus impartial, défend cependant son drapeau, même sans s'en rendre compte. Les choses étant ainsi, doivent être bien.

LE RELIGIEUX. J'aime mieux me taire. Car je ne comprends pas bien, monsieur le chevalier.

LE TEMPLIER. Et cependant!... (Voyons précisément ce que je veux. Est-ce décision ou conseil?... Conseil d'un supérieur ou d'un homme éclairé?) Je vous remercie, mon frère, je vous remercie de votre bon avis... Qu'ai-je besoin du patriarche?... Remplacez-le près de moi... D'ailleurs, c'est le chrétien dans le patriarche, plutôt que le patriarche dans le chrétien, que je voulais consulter... Voici la chose...

LE RELIGIEUX. Arrêtez, monsieur, arrêtez! A quoi bon?... monsieur le chevalier se trompe sur mon compte... Qui sait beaucoup, a beaucoup de soucis, et il est un souci qui me pèse suffisamment... Oh! bien! écoutez, voyez là-bas pour mon bonheur, le voilà qui vient lui-même. Vous n'avez qu'à rester ici, il vous a déjà aperçu.

SCÈNE II

LE PATRIARCHE, suivant le cloître, dans toute la pompe sacerdotale, LES PRÉCÉDENTS

LE TEMPLIER. J'aime mieux l'éviter... Ce ne peut être là mon homme. Un prélat, si gras, si vermeil, si réjoui, et dans cette pompe!

LE RELIGIEUX. Il vous faudrait le voir, se rendant à la cour. Dans ce moment, il revient de chez un malade.

LE TEMPLIER. Combien alors Saladin doit se sentir humilié!

LE PATRIARCHE (*s'approchant et faisant signe au frère*). Venez... C'est là sans doute le Templier? Que veut-il?

LE RELIGIEUX. Je n'en sais rien.

LE PATRIARCHE (*allant au Templier, tandis que le religieux et la suite restent en arrière*). Eh bien, sire cheva-

lier!... C'est pour moi une grande joie de voir un si brave jeune homme... Eh! si jeune encore!... Allons, avec l'aide de Dieu, vous pourrez devenir quelque chose.

LE TEMPLIER. Plus, monseigneur, plus que je ne suis déjà, ce sera difficile. Moins, à la bonne heure.

LE PATRIARCHE. Au moins désiré-je qu'un si pieux chevalier puisse longtemps encore croître et fleurir, pour l'amour de la chrétienté, et pour l'honneur de la cause de Dieu! Cela ne manquera pas non plus d'arriver, si ce jeune courage veut suivre les prudents conseils de la vieillesse... En quoi, puis-je être utile à monsieur le chevalier?

LE TEMPLIER. Précisément, en me donnant ce qui manque à ma jeunesse, un conseil.

LE PATRIARCHE. De grand cœur!... A la condition que ce conseil sera suivi.

LE TEMPLIER. Pas aveuglément, cependant?

LE PATRIARCHE. Qui parle de cela?... Ah! sans doute, personne ne doit omettre de se servir de la raison que Dieu lui a départie... quand il y a lieu. Mais en tout, oh! non. — Par exemple : quand Dieu, par un de ses messagers... c'est à dire par un des ministres de sa parole... daigne faire connaître un moyen de procurer, d'assurer pour toujours et d'une manière toute spéciale le bien de la chrétienté, le salut de l'Église; qui oserait alors se permettre d'examiner avec sa raison les volontés de celui qui a créé la raison, et de subordonner aux règles mesquines d'un vain honneur la loi éternelle de la volonté céleste?... Mais c'en est assez sur ce sujet. Sur quoi, dans ce moment, monsieur le chevalier, désire-t-il un conseil de nous?

LE TEMPLIER. Supposons, mon révérend père, qu'un juif eût un unique enfant... que cet enfant fût une fille, qu'il l'eût avec les plus grands soins formée à toutes les vertus, qu'il l'aimât plus que son âme, qu'en retour elle l'aimât du plus pieux amour, et qu'ensuite il vînt à la connaissance de l'un de nous, que cette jeune fille n'est pas la fille du juif, que celui-ci l'a, dans son enfance, recueillie, achetée, volée... si vous voulez; qu'on sût

que la jeune fille est chrétienne et qu'elle est baptisée, que le juif l'a élevée comme une juive, qu'il l'a fait traiter comme une juive et comme sa fille... dites, révérend père, qu'y aurait-il à faire?

LE PATRIARCHE. Cela me fait frémir... Cependant, avant tout, que monsieur le chevalier explique si c'est un fait réel, ou une hypothèse; c'est à dire, s'il n'a fait qu'imaginer ces circonstances, ou si elles se sont présentées, si elles continuent à se présenter.

LE TEMPLIER. J'aurais cru que, pour avoir le sentiment de Votre Grandeur, c'était tout un.

LE PATRIARCHE. Tout un?... Que monsieur le chevalier remarque par là combien l'orgueilleuse raison humaine peut se tromper dans les choses spirituelles. Ce n'est en rien la même chose. — Car, si le cas proposé n'est qu'un jeu de l'esprit, il ne vaut pas la peine qu'on y pense sérieusement. Je renverrais monsieur le chevalier au théâtre où il pourra indifféremment présenter le pour et le contre. Mais si monsieur le chevalier ne s'est pas simplement voulu jouer de moi avec une invention dramatique; si le cas est réel; s'il s'était présenté dans notre diocèse, dans notre bonne ville de Jérusalem... alors...

LE TEMPLIER. Eh bien, alors?

LE PATRIARCHE. Alors, il faudrait commencer par appliquer au juif, et dans toute leur rigueur, les peines édictées par les lois du pape et de l'empereur contre un tel crime, contre un tel forfait.

LE TEMPLIER. Ah!

LE PATRIARCHE. Le bûcher contre le juif qui fait apostasier un chrétien!

LE TEMPLIER. Ah!

LE PATRIARCHE. Et avec combien plus de raison contre le juif qui aurait avec violence separé une pauvre enfant chrétienne du lien de son baptême. Or, tout ce qu'on fait aux enfants, n'est-il pas violence?... à l'exception de ce que l'Église fait aux enfants.

LE TEMPLIER. Mais si l'enfant, sans l'assistance du juif, avait peut-être dû périr de misère?

LE PATRIARCHE. Qu'importe? Au feu le juif!... Car il eût mieux valu que l'enfant pérît de misère, que de ce qu'elle fût ainsi sauvée, au prix de son salut éternel. D'ailleurs, quel besoin avait le juif de prévenir le secours de Dieu? Dieu, s'il voulait sauver l'enfant, n'avait pas besoin de son entremise.

LE TEMPLIER. Pas plus que si, en dépit de lui, à ce que je pense... il en voulait faire une bienheureuse.

LE PATRIARCHE. Qu'importe! Au feu le juif!

LE TEMPLIER. Cela me touche : d'autant plus qu'on dit qu'il n'aurait pas plus élevé la jeune fille dans sa croyance que dans une autre, et que celle-ci n'a appris de Dieu, ni plus, ni moins, que n'exige la raison,

LE PATRIARCHE. Qu'importe? Au feu le juif! Oui, pour cela seul, au feu plutôt trois fois qu'une! Quoi? Laisser grandir un enfant sans croyance? Comment! Ne pas enseigner à un enfant le grand devoir de croire?... C'est par trop pervers! Je m'étonne fort, sire chevalier, que vous-même...

LE TEMPLIER. Monseigneur, je vous dirai le reste, s'il plaît à Dieu, en confession. (*Il veut s'éloigner.*)

LE PATRIARCHE. Comment! Vous vous en tenez là?... Vous ne me nommez pas ce scélérat de juif?... Vous ne me l'amenez pas sur-le-champ?... Oh! je sais ce qu'il me reste à faire. Je vais chez le sultan. Il faut que Saladin, en vertu de la capitulation qu'il a jurée, nous assiste ; il le faut, et dans tous les droits, dans toutes les règles qui sont toujours pour nous la base de notre très sainte religion. Grâce à Dieu! Nous avons l'original de cette capitulation. Nous avons son seing, son sceau. Nous!... je saurai bien aussi lui faire comprendre combien la non-croyance est dangereuse pour son gouvernement! Tous les liens sociaux sont dénoués, rompus, quand l'homme en arrive à ne rien croire. Loin de nous, loin de nous un tel crime!

LE TEMPLIER. C'est dommage que je ne puisse pas jouir plus à loisir de cet excellent sermon... Je suis mandé chez Saladin.

LE PATRIARCHE. Eh bien... alors sans doute... et...

LE TEMPLIER. Je préviendrai le sultan, si cela peut-être agréable à Votre Grandeur.

LE PATRIARCHE. Oh! oh! Je sais que vous avez trouvé grâce devant le sultan. Je vous prie seulement de garder le meilleur souvenir de moi. Ce n'est que le zèle de la maison de Dieu qui me pousse. Si j'en fais trop, c'est pour lui. — C'est ce que vous voudrez bien peser en vous-même. — Et n'est-ce pas, sire chevalier, que ce dont nous venons de parler touchant le juif n'était qu'un problème?... c'est à dire...

LE TEMPLIER. Un problème.

LE PRTRIARCHE. (Que j'arriverai à pénétrer plus à fond. C'est là encore une mission pour le frère Bonnefoi.) Venez, mon fils. (*Il s'entretient*, *en s'en allant*, *avec le religieux*.)

SCÈNE III

Un appartement, dans le palais de Saladin. Des esclaves apportent un grand nombre de sacs d'argent, qu'ils déposent à terre, les uns sur les autres.

SALADIN, un moment après, SITTAH

SALADIN (*entrant*). Eh bien, vraiment, cela ne finira pas... Y en a-t-il encore beaucoup?

UN ESCLAVE. Encore bien autant.

SALADIN. Alors, qu'on porte le reste chez Sittah... Et où s'arrête donc Al-Hafi? Il faut qu'il vienne sur-le-champ prendre ceci... Ou ne vaudrait-il pas mieux l'envoyer à mon père? Ici, cela ne fera que me passer à travers les doigts... On finit en vérité par s'endurcir; et certainement il faudra désormais être habile pour tirer de moi beaucoup d'argent. Au moins, jusqu'à ce que l'argent d'Égypte arrive ici, les pauvres pourront s'arranger comme ils voudront. Il suffira de continuer les distributions sur le tombeau; les pèlerins chrétiens ne peuvent pas non plus se retirer les mains vides, ni...

SITTAH. Qu'est-ce donc? Qu'est-ce que cet argent chez moi?

SALADIN. Paie-toi et mets le reste en réserve.

SITTAH. Nathan n'est pas encore venu avec le Templier?

SALADIN. Il le cherche partout.

SITTAH. Mais vois donc ce que j'ai trouvé, en mettant en ordre mes vieux bijoux. (*Elle lui montre un petit portrait.*)

SALADIN. Ah! mon frère! C'est lui, c'est lui!.. C'est... c'est lui! Hélas! hélas! hélas! brave et aimable jeune homme, pourquoi t'ai-je sitôt perdu? Que n'aurais-je point entrepris à tes côtés!... Sittah, laisse-moi ce portrait. Je le connaissais d'ailleurs déjà. Il l'a donné à ta sœur aînée, à sa Lilla, qui un matin le retenait dans ses bras. Ce fut à son dernier départ... Hélas! je le laissai monter à cheval, et seul. Lilla en est morte de chagrin, et ne m'a jamais pardonné de l'avoir ainsi laissé partir seul... Il ne revint pas.

SITTAH. Le pauvre frère!

SALADIN. Enfin! Nous aussi, un jour, nous partirons pour ne plus revenir!... D'ailleurs... qui sait? La mort n'est pas le seul obstacle qui brise la carrière d'un jeune homme tel que lui... Il a des ennemis et souvent le plus fort succombe aussi bien que le plus faible... Eh bien, quoi qu'il en soit!... Je comparerai le portrait avec ce jeune homme, je verrai jusqu'à quel point mon imagination m'a fait prendre le change.

SITTAH. Ce n'est que pour cela que je l'ai apporté. Mais donne-le moi, donne. Je saurai bien te dire ce qu'il en est : l'œil d'une femme ne s'y trompe pas.

SALADIN (*à l'eunuque qui entre*). Qui est là?.. Le Templier?... Qu'il entre.

SITTAH. Pour ne point vous troubler, pour ne point le troubler par ma curiosité... (*Elle s'assied à l'écart, et laisse tomber son voile.*)

SALADIN. Bien, c'est cela!... (Et le son de sa voix, quel sera-t-il? Le son de la voix d'Assad est encore prêt à se réveiller dans mon âme).

SCÈNE IV

Le Templier, SALADIN

LE TEMPLIER. C'est ton prisonnier, sultan.

SALADIN. Mon prisonnier? Celui à qui j'ai donné la vie, ne lui donnerais-je pas aussi la liberté?

LE TEMPLIER. Ce qu'il te plaira de faire, il est convenable que je l'accepte, non, que je le prévoie. Mais, sultan... des remercîments, des remercîments particuliers pour la conservation de ma vie ne seraient d'accord, ni avec ma position, ni avec mon caractère... Ma vie est à ton service en toute occasion.

SALADIN. Il me suffit que tu n'en uses point contre moi... Je n'envie pas à mes ennemis deux bras de plus, mais il me serait pénible de ne pas leur envier un cœur comme le tien... Je ne me suis en rien trompé, brave jeune homme; d'âme et de corps, tu es tout mon Assad. Écoute, je pourrais te demander où tu t'es caché pendant tout ce temps, dans quelle caverne tu as dormi, dans quelle grotte enchantée, et par la grâce de quelles fées tu as conservé toujours plus fraîche cette fleur de jeunesse. Écoute, je pourrais te rappeler ce que nous avons fait ensemble ici et là. Je pourrais te quereller d'avoir eu un secret pour moi, de m'avoir caché une de tes aventures... Oui, je le pourrais, si je ne voyais que toi et non pas moi... Mais, allons, de cette douce rêverie, il y a toujours ceci de vrai que, dans mon automne, je verrai refleurir un Assad... Cela te convient-il, chevalier?

LE TEMPLIER. Tout ce qui me vient de toi, quoi que ce soit, était déjà dans mon cœur à l'état de désir.

SALADIN. Éprouvons-le tout de suite... Veux-tu demeurer auprès de moi, veux-tu être à moi?... Comme chrétien ou comme musulman, qu'importe! En manteau blanc ou en dolman, en turban ou en chaperon, comme

tu voudras, qu'importe! Je n'ai jamais souhaité de voir à tous les arbres la même écorce.

LE TEMPLIER. Autrement tu serais difficilement devenu ce que tu es : le héros ne serait que le jardinier du bon Dieu.

SALADIN. Eh bien donc, puisque tu n'as pas mauvaise opinion de moi, nous voilà déjà à moitié d'accord.

LE TEMPLIER. Tout à fait.

SALADIN (*lui tendant la main*). Ta parole!

LE TEMPLIER (*lui serrant la main*). Parole d'honneur!... Reçois ici plus que tu ne pouvais me prendre. Je suis tout entier le tien.

SALADIN. C'est trop gagner en un jour! Trop!... Il n'est pas venu avec toi?

LE TEMPLIER. Qui?

SALADIN. Nathan.

LE TEMPLIER (*sèchement*). Non. Je suis venu seul.

SALADIN. Quelle belle action de ta part! Et quel sage hasard qu'une telle action ait été accomplie au profit d'un tel homme!

LE TEMPLIER. Oui, oui!

SALADIN. Quelle froideur!... Non, jeune homme, quand Dieu accomplit par notre entremise quelque chose de bien, il ne faut pas garder une telle froideur!... ni même, par modestie, affectuer une telle froideur!

LE TEMPLIER. Mais pourquoi, dans le monde, chaque chose peut-elle se présenter sous tant de faces!... dont il est souvent inimaginable qu'elles puissent se réunir dans le même objet?

SALADIN. Tiens-t'en toujours à la meilleure, et loue Dieu! Il sait comment elles se réunissent... Mais, si tu veux être si difficile, jeune homme, faudra-t-il aussi qu'avec toi je me tienne sur mes gardes? Malheureusement, je suis moi-même une chose à plusieurs faces, qui peuvent souvent paraître ne pas être ensemble bien d'accord.

LE TEMPLIER. Tu me fais de la peine!... C'est si peu mon défaut d'être soupçonneux...

SALADIN. Eh bien, dis-moi donc alors à qui tu en as...

Il semblerait que ce fût à Nathan. Comment, des soupçons sur Nathan?... Explique-toi, parle, donne-moi une première preuve de ta confiance.

LE TEMPLIER. Je n'ai rien contre Nathan : ce n'est que contre moi que je suis irrité...

SALADIN. Et à propos de quoi?

LE TEMPLIER. Pour avoir rêvé qu'un juif pourrait désapprendre d'être un juif, pour avoir fait un tel rêve tout éveillé.

SALADIN. Voyons ce rêve tout éveillé.

LE TEMPLIER. Tu sais que Nathan a une fille, sultan. Ce que j'ai fait pour elle, je l'ai fait parce que... parce que je l'ai fait. Trop fier pour moissonner des actions de grâce, que je n'avais point cherchées, je remettais de jour en jour d'aller voir la jeune fille. Le père était loin ; il revient, il l'apprend, il me cherche, il me remercie, et exprime le désir que sa fille puisse me plaire ; il parle de projets, d'avenir heureux... Je me laisse séduire, je viens, je vois, je la trouve, en effet... Hélas! il m'en faut rougir, sultan!...

SALADIN. Rougir?... de ce qu'une jeune fille juive ait fait impression sur toi : est-ce là tout?

LE TEMPLIER. Rougir de ce que mon cœur ardent, se fiant au séduisant bavardage du père, ait si peu résisté à cette impression!... Étourdi que je suis, j'ai sauté une seconde fois dans le feu... Car, lorsque je l'ai démandée en mariage, j'ai été refusé.

SALADIN. Refusé?

LE TEMPLIER. Ce sage père ne m'a pas carrément refusé. Ce sage père veut d'abord s'informer, réfléchir. C'est juste! N'ai-je pas fait de même? Ne me suis-je pas informé, n'ai-je pas réfléchi d'abord, quand, du milieu des flammes, elle criait à l'aide?... Sur ma foi! Par Dieu! C'est certes une bien belle chose que d'être si sage, si avisé!

SALADIN. Allons, allons, un peu d'indulgence pour un vieillard! Ses refus se prolongeront-ils? Exigera-t-il que tu commences par te faire juif?

LE TEMPLIER. Qui sait?

SALADIN. Qui sait?... Celui qui connaît mieux Nathan...

LE TEMPLIER. La superstition dans laquelle nous avons été élevés, ne perd pas son influence sur nous, quand même nous ne l'avouons pas... Ceux qui se raillent de ses chaînes ne les portent pas moins.

SALADIN. C'est bien observé! Mais Nathan, vraiment, Nathan...

LE TEMPLIER. C'est la pire des superstitions que celle qui se considère comme la plus tolérante...

SALADIN. Cela se peut! Mais Nathan...

LE TEMPLIER. Qui croit qu'à elle seule doit se confier la faible humanité, jusqu'au jour où brillera la lumière de la vérité : qu'à elle seule...

SALADIN. Bien, mais Nathan!... Cette faiblesse n'est point le lot de Nathan...

LE TEMPLIER. Je le croyais aussi!... Si cependant cette merveille entre tous les hommes était un juif assez vulgaire, pour accaparer des enfants chrétiens et les élever en juifs... alors?

SALADIN. Qui dit cela de lui?

LE TEMPLIER. La jeune fille elle-même, dont il se servait pour me gagner, qu'il me faisait espérer comme la récompense de ce que je ne devais pas avoir fait pour elle en vain... Cette jeune fille elle-même, sa fille... non pas : c'est une chrétienne abandonnée.

SALADIN. Malgré cela, il n'a pas consenti à te la donner?

LE TEMPLIER (*vivement*). Qu'il y consente, ou non; il est découvert. Son hypocrisie de tolérance est déjouée. Et je saurai bien lancer sur la piste de ce loup judaïque, couvert de sa peau de philosophe, des chiens qui le déchireront.

SALADIN (*sérieusement*). Calme-toi, chrétien.

LE TEMPLIER. Quoi? Calme-toi, chrétien?... Quand juif et musulman agissent en juif et en musulman, le chrétien seul n'osera-t-il pas agir en chrétien?

SALADIN (*plus sérieusement*). Calme-toi, chrétien.

LE TEMPLIER (*tranquillement*). Je sens tout le poids du reproche que Saladin met dans ces seuls mots!...

Ah! si je savais comment Assad... comment Assad, à ma place, se serait conduit!

SALADIN. Pas beaucoup mieux?... Probablement avec autant d'emportement!... Mais qui t'a donc déjà appris à me séduire, comme lui, d'un seul mot? Sans doute, si tout est ainsi que tu le dis, c'est à peine si j'entends quelque chose à Nathan... Cependant il est mon ami, et mes amis ne doivent point avoir querelle ensemble. Sois patient, sois prudent, ne le livre pas en proie aux fanatiques de ton peuple... Cache ce que tes ministres voudraient me contraindre à venger sur lui! Et pour braver musulman ou juif, ne fais pas le chrétien!

LE TEMPLIER. Il a failli être trop tard : mais grâces soient rendues à l'ardeur sanguinaire du patriarche, qui m'a inspiré l'horreur de devenir son instrument!

SALADIN. Comment, tu es allé au patriarche, avant de venir à moi?

LE TEMPLIER. Dans la violence de la passion, dans le vertige de l'irrésolution... Pardonne-moi... Tu ne voudras plus, je le crains bien, reconnaître en moi ton Assad.

SALADIN. Cette inquiétude même est de lui; il me semble savoir de quels défauts s'engendrent nos vertus. Conserve-les seulement, ces vertus, et ces défauts te feront peu de tort auprès de moi... Mais, va! Cherche Nathan, comme il t'a cherché, et amène-le moi. Vous vous expliquerez ensemble... Si c'est sérieusement que tu songes à la jeune fille, sois tranquille; elle est à toi. Et Nathan, je me charge de lui, pour avoir eu l'audace de faire élever une fille chrétienne, sans lui laisser manger de la viande de porc! Va! (*Le Templier se retire et Sittah quitte le sopha.*)

SCÈNE V

SALADIN, SITTAH

SITTAH. C'est surprenant!

SALADIN. Eh bien, Sittah, mon Assad ne doit-il pas avoir été un beau et brave jeune homme?

SITTAH. A moins que ce ne soit pas lui, mais plutôt le Templier qui ait posé pour ce portrait... Mais comment as-tu donc pu oublier de t'informer de ses parents?

SALADIN. Et particulièrement de sa mère, et si elle ne serait jamais venue dans ce pays... n'est-ce pas?

SITAH. Tu t'amuses!

SALADIN. Oh! rien ne serait plus possible : car Assad était si bien venu des jolies dames chrétiennes, si favorisé des jolies dames chrétiennes, qu'une fois on raconta. — Allons, allons, on n'aime pas à parler de cela... — Il suffit que je l'aie retrouvé... Je veux le retrouver avec tous ses défauts, avec tous les caprices de son tendre cœur!... Oh! il faut que Nathan lui donne cette jeune fille. Ne le penses-tu pas?

SITTAH. La lui donne? non, la lui abandonne!

SALADIN. Eh oui! Quels droits Nathan aurait-il sur elle, s'il n'est pas son père? Celui qui lui a sauvé la vie, a seul sur elle les droits de celui qui la lui a donnée.

SITAH. Mais alors, Saladin, tu pourrais prendre sur-le-champ cette jeune fille auprès de toi; ce ne serait que l'enlever à son injuste possesseur.

SALADIN. Est-il bien nécessaire de le faire?

SITTAH. Peut-être pas tout à fait nécessaire... Une affectueuse curiosité me poussait seule à te donner ce conseil. Car de certains hommes font désirer de connaître aussitôt la femme qu'ils ont pu aimer.

SALADIN. Eh bien, alors, envoie-la chercher.

SITTAH. Le puis-je, frère?

SALADIN. Seulement, ménage Nathan ! Il ne faut pas que cela puisse faire croire à Nathan qu'on veuille la lui arracher de force.

SITTAH. Sois sans inquiétude.

SALADIN. Et, moi, il faut que je voie par moi-même, où est Al-Hafi.

SCÈNE VI

Le vestibule ouvert de la maison de Nathan, comme à l'acte premier, scène première. Une partie des marchandises et des bijoux dont il a été question, y est étalée.

NATHAN, DAYA

DAYA. Oh ! tout est princier ! tout est de choix ! Oh ! tout est... comme seul vous pouvez le donner... Où a été fabriquée cette étoffe d'argent, à ramages d'or ? Qu'est-ce qu'elle coûte ?... C'est là une robe nuptiale ! Une reine n'en souhaiterait pas une plus belle.

NATHAN. Une robe nuptiale ? Pourquoi précisément une robe nuptiale ?

DAYA. Ah, oui ! Vous n'y pensiez sans doute pas, quand vous l'avez achetée... Mais vraiment, Nathan, ce sera celle-là et non une autre. On la dirait commandée tout exprès. Le fond blanc, symbole de l'innocence, et les ramages d'or qui partout se détachent sur le fond, symbole de la richesse. Voyez-vous ? C'est adorable !

NATHAN. Que tu me donnes d'esprit ! Pour qui cette robe nuptiale, que tu me montres si symbolique ?... Serais-tu donc fiancée ?

DAYA. Moi ?

NATHAN. Eh bien, qui donc ?

DAYA. Moi ?... Dieu bon !

NATHAN. Qui donc ? Quelle robe nuptiale veux-tu dire ?... Tout cela est à toi, rien qu'à toi.

DAYA. A moi ? Ce serait à moi ?... Ce n'est point pour Récha ?

NATHAN. Ce que j'ai rapporté pour Récha, est dans

un autre ballot. Allons, emporte d'ici tes soieries, emporte !

DAYA. Tentateur ! Non, quand il y aurait là toutes les magnificences du monde entier, cela ne saurait m'émouvoir ! à moins que vous ne me juriez d'abord de profiter de cette occasion que le Ciel ne vous enverra pas une seconde fois.

NATHAN. Profiter ?... de quoi ?... Une occasion ? laquelle ?

DAYA. Oh ! vous comprenez bien !... En deux mots : le Templier aime Récha, donnez-la lui ! Et mettez fin par là à votre faute, que je ne puis plus longtemps taire. La jeune fille retournera ainsi au milieu des chrétiens ; elle redeviendra ce qu'elle est, et elle redeviendra ce qu'elle était, et vous, vous n'amasserez plus sur votre tête des charbons ardents, par tous les bienfaits dont nous ne pouvons vous être assez reconnaissantes.

NATHAN. Toujours ta vieille chanson !... Tu n'as fait qu'ajouter à ta guitare une nouvelle corde, qui, je le crains bien, ne sonne ni ne tient mieux que les autres.

DAYA. Comment cela ?

NATHAN. Le Templier me conviendrait très bien. Je lui accorderais Récha, plutôt qu'à aucun homme du monde, mais... mais, un peu de patience !

DAYA. Patience ? patience ? n'est-ce pas votre vieille chanson à vous ?

NATHAN. Plus que quelques jours de patience !... Mais... qui vient là ? Un religieux ? Va lui demander ce qu'il veut.

DAYA. Que pourrait-il vouloir ? (*Elle va à lui et le questionne.*)

NATHAN. Donne-lui donc ; et avant qu'il demande... (Si, seulement, je trouvais le moyen d'interroger le Templier, sans lui dire le motif de ma curiosité ! Car, si je le lui dis et que mes soupçons soient sans fondement, j'aurai inutilement mis au jeu le nom de son père...) Qu'est-ce donc ?

DAYA. Il veut vous parler.

NATHAN. Eh bien, qu'il vienne, et, toi, laisse nous.

SCÈNE VII

NATHAN, LE RELIGIEUX

NATHAN. (J'aimerais tant à demeurer le père de Récha !... Ne puis-je donc pas rester son père, en cessant d'en porter le nom ?... Son père, oui, je resterai son père et j'en porterai toujours le nom, quand elle verra combien ce nom m'est cher.) Qu'y a-t-il pour votre service, pieux frère ?

LE RELIGIEUX. Pas grand'chose... Je me réjouis, monsieur Nathan, de vous revoir en bonne santé.

NATHAN. Vous me connaissez donc ?

LE RELIGIEUX. Certes, qui ne vous connaît pas ? Vous avez gravé votre nom dans la main de tant de gens. Il est resté dans la mienne aussi, depuis nombre d'années.

NATHAN (*tirant sa bourse.*) Tenez, frère, tenez, que je l'y rafraîchisse.

LE RELIGIEUX. Merci, ce serait voler les pauvres, je ne prends rien... Permettez-moi seulement de vous faire ressouvenir un peu de mon nom : car je puis me vanter d'avoir, moi aussi, placé dans vos mains quelque chose de précieux.

NATHAN. Pardon !... j'en suis tout confus... Quoi ? dites... et acceptez-en, de moi, en compensation, sept fois la valeur.

LE RELIGIEUX. Écoutez donc, avant tout, comment il se fait que je ne me sois souvenu qu'aujourd'hui du dépôt que je vous ai confié.

NATHAN. Un dépôt, à moi ?

LE RELIGIEUX. Il y peu de temps que j'étais encore ermite à Quarantana, près de Jéricho ; une troupe de bandits arabes vint, renversa ma petite chapelle et ma cellule, et m'emmena. Par bonheur, je leur échappai, et je me réfugiai ici, auprès du patriarche, sollicitant

un autre petit asile, où je pusse encore servir mon Dieu, dans la solitude, jusqu'à ma fin bienheureuse.

NATHAN. Je suis sur des charbons, bon frère. Abrégez. Ce dépôt! ce dépôt que vous m'avez confié!

LE RELIGIEUX. J'y arrive, monsieur Nathan... Or le patriarche me promit un ermitage sur le Thabor, aussitôt qu'il y en aurait un de libre, et m'ordonna en attendant de demeurer au monastère, comme frère lai. C'est ce que je suis maintenant, monsieur Nathan; et je souhaite, cent fois le jour, d'être sur le Thabor. Car le patriarche m'emploie à toutes sortes de missions, pour lesquelles j'éprouve un grand dégoût. Par exemple...

NATHAN. Au fait, je vous en prie.

LE RELIGIEUX. M'y voici... Quelqu'un lui a aujourd'hui soufflé à l'oreille, qu'aux environs vit un juif qui a élevé comme sa fille, une fille chrétienne.

NATHAN (*surpris.*) Comment?

LE RELIGIEUX. Laissez-moi parler... Pendant qu'il me donnait mission de découvrir aussi vite que possible la piste de ce juif, et qu'il s'élevait puissamment contre un tel crime, qui lui semble le véritable péché contre le Saint-Esprit... c'est à dire, le péché qui est pour nous le plus grand des péchés, sans que nous sachions bien, grâce à Dieu, en quoi il consiste... alors, ma conscience a tout à coup pris l'éveil, et je me suis souvenu que je pourrais bien avoir, il y a bien longtemps, donné lieu moi-même à ce grand et irrémissible péché... Dites : Un écuyer ne vous a-t-il pas, il y a dix-huit ans, remis une petite fille, âgée de quelques semaines?

NATHAN. Comment cela?... Sans doute... certainement...

LE RELIGIEUX. Alors, regardez-moi bien... L'écuyer, c'est moi.

NATHAN. Ce serait vous?

LE RELIGIEUX. Le seigneur, de la part duquel je vous l'apportai, était — il m'en souvient bien — un seigneur de Filneck... Wolf de Filneck.

NATHAN. C'est vrai.

LE RELIGIEUX. C'est parce que la mère venait quel-

que temps auparavant de mourir, et que le père, — à ce que je crois — étant obligé de se jeter soudain dans Gaza, la petite créature ne pouvait l'y suivre : c'est pour cela qu'il vous l'envoya. Et n'est-ce pas à Darun que je l'apportai ?

NATHAN. C'est exact !

LE RELIGIEUX. Il n'y aurait rien d'étonnant que ma mémoire me trompât. J'ai eu tant de braves maîtres ; et j'ai servi celui-là si peu de temps ! Il périt bientôt après à Ascalon ; c'était du reste un bien bon maître.

NATHAN. Oui, oui, à qui, moi, je devais tant, tant de reconnaissance, car il m'avait deux fois sauvé du glaive.

LE RELIGIEUX. Oh ! c'est heureux ! Vous en aurez d'autant mieux accueilli sa petite fille.

NATHAN. Vous pouvez le penser.

LE RELIGIEUX. Eh bien, où est-elle donc ? Elle n'est sans doute pas morte ?... Mieux vaut qu'elle ne soit pas morte !... Pourvu d'ailleurs que personne ne sache la chose, tout ira bien.

NATHAN. Le pensez-vous ?

LE RELIGIEUX. Fiez-vous à moi, Nathan. Car, écoutez, voici ma façon de penser. Si le bien que je me propose de faire, touche de trop près au mal, j'aime mieux ne pas faire le bien ; parce que nous pouvons assez immédiatement apprécier le mal, mais que nous ne pouvons prévoir le bien que de loin... Il est très naturel que, pour élever de votre mieux la petite fille chrétienne, vous l'ayez élevée comme votre propre fille... Ce que vous auriez fait avec tant de fidélité et d'amour, vous en recevriez une telle récompense ! Je n'y puis souscrire. Eh ! sûrement, vous auriez agi plus sagement, en faisant élever la chrétienne en chrétienne par des mains étrangères, mais alors vous n'auriez pas autant chéri l'enfant de votre ami. Et les enfants, à un tel âge, ont plus besoin d'amour, ne fût-ce que de l'amour d'une bête sauvage, que de religion chrétienne. Pour la religion chrétienne, il est toujours temps. Pourvu toutefois que la jeune fille ait grandi sous vos yeux, le corps sain et l'âme pieuse, elle est demeurée, aux yeux de Dieu,

ce qu'elle était. D'ailleurs tout le christianisme n'a-t-il pas été édifié sur le judaïsme? Je me suis souvent affligé et j'ai souvent versé beaucoup de larmes, en voyant que les chrétiens pussent tant oublier que Notre-Seigneur était juif.

NATHAN. C'est à vous, bon frère, d'être mon défenseur, au cas où la haine et l'hypocrisie s'élèveraient contre moi... pour une action... ah! pour une action!... C'est vous, vous seul qui devez la connaître! Emportez-en le secret dans la tombe! Jamais la vanité ne m'a encore inspiré la tentation de la révéler à personne; c'est à vous seul que je l'aurai racontée. Je ne l'aurai dite qu'à la pieuse simplicité, parce que seule elle peut sentir ce que les hommes dévoués à Dieu peuvent gagner à de telles actions.

LE RELIGIEUX. Vous êtes ému et vos yeux sont remplis de larmes.

NATHAN. Vous m'avez apporté l'enfant à Darun. Mais vous ne saviez pas que, quelques jours auparavant, à Gath, les chrétiens avaient massacré tous les juifs, même les femmes et les enfants; vous ne saviez pas que parmi les victimes se trouvaient ma femme et mes sept fils pleins d'espérance, qui avaient été brûlés ensemble dans la maison de mon frère où je les avais cachés.

LE RELIGIEUX. Céleste justice!

NATHAN. Quand vous vîntes, j'avais passé trois jours dans la cendre et la poussière, adorant Dieu, et versant des larmes... Des larmes! Je me révoltais aussi contre Dieu, je me livrais à la colère, à la fureur, je maudissais l'univers et moi-même; je jurai haine éternelle aux chrétiens...

LE RELIGIEUX. Hélas! Je le crois bien.

NATHAN. Cependant la raison revint peu à peu. Elle me dit de sa douce voix : « Et cependant Dieu existe! Cela était dans les desseins de Dieu! Courage! allons, pratique ce que tu sais depuis longtemps; ce qui n'est pas à coup sûr plus difficile à exécuter qu'à concevoir, pourvu que tu veuilles. Lève-toi! » — Je me levai, et, je criai vers Dieu : « Je le veux! donne-moi la force

de vouloir! -... Au même moment vous descendîtes de cheval, vous me tendîtes l'enfant enveloppé dans votre manteau... Ce que vous me dites alors, ce que je vous répondis, je l'ai oublié. Ce que je me rappelle, c'est que je pris l'enfant, le posai sur mon lit, l'embrassai, me jetai à genoux et m'écriai : Mon Dieu! sur sept, en voilà déjà un que tu me rends !

LE RELIGIEUX. Nathan, Nathan, vous êtes chrétien!... Par le Seigneur! vous êtes chrétien, meilleur chrétien qu'il n'en fut jamais.

NATHAN. Nous sommes d'accord : car ce qui, pour vous, me fait chrétien, pour moi, cela même vous fait juif... Mais ne nous affaiblissons pas plus longtemps l'un l'autre. Il faut agir. Et, bien qu'un septuple amour m'unisse à l'enfant étrangère, que la perdre, ce serait perdre de nouveau en elle mes sept fils... si la Providence veut la retirer de mes mains... j'obéirai.

LE RELIGIEUX. Vous êtes un chrétien complet... Si je ne me défiais pas autant de moi, c'est là ce que je vous aurais conseillé, et c'est votre bon génie qui vous l'a inspiré.

NATHAN. Mais il ne faut pas que ce soit le premier venu qui me l'arrache.

LE RELIGIEUX. Non, à coup sûr, non.

NATHAN. Celui qui n'a pas sur elle plus de droits que moi, doit au moins en avoir de plus anciens...

LE RELIGIEUX. Sans doute!

NATHAN. Qu'il tienne de la nature et du sang.

LE RELIGIEUX. C'est ma pensée aussi.

NATHAN. Nommez-moi donc vite l'homme qui tient à elle, comme frère, comme oncle, comme cousin, ou simplement comme parent, je ne la lui refuserai pas... elle, qui a été créée et élevée pour être l'ornement de toute famille, de toute croyance... J'espère que vous en savez plus que moi, de votre maître et de sa race.

LE RELIGIEUX. Cela m'est peut-être difficile, cher Nathan... car je vous ai déjà dit que je ne suis resté que très peu de temps à son service.

NATHAN. Savez-vous au moins de quelle famille était sa mère?... N'était-ce pas une Stauffen?

LE RELIGIEUX. C'est bien possible!... Oui, ce me semble.

NATHAN. Son frère ne se nommait-il pas Conrad de Stauffen?... Et n'était-il pas Templier?

LE RELIGIEUX. Si je ne me trompe. Mais attendez! je me souviens que j'ai encore, de mon maître regretté, un petit livre. Je le tirai de son sein, lorsque nous l'enterrâmes à Ascalon.

NATHAN. Eh bien!

LE RELIGIEUX. Ce sont des prières qu'il y a dedans. Nous appelons ce livre, un bréviaire... Cela, pensais-je, pourra encore servir à quelque chrétien... Pas à moi, sans doute... je ne sais pas lire...

NATHAN. Qu'importe! Au fait...

LE RELIGIEUX. Dans ce petit livre, il y a au commencement et à la fin, à ce que je me suis laissé dire, de la propre main de mon maître, sa généalogie et celle de sa femme.

NATHAN. Oh! plût au ciel! Allez, courez, apportez-moi ce petit livre. Vite, je suis prêt à le payer au poids de l'or et de mille remercîments encore. Hâtez-vous, courez.

LE RELIGIEUX. De tout cœur! Mais c'est en arabe, ce que mon maître y a écrit. (*Il sort.*)

NATHAN. Qu'importe! Apportez-le seulement!... Dieu! si je pouvais conserver cette enfant et, en même temps, acquérir un tel gendre!... Ce sera difficile peut-être!... Enfin, advienne que pourra!... Mais qui ce peut-il être, qui en ait parlé au patriarche? N'oublions pas de le demander... Si c'était Daya?

SCÈNE VIII

DAYA, NATHAN

DAYA (*avec trouble et précipitation*). Imaginez-vous, Nathan...

NATHAN. Eh ! quoi ?

DAYA. La pauvre enfant en est tout effrayée ! On envoie...

NATHAN. Le patriarche ?

DAYA. La sœur de Sultan, la princesse Sittah...

NATHAN. Ce n'est pas le patriarche ?

DAYA. Non, c'est Sittah... N'entendez-vous pas ?... La princesse Sittah vient d'envoyer ici et la fait mander.

NATHAN. Qui a-t-elle envoyé ? C'est Récha qu'elle fait mander ?... C'est Sittah qui la fait mander ?... Eh bien, si c'est Sittah et non le patriarche...

DAYA. Comment en revenez-vous toujours au patriarche ?

NATHAN. Ainsi, tu n'as pas récemment entendu parler de lui ? Non ? Tu ne lui as rien découvert ?

DAYA. Moi ? A lui ?

NATHAN. Où sont les messagers ?

DAYA. Là devant.

NATHAN. Par précaution, je vais leur parler moi-même. Viens !... Pourvu qu'il n'y ait rien du patriarche là-dessous. (*Il sort.*)

DAYA. Et moi... moi, je crains tout autre chose. Je gage que la prétendue fille unique d'un juif si riche ne paraît pas un mauvais parti à un musulman... Ah ! c'en est fait du Templier. C'est fait de lui, si je ne tente pas une seconde démarche, si je ne lui découvre pas à elle-même qui elle est... Courage ! saisissons le premier moment que je serai seule avec elle... Et ce sera tout à l'heure précisément, si je l'accompagne... Un premier avertissement ne peut point, dans tous les cas, lui faire de mal. Oui, oui, allons ! A présent, ou jamais ! Allons ! (*Elle suit Nathan.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

La salle du palais de Saladin, où l'on a apporté les sacs d'argent qu'on y voit encore

SALADIN, puis un instant après PLUSIEURS MAMELOUCKS

SALADIN (*en entrant*). Encore cet argent ! Personne ne sait où trouver Al-Hafi, qui, probablement, est engagé dans quelque partie d'échecs où il s'oublie lui-même... et moi en même temps. Mais patience ! Qu'est-ce ?

UN MAMELOUCK. Bonne nouvelle, Sultan. Réjouis-toi, Sultan ! La caravane du Caire arrive.

SALADIN. Bravo, Ibrahim. Bienvenue au messager !... Ah ! enfin, enfin !... Merci pour ta bonne nouvelle.

LE MAMELOUCK (*attendant*). (Rien qu'un merci !)

SALADIN. Qu'attends-tu ? va...

LE MAMELOUCK. Rien de plus pour ma bienvenue ?

SALADIN. Quoi de plus ?

LE MAMELOUCK. Pas de pourboire au bon messager ?... Je serais le premier que Saladin aurait enfin appris à renvoyer sans autre récompense que des paroles !... C'est encore une gloire d'être le premier avec qui il ait lésiné.

SALADIN. Eh bien, prends une de ces bourses.

LE MAMELOUCK. Non, maintenant pas ! Tu pourrais bien me les offrir toutes.

SALADIN. De la fierté !... Allons, tu en auras deux... Sérieusement, il s'en va ? Il me surpasse en générosité ?

Car, sûrement, il doit lui coûter encore plus, à lui, de refuser, qu'à moi de donner... Ibrahim!... Quelle idée m'est donc venue, vers la fin de ma carrière, de vouloir tout d'un coup changer?... Saladin ne veut-il pas mourir en Saladin?... il ne fallait donc pas non plus qu'il vécût en Saladin.

DEUXIÈME MAMELOUCK. Eh bien, Sultan!...

SALADIN. Tu viens m'annoncer...

DEUXIÈME MAMELOUCK. Que le convoi d'Égypte est arrivé.

SALADIN. Je le sais déjà.

DEUXIÈME MAMELOUCK. J'arrive donc trop tard!

SALADIN. Pourquoi trop tard?... Prends pour ta bonne volonté, une ou deux de ces bourses.

DEUXIÈME MAMELOUCK. Cela fait trois.

SALADIN. Oui, si tu sais compter!... Prends-les.

DEUXIÈME MAMELOUCK. Il en viendra peut-être encore un troisième... si d'ailleurs il peut arriver.

SALADIN. Comment cela?

DEUXIÈME MAMELOUCK. Certes, il a bien pu se casser le cou! Car aussitôt que tous trois nous fûmes sûrs de l'arrivée du convoi, nous sautâmes en selle à l'instant. Le premier est tombé; de cette façon je suis resté le premier, et cela, jusqu'à l'entrée de la ville; mais Ibrahim, le drôle, connaît les rues mieux que moi.

SALADIN. Et celui qui est tombé, mon ami, celui qui est tombé?... Galope au devant de lui.

DEUXIÈME MAMELOUCK. C'est ce que je vais faire aussi... et, s'il vit, la moitié de ces bourses est à lui. (*Il sort.*)

SALADIN. Voilà un bon et généreux camarade!... Qui peut se vanter d'avoir de tels mameloucks? Et ne me serait-il donc pas permis de penser que mon exemple ait contribué à les former?... Loin de moi la pensée de leur en donner un autre, sous prétexte qu'il serait meilleur!...

TROISIÈME MAMELOUCK. Sultan...

SALADIN. Es-tu celui qui est tombé?

TROISIÈME MAMELOUCK. Non, je viens seulement t'an-

noncer que l'émir Mansor, qui conduit la caravane, descend de cheval...

SALADIN. Amène-le, vite !... Le voilà lui-même.

SCÈNE II

L'ÉMIR MANSOR, SALADIN

SALADIN. Sois le bienvenu, émir... Eh bien, qu'est-il donc arrivé?... Mansor, Mansor, tu t'es fait longtemps attendre!

MANSOR. Cette lettre t'apprendra quels troubles, dans la Thébaïde, ton Aboul-Kassem a d'abord été obligé d'étouffer, avant que nous pussions nous hasarder à partir. Après cela, j'ai pressé la marche autant qu'il a été possible.

SALADIN. Je te crois, brave Mansor; prends seulement et sur-le-champ, Mansor — pourvu que cela t'agrée — prends seulement au plus vite une nouvelle escorte; tu continueras aussitôt ta route, et tu conduiras à mon père, sur le Liban, la plus forte partie de l'argent.

MANSOR. De grand cœur! De très grand cœur!

SALADIN. Mais ne prends pas une escorte trop faible. Tout n'est plus bien sûr autour du Liban. N'en as-tu rien appris? Les Templiers sont de nouveau en mouvement. Sois bien sur tes gardes!... Viens; où s'est arrêtée la caravane, que je la voie et que j'ordonne tout moi-même?.. Vous autres, je me rendrai de là chez Sittah.

SCÈNE III

Les palmiers devant la maison de Nathan.

LE TEMPLIER (*allant et venant*). Je ne veux plus rentrer chez lui... Il finira bien par se faire voir... On me

remarquait autrefois sitôt et si volontiers!... Nous en arriverons bientôt à ce qu'il ne lui plaise pas que je sois si assidu près de sa maison... Hem!... je suis fort en colère... Qu'est-ce qui m'a donc bien pu tant aigrir contre lui? Il a dit qu'il ne me refusait pas. Et Saladin a pris sur lui de le décider... Comment? Le chrétien serait-il en réalité plus enraciné en moi, qu'en lui le juif?... Qui se connaît bien soi-même? Comment se pourrait-il autrement faire que je lui enviasse tant le petit larcin qu'il a saisi l'occasion de faire aux chrétiens?... Sans doute, ce n'est pas un petit larcin que celui d'un tel chef-d'œuvre!... D'un tel chef-d'œuvre? Et de qui?... Ce n'est pas pourtant de l'esclave qui a coulé cette forme dans le sable aride de la vie, et qui y a donné sa peine? Mais c'est bien plus le chef-d'œuvre de l'artiste qui a médité les formes divines de cette matière fondue et qui les a mises en lumière... Ah! le vrai père de Récha, en dépit du chrétien qui l'a engendrée, c'est... et ce sera éternellement le juif... Si je me la figurais comme une fille chrétienne, si je la voyais tout autrement qu'elle n'est et qu'un tel juif seul pouvait la faire... parle, mon cœur... qu'y aurait-il en elle qui te plût? Rien! Peu de chose! Son sourire, ce ne serait plus que le doux et joli mouvement de ses muscles; oui, ce qui la fait sourire n'aurait plus le charme qui revêt ses lèvres; et ce ne serait plus son sourire. J'en ai vu de plus beaux encore se prostituer à la frivolité, à l'étourderie, à la raillerie, à la fausseté ou à la coquetterie... Et me séduisaient-ils aussi, ceux-là? Excitaient-ils en moi l'envie d'aller consumer ma vie dans leur rayonnement?... Je ne sache pas... Et cependant c'est contre celui qui seul lui a donné ces hautes qualités, que je m'irrite. Comment cela? Pourquoi cela? Ai-je donc mérité les railleries de Saladin au moment de le quitter? Il est assez triste déjà que Saladin ait pu le croire! Combien j'ai dû lui paraître petit! Combien, méprisable!... Et tout cela pour une jeune fille?... Curd, Curd, tu es dans la mauvaise voie, change de route... Et si Daya ne m'avait rapporté que des bavardages im-

possibles à prouver?... Mais le voilà enfin qui sort de chez lui, absorbé dans une conversation... Ah! avec qui?... Avec lui! Avec mon religieux?... Ah! alors il sait tout déjà! il est peut-être déjà dénoncé au patriarche!... Ah! quel embarras ai-je causé!... Se peut-il qu'une étincelle de cette passion-là embrase tant notre cerveau! Vite, résolvons ce qu'il reste à faire... l'attendre ici à l'écart... peut-être le religieux va-t-il le quitter.

SCÈNE IV

NATHAN, LE RELIGIEUX

NATHAN (*s'approchant de lui*). Encore une fois, bon frère, mille remercîments.

LE RELIGIEUX. Et à vous, tout autant.

NATHAN. De vous à moi? Pourquoi?... Pour mon obstination à vous faire accepter ce dont vous n'avez pas besoin?... Encore si la vôtre avait cédé, si vous ne vouliez pas obstinément être plus riche que moi.

LE RELIGIEUX. Du reste le livre ne m'appartient pas, il appartient à la jeune fille : c'est là tout son patrimoine... Il est vrai qu'elle vous a... Dieu veuille seulement que vous n'ayez jamais à vous repentir de ce que vous avez fait pour elle!

NATHAN. Puis-je m'en repentir? Jamais. Soyez sans inquiétude.

LE RELIGIEUX. Mais, mais, les patriarches et les Templiers!...

NATHAN. Ne pourront jamais me faire assez de mal pour m'en faire repentir; n'en parlons plus... Et êtes-vous donc tout à fait certain que ce soit un Templier qui pousse ainsi votre patriarche?

LE RELIGIEUX. Ce ne peut être un autre. Un Templier lui a parlé quelque temps avant, et ce que j'ai entendu avait rapport à cela.

NATHAN. Mais, pourtant, il n'y en a en ce moment qu'un seul à Jérusalem. Et, celui-là, je le connais; celui-là est mon ami. Celui-là est un jeune homme, noble et loyal.

LE RELIGIEUX. D'accord, c'est celui-là même... Mais ce qu'on est, et ce qu'on devrait être dans ce monde, cela ne s'accorde pas toujours bien ensemble.

NATHAN. Hélas, non... Enfin qu'il en soit ce qu'il voudra, mieux ou pis de sa part, avec votre livre, frère, je braverai tout, et je vais directement avec ce livre chez le sultan.

LE RELIGIEUX. Beaucoup de bonheur. Je vous quitte donc ici.

NATHAN. Ne l'avez-vous pas même vue?... Revenez bientôt, revenez souvent nous voir... Pourvu que le patriarche n'apprenne encore rien aujourd'hui!... Mais pourquoi? Dites-lui aujourd'hui même ce que vous voudrez.

LE RELIGIEUX. Mais? non... Adieu! (*Il sort.*) Ne nous oubliez pas, mon frère... Dieu! que ne puis-je en ce moment tomber ici à genoux, sous l'air libre des cieux!... Comme ce nœud qui m'a si souvent tourmenté, se dénoue facilement de lui-même!... Dieu! combien me voilà soulagé de n'avoir plus rien à cacher au monde, de pouvoir me conduire aussi librement en face des hommes qu'en face de toi, qui, seul, ne juges point les hommes d'après leurs actions, parce que, rarement, elles sont leurs actions libres, ô Dieu!...

SCÈNE V

NATHAN, LE TEMPLIER qui vient à lui

LE TEMPLIER. Attendez-moi, Nathan, emmenez-moi avec vous.

NATHAN. Qui m'appelle?... Serait-ce vous, chevalier? Où étiez-vous donc, que je n'ai pu vous conduire chez le sultan?

LE TEMPLIER. Nous nous sommes mutuellement fourvoyés. Ne m'en veuillez pas.

NATHAN. Non; mais Saladin...

LE TEMPLIER. Je sors de chez lui à l'instant...

NATHAN. Vous lui avez parlé? Alors, c'est bon.

LE TEMPLIER. Il veut nous parler à tous deux ensemble...

NATHAN. Encore mieux. Accompagnez-moi. J'allais d'ailleurs chez lui...

LE TEMPLIER. Oserais-je vous demander qui est-ce qui vient de vous quitter?

NATHAN. Ne le connaissez-vous pas?

LE TEMPLIER. N'était-ce pas cette bonne bête de frère lai, qui sert si complaisamment de limier au patriarche?

NATHAN. Cela se peut! Il est au patriarche.

LE TEMPLIER. Le trait n'est pas maladroit : la fourbe envoie devant elle la simplicité.

NATHAN. Oui, si c'est la simplicité stupide... non, si c'est la simplicité pieuse.

LE TEMPLIER. Le patriarche ne croit pas à la simplicité pieuse.

NATHAN. De celui-là, j'en réponds. Il n'aidera jamais son patriarche dans l'accomplissement de rien de déloyal.

LE TEMPLIER. Il y figure du moins... Et ne vous a-t-il rien dit de moi?

NATHAN. De vous? Rien de vous nommément... Il serait peut-être même difficile qu'il sût votre nom.

LE TEMPLIER. En effet.

NATHAN. Il m'a sans doute dit d'un Templier, que...

LE TEMPLIER. Et quoi?

NATHAN. Quelque chose qui ne peut en aucun cas se rapporter à vous!

LE TEMPLIER. Qui sait? Dites...

NATHAN. Que ce Templier m'aurait dénoncé à son patriarche...

LE TEMPLIER. Dénoncé?... Avec sa permission, il en a menti... Écoutez-moi, Nathan... je ne suis pas homme

à déguiser la moindre des choses. Ce que j'ai fait, je l'ai fait. Mais je ne suis pas non plus de ces gens qui soutiennent que tout ce qu'ils ont fait est bien fait. Pourquoi rougirais-je d'une faute? N'ai-je pas la plus ferme intention de la réparer? Et ne sais-je pas, par hasard, jusqu'où un homme doit aller dans une telle circonstance?... Écoutez-moi, Nathan... Je suis le Templier du frère lai, celui qui, selon lui, vous aurait dénoncé... Vous savez ce qui me tourmentait, ce qui faisait bouillir mon sang ; pauvre fou que je suis!... Je vins me jeter corps et âme dans vos bras. Comment vous me reçûtes... avec quel froideur... avec quelle tiédeur... — car la tiédeur est pire encore que la froideur — avec quelle mesure vous prîtes soin de vous dérober à ma demande... avec quelles paroles en l'air vous voulûtes paraître y répondre... tout cela, j'ose encore à peine y penser à présent, afin de rester calme... Écoutez-moi, Nathan... Dans cette agitation, Daya se glissa vers moi, elle me jeta son secret à la tête, et ce secret me parut contenir l'explication de votre conduite énigmatique.

NATHAN. Comment cela?

LE TEMPLIER. Écoutez-moi seulement jusqu'au bout... Je m'imaginais que ce que vous aviez ravi un jour aux chrétiens, vous ne vouliez pas le reperdre par un chrétien. Et il me vint alors à la pensée que le plus court et le meilleur, c'était de vous mettre le couteau sur la gorge.

NATHAN. Le plus court et le meilleur?... Le meilleur? En quoi le meilleur?

LE TEMPLIER. Écoutez-moi, Nathan... Je n'ai nullement bien agi... Vous n'êtes pas du tout coupable... Cette folle de Daya ne sait ce qu'elle dit... elle vous hait... elle ne cherchait ainsi qu'à vous faire arriver une mauvaise affaire... Cela se peut... cela se peut!... Je suis un jeune homme sans cervelle qui ne sait que passer avec ardeur d'un extrémité à l'autre; tantôt faire beaucoup trop, tantôt beaucoup trop peu... cela se peut aussi! Pardonnez-moi, Nathan!

NATHAN. Quand vous vous ouvrez à moi avec tant d'abandon...

LE TEMPLIER. Donc, j'allai trouver le patriarche... Mais je ne vous ai point nommé. C'est un mensonge, comme je l'ai dit. Je n'ai fait que lui raconter la chose d'une manière tout à fait générale, et lui demander son avis... Cela même, je n'aurais pas dû le faire : non, certes... Ne connaissais-je pas déjà le patriarche pour un misérable? Ne pouvais-je pas d'abord simplement m'adresser à vous?... Fallait-il exposer la pauvre enfant à perdre un père tel que vous?... A présent, qu'est-ce que cela fait? La scélératesse du patriarche, toujours si visible, m'a remis au plutôt dans le bon chemin... Mais écoutez-moi, Nathan; écoutez-moi jusqu'au bout... En supposant qu'il doive savoir votre nom, qu'est-ce que cela fait? Qu'importe?... Il peut vous prendre la jeune fille, mais seulement si elle n'est à personne autre qu'à vous. Il peut alors l'arracher de votre maison, mais seulement pour la jeter dans un cloître... Or... donnez-la moi, donnez-la moi seulement, et laissez-le venir. Ha! il sera bien venu de me prendre ma femme... Donnez-la moi, vite!... Qu'elle soit ou non votre fille. Qu'elle soit chrétienne, juive, ou d'aucune religion! C'est égal! c'est égal! Je ne vous ferai de toute ma vie aucune question là-dessus. Qu'il en soit ce qu'il voudra!

NATHAN. Vous imagineriez-vous qu'il me fût indispensable de cacher la vérité?

LE TEMPLIER. Qu'il en soit ce qu'il voudra!

NATHAN. Je n'ai nié à vous... ni, à qui il appartenait de le savoir... qu'elle fût chrétienne et qu'elle ne fût que ma fille d'adoption... Et de ne le lui avoir pas révélé à elle-même, c'est auprès d'elle seule que j'ai à m'en justifier.

LE TEMPLIER. Cela n'est même pas nécessaire auprès d'elle... Jouissez du bonheur de n'être jamais considéré par elle sous un autre aspect! Épargnez-lui donc cette découverte!... C'est encore à vous, à vous seul, qu'il appartient de disposer d'elle. Donnez-la moi! Je vous

en supplie, Nathan; donnez-la moi! Je suis le seul qui puisse la sauver une seconde fois; je le puis... je le veux.

NATHAN. Oui... vous le pouviez, vous le pouviez. Mais, plus maintenant. Il est trop tard.

LE TEMPLIER. Comment cela? Trop tard?

NATHAN. Grâce au patriarche.

LE TEMPLIER. Grâce au patriarche? Grâce à lui? Comment? Aurait-il mérité votre reconnaissance? Comment? comment?

NATHAN. En ce que nous savons maintenant la parenté de Récha, et que nous savons en quelles mains la remettre en sûreté.

LE TEMPLIER. Reconnaissance à lui alors... de ceux qui pourraient lui devoir plus de reconnaissance!

NATHAN. C'est de ces mains-là, qu'il vous faut maintenant l'obtenir et non des miennes.

LE TEMPLIER. Pauvre Récha! Tout t'accable, pauvre Récha! Ce qui serait un bonheur pour d'autres orphelins sera ton malheur!... Nathan!... Et où sont-ils ces parents?

NATHAN. Où ils sont?

LE TEMPLIER. Et que sont-ils?

NATHAN. Elle a surtout retrouvé un frère, à qui il vous la faudra demander.

LE TEMPLIER. Un frère? Qu'est-il ce frère? soldat? ecclésiastique?... Parlez, que je sache ce que je puis espérer.

NATHAN. Ni l'un, ni l'autre, je crois... ou bien tous les deux. Je ne le connais pas encore très bien.

LE TEMPLIER. Et du reste?...

NATHAN. C'est un brave homme, auprès duquel Récha ne se trouvera point mal du tout.

LE TEMPLIER. Un chrétien, chrétien pourtant!... Je ne sais parfois que penser de vous... Ne m'en veuillez pas, Nathan!... Devra-t-elle jouer à la chrétienne parmi les chrétiens? Et ne finira-t-elle pas par devenir ce qu'il lui aura fallu longtemps feindre d'être? Et ces nobles semences que vous avez jetées en elle, la mauvaise

herbe ne finira-t-elle point par les étouffer? Et cela vous inquiète si peu? Et, malgré tout, vous pouvez dire... vous,... qu'elle ne se trouvera point mal auprès de son frère?

NATHAN. Je le pense, je l'espère!.,. S'il lui manquait quelque chose de ce côté, ne nous aurait-elle pas toujours, vous et moi?

LE TEMPLIER. Oh! qu'est-ce qui pourra lui manquer auprès de lui? Ce cher frère ne s'empressera-t-il pas de donner à sa chère sœur, nourriture et vêtements, friandises et parures; et que faut-il de plus à une chère sœur? Eh! sans doute, il lui faut aussi un mari; eh bien, eh bien, le cher frère lui en procurera aussi un, quand il en sera temps, — comme lui seul pourrait lui en trouver un, de bien chrétien et des meilleurs. Nathan! Nathan! Quel ange vous aviez formé, et comme d'autres vont vous le défigurer!

NATHAN. Il n'y a rien à craindre! Il se conservera toujours digne de notre amour.

LE TEMPLIER. Ne dites pas cela! Ne dites pas cela de mon amour, à moi! Car il n'aura encore rien à perdre, rien. Il est encore si peu de chose! Il n'a pas encore de nom. Mais arrêtez!... Soupçonne-t-elle déjà ce qui va lui arriver?

NATHAN. Peut-être, quoique je ne sache pas encore comment.

LE TEMPLIER. C'est encore la même chose! Il faut... il faut, dans tous les cas, que ce soit de moi qu'elle apprenne tout d'abord, ce dont le sort la menace. L'idée où j'étais de ne pas la revoir, de ne pas lui parler, avant que je pusse la nommer mienne, est loin de moi. Je cours...

NATHAN. Où? Restez...

LE TEMPLIER. Vers elle! Pour voir, si cette âme de femme serait assez virile pour prendre l'unique résolution qui soit digne d'elle.

NATHAN. Laquelle?

LE TEMPLIER. Celle de ne pas s'inquiéter plus longtemps de vous, ni de son frère.

NATHAN. Puis?

LE TEMPLIER. Puis de me suivre, quand il lui faudrait pour cela devenir la femme d'un musulman.

NATHAN. Restez, vous ne la trouverez pas; elle est chez Sittah, la sœur du sultan.

LE TEMPLIER. Depuis quand? Pourquoi?

NATHAN. Et voulez-vous y trouver en même temps le frère, vous n'avez qu'à m'y accompagner.

LE TEMPLIER. Le frère?... Lequel?... Celui de Sittah ou de Récha?

NATHAN. Tous les deux peut-être. Venez seulement avec moi. Je vous en prie, venez.

SCÈNE VI

Le harem de Sittah

SITTAH, RÉCHA continuant une conversation

SITTAH. Combien j'ai de joie de ta présence, douce jeune fille!... Mais seulement ne sois pas si oppressée, si timide, si anxieuse... Sois plus gaie, plus parleuse, plus confiante.

RÉCHA. Princesse...

SITTAH. Non pas, pas, princesse!... Appelle-moi Sittah... ton amie... ta sœur. Appelle-moi ta tendre mère!... Je pourrais presque l'être... Si jeune, si sage, si pieuse, que de choses tu sais? Que n'as-tu pas lu?

RÉCHA. Lu?... Sittah, tu te railles de ta petite et naïve sœur. A peine sais-je lire.

SITTAH. A peine lire, menteuse!

RÉCHA. Un peu l'écriture de mon père!... Je croyais que tu parlais des livres.

SITTHA. Sérieusement?

RÉCHA. Très sérieusement. Mon père n'aime guère la froide science contenue dans les livres, qui n'imprime dans le cerveau que des lettres mortes.

SITTAH. Eh! que dis-tu là?... Il n'a peut-être cependant pas tort... Ainsi tout ce que tu sais?..

RÉCHA. C'est de sa bouche que je l'ai appris. Et pour presque tout, je pourrais même te dire comment, quand et pourquoi il me l'a appris.

SITTAH. Tout se retient certainement mieux de cette façon. C'est toute l'âme qui s'instruit.

RÉCHA. Sittah aussi a, sans doute, lu rien ou peu?

SITTAH. Comment cela?... Je ne suis pas orgueilleuse de cet avantage. Mais comment cela? Ta raison de parler ainsi, dis-la hardiment, ta raison.

RÉCHA. Vous êtes si simple, si franche, si naturelle, si semblable à vous-même et à vous seule...

SITTAH. Eh bien?

RÉCHA. Et les livres nous laissent rarement ainsi, à ce que dit mon père.

SITTAH. Oh! quel homme que ton père!

RÉCHA. N'est-ce pas?

SITTAH. Comme il touche toujours droit au but!

RÉCHA. N'est-ce pas?... Et ce père...

SITTAH. Qu'as-tu, mon amour?

RÉCHA. Ce père...

SITTAH. Dieu! tu pleures?

RÉCHA. Et ce père... Ah! il faut que je le dise! Mon cœur a besoin d'air, il en a besoin... (*Elle se jette à ses pieds, en fondant en larmes.*)

SITTAH. Enfant, que t'est-il arrivé? Récha?

RÉCHA. Ce père, il faut... il faut que je le perde!

SITTAH. Toi? Le perdre? Lui?... Comment cela?... Calme-toi... Jamais!... Lève-toi!

RÉCHA. Ce n'est pas en vain que tu m'auras offert d'être mon amie, ma sœur!

SITTAH. Oui, je la suis, je la suis... Lève-toi, autrement j'appellerais du secours.

RÉCHA (*Elle se lève et se remet.*) Ah! pardonne, pardonne!... Ma douleur m'a fait oublier qui tu es : devant Sittah, il n'est permis ni de gémir, ni de se livrer au désespoir. La calme et froide raison doit seule tout dompter. De quoi ne triomphe-t-elle pas en elle?

SITTAH. Eh bien?

RÉCHA. Non, mon amie, ma sœur ne consentira pas, elle ne consentira jamais à ce que je sois contrainte à avoir un autre père.

SITTAH. Un autre père? par contrainte? Toi? Qui le pourrait, qui oserait même le vouloir?...

RÉCHA. Ah! tu ne connais pas cette bonne et mauvaise Daya? Eh bien, que Dieu la récompense... qu'il lui pardonne... elle m'a tant fait de bien... elle veut tant me faire de mal!

SITTAH. Du mal, à toi?... Il faut alors qu'elle ait bien peu de bonté!

RÉCHA. Beaucoup, beaucoup pourtant!

SITTAH. Qui est-elle?

RÉCHA. Une chrétienne qui a pris soin de mon enfance, et avec tant de sollicitude! — Tu ne le crois pas? — qui m'a laissée m'apercevoir si peu que je n'avais pas de mère!... Que Dieu le lui rende!... mais qui m'a jetée dans de telles angoisses, dans de tels tourments!

SITTAH. Et à propos de quoi? Pourquoi? Comment?

RÉCHA. Ah! la pauvre femme!... je te l'ai dit... elle est chrétienne... c'est par affection qu'elle me tourmente... c'est un de ces fanatiques qui s'imaginent connaître la seule vraie et universelle route qui mène à Dieu!

SITTAH. Ah! je comprends.

RÉCHA. Et qui se sentent obligés de ramener dans cette voie ceux qui s'en écartent... A peine peuvent-ils en agir autrement. Car, s'il est vrai que cette voie seule soit, en effet, la véritable, comment peuvent-ils consentir à voir leurs amis en prendre une autre... qui mène à la perte, à la perte éternelle? Il faudrait donc qu'il leur fût possible d'aimer et de haïr en même temps... Aussi, n'est-ce pas cela qui me force à me plaindre enfin d'elle hautement. Ses soupirs, ses avis, ses supplications, ses menaces, je les aurais volontiers supportés plus longtemps, oui, volontiers; cela me donnait même toujours de bonnes et utiles idées. Et qui n'est pas flatté intérieurement de se sentir de qui que ce soit, si aimé et si

chéri, que l'on ne puisse supporter l'idée d'être un jour séparé de lui pour l'éternité!

SITTAH. C'est très vrai.

RÉCHA. Mais... mais... cela va trop loin! Je ne puis plus rien opposer, ni patience, ni réflexion, rien.

SITTAH. Comment? A quoi?

RECHA. A ce qu'elle vient à l'instant de me révéler malgré moi. A l'instant seulement. Nous passions, en venant ici, près d'une église chrétienne. Tout à coup elle s'arrête; elle semblait combattre avec elle-même; les yeux mouillés de larmes, elle regardait tantôt le ciel, tantôt moi. « Tiens, me dit-elle enfin, abrégeons le chemin, en traversant cette église. » Elle marche, je la suis et mes yeux erraient avec effroi sur ces ruines chancelantes. Elle s'arrête de nouveau, et je me vois au milieu des débris d'un autel écroulé. Qu'ai-je éprouvé, quand, pleurant à chaudes larmes, les mains jointes, elle se jeta à mes pieds?...

SITTAH. Chère enfant!

RÉCHA. Et au nom du Dieu qui, en ce lieu même, avait exaucé tant de prières, et fait tant de miracles, elle me conjura... elle me conjura avec l'expression de la vraie compassion, d'avoir pitié de moi-même!... au moins, de lui pardonner, si elle me révélait les droits que son Église a sur moi...

SITTAH. (Malheureuse!... C'est ce que je soupçonnais!)

RÉCHA. Que je suis d'un sang chrétien, que je suis baptisée, que je ne suis point la fille de Nathan, qu'il n'est pas mon père!... Sittah, Sittah, me voilà de nouveau à tes pieds...

SITTAH. Récha! Non pas, lève-toi!... Voici mon frère, lève-toi.

SCÈNE VII

Les précédents, SALADIN

SALADIN. Qu'y a-t-il, ma sœur?
SITTAH. Elle est au désespoir, Dieu!
SALADIN. Qui donc?
SITTAH. Tu sais bien...
SALADIN. La fille de notre Nathan? Qu'a-t-elle?
SITTAH. Reviens à toi, mon enfant!... Le sultan...
RÉCHA (*se traînant sur les genoux, jusqu'aux pieds de Saladin, la tête baissée jusqu'à terre*). Je ne me relèverai point... je ne lèverai pas mes regards sur le sultan... je n'admirerai dans ses yeux, ni sur son front le reflet de la justice et de la bonté éternelles, avant que...
SITTAH. Lève-toi... lève-toi...
RÉCHA. Avant qu'il m'ait promis...
SALADIN. Allons, je te le promets... que ce soit ce que ça voudra.
RÉCHA. Rien de plus, rien de moins que de me laisser mon père, et de me laisser à lui... Je ne sais pas encore quel autre demande à être mon père... quel autre ose le demander. Je ne veux même pas le savoir. Mais n'y a-t-il que le sang qui fasse les pères, rien que le sang?
SALADIN. Je devine... Qui donc a été assez cruel pour te mettre, à toi, de pareilles choses en tête? Est-ce donc déjà une chose accomplie, démontrée?
RÉCHA. Il le faut bien! Daya le tient de ma nourrice.
SALADIN. De ta nourrice?
RÉCHA. Qui, en mourant, s'est crue obligée de le lui confier.
SALADIN. En mourant!... Ne délirait-elle point déjà?... Et cela fût-il vrai! Eh bien, ce n'est pas le sang, tant s'en faut, pas le sang seulement qui fait les pères! A peine fait-il les pères chez les animaux! Au plus donne-t-il le droit de transmettre son nom!... Ne te laisse

donc pas aller au chagrin.... Écoute : aussitôt que les deux pères viendront se disputer ta possession... laisse-les tous deux. Prends-en un troisième... prends-moi pour ton père !

SITTAH. Oh ! fais cela, fais cela.

SALADIN. Je serai un bon père, un excellent père !... Mais attends, il me vient encore à l'esprit quelque chose de meilleur... Quel besoin as-tu d'un père ? Si la mort te l'enlevait ? Le temps est venu de chercher celui qui doit vivre avec nous du même pas... N'en connais-tu aucun ?...

SITTAH. Ne la fais pas rougir.

SALADIN. Au contraire, c'est ce que je me proposais. Si la rougeur embellit tant les laides, ne fait-elle pas plus belles encore les belles ?... J'ai mandé ici ton père Nathan et quelqu'un d'autre aussi... Devines-tu ?... Ici, tu me le permettras, Sittah ?

SITTAH. Frère !...

SALADIN. Et c'est devant lui que tu vas avoir beaucoup à rougir, chère enfant.

RÉCHA. A rougir, devant qui ?

SALADIN. Petite hypocrite ! Aimerais-tu mieux pâlir ?... Ce sera comme tu voudras, ou comme tu pourras ! (*Une esclave entre et s'approche de Sittah.*) Ne sont-ils pas déjà là peut-être ?

SITTAH. C'est bien, fais-les entrer. — Ce sont eux, frère.

SCÈNE DERNIÈRE

NATHAN, LE TEMPLIER, LES PRÉCÉDENTS

SALADIN. Ah ! mes chers et bons amis !... Toi, Nathan, il faut que je te dise avant tout qu'à présent tu peux, aussitôt que tu le voudras, envoyer reprendre ton argent...

NATHAN. Sultan !...

SALADIN. J'en ai même à ton service...

NATHAN. Sultan!...

SALADIN. La caravane est là. Me voilà redevenu plus riche que je ne l'ai été depuis longtemps... Allons, dis-moi ce dont tu aurais besoin, pour entreprendre quelque affaire considérable. Car vous aussi, vous aussi négociants, vous ne pouvez jamais avoir assez d'argent comptant.

NATHAN. Et pourquoi d'abord parler de ces misères?... Je vois là des yeux pleins de larmes, qu'il m'est plus important de sécher. (*Il s'approche de Récha.*) Tu as pleuré? Qu'as-tu?... Tu es pourtant encore ma fille?

RÉCHA. Mon père!...

NATHAN. Nous nous entendons. Cela suffit... rassure-toi, calme-toi! Pourvu que ton cœur soit encore à toi, pourvu que ton cœur ne redoute aucune autre perte... ton père n'est pas perdu pour toi.

RÉCHA. Aucune autre, aucune autre!...

LE TEMPLIER. Aucune autre?... Alors, je me suis trompé. Ce que l'on ne craint pas de perdre, on n'a jamais cru, ni désiré le posséder... Très bien! Très bien!... Cela change tout, Nathan, cela change tout... Saladin, nous sommes venus sur ton ordre. Mais je t'avais trompé; maintenant ne te mets plus en peine de rien.

SALADIN. Encore cette vivacité, jeune homme!... Faut-il donc que tout aille au devant de tes désirs et les prévienne?

LE TEMPLIER. Mais tu entends, tu vois, sultan!

SALADIN. Oui, vraiment... Il est assez fâcheux que tu n'aies pas été plus sûr de ton fait.

LE TEMPLIER. A présent, j'en suis sûr.

SALADIN. Qui se targue ainsi d'un bienfait, l'annule. Celle que tu as sauvée, n'est pas devenue pour cela ta propriété. Autrement, il serait un héros tout aussi grand que toi, le bandit que sa rapacité jette dans le feu. (*Il s'approche de Récha et l'amène au Templier.*) Viens, chère enfant, viens; n'y regarde pas de si près avec lui : car, s'il était autrement, s'il était moins fier et moins impétueux, il ne t'aurait pas sauvée. Compense l'un par l'autre... Viens, fais-le rougir, fais ce

qu'il lui appartenait de faire! Déclare-lui ton amour! Donne-toi à lui. Et s'il te repousse, s'il oublie jamais combien tu auras plus fait pour lui par cette démarche, qu'il n'a fait pour toi; — qu'a-t-il donc fait pour toi? Il a avalé un peu de fumée? C'est bien vrai! — c'est qu'il n'a rien de mon frère, de mon Assad! C'est qu'il porte son masque, mais n'a point son cœur. Viens, chère...

SITTAH. Va, va, mon amour, va! Pour ta reconnaissance, ce sera encore peu, ou même rien.

NATHAN. Arrête, Saladin! arrête, Sittah!

SALADIN. Toi aussi?

NATHAN. Il y a encore à consulter...

SALADIN. Qui le nie? Sans contredit, Nathan, un tel père adoptif doit être entendu; avant tout autre, si tu veux... Tu vois que je connais où en sont les choses.

NATHAN. Pas encore tout à fait!... Ce n'est pas de moi que je parle; c'est une autre personne, une tout autre personne que moi, que je demande à faire consulter, Saladin.

SALADIN. Qui?

NATHAN. Son frère.

SALADIN. Le frère de Récha?

NATHAN. Oui.

RÉCHA. Mon frère? J'ai donc un frère?

LE TEMPLIER (*sortant tout à coup de sa distraction silencieuse et farouche.*) Où est-il, ce frère? Pas encore ici? C'est ici cependant que je devais le trouver.

NATHAN. Patience!

LE TEMPLIER (*avec une extrême amertume*). Il lui a trouvé un père... ne va-t-il pas lui inventer un frère?

SALADIN. Il ne manquait que cela! chrétien! Un soupçon si bas ne serait point sorti des lèvres d'Assad. Allons, continue.

NATHAN. Pardonne-lui!... Je lui pardonne volontiers... Qui sait ce qu'à sa place, à son âge, nous aurions pensé?... (*S'approchant de lui avec amitié.*) C'est naturel, chevalier... le soupçon suit la méfiance... mais si vous aviez daigné sur-le-champ me dire votre vrai nom...

LE TEMPLIER. Comment?

NATHAN. Vous n'êtes pas un Stauffen.

LE TEMPLIER. Que suis-je donc?

NATHAN. Vous ne vous appelez pas Curd de Stauffen.

LE TEMPLIER. Comment est-ce que je m'appelle donc?

NATHAN. Vous vous appelez Leu de Filneck.

LE TEMPLIER. Comment?

NATHAN. Vous êtes interdit?

LE TEMPLIER. A bon droit! Qui dit cela?

NATHAN. Moi, qui puis encore vous en dire davantage, bien davantage. Je ne vous accuse cependant pas de mensonge.

LE TEMPLIER. Ah!

NATHAN. Il se peut que l'autre nom vous appartienne aussi.

LE TEMPLIER. Je dois le croire! — (Dieu le fait-il parler?)

NATHAN. Car votre mère... était une Stauffen. Son père, votre oncle, vous a élevé, et vos parents vous ont confié à lui en Allemagne, quand, éprouvés là-bas par le rude climat, ils revinrent dans ce pays... Votre oncle s'appelait Curd de Stauffen, il vous a peut-être adopté pour fils... Y a-t-il longtemps que vous vîntes ici avec lui? Vit-il encore?

LE TEMPLIER. Que dire?... Nathan!... Tout cela est exact. Il est mort : je vins ici avec le dernier renfort de notre Ordre... Mais, mais... quel rapport tout cela a-t-il avec le frère de Récha?

NATHAN. Votre père...

LE TEMPLIER. Comment? Vous l'avez aussi connu, lui?

NATHAN. Il était mon ami.

LE TEMPLIER. Il était votre ami! Est-ce possible, Nathan?

NATHAN. Il se nommait Wolf de Filneck, mais il n'était pas Allemand...

LE TEMPLIER. Vous savez cela aussi?

NATHAN. Il avait épousé une Allemande, et n'avait accompagné votre mère que peu de temps en Allemagne...

LE TEMPLIER. Assez, je vous en supplie!... Le frère de Récha? Le frère de Récha?

NATHAN. C'est vous.

LE TEMPLIER. Moi? Moi, son frère?

RÉCHA. Lui, mon frère?

SITTAH. Frère et sœur!

SALADIN. Eux?

RÉCHA (*allant au Templier*). Ah! mon frère!

LE TEMPLIER (*reculant*). Votre frère!

RÉCHA (*s'arrêtant et se tournant vers Nathan*). Cela ne se peut, cela ne se peut, son cœur n'en sait rien!... Nous sommes des trompeurs, Dieu!

SALADIN (*au Templier*). Des trompeurs? Comment? Le penses-tu? Le peux-tu penser? Trompeur toi-même! Car tout en toi n'est que mensonge : visage, voix, démarche, rien n'est à toi. Ne pas vouloir reconnaître une telle sœur! va!

LE TEMPLIER (*s'approchant de lui humblement*). N'interprète point en mal ma surprise, sultan! Dans une situation où jamais ton Assad n'a pu se trouver, ne méconnais ni lui, ni moi. (*Courant à Nathan.*) Vous me prenez et me donnez à pleines mains, Nathan... Non, vous me donnez plus que vous ne me prenez, infiniment plus. (*Se jetant au cou de Récha.*) Oh! ma sœur! ma sœur!

NATHAN. Blanda de Filneck.

LE TEMPLIER. Blanda! Blanda?... Non plus, non plus votre Récha?... Dieu! Vous la repoussez! Nathan! Nathan! Pourquoi l'en faire souffrir, elle!

NATHAN. Et comment?... Oh! mes enfants, mes enfants!... Le frère de ma fille n'est-il pas aussi mon enfant... s'il le veut? (*Pendant qu'il s'abandonne à leurs embrassements, Saladin surpris et agité s'approche de sa sœur.*)

SALADIN. Que dis-tu, sœur?

SITTAH. Je suis émue..

SALADIN. Et moi... je frémis d'avance d'une émotion plus grande encore. Prépares-y toi de ton mieux.

SITTAH. A quoi?

SALADIN. Nathan, un mot, un seul!... (*Pendant que Nathan s'approche de lui, Sittah va au frère et à la sœur, pour leur témoigner son intérêt. Nathan et Saladin parlent à voix basse.*) Écoute, écoute donc, Nathan! Ne disais-tu pas tout à l'heure?

NATHAN. Quoi?

SALADIN. Que leur père n'était pas de l'Allemagne, qu'il n'était pas Allemand. Qu'était-il donc? D'où était-il?

NATHAN. Il n'a jamais voulu me le confier. Je ne sais rien là-dessus de sa bouche.

SALADIN. Et ce n'était pas non plus un Franc; il n'était pas de l'Occident?

NATHAN. Oh! il est certain que non... Il parlait au mieux le persan...

SALADIN. Le persan? Le persan? Que me faut-il de plus?... C'est lui! C'était lui!

NATHAN. Qui?

SALADIN. Mon frère! c'est certain! Mon Assad! C'est tout à fait certain.

NATHAN. Eh bien, puisque tu l'as deviné de toi-même, prends-en l'assurance dans ce livre. (*Il lui tend le bréviaire.*)

SALADIN (*le parcourant avidement*). Ah! c'est son écriture; je la reconnais.

NATHAN. Ils ne savent encore rien... C'est à toi qu'il appartient de leur en apprendre ce que tu voudras.

SALADIN (*après avoir feuilleté le livre*). Ne pas reconnaître les enfants de mon frère!... mes neveux!... mes enfants!... Moi! ne pas les reconnaître? Moi! Te les laisser à toi? (*Haut.*) Ce sont eux! ce sont eux, Sittah! Ce sont eux! Tous deux sont les enfants de mon frère, du tien... (*Il court les embrasser.*)

SITTAH (*le suivant*). Qu'est-ce que j'entends!.. Pouvait-il en être autrement?

SALADIN (*au Templier*). Maintenant, mauvaise tête, te voilà forcé, oui, forcé de m'aimer (*A Récha*). Et maintenant, me voilà ce que je t'offrais d'être, et que tu le veuilles ou non.

SITTAH. Moi aussi, moi aussi !

SALADIN (*au Templier*). Mon fils ! mon Assad, fils de mon Assad !

LE TEMPLIER. Moi, de ton sang ! Ainsi donc ces rêves dont on a bercé mon enfance, c'étaient... plus que des rêves ! (*Il se jette à ses pieds.*)

SALADIN (*le relevant*). Voyez le mauvais ! Il en savait quelque chose, et il a voulu faire de moi son assassin. Attends ! (*Ils s'embrassent de nouveau. — Le rideau baisse.*)

FIN DE NATHAN

MISS SARA SAMPSON

PERSONNAGES

SIR WILLIAM SAMPSON.

MISS SARA, sa fille.

MELLEFONT.

MARWOOD, ancienne maîtresse de Mellefont.

ARABELLA, jeune enfant, fille de Marwood.

WAITWELL, vieux serviteur de sir W. Sampson.

NORTON, domestique de Mellefont.

BETTY, femme de chambre de miss Sara.

HANNA, femme de chambre de Marwood.

UN AUBERGISTE ET QUELQUES PERSONNAGES SECONDAIRES.

MISS SARA SAMPSON

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

1755

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

La salle d'une auberge

Sir WILLIAM SAMPSON, WAITWELL, entrant en habits de voyage.

SIR WILLIAM. C'est ici qu'est ma fille? Ici, dans cette misérable auberge?

WAITWELL. C'est que sans doute il a eu soin de choisir la plus misérable de toutes celles de cette petite ville, pour son repaire. La canaille cherche toujours l'ombre, parce que c'est la canaille. Mais à quoi cela lui servirait-il, quand même elle pourrait se cacher du monde entier? Le remords est plus fort que le blâme de l'univers. Ah! voilà que vous pleurez, que vous pleurez de nouveau, sir!... sir!

SIR WILLIAM. Laisse-moi pleurer, mon vieux et brave serviteur. Ou ne serait-elle plus digne de mes larmes?

WAITWELL. Si! Elle est digne de vos larmes, fussent-elles des larmes de sang.

SIR WILLIAM. Alors, laisse-moi pleurer.

WAITWELL. Faut-il que l'enfant la meilleure, la plus belle, la plus innocente, qui fut sous le soleil, se soit laissé entraîner! Ah! ma petite Sara, ma petite Sara! Je t'ai vu grandir : cent fois, je t'ai portée enfant sur ces bras; sur ces bras où ton sourire, ton bégaiement me charmaient. Chacune de tes mines enfantines me révélait l'aurore d'une intelligence, d'une affabilité, d'une...

SIR WILLIAM. Oh! tais-toi. Les faits ne déchirent-ils pas assez déjà mon cœur? Veux-tu par le souvenir du bonheur enfui, rendre encore plus infernal mon tourment? Rends-moi le service de changer de langage. Blâme-moi, fais-moi un crime de ma tendresse, grossis la faute de ma fille, pousse-moi autant que possible à l'aversion pour elle, enflamme encore davantage ma fureur contre son maudit ravisseur; dis-moi que Sara n'a jamais été vertueuse, sans quoi elle n'aurait pas si facilement cessé de l'être; dis-moi qu'elle ne m'a jamais aimé, sans quoi elle ne m'aurait pas clandestinement abandonné.

WAITWELL. Dire cela, ce serait mentir; mentir effrontément et odieusement. Le remords de ce mensonge me torturerait à mon lit de mort, et je mourrais désespéré comme un vieux scélérat. Non; la petite Sara a aimé son père, et certes, certes, elle l'aime encore. Si vous vouliez en être convaincu, sir, je la reverrais aujourd'hui même dans vos bras.

SIR WILLIAM. Oui, Waitwell, je ne demande qu'à en être convaincu. Je ne puis pas me passer d'elle plus longtemps : elle est le soutien de ma vieillesse, et si elle n'aide à adoucir le triste reste de mes jours, qui donc le fera? Si elle m'aime encore, sa faute est oubliée. Ç'a été la faute d'une jeune fille sensible, et sa fuite, c'est la preuve de son repentir. De telles fautes valent mieux que des vertus forcées... Mais, je le sens, Waitwell, je le sens : quand même ces fautes seraient de vrais crimes, quand elles seraient l'effet prémédité du vice; ah! je lui pardonnerais encore. J'aimerais mieux être

aimé par une fille vicieuse, que de ne l'être par aucune.

WAITWELL. Séchez vos larmes, cher sir! J'entends quelqu'un. C'est sans doute l'aubergiste qui vient nous recevoir.

SCÈNE II

L'AUBERGISTE, SIR W. SAMPSON, WAITWELL

L'AUBERGISTE. De si grand matin, messieurs, de si grand matin? Soyez les bienvenus! Sois le bienvenu, Waitwell. Vous avez sans doute voyagé la nuit? Est-ce là ce monsieur, dont tu m'as parlé hier?

WAITWELL. Oui, c'est lui et j'espère que, pour nos conventions, tu...

L'AUBERGISTE. Monseigneur, je suis tout à votre service. Peu m'importe de savoir ou non quelles causes vous amènent ici, et pourquoi vous voulez vous cacher chez moi. Un hôtelier prend son argent et laisse ses hôtes agir à leur guise. Waitwell m'a cependant dit que vous voulez un peu surveiller l'étranger qui s'est installé chez moi avec sa petite, depuis quelques semaines. Mais j'espère que vous ne lui causerez aucun désagrément. Vous donneriez mauvais renom à ma maison. et de certaines gens en prendraient texte pour la quitter. Il faut que nous autres, nous recevions toute espèce de personnes, pour gagner notre vie...

SIR WILLIAM. N'ayez aucun souci : conduisez-moi seulement dans la chambre que Waitwell a retenue pour moi. Je viens ici dans les intentions les plus honnêtes.

L'AUBERGISTE. Je ne veux point connaître vos secrets, monseigneur. La curiosité n'est pas du tout mon faible. J'aurais pu, par exemple, savoir depuis longtemps, quel est cet étranger que vous voulez surveiller, mais je ne l'ai point voulu. Tout ce que j'ai appris, c'est qu'il a dû s'enfuir avec cette personne. Cette bonne petite, quelle

qu'elle soit, reste tout le jour enfermée dans sa chambre et pleure.

SIR WILLIAM. Et pleure?

L'AUBERGISTE. Et pleure, oui... Mais, monseigneur, pourquoi pleurez-vous? La jeune fille doit vous toucher de près. Vous n'êtes pourtant pas...

WAITWELL. Ne l'arrête pas plus longtemps.

L'AUBERGISTE. Venez. Une simple cloison vous séparera de la jeune fille, qui vous touche de si près, et qui peut-être...

WAITWELL. Tu veux donc à toute force savoir...

L'AUBERGISTE. Non, Waitwell, je ne veux rien savoir.

WAITWELL. Alors, fais vite et conduis-nous où tu dois, avant que toute la maison soit éveillée.

L'AUBERGISTE. Veuillez donc avoir l'obligeance de me suivre, monseigneur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III

Le rideau du milieu de la scène se lève : — La chambre de Mellefont

MELLEFONT, puis SON DOMESTIQUE

MELLEFONT (*non vêtu, dans un fauteuil*). Encore une nuit que je n'aurais pu passer plus cruellement à la question... Norton!... J'ai besoin de voir figure humaine. Si je restais seul avec mes pensées, elles pourraient me mener trop loin... Hé! Norton! Il dort encore. Mais n'est-ce pas de la cruauté de ne pas laisser dormir le pauvre diable? Qu'il est heureux! Pourtant, je ne veux pas d'homme heureux autour de moi... Norton!

NORTON (*venant*). Monsieur!

MELLEFONT. Habille-moi!... Oh! ne me fais pas cette figure rechignée. Quand je pourrai dormir plus longtemps, je te permettrai aussi de plus longtemps dormir. Si tu ne veux pas que je te fasse souvenir de ta faute, aie au moins de la compassion pour moi.

NORTON. De la compassion. monsieur? De la compassion pour vous? Je sais où mieux adresser ma compassion.

MELLEFONT. Et où donc?

NORTON. Ah! laissez-moi vous habiller, et ne m'interrogez pas.

MELLEFONT. Bourreau! faut-il que tes reproches aussi réveillent ma conscience? Je te comprends : je sais qui excite ta compassion : mais, à chacun son lot. C'est juste : n'aie pas de compassion pour moi, maudis-moi dans ton cœur, mais... maudis-toi aussi.

NORTON. Moi aussi?

MELLEFONT. Oui, parce que tu sers un misérable, que la terre ne devrait point porter, et parce que tu t'es rendu complice de son forfait.

NORTON. Moi, complice de votre forfait? Comment cela?

MELLEFONT. Comment cela? Par ton silence.

NORTON. A ravir! Dans l'emportement de votre passion, un mot m'aurait coûté la vie... Et tel que je vous connaissais, vous avais-je trouvé jusque-là assez mauvais, pour que tout espoir d'un retour sur vous-même fût perdu? Quelle vie ne vous avais-je pas vu jusque-là mener! C'est dans la société de joueurs et de vagabonds — vous savez qui je veux dire, malgré tous leurs titres d'esquires et autres semblables — que vous avez dissipé une fortune qui aurait pu vous ouvrir la carrière des plus honorables charges. Et votre commerce coupable avec toute espèce de femmes, particulièrement avec la Marwood...

MELLEFONT. Eh bien, cette manière de vivre, c'était la vertu en comparaison de ma vie actuelle. J'y ai mangé ma fortune, soit. La punition arrivera, et je sentirai assez tôt tout ce que le dénûment a de dur et d'humiliant. J'étais en commerce avec des femmes vicieuses, soit. J'étais plus souvent entraîné que séducteur; et celles mêmes que je séduisais, voulaient être séduites... Mais je n'avais encore sur la conscience la séduction d'aucune femme vertueuse. Je n'avais encore jeté au-

cune femme innocente dans le malheur. Je n'avais encore arraché aucune Sara de la maison d'un père chéri, et n'en avais séduit aucune à suivre un misérable, qui d'aucune manière ne pût plus devenir son époux. Je n'avais... Qui entre déjà de si bonne heure chez moi?

SCÈNE IV

BETTY, MELLEFONT, NORTON

NORTON. C'est Betty.

MELLEFONT. Déjà levée, Betty? Comment va ta maîtresse?

BETTY. Comment elle va? (*Sanglotant.*) Ce ne fut que bien après minuit que je finis par obtenir d'elle qu'elle allât se reposer. Elle dormit quelques instants; mais, Dieu! Dieu! quel sommeil! Tout à coup elle se leva toute droite, s'élança du lit et vint tomber dans mes bras, la malheureuse! comme si elle était poursuivie par un assassin. Elle tremblait et une sueur froide mouillait son pâle visage. Je mis tout en œuvre pour la calmer; mais jusqu'au matin elle ne m'a répondu que par ses larmes silencieuses. Enfin elle m'a envoyé coup sur coup à votre porte, écouter si vous étiez éveillé! Elle veut vous parler. Vous seul pouvez la consoler. Faites-le donc, monsieur et cher seigneur, faites-le donc. Mon cœur éclatera si elle persiste dans un tel état d'angoisse.

MELLEFONT. Va lui dire, Betty, que je serai dans un instant auprès d'elle.

BETTY. Non, elle veut venir elle-même chez vous.

MELLEFONT. Eh bien, dis-lui donc, que je l'attends... Hélas! (*Betty sort.*)

SCÈNE V

MELLEFONT, NORTON

NORTON. Dieu, la pauvre miss!

MELLEFONT. Quelles sensations veux-tu, par cette exclamation, éveiller en moi? Regarde, voilà la première larme qui ait coulé sur ma joue depuis mon enfance... C'est une mauvaise préparation à recevoir une affligée qui cherche à être consolée. Pourquoi aussi est-ce auprès de moi qu'elle cherche des consolations? Mais où en chercherait-elle ailleurs?... Il faut me calmer... (*Il s'essuie les yeux.*) Où est cette fermeté, avec laquelle je pouvais voir pleurer? Où s'en est allé ce don de dissimulation, qui me faisait dire et paraître ce que je voulais? Eh bien, elle va venir et je ne saurai point arrêter ses larmes : et tout troublé, je rougirai devant elle ; et je resterai en sa présence comme un coupable condamné. Conseille-moi donc ce qu'il faut faire, ce qu'il faut dire.

NORTON. Il faut acquiescer à ses désirs.

MELLEFONT. Ce serait une nouvelle cruauté à son endroit. C'est à tort qu'elle se flatte de la célébration d'une cérémonie qui, à cette heure, ne se peut célébrer dans le royaume, sans entraîner notre ruine complète.

NORTON. Alors, faites en sorte de le quitter. Pourquoi tardons-nous? Pourquoi les jours, pourquoi les semaines se succèdent-elles? Croyez-moi. Dès demain embarquez-vous. Peut-être votre chagrin ne vous suivra-t-il pas tout entier au delà de la mer; peut-être le sien diminuera-t-il ; peut-être dans un autre pays...

MELLEFONT. Tout cela, je l'espère moi-même... Silence, la voici. Comme le cœur me bat!...

SCÈNE VI

SARA, MELLEFONT, NORTON

MELLEFONT (*allant à la rencontre de Sara*). Vous avez passé une nuit agitée, ma très chère miss?

SARA. Ah! Mellefont, si encore ce n'avait été qu'une nuit agitée...

MELLEFONT (*au domestique*). Laisse-nous.

NORTON (*s'éloignant*). Je ne voudrais pas non plus rester là, quand chaque minute devrait m'être comptée à prix d'or.

SCÈNE VII

SARA, MELLEFONT

MELLEFONT. Vous êtes faible, ma chère miss. Veuillez vous asseoir.

SARA. (*Elle s'assied.*) Je vous dérange de bien bonne heure; et vous me pardonnerez de recommencer mes plaintes dès le matin.

MELLEFONT. Très chère miss, vous voulez dire que vous ne pouvez me pardonner d'avoir laissé passer encore un lever du soleil, sans avoir mis fin à vos plaintes.

SARA. Qu'est-ce que je ne vous pardonnerais pas? Vous savez ce que je vous ai déjà pardonné. Mais voici la neuvième semaine, Mellefont, la neuvième semaine qui commence aujourd'hui, et que cette misérable maison me voit toujours sur le même pied qu'au premier jour.

MELLEFONT. Ainsi, vous doutez de mon amour?

SARA. Moi, douter de votre amour? Non, je sens trop mon malheur, je le sens trop, pour m'enlever moi-même cette seule et dernière espérance de le voir s'adoucir.

MELLEFONT. Comment donc ma très chère miss

peut-elle concevoir de l'inquiétude, à l'occasion de la remise d'une cérémonie?

SARA. Ah! Mellefont, pourquoi faut-il que j'aie une autre idée de cette cérémonie! Mais vous suspectez toujours la manière de penser des femmes. Je m'imagine que c'est là une obéissance plus intime au ciel. En vain ai-je longuement hier soir essayé de me conformer à vos idées, et de chasser de ma poitrine le doute que vous avez déjà pris plus d'une fois pour de la défiance. J'ai combattu avec moi-même, et j'ai réussi à étourdir mon intelligence; mais mon cœur et mes sensations intimes ont tout d'un coup réduit en monceaux l'édifice à grand'peine élevé de mes résolutions. Au milieu de mon sommeil, des voix vengeresses me réveillèrent, auxquelles mon imagination s'unissait pour me torturer. Quelles images; quelles images horribles bondissaient autour de moi! Je voudrais bien croire que ce fut un rêve...

MELLEFONT. Comment? Ma sage Sara pourrait-elle croire que ce fût autre chose? Rêve, chère miss, rêve... Combien l'homme est malheureux! Son créateur n'a-t-il point, dans l'empire de la réalité, trouvé assez de tourments pour lui? Faut-il que pour les augmenter, il ait créé encore en lui le royaume plus vaste des songes.

SARA. N'accusez pas le Ciel! Il a laissé les songes en notre pouvoir. Les songes se règlent sur nos actes, et quand ces actes sont conformes au devoir et à la vertu, alors les songes qui les accompagnent servent à augmenter notre repos et notre joie. Rien qu'une seule chose, rien qu'une bénédiction qui descende sur nous d'un messager de paix, au nom de l'éternelle Bonté, et mon imagination dérangée se guérira. Hésitez-vous encore à faire quelques jours plus tôt, par amour pour moi, ce que vous avez l'intention de faire? Ayez pitié de moi, et réfléchissez que, lors même que vous ne m'affranchiriez par là que des tourments de l'imagination, ces tourments imaginaires n'en sont pas moins des tourments, et pour ceux qui les ressentent de véritables tortures... Ah! que ne puis-je vous rendre, en les ra-

contant, les frayeurs de la nuit précédente, d'une manière de moitié aussi vive que je les ai ressenties!... Lassée par mes pleurs et mes plaintes, accablée par mes préoccupations, je m'étendis, les paupières à demi closes, sur mon lit. La nature avait besoin de se refaire un peu pour préparer de nouvelles larmes. Mais je ne dormais pas encore tout à fait, quand je me vis tout à coup sur le pic du plus horrible rocher. Vous passâtes là devant moi, et je vous suivis avec angoisse en chancelant, relevée de temps en temps par un regard que vous jetiez en arrière. Bientôt j'entendis derrière moi un appel amical, qui me commanda de rester immobile. C'était la voix de mon père... Pauvre malheureuse que je suis! Puis-je donc rien oublier de lui? Hélas! quand sa mémoire lui rend de si cruels services, quand lui non plus ne peut m'oublier!... Mais il m'a oubliée. Consolation! Cruelle consolation pour sa Sara!... Écoutez, Mellefont; au moment que je voulais me retourner du côté de cette voix connue, mon pied glissa; je chancelai et j'allais tomber dans l'abîme, quand, à temps encore, je me sentis retenir par une personne qui me ressemblait. Et déjà je voulais lui exprimer ma plus ardente reconnaissance, lorsqu'elle tira de son sein un poignard. Elle leva sa main armée de ce poignard.... et, hélas! je me suis éveillée sur le coup. En me réveillant, je sentais encore tout ce que peut avoir de douloureux un coup mortel; sans éprouver ce qu'il doit avoir d'agréable : l'espoir de voir finir nos tourments avec notre vie.

MELLEFONT. Ah! très chère Sara, je vous promets la fin de vos tourments, sans la fin de votre vie, qui serait aussi la fin de la mienne. Oubliez l'horrible tissu d'un rêve insensé.

SARA. La force d'oublier, c'est de vous que je l'attends. Que ce soit l'amour ou la séduction, que ce soit le bonheur ou le malheur qui m'ait jetée dans vos bras; je suis à vous dans mon cœur et pour toujours. Mais je ne suis pas encore à vous aux yeux de ce juge-là, qui a menacé de punir les moindres manquements à sa loi...

MELLEFONT. Que le châtiment retombe donc tout entier sur moi !

SARA. Qu'est-ce qui pourrait tomber sur vous sans m'atteindre?... Mais n'interprétez pas à faux ma pressante supplication. Une autre femme, qui, par un semblable faux pas, aurait sacrifié son honneur, ne tenterait peut-être que d'en récupérer une partie par un lien inviolable. Moi, Mellefont, ce n'est point à cela que je songe, parce que je n'ai besoin d'aucun autre honneur au monde que de l'honneur de vous aimer. C'est pour moi-même et non pour le monde, pour moi seule que je veux être liée à vous. Et quand je le serai, j'aimerai à prendre sur moi la honte de faire comme si je ne l'étais pas. Vous ne me reconnaîtrez pas hautement pour votre épouse, si vous ne le voulez pas; vous me donnerez la position que vous voudrez ; et ce mariage, j'en veux être éternellement indigne, s'il pouvait me venir à la pensée d'en tirer un autre profit que le repos de ma conscience.

MELLEFONT. Arrêtez, miss, ou vous me ferez mourir sous vos yeux. Misérable que je suis, de n'avoir pas le cœur de vous rendre encore plus malheureuse!... Songez que c'est mon affaire de voir plus loin pour nous, et qu'il me faut, en ce moment, rester sourd à vos plaintes, parce que je ne veux pas, pendant toute la suite de votre vie, vous donner lieu de vous plaindre d'une manière plus douloureuse encore. Avez-vous donc oublié ce que je vous ai souvent exposé déjà pour ma justification?

SARA. Je n'ai rien oublié, Mellefont. Vous voulez auparavant sauver certain héritage. — Vous voulez avant tout sauver des biens temporels, et de cette façon peut-être me faire délaisser pour toujours les biens éternels.

MELLEFONT. Ah! Sara, si vous pouviez autant compter sur les biens temporels, que sur les biens éternels dus à vos vertus!

SARA. A mes vertus? N'employez pas ce mot... Il était doux jadis pour moi, mais maintenant il résonne à mon oreille comme un éclat terrible du tonnerre.

MELLEFONT. Comment? Pour être vertueux, faut-il

n'avoir commis aucune faute? Si une seule faute a des conséquences assez malheureuses pour annihiler une longue suite d'années d'innocence, alors il n'y a pas d'hommes vertueux, alors la vertu est un fantôme qui se dissipe dans l'air au moment où on croit le mieux le serrer dans ses bras; alors il n'y a pas de sage proportion entre nos devoirs et nos forces; alors le désir de nous pouvoir punir a été le premier but de notre existence; alors... Je m'effraie de toutes les horribles conclusions où doit vous entraîner votre faiblesse d'esprit. Non, miss, vous êtes encore la vertueuse Sara, que vous étiez, avant d'avoir eu le malheur de me connaître. Si vous êtes si cruelle pour vous, avec quels yeux ne devez-vous pas me considérer, moi!

SARA. Avec les yeux de l'amour, Mellefont.

MELLEFONT. Alors, par cet amour, par ce généreux amour, qui passe par dessus toute mon indignité, je vous en conjure, je vous en conjure à genoux : tranquillisez-vous. Quelques jours seulement encore de patience.

SARA. Quelques jours! quand un jour me paraît déjà si long.

MELLEFONT. Maudit héritage! maudite déraison d'un cousin moribond, qui n'a voulu me laisser sa fortune qu'à la condition de donner ma main à une parente qui me hait tout autant que je la hais moi-même. Que tout le malheur, que toute la faute où nous entraîne votre contrainte retombent sur vous, tyran inhumain de nos libres inclinations!... Et si encore je pouvais me passer de ce mariage injurieux! Tout le temps que mon patrimoine a suffi à mon entretien, j'en ai constamment fait mépris, et je n'ai pas jugé que ce mariage méritât un seul mot d'explication. Mais à présent, à présent que je voudrais posséder tous les trésors de l'univers pour les déposer aux pieds de ma Sara; à présent que je dois au moins songer à la faire briller dans le monde, à sa place; à présent, il me faut avoir recours à cet héritage.

SARA. Qui finalement vous fera peut-être encore défaut.

MELLEFONT. Vous mettez toujours les choses au pis... Non, la femme en question n'est pas éloignée d'une certaine sorte d'arrangement. Il faut partager la fortune, et pour ne pas jouir de cette fortune tout entière avec moi, elle se contentera de me vendre pour la moitié de cette fortune ma liberté. J'attends à toute heure les dernières nouvelles de cette affaire, dont le retardement a seul tant prolongé notre séjour ici. Aussitôt que nous les aurons reçues, nous ne nous arrêterons pas un moment de plus dans ces lieux. A l'instant, très chère miss, nous partirons pour la France, où vous trouverez de nouveaux amis qui, dès maintenant, se font une joie de vous voir et de vous aimer. Et ces nouveaux amis seront les témoins de notre mariage...

SARA. Ils seront les témoins de notre mariage?... Cruel! Ce mariage n'aura donc pas lieu dans ma patrie? Il me faudra donc abandonner ma patrie en criminelle? Et vous croyez que j'aurai le courage de me confier à la mer, en criminelle? Celui de qui le cœur est plus calme ou plus endurci que le mien, celui-là seul, peut voir avec indifférence entre lui et sa perte une simple planche mouvante. Chaque lame qui battrait notre vaisseau me semblerait le glas de la mort; chaque coup de vent qui m'éloignerait en mugissant des baisers de mon père me semblerait une malédiction, et la plus petite tempête me semblerait la mort expiatrice préparée pour ma tête... Non, Mellefont, vous ne pousserez pas à ce point contre moi la barbarie. Si je vis encore lorsque votre accommodement sera terminé, cela ne vous coûtera qu'un jour de plus de séjour ici. Et ce jour sera pour moi le jour d'oubli de toutes les heures d'angoisses passées ici dans les larmes. Ce sera le jour heureux... Ah! quand donc arrivera-t-il?

MELLEFONT. Mais vous ne réfléchissez pas, miss, qu'ici notre mariage manquera de cette solennité que nous nous devons de lui donner?

SARA. Un lien sacré n'en devient pas plus fort par la solennité.

MELLEFONT. Mais...

SARA. Vous me surprenez. Vous ne voulez cependant pas persister dans un prétexte aussi frivole? O Mellefont! Mellefont! Si je ne m'étais pas fait une loi des plus inébranlables, de ne jamais douter de la sincérité de votre amour, cette circonstance... Mais c'en est déjà trop; il pourrait sembler qu'en ce moment même j'en doute...

MELLEFONT. Le premier instant de doute de votre part, miss, serait le dernier de ma vie. Ah! en quoi ai-je mérité que vous me laissiez entrevoir, même la possibilité d'un doute? Il est vrai que je n'ai pu encore supporter l'idée de vous avouer de mes précédentes extravagances, qui ne me font pas beaucoup d'honneur; mais cet aveu réveillera votre confiance. Une drôlesse, nommée Marwood, m'avait pris dans ses filets, et j'avais cru ressentir pour elle, ce que l'on considère si souvent comme de l'amour et ce qui en est si rarement. Je porterais encore ses horribles chaînes, si le Ciel n'avait eu pitié de moi, le Ciel qui ne trouva peut-être pas mon cœur trop indigne de brûler de flammes plus pures. Vous voir, très chère Sara, vous voir et oublier toutes les Marwood du monde, ce fut tout un. Mais combien j'eus de peine à me tirer de telles mains! J'avais fait commerce avec le vice, et vous connaissez trop peu le vice pour...

SARA. Ne songeons plus à cela...

SCÈNE VIII

NORTON, MELLEFONT, SARA

MELLEFONT. Que veux-tu?

NORTON. J'étais sur le seuil de la maison quand un domestique m'a remis cette lettre. Elle est à votre adresse, monsieur.

MELLEFONT. A mon adresse! Qui sait ici mon nom?... (*Il examine la lettre.*) Ciel!

SARA. Vous êtes effrayé?

MELLEFONT. Mais sans cause, miss, à ce que je vois maintenant. L'écriture m'avait trompé.

SARA. Puisse le contenu vous en être aussi agréable que vous le pouvez désirer!

MELLEFONT. Je suppose que le contenu en est sans importance.

SARA. On a moins besoin de se contraindre quand on est seul. Permettez-moi donc de me retirer dans ma chambre.

MELLEFONT. Quelles idées vous forgez-vous?

SARA. Aucune, Mellefont.

MELLEFONT. (*Il la reconduit jusqu'à l'extrémité de la scène.*) Je serai chez vous dans l'instant, très chère miss.

SCÈNE IX

MELLEFONT, NORTON

MELLEFONT (*examinant encore la lettre*). Juste ciel!

NORTON. Malheur à vous, si pour vous il n'est que juste!

MELLEFONT. Est-ce possible? Je revois cette écriture infâme et je ne suffoque pas d'effroi? Est-ce d'elle? N'est-ce pas d'elle? Comment en douter encore? C'est d'elle! Ah! ami, une lettre de la Marwood! Quelle furie, quel démon lui a révélé ma retraite? Que veut-elle encore de moi?... Va, prépare tout pour notre départ d'ici... mais attends; ce n'est peut-être pas nécessaire: peut-être ne sont-ce que mes lettres méprisantes de congé qui ont porté la Marwood à me payer de la même monnaie. Tiens, ouvre la lettre, lis-la. Je tremble de le faire moi-même.

NORTON. (*Il lit.*) « Il vaut autant qu'au lieu de vous écrire, Mellefont, la plus longue lettre, je me contente de vous prier d'honorer d'un peu d'attention le nom que vous trouverez à la fin de l'autre page... »

MELLEFONT. Qu'il soit maudit, son nom! Que ne l'ai-je jamais entendu! Que n'est-il retranché du livre des vivants!

NORTON (*continuant*). « La peine de vous chercher, l'amour qui m'y a aidée, me l'a adoucie... »

MELLEFONT. L'amour? Insolente! Tu t'appropries le nom qui n'appartient qu'à la vertu.

NORTON (*continuant encore*). « Il a fait plus encore... »

MELLEFONT. Je tremble...

NORTON. « Il m'a fait vous suivre... »

MELLEFONT. Traître, que lis-tu? (*Il lui arrache la lettre des mains et lit lui-même.*) « Il m'a fait... vous suivre... Je suis ici, et cela vous regarde d'attendre ma visite... ou de me prévenir par la vôtre... Marwood. » Quel coup de foudre! Elle est ici?... Où est-elle? Je lui ferai payer de la vie cette audace.

NORTON. De la vie? D'un coup d'œil, elle vous aura couché à ses pieds. Songez à ce que vous voulez faire. Ne lui parlez pas, ou c'en est fait du bonheur de votre pauvre miss.

MELLEFONT. Malheur à moi!... Non, il faut que je lui parle. Elle viendrait me chercher jusque dans la chambre de Sara, et laisserait échapper toute sa rage contre cette innocente.

NORTON. Mais, monsieur...

MELLEFONT. Silence!... Voyons (*Il parcourt la lettre.*) si elle a indiqué sa demeure. La voilà. Viens, conduis-moi. (*Ils sortent.*)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

La scène représente la chambre de Marwood, dans une autre auberge

MARWOOD, en négligé, HANNAH

MARWOOD. Belfort a-t-il bien remis la lettre, Hannah?

HANNAH. Oui, madame.

MARWOOD. A lui-même?

HANNAH. A son domestique.

MARWOOD. A peine puis-je attendre quel parti il prendra. Est-ce que je parais un peu agitée, Hannah? Je le suis du reste... Le traître! Mais doucement! Pas de colère à mettre en œuvre! Indulgence, amour, prières, voilà mes seules armes : je connais son côté faible.

HANNAH. Mais s'il résistait à ces armes?...

MARWOOD. S'il y résistait? Alors ce ne serait pas de la colère... mais de la vengeance. Je le sens, Hannah, et j'aimerais mieux que ce fût tout de suite.

HANNAH. Calmez-vous. Il peut arriver d'un instant à l'autre.

MARWOOD. Pourvu qu'il vienne! Pourvu qu'il ne se soit pas résolu à m'attendre chez lui de pied ferme... Mais sais-tu, Hannah, sur quoi je fonde ma meilleure espérance, pour arracher l'infidèle à l'objet de son nouvel amour? C'est sur notre Bella.

HANNAH. Il est vrai que c'est sa petite idole; et vous ne pouviez avoir une meilleure idée que de l'amener avec vous.

MARWOOD. Quand son cœur serait sourd à la voix de l'ancien amour, il céderait à la voix du sang. Il arracha, il y a quelque temps, l'enfant de mes bras, sous prétexte de lui faire donner un genre d'éducation qu'elle ne pouvait recevoir auprès de moi. Je n'ai pu la retirer que par ruse, des mains de la dame qui l'avait sous sa surveillance; il avait payé d'avance plus d'une année, et, le jour même de sa fuite, avait formellement défendu de laisser pénétrer auprès d'elle une certaine Marwood, qui viendrait peut-être et se donnerait pour la mère de l'enfant. Cette défense me révèle la différence qu'il fait entre nous deux. Il regarde Arabella comme une part précieuse de lui-même, et moi, comme une misérable, dont les charmes l'ont rassasié jusqu'au dégoût.

HANNAH. Quelle ingratitude!

MARWOOD. Ah! Hannah! rien n'attire aussi infailliblement après soi l'ingratitude que les faveurs pour lesquelles aucune reconnaissance ne devrait être trop grande. Pourquoi les lui ai-je accordées, ces funestes faveurs. N'aurais-je pas dû prévoir qu'elles ne conserveraient pas toujours auprès de lui le même prix? que le prix en est fondé sur la difficulté d'en jouir, et que ce prix disparaît avec ces charmes que la main du temps fait disparaître insensiblement, mais fatalement, de notre visage?

HANNAH. Oh! de longtemps, madame, vous n'aurez encore rien à craindre de cette main dangereuse du temps. Je trouve que votre beauté a si peu franchi le plus haut période de son éclat, qu'elle ne fait qu'y arriver, et que tous les jours elle vous enchaînerait de nouveaux cœurs, pour peu que vous voulussiez le lui permettre.

MARWOOD. Tais-toi, Hannah! Tu me flattes dans une conjoncture qui me fait dédaigner toutes les flatteries. C'est folie de parler de nouvelles conquêtes, quand on

n'a pas assez de puissance pour retenir en sa possession celles qu'on avait déjà faites.

SCÈNE II

UN DOMESTIQUE, MARWOOD, HANNAH

LE DOMESTIQUE. Madame, il y a là quelqu'un qui désirerait avoir l'honneur de vous parler.

MARWOOD. Qui?

LE DOMESTIQUE. Je suppose que c'est ce monsieur à qui était adressée la lettre de tout à l'heure. En tous cas, le domestique qui l'accompagne, est celui à qui je l'ai remise.

MARWOOD. Mellefont!... Vite, amenez-le! (*Le domestique sort.*) Ah! Hannah, le voilà donc! Comment le recevrai-je? Que lui dirai-je? De quel air l'accueillerai-je? Cet air-ci est-il assez calme? Dis.

HANNAH. Il n'est rien moins que calme.

MARWOOD. Et celui-ci?

HANNAH. Un peu plus d'affabilité encore.

MARWOOD. Ainsi peut-être?

HANNAH. Il est trop triste.

MARWOOD. Faut-il me donner ce sourire?

HANNAH. Parfait! Un peu plus franc seulement!... Le voici.

SCÈNE III

MARWOOD, MELLEFONT, HANNAH

MELLEFONT (*entrant dans une attitude farouche*). Ha! Marwood...

MARWOOD (*courant à sa rencontre, souriante et les bras ouverts*). Ah! Mellefont!

MELLEFONT (*à part*). La drôlesse! Quel coup d'œil!

MARWOOD. Que je vous embrasse, cher perfide, cher

volage!... Partagez donc ma joie!... Pourquoi vous arrachez-vous à mes caresses d'amour?

MELLEFONT. Marwood, je m'attendais à ce que vous me receviez autrement.

MARWOOD. Pourquoi autrement? Avec plus d'amour peut-être? Avec plus de ravissement? Ah! que je suis malheureuse de ne pouvoir exprimer ce que je ressens!... Voyez-vous, Mellefont, voyez-vous, la joie a aussi ses larmes. Elles déraisonnent, ces larmes de la plus douce volupté... Mais, hélas! Larmes perdues..., sa main ne vous sèche pas.

MELLEFONT. Marwood, le temps est passé où vous m'auriez attendri par de tels discours. Parlons à présent d'une autre manière. Je viens ici entendre vos derniers reproches et y répondre.

MARWOOD. Des reproches? Quels reproches aurais-je à vous faire, Mellefont? Aucun.

MELLEFONT. Alors vous auriez pu, je pense, vous épargner la peine de venir.

MARWOOD. Être cher et bizarre, pourquoi voulez-vous à toute force me contraindre à penser à une bagatelle que je vous ai pardonnée, au moment où je l'ai apprise? Une courte infidélité que m'a faite votre galanterie, mais non votre cœur, mérite-t-elle ces reproches? Allons, nous pouvons en plaisanter.

MELLEFONT. Vous vous trompez : mon cœur y a plus de part qu'il n'en a jamais eu à tout notre commerce amoureux, sur lequel je ne puis reporter mes regards sans honte.

MARWOOD. Votre cœur, Mellefont, est un bon petit fou. Il se laisse persuader tout ce qu'il convient à votre imagination de lui persuader. Croyez-moi cependant, je le connais mieux que vous. Si ce n'était pas le cœur le meilleur et le plus fidèle, me serais-je autant donné de peine pour le conserver?

MELLEFONT. Pour le conserver? Vous ne l'avez jamais possédé, vous dis-je.

MARWOOD. Et je vous dis qu'au fond je le possède encore.

MELLEFONT. Marwood, si je savais qu'une seule fibre de mon cœur fût encore à vous, je voudrais, là, devant vos yeux, l'arracher de ma poitrine.

MARWOOD. Vous verriez que le mien bondirait au même instant de ma poitrine ; et ensuite, ensuite, ces deux cœurs, mis à nu, finiraient par arriver à cette réunion qu'ils ont si souvent cherchée sur nos lèvres.

MELLEFONT (*à part*). Quel serpent! Le mieux est de fuir. — Dites-moi donc seulement, en peu de mots, Marwood, pourquoi vous m'avez poursuivi et ce que vous désirez encore de moi. Mais dites-le moi sans ce sourire, sans ces regards qui m'épouvantent comme tout un enfer de séduction.

MARWOOD (*du ton de l'intimité*). Écoute donc, mon cher Mellefont ; je sens bien ce qui en ce moment lutte contre moi. Ce sont tes passions et ton caprice, qui en ce moment sont les tyrans. Soit, on les laissera s'envoler en fumée. S'opposer à eux, ce serait folie. C'est le moyen le plus sûr de les endormir et finalement de les vaincre, que de leur laisser le champ libre. Ils se détruiront d'eux-mêmes. Peux-tu dire, petit volage, que j'aie jamais été jalouse, quand des charmes plus puissants que les miens t'ont détourné de moi pour un temps ? Je t'ai passé tous ces changements, auxquels j'ai plus gagné que perdu. Tu revenais dans mes bras avec un nouveau feu, avec une nouvelle ardeur, dans mes bras dont je te faisais un lien léger, mais jamais une lourde chaîne. N'ai-je pas moi-même été souvent ta confidente, quand tu n'avais rien autre chose à me confier que les faveurs, que tu détournais de moi, pour les porter à d'autres ? Pourquoi penses-tu donc que je commencerais à présent à te montrer un caprice, auquel à présent précisément je vais cesser d'être autorisée... ou, auquel peut-être j'ai déjà cessé de l'être ? Si ton ardeur pour la belle paysanne n'est pas encore envolée en fumée ; si tu es encore dans la première fièvre de ton amour pour elle ; si tu ne peux encore te passer de sa possession ; qui t'empêche de t'adonner à elle aussi longtemps que tu le trouveras bon ? Faut-il pour cela

faire des projets aussi insensés, que de vouloir fuir avec elle du royaume?

MELLEFONT. Marwood, vous parlez d'une manière entièrement conforme à votre caractère, dont je n'ai jamais si bien apprécié la hideur que depuis que, dans la société d'une amie vertueuse, j'ai appris à distinguer l'amour de la débauche.

MARWOOD. Ah! Ta nouvelle maîtresse est donc une fille aux grands sentiments moraux? Vous autres hommes, vous ne savez jamais bien vous-mêmes ce que vous voulez. Tantôt, ce sont les discours les plus obscènes, les chansons les plus graveleuses qui vous plaisent de notre part; tantôt, nous vous charmons en ne parlant que de vertu, et en paraissant n'avoir sur la langue que les sept sages. Mais le pis est que vous finissez par vous lasser de l'un comme de l'autre. Que nous soyons folles ou raisonnables, mondaines ou religieuses, nous perdons, une fois comme l'autre, notre peine à vouloir vous fixer. Et pour ta jolie sainte, laisse faire le cours du temps; je puis même te faire un petit calcul. Dans ce moment tu en es avec elle au plus violent paroxysme, je te donne encore deux jours, trois au plus. Un amour assez calme y succédera : pour cet amour, mettons huit jours. Les autres huit jours, tu ne penseras qu'occasionnellement à cet amour. La troisième semaine tu ne feras plus que te le rappeler; et quand tu seras rassasié de ce souvenir, tu te verras si vite porté à la plus extrême indifférence, qu'il faut à peine compter huit autres jours pour ce dernier changement... Cela fera environ un mois. Et ce mois, Mellefont, j'aurai le plus grand plaisir à te l'accorder encore, pourvu que tu me permettes de ne pas te perdre de vue.

MELLEFONT. C'est en vain que vous mettez dehors, Marwood, toutes les armes que vous vous rappelez vous avoir réussi jadis contre moi. Une vertueuse résolution me fait fort contre votre tendresse et votre rouerie. Je ne veux cependant point m'exposer plus longtemps à l'une ni à l'autre. Je m'en vais, et je n'ai rien de plus à vous dire que ceci : vous me saurez dans quelques jours

engagé dans des liens qui vous ôteront tout espoir de me voir retourner à votre vicieux esclavage. Vous avez dû suffisamment lire ma justification dans la lettre que je vous ai fait remettre avant mon départ.

MARWOOD. A la bonne heure, parlons de cette lettre! Dites-moi par qui vous me l'avez fait écrire.

MELLEFONT. Ne vous l'ai-je pas écrite moi-même?

MARWOOD. C'est impossible! Le commencement de cette lettre où vous me comptez je ne sais quelle somme que vous auriez mangée avec moi, est d'un aubergiste; les discours théologiques qui la complètent, sont d'un quaker. Malgré tout, je vais y répondre sérieusement. Quant au point le plus important, sachez donc bien que tous les dons que vous m'avez faits sont encore là. Vos billets de banque, vos bijoux, je ne les ai jamais considérés comme ma propriété, et j'ai apporté avec moi le tout, afin de le remettre dans les mains qui me l'avaient confié.

MELLEFONT. Gardez le tout, Marwood.

MARWOOD. Je n'en garderai rien. Quel droit, sans la possession de votre personne, aurais-je sur tout cela? Quand même vous ne m'aimeriez plus, vous n'en devez pas moins me rendre justice et ne pas me prendre pour une de ces courtisanes vénales, auxquelles peu importe quelles mains les enrichissent. Venez, Mellefont. En un instant vous redeviendrez aussi riche que vous le seriez, si vous ne m'aviez pas connue.

MELLEFONT. Quel esprit a donc juré ma perte, qu'il parle ainsi en ce moment par vos lèvres! Ce n'est pas la débauchée Marwood, qui penserait aussi noblement.

MARWOOD, Vous appelez cela, penser noblement? Moi, je n'y trouve rien de plus que justice. Non, monsieur, non; je ne demande pas que vous me comptiez cette restitution comme quelque chose d'extraordinaire. Elle ne me coûte rien. Et même le moindre remercîment que vous voudriez me faire à ce propos, je le regarderais comme une injure, parce qu'il ne pourrait signifier que ceci : « Marwood, je vous tiens pour une infâme coquine, et je vous suis reconnaissant de ce

qu'au moins, vous ne veuillez pas l'être à mon endroit. »

MELLEFONT. Assez, madame, assez. Je m'enfuis parce que ma mauvaise étoile menace de m'entraîner, par un trait de générosité, où je ne tiens pas à me laisser prendre.

MARWOOD. Fuyez, mais emportez aussi tout ce qui pourrait me rappeler votre souvenir. Pauvre, méprisée, sans honneur et sans amis, je tenterai encore une fois d'émouvoir votre pitié. Je veux ne vous montrer, dans la malheureuse Marwood, qu'une misérable femme qui a sacrifié pour vous, famille, considération, vertu et conscience. Je veux vous rappeler les premiers jours où vous me vîtes et m'aimâtes, les premiers jours où, moi aussi, je vous vis et vous aimai; la première déclaration que vous me fîtes à genoux de votre amour, en bégayant et en rougissant; ce premier aveu d'amour que vous m'extorquâtes en échange; les tendres regards, les étreintes de feu qui suivirent; votre silence convaincu, quand tous nos sens nous révélaient nos plus intimes sensations, et que dans nos yeux pleins de langueur se lisaient nos plus secrètes pensées; l'attente tremblante de la volupté prochaine; l'ivresse de votre joie; le doux engourdissement après l'épuisement du plaisir, où nos esprits lassés se préparaient à de nouvelles ardeurs. Tout cela, je veux vous le rappeler, et ensuite me jeter à vos genoux, et, sans repos ni trêve, vous demander le seul présent que vous ne puissiez me refuser, le seul que je puisse accepter sans honte... la mort de votre main.

MELLEFONT. Cruelle! C'est ma vie que je donnerais pour vous. Prenez-la, prenez-la, mais ne faites plus appel à mon amour. Il faut que je vous abandonne, Marwood, sous peine de devenir la honte de l'univers. Je suis déjà coupable de rester ici à vous écouter. Adieu! adieu!

MARWOOD (*le retenant*). M'abandonner? Et que voulez-vous ensuite qu'il advienne de moi? Ce que je suis aujourd'hui, c'est votre œuvre; faites donc ce que doit

faire un créateur; ne retirez pas votre main de moi, avant de vouloir entièrement me détruire... Oh! Hannah, je vois que mes prières toutes seules sont trop faibles. Va chercher mon défenseur; il me fera peut-être d'un seul coup rendre plus qu'il ne m'a enlevé. (*Hannah sort.*)

MELLEFONT. Quel défenseur, Marwood?

MARWOOD. Ah! un défenseur dont vous m'auriez bien voulu priver. La nature fera parvenir par un chemin plus rapide ses plaintes jusqu'à votre cœur...

MELLEFONT. Vous m'effrayez. Vous n'avez pourtant pas...

SCÈNE IV

ARABELLA, HANNAH, MELLEFONT, MARWOOD

MELLEFONT. Que vois-je? C'est elle... Marwood, comment avez-vous osé vous permettre?

MARWOOD. Ne suis-je pas sa mère?... Viens, ma Bella, viens; le voilà de nouveau, ton protecteur, ton ami, ton...

MELLEFONT (*en détournant la tête*). Dieu! qu'est-ce que je vais endurer?

ARABELLA (*s'approchant craintivement de lui*). Ah! monsieur, c'est vous, vous, notre Mellefont?... Non pas, madame, ce ne l'est pas... Il me regarderait, si c'était lui; il me serrerait dans ses bras. C'est là ce qu'il faisait autrefois. Pauvre moi! En quoi l'ai-je donc fâché, lui, ce cher qui me permettait de me nommer sa fille?

MARWOOD. Vous vous taisez, Mellefont? Vous refusez un regard à l'innocence, Mellefont?

MELLEFONT. Ah!...

ARABELLA. Il soupire, madame, qu'a-t-il? Pouvons-nous lui venir en aide? Ne le puis-je? Ne le pouvez-vous non plus? Alors, soupirons avec lui... Ah! il me

regarde... Non, il ne me regarde déjà plus! Il regarde le ciel! Que désire-t-il? que demande-t-il au Ciel? Puisse-t-il tout lui accorder, quand en échange il pourrait tout me refuser!

MARWOOD. Allons, mon enfant, tombe à ses pieds, allons! Il veut nous abandonner, il veut nous abandonner pour toujours.

ARABELLA (*s'agenouillant devant lui*). Me voici à vos pieds. Vous, nous abandonner? Vous, nous abandonner pour toujours? N'y a-t-il pas déjà une petite éternité que nous vous avions perdu? Nous vous perdrions encore? Vous avez si souvent dit que vous nous aimiez. Abandonne-t-on ceux qu'on aime? Alors c'est que je ne vous aime pas, car je voudrais ne jamais vous quitter. Jamais; jamais non plus, je ne vous quitterai.

MARWOOD. Je vais t'aider à le supplier, mon enfant; soutiens-moi seulement... Eh bien, Mellefont, voyez-moi aussi à vos pieds...

MELLEFONT (*la retenant, au moment où elle va s'agenouiller*). Marwood, dangereuse Marwood!... Et toi aussi, ma très chère Bella (*Il la relève*), et toi aussi, tu es contre ton Mellefont?

ARABELLA. Moi, contre vous?

MARWOOD. Que résolvez-vous, Mellefont?

MELLEFONT. Ce que je ne devrais pas, Marwood, ce que je ne voudrais pas.

MARWOOD (*le serrant dans ses bras*). Ah! je sais bien que l'honnêteté de votre cœur triomphe toujours de la folie de vos passions.

MELLEFONT. Ne me troublez pas davantage, me voilà au point où vous me vouliez, je suis un parjure, un séducteur, un ravisseur, un meurtrier.

MARWOOD. Vous vous semblerez tout cela, pendant quelques jours, dans votre imagination, puis vous reconnaîtrez que je vous ai empêché de le devenir en réalité. Faites en sorte seulement de revenir avec nous.

ARABELLA. Oh! oui, faites cela.

MELLEFONT. Repartir avec vous? Le puis-je donc?

MARWOOD. Rien de plus facile, pourvu que vous le vouliez.

MELLEFONT. Et, ma miss...

MARWOOD. Et votre miss avisera où elle veut rester.

MELLEFONT. Ah! barbare Marwood, cette parole me fait lire jusqu'au plus profond de votre cœur!... Scélérat que je suis, je ne rentrerai donc pas en moi?

MARWOOD. Si vous aviez lu jusqu'au plus profond de mon cœur, vous y auriez découvert qu'une vraie compassion pour votre miss m'émeut plus que vous-même. Je dis une vraie compassion : car la vôtre est une compassion égoïste et lâche. Vous avez poussé beaucoup trop loin cette liaison amoureuse. Qu'un homme comme vous qui, dans une longue pratique de notre sexe, a étudié l'art de la séduction, ait mis en œuvre à l'égard d'une si jeune femme sa science de la dissimulation et son expérience, et ne se soit pas arrêté avant d'avoir atteint son but; cela se peut comprendre, la puissance de votre passion est votre excuse. Mais, que vous ayez enlevé à un vieux père sa fille unique, que vous ayez rendu si amers et si durs à un vieillard le peu de jours qui le séparent de sa tombe, que, pour satisfaire votre envie, vous ayez brisé les liens les plus forts de la nature; cela, Mellefont, est injustifiable. Réparez donc votre faute, autant qu'il est possible de le faire. Rendez au vieillard en larmes son soutien, et renvoyez une fille crédule dans sa maison que vous n'auriez pas dû, en l'enlevant, rendre vide.

MELLEFONT. Il ne vous manquait plus que d'appeler aussi ma conscience à l'aide contre moi. Mais, en supposant que ce que vous dites fût juste, ne faudrait-il pas que j'eusse un front d'airain, pour renvoyer moi-même la malheureuse miss?

MARWOOD. Aussi vais-je vous avouer, que j'ai songé d'avance au moyen de vous épargner cet embarras. Aussitôt que j'eus appris votre situation, j'en fis parvenir la nouvelle au vieux Sampson. Cela le transporta de joie, et il se disposa aussitôt à se mettre en route. Je m'étonne même qu'il ne soit pas encore ici.

MELLEFONT. Que dites-vous ?

MARWOOD. Attendez donc tranquillement son arrivée, et n'en laissez rien supposer à la miss. Je ne veux même pas vous retenir plus longtemps en ce moment. Retournez auprès d'elle ; elle pourrait concevoir des soupçons. Mais promettez-moi que je vous verrai encore une fois aujourd'hui.

MELLEFONT. Oh ! Marwood, dans quels sentiments je suis venu à vous et dans quels sentiments je vous quitte ! Un baiser, ma chère Bella...

ARABELLA. En voilà un pour vous ; mais maintenant un pour moi. Revenez bientôt, je vous en prie. (*Mellefont sort.*)

SCÈNE V

MARWOOD, ARABELLA, HANNAH

MARWOOD (*après un profond soupir de soulagement*). Victoire, Hannah ! Mais, victoire difficile !... Donne-moi une chaise, je me sens toute brisée... (*Elle s'assied.*) Il était grand temps qu'il se rendît ; s'il avait résisté une seconde de plus, je lui aurais montré une tout autre Marwood.

HANNAH. Ah ! madame, quelle femme vous faites ! Celui qui pourrait vous résister, je voudrais bien le voir.

MARWOOD. Il ne m'a résisté que trop longtemps. Et certainement, certainement, je ne lui pardonnerai pas d'avoir failli tomber à ses pieds.

ARABELLA. Oh ! non, il faut tout lui pardonner. Il est si bon, si bon !...

MARWOOD. Silence, petite sotte.

HANNAH. De quels côtés n'avez-vous pas su le prendre ! Mais rien, à ce que je crois, ne l'a plus touché que le désintéressement, avec lequel vous vous offriez à lui rendre tous les présents que vous avez reçus de lui.

MARWOOD. Je le crois aussi. Ha ! ha ! (*Avec mépris.*)

HANNAH. Pourquoi riez-vous, madame ? Si ce n'était

pas sérieux, dans le fait vous risquiez beaucoup. Et s'il vous avait prise au mot?

MARWOOD. Laisse donc; on sait à qui on s'adresse.

HANNAH. Pour cela, je l'avoue. Mais vous aussi, ma jolie Bella, vous vous en êtes tirée parfaitement, délicieusement.

ARABELLA. Comment cela? Pouvais-je agir autrement? Il y avait si longtemps que je ne l'avais vu. Vous ne m'en voulez pourtant pas, madame, de ce que je l'aime tant. Je vous aime autant que lui, tout autant.

MARWOOD. C'est bien; pour cette fois-ci, je te pardonne de ne pas m'aimer plus que lui.

ARABELLA (*sanglotant*). Pour cette fois-ci?

MARWOOD. Mais tu pleures? Pourquoi donc?

ARABELLA. Ah! non, je ne pleure pas. Seulement ne soyez pas fâchée. Je veux vous aimer tous les deux, tant, tant qu'il sera impossible de distinguer lequel j'aimerai le plus, de vous ou de lui.

MARWOOD. Eh bien, oui.

ARABELLA. Je suis bien malheureuse!...

MARWOOD. Tais-toi seulement... Mais qu'est-ce?

SCÈNE VI

MELLEFONT, MARWOOD, ARABELLA, HANNAH

MARWOOD. Pourquoi déjà de retour, Mellefont? (*Elle se lève.*)

MELLEFONT (*avec emportement*). Parce que je n'ai eu besoin que de quelques instants pour revenir à moi.

MARWOOD. Eh bien?

MELLEFONT. J'étais troublé, Marwood, mais non convaincu. Vous avez perdu toute votre peine. Un autre air que l'air contagieux de cette chambre m'a rendu forces et courage, pour dégager à temps encore mes pieds de ces dangereux enlacements. Les infâmes intrigues d'une Marwood m'étaient-elles encore si peu connues?

MARWOOD (*avec vivacité*). Quel est encore une fois ce langage ?

MELLEFONT. C'est le langage de la vérité et de l'indignation.

MARWOOD. Doucement, Mellefont, ou j'adopterais moi-même ce langage.

MELLEFONT. Je ne reviens que pour ne pas vous laisser un instant de plus, à mon endroit, dans une erreur qui me rendrait méprisable à vos propres yeux.

ARABELLA (*craintivement*). Ah! Hannah...

MELLEFONT. Regardez-moi avec toute la fureur que vous voudrez ; plus vous serez furieuse, mieux cela vaudra. Est-il possible que j'aie hésité un instant entre une Marwood et une Sara, et que j'aie failli me décider pour la première ?

ARABELLA. Ah ! Mellefont !...

MELLEFONT. Ne tremblez pas, Bella, c'est pour vous aussi que je suis revenu. Donnez-moi la main et suivez-moi courageusement.

MARWOOD (*les arrêtant tous deux*). Qui doit-elle suivre, traître ?

MELLEFONT. Son père.

MARWOOD. Attends, misérable, et apprends d'abord à connaître sa mère.

MELLEFONT. Je la connais. Elle est la honte de son sexe.

MARWOOD. Emmène-la, Hannah !

MELLEFONT. Demeurez, Bella. (*Il la veut retenir.*)

MARWOOD. Pas de violences, Mellefont, ou... (*Hannah et Arabella sortent.*)

SCÈNE VII

MELLEFONT, MARWOOD

MARWOOD. Maintenant nous voilà seuls. Dites-moi donc encore une fois, si vous avez fermement résolu de me sacrifier à une petite sotte.

MELLEFONT (*amèrement*). Sacrifier? Vous me faites souvenir qu'aux anciens dieux, on sacrifiait aussi de très impures victimes.

MARWOOD (*moqueusement*). Laissez donc ces savantes allusions.

MELLEFONT. Eh bien, je vous déclare que je suis résolu à ne plus penser à vous, sans les plus horribles malédictions. Qui êtes-vous? Et Sara, qui est-elle? Vous, vous êtes une coquine, débauchée, égoïste, infâme, qui pouvez à peine aujourd'hui vous souvenir d'avoir jamais été innocente. Je n'ai à me reprocher avec vous, que d'avoir eu des faveurs que, sans moi, vous auriez accordées peut-être au monde entier. C'est vous qui m'avez cherché, et non pas moi qui vous ai cherchée : et si je sais maintenant ce qu'est Marwood, cette connaissance me coûte assez cher. Elle me coûte ma fortune, mon honneur, mon bonheur...

MARWOOD. Et je voudrais qu'elle pût te coûter aussi ton bonheur éternel! monstre! Le démon est-il pis que toi, lui qui, après avoir excité les faibles créatures aux crimes, les accuse ensuite lui-même de ces crimes qui sont son œuvre? Que t'importe mon innocence, que t'importe, quand et comment je l'ai perdue? Je ne t'ai pas fait valoir ma vertu, mais j'ai pour toi traîné dans la fange l'honneur de mon nom. La vertu n'a pas plus de prix que l'honneur; que dis-je, plus de prix? Sans la réputation, ce n'est qu'une naïve chimère qui ne donne ni repos, ni bonheur. La réputation seule lui donne quelque valeur, et peut entièrement se passer de la vertu. Qu'importe donc ce que j'étais avant de te connaître, infâme; c'est assez que je fusse aux yeux du monde une femme sans tache. Ce n'est que par toi que le monde a appris que je n'en étais pas une rien que par ma condescendance à accepter ton cœur — je le croyais du moins — sans recevoir ta main.

MELLEFONT. C'est précisément cette condescendance qui te condamne, misérable.

MARWOOD. Mais te rappelles-tu à quels artifices infâmes, tu en es redevable? Ne m'as-tu pas convaincue

que tu ne pouvais t'engager dans un mariage public, sans être frustré d'un héritage dont tu ne voulais partager qu'avec moi la jouissance? Est-il temps maintenant d'y renoncer? Et d'y renoncer pour une autre que moi?

MELLEFONT. Ce m'est une véritable volupté de pouvoir vous annoncer, que cet embarras est sur le point de finir. Contentez-vous donc de m'avoir fait dépenser tout mon patrimoine, et permettez-moi de jouir d'une fortune beaucoup moindre avec une plus digne épouse.

MARWOOD. Ah! c'est donc là ce qui te fait si dédaigneux. Eh bien, je ne perdrai plus un mot. Soit! Compte que je vais mettre tout en œuvre pour t'oublier. Et d'abord, ce que je vais faire dans ce but, ce sera... Tu me comprends! Tremble pour ta Bella. Sa vie ne perpétuera pas le souvenir de mon amour méprisé; ma cruauté s'en charge. Vois en moi une nouvelle Médée!

MELLEFONT (*épouvanté*). Marwood!

MARWOOD. Ou si tu sais encore une mère plus cruelle, vois-la surpassée en moi. Le poison et le poignard me vengeront. Mais, non; le poison et le poignard ne sont pas d'assez cruels instruments de mort. Ils auraient trop vite tué notre enfant à tous deux. Je ne veux pas la voir morte, je veux la voir mourir. Je veux, par une longue torture, voir sur son visage, chaque trait qu'elle tient de toi, s'altérer, se contracter et disparaître. Je veux d'une âpre main la déchirer membre à membre, veine à veine, nerf à nerf, et sans trêve, en couper, en brûler les plus ténus, jusqu'à ce que ce ne soit plus qu'un cadavre inerte. Je... J'y goûterai au moins la volupté de la vengeance.

MELLEFONT. Vous êtes hors de sens, Marwood...

MARWOOD. Tu me fais songer que ma rage se trompe. Le père d'abord! Qu'il soit déjà dans l'autre monde, quand l'esprit de sa fille l'y suivra avec des gémissements sans nombre... (*Elle s'élance sur lui, avec un poignard qu'elle tire de son sein.*) Meurs donc, traître!

MELLEFONT (*lui arrêtant le bras, et lui arrachant le poignard*). Insensée!... Qu'est-ce qui m'arrête de tour-

ner la lame contre toi? Mais, vis : ton châtiment appartient à la main infâmante du bourreau.

MARWOOD (*se tordant les mains*). Ciel! Qu'ai-je fait? Mellefont... Rendez-le moi, ce poignard; il s'est égaré; rendez-le moi, et vous verrez à l'instant, à qui il était destiné. C'est à ce sein, qui ne peut contenir plus longtemps un cœur qui préfère renoncer à la vie qu'à votre amour.

MELLEFONT. Hannah!...

MARWOOD. Qu'allez-vous faire, Mellefont?

SCÈNE VIII

HANNAH effrayée, MARWOOD, MELLEFONT

MELLEFONT. As-tu entendu, Hannah, quelle furie c'est que ta maîtresse? C'est à toi que je viendrai réclamer Arabella.

HANNAH. Ah! madame, comme vous êtes hors de vous!

MELLEFONT. Je mettrai bientôt l'innocente enfant en lieu sûr. La justice saura lier ses mains meurtrières à une mère si dénaturée. (*Il veut s'en aller.*)

MARWOOD. Où allez-vous, Mellefont? Y a-t-il rien d'étonnant que la puissance de ma douleur ne m'ait point laissée maîtresse de ma raison? Qui donc m'a portée à des menaces aussi dénaturées, qui donc, si ce n'est vous-même? Où Bella peut-elle être plus en sûreté qu'auprès de moi? Ma bouche fait rage contre elle, mais mon cœur n'en reste pas moins le cœur d'une mère. Ah! Mellefont! Oubliez ma fureur, et, pour l'excuser, songez à ce qui la cause.

MELLEFONT. Il n'est qu'un moyen de m'engager à l'oublier.

MARWOOD. Lequel?

MELLEFONT. C'est qu'à l'instant vous retourniez à Londres. J'y ferai reconduire Arabella dans une autre

compagnie. Vous ne devez plus avoir rien de commun avec elle.

MARWOOD. Eh bien, je consens à tout; mais accordez-moi encore une seule demande. Laisse-moi voir une fois votre Sara.

MELLEFONT. Et dans quel but?

MARWOOD. Pour lire dans ses regards tout mon sort à venir. Je veux juger par moi-même, si elle est digne de votre manque de foi à mon égard, et si je puis au moins espérer recouvrer jamais une partie de votre amour.

MELLEFONT. Vain espoir!

MARWOOD. Quel est le cruel qui voudrait tout d'un coup enlever l'espérance à une malheureuse? Je ne me montrerai pas à elle comme Marwood, mais comme une de vos parentes. Annoncez-moi près d'elle, sous ce titre. Vous serez présent à ma visite, et je vous promets par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, de ne pas lui dire la moindre chose qui ne convînt pas. Ne repoussez pas ma prière, autrement je pourrais peut-être tout mettre en œuvre, pour paraître devant elle sous ma véritable forme.

MELLEFONT. Cette demande, Marwood... (*Après un instant de silence.*) je pourrais peut-être vous l'accorder. Mais quitterez-vous aussitôt après, ces lieux?

MARWOOD. Certainement, oui, je vous promets plus : je vous délivrerai, si c'est encore possible, de l'arrivée de son père.

MELLEFONT. Il n'en est pas besoin. J'espère qu'il me comprendra dans le pardon qu'il accordera à sa fille. Que s'il ne voulait pas le lui accorder, je sais comment je l'y amènerais... Je vais vous annoncer à ma miss. Seulement tenez votre parole, Marwood! (*Il sort.*)

MARWOOD. Ah! Hannah! Pourquoi nos forces trompent-elles notre courage? Viens m'habiller. Je n'abandonne pas mon projet, pourvu que je puisse commencer par m'assurer de lui. Allons!

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Une chambre de la première auberge

Sir W. SAMPSON, WAITWELL

SIR WILLIAM. Tiens, Waitwell, porte-lui cette lettre. C'est la lettre d'un affectueux père qui ne se plaint que de son absence. Dis-lui que j'ai envoyé cette lettre devant moi, et que j'attendrai encore sa réponse, avant de venir moi-même la serrer dans mes bras.

WAITWELL. Je crois que vous faites très bien de préparer ainsi votre entrevue.

SIR WILLIAM. Je serai plus sûr de ses sentiments, et je lui fournis l'occasion d'exprimer tout ce que le repentir a pu lui inspirer de douleur et de honte, avant de me parler de vive voix. Cela lui coûtera moins d'embarras dans une lettre, et, à moi, cela me coûtera moins de larmes.

WAITWELL. Mais oserai-je vous demander, sir, ce que vous avez résolu au sujet de Mellefont?

SIR WILLIAM. Ah! Waitwell, si je pouvais méconnaître en lui celui que ma fille aime, je prendrais à son égard un parti sévère; mais puisque cela n'est pas admissible, tu vois donc bien, Waitwell, qu'il est en sûreté contre mon vouloir. C'est moi-même qui ai la plus grande part dans ce malheur. Sans moi Sara n'aurait pas fait la connaissance de cet homme dangereux. Je lui accordai à lui, à cause d'une obligation que

je croyais lui avoir, une trop libre entrée dans ma maison. Il était naturel que les attentions reconnaissantes que je lui témoignais lui attirassent aussi les attentions de ma fille. Il était aussi naturel qu'un homme de son espèce sût profiter de ces attentions, pour amener quelque chose de plus important. Il a eu assez d'habileté pour se faire aimer, avant que j'en eusse le moindre soupçon, avant que j'eusse même eu le temps de scruter sa manière de vivre. Le malheur accompli, j'aurais bien agi, en leur pardonnant tout sur-le-champ. Je fus impitoyable pour lui, sans réfléchir que ce n'était pas pour lui seul que je l'étais. En m'abstenant d'une tardive sévérité, j'aurais au moins empêché leur fuite... Voici ce que je ferai, Waitwell; je les ramènerai moi-même, m'estimant encore heureux de pouvoir faire du séducteur, mon fils. Car qui sait, s'il voudra quitter sa Marwood et le reste de ses créatures, pour une jeune fille qui n'a plus rien à accorder à ses passions, et qui ignore tant les artifices qu'emploierait une coquine pour le fixer?

WAITWELL. Oh! sir, il est de toute impossibilité qu'un homme puisse être assez perverti...

SIR WILLIAM. Ce doute, Waitwell, fait honneur à ta vertu. Mais pourquoi est-il vrai cependant, que les limites de la méchanceté humaine s'étendent encore bien plus loin?... Va faire ce que je t'ai dit. Fais attention à son air, quand elle lira cette lettre. Dans ce court éloignement de ses devoirs, elle n'aura pas encore appris la dissimulation, sous le masque de laquelle le vice enraciné sait seul trouver un refuge. Tu liras toute son âme sur son visage. Ne laisse échapper aucun mouvement de physionomie qui pourrait te révéler de l'indifférence pour moi, du dédain pour son père. Car si tu avais cette malheureuse découverte à me faire, et qu'elle ne m'aimât plus; alors j'espère que je finirais par prendre sur moi-même de l'abandonner à son sort. Je l'espère, Waitwell... Hélas! il bat là un cœur qui contredit cette espérance. (*Ils sortent tous deux par des côtés différents.*)

SCÈNE II

La chambre de Sara

Miss SARA, MELLEFONT

MELLEFONT. J'ai eu tort, très chère miss, de vous laisser dans un peu d'agitation, à propos de la lettre de tout à l'heure.

SARA. Non, Mellefont, cette lettre ne m'a donné aucune agitation. Ne pourriez vous donc, tout en m'aimant, avoir encore des secrets pour moi?

MELLEFONT. Vous croyez donc que c'était un secret?

SARA. Mais pas un secret qui me regardât. Et cela doit me suffire.

MELLEFONT. Vous êtes trop aimable; permettez-moi cependant de vous révéler ce secret : c'étaient quelques lignes d'une parente qui a appris mon séjour ici. Elle passe par ici, en allant à Londres, et a désiré me parler. Elle a en même temps sollicité l'honneur de vous faire sa visite.

SARA. Ce me sera en tout temps très agréable, Mellefont, de faire la connaissance des honorables membres de votre famille. Mais veuillez réfléchir, si je puis déjà, sans rougir, paraître devant l'un deux.

MELLEFONT. Sans rougir? Et pourquoi? Parce que vous m'aimez? Il est vrai, miss, que vous auriez pu faire don de votre amour à un plus noble, à un plus riche. Il vous faut rougir de n'avoir voulu donner votre cœur qu'en échange d'un cœur, et à cause de cet échange, de devoir tant cacher votre bonheur.

SARA. Vous voyez bien vous-même, combien vous interprétez mal mes paroles.

MELLEFONT. Permettez, miss, si je les interprète mal, c'est qu'alors elles n'ont pas d'importance.

SARA. Comment s'appelle votre parente?

MELLEFONT. C'est... lady Solmes. Vous m'aurez déjà entendu prononcer ce nom.

SARA. Je puis ne pas m'en souvenir.

MELLEFONT. Oserai-je vous prier de recevoir sa visite?

SARA. Me prier, Mellefont, quand vous avez le droit d'ordonner?

MELLEFONT. Quel mot!... Non, miss, elle n'aura pas le bonheur de vous voir. Elle le regrettera, mais il faudra qu'elle en prenne son parti. Miss Sara a ses raisons que je respecte, moi aussi, sans les connaître.

SARA. Mon Dieu! quelle vivacité, Mellefont. J'attendrai milady et tâcherai, autant que je pourrai, de recevoir dignement l'honneur de sa visite. Êtes-vous content?

MELLEFONT. Ah! miss, laissez-moi vous avouer mon ambition. Je voudrais pouvoir m'enorgueillir de vous en face du monde entier. Et lors même que je ne serais pas digne de posséder une telle femme, je me reprocherais à moi-même de ne savoir point l'estimer à sa valeur. Je m'en vais, et je vous amène à l'instant milady. (*Il sort.*)

SARA (*seule*). Pourvu que ce ne soit pas une de ces femmes hautaines, remplies de leur vertu, qui se croient au dessus de toutes les faiblesses humaines! Elles nous font notre procès, d'un seul regard de mépris; et un haussement d'épaules équivoque, voilà toute la compassion que nous semblons mériter d'elles.

SCENE III

WAITWELL, SARA

BETTY (*derrière la scène*). Qu'il entre, si c'est à elle-même qu'il veut parler.

SARA (*regardant derrière elle*). Qui est-ce qui veut me parler?... Que vois-je? Est-ce possible? Waitwell, toi?

WAITWELL. Quel homme heureux je suis, de revoir enfin notre Sara !

SARA. Dieu ! que m'apportes-tu ? Je comprends, j'ai compris ; tu m'apportes la nouvelle de la mort de mon père ! Il est parti, le plus parfait des hommes, le meilleur des pères ! Oui, et c'est moi, moi, misérable, qui ai hâté sa mort.

WAITWELL. Ah ! miss...

SARA. Dis-moi, dis-moi vite, que les derniers instants de sa vie n'ont pas été rendus pénibles par mon souvenir ; qu'il m'avait oublié ; qu'il est mort aussi tranquille, qu'il se promettait jadis de mourir dans mes bras ; qu'il ne s'est pas même une seule fois souvenu de moi dans sa dernière prière...

WAITWELL. Cessez donc de vous tourmenter par de semblables idées ! Il vit encore, votre père ; il vit encore, l'honorable sir William.

SARA. Il vit encore ? Il vit encore, est-ce vrai ? Oh ! puisse-t-il vivre longtemps et vivre heureux ! Oh ! que Dieu lui accorde la moitié des années de ma propre vie ! La moitié ?... Ingrate que je suis, ne suis-je pas prête à lui acheter quelques années seulement d'existence, par toutes les années fixées pour la mienne propre ! Mais à présent, dis-moi au moins, Waitwell, qu'il ne lui est pas dur de vivre sans moi ; qu'il lui est devenu facile de se passer d'une fille qui a pu si aisément renier sa vertu ; que ma fuite l'a irrité et non peiné ; qu'il me maudit et ne me regrette pas.

WAITWELL. Ah ! tout autant qu'autrefois, sir William est toujours le tendre père, comme sa petite Sara est toujours sa tendre fille.

SARA. Que dis-tu ? Tu es un messager de malheur, du malheur le plus horrible de tous ceux que jamais mon imagination hostile m'ait représentés. Il est encore mon tendre père ? Il m'aime encore ? Alors il doit me plaindre. Non, non, il ne pense pas ainsi, il ne peut pas penser ainsi. Ne vois-tu donc pas combien chaque soupir qu'il perd pour moi grandit énormément mon crime ? La justice céleste ne me comptera-t-elle pas chacune

des larmes que je lui coûte, comme un redoublement de mon vice et de mon ingratitude? Je frémis à cette pensee... Je lui coûte des larmes, des larmes? Et ce sont d'autres larmes que des larmes de joie?... Dis-moi donc non, Waitwell! Au plus aura-t-il ressenti pour moi quelques légers mouvements de la nature? Au plus, quelques mouvements passagers qu'aura calmés le moindre effort de la raison. Il n'en est pas venu à des larmes; n'est-ce pas, Waitwell, qu'il n'en est pas venu à des larmes?

WAITWELL (*s'essuyant les yeux*). Non, miss, il n'en est pas venu à des larmes.

SARA. Ah! ta bouche dit non, mais tes larmes disent le contraire.

WAITWELL. Prenez cette lettre, miss; elle est de lui.

SARA. De qui, de mon père? Et pour moi?

WAITWELL. Oui, prenez-la seulement; vous y verrez plus que je ne pourrais vous dire. Il aurait dû confier cette mission à un autre que moi. Je me promettais de la joie; mais vous me changez cette joie en trouble.

SARA. Donne, brave Waitwell... Mais non, je ne la prendrai pas, avant que tu m'en aies dit à peu près le contenu.

WAITWELL. Quel peut en être le contenu, sinon amour et pardon?

SARA. Amour? Pardon?

WAITWELL. Et peut-être un regret sincère de se voir obligé d'invoquer les droits de la puissance paternelle contre une enfant, pour laquelle il n'est besoin que des priviléges de la puissance paternelle.

SARA. Alors garde ta lettre cruelle.

WAITWELL. Cruelle? Ne craignez rien. Vous y trouverez liberté entière pour votre cœur et votre main.

SARA. Et c'est là précisément ce que je redoutais. Affliger un père comme lui; j'en ai eu encore le courage. Mais par cette affliction même, par son amour que j'ai renié, le voir contraint, le voir contraint à consentir à tout ce que m'a inspiré l'entraînement d'une misérable passion; cela, Waitwell, cela, je ne l'accep-

terai pas. Si sa lettre contenait tout ce qu'un père irrité peut dire de violent et de dur dans un tel cas, j'aurais, il est vrai, de la terreur de la lire; mais cependant je la pourrais lire. Je saurais, contre sa colère, trouver encore un semblant de défense. et rendre par cette défense plus grande encore sa colère. Ma tranquillité résulterait de ce que dans une puissante irritation il n'y aurait place à aucun chagrin plus douloureux, et de ce que cette irritation finirait par se changer heureusement en un mépris amer contre moi. Le mépris exclut le chagrin. Mon père recouvrerait ainsi le repos, et je pourrais cesser de me reprocher de l'avoir rendu malheureux pour toujours.

WAITWELL. Ah! miss, ce reproche, vous pourrez vous le faire encore moins, quand vous aurez reconquis son amour qui oubliera tout.

SARA. Tu te trompes, Waitwell; un désir ardent l'entraîne peut-être à ma poursuite, afin de dire oui à tout. Mais quelque peu inquiet que pût être ce désir, mon père n'en rougirait pas moins de sa faiblesse, en face de lui-même. Une indignation plus sombre le dominerait, et il ne pourrait pas supporter ma vue, sans m'accuser secrètement d'avoir osé le braver. Oui, s'il était en mon pouvoir de lui épargner, par le moyen le plus extrême, l'indignation que je lui cause; si, à l'instant où il voudrait tout me permettre, je pouvais tout lui sacrifier; ce serait toute autre chose. Je prendrais avec joie cette lettre de tes mains, pour y admirer la force de l'amour paternel, et, sans en mésuser, me jeter à ses pieds en fille repentante et obéissante. Mais le puis-je? Il me faudrait faire ce qu'il me permettrait, sans songer combien lui coûterait cette complaisance. Et quand ensuite j'en aurais la plus grande joie, il me viendrait tout d'un coup à l'esprit que ce ne serait qu'en apparence qu'il partagerait mon bonheur, et qu'il soupirerait peut-être en lui-même; en un mot, qu'il m'aurait faite heureuse au prix de son propre bonheur... Et de souhaiter de devenir heureuse, au prix de son propre bonheur, m'en crois-tu bien capable, Waitwell?

WAITWELL. Certainement, je ne sais que répondre à cela.

SARA. Il n'y a rien à répondre. Remporte donc ta lettre. Si mon père doit être malheureux par moi, j'aime mieux demeurer moi-même malheureuse. Être seule malheureuse et sans qu'il le soit lui-même, c'est ce qu'à présent je demande au ciel à toute heure ; mais être seule heureuse et sans qu'il le soit lui-même, je ne le veux point.

WAITWELL (*un peu à part*). Je crois vraiment qu'ainsi j'arriverai à faire lire la lettre à cette chère enfant.

SARA. Que dis-tu là à demi-voix ?

WAITWELL. Je me dis à moi-même que j'ai eu une très malheureuse idée pour vous faire lire la lettre, miss.

SARA. Comment cela ?

WAITWELL. Je n'avais pu penser si loin. Vous réfléchissez à tout, d'une manière plus sagace que personne d'entre nous ne le saurait faire. Je ne voulais pas vous effrayer. La lettre n'est peut-être que trop dure, et si je vous ai dit qu'il n'y avait dedans qu'amour ou pardon, j'aurais dû vous dire que c'était mon vœu qu'il n'y eût rien d'autre dedans.

SARA. Est-ce vrai?... Alors, donne-la moi. Je vais la lire. Quand on a mérité de la plus malheureuse façon la colère d'un père, on doit, au moins, avoir assez de respect pour cette colère paternelle, pour la laisser tomber sur soi autant que cela peut lui plaire. Chercher à l'éviter, cela s'appelle accumuler injure et mépris. J'en subirai toute la violence. Tu vois que je tremble déjà... Mais je dois trembler ; et j'aime mieux trembler que pleurer... (*Elle décachette la lettre.*) Là voilà ouverte ! Je frémis... mais que vois-je? (*Elle lit.*) « Ma très chère fille unique. » — Ha ! vieux fourbe ! Est-ce là l'entrée en matière d'un père irrité? Va ! Je ne lirai pas plus loin...

WAITWELL. Ah! miss, pardonnez à un vieux serviteur. Oui, certes, je crois que c'est la première fois de ma vie que j'aurai trompé avec intention. Celui qui ne

trompe qu'une fois, miss, et qui trompe dans d'aussi bonnes intentions, celui-là n'est pas encore pour cela un vieux fourbe. Cela me touche, miss. Je sais bien que les bonnes intentions ne sont pas toujours une excuse; mais que pouvais-je faire?... Reporter à un si bon père sa lettre sans que vous l'eussiez lue? C'était impossible; je m'en irais plutôt aussi loin que mes vieilles jambes pourraient me porter, et ne reparaîtrais plus devant ses yeux.

SARA. Comment? Toi aussi, tu l'abandonnerais?

WAITWELL. Ne le faudra-t-il pas, si vous ne lisez pas cette lettre? Lisez-la toujours. Ne laissez pas sans bons effets la tromperie que j'avais d'abord imaginée. Vous ne l'en oublieriez que plus vite, et je ne me la pardonnerais que plus facilement. Je suis un homme du commun, un homme simple, que vos raisons pour lire ou pour ne pas lire cette lettre, ne regardent pas. Si elles sont vraies, je n'en sais rien; mais, au moins, ne me paraissent-elles pas très naturelles. Je pense ainsi, miss; je pense qu'un père est toujours un père; et qu'une enfant peut bien faire une faute, sans cesser d'être une bonne enfant. Si le père pardonne la faute, l'enfant peut bien aussi se conduire de manière à la lui faire oublier. Et qui aime d'ailleurs à se souvenir d'une chose dont il souhaiterait bien plutôt qu'elle n'eût jamais existé? C'est, miss, comme si vous ne faisiez que penser à votre faute, et comme si vous croyiez qu'il vous suffirait de la grossir dans votre imagination, et de vous tourmenter vous-même de telles idées grossissantes. Mais je crois qu'il vous faudrait aussi songer à réparer ce qui s'est passé. Et comment voulez-vous le réparer, si vous vous en ôtez à vous-même toutes les occasions? Peut-il donc vous être douloureux de faire le second pas, quand un si bon père a fait déjà le premier?

SARA. Comme tes paroles simples pénètrent mon cœur... Ce que je ne puis précisément admettre, c'est qu'il fasse le premier pas. Et que veux-tu donc? Ne fait-il même que le premier pas? Il faut qu'il les fasse

tous, je ne puis en faire aucun à sa rencontre. Si loin que je me sois éloignée de lui, aussi loin doit-il descendre jusqu'à moi. S'il me pardonne, c'est mon crime tout entier qu'il doit me pardonner, c'en est les conséquences qu'il doit consentir à endurer sous ses yeux. Puis-je exiger cela d'un père ?

WAITWELL. Je ne sais pas, miss, si je vous comprends très bien. Il me semble que voulez dire qu'il faudrait qu'il vous pardonnât trop ; et que, la chose ne pouvant lui être que très douloureuse, vous vous faites conscience d'accepter son pardon. Si c'est là ce que vous pensez, eh bien, dites-moi : le pardon n'est-il pas une joie pour un bon cœur ? Je n'ai point, dans ma vie, été assez heureux pour ressentir souvent cette joie. Mais le peu de fois que je l'ai goûtée, j'aime toujours à m'en souvenir. C'était quelque chose de doux, de suave, de céleste, et je ne pouvais m'empêcher de songer à la grande et inépuisable félicité de Dieu, de qui la conservation de tous les misérables humains est un pardon perpétuel. Je souhaitais de pouvoir à chaque heure pardonner, et j'étais honteux de n'avoir à pardonner que de pareilles vétilles. Pardonner de douloureux affronts, de mortels outrages, ce doit être, me disais-je, en moi-même, ce doit être une volupté qui pénètre l'âme tout entière... Eh bien, miss, ne voulez-vous pas donner cette grande volupté à votre père ?

SARA. Hélas !... Continue, Waitwell, continue.

WAITWELL. Je sais bien qu'il y a certaines personnes qui ne reçoivent rien, moins volontiers qu'un pardon, parce qu'il est vrai qu'elles n'ont appris à en accorder aucun. Ce sont des personnes fières et inflexibles, qui ne consentent jamais à avouer qu'elles ont eu tort. Mais vous n'êtes pas de celles-là, miss. Vous avez ce cœur, le meilleur et le plus tendre, qu'ont seules les personnes les plus parfaites de votre sexe. Aussi, reconnaissez votre faute. Que vous reste-t-il à faire ?... Mais pardonnez-moi, miss ; je ne suis qu'un vieux bavard, et j'aurais dû penser sur-le-champ, que votre refus n'est qu'une inquiétude méritoire, qu'une vertueuse hésita-

tion. Des gens qui peuvent, dès l'abord, accepter, sans réfléchir, un grand bienfait, sont rarement dignes de ce bienfait. Ce sont les plus méritants qui ont toujours aussi le plus de défiance d'eux-mêmes. Pourtant la défiance ne doit pas dépasser le but.

SARA. Cher et vieil ami, je crois que tu m'as convaincue.

WAITWELL. Ah! Dieu! Si j'ai eu ce bonheur, c'est qu'un bon génie m'a inspiré. Mais, non, miss; ce ne sont pas mes paroles, c'est le temps qu'elles vous ont donné de réfléchir en vous même, et de vous remettre d'un si joyeux saisissement. N'est-ce pas, que vous allez la lire cette lettre? Oh! lisez-la donc vite.

SARA. Je le ferai, Waitwell... Quelles sensations, quelles douleurs je vais ressentir!

WAITWELL. Des douleurs, miss, mais d'agréables douleurs.

SARA. Tais-toi! (*Elle commence à lire pour elle seule.*)

WAITWELL (*à part*). Oh! il faudrait qu'il la vît lui-même!

SARA (*après avoir lu pendant quelques instants*). Ah! Waitwell, quel père! Il appelle ma fuite, une absence. Combien ce mot indulgent l'aggrave! (*Elle lit de nouveau, puis s'interrompt.*) Écoute donc! Il se flatte que je l'aime encore. Il se flatte! (*Elle lit et s'interrompt.*) Il me prie?... Il me prie? Un père prie sa fille? Sa fille coupable? Et de quoi me prie-t-il donc?... (*Elle lit à part.*) Il me prie d'oublier son imprudente sévérité et de ne pas l'en punir plus longtemps par mon absence!... L'en punir!... (*Elle lit de nouveau et s'interrompt.*) Plus encore! Il va jusqu'à me remercier, jusqu'à me remercier de lui avoir fourni l'occasion de connaître toute l'étendue de l'amour paternel. Funeste occasion! Peut-être pourtant, ajoute-t-il aussi, que je lui ai appris à connaître en même temps toute l'étendue de la désobéissance filiale... (*Elle lit.*) Non, il n'en dit rien! Il ne dit pas un mot de mon forfait. (*Elle continue à lire à part.*) Il va venir, venir lui-même chercher ses enfants. Ses enfants, Waitwell! Ceci surpasse tout!... Ai-je bien

lu? (*Elle lit de nouveau à part.*) Je voudrais mourir. Il dit qu'il ne mérite que trop d'être son fils, celui sans lequel il ne peut avoir de fille... Oh! plût au ciel qu'il ne l'eût jamais eue, cette malheureuse fille!... Va, Waitwell, laisse-moi seule. Il demande une réponse : je vais la lui préparer. Redemande-moi dans une heure. Merci d'avance de ta peine. Tu es un honnête homme. Il y a peu de serviteurs qui soient ainsi les amis de leurs maîtres.

WAITWELL. Ne me faites pas rougir, miss. Si tous les maîtres étaient des sir William, ils seraient bien sans cœur, les serviteurs qui ne seraient pas prêts à donner pour eux leur vie. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

SARA

SARA. (*Elle s'assied pour écrire.*) Si l'on m'avait dit, il y a un an, que j'aurais à répondre à une telle lettre!... Et dans de telles circonstances!... Oui, j'ai la plume à la main... Mais sais-je encore ce que je dois écrire?... Ce que je pense, ce que je ressens?... Qu'est-ce qu'on ressent donc, quand une vive sensation jette le cœur dans l'assoupissement?... Il faut cependant écrire... Ce n'est pas la première fois que je me sers d'une plume... Quand la plume m'a servi à rendre tant de petits services d'amitié et de politesse, me refuserait-elle donc son aide pour le plus important des services?... (*Elle réfléchit un peu, puis écrit quelques lignes.*) Est-ce là mon entrée en matière? Ce serait une entrée en matière bien froide. Dois-je commencer par son amour? Non, commençons par mon crime. (*Elle efface et écrit autre chose.*) Mais pourquoi ne pas m'exprimer comme j'avais fait d'abord?... La honte est partout à sa vraie place, excepté dans l'aveu de nos fautes. Je n'ai pas à craindre de tomber dans l'exagération, quand même j'emploierais les termes les plus horribles... Ah! pourquoi vient-on me déranger?

SCÈNE V

MARWOOD, MELLEFONT, SARA

MELLEFONT. Très chère miss, j'ai l'honneur de vous présenter lady Solmes, une des personnes de ma famille à qui j'ai le plus d'obligations.

MARWOOD. Je vous demande pardon, miss, d'avoir pris la liberté de venir me convaincre par mes propres yeux du bonheur d'un cousin, auquel je souhaiterais la femme la plus parfaite, si mon premier coup d'œil ne m'avait convaincue qu'il l'a déjà trouvée en vous.

SARA. Vous me faites trop d'honneur, milady. Une semblable flatterie m'aurait en tout temps fait rougir; mais en ce moment je devrais presque la considérer comme un reproche déguisé, si je ne croyais pas lady Solmes beaucoup trop généreuse, pour faire sentir à une pauvre femme sa supériorité de vertu et de sagesse.

MARWOOD (*froidement*). Je serais inconsolable, miss, que vous m'attribuiez d'autres sentiments que ceux de la bienveillance... (*A part.*) Elle est belle!

MELLEFONT. Et serait-il d'ailleurs possible, milady, de rester indifférent à tant de beauté, et à tant de modestie? On dit, il est vrai, qu'une femme charmante rend rarement justice à une autre; mais cela n'arrive d'un côté, qu'à celles qui sont trop vaines de leur supériorité, ou d'un autre côté, à celles qui comprennent qu'elles sont connues pour n'avoir aucune supériorité. Combien vous êtes toutes deux éloignées de ces cas! (*A Marwood, qui reste silencieuse.*) N'est-il pas vrai, milady, que mon amour n'a été rien moins que partial? N'est-il pas vrai que je vous ai fait un grand éloge de ma miss, mais encore de beaucoup au dessous de ce que vous pensez vous-même?... Mais pourquoi êtes-vous si songeuse... (*A voix basse, à Marwood.*) Vous oubliez votre rôle.

MARWOOD. Dois-je le dire?... Mon admiration pour

votre chère miss m'entraînait à des réflexions sur son sort. Cela me peinait qu'elle ne goûtât pas les fruits de son amour dans sa patrie. Je me souvenais qu'elle a, pour être à vous, abandonné un père, et, à ce qu'on m'a dit, un bien tendre père; et je ne pouvais m'empêcher d'appeler de mes vœux sa réconciliation avec lui.

SARA. Ah! milady, que je vous suis reconnaissante de ce souhait! Ce vœu mérite que je partage avec vous toute ma joie. Vous ne pouvez pas encore savoir, Mellefont, que ce vœu était accompli avant que milady eût eu l'amitié de le faire pour nous.

MELLEFONT. Qu'entendez-vous par là, miss?

MARWOOD (*à part*). Qu'est-ce que cela veut dire?

SARA. Je viens de recevoir une lettre de mon père. C'est Waitwell qui me l'a apportée. Ah! quelle lettre, Mellefont!

MELLEFONT. Vite, arrachez-moi à mon incertitude. Qu'ai-je à craindre? Qu'ai-je à espérer? Est-il encore le père que nous avons fui? Et s'il est encore tel, Sara est-elle la fille qui m'aime assez vivement pour fuir encore plus loin de lui? Ah! si je vous avais écoutée, chère miss, nous serions maintenant engagés par un lien que le caprice aurait dû ne plus songer à rompre. Dans cet instant, je sens tous les malheurs que la découverte de notre retraite peut pour moi entraîner après soi... Il va venir et vous arracher de mes bras... Combien je hais le misérable qui nous a trahis auprès de lui! (*Il jette à Marwood un coup d'œil de colère.*)

SARA. Combien m'est douce, cher Mellefont, votre inquiétude! Et combien nous sommes heureux tous les deux, qu'elle ne soit pas fondée! Lisez sa lettre que voici... (*A Marwood, pendant que Mellefont lit à part la lettre.*) Milady, il sera bien surpris de l'amour de mon père. De mon père? Ah! maintenant, il est aussi le sien.

MARWOOD (*surprise*). Est-ce possible?

SARA. Oui, milady, vous avez raison d'être surprise de ce changement. Il nous pardonne tout; il nous permet, il nous ordonne de nous aimer sous ses yeux...

Comme cette bonté a pénétré toute mon âme!... Eh bien, Mellefont? (*Il lui rend la lettre.*) Vous vous taisez? Oh, non, cette larme qui coule de vos yeux, en dit plus que votre bouche n'en saurait exprimer.

MARWOOD (*à part*). Combien je me suis fait de tort à moi-même, imprévoyante que je suis!

SARA. Oh! laissez-moi baiser cette larme sur votre joue.

MELLEFONT. Ah! miss, pourquoi avons-nous affligé un si divin père! Oui, un si divin père : car qu'y a-t-il de plus divin que le pardon?... Si nous avions pu nous imaginer comme possible seulement, cette heureuse conclusion, à coup sûr nous n'aurions à nous reprocher envers lui aucun moyen de contrainte; nous ne la devrions qu'à nos seules supplications. Quel bonheur il fonde sur moi! Mais combien il me sera douloureux d'être convaincu moi-même de le mériter si peu!

MARWOOD (*à part*). Voilà ce que je suis forcée d'entendre!

SARA. Combien, par de tels sentiments, vous justifiez mon amour pour vous!

MARWOOD (*à part*). Quel parti prendre!

SARA. Et vous aussi, excellente lady, lisez la lettre de mon père. Vous paraissez beaucoup trop prendre intérêt à notre sort, pour que son contenu puisse vous être indifférent.

MARWOOD. Puisse m'être indifférent, miss? (*Elle prend la lettre.*)

SARA. Mais, milady, vous paraissez toujours très songeuse, très attristée...

MARWOOD. Songeuse, miss, mais non attristée.

MELLEFONT (*à part*). Ciel! Si elle se trahissait!

SARA. Et pourquoi donc?

MARWOOD. Je tremble pour vous deux. Cette bonté imprévue de votre père ne pourrait-elle pas être dissimulation, piége?...

SARA. Non, milady, certainement non. Lisez seulement, et vous le reconnaîtrez vous-même. La dissimulation reste froide toujours, et ne peut adopter le

langage de la tendresse. (*Marwood lit à part.*) N'ayez aucun soupçon, je vous en prie, Mellefont. Je vous garantis que mon père est incapable de descendre aux piéges. Il ne dit que ce qu'il pense, et la fausseté est un vice inconnu de lui.

MELLEFONT. Oh! j'en suis parfaitement convaincu, très chère miss... Il faut pardonner à milady ce soupçon : elle ne connaît pas encore quel homme c'est.

SARA. (*Tandis que Marwood lui rend la lettre.*) Que vois-je, milady? Vous pâlissez? Vous tremblez? Qu'avez-vous?

MELLEFONT (*à part.*) Dans quelle angoisse je suis! Pourquoi aussi ai-je consenti à l'amener ici?

MARWOOD. Ce n'est rien, miss, qu'un petit éblouissement; il va passer. Je ne puis supporter en voyage l'air de la nuit.

MELLEFONT. Vous m'effrayez, milady..... Ne vous plaît-il pas de respirer l'air? On ne se remet pas aussi vite dans un appartement clos.

MARWOOD. Si vous le pensez, donnez-moi donc le bras.

SARA. Je vous accompagnerai, milady.

MARWOOD. Merci de votre politesse, miss. Ma faiblesse n'aura pas de suites.

SARA. Alors, j'espère vous revoir bientôt, milady.

MARWOOD. Si vous le permettez, miss... (*Mellefont la conduit dehors.*)

SARA (*seule*). Pauvre lady!... Elle ne paraît pas être, il est vrai, une personne très bienveillante; mais elle ne paraît non plus, ni grondeuse, ni hautaine... Je me retrouve seule. Puis-je mieux employer le peu d'instants que peut-être je serai seule, qu'à compléter ma réponse? (*Elle veut se rasseoir pour écrire.*)

SCÈNE VI

BETTY, SARA

BETTY. Voilà une bien courte visite?

SARA. Oui, Betty. C'est lady Solmes, une parente de mon Mellefont. Il lui a pris une petite faiblesse. Où est-elle à présent?

BETTY. Mellefont l'a accompagnée jusqu'à la porte.

SARA. Alors elle est peut-être partie?

BETTY. Je le suppose... Mais plus je vous regarde, miss, — pardonnez-moi la liberté que je prends, — plus je vous trouve changée. Il y a quelque chose de calme et de joyeux dans votre regard. La visite de milady, ou celle du vieillard a dû vous être très agréable.

SARA. C'est la dernière, Betty, la dernière. Il venait de la part de mon père. Quelle affectueuse lettre je vais te donner à lire! Ton bon cœur t'a si souvent fait pleurer avec moi, qu'il faut maintenant que tu partages aussi ma joie. Me voici de nouveau heureuse et en état de te récompenser de tes bons services.

BETTY. Quels services ai-je pu vous rendre dans le cours de neuf semaines?

SARA. Tu n'aurais pas pu m'en rendre de plus grands, dans tout le reste de ma vie, que dans ce court espace de neuf semaines... Elles sont passées!... Viens maintenant, Betty; Mellefont est peut-être seul de nouveau, et il faut que je lui parle encore. Il me vient à l'esprit, qu'il ferait très bien d'écrire en même temps que moi à mon père, qui doit s'attendre à l'expression de sa reconnaissance. (*Elles sortent.*)

SCÈNE VII

La salle de l'auberge

Sir W. SAMPSON, WAITWELL

SIR VILLIAM. Quel baume, Waitwell, ton récit a fait couler dans mon cœur ulcéré ! Je renais à la vie, et son retour prochain me semble me ramener aussi loin du côté de ma jeunesse, que sa fuite m'avait poussé du côté de la tombe. Elle m'aime encore ! Que veux-je de plus ?... Tu vas retourner auprès d'elle, Waitwell. Je ne puis attendre le moment de la serrer de nouveau dans ces bras, que j'avais si ardemment tendus en suppliant, vers la mort. Combien je la désirais aux heures de mon chagrin, et combien je la redouterais à cette heure de bonheur retrouvé ! Un vieillard est à blâmer sans doute de se retenir si fermement aux liens qui l'attachent encore au monde. La séparation dernière en devient plus douloureuse... Pourtant le Dieu qui, pour moi, se montre si favorable en ce moment, m'aidera aussi à la supporter. Pourrait-il m'avoir accordé une faveur, et me l'avoir accordée pour ma perte dernière ? Pourrait-il me rendre une fille, pour me faire murmurer contre lui lorsqu'il voudra me retirer de cette vie ? Non, non ; il me la rend pour qu'elle puisse veiller sur mon dernier souffle. Merci à toi, bonté éternelle ! Qu'il est faible, le merci d'une bouche mortelle ! Mais bientôt, bientôt, dans l'éternité sainte, je pourrai le remercier plus dignement.

WAITWELL. Quelle joie pour mon cœur, sir, de vous voir avant ma fin revenu à la joie ! Mais croyez-moi, j'ai presque autant souffert de votre douleur que vous-même. Presque autant ; non autant : car la douleur d'un père, dans de telles conjonctures, est inexprimable.

SIR WILLIAM. Ne te considère plus désormais, mon

bon Waitwell, comme mon serviteur. Tu as depuis longtemps mérité que je te fasse une vieillesse plus convenable. Je veux te la donner : et tu seras aussi heureux que je puis encore l'être en ce monde. Je veux supprimer toutes les différences entre nous : dans l'autre monde, le sais-tu bien, elles le seraient d'ailleurs... Mais, pour cette seule fois encore, sois le vieux serviteur, auquel je ne me suis jamais en vain confié. Va et fais attention de me rapporter sa réponse, aussitôt qu'elle sera prête.

WAITWELL. J'y vais, sir. Mais cette démarche, ce n'est pas un service que je vous rends. C'est une récompense que vous m'accordez pour mes services. Oui, certes, c'en est une. (*Ils s'éloignent de différents côtés.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

La chambre de Mellefont

MELLEFONT, SARA

MELLEFONT. Oui, très chère miss, oui; je veux, je dois le faire.

SARA. Quelle joie vous me donnez!

MELLEFONT. C'est moi seul qui dois me charger de tout le crime; moi seul, qui suis coupable; moi seul, qui ai un pardon à solliciter.

SARA. Non, Mellefont; ne me prenez pas la part la plus grande que j'ai dans notre faute. Plus elle est grave, plus elle m'est chère; car elle doit vous avoir convaincu que j'aime mon Mellefont plus que tout au monde... Mais est-il donc bien vrai que je doive désormais unir cet amour à mon amour pour mon père? Ou bien est-ce un doux songe? Combien je crains de le voir s'échapper, et de me réveiller dans mon ancienne angoisse!... Mais non, ce n'est pas rien qu'un rêve; je suis en réalité plus heureuse que je n'ai jamais espéré le devenir; plus heureuse peut-être qu'on ne peut l'être dans cette courte existence. Peut-être n'est-ce que de loin que m'apparaît ce rayon de félicité, peut-être ne me paraît-il s'approcher si doucement que pour se glisser de nouveau dans les plus épaisses ténèbres, et me laisser tout d'un coup dans une obscurité, dont l'horreur me serait encore rendue plus sensible par ce

court éblouissement... Quels pressentiments me tourmentent!... Sont-ce en réalité des pressentiments, Mellefont, ou les sensations habituelles, inséparables de l'attente d'un bonheur immérité et de la crainte de le perdre?... Comme le cœur me bat! comme il me bat d'une manière désordonnée! Fortement et rapidement!... Et maintenant, languissamment, craintivement, timidement!... Le voilà qui crépite de nouveau, comme si c'étaient ses derniers battements qu'il se hâtât de battre. Pauvre cœur!

MELLEFONT. L'ébullition du sang que ne pouvait que vous causer une surprise si inopinée, se calmera, miss, et le cœur reprendra son cours plus calme. Aucun de ses battements n'est un pronostic d'avenir, et nous sommes à plaindre, — pardonnez-moi, très chère Sara — de nous faire, de l'impression mécanique du sang, une prophétie de malheur. Aussi ne veux-je rien négliger de ce que vous-même croyez utile, pour calmer en vous cette petite tempête intérieure. Je vais à l'instant écrire, et sir William, je l'espère, sera content de l'assurance de mon repentir, des expressions de mon cœur ému et des promesses solennelles de la plus affectueuse obéissance.

SARA. Sir William! Ah! Mellefont, commencez dès maintenant à lui donner un nom bien plus tendre. Mon père, votre père, Mellefont...

MELLEFONT. Eh bien, oui, miss, notre bon, notre excellent père!... Il m'a fallu bien jeune me déshabituer de cette douce appellation. Il m'a fallu bien jeune désapprendre un aussi doux nom, celui de mère...

SARA. Vous l'avez désappris, et moi... je n'ai pas eu le bonheur de le pouvoir une seule fois prononcer. Ma naissance coûta la vie à ma mère... Dieu! je fus sa meurtrière, sa meurtrière innocente. Et de combien s'en est-il fallu!.. Ah! de peu, de presque rien... que je devinsse aussi la meurtrière de mon père!... Mais, non une meurtrière innocente! Et qui sait si je ne le suis pas déjà? Les années, les jours, les secondes qui le rapprochent de sa fin, par suite de l'affliction que je lui ai

causée... c'est moi qui les lui ai ravies; quand son sort lui réserverait de mourir vieux et rassasié de jours, rien ne pourrait pourtant assurer ma conscience si je pensais que, sans moi, sa mort n'aurait point été encore plus tardive. Triste reproche que je n'aurais, sans doute, pas à me faire, si une tendre mère avait été là pour veiller sur ma vertu! Sa vie, son exemple m'auraient... Pourquoi me regardez-vous si tendrement, Mellefont? Vous avez raison : une mère m'aurait peut-être tyrannisée de son vif amour, et je ne serais pas à Mellefont. Pourquoi donc est-ce que je regrette ce que le sort m'a plus sagement refusé? Les vouloirs du sort sont toujours les meilleurs. Usons donc du droit dont il nous a gratifiés, de posséder un père qui ne m'a encore jamais laissé un soupir de regret pour ma mère, un père qui veut aussi nous faire oublier les parents que nous n'avons pas possédés... Quelle suave idée! Je m'en enamoure, et j'en oublie presque qu'au plus profond de moi-même, il se meut quelque chose qui refuse d'y ajouter foi... Qu'est-ce que c'est que ce quelque chose qui se rebelle?

MELLEFONT. Ce quelque chose, très chère Sara, comme je vous l'ai déjà dit, c'est l'hésitation craintive où est notre nature d'admettre un grand bonheur... Ah! votre cœur faisait moins de réflexions pour se croire malheureux, qu'il n'en fait, en ce moment, pour se croire heureux. Mais comme celui qui a été entraîné dans un rapide mouvement circulaire, et à qui, lorsqu'il s'arrête, il semble encore que les objets extérieurs tournent autour de lui, ainsi en est-il du cœur qui a été trop violemment ébranlé pour se remettre tout d'un coup. Il lui reste un faible tremblement que nous devons passer à sa propre faiblesse.

SARA. Je le crois, Mellefont, je le crois, parce que vous le dites et parce que je le souhaite... Mais ne nous retenons pas l'un l'autre plus longtemps. Je vais terminer ma lettre. Vous me laisserez lire aussi la vôtre, quand je vous aurai montré la mienne?

MELLEFONT. J'en soumettrai chaque mot à votre appréciation; excepté ce que je dois dire pour vous sauver

vous-même ; car je sais que vous ne vous regardez pas comme aussi innocente que vous l'êtes. (*Il reconduit Sara jusqu'à l'extrémité de la scène.*)

SCÈNE II

MELLEFONT

MELLEFONT (*après s'être promené en long et en large, plongé dans les plus profondes réflexions*). Quelle énigme je suis pour moi-même! Pour qui me prendrai-je? Pour un fou? ou pour un misérable?... ou pour tous les deux?... Mon cœur, quel trompeur tu fais!... J'aime cet ange et je peux être un tel démon... Je l'aime? Oui, certes, certes je l'aime. Je sens que je voudrais lui sacrifier mille vies, à elle qui m'a sacrifié sa vertu. Je le voudrais : je le voudrais à l'instant même, sans délai... Et, pourtant, et pourtant... Je tremble de me l'avouer à moi-même... et pourtant... comment comprendre cela?... et pourtant je crains l'instant où, en face de l'univers, elle deviendra mienne pour toujours... Cet instant ne peut se remettre, car son père est réconcilié avec nous. Je ne pourrai même pas le retarder. Le retardement de ce moment m'a déjà attiré assez de douloureux reproches. Mais, quelque douloureux qu'ils fussent, ils m'étaient encore plus supportables que ne le seront les mélancoliques pensées où je serai enchaîné pour le reste de ma vie... Et ne suis-je pas déjà enchaîné?... Je le suis et avec plaisir... Sans doute, je suis son captif... Que veux-je donc?... Ceci!... Maintenant je suis un captif qu'on laisse circuler librement sur parole : ce qui me flatte. Pourquoi ne peut-on s'en tenir là? Pourquoi faut-il qu'on me rive des fers, et qu'on m'enlève même une misérable ombre de liberté!... Qu'on me rive des fers? Rien d'autre!... Sara Sampson, mon amante! Que de félicités dans ces seuls mots! Sara Sampson, ma femme!... La moitié de ces félicités a disparu... et l'autre moitié disparaîtra!... Monstre que je

suis!... Et c'est dans de tels sentiments, qu'il faut que j'écrive à son père! Mais ce ne sont pas des sentiments, ce sont des idées, des idées maudites, qui ne sont que la conséquence bien naturelle d'une vie effrénée! Je veux m'en détacher, ou... ne plus vivre.

SCÈNE III

NORTON, MELLEFONT

MELLEFONT. Tu m'importunes, Norton.

NORTON. Pardonnez-moi donc, monsieur... (*Il veut se retirer.*)

MELLEFONT. Non, non, reste-là. J'aime autant que tu m'interrompes. Que veux-tu?

NORTON. J'ai appris par Betty l'heureuse nouvelle, et je viens vous présenter mes félicitations...

MELLEFONT. A propos de la réconciliation du père? Merci.

NORTON. Le ciel veut donc encore vous rendre heureux?

MELLEFONT. S'il le veut, — tu vois, Norton, que je ne renie pas ses arrêts — je ne suis pas sûr que ce soit à ma considération.

NORTON. Oui, quoique vous le méconnaissiez, c'est aussi à votre considération qu'il le veut.

MELLEFONT. Ce n'est qu'en considération de ma Sara, uniquement et seulement de ma Sara. Sa vengeance toute prête a épargné toute une ville coupable, à cause d'un petit nombre de justes: un criminel, il peut le tolérer peut-être aussi, quand une âme qui est agréable devant lui s'est liée au sort de ce criminel.

NORTON. Vous parlez avec sérieux et émotion. Mais la joie ne s'exprime-t-elle pas autrement?

MELLEFONT. La joie, Norton? C'en est fait pour moi de la joie.

NORTON. Puis-je parler librement? (*Il le regarde fixement.*)

MELLEFONT. Tu le peux.

NORTON. Le reproche que vous m'avez adressé ce matin de m'être rendu complice de votre crime, en gardant le silence, sera mon excuse auprès de vous, si désormais je ne me tais plus.

MELLEFONT. Seulement. n'oublie pas ce que tu es.

NORTON. Je n'oublierai pas que je suis un domestique, un domestique qui aurait pu devenir quelque chose de mieux, s'il avait vécu en conséquence. Je suis votre domestique, oui ; mais je ne tiens pas à me damner avec vous.

MELLEFONT. Avec moi? Mais à quel propos me dis-tu cela en ce moment?

NORTON. Parce que je ne suis pas peu surpris de vous trouver autre que je n'avais cru.

MELLEFONT. Me veux-tu faire connaître ce que tu avais cru?

NORTON. Vous trouver dans le ravissement.

MELLEFONT. Il n'y a que le peuple que la joie mette hors de lui, quand le bonheur lui sourit.

NORTON. C'est peut-être que le peuple a encore cette sensibilité que, chez les gens de qualité, mille idées contraires à la nature gâtent et affaiblissent. Mais votre physionomie révèle autre chose encore que de la retenue ; elle révèle de la froideur, de l'irrésolution, de la répugnance...

MELLEFONT. Quand cela serait? As-tu oublié qui est ici, outre Sara? La présence de Marwood...

NORTON. Vous inquièterait peut-être, mais ne vous abattrait pas... C'est autre chose qui vous trouble. Et je me trompe fort, où vous auriez vu avec plaisir que le père n'eût pas encore pardonné. La prévision d'un lien qui est si peu conforme à vos idées...

MELLEFONT. Norton! Norton! Il faut que tu aies été, ou que tu sois encore une horrible canaille, pour m'avoir ainsi deviné. Puisque tu as touché juste, je ne veux pas te le cacher : c'est vrai qu'autant il est sûr que j'aimerai ma Sara, autant je consens peu à me voir obligé de l'aimer éternellement... obligé!... Mais sois sans inquié-

tude, je vaincrai cette absurde fantaisie. Ou, penserais-tu que ce ne soit pas une simple fantaisie? Qui m'oblige à considérer le mariage comme une entrave? Je ne saurais désirer être plus libre que ce mariage ne me laissera.

NORTON. Ces considérations sont très justes. Mais Marwood, Marwood viendra en aide à vos anciens préjugés, et je crains, je crains...

MELLEFONT. Ce qui n'aura pas lieu. Dès aujourd'hui tu la verras retourner à Londres. Puisque je t'ai confié mes secrets — ce qui est cependant une sottise de ma part, — je ne te veux pas non plus cacher que j'ai inspiré de telles craintes à Marwood, qu'elle obéira aveuglément à mon moindre signe.

NORTON. Vous me dites là quelque chose d'incroyable.

MELLEFONT. Regarde ce fer meurtrier que je lui ai arraché des mains (*il lui montre le poignard qu'il a pris à Marwood*) au moment où elle allait m'en percer le cœur avec la plus horrible frénésie. Croiras-tu maintenant que je lui aie fait les plus énergiques menaces? Au commencement même, il s'en était peu fallu qu'elle me mît de nouveau la corde au cou. La traîtresse a Arabella avec elle.

NORTON. Arabella?

MELLEFONT. Je n'ai pas encore pu m'informer de la ruse qu'elle a mise en œuvre pour reprendre l'enfant. Il suffit que les suites qu'elle espérait sans doute de sa présence, elle n'ait pas réussi à les obtenir.

NORTON. Permettez-moi de me réjouir de votre résistance, et de considérer votre conversion comme à demi accomplie déjà. Seulement — puisque vous avez l'intention de tout me faire connaître — pourquoi s'est-elle présentée ici sous le nom de lady Solmes?

MELLEFONT. Elle a voulu à toute force voir sa rivale. J'ai cédé à son désir, autant par réflexion, que par irréflexion et pour l'humilier par la vue de la meilleure créature de son sexe... Tu hoches la tête, Norton?...

NORTON. Je ne m'y serais pas hasardé.

MELLEFONT. Hasardé? Je n'ai risqué absolument rien

de plus, que je n'aurais hasardé au cas de refus. Elle aurait cherché à pénétrer jusqu'à Sara, sous son véritable nom ; et le pis qu'il puisse résulter de sa visite incognito n'est pas aussi mauvais.

NORTON. Remerciez le ciel de ce qu'elle se soit éloignée si tranquillement.

MELLEFONT. Tout n'est pas encore passé, Norton. Il lui a pris une petite indisposition qui l'a forcée de s'éloigner, sans prendre congé. Elle veut revenir... Soit, pourtant! La guêpe qui a perdu son aiguillon (*il montre le poignard qu'il remet dans son sein*) ne peut plus que bourdonner. Mais le bourdonnement même lui coûterait cher, s'il nous devenait à charge... Est-ce que je n'entends pas venir? Laissez-moi, si c'est elle. C'est elle. Va ! (*Norton sort.*)

SCÈNE IV

MELLEFONT, MARWOOD

MARWOOD. C'est très à contre-cœur sans doute que vous me voyez revenir.

MELLEFONT. C'est avec joie, Marwood, que je vois que votre indisposition ait été sans conséquence. Vous vous trouvez donc mieux?

MARWOOD. Un peu mieux.

MELLEFONT. Vous n'avez pas bien fait alors de vous donner la peine de revenir.

MARWOOD. Merci, Mellefont, si c'est par sollicitude pour moi que vous dites cela. Et, si c'est dans une autre intention que vous le dites, je ne le prends pas mal.

MELLEFONT. Cela me fait grand plaisir de vous voir si calme.

MARWOOD. La tempête est passée. Oubliez-la, je vous en prie encore une fois.

MELLEFONT. Pourvu que vous n'oubliiez pas votre pa-

role. Marwood, j'oublierai tout... Mais, si je savais que vous n'y voulussiez voir aucun affront, je vous demanderais peut-être...

MARWOOD. Demandez, Mellefont. Vous ne pouvez plus m'offenser davantage... Que voudriez-vous me demander?

MELLEFONT. Comment vous a plu ma miss?

MARWOOD. Cette demande est naturelle. Ma réponse ne semblera pas aussi naturelle; mais elle n'en sera cependant pas moins vraie... Elle m'a beaucoup plu.

MELLEFONT. Cette impartialité me charme. Mais, du reste, serait-il possible que celui qui a su apprécier les charmes d'une Marwood, pût faire un mauvais choix?

MARWOOD. Cette flatterie, Mellefont, si d'ailleurs c'en est une, vous auriez dû me l'épargner. Elle ne va pas à mon parti pris de vous oublier.

MELLEFONT. Vous ne voulez pourtant pas que je vienne en aide à ce parti pris par des grossièretés? Que notre séparation ne soit pas d'un genre vulgaire! Rompons ensemble, comme des gens de sens qui cèdent à la nécessité, sans amertume, sans rancune, et en gardant l'un pour l'autre le degré de considération qui convient à notre ancienne intimité.

MARWOOD. A notre ancienne intimité? Je ne veux pas m'en souvenir. Rien de plus là-dessus! Ce qui est passé, est passé, et peu importe de quelle manière, cela a passé... Mais un mot encore d'Arabella. Vous ne voulez pas me la laisser?

MELLEFONT. Non, Marwood.

MARWOOD. Il est cruel à vous, lorsque vous ne pouvez pas demeurer son père, de vouloir aussi lui enlever sa mère.

MELLEFONT. Je puis rester son père, et je le veux aussi.

MARWOOD. Prouvez-le donc toute de suite.

MELLEFONT. Comment?

MARWOOD. Permettez à Arabella de posséder comme patrimoine paternel, les richesses que j'ai reçues de vous en dépôt. Quant à son patrimoine maternel, je sou-

haiterais de tout mon cœur de lui en laisser un meilleur que la honte d'être née de moi.

MELLEFONT. Ne parlez pas ainsi... Je prendrai soin d'Arabella, sans priver sa mère de ce qui lui est décemment nécessaire. Si celle-ci veut m'oublier, il faut aussi qu'elle commence à oublier qu'elle tient de moi quelque chose. J'ai des obligations à remplir envers elle, et je ne perdrai jamais de vue, que c'est elle qui a été la cause, quoique involontaire, de mon bonheur. Oui, Marwood, je vous remercie bien sincèrement d'avoir livré le secret de notre retraite à un père, que l'ignorance seule de cette retraite empêchait de nous rendre plutôt ses bonnes grâces.

MARWOOD. Ne me torturez pas d'un remercîment, que je n'ai jamais eu l'intention de mériter. Sir William est un vieil imbécile, trop plein de bonté. A sa place, j'aurais pensé autrement. J'aurais pardonné à ma fille, et, quant au séducteur, je l'aurais...

MELLEFONT. Marwood!...

MARWOOD. C'est vrai : il s'agit de vous. Je me tais... Pourrai-je bientôt faire mes adieux à miss?

MELLEFONT. Miss Sara ne le prendra pas mal, que vous vous remettiez en route, sans la revoir.

MARWOOD. Mellefont, je n'aime pas à jouer mes rôles à demi, et, même sous un nom d'emprunt, je ne veux point passer pour manquer de savoir-vivre.

MELLEFONT. Si votre tranquillité vous est chère, gardez-vous vous-même de revoir encore une personne qui ne peut que faire naître en vous de certaines idées...

MARWOOD (*souriant moqueusement*). Vous vous connaissez mieux vous-même que moi. Mais quand même vous croiriez qu'à cause d'elle je dusse devenir inconsolable, vous auriez au moins dû garder pour vous cette idée... Miss Sara, faire naître en moi de certaines idées? De certaines? Oh! oui..., mais aucune autre que celle-ci, que la meilleure jeune fille peut souvent donner son amour à l'homme le plus méprisable.

MELLEFONT. Charmant, Marwood, charmant! Vous

voilà enfin dans les dispositions où je souhaitais vous voir depuis longtemps : quoiqu'il m'eût été égal, comme je vous l'ai dit déjà, et presque plus agréable que nous eussions pu garder l'un pour l'autre quelque considération. Mais cette considération reviendra peut-être encore, quand, dans le cœur en fermentation, se seront apaisés les premiers bouillonnements... Permettez-moi de vous laisser un instant seule. Je vais chercher miss Sampson.

SCÈNE V

MARWOOD

MARWOOD (*regardant autour d'elle*). Suis-je seule?... Puis-je enfin, sans être aperçue, reprendre haleine et remettre les muscles de mon visage dans leur état naturel?... Soyons vite une bonne fois la vraie Marwood, avec toute sa physionomie, afin de pouvoir subir de nouveau la contrainte de mon déguisement. Que je te hais, maudit déguisement! Non pas que j'aime la sincérité, mais parce que tu es le plus misérable refuge d'un impuissant désir de vengeance. Sans doute, je ne me serais pas abaissée jusque-là, si un tyran m'avait prêté sa puissance, ou le Ciel son tonnerre... Mais pourvu que tu me mènes à mon but!... Le commencement promet, et Mellefont paraît se rassurer. Si la ruse me réussit pour arriver à parler, en tête à tête, à sa Sara... Alors... Oui, mais pourtant il est encore très incertain que cela me serve à rien. La vérité sur Mellefont n'aura peut-être pour elle rien de nouveau ; la calomnie, elle n'y croira peut-être pas ; et les menaces, elle les méprisera peut-être. Mais pourtant, vérité, calomnie et menaces, je lui ferai tout entendre. Il serait bien dommage de ne pas laisser d'aiguillon dans son âme... Silence, on vient. Je ne suis plus Marwood, je ne suis qu'une misérable abandonnée qui tente, par un petit artifice, d'éloigner d'elle la honte ; qu'un serpent

foulé aux pieds qui se tortille en tous sens, pour arriver au moins à mordre le talon qui l'écrase.

SCÈNE VI

SARA, MELLEFONT, MARWOOD

SARA. Je me réjouis, milady, de m'être inquiétée à tort.

MARWOOD. Je vous remercie, miss. L'accident était trop peu de chose, pour qu'il dût vous inquiéter.

MELLEFONT. Milady vient vous faire ses adieux, très chère Sara.

SARA. Si précipitamment, milady?

MARWOOD. Je ne puis trop me hâter, pour les personnes qui attendent ma présence à Londres.

SARA. Vous ne nous quittez pourtant pas aujourd'hui?

MARWOOD. Demain de grand matin.

MELLEFONT. Demain de grand matin, milady? Je croyais que vous partiez aujourd'hui.

SARA. Notre connaissance, milady, est faite bien en courant. Je me flatte que, dans l'avenir, vous daignerez me permettre des relations plus intimes.

MARWOOD. Je vous demande votre amitié, miss.

MELLEFONT. Je suis garant, très chère Sara, que cette demande de milady est sincère, quoique je doive vous prévenir que vous ne vous reverrez sans doute plus de longtemps. Milady s'arrêtera très rarement dans les lieux où nous serons...

MARWOOD (*à part*). Comme c'est habile!

SARA. Mellefont, c'est m'enlever là un très doux espoir.

MARWOOD. C'est moi qui y perdrai le plus, heureuse miss.

MELLEFONT. Mais dans le fait, milady, c'est demain de bonne heure que vous partez?

MARWOOD. Peut-être avant. (*A part.*) Il ne viendra donc personne!

MELLEFONT. Nous aussi, nous ne nous arrêterons pas plus longtemps ici. N'est-ce pas, très chère miss, qu'il sera bon que nous suivions sans retard notre réponse? Sir William ne peut point prendre mal notre empressement.

SCÈNE VII

BETTY, MELLEFONT, SARA, MARWOOD

MELLEFONT. Que veux-tu, Betty?

BETTY. On désire vous parler sans retard.

MARWOOD (*à part*). Ah! nous y voici enfin...

MELLEFONT. A moi? sans retard? J'y irai, dans un instant... Milady, vous plairait-il d'abréger votre visite?

SARA. Pourquoi cela, Mellefont? Milady aura la bonté d'attendre votre retour.

MARWOOD. Pardon, miss; je connais mon cousin Mellefont et je préfère m'éloigner avec lui.

BETTY. L'étranger, monsieur, n'a qu'un mot à vous dire. Et il ajoute qu'il n'a pas un instant à perdre.

MELLEFONT. Bien, je vais à l'instant le rejoindre... Je suppose, miss, que ce sont des nouvelles définitives de l'arrangement dont je vous ai parlé. (*Betty sort.*)

MARWOOD (*à part*). Bien supposé!

MELLEFONT. Mais pourtant, milady...

MARWOOD. Si vous l'ordonnez..., miss, j'ai l'honneur de vous...

SARA. Non pas, Mellefont. Vous ne voudriez pas me refuser le plaisir d'entretenir lady Solmes jusqu'à votre retour?

MELLEFONT. Vous le voulez, miss?

SARA. Ne vous arrêtez pas, très cher Mellefont, et revenez bientôt, mais l'air plus joyeux, je l'espère. Vous craignez sans doute une nouvelle désagréable.

Consentez à tout. Je suis aussi désireuse de voir que vous puissiez me préférer franchement, dans tous les cas, à un héritage, que je ne le suis de vous en savoir en possession...

MELLEFONT. J'obéis. (*Du ton d'un avis.*) Milady, je serai de retour dans un instant. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII

SARA, MARWOOD

MARWOOD (*à part*). Bon vent!

SARA. Mon bon Mellefont fait souvent ses politesses d'un ton complétement faux. Ne le trouvez-vous pas aussi, milady?

MARWOOD. Je suis sans doute déjà trop accoutumée à ses façons pour avoir remarqué cela.

SARA. Ne voulez-vous pas vous asseoir?

MARWOOD. Si vous l'ordonnez, miss... (*A part, en s'asseyant.*) Il ne faut pas laisser passer cet instant sans le mettre à profit.

SARA. Dites-moi, milady, ne serai-je pas la plus heureuse de toutes les femmes avec mon Mellefont?

MARWOOD. Si Mellefont sait reconnaître son bonheur, miss Sara en fera l'homme le plus digne d'envie. Mais...

SARA. Un *mais*, milady, est une réticence...

MARWOOD. Je suis franche, miss...

SARA. Vous n'en êtes que plus estimable...

MARWOOD. Franche... et assez souvent jusqu'à l'irréflexion. Mon *mais* en est la preuve. C'est un *mais* très irréfléchi!

SARA. Je ne crois pas que, par cette palliation, milady veuille m'inquiéter encore davantage. C'est une compassion volontairement cruelle, que de ne laisser que soupçonner un mal qu'on pourrait montrer.

MARWOOD. Non pas, miss; vous faites beaucoup trop de cas de mon *mais*. Mellefont est mon parent...

SARA. La moindre objection que vous faites contre lui n'en a que plus d'importance.

MARWOOD. Mais quand même Mellefont serait mon frère, il faudrait pourtant que je vous dise, sans hésitation, que je prendrais contre lui le parti d'une personne de mon sexe, si je remarquais qu'il n'en agît pas assez honnêtement avec elle. Nous autres femmes, il est juste que nous considérions comme une injure et une affaire communes à tout notre sexe, toute injure reçue par l'une d'entre nous, et la mère et la sœur même du coupable devraient ne pas hésiter à la considérer comme leur.

SARA. Cette remarque?...

MARWOOD. Ç'a été déjà ma règle de conduite dans plus d'un cas douteux.

SARA. Et cela m'annonce... je tremble...

MARWOOD. Non, miss, si cela vous fait trembler, parlons d'autre chose...

SARA. Cruelle lady!

MARWOOD. Cela me peine que vous me méconnaissiez. Moi, du moins, si je me mettais, en pensée, à la place de miss Sampson, je regarderais comme un bienfait tout renseignement plus précis, qu'on me voudrait donner sur celui avec qui mon sort serait sur le point d'être lié pour toujours.

SARA. Que voulez-vous, milady? Est-ce que je ne connais pas déjà mon Mellefont? Croyez-moi, je le connais aussi bien que je me connais moi-même! Je sais qu'il m'aime...

MARWOOD. Et qu'il en aime d'autres...

SARA. Qu'il en a aimé d'autres, cela, je le sais aussi. Pouvait-il m'aimer avant de savoir si j'existais? Puis-je prétendre être la seule qui ait eu assez de charmes pour lui? Ne dois-je même pas m'avouer que j'ai fait mon possible pour lui plaire? N'est-il pas assez aimable pour avoir fait faire de même à plus d'une? Et n'est-il pas naturel que plus d'une ces coquetteries aient réussi?

MARWOOD. Vous le défendez avec la même chaleur et

presque avec les mêmes arguments que j'ai déjà souvent fait moi-même. Ce n'est pas un crime d'avoir aimé; encore moins en est-ce un d'avoir été aimé. Mais l'inconstance est un crime.

SARA. Pas toujours; car souvent, à ce que je crois, l'objet de l'amour est l'excuse de l'inconstance, parce qu'il mérite rarement d'être aimé toujours.

MARWOOD. Il paraît que la morale de miss Sampson n'est pas des plus sévères.

SARA. Il est vrai que ma règle de jugement envers ceux qui avouent eux-mêmes leurs égarements, n'est pas des plus sévères, et ne doit pas l'être non plus. Car il ne s'agit pas ici de déterminer les limites que la vertu fixe à l'amour, mais seulement, si l'amour a franchi ces limites, de pardonner à la faiblesse humaine. Si, par exemple, un Mellefont aime une Marwood, puis la quitte : cet abandon est quelque chose de louable en comparaison de cet amour. Ce serait un malheur qu'il lui fallût, pour avoir aimé un temps cette débauchée, l'aimer toujours.

MARWOOD. Mais, miss, connaissez-vous donc cette Marwood, que vous nommez si énergiquement une débauchée?

SARA. Je la connais, d'après ce que Mellefont m'en a dit.

MARWOOD. Mellefont? Ne vous est-il donc jamais venu à l'esprit que Mellefont, dans sa propre cause, ne peut être un excellent témoin?

SARA. Je commence à croire, milady, que vous voulez me mettre à l'épreuve. Mellefont sourirait, si vous lui redisiez combien j'ai sérieusement pris son parti.

MARWOOD. Pardon, miss; Mellefont ne doit rien apprendre de cette conversation. Vous êtes trop généreuse pour vouloir, pour la remercier d'un avertissement bien intentionné, brouiller avec lui une parente qui ne parle ainsi, que parce qu'elle considère sa conduite à l'encontre d'une des personnes les plus aimables de notre sexe, comme si elle en eût été elle-même victime.

SARA. Je ne veux brouiller personne, milady, et je souhaiterais que d'autres le voulussent aussi peu.

MARWOOD Me permettez-vous de vous raconter en peu de mots l'histoire de Marwood?

SARA. Je ne sais trop... Pourtant, oui, milady, à la condition seulement que vous interromprez votre récit à l'arrivée de Mellefont. Il pourrait penser que c'est de mon propre mouvement que je vous l'ai demandé; et je n'aimerais pas à ce qu'il pût m'attribuer des sentiments si peu délicats à son égard.

MARWOOD. J'allais demander à miss Sampson la même prudence, si elle ne m'avait prévenue. Il ne doit même en rien soupçonner que Marwood ait été le sujet de notre entretien; et vous serez assez prudente pour en tirer, dans le silence le plus absolu, une règle de conduite pour vous... Écoutez maintenant!... Marwood est d'une bonne famille. C'était une jeune veuve, dont Mellefont fit la connaissance chez une de ses parentes. On dit qu'il ne lui manquait ni la beauté, ni ces grâces qui vivifient la beauté. Sa réputation était sans tache. Il ne lui manquait qu'une seule chose : la fortune. Tout ce qu'elle avait possédé, — et ç'avait été une fortune considérable, — elle l'avait sacrifié pour le salut d'un homme, à qui elle croyait ne pouvoir rien préférer en ce monde, au point qu'elle en arriva à lui offrir son cœur et sa main.

SARA. Voilà vraiment un noble trait, milady, que je voudrais voir briller dans un meilleur cadre.

MARWOOD. Malgré son manque de fortune, elle était recherchée par des personnes qui ne désiraient rien plus ardemment que de faire son bonheur. Parmi ces riches et nobles prétendants se présenta Mellefont. Ses propositions furent sincères, furent sérieuses, et l'abondance dans laquelle il promettait de mettre Marwood, était le moindre de ses arguments. Dès la première entrevue, il avait déclaré qu'il ne saurait agir avec égoïsme, surtout à l'égard d'une femme, pleine des plus tendres sentiments, qui aurait préféré vivre dans une chaumière avec une personne aimée, que

dans un palais avec une personne qu'elle n'aimât point.

SARA. Encore un trait que je ne concède pas à Marwood. Ne flattez pas davantage le portrait, milady, ou il faudrait peut-être que je finisse par la plaindre.

MARWOOD. Mellefont était précisément dans l'intention de s'unir à elle par les liens les plus solennels, quand il apprit la nouvelle de la mort d'un cousin qui lui léguait toute sa fortune, à la condition d'épouser une parente éloignée. Marwood avait, à cause de lui, renoncé à de plus riches mariages, et cependant elle ne voulut point lui céder en générosité. Il voulait ne lui rien dire de cet héritage, avant de s'en être dépouillé pour elle... N'est-ce pas, miss, que c'était grandement pensé ?

SARA. Oh! Milady, qui sait mieux que moi que Mellefond possède le cœur le plus noble ?

MARWOOD. Mais que fit Marwood ? Elle apprit, par dessous main, un soir, très tard, à quoi Mellefont s'était résolu à cause d'elle. Mellefont vint le lendemain matin la voir, et Marwood était partie.

SARA. Où? et pourquoi ?

MARWOOD. Il ne trouva qu'une lettre d'elle, où elle lui déclarait qu'il ne devait plus compter la revoir jamais. Elle ne lui cachait pas qu'elle l'aimait; mais elle ajoutait que c'était précisément à cause de cet amour qu'elle ne pouvait consentir à devenir la cause d'une action dont il finirait nécessairement par se repentir. Elle lui rendait sa parole, et le conjurait d'entrer, sans hésitation, par l'accomplissement de la clause testamentaire, en possession d'une fortune qu'un homme d'honneur doit employer à quelque chose de plus important qu'à en faire le sacrifice irréfléchi à une femme.

SARA. Mais, milady, pourquoi prêtez-vous à la Marwood des sentiments si purs ? Ce sont des sentiments dont est capable lady Solmes, mais non une Marwood. Certes, non.

MARWOOD. Il n'y a rien d'étonnant, miss, que vous

soyez prévenue contre elle... La résolution de Marwood mit Mellefont hors de sens. Il envoya de tous côtés à sa recherche, et finit par la retrouver.

SARA. Parce que, sans doute, elle se laissa retrouver.

MARWOOD. Pas d'amers commentaires, miss! ils ne siéent pas à une femme dont la manière de penser est d'ailleurs si douce... Il la retrouva, dis-je, et la retrouva sans qu'elle eût rien fait pour cela. Elle ne voulut point accepter sa main, et tout ce qu'il put obtenir d'elle, ce fut qu'elle lui promît de retourner à Londres. Ils convinrent de retarder leur mariage, assez longtemps pour que la parente, lassée de ces longs délais, fût charmée de proposer un arrangement. Pendant ce temps, Marwood ne pouvait se défendre des visites journalières de Mellefont qui, longtemps, ne furent que les visites respectueuses d'un amoureux qu'on a fait reculer jusqu'aux limites de l'amitié. Mais comment eût-il pu se faire qu'un tempérament ardent ne franchît pas ces étroites limites! Mellefont possède tout ce qui rend un homme dangereux. Personne n'en peut être plus convaincu que miss Sampson elle-même.

SARA. Ah!

MARWOOD. Vous soupirez? Marwood aussi a soupiré plus d'une fois de sa faiblesse, et elle en soupire encore.

SARA. Assez, milady, assez. Cette remarque est, je pense, plus qu'un amer commentaire qu'il vous a plu de m'adresser.

MARWOOD. Je n'ai point dit cela dans l'intention de vous blesser, mais dans le but de vous montrer la malheureuse Marwood sous son véritable jour, afin que vous puissiez la juger de la manière la plus intègre... Donc, l'amour donna à Mellefont les droits d'un époux, et, ces droits, Mellefont cessa de considérer comme nécessaire de les consacrer légalement. Combien Marwood eût été heureuse, qu'elle, Mellefont et le Ciel connussent seuls sa honte! Combien elle eût été heureuse qu'une fille infortunée ne vînt pas révéler à tous ce qu'elle eût souhaité de se cacher à elle-même!

SARA. Que dites-vous, milady?... Une fille...

MARWOOD. Oui, miss, une malheureuse fille, à qui l'intervention de miss Sara Sampson enlève tout espoir de jamais pouvoir nommer sans honte ses parents.

SARA. Horrible nouvelle! Et Mellefont me l'a caché?... Dois-je y ajouter foi, milady?

MARWOOD. Croyez qu'il y a bien d'autres choses encore que Mellefont vous a cachées.

SARA. D'autres choses? Que pourrait-il encore m'avoir caché de plus?

MARWOOD. Ceci : qu'il aime encore Marwood.

SARA. Vous me tuez, milady.

MARWOOD. Il serait inouï qu'un amour qui a duré plus de dix ans, pût s'anéantir si vite. Il peut souffrir un court obscurcissement, mais ce ne peut être qu'un court obscurcissement, d'où il sortira de nouveau avec un plus vif éclat. Je pourrais vous citer miss Oclaf, miss Dorcas, miss Morr et d'autres encore qui, l'une après l'autre, menaçaient de détacher de Marwood un homme par lequel elles finissaient par se voir très cruellement abandonnées. Il y a un certain point au delà duquel il ne se laisse point emporter, et aussitôt qu'il reçoit certain trait en pleine figure, il s'enfuit. Mais supposez, miss, que vous seule, vous soyez assez heureuse pour l'amener à l'accomplissement d'une cérémonie sacrée ; supposez que vous l'ameniez à surmonter son aversion, passée à l'état de seconde nature, contre un joug formel, croyez-vous que par là vous seriez sûre de son cœur?

SARA. Malheureuse que je suis, que me faut-il entendre?

MARWOOD. Pas le moins du monde! Au premier jour il se hâterait de revoler dans le bras de celle qui ne s'est pas montrée si jalouse de sa liberté. Vous seriez son épouse de nom et elle le serait de fait.

SARA. Ne me torturez pas plus longtemps par de si effrayantes images! Conseillez-moi. Vous devez le connaître, vous devez savoir par quel moyen il est peut-être possible encore de lui rendre doux, un lien sans lequel l'amour, même le plus sincère, n'est qu'une passion coupable.

MARWOOD. Que l'on puisse rendre un oiseau captif, cela, miss, je le conçois. Mais que l'on puisse lui rendre sa cage plus agréable que la liberté des champs, je ne le sache pas. Mon conseil serait donc de préférer ne pas l'enchaîner et de vous épargner le chagrin d'avoir perdu votre peine. Contentez-vous, miss, du plaisir de l'avoir vu tout près d'être dans vos liens ; et, puisque vous pouvez prévoir que sans aucun doute il brisera ces liens, si vous l'y prenez tout à fait, épargnez-les lui, ne l'y prenez pas.

SARA. Je ne sais si je comprends cette railleuse comparaison, milady...

MARWOOD. Si elle vous irrite, c'est que vous l'avez comprise... En un mot, votre propre intérêt aussi bien que l'intérêt d'une autre, la prudence aussi bien que la justice font une loi et un devoir à miss Sara Sampson de ne point prétendre à un homme, sur lequel Marwood a des droits plus anciens et plus forts. Faites en sorte, miss, de pouvoir rompre avec lui, je ne dis pas avec beaucoup d'honneur, mais toutefois sans honte publique. Une courte disparition avec un amant est, il est vrai, une tache ; mais une tache que le temps efface. Au bout de quelques années, tout sera oublié, et il se trouvera toujours pour une riche héritière des gens qui n'y regarderont pas de si près. Si Marwood se trouvait dans les mêmes circonstances, et qu'elle n'eût besoin, ni d'un époux pour ses charmes qui passent, ni d'un père pour sa fille sans soutien, je suis sûre que Marwood, pour agir généreusement envers miss Sampson, ferait moins d'injurieuses difficultés que miss Sampson n'en fait pour agir généreusement envers Marwood.

SARA (*se levant avec indignation*). Cela va trop loin. Est-ce là le langage d'une parente de Mellefont ? — Comme on vous trahit indignement, Mellefont ! — Ah ! je commence à comprendre, milady, pourquoi il avait tant de peine à vous laisser seule avec moi. Il savait déjà combien votre langue est à craindre. C'est une langue vénimeuse !... Je parle sans détours ! Car milady

a assez longtemps parlé avec inconvenance. En quoi Marwood a-t-elle pu se créer un tel défenseur, qui met en œuvre toutes ses forces vitales pour fabriquer un roman éblouissant sur cette Marwood, et emploie toutes les ruses possibles pour me faire suspecter l'honneur d'un homme, qui est un homme, mais non un monstre? Serait-il un monstre, parce que Marwood se vante d'avoir de lui une fille; en serait-il un, parce qu'on me fait entendre de la plus sentimentale façon qu'il a trompé telle ou telle miss; et ferais-je bien de me sacrifier à une tarée coquine?

MARWOOD. Moins d'emportement, jeune femme! Une tarée coquine?... Vous vous servez vraisemblablement là d'expressions, à l'énergie desquelles vous n'avez pas réfléchi.

SARA. Ne paraît-elle pas n'être que cela, d'après le portrait même de lady Solmes? Bien, milady; vous êtes son amie, peut-être son amie la plus intime. Ce n'est pas un reproche que je vous adresse; car il n'est guère possible en ce monde de n'avoir que des amis hautement vertueux. Mais comment se fait-il que votre amitié pour elle vous porte à me mettre si bas? Si j'avais eu l'expérience de Marwood, je n'aurais pas à coup sûr fait ce faux pas qui me place dans un si avilissant parallèle avec elle. Mais si pourtant je l'avais fait, au moins ne l'aurais-je pas prolongé pendant dix années... C'est tout autre chose de se laisser aller au vice par ignorance, ou d'avoir conscience de son action vicieuse, et, malgré cela, de s'y endurcir... Ah! milady, si vous saviez que de repentir, que de remords, que d'angoisses m'a coûtés, mon erreur! Mon erreur, dis-je; car, pourquoi continuerais-je à me montrer assez cruelle pour moi, pour y voir un forfait? Le Ciel même cesse de la considérer ainsi; il détourne de moi le châtiment, et me rend un père... Vous m'effrayez, milady; les traits de votre physionomie s'altèrent tout d'un coup. Vous rougissez; la fureur anime vos yeux, et l'émotion contracte vos lèvres... Ah! si je vous ai irritée, milady, je vous en demande pardon. Je suis une sotte suscep-

tible; ce que vous disiez, était sans doute moins méchant dans votre pensée. Oubliez mon emportement. Comment vous puis-je adoucir? Comment puis-je me créer en vous une amie, telle que Marwood en a trouvé une en vous? Laissez-moi vous demander à genoux... (*elle s'agenouille*) votre amitié, milady, et, si je ne puis l'obtenir, vous demander au moins d'être assez juste pour ne point mettre sur la même ligne Marwood et moi.

MARWOOD (*reculant fièrement de quelques pas, et laissant Sara à genoux*). Cette position de miss Sara Sampson a trop de charmes pour Marwood, pour qu'elle se contente de s'en réjouir sans se faire connaître... Reconnaissez en moi, miss, cette Marwood, avec laquelle vous me demandez de ne pas être comparée, cette Marwood que vous suppliez à genoux.

SARA (*bondissant pleine de terreur et reculant toute tremblante*). Vous Marwood?... Ah! maintenant je vous reconnais, vous, la meurtrière libératrice, dont un rêve avant-coureur m'a fait prévoir les coups. C'est vous! Fuis, malheureuse Sara! Sauvez-moi, Mellefont; sauvez votre bien-aimée! Et toi, douce voix de mon père, retentis!... Où retentit-elle? Par où dois-je voler à elle?... Par ici?... Par là?... A l'aide, Mellefont! A l'aide, Betty!... La voilà qui s'élance sur moi; sa main va me frapper! A l'aide! (*Elle s'enfuit.*)

SCÈNE IX

MARWOOD

MARWOOD. Que veut la braillarde?... Oh! que ne dit-elle vrai; que ne me suis-je élancée sur elle et ne l'ai-je tuée? J'aurais dû jusqu'ici réserver mon poignard, folle que je suis! Quelle volupté de pouvoir percer d'outre en outre à nos pieds une rivale, qui s'y est involontairement jetée!... Mais maintenant!... Je suis découverte. Mellefont peut être ici dans l'instant.

Fuirai-je? L'attendrai-je? Je l'attendrai, mais non sans mettre le temps à profit. Peut-être la ruse adroite de mon domestique le retiendra-t-il encore assez longtemps... Je vois qu'elle me redoute. Pourquoi donc est-ce que je ne la suis pas? Pourquoi donc est-ce que je ne cherche pas à employer contre elle ma dernière ressource? Des menaces sont de misérables armes; pourtant le désespoir n'en néglige aucune, quelque misérable qu'elle soit. Une peureuse jeune fille, que mon seul nom bouleverse et fait fuir, les sens en désordre, peut facilement prendre des paroles d'intimidation pour des faits. Mais Mellefont... Mellefont lui redonnera du courage, et lui apprendra à se moquer de mes menaces. Il le fera? Peut-être, non. On entreprendrait peu en ce monde, si l'on s'arrêtait toujours aux conséquences. Et ne suis-je pas préparée aux plus malheureuses?... Le poignard était pour une autre, le poison est pour moi!... Le poison, pour moi! Il y a bien longlongtemps que je le promène, là, près de mon cœur, pour ce triste service; là, où, dans des temps meilleurs, je cachais les écrits caressants de mon adorateur : poison, pour nous aussi sûr, mais plus lent... Mais s'il ne faisait pas glisser la mort dans mes propres veines! Si, dans celles d'un monstre aussi... A quoi bon m'arrêter à des vœux?... Allons! Ne laissons ni elle, ni moi revenir à la raison. Celui-là renonce à rien tenter, qui veut agir de sang-froid. (*Elle sort.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

La chambre de Sara

SARA affaissée dans un fauteuil, BETTY

SARA (*affaissée dans un fauteuil*). Betty!

BETTY. Ne vous sentez-vous pas un peu mieux, miss?

SARA. Mieux, Betty... Si seulement Mellefont voulait revenir! Tu as envoyé pourtant le chercher?

BETTY. Norton et l'aubergiste sont à sa recherche.

SARA. Norton est un brave homme, mais il est trop vif. Je ne veux pas du tout qu'à cause de moi il dise des duretés à son maître. D'après ce qu'il nous a lui-même raconté, Mellefont est tout à fait innocent... N'est-ce pas que c'est ton avis aussi, Betty, qu'il est innocent?... Elle l'a poursuivi; qu'y peut-il faire? Elle tempête, elle fait rage, elle veut le tuer. Vois-tu, Betty, j'ai détourné de lui ce danger. Qui le devait, sinon moi?... Et enfin cette mauvaise Marwood veut me voir, et ne consent pas à s'en retourner auparavant à Londres. Pouvait-il lui refuser cette bagatelle? Moi aussi, j'ai souvent désiré voir Mellefont. Mellefont sait bien que nous sommes des créatures curieuses. Et si je n'avais pas moi-même exigé qu'elle attendît ici son retour, elle s'en serait allée avec lui. Je l'aurais vue sous un nom d'emprunt, sans savoir que je l'eusse vue. Et cette petite tromperie aurait pu me devenir même agréable. Donc, toute la faute est mienne... Et d'ailleurs j'ai été effrayée,

voilà tout. Ce petit évanouissement n'est pas grand-chose. Tu sais bien, Betty, que j'y suis sujette.

BETTY. Mais je n'ai pas encore vu miss dans un si profond évanouissement.

SARA. Ne me dis pas cela. Cela t'aura produit cet effet, à toi qui es une fille de cœur.

BETTY. Marwood a paru émue elle-même du danger où vous vous trouviez. Quelque fortement que je lui déclarasse qu'elle eût à s'éloigner, elle n'a pourtant pas voulu quitter la chambre, avant que vous eussiez un peu rouvert les yeux, et que je vous eusse fait prendre le cordial.

SARA. Je dois regarder peut-être comme un bonheur d'être tombée en faiblesse; car qui sait ce qu'il m'aurait encore fallu entendre de sa bouche. En vain me serais-je sans doute réfugiée dans ma chambre. Tu ne croirais pas comme j'étais hors de moi. Tout à coup le rêve effrayant de la nuit précédente me revint à l'esprit, et je m'enfuis comme une insensée, qui ne sait, où, ni pourquoi elle fuit... Mais Mellefont ne vient pas encore... Ah!

BETTY. Quel *Ah*, miss! Quelles convulsions!

SARA. Dieu! Quelle sensation!...

BETTY. Qu'est-ce qui vous arrive de nouveau?

SARA. Rien, Betty... Une piqûre, rien, mais mille piqûres brûlantes en une seule... Sois sans inquiétude, c'est passé.

SCÈNE II

NORTON, SARA, BETTY

NORTON. Mellefont sera ici dans un instant.

SARA. C'est bien, Norton. Mais où l'as-tu donc enfin trouvé?

NORTON. Un inconnu l'a attiré jusque devant la porte, où un monsieur l'attendait, qui avait à lui parler de l'affaire de la plus grande importance. Après l'avoir fait promener longtemps, le fourbe lui a échappé par

une rue détournée. Tant pis pour lui, s'il se laisse rattraper, Mellefont est furieux.

SARA. Lui as-tu dit ce qui s'est passé?

NORTON. Tout.

SARA. Mais d'une façon...

NORTON. Quant à la façon, je n'ai pas eu le temps d'y songer. Il suffit qu'il sache quelles angoisses son imprudence vous a encore une fois données.

SARA. Ce n'est pas Mellefont, c'est moi-même qui me les suis causées...

NORTON. Pourquoi faut-il que Mellefont n'ait jamais tort? — Venez, monsieur! L'amour vous a déjà excusé.

SCÈNE III

MELLEFONT, NORTON, SARA, BETTY

MELLEFONT. Ah! miss, quand ce ne serait même pas votre amour...

SARA. Alors je serais certainement la plus malheureuse de nous deux... Je suis heureuse, pourvu que, pendant votre absence, il ne vous soit rien arrivé de plus fâcheux qu'à moi.

MELLEFONT. Je n'ai pas mérité d'être reçu avec tant de bienveillance...

SARA. Pardonnez-moi ma faiblesse qui ne me permet pas de vous recevoir plus tendrement. Pour vous tranquilliser, je souhaiterais de me sentir moins souffrante.

MELLEFONT. Ah! Marwood, il ne vous manquait plus que cette trahison. Le misérable qui, avec les gestes les plus confidentiels, me menait d'une rue dans une autre, d'un coin dans un autre, n'était autre chose certainement qu'un homme envoyé par elle. Voyez-vous, très chère miss, cette ruse avait pour but de m'éloigner de vous. C'était une ruse grossière, sans doute; mais c'est précisément parce qu'elle était grossière que j'étais loin de l'éventer. Ce ne sera pas en vain qu'elle aura été si infâme, cette femme. Vite, Norton, rends-toi

chez elle ; ne la perds pas de vue, et retiens-la jusqu'à mon arrivée.

SARA. Pourquoi cela, Mellefont? Je vous supplie pour Marwood.

MELLEFONT. Va. (*Norton sort.*)

SCÈNE IV

SARA, MELLEFONT, BETTY

SARA. Laissez donc s'éloigner tranquillement une ennemie abattue, qui a tenté ce dernier et infructueux effort. Je n'aurais pas, sans Marwood, su beaucoup de choses.

MELLEFONT. Beaucoup de choses? Que voulez-vous dire?

SARA. Ce que vous-même ne m'aviez pas dit, Mellefont... Cela vous surprend?... Eh bien, je veux l'oublier, puisque vous ne voulez pas que je le sache.

MELLEFONT. J'ose espérer que vous ne croirez rien sur mon compte, de ce qui n'a d'autre fondement que la jalousie d'une calomniatrice irritée.

SARA. Nous parlerons de cela une autre fois; mais pourquoi ne parlerions-nous pas tout d'abord du danger que votre précieuse vie a couru? C'est moi, Mellefont, qui avais affilé le fer dont Marwood vous aurait frappé...

MELLEFONT. Ce danger a été peu de chose. Marwood était troublée par une aveugle rage, et moi, j'étais de sang-froid. Son attaque devait donc manquer son effet... Pourvu qu'une autre attaque contre la bonne opinion de miss Sara sur son Mellefont, ne lui ait pas mieux réussi! Je le crains presque... Non, très chère miss, ne me taisez pas plus longtemps ce que vous avez appris sur mon compte.

SARA. Eh bien!... S'il m'était resté encore le moindre doute sur votre amour, Mellefont; ce doute, la rage de Marwood l'aurait dissipé. Il faut certainement qu'elle

sache quel prix j'allais lui coûter, sans quoi une perte douteuse lui aurait laissé plus de circonspection.

MELLEFONT. Je finirai donc par devoir quelque chose à sa sanglante jalousie, à son impétueuse arrogance, à sa coupable perfidie!... Mais, miss, vous voulez reculer encore et me taire ce que...

SARA. Pardon, ce que je vous ai dit, y était déjà un acheminement. Que Mellefont m'aime, c'est là un fait incontestable. Si seulement je n'avais pas découvert que son amour manquait d'une certaine confiance, qui m'aurait été aussi flatteuse que son amour même. Bref, très cher Mellefont... Pourquoi faut-il qu'un soudain serrement de cœur me rende ces paroles si difficiles? Je devrais vous l'avoir dit déjà, sans chercher tant de précautions oratoires pour vous le dire... Marwood a parlé d'un gage d'amour, et cet indiscret de Norton — pardonnez-le lui — m'a dit un nom, un nom, Mellefont, qui doit éveiller en vous une autre tendresse que celle que vous ressentez pour moi...

MELLEFONT. Est-il possible? L'éhontée a-t-elle avoué sa propre honte?... Ah! miss, ayez pitié de mon trouble... Puisque vous savez tout, pourquoi vouloir l'entendre encore de ma bouche? Elle ne paraîtra jamais devant vos yeux, cette pauvre petite, à laquelle on ne peut rien reprocher que sa mère.

SARA. Vous l'aimez cependant?

MELLEFONT. Trop, miss, trop, pour pouvoir le nier.

SARA. Eh bien, Mellefont, — combien je vous aime, moi, pour cet amour! Vous m'auriez froissée d'une manière sensible, si, par des considérations désavantageuses pour moi, vous m'aviez déguisé votre affection paternelle. Déjà c'est pour moi un chagrin, que la menace de ne la laisser jamais paraître devant moi. C'est une des promesses que vous deviez me faire solennellement en présence du Très Haut, que celle de ne pas éloigner de vous Arabella. Dans les mains de sa mère, elle court le risque de devenir indigne de son père. Usez de vos droits sur toutes deux, et laissez-moi m'éloigner à la place de Marwood. Accordez-moi la joie de me

faire une amie, de celle qui vous doit la vie, d'un Mellefont de mon sexe. Jours heureux que ceux, où mon père, où Arabella, où vous, vous me ferez connaître de nouveau l'honneur de mon enfance, les soins de l'amitié, l'intimité de l'amour! Jours heureux! Mais, hélas!... Vous êtes encore dans le lointain avenir... Peut-être même ne serez-vous point dans l'avenir, et n'êtes-vous qu'un bonheur créé par mon désir!... Des sensations, Mellefont, des sensations que je n'ai jamais ressenties, présentent à mes yeux une autre perspective : une sombre perspective, au milieu des pensées les plus honorables... Que m'arrive-t-il? (*Elle porte la main à son visage.*)

MELLEFONT. Quel soudain passage de l'enthousiasme à l'effroi!... Cours, Betty : va chercher du secours... Qu'avez-vous, généreuse miss? Ame céleste! Pourquoi cette main jalouse (*Il la lui prend*) me cache-t-elle de si affectueux regards? Ah! voilà des signes qui trahissent malgré vous la plus cruelle douleur!... Et pourtant elle est jalouse, cette main qui veut me les dérober. Ne dois-je pas partager vos douleurs, miss? Malheureux que je suis de ne pouvoir les partager!... Que ne puis-je les éprouver seul!... Mais cours donc, Betty...

BETTY. Où faut-il courir?

MELLEFONT. Tu vois ce qui se passe et tu le demandes?... Chercher du secours.

SARA. Reste... cela passe. Je ne vous effraierai plus, Mellefont.

MELLEFONT. Betty, que lui est-il arrivé?... Ce ne sont pas là les simples suites d'un évanouissement...

SCÈNE V

NORTON, MELLEFONT, SARA, BETTY

MELLEFONT. Déjà de retour, Norton? Très-bien! Ta présence est plus nécessaire ici.

NORTON. Marwood est partie...

MELLEFONT. Que mes malédictions l'accompagnent!...

Elle est partie?... De quel côté?... Mort et malheur! puisse-t-elle trouver l'enfer tout entier sur son chemin! Que le feu du ciel tombe sur elle et la consume! Que la terre s'entr'ouvre sous ses pas et engloutisse le plus horrible monstre à visage de femme!...

NORTON. Aussitôt que rentrée chez elle, elle s'est jetée en voiture avec Arabella et sa servante et a donné l'ordre de lancer les chevaux à toute vitesse. Elle a laissé pour vous ce billet cacheté.

MELLEFONT (*prenant le billet*). Pour moi?... Dois-je le lire, miss?

SARA. Si vous en devez devenir plus calme.

MELLEFONT. Plus calme? Puis-je le devenir, avant de m'être vengé de Marwood et de vous savoir, très chère miss, hors de danger?

SARA. Ne parlez pas de vengeance. La vengeance ne nous appartient pas... Vous le décachetez pourtant? Ah! Mellefont, pourquoi sommes-nous moins forts, pour certaines vertus, avec un corps sain et qui sent son énergie, qu'avec un corps maladif et abattu? Combien paraissent difficiles la résignation et la douceur, et combien me paraît contraire à la nature l'impatient emportement de la passion!... Gardez-en seulement le contenu pour vous.

MELLEFONT. Quelle inspiration me pousse à vous désobéir? Je l'ai décacheté, malgré moi... malgré moi, je vais le lire.

SARA (*tandis que Mellefont lit pour lui-même*). Avec quelle habileté l'homme sait se partager et, par suite de ses passions, devenir un être tout différent, qui peut accepter la charge de tout ce que, de sang-froid, il rejetterait loin de lui!... Mes sels, Betty. Je redoute une nouvelle frayeur et j'en aurai besoin... Vois-tu qu'elle impression cette malheureuse lettre fait sur lui!... Mellefont!... Vous perdez la tête?... Mellefont!... Dieu! il frémit!... Tiens, Betty, tends-lui les sels!... Il en a plus besoin que moi...

MELLEFONT (*repoussant Betty*). N'approche pas, malheureuse! Tes cordiaux sont du poison!...

SARA. Que dites-vous?... Revenez à vous!... Vous ne la reconnaissez pas!...

BETTY. Je suis Betty; prenez donc.

MELLEFONT. Tu devrais souhaiter, misérable, de ne pas l'être!... Cours, fuis, avant que tu sois devenue, à défaut de la plus coupable, la victime de ma rage!

SARA. Quelles paroles!... Mellefont, très cher Mellefont...

MELLEFONT. C'est le dernier *très cher Mellefont* de ces divines lèvres, et puis ce sera fini!... A vos pieds, Sara... (*Il se jette à ses genoux.*) Mais que ferais-je à vos pieds? (*Il se relève.*) Vous découvrir? Moi, vous découvrir, miss, que vous me devriez, que vous me devez haïr... Vous n'en connaîtrez pas le contenu, non, non pas par moi... Mais vous le connaîtrez... Vous le... Qu'est-ce que je fais encore ici, oisif et inutile? Cours, Norton, amène ici tous les médecins possible. Cours à l'aide, Betty! Fais que le secours soit assez prompt pour réparer ta méprise!... Non, reste là! J'y vais moi-même.

SARA. Où, Mellefont? Pourquoi de l'aide? De quelle méprise parlez-vous?

MELLEFONT. De l'aide de Dieu, Sara, ou — impitoyable vengeance!... — vous êtes perdue, ma très chère miss! Et moi aussi, je suis perdu!... Que le monde n'est-il perdu avec nous!

SCÈNE VI

SARA, NORTON, BETTY

SARA. Il est parti?... Je suis perdue? Que veut-il dire? Le comprends-tu, Norton? Je suis malade, bien malade; mais quand, au pis-aller, je devrais mourir, suis-je perdue pour cela? Et que te veut-il donc à toi, pauvre Betty?... Tu te tords les mains? Ne te trouble pas, il réfléchira... Ah! s'il m'avait écoutée et s'il

n'avait pas lu ce billet! Il pouvait bien penser que ce billet renfermait le dernier poison de Marwood...

BETTY. Quelle effrayante supposition!... Non, cela ne peut pas être, je ne le crois pas.

NORTON (*à l'extrémité de la scène*). Le vieux domestique de votre père, miss...

SARA. Fais entrer, Norton.

SCÈNE VII

WAITWELL, LES PRÉCÉDENTS

SARA. Tu désires ma réponse, bon Waitwell. Elle est prête, à l'exception de quelques lignes... Mais pourquoi es-tu si effaré? On t'aura dit sans doute que je suis malade?

WAITWELL. Plus encore!

SARA. Dangereusement malade?... Je le conclus d'après la violente anxiété de Mellefont, plus que d'après ce que j'éprouve... Il faudra que tu repartes, Waitwell, avec la lettre non terminée de la malheureuse Sara à son malheureux père!... Mais espérons mieux; veux-tu attendre à demain? Peut-être trouverai-je encore quelques instants pour la terminer. A présent, je ne suis pas en état de le faire. Cette main pend comme morte à mon flanc engourdi... S'il n'en coûte pas plus au corps tout entier pour être privé de la vie qu'à ce membre... Tu es un vieillard, Waitwell, et tu ne peux plus être bien éloigné de ton dernier pas... Crois-moi, si ce que je ressens, ce sont les approches de la mort... crois-moi, les approches de la mort ne sont pas si douloureuses... Ah!... Ne t'arrête point à ce *ah!* Il est impossible de s'en aller sans ces sensations pénibles. La créature n'est point insensible, la mort ne peut arriver sans souffrance... Mais, Betty, pourquoi es-tu toujours si inconsolable?

BETTY. Permettez-moi, miss, permettez-moi de m'éloigner de devant vos yeux.

SARA. Va donc; je sais bien que cela ne convient pas à chacun d'assister une mourante. Waitwell restera près de moi, et toi, Norton, fais-moi le plaisir d'aller chercher ton maître. Je soupire après sa présence.

BETTY (*s'en allant*). Ah! Norton, c'est des mains de la Marwood que j'ai pris le cordial.

SCÈNE VIII

WAITWELL, SARA

SARA. Waitwell, si tu veux me prouver ton affection en restant près de moi, ne me fais pas une figure si lamentable. Tu te tais? Parle donc! Et si j'ose t'en prier, parle-moi de mon père. Répète-moi toutes les paroles consolantes que tu me disais, il y a peu d'heures. Répète-moi que mon père est apaisé et qu'il a pardonné... Répètê-moi cela, et dis-moi aussi que notre Père céleste ne sera pas rigoureux pour moi... N'est-ce pas que je puis mourir? Si j'étais morte dans ma situation, avant ton arrivée, quelles conséquences cela aurait eu pour moi! J'aurais été désespérée, Waitwell. Sortir de ce monde, accablée de la haine de celui qui doit forcer la nature pour nous haïr... Quelle pensée! Dis-lui que je suis morte dans les sentiments les plus vifs de repentir, de reconnaissance et d'amour. Dis-lui... Ah! que ne puis-je lui dire moi-même combien mon cœur est plein de ses bienfaits! La vie que je tiens de lui en était le moindre. Que je souhaiterais de pouvoir en abandonner à ses pieds le languissant reste!

WAITWELL. Souhaitez-vous réellement de le voir, miss?

SARA. Est-ce que tu douterais de mon plus ardent, de mon suprême désir?

WAITWELL. Trouverai-je les aroles que je cherche

depuis si longtemps? Une soudaine joie est aussi dangereuse qu'une soudaine frayeur. Je ne crains que l'impression trop violente, que pourrait faire, sur une âme aussi sensible, sa vue inopinée.

SARA. Que veux-tu dire? La vue inopinée de qui?...

WAITWELL. Celle que vous souhaitez, miss!... Calmez-vous.

SCÈNE IX

Sir W. SAMPSON, WAITWELL, SARA

SIR WILLIAM. Tu restes trop longtemps. Il faut que je la voie.

SARA. Cette voix...

SIR WILLIAM. Ah ! ma fille !

SARA. Ah! mon père!... Aide-moi, Waitwell, aide-moi à me jeter à ses pieds. (*Elle veut se lever, et retombe de faiblesse dans le fauteuil.*) C'est donc lui, ou ne serait-ce qu'une bienfaisante apparition, un ange envoyé par le Ciel, pour grandir mes forces?... Qui que tu sois, bénis-moi, messager du Très-Haut, image de mon père, ou mon père lui-même.

SIR WILLIAM. Que Dieu te bénisse, ma fille!... (*Elle cherche encore une fois à se jeter à ses pieds.*) Reste calme... Une autre fois, quand tu auras plus de forces, je ne te verrai pas sans plaisir embrasser mes genoux tremblants.

SARA. Maintenant ou jamais. Bientôt je n'existerai plus. Trop heureuse si je gagne encore quelques instants pour vous découvrir les sentiments de mon cœur. Ce ne sont pas quelques instants, ce sont de longs jours, c'est toute une nouvelle vie qu'il me faudrait pour vous dire tout ce qu'une fille coupable, repentante, châtiée, peut dire à un père outragé, mais généreux et aimant. Ma faute, votre pardon...

SIR WILLIAM. Ne te fais de ta faiblesse aucun reproche, et ne me fais de ma faute aucun mérite. Si tu

songes à mon mérite, songe aussi que j'ai tardé. Pourquoi ne t'ai-je pas sur-le-champ pardonné? Pourquoi t'ai-je mise dans la nécessité de me fuir? Et aujourd'hui encore, quand déjà je t'avais pardonné, pourquoi me suis-je contraint à attendre d'abord de toi une réponse? A présent je pourrais depuis tout un jour te posséder, si j'avais couru sans délai te serrer dans mes bras. A-t-il fallu qu'il restât dans un des plus secrets replis de mon cœur un mauvais vouloir inavoué, qui me fît désirer être sûr que tu m'aimais encore, avant de te rendre mon amour? Faut-il qu'un père agisse avec tant de vanité? Blâme-moi, très chère Sara, blâme-moi; j'ai plus considéré la joie de te ravoir, que toi-même... Et si j'allais la perdre, cette joie!... Mais qui donc dit que je vais la perdre, cette joie? Tu vivras, tu vivras encore longtemps. Éloigne de toi toutes ces sombres pensées. Mellefont a grossi ton danger. Il a mis toute la maison en émoi, et a couru lui-même rassembler des médecins; il n'en trouvera peut-être pas dans ce misérable lieu. J'ai vu sa violente anxiété, son trouble désespéré, sans être vu de lui. Maintenant je sais qu'il t'aime sincèrement, et je te donne à lui. Je vais l'attendre ici, et placer ta main dans sa main. Ce que je n'aurais fait que par contrainte, à présent je le fais de tout cœur, parce que je vois combien tu lui es chère... Est-il vrai que ce soit Marwood qui t'ait causé cette frayeur? C'est tout ce que j'ai pu comprendre aux gémissements de ta Betty... Mais qu'ai-je à faire de m'occuper des causes de ton indisposition, quand je ne devrais songer qu'aux moyens de la faire cesser! Je vois que d'instant en instant, tu t'affaiblis davantage, je le vois, et je reste là, sans te porter secours. Que faire, Waitwell? Où courir? Quel remède trouver? Ma fortune? Ma vie? Parle donc!

SARA. Bon père, tout secours serait inutile; même le plus inappréciable, celui que vous voudriez me procurer au prix de votre propre vie.

SCÈNE X

MELLEFONT, LES PRÉCÉDENTS

MELLEFONT. Oserai-je encore remettre les pieds dans cette chambre? Vit-elle encore?

SARA. Approchez, Mellefont.

MELLEFONT. Me faut-il revoir votre visage? Non, miss, je reviens sans consolation, sans secours. Le désespoir seul me ramène... Mais qui vois-je? Vous, sir? Malheureux père! Vous êtes venu assister à une horrible scène. Pourquoi ne veniez-vous pas plus tôt? Vous arrivez trop tard pour sauver votre fille. Mais... Allons... pour vous voir vengé, vous n'êtes pas arrivé trop tard.

SIR WILLIAM. Ne vous souvenez pas dans cet instant, que nous ayons été ennemis, Mellefont. Nous ne le sommes plus; nous ne voulons plus l'être. Conservez-moi ma fille; ce sera une épouse que vous vous serez conservée à vous-même.

MELLEFONT. Faites-moi Dieu, et puis, vous pourrez répéter votre demande... Je vous ai déjà, miss, causé trop de malheurs, pour que je puisse hésiter à vous annoncer le dernier; vous allez mourir. Et savez-vous de quelle main vous mourez?

SARA. Je ne veux pas le savoir, c'en est déjà trop pour moi de pouvoir le soupçonner.

MELLEFONT. Il faut que vous le sachiez, car qui pourrait m'assurer que vous n'eussiez pas de faux soupçons? Voici ce qu'écrit Marwood : (*Il lit.*)

« Quand vous lirez ce billet, Mellefont, votre perfidie sera déjà vengée sur elle. Je me suis découverte à elle; la frayeur l'a fait tomber en pâmoison. Betty se donnait toutes les peines possibles pour la faire revenir à elle. Je remarquai qu'elle avait mis de côté une poudre cordiale, et j'eus la chance de pouvoir y substituer du poison. Je

fis l'empressée et la serviable, et je le préparai moi-même. Je le lui vis donner, puis je m'éloignai triomphante. La vengeance et la fureur ont fait de moi un assassin ; mais je ne veux pas être de ces assassins vulgaires qui n'osent pas se vanter de leurs actes. Je suis sur le chemin de Douvres. Vous pouvez m'y poursuivre et invoquer contre moi mon propre écrit. Si j'arrive au port sans être poursuivie, j'abandonnerai entièrement Arabella. Mais jusque-là, je la garde en otage.

« MARWOOD. »

Maintenant, vous savez tout, miss. Tenez, sir, gardez ce papier ; vous devez faire châtier l'assassin, et pour cela, il vous est indispensable... Dans quel effroi, il se tient là !

SARA. Donnez-moi ce papier, Mellefont ; je veux me convaincre par mes yeux. (*Il le lui donne : elle le considère un instant.*) Aurai-je encore assez de force ? (*Elle le déchire.*)

MELLEFONT. Que faites-vous, miss?

SARA. Marwood n'échappera point à son sort ; mais ce n'est ni vous, ni mon père, qui devez vous faire ses dénonciateurs. Je meurs et je pardonne à la main par laquelle Dieu me frappe... Ah ! Je vous aime, Mellefont, et, si c'est un crime de vous aimer, combien j'arriverai coupable dans l'autre monde ! Si j'osais espérer, très cher père, que vous voulussiez accepter un fils à la place d'une fille ! Une fille ne vous manquerait même pas avec ce fils, si vouliez reconnaître Arabella. Allez la chercher, Mellefont, et laissez fuir sa mère... Puisque mon père m'aime, pourquoi ne me serait-il pas permis de m'en aller, en lui laissant son amour comme un héritage ? Je vous lègue cet amour, à vous et à Arabella. Parlez-lui quelquefois d'une amie dont l'exemple la mettra en garde contre l'amour... Votre dernière bénédiction, mon père !... Qui oserait sonder les arrêts du Tout-Puissant ! Console ton maître, Waitwell.

Mais tu es là aussi, enseveli dans un chagrin navrant, toi, qui ne perds en moi, ni amante, ni fille?...

SIR WILLIAM. Nous devrions t'inspirer du courage, et c'est ton œil mourant qui nous en donne. Toi, qui n'es plus ma fille terrestre, mais presque un ange, que peut sur toi la bénédiction d'un père en émoi, quand sur toi descendent toutes les bénédictions d'en haut? Laisse venir à moi un rayon de la lumière qui t'emporte si au dessus de l'humanité. Oui, prie Dieu, ce Dieu qui n'exauce rien d'une manière aussi certaine que les prières d'un pieux mourant, prie-le que ce jour soit aussi le dernier de ma vie.

SARA. La vertu forte, Dieu la doit laisser en exemple au monde; il n'y a que la vertu faible, qui serait exposée peut-être à trop d'épreuves, qu'il retire tout d'un coup de la lice périlleuse... Pourquoi ces larmes, mon père? Elles tombent sur mon cœur comme des gouttes de feu; et cependant... et cependant, elles m'effraient moins que ce muet désespoir, Mellefont!... Arrachez-vous à ce désespoir, Mellefont!... Mes yeux se troublent... Voici mon dernier souffle!... Je pense encore à Betty, et je comprends les convulsions de son angoisse. La pauvre fille! Qu'on ne lui reproche jamais une imprudence. La droiture de son cœur repousse tout soupçon de culpabilité... Voici le moment! Mellefont!.. Mon père...

MELLEFONT. Elle meurt! Ah! baiser encore une fois cette froide main!... (*Il tombe à ses pieds.*) Non, je n'ose pas la toucher. J'ai peur : on dit que le corps de la victime saigne au contact du meurtrier. Et qui est son meurtrier? Ne le suis-je pas, plus que Marwood! (*Il se lève.*) La voilà morte, sir; maintenant elle ne nous entend plus: eh bien, maudissez-moi. Soulagez votre douleur par des malédictions méritées! Il n'en faut épargner aucune à ma tête, et, les plus épouvantables, je les ressentirai doublement... Vous vous taisez? Elle est morte : elle l'est sûrement! Maintenant je ne suis plus que Mellefont. Je ne suis plus le bien-aimé d'une fille chérie, pour laquelle vous auriez eu raison de l'épar-

gner... Mais quoi? Ne jetez pas sur moi ces regards miséricordieux! C'est votre fille! Je suis son séducteur! Songez-y, sir! Comment satisferai-je le mieux votre vengeance!... Cette beauté florissante, sur laquelle vous aviez seul des droits, je m'en suis fait, malgré vous, le ravisseur! Je lui ai fait oublier sa vertu inexpérimentée! Je l'ai arrachée aux bras d'un père aimé; je l'ai fait mourir!... Vous lassez ma patience, sir, par votre longanimité! Montrez-moi que vous êtes père...

SIR WILLIAM. Je suis père, Mellefont, et je le suis trop, pour ne pas respecter les dernières volontés de ma fille... Laisse-moi t'embrasser, mon fils, que je ne pouvais acquérir à plus haut prix.

MELLEFONT. Non pas, sir! Cette sainte demande est au dessus des forces de la nature humaine. Vous ne pouvez plus être mon père... Voyez, sir. *(Il tire le poignard de son sein.)* Voilà le poignard qu'aujourd'hui Marwood a dirigé contre moi. Pour mon malheur je l'en ai désarmée. Si j'étais devenue la victime méritée de sa jalousie, Sara vivrait encore. Vous auriez encore votre fille, et, sans Mellefont. Je ne puis faire que ce qui s'est accompli, ne le soit pas : mais m'en punir... je le puis!... *(Il se frappe et tombe près du fauteuil de Sara.)*

SIR WILLIAM. Retiens-le, Waitwell!... Quel nouveau coup sur mon front accablé!... Oh! que le troisième cœur ici refroidi, n'est-il le mien?

MELLEFONT (*mourant*). Je le sens... j'ai frappé juste... Voulez-vous maintenant m'appeler votre fils, et je meurs content?.. (*Sir William le serre dans ses bras.*) Vous avez entendu parler d'une Arabella, pour qui Sara mourante vous a invoqué. Moi aussi, je vous prierais pour elle... mais elle est la fille de Marwood, aussi bien que la mienne! Quelles sensations étranges me saisissent! Grâce, ô Créateur, grâce!...

SCÈNE IX

NORTON, LES PRÉCÉDENTS

NORTON. Des médecins, sir...

SIR WILLIAM. S'ils peuvent faire des miracles, qu'ils entrent... Ne nous arrêtons pas, Waitwell, près de ce navrant spectacle, plus longtemps. Une seule tombe les renfermera tous deux. Viens vite tout préparer, et puis nous songerons à Arabella. Qu'elle soit ce qu'elle voudra, ma fille me l'a léguée. (*Ils s'éloignent; le rideau baisse.*)

FIN DE MISS SARA SAMPSON

EMILIA GALOTTI

PERSONNAGES

Emilia GALOTTI.
Odoardo GALOTTI, père d'Emilia.
Claudia GALOTTI, mère d'Emilia.
Hettore GONZAGA, prince de Guastalla.
MARINELLI, chambellan du prince.
Camillo ROTA, un des conseillers du prince.
CONTI, peintre.
Le comte APPIANI.
La comtesse ORSINA.
ANGELO, bandit.
PIRRO et quelques domestiques.

EMILIA GALOTTI

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

1772

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Le cabinet du prince

LE PRINCE

LE PRINCE (*assis à une table de travail, couverte de papiers, et parcourant quelques-uns de ces papiers*). Des plaintes, rien que des plaintes ! Des pétitions, rien que des pétitions !... Le triste métier ! Et l'on nous porte envie encore !... Pour cela, je le crois bien, que si nous pouvions venir en aide à tous, nous serions dignes d'envie... Emilia ? (*Il lit une des lettres et aperçoit la signature.*) Une Emilia ? Mais une Emilia Bruneschi... non pas Galotti !... Qu'est-ce qu'elle demande, cette Emilia Bruneschi ? (*Il lit.*) Beaucoup, beaucoup !... Mais elle se nomme Emilia... Accordé ! (*Il apostille la pétition et sonne; entre un valet de chambre.*) N'y a-t-il encore aucun conseiller dans l'antichambre ?

LE VALET DE CHAMBRE. Non, monseigneur.

LE PRINCE. J'ai commencé trop tôt ma journée. La

matinée est bien belle : je sortirai en voiture. Le marquis Marinelli m'accompagnera. Envoie-le chercher... (*Le valet de chambre sort.*) Je ne puis plus travailler... J'étais si tranquille, je m'imaginais du moins être si tranquille; il a suffi qu'une pauvre femme s'appelât Emilia Bruneschi... et voilà tout mon bonheur enfui, oui, tout entier!...

LE VALET DE CHAMBRE (*rentrant*). J'ai envoyé chez monsieur le marquis, et voici une lettre de la part de madame la comtesse Orsina.

LE PRINCE. De la comtesse Orsina? Pose-la là.

LE VALET DE CHAMBRE. Son coureur attend.

LE PRINCE. J'enverrai la réponse, s'il y a lieu... Où est-elle? En ville ou à la campagne?

LE VALET DE CHAMBRE. Elle est arrivée depuis hier en ville.

LE PRINCE. Tant pis... tant mieux, voulais-je dire. Il est d'autant moins nécessaire que le coureur attende. (*Le valet de chambre sort.*) Cette chère comtesse!... (*Amèrement, pendant qu'il tient la lettre à la main.*) Je ferai aussi bien de ne pas la lire. (*Il la repose.*) Eh! oui, j'ai cru l'aimer : que ne croit-on pas? Il est possible aussi que je l'aie réellement aimée. Mais... c'est fini.

LE VALET DE CHAMBRE (*rentrant*). Le peintre Conti sollicite la faveur...

LE PRINCE. Conti? Très bien, fais entrer... Cela me mettra d'autres idées en tête... (*Il se lève.*)

SCÈNE II

CONTI, LE PRINCE

LE PRINCE. Bonjour, Conti, comment allez-vous? Comment va l'art?

CONTI. Prince, l'art court après son pain.

LE PRINCE. Cela ne doit pas être, non, assurément, cela ne doit pas être... dans mes petits États. — Mais il faut aussi que l'artiste veuille travailler.

CONTI. Travailler? C'est sa joie. Seulement, pour beaucoup travailler, faut-il renier le nom d'artiste.

LE PRINCE. Je ne veux pas dire tant travailler, mais beaucoup : c'est à dire un peu, mais avec zèle. Vous ne venez pas à vide, Conti?

CONTI. J'apporte le portrait que vous m'avez commandé, monseigneur. J'en apporte aussi un autre que vous ne m'avez pas demandé, mais qui vaut la peine d'être vu.

LE PRINCE. Le premier est?... Je puis à peine m'en souvenir...

CONTI. Celui de la comtesse Orsina.

LE PRINCE. Vrai?... La commande date d'un peu loin.

CONTI. Nos belles dames ne sont pas tous les jours à la disposition du peintre. La comtesse même, depuis trois mois, n'a pu se déterminer à poser qu'une seule fois.

LE PRINCE. Où sont les tableaux?

CONTI. Dans l'antichambre ; je vais les chercher.

SCÈNE III

LE PRINCE

LE PRINCE. Son portrait!... Soit!... Son portrait!... Au moins ce n'est pas elle-même... Et, peut-être retrouverai-je dans le portrait ce que je ne découvre plus dans la personne... Mais je ne veux pas l'y retrouver. Le peintre importun!... Je suis sûr qu'elle l'aura gagné. Et, quand cela serait! Si une autre image, peinte avec d'autres couleurs, sur un autre fond, pouvait reprendre place dans mon cœur... Vraiment, je crois que je m'en réjouirais. Quand j'aimais là, j'étais toujours si léger, si joyeux, si allègre!... Maintenant, je suis tout autre. Certes non, non et non, plus heureux ou non, je suis mieux ainsi.

SCÈNE IV

LE PRINCE, CONTI, avec les tableaux : il en appuie un contre un fauteuil, en le retournant à l'envers

CONTI. (*Il place l'autre dans son jour.*) Je vous prie de considérer, prince, que notre art a des bornes. Beaucoup du piquant de la beauté reste au delà de ses limites... Approchez-vous ainsi.

LE PRINCE (*après un court examen*). Parfait, Conti, parfait tout à fait... On reconnaît votre talent, votre pinceau... Mais c'est flatté, Conti, excessivement flatté.

CONTI. L'original n'a pas paru être de cette opinion. Dans le fait, ce n'est pas plus flatté que l'art ne doit le faire. L'art doit peindre de manière que la nature plastique, s'il en existait une, se crût elle-même l'image. — Sans les défectuosités que la matière ingrate rend inévitables, et, sans les altérations, que la lutte du temps amène au contraire.

LE PRINCE. L'artiste qui pense ainsi n'en a que plus de valeur... Mais l'original, disiez-vous, a trouvé toutefois...

CONTI. Pardonnez, prince. L'original est une personne qui a droit à tous mes respects. Je n'ai rien voulu exprimer de désobligeant pour elle.

LE PRINCE. Comme il vous plaira!... Et que vous a dit l'original?

CONTI. Je serai satisfaite, m'a dit la comtesse, que vous ne m'enlaidissiez pas.

LE PRINCE. L'enlaidir?... Oh! la vraie originale!

CONTI. Et elle m'a dit cela d'un air... dont certainement ce portrait ne fait voir aucune trace, ne donne aucun soupçon.

LE PRINCE. Je le crois bien; c'est en cela précisément que je trouve une extrême flatterie... Ah! je le connais, cet air fier et moqueur, qui défigurerait le visage d'une Grâce!... Je ne nie pas qu'une jolie

bouche qui se plisse un peu moqueusement, n'en soit quelquefois que plus jolie. Mais un peu, bien entendu; le plissement des lèvres ne doit pas aller jusqu'à la grimace, comme chez la comtesse. Et les yeux doivent attirer les regards au dessus de la bouche voluptueusement moqueuse... des yeux tels que la bonne comtesse n'en eut jamais, pas même dans ce portrait.

CONTI. Monseigneur, je suis on ne peut plus confus...

LE PRINCE. Et pourquoi? Tout ce que l'art pouvait tirer des yeux médusiens de la comtesse, de ses gros yeux saillants, fixes et vitreux, vous l'avez loyalement fait, Conti... Loyalement, dis-je?... En flattant moins, vous eussiez plus loyalement agi; car, dites-le vous-même. Conti, cette peinture révèle-t-elle bien le caractère de la personne? Cela devrait être pourtant. Vous avez changé la hauteur en dignité, la moquerie en sourire, l'affectation d'une fantasque exaltation en douce mélancolie.

CONTI (*un peu piqué*). Ah! mon prince... Nous autres peintres, nous comptons sur ce que le portrait fini trouvera encore l'amoureux aussi ardent que lors de la commande. C'est avec les yeux de l'amour que nous peignons et ce n'est qu'avec les yeux de l'amour qu'on devrait aussi nous juger.

LE PRINCE. Alors, Conti... pourquoi n'avez-vous pas apporté ce portrait un mois plus tôt?... Mettez-le de côté... Quel est l'autre tableau?

CONTI. (*Il va le prendre et le tient à la main, tourné à l'envers.*) C'est aussi un portrait de femme.

LE PRINCE. Alors j'aimerais presque mieux ne pas le voir. (*Il pose un doigt sur son front.*) Car, à l'idéal qui est là, ou beaucoup plutôt là (*Il met le doigt sur son cœur*), il n'atteindra point... Je souhaiterais, Conti, d'admirer votre talent dans d'autres œuvres.

CONTI. Il y a des talents bien plus dignes d'admiration que le mien, mais certainement il n'y a pas un type plus admirable que celui-ci.

LE PRINCE. Je gagerais alors, Conti, que c'est la

propre maîtresse de l'artiste... (*Le peintre retourne le tableau.*) Que vois-je? Est-ce votre œuvre, Conti? Ou est-ce l'œuvre de mon imagination?... Emilia Galotti!

CONTI. Comment, mon prince, vous connaissez cet ange de beauté?

LE PRINCE (*cherchant à se calmer, mais sans quitter des yeux le tableau*). Un peu... assez cependant, pour la reconnaître sur-le-champ. Il y a quelques semaines que je la rencontrai avec sa mère dans une soirée. Depuis, je ne l'ai revue qu'au saint lieu... où il convient le moins de regarder avec attention. Je connais aussi son père. Il n'est pas mon ami. C'est lui qui m'a le plus contesté mes droits sur Sabionetta... C'est un vieux grognard, fier et rude, d'ailleurs bon et loyal.

CONTI. Le père! Mais c'est sa fille que nous avons ici.

LE PRINCE. Pardieu! comme si nous l'avions dérobée à son miroir. (*Il tient toujours les yeux attachés sur le portrait.*) Oh! vous savez bien, Conti, qu'on n'en loue que plus l'artiste, quand on oublie son éloge pour son œuvre.

CONTI. Ceci, cependant, ne m'a pas encore beaucoup satisfait... (Mais il est un moyen de me satisfaire entièrement, c'est d'exhaler moi-même mon propre mécontentement.) Ah! que ne peignons-nous immédiatement avec les yeux! Que de temps perdu, des yeux au pinceau, par la main! Mais quand je dis que je sais que c'est du temps perdu, comment c'est du temps perdu, pourquoi c'est du temps perdu, je n'en suis que plus fier, et plus fier encore de n'avoir point, surtout pour ceci, perdu de temps. Car l'autre tableau me fait reconnaître plus que celui-ci que je suis véritablement un grand peintre, mais que c'est ma main seule qui n'est pas toujours assez habile... Ou penseriez-vous, prince, que Raphaël n'aurait pas été le plus grand génie de la peinture s'il était né malheureusement sans mains? Pensez-vous, prince?

LE PRINCE. (*Il commence seulement alors à quitter le tableau du regard.*) Que dites-vous, Conti? Que voulez-vous savoir?

CONTI. Oh! rien, rien, affaire de bavarder!... Votre âme, je le sens, était toute dans vos yeux. J'aime de telles âmes, j'aime de tels yeux.

LE PRINCE (*avec une indifférence affectée*). Eh bien, Conti, comptez-vous donc véritablement Emilia Galotti, pour une des beautés les plus parfaites de notre ville?

CONTI. Les plus... les plus parfaites? Et les plus parfaites de notre ville? Vous raillez-vous de moi, mon prince, ou voyiez-vous aussi peu que vous entendiez?

LE PRINCE. Cher Conti!... (*Il tourne de nouveau les yeux vers le tableau.*) Comment oser nous fier à nos yeux? Il n'y a qu'un peintre qui sache pertinemment juger de la beauté.

CONTI. Et le sentiment d'un chacun devrait avant tout attendre la décision d'un peintre?... Il serait bon à mettre au cloître, celui qui voudrait apprendre de nous le sentiment du beau! Mais, comme peintre, je dois vous dire encore ceci, mon prince : une des plus grandes félicités de ma vie, ce sera qu'Emilia Galotti ait posé devant moi. Cette tête, ce visage, ce front, ces yeux, ce nez, cette bouche, ce menton, ce cou, cette gorge, cette taille, tout cet ensemble est, depuis ce moment, mon propre type de la beauté féminine. La peinture même d'après nature, son père en partant l'a emportée. Mais cette copie...

LE PRINCE. (*Il se tourne rapidement de son côté.*) Eh bien, Conti? Vous ne l'avez pas encore promise?

CONTI. Elle est à vous, prince, si elle vous plaît.

LE PRINCE. Me plaire? (*Souriant.*) Votre type de la beauté féminine, que pourrais-je de mieux, que d'en faire le mien aussi? Allons, remportez l'autre portrait, et faites-y mettre un cadre.

CONTI. Bien.

LE PRINCE. Un cadre aussi beau, aussi splendide que le sculpteur pourra le faire. Je placerai ce portrait dans ma galerie. Mais celui-ci, je le garde. Avec une étude, on ne fait pas tant de cérémonies; on ne la fait même pas suspendre, on aime mieux l'avoir sous la main. Je vous remercie, Conti, je vous remercie beau-

coup. Et, comme je vous le disais, dans mes États, l'art ne doit pas courir après son pain... tant que j'en aurai moi-même. Envoyez, Conti, chez mon trésorier, faites-vous donner sur votre quittance, pour les deux portraits... ce que vous voudrez... autant que vous voudrez, Conti.

CONTI. Ne devrais-je pas craindre peut-être, prince, que vous ne veuillez ainsi... récompenser quelque autre chose que mon talent?

LE PRINCE. Oh! susceptibilité d'artiste! Non pas, Conti... Entendez-vous, autant que vous voudrez! (*Conti sort.*)

SCÈNE V

Le prince

LE PRINCE. Autant qu'il voudra!... (*Au portrait*). Et je t'aurai encore à trop bas prix... Ah! merveille de l'art, est-il vrai que je te possède?... Mais qui te possèdera toi-même, plus belle merveille de la nature?... Que voulez-vous pour cela, honorable mère? Que veux-tu, vieux grognard? Demande seulement... J'aimerais bien mieux, enchanteresse, t'acheter à toi-même... Ces yeux pleins de charme et de modestie! Cette bouche! Et, si elle s'entr'ouvrait pour la parole, si elle souriait, cette bouche!... J'entends venir... Je suis jaloux de toi. (*Il retourne le tableau contre la muraille.*) Ce doit être Marinelli. Si je ne l'avais pas fait appeler, quelle délicieuse matinée je pouvais avoir!

SCÈNE VI

MARINELLI, le prince

MARINELLI. Monseigneur, vous daignerez m'excuser; je ne m'attendais pas à un appel aussi matinal.

LE PRINCE. Il m'était venu l'envie de sortir en voiture; la matinée était si belle!... Mais maintenant elle est bien avancée, et l'envie m'en est passée... (*Après un court silence.*) Quoi de nouveau, Marinelli?

MARINELLI. Rien d'important, que je sache. La comtesse Orsina est arrivée hier en ville.

LE PRINCE. Voici déjà son bonjour. (*Il montre la lettre.*) Ou autre chose peut-être; je ne suis pas curieux de le savoir... Lui avez-vous parlé?

MARINELLI. Ne suis-je pas, hélas! son confident? Mais, quand il m'arrivera encore de le devenir d'une femme, qui vous aime sérieusement, prince, alors...

LE PRINCE. Il ne faut jurer de rien, Marinelli!

MARINELLI. Oui? Dans le fait, prince, cela pourrait-il donc arriver?... Oh! alors la comtesse n'a pas déjà si grand tort...

LE PRINCE. Au contraire, très grand tort. Mon prochain mariage avec la princesse de Massa exige absolument que je rompe toute liaison de ce genre.

MARINELLI. Si c'en est toute la cause, il est certain que la comtesse doit savoir se trouver aussi heureuse de son sort que le prince, du sien.

LE PRINCE. Le mien est incontestablement plus dur que le sien. Mon cœur se sacrifie à la misérable raison d'État. Elle n'a, elle, qu'à reprendre son cœur, mais non à en disposer contre son gré.

MARINELLI. Le reprendre? Pourquoi le reprendre, demande la comtesse, si ce n'est rien de plus qu'une épouse que, non pas l'amour, mais la politique amène au prince? A côté d'une telle épouse, l'amante voit encore place pour elle. Et ce n'est pas à une telle épouse qu'elle craint d'être sacrifiée, mais...

LE PRINCE. A une nouvelle maîtresse... Eh bien? M'en feriez-vous un crime, Marinelli?

MARINELLI. Moi?... Oh! ne me confondez nullement avec la folle dont je vous rapporte les paroles, par compassion. Car, il est vrai qu'hier elle m'a étonnamment ému. Elle ne voulait point parler de ses relations avec vous. Elle voulait paraître tout à fait calme et résignée.

coups au milieu de la conversation la plus indifférente, elle laissait échapper un mot, un mouvement, qui trahissaient les déchirements de son cœur. De l'air le plus joyeux, elle me disait les choses les plus mélancoliques, et, au contraire, les plus plaisantes facéties du monde, de l'air le plus triste. Elle a cherché du secours dans l'étude, et je crains bien que cela ne l'achève.

LE PRINCE. C'est bien là ce qui a donné à sa pauvre intelligence le premier coup. C'est là la cause principale qui m'a détaché d'elle, et vous ne supposez pas, Marinelli, que cela lui serve à me rapprocher d'elle? Si l'amour la fait devenir folle; tôt ou tard, sans l'amour elle le serait devenue... Et maintenant, assez parler d'elle!... Causons d'autre chose... Ne se passe-t-il rien de nouveau en ville?...

MARINELLI. Rien ou à peu près. Car, le mariage aujourd'hui même du comte Appiani... cela ne compte pas.

LE PRINCE. Du comte Appiani? Et avec qui donc? C'est la première fois que j'entends dire qu'il fût fiancé.

MARINELLI. La chose a été tenue très secrète. D'ailleurs il n'y avait pas lieu d'en faire beaucoup de bruit... Vous allez rire, prince; mais c'est ainsi que vont les choses pour les gens sensibles. L'amour leur joue toujours ses plus vilains tours. Une jeune fille qui n'a ni rang, ni fortune, a su le prendre dans ses filets... par un peu de beauté, mais surtout par un grand étalage de vertu, de sentimentalité, par beaucoup de finesse d'esprit... que sais-je?

LE PRINCE. Celui qui s'abandonne à l'impression de l'innocence et de la beauté, sans aucune arrière-pensée... j'aurais cru qu'il était plutôt digne d'envie que de risée... Et comment s'appelle l'heureuse fiancée? Car après tout, et quoique vous ne puissiez mutuellement vous souffrir, Marinelli, c'est cependant un jeune homme de grand mérite; il est beau, riche, plein d'honneur. J'aurais grandement désiré me l'attacher. J'y resongerai.

MARINELLI. S'il n'est pas trop tard, monseigneur... Car d'après ce que j'ai entendu dire, son dessein n'est nullement de chercher fortune à la cour... Son intention est d'aller avec sa bien-aimée dans ses vallées du Piémont... chasser le chamois sur les Alpes et élever des marmottes... Que peut-il faire de mieux? L'alliance peu convenable qu'il contracte, le force à s'en aller. L'entrée des premières maisons lui est désormais fermée.

LE PRINCE. Parlez-moi de vos premières maisons... où règnent le cérémonial, la contrainte, l'ennui et quelquefois la misère. Mais nommez-moi donc celle qui fait une si grande victime.

MARINELLI. C'est une certaine Emilia Galotti.

LE PRINCE. Comment, Marinelli?... Une certaine...

MARINELLI. Emilia Galotti.

LE PRINCE. Emilia Galotti?... Impossible!

MARINELLI. C'est positif, monseigneur.

LE PRINCE. Non, vous dis-je, cela n'est pas; cela ne peut pas être... Vous vous trompez de nom... La race des Galotti est nombreuse. Ce peut être une Galotti, mais non pas Emilia Galotti, non pas Emilia.

MARINELLI. Emilia... Emilia Galotti.

LE PRINCE. C'est qu'alors il y en a une autre qui porte ces deux mêmes noms... Vous avez dit : une certaine Emilia Galotti, une *certaine!* Un sot pourrait seul ainsi parler de la vraie...

MARINELLI. Vous êtes hors de vous, monseigneur. Connaîtriez-vous donc cette Emilia?

LE PRINCE. C'est à moi d'interroger, Marinelli, non à vous... Emilia Galotti? La fille du colonel Galotti de Sabionetta?

MARINELLI. Elle-même.

LE PRINCE. Qui demeure à Guastalla avec sa mère?

MARINELLI. Elle-même.

LE PRINCE. Près de l'église de Tous-les-Saints?

MARINELLI. Elle-même.

LE PRINCE. En un mot... (*Il s'élance vers le portrait, et le met dans les mains de Marinelli.*) Enfin, celle-là,

cette Emilia Galotti?... Dis donc encore ton maudit : « Elle-même, » et enfonce-moi le poignard dans le cœur.

MARINELLI. Elle-même.

LE PRINCE. Bourreau!... Celle-ci?... Cette Emilia Galotti que voici, devient aujourd'hui...

MARINELLI. La comtesse Appiani!... (*Le prince arrache le portrait des mains de Marinelli, et le dépose à côté de lui.*) Les épousailles se célèbrent sans bruit sur les terres du père, près de Sabionetta. Vers midi, la mère et la fille, le comte et peut-être un couple d'amis s'y rendent.

LE PRINCE. (*Il se jette plein de désespoir dans un fauteuil.*) Je suis perdu!... je n'ai plus qu'à mourir.

MARINELLI. Mais qu'avez-vous, monseigneur?

LE PRINCE (*se retournant vivement de son côté*). Ce que j'ai, traître?... Mais, le l'aime, je l'adore. Mais vous le saviez! vous le saviez depuis longtemps, vous tous qui préfériez me voir porter éternellement les honteuses chaînes de la folle Orsina!... Et vous aussi, Marinelli, qui m'avez souvent assuré de votre vive amitié... Oh! un prince n'a point d'amis, il ne peut point avoir d'amis; vous, vous avez été assez habile, assez perfide, pour oser me cacher jusqu'à cet instant le péril que courait mon amour. Si jamais je vous le pardonne, qu'aucun de mes péchés ne me soit pardonné!

MARINELLI. J'aurais peine à trouver une parole, prince — quand même vous m'en laisseriez le temps — pour vous exprimer mon ébahissement... Vous aimez Emilia Galotti?... Je le jure mille fois : j'atteste tous les anges et tous les saints de me délaisser, si j'ai eu la moindre connaissance, le plus léger soupçon de cet amour! J'en pourrais jurer autant de la comtesse Orsina. Ses soupçons avaient complétement pris le change.

LE PRINCE. Alors, pardonnez-moi, Marinelli, (*Il se jette dans ses bras.*) et plaignez-moi.

MARINELLI. Eh bien, prince, reconnaissez là les fruits de votre réserve... « Les princes n'ont point d'amis, ils

ne peuvent point avoir d'amis!... » La raison, quelle est-elle? C'est qu'ils ne veulent pas en avoir... Aujourd'hui vous nous honorez de votre confiance, vous nous livrez vos plus intimes désirs, vous nous ouvrez toute votre âme, et demain, nous sommes pour vous aussi étrangers que si vous n'aviez pas échangé un seul mot avec nous.

LE PRINCE. Oh! Marinelli, comment aurais-je pu vous confier ce que j'osais à peine m'avouer à moi-même?...

MARINELLI. Et que vous avez donc encore moins avoué à l'auteur de votre tourment?

LE PRINCE. A elle?... J'ai tenté inutilement de lui parler une seconde fois.

MARINELLI. Et la première fois?...

LE PRINCE. Je lui ai parlé... Oh! j'ai la tête perdue. Et vous me demandez de vous faire de longs récits? Vous me voyez emporté par le torrent, que me demandez-vous tant, comment cela s'est fait? Sauvez-moi, si vous le pouvez; ensuite vous m'interrogerez.

MARINELLI. Vous sauver? Êtes-vous donc en péril?... Ce que vous avez omis de déclarer à Emilia Galotti, vous le déclarerez à la comtesse Appiani. Les marchandises qu'on ne peut pas avoir de première main, on les achète de seconde main... et, de seconde main, de telles marchandises sont quelquefois à plus bas prix.

LE PRINCE. Du sérieux, Marinelli, du sérieux, ou...

MARINELLI. Sans doute, elles en ont d'autant moins de valeur.

LE PRINCE. Du sérieux, Marinelli... Vous devenez insolent!

MARINELLI. Et encore le comte veut-il s'en aller avec elle hors du pays... Certes, il faudrait inventer quelque chose pour l'en empêcher.

LE PRINCE. Et quoi? Cher, excellent Marinelli, inventez pour moi. Que feriez-vous, si vous étiez à ma place?

MARINELLI. Avant tout, je jugerais des choses à leur valeur... et je ne voudrais pas être en vain ce que je suis... le maître!

LE PRINCE. Ne me flattez pas d'un pouvoir dont je

ne veux faire ici aucun usage... C'est aujourd'hui, dites-vous? Aujourd'hui déjà?

MARINELLI. C'est aujourd'hui même... que cela doit avoir lieu. Mais ce n'est qu'aux faits accomplis seuls qu'il n'y a pas de remède... (*Après un instant de réflexion.*) Voulez-vous me donner carte blanche, prince? Voulez-vous ratifier tout ce que je ferai?

LE PRINCE. Tout, Marinelli, tout ce qui pourra détourner ce coup.

MARINELLI. Alors, ne perdons pas de temps... Ne restez pas en ville. Partez sur-le-champ pour votre château de plaisance de Dosalo. La route de Sabionetta passe devant. Si je ne réussis pas à éloigner sur-le-champ le comte, alors je pense... Pourtant, pourtant, je crois qu'il ne manquera pas de donner dans le piége. Vous avez l'intention, prince, d'envoyer à Massa un ambassadeur à propos de votre mariage? Que le comte soit cet ambassadeur, et qu'il se mette aujourd'hui même en route... Comprenez-vous?

LE PRINCE. Parfait!... Amenez-le moi. Allez, courez. Je me jette à l'instant dans ma voiture. (*Marinelli sort*).

SCÈNE VII

LE PRINCE

LE PRINCE. A l'instant! à l'instant!... Où est le portrait?... (*Il cherche autour de lui le portrait.*) A terre? C'est trop fort! (*Il le ramasse.*) Te contemplerai-je? Non, je ne le veux plus. Pourquoi enfoncer plus avant le trait dans la blessure?... (*Il le met de côté.*) J'ai langui, j'ai soupiré assez longtemps... plus longtemps que je n'aurais dû; puisque, par mon inaction, il ne s'en est fallu que d'un cheveu que tout fût perdu!... Et si tout était encore perdu? Si Marinelli n'arrivait à rien? Pourquoi m'en remettre entièrement à lui seul? J'y songe, c'est à cette heure, (*Il regarde l'heure.*) à cette heure même, que la pieuse jeune fille a l'habitude d'al-

ler entendre tous les matins la messe aux Dominicains... Eh bien, si je cherchais à lui parler là?... Mais aujourd'hui, aujourd'hui, le jour de ses noces, aujourd'hui elle a au cœur d'autres pensées que la messe... Cependant, qui sait? C'est une chance à courir... (*Il sonne et rassemble à la hâte quelques-uns des papiers qui sont sur la table; entre un valet de chambre.*) Fais avancer la voiture. Y a-t-il enfin là quelqu'un des conseillers?

LE VALET DE CHAMBRE. Camillo Rota.

LE PRINCE. Qu'il entre. (*Le valet de chambre sort.*) Pourvu qu'il ne veuille pas me retenir! Pour aujourd'hui, non. Je l'écouterai une autre fois, tout le temps qu'il voudra... Il y avait aussi là une supplique d'une Emilia Bruneschi... (*Il la cherche.*) La voilà... Ah! bonne Bruneschi, où est celle qui te vaut ma décision?...

SCÈNE VIII

CAMILLO ROTA, des mémoires à la main, LE PRINCE

LE PRINCE. Venez, Rota, venez. Voici ce que j'ai dépouillé ce matin. Rien de bien important... Vous verrez par vous-même ce qu'il y aura à ordonner... Tenez.

CAMILLO ROTA. Bien, monseigneur.

LE PRINCE. Voici encore une pétition d'une Emilia Galot... Bruneschi, veux-je dire. J'ai écrit au bas mon consentement. Mais pourtant... la chose n'est pas une vétille. Suspendez-en l'expédition ou ne la suspendez pas, comme vous voudrez.

CAMILLO ROTA. Non pas, comme je voudrai, monseigneur.

LE PRINCE. Qu'est-ce ceci? Quelque chose à contresigner?

CAMILLO ROTA. Un arrêt de mort à rendre exécutoire.

LE PRINCE. Avec plaisir... Donnez vite.

CAMILLO ROTA (*stupéfait et regardant fixement le prince*). Je disais un arrêt de mort.

LE PRINCE. J'entends bien... Ce pourrait être déjà fait. Je suis pressé.

CAMILLO ROTA (*cherchant dans ses papiers*). C'est que je ne l'ai pas apporté... Pardonnez, monseigneur, cela peut se remettre à demain.

LE PRINCE. D'accord... Emportez seulement, il faut que je sorte... A demain, Rota, un plus long entretien. (*Il sort.*)

CAMILLO ROTA. (*Il rassemble ses papiers, en branlant la tête, et sort*). Avec plaisir ?... avec plaisir, un arrêt de mort? Je n'aurais pas pu dans ce moment le laisser contre-signer, quand il se serait agi de l'assassin de mon fils unique... Avec plaisir ! avec plaisir ! Il me traverse l'âme, cet horrible « avec plaisir ! »

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

La scène se passe dans un appartement de la maison Galotti

CLAUDIA GALOTTI, PIRRO

CLAUDIA. (*En entrant, à Pirro qui rentre par l'autre côté.*) Qui entre à cheval dans la cour?

PIRRO. C'est monsieur, madame.

CLAUDIA. Mon mari? Est-il possible?

PIRRO. Il vient sur mes pas.

CLAUDIA. Ainsi à l'improviste?... (*Courant à lui.*) Ah! mon meilleur ami!...

SCÈNE II

ODOARDO GALOTTI, LES PRÉCÉDENTS

ODOARDO. Bonjour, mon amie!... N'est-ce pas que cela s'appelle surprendre son monde?

CLAUDIA. Et de la manière la plus agréable, si ce n'est rien autre chose qu'une surprise.

ODOARDO. Rien autre; sois sans inquiétude. La joie de ce jour m'a réveillé de si bonne heure; la matinée était si belle, la distance est si courte et puis je vous supposais si occupées, qu'il m'est venu à l'esprit que vous pourriez facilement oublier quelque chose... En un mot, je viens, je vois et je m'en retourne... Où

est Emilia? Elle est sans doute occupée de sa toilette?...

CLAUDIA. Elle l'est de son âme... Elle est à la messe... « J'ai aujourd'hui, m'a-t-elle dit, plus que tout autre jour à invoquer la grâce d'en haut. » Et elle a tout laissé, a pris son voile et a couru.

ODOARDO. Toute seule!

CLAUDIA. C'est à quelques pas...

ODOARDO. Un seul pas suffit pour un faux pas.

CLAUDIA. Ne grondez pas, mon ami. Entrez pour vous reposer un instant, et, si vous le voulez, pour prendre quelque rafraîchissement.

ODOARDO. Comme tu voudras, Claudia... mais elle ne devait pas s'en aller seule...

CLAUDIA. Vous, Pirro, restez dans l'antichambre, nous n'y sommes aujourd'hui pour personne.

SCÈNE III

PIRRO, et, un instant après, ANGELO

PIRRO. C'est à dire pour aucun de ceux qui ne se présenteront que par curiosité. Depuis une heure, que de questions n'ai-je pas subies? Qui vient là?

ANGELO (*à demi entré sur la scène, vêtu d'un manteau court qui lui enveloppe le visage, le chapeau enfoncé sur les yeux*). Pirro! Pirro!

PIRRO. Une connaissance? (*Angelo s'avance et ouvre son manteau.*) Ciel! Angelo?... Toi?

ANGELO. Comme tu vois... J'ai assez longtemps rôdé autour de la maison pour te parler. Un mot.

PIRRO. Tu oses encore te montrer au grand jour? Depuis ton dernier assassinat, tu es mis hors la loi et ta tête est à prix.

ANGELO. Est-ce que tu voudrais gagner la prime?

PIRRO. Que me veux-tu? Je t'en prie, ne me fais pas arriver malheur.

ANGELO. Avec ceci peut-être? (*Il lui tend une bourse pleine d'argent.*) Prends. Cela t'appartient.

PIRRO. A moi?

ANGELO. As-tu oublié? L'Allemand, ton précédent maître...

PIRRO. Silence, là-dessus!

ANGELO. Que, sur le chemin de Pise, tu as conduit dans notre embuscade...

PIRRO. Si quelqu'un nous entendait!

ANGELO. Il a eu la bonté de nous léguer une bague de prix... Ne le sais-tu pas?... Elle était de trop grande valeur, pour que nous pussions sur-le-champ en faire de l'argent. Enfin, j'ai réussi à la vendre. J'en ai reçu cent pistoles, et voici ta part. Prends!

PIRRO. Je n'en veux rien prendre... Garde le tout.

ANGELO. Soit! S'il t'est égal d'estimer ta tête à si bas prix. (*Il feint de remettre la bourse en poche.*)

PIRRO. Eh bien, donne. (*Il la prend.*) Et qu'est-ce maintenant? Car ce ne doit pas être pour cela seulement que tu es venu me trouver...

ANGELO. Et pourquoi cela ne te semble-t-il pas croyable? Coquin! Quelle opinion as-tu de nous? Nous croirais-tu capable de retenir à quelqu'un sa part de bénéfice? Ce peut être de mode entre ceux qu'on nomme les honnêtes gens; entre nous, non pas... Adieu!... (*Il feint de s'en aller et revient.*) J'ai encore quelque chose à te demander. Le vieux Galotti vient d'arriver seul à cheval en ville? Que veut-il?

PIRRO. Rien, que faire une promenade à cheval. Sa fille se marie ce soir, sur ses terres d'où il arrive, au comte Appiani. Et lui ne peut attendre le moment...

ANGELO. Et il repart bientôt?

PIRRO. Si tôt qu'il te trouvera ici, si tu attends plus longtemps. Mais tu n'as sans doute aucun dessein sur lui? Fais-y attention. c'est un homme...

ANGELO. Est-ce que je ne le connais pas? Est-ce que je n'ai pas servi sous ses ordres?... Il faudrait qu'il y eût beaucoup à gagner! Quand les jeunes gens se mettent-ils en route?

PIRRO. Vers midi.

ANGELO. Avec une nombreuse suite?

PIRRO. Dans un seul carrosse, la mère, la fille et le comte. Deux amis de Sabionetta servent de témoins.

ANGELO. Et quels domestiques?

PIRRO. Deux seulement, et moi qui dois précéder à cheval la voiture.

ANGELO. C'est bien... Encore un mot : à qui l'équipage, à vous ou au comte?

PIRRO. Au comte.

ANGELO. Tant pis ! Car, il y a aussi un postillon, sans compter un cocher très vigoureux.

PIRRO. Tu m'étonnes; que veux-tu donc? Le peu de bijoux que la fiancée pourrait avoir, sera un faible prix pour la peine.

ANGELO. Et si c'était votre fiancée elle-même qui fût le prix!

PIRRO. Dois-je encore, dans ce crime, être ton complice?

ANGELO. Tu chevaucheras en avant... Chevauche donc, chevauche, et ne te retourne à rien.

PIRRO. Impossible!

ANGELO. Comment? Je commence à croire que tu veux jouer l'homme consciencieux... Coquin! je pense que tu me connais... Si tu parlais; si une seule chose était autrement que tu ne me l'as déclaré...

PIRRO. Mais, Angelo, par le ciel!

ANGELO. Fais ce que tu ne peux refuser de faire. (*Il sort.*)

PIRRO. Ha! quand on laisse le diable vous saisir par un cheveu, on est à lui pour toujours. Pauvre moi!

SCÈNE IV

ODOARDO, CLAUDIA, PIRRO

ODOARDO. Elle reste trop longtemps dehors...

CLAUDIA. Encore une minute, Odoardo ! Elle serait peinée de ne pas t'avoir vu.

ODOARDO. Il faut encore que j'aille voir le comte. C'est à peine si je puis attendre d'appeler mon fils, cet honorable jeune homme. Tout me charme en lui. Et surtout l'intention d'aller vivre lui-même dans ses vallées patrimoniales.

CLAUDIA. Mais mon cœur se brise, quand j'y pense... La perdre ainsi tout à fait, cette chère et unique fille !

ODOARDO. Qu'appelles-tu la perdre? Est-ce la savoir dans les bras de l'amour? Ne confonds pas ton plaisir avec son bonheur... Tu pourrais me rappeler ce que j'ai autrefois soupçonné, que c'est plus le fracas et la dissipation du monde, plus la proximité de la cour, que la nécessité de donner à notre fille une éducation convenable, qui t'ont engagée à demeurer avec elle, ici, en ville... loin d'un mari et d'un père qui vous aime si tendrement.

CLAUDIA. Combien tu te trompes, Odoardo ! Mais laisse-moi te dire aujourd'hui un seul mot, à propos de cette ville, à propos de cette proximité de la cour qui effarouchent ta vertu sévère. Ce n'est qu'ici, qu'ici que l'amour pouvait réunir ceux qui étaient créés l'un pour l'autre. Ce n'est qu'ici que le comte pouvait rencontrer Emilia, qu'ici qu'il l'a rencontrée.

ODOARDO. J'en conviens. Mais, ma bonne Claudia, en as-tu plus raison, parce que la fin te donne raison?... C'est heureux que les choses se soient ainsi passées. Mais être heureux, est-ce nécessairement avoir été prudent? Maintenant qu'ils se sont rencontrés, ceux qui étaient destinés l'un à l'autre, qu'ils aillent où le repos et l'innocence les appellent... Que ferait ici le comte,

sinon se courber, cajoler, ramper, chercher à supplanter les Marinelli, pour arriver en fin de compte à une fortune dont il n'a pas besoin, pour être, en fin de compte, jugé digne d'honneurs qui pour lui n'en seraient pas?... Pirro!

PIRRO. Me voici.

ODOARDO. Va conduire mon cheval devant la maison du comte. Je te suis, et c'est là que je remonterai à cheval. (*Pirro sort.*) Pourquoi le comte servirait-il ici, quand là-bas il peut commander? Tu ne songeais pas non plus, Claudia, que notre fille le brouille tout à fait avec le prince. Le prince me hait...

CLAUDIA. Peut-être moins que tu ne le crains.

ODOARDO. Que je ne le crains! Moi, craindre une telle chose!

CLAUDIA. Je t'ai déjà dit que le prince a vu notre fille.

ODOARDO. Le prince? Et où cela?

CLAUDIA. A la dernière soirée du chancelier Grimaldi, qu'il honorait de sa présence. Il s'est montré pour elle très gracieux...

ODOARDO. Très gracieux?

CLAUDIA. Il s'est entretenu avec elle très longtemps...

ODOARDO. Entretenu avec elle?

CLAUDIA. Il a paru très charmé de sa gaîté et de son esprit...

ODOARDO. Très charmé?

CLAUDIA. Il a mis très haut sa beauté...

ODOARDO. Très haut? Et tu me racontes tout cela avec l'expression du ravissement? Oh! Claudia, Claudia, vaine et folle mère!

CLAUDIA. Comment cela?

ODOARDO. Enfin, enfin, cela est passé. Ah! si je m'imaginais... C'est à cette place même que je me percerais du coup mortel. Un débauché, quand il admire, désire... Claudia! Claudia! Cette seule pensée me met en fureur... Tu aurais dû m'avertir aussitôt... Mais ce serait à regret que je te dirais aujourd'hui quelque chose de désagréable. Et cela arriverait (*elle lui prend*

la main), si je restais plus longtemps... Ainsi, laisse-moi, laisse-moi!... A la garde de Dieu, Claudia!... Heureux voyage!

SCÈNE V

CLAUDIA GALOTTI

CLAUDIA. Quel homme! Oh! l'âpre vertu! Si jamais la vertu a mérité ce nom. Tout lui paraît suspect, tout lui paraît répréhensible. Ou bien, si cela s'appelle connaissance des hommes, qui pourrait les connaître?... Mais qu'est-ce qui retarde Emilia?... Il est l'ennemi du père, par conséquent, par conséquent, s'il a des yeux pour la fille, alors, c'est donc uniquement pour outrager le père?...

SCÈNE VI

EMILIA, CLAUDIA GALOTTI

EMILIA. (*Elle se précipite dans l'appartement, dans le plus grand désordre.*) Enfin, enfin, je suis en sûreté. Ou, m'aurait-il suivie? (*Elle ôte son voile et aperçoit sa mère.*) Est-il là, ma mère?... Non; le ciel en soit loué!

CLAUDIA. Qu'as-tu, ma fille? qu'as-tu?

EMILIA. Rien, rien.

CLAUDIA. Pourquoi regardes-tu d'une manière si effarée autour de toi? Pourquoi trembles-tu de tous tes membres?

CLAUDIA. Qu'ai-je été forcée d'entendre? Et où, où ai-je été forcée de l'entendre?

CLAUDIA. Je t'ai crue à l'église.

EMILIA. J'y étais... Mais qu'importent au vice l'église et l'autel?... Ah! ma mère! (*Elle se jette dans ses bras.*)

CLAUDIA. Parle, ma fille. Mets fin à mes angoisses. Qu'a-t-il pu t'arriver de si terrible dans le saint lieu?

EMILIA. Jamais ma prière n'aurait dû être plus intime, plus fervente qu'aujourd'hui, et jamais elle n'a été moins ce qu'elle devait être.

CLAUDIA. Nous appartenons à l'humanité, Emilia. Le don de prier n'est pas toujours en notre pouvoir. Vouloir prier le ciel, c'est encore prier.

EMILIA. Et vouloir pécher, c'est pécher.

CLAUDIA. Cela, mon Emilia ne l'a pas voulu?

EMILIA. Non, ma mère, la grâce divine m'a préservée de tomber si bas... Mais le vice qui nous est étranger peut, contre notre volonté, nous rendre sa complice.

CLAUDIA. Calme-toi. Rassemble tes idées, autant qu'il te sera possible. Dis-moi en un mot ce qui t'est arrivé.

EMILIA. Je venais de m'agenouiller — plus loin de l'autel que je n'ai coutume — car j'étais arrivée trop tard... Comme je commençais à élever mon cœur en haut, quelqu'un par derrière s'approcha de moi... Tout près de moi!... Je ne pouvais avancer, ni changer de place... quelque vivement que j'eusse désiré le faire, afin que la prière de quelque autre personne ne pût me troubler dans la mienne!... C'était là le pis que je craignisse. Mais au bout d'un instant j'entendis tout près de mon oreille... après un profond soupir... non pas le nom d'un saint... le nom de votre fille! — Ne me grondez pas, ma mère — mon nom!... Oh! si les éclats du tonnerre avaient pu m'empêcher de l'entendre encore!... On parlait de beauté, d'amour... On gémissait que ce jour qui faisait mon bonheur, en faisant celui d'un autre... décidât pour toujours de son malheur... On me conjurait... Il m'a fallu entendre tout cela. Mais je ne regardais pas à côté de moi; je voulais faire comme si je n'entendais pas. Que pouvais-je d'autre, que de prier mon bon ange de me frapper de surdité, quand même, quand même ç'aurait été pour toujours?... Je le demandais à Dieu; c'était la seule chose que je fusse en état de lui demander... Enfin, vint le temps de me relever. Le saint sacrifice était fini. Je tremblais de me retourner. Je tremblais de le voir, ce-

lui qui osait se permettre ce sacrilége. Et quand je me retournai, quand je vis...

CLAUDIA, Qui, ma fille?

EMILIA. Devinez, ma mère, devinez! je pensai tomber à terre... Lui-même.

CLAUDIA. Qui, lui-même?

EMILIA. Le prince.

CLAUDIA. Le prince! Oh! bénie soit l'impatience de ton père qui était ici à l'instant et qui n'a pas voulu t'attendre!

EMILIA. Mon père était ici? Et il n'a pas voulu m'attendre?

CLAUDIA. Dans ton désordre, tu aurais pu aussi lui raconter tout cela.

EMILIA. Eh bien, ma mère? Qu'aurait-il trouvé en moi de répréhensible?

CLAUDIA. Rien, certes, pas plus qu'en moi. Mais, mais... Ah! tu ne connais pas ton père! Dans son courroux, il aurait confondu l'objet innocent du crime avec le criminel. Dans sa rage, je lui aurais paru avoir occasionné ce que je ne pouvais, ni empêcher, ni même prévoir. Mais après, ma fille, après! Quand tu as reconnu le prince... j'espère que tu as eu assez de puissance sur toi-même, pour lui montrer dans un regard tout le mépris qu'il mérite.

EMILIA. Non pas, ma mère. Après le coup d'œil qui me le fit reconnaître, je n'eus pas le cœur de lui en lancer un second. Je me suis enfuie...

CLAUDIA. Et le prince t'a suivie...

EMILIA. C'est ce que je ne sus que sous le portique, en me sentant prendre la main. Et, par lui! La pudeur me cloua sur place: en me délivrant de son étreinte, j'aurais attiré sur nous l'attention des passants. C'était la seule réflexion dont je fusse capable... ou dont je me ressouvienne maintenant. Il parla et je lui répondis. Mais ce qu'il m'a dit, ce que je lui ai répondu... si cela me revient à l'esprit, je vous le dirai, ma mère. Dans ce moment, je ne me souviens de rien. J'avais entièrement perdu le sens... C'est en vain que je cherche à me rap-

peler comment je m'éloignai de lui et comment je sortis du portique. Je ne revins à moi que dans la rue; je l'entendis venir derrière moi; je l'entendis entrer en même temps que moi dans la maison, en même temps que moi monter l'escalier...

CLAUDIA. La frayeur égare les sens, ma fille. Je n'oublierai jamais dans quel état tu t'es précipitée ici. Non, il n'aurait pas osé s'aventurer à te suivre si avant... Dieu! Dieu! si ton père savait cela! Comme il était irrité déjà, quand je lui ai appris, qu'il y a peu de temps, le prince t'avait vue sans déplaisir! Cependant, sois tranquille, ma fille. Imagine-toi que c'est un rêve qui t'est venu. Cela aura d'ailleurs encore moins de suites qu'un rêve. Tu échappes aujourd'hui d'un seul coup à tous les piéges.

EMILIA. Mais n'est-il pas vrai, ma mère, que le comte doit tout savoir et que je le lui dois dire?

CLAUDIA. A aucun prix, non. Pourquoi veux-tu, pour rien, pour moins que rien, lui enlever sa tranquillité? Et quand cela ne la lui enlèverait pas maintenant, sache, mon enfant, qu'un poison qui ne tue pas sur-le-champ n'en est pas moins un poison dangereux. Ce qui ne fait aucune impression sur l'amant, peut en faire ensuite sur l'époux. L'amant pourrait peut-être même être flatté de l'emporter sur un compétiteur de cette importance. Mais, une fois qu'il l'aurait emporté, ah! mon enfant, alors de l'amant sortirait une tout autre personne. Que ta bonne étoile te garde d'en faire l'expérience!

EMILIA. Vous savez, ma mère, avec quel plaisir je me soumets en tout à vos lumières... Mais s'il apprenait d'un autre personne qu'aujourd'hui le prince m'a parlé? Un jour ou l'autre, mon silence n'augmenterait-il pas ses inquiétudes? Je penserais donc mieux faire, en ne conservant, vis-à-vis de lui, rien sur le cœur.

CLAUDIA. Délicatesse! délicatesse d'amoureux! Non, absolument non, ma fille! Ne lui dis rien. Ne lui laisse rien soupçonner.

EMILIA. Soit, ma mère. Je n'irai point à l'encontre

de vos volontés. Ah! (*Avec un profond soupir.*) Je suis tout à fait soulagée. Que je suis donc sotte et peureuse, n'est-ce pas, ma mère? J'aurais bien pu prendre la chose tout autrement, et je m'en serais fait d'autant moins de mal.

CLAUDIA. Je ne voulais pas te le dire, ma fille, avant que ta raison te le dît elle-même. Et je savais qu'elle te le dirait, aussitôt que tu serais revenue à toi... Le prince est galant. Tu es si peu habituée au langage sans conséquence de la galanterie, que tu as pris une politesse pour une déclaration, une flatterie pour un serment d'amour, uue fantaisie pour un désir, un souhait pour un dessein arrêté. Tout est là; et tout cela n'est rien.

EMILIA. O ma mère! Je devrais donc me paraître ridicule avec ma frayeur!... Non, il ne doit certainement rien savoir de ceci, mon bon Appiani; il pourrait me croire plus de vanité que de vertu... Hé! le voici lui-même : c'est son pas.

SCÈNE VII

LE COMTE APPIANI, LES PRÉCÉDENTES

APPIANI. (*Il entre rêveur, les yeux fixés devant lui, puis avance, sans les apercevoir, jusqu'à ce qu'Emilia coure à sa rencontre.*) Ah! ma très chère! Je ne m'attendais pas à vous trouver dans l'antichambre.

EMILIA. Je souhaiterais de vous savoir plus gai, monsieur le comte, même quand vous ne me supposez pas là. Quelle solennité! quel sérieux! Ce jour n'est-il pas digne d'émotions plus joyeuses?

APPIANI. Plus que ma vie tout entière. Mais c'est la secousse que me donne tant de félicité... peut-être même cette félicité qui me rend si sérieux, et, comme vous dites, mademoiselle, si solennel. (*Apercevant Claudia.*) Ah! vous ici aussi, madame... vous que j'appellerai bientôt d'un nom plus intime!

CLAUDIA. Cet autre nom fera mon plus grand orgueil. Combien tu es heureuse, mon Emilia! Pourquoi ton père n'a-t-il pas voulu partager notre ravissement?

APPIANI. Je m'arrache à l'instant de ses bras... ou plutôt, il s'arrache à l'instant des miens. Quel homme, mon Emilia, que votre père! Quel modèle de toutes les vertus humaines! Quels sentiments élèvent mon âme en sa présence! Je prends la résolution de vivre toujours bon, toujours noble, aussitôt que je le vois.... aussitôt que je songe à lui. Et comment d'ailleurs, sinon par l'accomplissement de cette résolution, pourrais-je me rendre digne de l'honneur de m'appeler son fils... et d'être votre époux, mon Emilia?

EMILIA. Et il ne m'a pas attendue?

APPIANI. Parce que je crois que son Emilia, dans cette rapide visite, l'aurait trop ébranlé, se serait trop emparée de toute son âme.

CLAUDIA. Il croyait te trouver occupée de ta parure nuptiale, et je lui ai dit...

APPIANI. Ce que j'ai appris de lui avec la plus vive admiration. Très bien, mon Emilia! J'aurai en vous une femme pieuse et qui ne fait point parade de sa piété.

CLAUDIA. Mais, mes enfants, il ne faut pas qu'une chose nous fasse oublier l'autre. L'heure s'avance, va faire, Emilia...

APPIANI. Quoi, madame?

CLAUDIA. Vous ne voulez certes pas, monsieur le comte, la conduire à l'autel, vêtue comme la voilà?

APPIANI. De vrai, voilà seulement que je m'en aperçois... Mais aussi qui pourrait vous voir, Emilia, et s'occuper de votre toilette?... Et pourquoi pas ainsi, ainsi que la voilà?

EMILIA. Non, mon cher comte, non, pas ainsi, pas tout à fait ainsi. Mais pas beaucoup plus parée non plus, pas beaucoup... Vite, vite, et ce sera fini... Rien, absolument rien de cette parure, dernier présent de votre prodigue générosité! Rien, absolument rien que ce qui s'accorde avec un ajustement tel que celui-ci...

Je pourrais lui en vouloir, à cette parure, si elle ne venait pas de vous... Car, trois fois, j'ai rêvé...

CLAUDIA. Eh bien, je ne sais rien de cela?

EMILIA. Que je la portais et que chacune des pierreries se changeait tout à coup en une perle... Or, les perles, ma mère, les perles pronostiquent des larmes.

CLAUDIA. Enfant! Ton explication de pronostic est plus fantasque que ton rêve même. Jusqu'ici n'étais-tu pas plus grand amateur de perles que de pierreries?

EMILIA. C'est vrai, ma mère, c'est vrai...

APPIANI. (*Réfléchissant et mélancolique.*) Pronostiquent des larmes! Pronostiquent des larmes!

EMILIA. Comment? Cela vous vient à l'esprit, à vous aussi?

APPIANI. Oui, je devrais en être honteux... Mais quand une fois l'imagination est disposée aux tristes images...

EMILIA. Pourquoi l'est-elle aussi? Et que pensez-vous de ce que j'ai imaginé? Ce que je portais la première fois que je vous plus, vous en souvenez-vous?...

APPIANI. Si je m'en souviens? Je ne vous vois même jamais autrement qu'ainsi dans ma pensée, même quand vous êtes autrement.

EMILIA. Donc une robe de la même couleur, de la même coupe, légère et ample...

APPIANI. Parfait!

EMILIA. Et les cheveux...

APPIANI. Dans leur brun éclat, en boucles, tels que la nature les a créés.

EMILIA. Ne pas oublier la rose là... Bien, bien, un peu de patience, et je vous reviens ainsi.

SCÈNE VIII

LE COMTE APPIANI, CLAUDIA

APPIANI (*la suivant du regard d'un air triste*). Des perles pronostiquent des larmes!... Un peu de pa-

tience?... Comme si le temps marchait en dehors de nous! Comme si une minute de l'aiguille pouvait ne pas valoir une année dans notre âme!

CLAUDIA. L'observation d'Emilia, monsieur le comte, a été aussi juste que soudaine. Vous êtes aujourd'hui plus sérieux que d'habitude. Vous n'êtes plus qu'à un pas de l'accomplissement de vos vœux... Peut-être vous repentez-vous, monsieur le comte, d'avoir formé ces vœux.

APPIANI. Ah! ma mère, vous aussi, pouvez-vous avoir de la défiance contre votre fils?... Mais il est vrai que je suis aujourd'hui contre mon habitude sombre et troublé. Remarquez seulement, madame, qu'entre la coupe et les lèvres, il y a encore place pour un malheur, Tout ce que je vois, tout ce que j'entends, tout ce que je rêve, depuis hier et avant-hier, me confirme cet adage. Cette pensée s'attache à toutes les autres pensées que je dois et que je veux avoir... Ce que cela signifie, je ne le comprends pas.

CLAUDIA. Vous m'inquiétez, monsieur le comte...

APPIANI. Une chose arrive après l'autre. Je suis irrité contre mes amis, irrité contre moi-même...

CLAUDIA. Comment cela?

APPIANI. Mes amis veulent absolument que je fasse part de mon mariage au prince, avant de le célébrer. Ils m'accordent que ce n'est pas une obligation : mais ils disent que le respect pour le prince l'exige... Et j'ai eu la faiblesse de leur promettre. Et précisément, j'y vais...

SCÈNE IX

PIRRO, après lui, MARINELLI, LES PRÉCÉDENTS

CLAUDIA (*étonnée*). Chez le prince?

PIRRO. Madame, le marquis Marinelli est arrêté devant la maison et demande monsieur le comte.

APPIANI. Moi?

PIRRO. Le voici. (*Il ouvre la porte et sort.*)

MARINELLI. Je vous demande pardon, madame... monsieur le comte, je viens de votre hôtel, et j'ai appris que je vous trouverais ici. J'ai une affaire pressante à vous communiquer. Madame, je vous demande encore une fois pardon : c'est l'affaire de quelques minutes.

CLAUDIA. Je ne veux pas les prolonger. (*Elle lui fait une révérence et sort.*)

SCÈNE X

MARINELLI, APPIANI

APPIANI. Eh bien, monsieur?

MARINELLI. Je viens de la part de Son Altesse, le prince.

APPIANI. Qu'a-t-il à me commander?

MARINELLI. Je suis fier d'être le messager d'une si haute faveur. Et si le comte Appiani n'est pas contraint de reconnaître en moi un de ses plus dévoués amis...

APPIANI. Sans plus long préambule, si j'ose vous en prier.

MARINELLI. Donc le prince a besoin d'envoyer sur-le-champ un plénipotentiaire au duc de Massa, à l'occasion de son mariage avec la princesse sa fille. Il a été longtemps indécis sur le choix du plénipotentiaire. Enfin son choix, monsieur le comte, est tombé sur vous.

APPIANI. Sur moi?

MARINELLI. Et cela — si l'amitié osait se vanter — ce n'est pas sans ma coopération...

APPIANI. De vrai, vous me donnez l'embarras de la reconnaissance... Je ne m'étais plus attendu depuis longtemps à ce que le prince daignât m'employer.

MARINELLI. J'ai la certitude qu'il ne lui a manqué qu'une occasion digne de vous. Et si celle-ci même n'est pas encore digne d'un homme tel que le comte

Appiani, c'est que mon amitié sans doute s'est trop hâtée.

APPIANI. Votre amitié, votre amitié, c'est la troisième fois que vous en parlez. Avec qui donc suis-je? Je n'aurais jamais rêvé pour moi l'amitié du marquis Marinelli.

MARINELLI. Je reconnais mon tort, monsieur le comte, mon tort impardonnable de vouloir être, sans votre congé, votre ami. D'ailleurs, qu'est-ce que cela fait? La faveur du prince qui vous propose cet honneur, reste ce qu'elle est, et je ne doute pas que vous ne l'acceptiez avec empressement.

APPIANI. (*Après un instant de réflexion.*) Sans doute.

MARINELLI. Eh bien, venez.

APPIANI. Où ?

MARINELLI. A Dosalo, auprès du prince. Tout est préparé, et vous vous mettrez en route aujourd'hui même.

APPIANI. Que dites-vous ? aujourd'hui même?

MARINELLI. Préférablement même à cette heure que dans les heures suivantes. L'affaire est de la plus extrême urgence.

APPIANI. En vérité!... Alors j'ai le regret de refuser l'honneur que le prince m'a destiné.

MARINELLI. Pardon!

APPIANI. Je ne puis pas me mettre en route aujourd'hui... ni demain... ni après-demain non plus...

MARINELLI. Vous vous raillez, monsieur le comte.

APPIANI. De vous?

MARINELLI. Il n'y a pas de comparaison! Si la raillerie regarde le prince, elle est par trop gaie... Vous ne pouvez pas?

APPIANI. Non, monsieur, non, et j'espère que le prince lui-même agréera mon excuse.

MARINELLI. Je suis avide de l'entendre.

APPIANI. Oh! une vétille!... Voyez-vous : je prends femme aujourd'hui même.

MARINELLI. Bien, et ensuite?

APPIANI. Et ensuite?... Et ensuite?... Votre question est diablement naïve.

MARINELLI. On a des exemples, monsieur le comte, de noces différées. Je ne crois sans doute pas que fiancé et fiancée se fassent toujours de tels sacrifices. La chose peut avoir des désagréments. Mais, cependant, je penserais que l'ordre du maître...

APPIANI. L'ordre du maître!... Du maître?... Un maître que l'on se choisit soi-même n'est pas d'une manière si absolue notre maître. Je conçois que vous deviez au prince une soumission aveugle. Mais moi, non. Je suis venu à sa cour en volontaire. Je voulais avoir l'honneur de le servir, mais non devenir son esclave. Je suis le vassal d'un plus grand maître.

MARINELLI. Plus grand ou plus petit, c'est maître pour maître.

APPIANI. Mais à quoi bon discuter avec vous là-dessus? Il suffit que vous disiez au prince ce que vous avez entendu : que je regrette de ne pouvoir accepter cette faveur, parce qu'aujourd'hui même je conclus un mariage dont dépend tout mon bonheur.

MARINELLI. Ne voulez-vous pas lui faire connaître en même temps avec qui?

APPIANI. Avec Emilia Galotti.

MARINELLI. La fille de cette maison?

APPIANI. De cette maison.

MARINELLI. Hem! hem!

APPIANI. Pardon?

MARINELLI. Je devrais penser que la remise de la cérémonie jusqu'à votre retour, n'en rencontrerait par conséquent que moins de difficultés.

APPIANI. De la cérémonie? De la cérémonie seulement!

MARINELLI. Les bons parents ne seront pas si vétilleux.

APPIANI. Les bons parents?

MARINELLI. Et Emilia vous restera, certainement, oui.

APPIANI. Certainement, oui. Avec votre : certainement, oui; vous n'êtes qu'un singe, certainement oui.

MARINELLI. A moi cette parole, comte?

APPIANI. Pourquoi pas?

MARINELLI. Ciel et enfer!... Nous en reparlerons.

APPIANI. Bah! le singe est malin, mais...

MARINELLI. Mort et damnation! Comte, j'exige satisfaction.

APPIANI. Cela va de soi.

MARINELLI. Je l'exigerais sur-le-champ... Mais je ne puis point gâter ce beau jour au tendre fiancé.

APPIANI. Bonhomme! non pas, non pas. (*Il lui saisit la main.*) Je ne pouvais sans doute pas me laisser envoyer aujourd'hui à Massa. Mais j'ai du temps de reste pour une petite promenade avec vous... Venez, venez.

MARINELLI. (*Il retire sa main et s'éloigne.*) Un peu de patience, comte, un peu de patience!

SCÈNE XI

APPIANI, Claudia GALOTTI

APPIANI. Va, misérable!... Ah! cela m'a fait du bien. Mon sang est en ébullition. Je me trouve autrement, je me sens mieux.

CLAUDIA (*vite et avec inquiétude*). Dieu! monsieur le comte! J'ai entendu échanger des paroles violentes. Votre visage est pourpre. Que s'est-il passé?

APPIANI. Rien, madame, absolument rien. Le chambellan Marinelli vient de me rendre un grand service. Il m'a débarrassé de ma démarche chez le prince.

CLAUDIA. En vérité?

APPIANI. Nous n'en pourrons partir que de meilleure heure. Je vais stimuler mes gens et je reviens. Pendant ce temps, Emilia aura fini de se préparer.

CLAUDIA. Puis-je être sans aucune inquiétude, monsieur le comte?

APPIANI. Sans la moindre, madame. (*Elle rentre, il sort.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

La scène se passe dans une antisalle du château de plaisance du prince

SCÈNE PREMIÈRE

Le prince, MARINELLI

MARINELLI. Inutile : il refuse avec le plus grand dédain l'honneur offert.

LE PRINCE. Ainsi les choses en restent là ? Ainsi, point de remède ? Ainsi Emilia sera à lui aujourd'hui même.

MARINELLI. Selon toute apparence.

LE PRINCE. Je m'étais beaucoup promis de votre imagination. Qui sait quelles sottises vous aurez faites dans cette circonstance ?... Quand par hasard le conseil d'un fou est sage, il faut en confier l'exécution à un homme sensé. J'aurais dû y songer...

MARINELLI. Voilà pour moi une jolie récompense ?

LE PRINCE. Et à propos de quoi une récompense ?

MARINELLI. A propos de ce que je voulais faire de ma vie un rempart pour l'empêcher... Quand je vis que ni paroles sérieuses, ni railleries ne pouvaient engager le comte à sacrifier son amour à son honneur, j'essayai de le mettre sous les armes. Je lui dis des choses telles qu'il s'oublia. Il me jeta une offense... je lui demandai satisfaction sur l'heure même... Je pensais : il me tuera ou je le tuerai. Si je le tue, le terrain est à nous. S'il me tue, c'est la même chose : il devra fuir, et le prince gagnera au moins du temps.

LE PRINCE. Vous auriez fait cela, Marinelli ?

MARINELLI. Ah! On devrait savoir, avant d'être assez fou pour se sacrifier pour les grands... on devrait savoir d'avance comment ils vous en seront reconnaissants.

LE PRINCE. Et le comte?... Il a la renommée de ne pas se faire dire ces choses-là, deux fois.

MARINELLI. Selon l'occasion, sans doute?... Il aura pensé, — qui pourrait l'en blâmer? — qu'il avait aujourd'hui quelque chose de plus important à faire que de se couper la gorge avec moi. Il m'a ajourné à huit jours après le mariage.

LE PRINCE. Avec Emilia Galotti? Cette pensée me met hors de moi. Sur ce, vous croyez que c'est bien et que cela va... et vous venez vous vanter de m'avoir fait de votre vie un rempart, de vous être sacrifié pour moi...

MARINELLI. Mais que vouliez-vous, monseigneur, que je fisse de plus ?

LE PRINCE. Que vous fissiez de plus?... Comme s'il avait fait quelque chose !

MARINELLI. Mais veuillez me dire, monseigneur, ce que vous avez fait pour vous-même. Vous avez eu le bonheur de l'entretenir à l'église, que lui avez-vous dit?

LE PRINCE (*moqueusement*). La curiosité me plaît !... Je vais la contenter... Oh! Tout m'est venu à souhait. Inutile de vous donner tant de peine plus longtemps, mon trop serviable ami. Elle a fait au devant de mes vœux plus de la moitié du chemin. J'aurais même pu sur-le-champ l'emmener avec moi. (*Froidement et impérieusement.*) Maintenant vous savez ce que vous vouliez savoir, vous pouvez vous retirer.

MARINELLI. Vous pouvez vous retirer! Oui, oui, c'est le refrain ! Et il en serait de même, quand j'allais tenter l'impossible?... Ai-je dit l'impossible?... C'était moins impossible qu'audacieux ! Si nous avions la fiancée en notre puissance, je suis bien persuadé qu'il n'y aurait plus de mariage.

LE PRINCE. Eh ! pourquoi cet homme ne veut-il pas répondre de tout? Je lui donnerais un piquet de mes

gardes du corps, il se placerait avec eux en embuscade sur la grand'route; il attaquerait avec cinquante hommes une voiture, il en tirerait une jeune fille qu'il me rapporterait en triomphe.

MARINELLI. Il vaudrait mieux enlever de force une jeune fille, sans que cela eût l'air d'un violent enlèvement.

LE PRINCE. Si vous saviez vous y prendre ainsi, vous ne commenceriez pas par tant en parler.

MARINELLI. Mais on ne pourrait pas répondre du dénoûment; il pourrait arriver quelque accident.

LE PRINCE. Est-ce mon habitude de faire retomber sur les gens la responsabilité des choses auxquelles ils ne peuvent rien.

MARINELLI. Eh bien, monseigneur... (*On entend au loin un coup de feu.*) Ah! qu'est-ce là? Ai-je bien entendu? N'avez-vous pas entendu aussi, monseigneur, résonner un coup de feu?... Encore un autre!

LE PRINCE. Qu'est-ce là? Qu'y a-t-il?

MARINELLI. Qu'en pensez-vous? Si j'étais plus actif que vous ne croyiez?

LE PRINCE. Plus actif? Parlez.

MARINELLI. Bref, ce que je vous disais, est fait.

LE PRINCE. Est-ce possible?

MARINELLI. Seulement, prince, n'oubliez pas ce que vous venez de me promettre... J'ai encore une fois votre parole.

LE PRINCE. Mais les dispositions sont pourtant...

MARINELLI. Telles qu'elles pouvaient être. L'enlèvement est confié à des gens à qui je puis me fier. Le chemin est rude devant la palissade du parc. Une troupe y aura attaqué la voiture, comme pour la piller. Et une autre troupe, sous les ordres d'un de mes domestiques, se sera élancée du parc, comme pour venir au secours des gens assaillis. Pendant la mêlée que paraîtront engager les deux troupes, mon domestique doit saisir Emilia, comme pour la sauver, et l'apporter, à travers le parc, au château? Voilà ce que j'ai concerté... Qu'en dites-vous, prince?

LE PRINCE. Vous me surprenez d'une étrange manière. Et une angoisse me saisit... (*Marinelli va à la fenêtre.*) Que voyez-vous?

MARINELLI. Ce doit être par là. Bien! Un homme masqué vient de franchir la palissade... sans doute pour m'avertir du succès... Eloignez-vous, monseigneur.

LE PRINCE. Ah! Marinelli...

MARINELLI. Eh bien, n'est-il pas vrai que maintenant j'en ai trop fait, comme auparavant j'en avais fait trop peu?

LE PRINCE. Non. Mais dans ceci je ne prévois pas tout ce que...

MARINELLI. Vous ne prévoyez pas?... Mais, bref... Hâtez-vous de vous éloigner, il ne faut pas que l'homme masqué vous aperçoive. (*Le prince sort.*)

SCÈNE II

MARINELLI, bientôt ANGELO

MARINELLI (*revenant à la fenêtre*). Voilà la voiture qui s'en retourne lentement à la ville... très lentement. Un domestique à chaque portière? Ce sont là des indices qui ne me plaisent pas : le coup n'aura réussi qu'à demi; on ramène commodément un blessé et non un mort. L'homme masqué met pied à terre... C'est Angelo lui-même. L'extravagant audacieux! Enfin, ici il connaît les détours. Il me fait un signe de tête. Il doit être sûr de son affaire. Ah! monsieur le comte, vous ne vouliez pas aller à Massa, et vous voilà parti pour un plus long voyage. Qui est-ce qui vous avait appris à si bien connaître les singes? (*Allant à la porte.*) Oui, certainement, ils sont malins... Eh bien, Angelo?

ANGELO (*ôtant son masque*). Préparez-vous, monsieur le chambellan! On va vous l'apporter.

MARINELLI. Comment s'est passée la chose?

ANGELO. Très bien, je pense.

MARINELLI. Et comment va le comte?

ANGELO. Pour vous servir! Comme ci, comme ça!... Il devait avoir eu vent de la chose. Car il n'a pas déjà été pris si à l'improviste.

MARINELLI. Vite, l'essentiel... Est-il mort?

ANGELO. Cela me fait bien de la peine pour ce bon seigneur.

MARINELLI. Cœur compatissant! (*Il lui donne une bourse pleine d'or.*)

ANGELO. Et mon brave Nicolo, qui y a fait le plongeon...

MARINELLI. Ce sont les pertes des deux côtés?

ANGELO. Je serais près de pleurer ce brave Nicolo, si ceci (*il soupèse la bourse*) ne corrigeait déjà sa mort pour un quart. Car, je suis son héritier, puisque je suis son vengeur. C'est notre loi, d'autant meilleure, à ce que je crois, qu'elle consacre la fidélité et l'amitié. Ce Nicolo, monsieur le chambellan...

MARINELLI. Laisse donc ton Nicolo!... Le comte, le comte?...

ANGELO. Tonnerre! Le comte lui a eu bientôt fait son affaire. Alors je fis aussi au comte la sienne! Il est tombé, et s'il est rentré vivant dans le carrosse, je vous garantis qu'il n'en ressortira pas en vie.

MARINELLI. Pourvu que ce soit certain, Angelo.

ANGELO. Je veux perdre votre pratique, si cela n'est pas certain. Avez-vous quelque chose à ordonner? Car le chemin est très long, et nous voulons aujourd'hui même avoir passé la frontière.

MARINELLI. Non, va!

ANGELO. Au cas de besoin... vous savez où l'on me trouve. Ce qu'un autre se ferait fort de faire, ne serait pas pour moi non plus sorcellerie. Et je suis moins cher qu'un autre. (*Il sort.*)

MARINELLI. C'est bien! Mais pourtant pas si bien déjà. Fi! Angelo, être avare de sa peine! N'était-il pas au moins digne d'un second coup de feu? Et comme il doit peut-être maintenant souffrir, le pauvre comte! Fi! Angelo! Cela s'appelle pousser trop cruellement et

gâter un coup de main... Mais il faut que le prince ne sache encore rien de cela... Il faut qu'il sente auparavant par lui-même combien cette mort lui est avantageuse... Cette mort!... Que ne donnerais-je pas pour en avoir l'assurance!

SCÈNE III

Le prince, MARINELLI

le prince. Elle vient, elle monte l'allée. Elle accourt ici devant le domestique. La frayeur, à ce qu'il semble, fait voler ses pieds. Elle ne soupçonne encore rien. Elle croit seulement échapper aux brigands... Mais combien de temps cela durera-t-il?

marinelli. Nous l'avons, c'est un commencement.

le prince. Et sa mère ne la viendra-t-elle pas chercher? Le comte ne la suivra-t-il pas? Alors, en sommes-nous plus avancés? Comment puis-je la soustraire à leurs poursuites?

marinelli. A tout cela je ne sais certainement encore aucune réponse à faire. Mais nous aviserons : patience, monseigneur, il fallait faire le premier pas.

le prince. A quoi bon, si nous sommes obligés de reculer?

marinelli. Peut-être ne le serons-nous pas. Il y a mille choses sur lesquelles on peut prendre pied... Oubliez-vous le principal?

le prince. Comment puis-je oublier ce à quoi je n'ai sans doute pas encore pensé?... Le principal, qu'est-ce?...

marinelli. Le talent de plaire, de persuader... qui, à un prince amoureux, ne fait jamais défaut.

le prince. Ne fait jamais défaut? Excepté quand on en aurait souvent le plus grand besoin. J'ai déjà fait une triste épreuve de ce talent. Toutes mes instances, tous mes serments n'ont pu lui arracher aujourd'hui

un seul mot. Elle était là, muette, abattue et tremblante, comme un criminel qui attend son arrêt de mort. Son anxiété me gagna ; je me mis à trembler avec elle, et je finis par lui demander pardon. A peine me fais-je fort de lui adresser la parole. A son entrée du moins je ne me hasarderai pas à le faire. Vous, Marinelli, vous la recevrez. J'écouterai ici tout près comment iront les choses, et quand je me serai recueilli, je viendrai.

SCÈNE IV

MARINELLI, et bientôt son domestique BATTISTA, EMILIA

MARINELLI. Pourvu qu'elle ne l'ait pas vu tomber... Cela ne doit pas être ; elle s'est par trop hâtée de fuir... La voici. Moi non plus, je ne veux pas être le premier objet qui frappe ses regards. (*Il se retire dans un angle de la salle.*)

BATTISTA. Entrez ici, mademoiselle.

EMILIA (*hors d'haleine*). Ah !... ah !... je vous remercie, mon ami, je vous remercie... Mais, Dieu ! Dieu ! Où suis-je toute seule ? Où est restée ma mère ? Où est resté le comte ? Me suivent-ils donc ? Viennent-ils sur mes pas ?

BATTISTA. Je le présume.

EMILIA. Vous le présumez ? Vous n'en savez rien ? Vous ne les avez pas vus ?... N'a-t-on pas fait feu derrière nous ?

BATTISTA. Fait feu ?... C'est possible !...

EMILIA. C'est certain. Et le coup a atteint le comte ou ma mère.

BATTISTA. Je cours à l'instant les chercher.

EMILIA. Pas sans moi. Je veux, je dois vous accompagner. Venez, mon ami.

MARINELLI (*s'avançant tout à coup, comme s'il entrait à l'instant même*). Ah ! mademoiselle ! Quel malheur, ou

plutôt quel bonheur; quel malheur heureux que celui qui nous procure l'honneur...

EMILIA (*avec surprise*). Comment, vous ici, monsieur? Je suis donc chez vous? Pardonnez-moi, monsieur le chambellan; nous avons été attaqués, non loin d'ici, par des brigands. De braves gens sont venus à notre secours;... et cet homme m'a enlevée du carrosse et amenée ici. Mais je tremble de me voir sauvée seule. Ma mère est encore en péril. On a tiré derrière nous. Elle est peut-être morte... et je vis?... Pardonnez-moi : il faut que je sorte, il faut que je retourne où j'aurais dû rester tout à l'heure.

MARINELLI. Calmez-vous, mademoiselle. Tout va bien : elles seront bientôt auprès de vous, les personnes aimées pour lesquelles vous montrez une si tendre anxiété... Pendant ce temps, va, Battista : elles peuvent la chercher dans quelqu'un des restaurants du parc. Amène-les ici sans délai. (*Battista sort.*)

EMILIA. Est-il sûr qu'ils soient tous sauvés? Ne leur est-il rien arrivé?... Ah! quel jour de terreur pour moi! Mais je ne devrais pas rester ici, je devrais voler à leur rencontre...

MARINELLI. Pourquoi cela, mademoiselle? Vous êtes déjà sans souffle et sans force. Remettez-vous, et daignez entrer dans une chambre où vous serez plus commodément... Je gagerais que le prince en personne est auprès de votre chère et respectable mère, et vous l'amène.

EMILIA. Qui, dites-vous?

MARINELLI. Notre très gracieux prince en personne.

EMILIA (*étonnée au possible*). Le prince?

MARINELLI. A la première nouvelle, il a volé à votre secours. Il est entré dans la plus grande fureur qu'on ait osé tenter un tel crime, si près de lui, presque sous ses yeux. Il fait poursuivre les coupables, et leur châtiment, si on les saisit, sera exemplaire.

EMILIA. Où suis-je donc?

MARINELLI. A Dosalo, dans le château de plaisance du prince.

EMILIA. Quel hasard! Et vous pensez qu'il pourrait paraître lui-même?

MARINELLI. Le voici.

SCÈNE V

LE PRINCE, EMILIA, MARINELLI

LE PRINCE. Où est-elle? Nous vous cherchons partout, mademoiselle... Êtes-vous remise? Alors tout est au mieux : le comte, votre mère...

EMILIA. Ah! monseigneur, où sont-ils? Où est ma mère?

LE PRINCE. Non loin, ici tout près.

EMILIA. Dieu! Dans quel état vais-je peut-être trouver l'un ou l'autre... les trouver sûrement! Car vous me cachez, monseigneur, je le vois, vous me cachez...

LE PRINCE. Non pas, chère mademoiselle... Donnez-moi le bras et suivez-moi avec confiance...

EMILIA (*irrésolue*). Mais s'il ne leur est rien arrivé... si mes pressentiments me trompent... pourquoi ne sont-ils pas déjà ici? Pourquoi ne vous ont-ils pas accompagné, monseigneur?

LE PRINCE. Hâtez-vous donc, mademoiselle, afin de voir en un instant disparaître toutes ces images de terreur.

EMILIA (*se tordant les mains*). Que faire?

LE PRINCE. Comment, mademoiselle, conserveriez-vous de la défiance contre moi?

EMILIA (*tombant à ses pieds*). Je suis à vos genoux, monseigneur...

LE PRINCE (*la relevant*). Je suis on ne peut plus confus. Oui, Emilia, je mérite ce muet reproche. Ma conduite de ce matin n'est pas justifiable, elle est tout au plus pardonnable. J'aurais dû ne pas vous troubler d'un aveu, dont je n'avais à attendre aucun profit. Aussi le

saisissement muet avec lequel vous l'avez écouté m'a suffisamment puni... Et cet accident qui me procure encore une fois, avant que toutes mes espérances se soient évanouies... qui me procure encore une fois le bonheur de vous voir et de vous parler; cet accident pourrait être le présage d'un bonheur à venir... le miraculeux retardement de ma condamnation finale, en me permettant d'implorer encore une fois mon pardon, mais je veux — ne tremblez pas, mademoiselle, — je veux obéir à chacun de vos regards. Aucune parole, aucun soupir ne vous offensera... Cessez seulement de me faire souffrir par votre méfiance. Ne doutez pas un seul instant du pouvoir illimité que vous exercez sur moi. Ne songez pas que vous ayez jamais besoin d'invoquer contre moi aucune autre protection. Et maintenant venez, mademoiselle... venez où vous attendent des transports d'amour qui vous agréent davantage. (*Il l'entraîne, non sans opposition.*) Suivez-nous, Marinelli.

MARINELLI. Suivez-nous... Cela veut dire : ne nous suivez pas. Qu'ai-je à faire aussi de les suivre? Il verra en tête à tête jusqu'où il peut porter les choses avec elle... Tout ce que j'ai à faire, c'est d'empêcher qu'ils ne soient dérangés... Par le comte? J'espère bien que non; mais par la mère, par la mère! Cela me surprendrait fort qu'elle s'en fût allée tranquillement, en laissant sa fille dans le filet... Battista! Eh bien, qu'y a-t-il?

SCÈNE VI

BATTISTA, MARINELLI

BATTISTA (*avec précipitation*). La mère, monsieur le chambellan...

MARINELLI. Je m'y attendais... Où est-elle?

BATTISTA. Si vous n'allez pas au devant d'elle, elle sera ici dans un clin d'œil. Je n'avais pas la moindre velléité d'aller la chercher, comme vous me l'aviez or-

donné pour la forme, lorsque j'entendis de loin ses cris. Elle est sur les traces de sa fille, et, pourvu qu'elle ne soit pas sur les traces de toute notre opération. Tout ce qu'il y a d'hommes dans cette contrée solitaire, elle les a réunis autour d'elle, et chacun d'eux s'empresse à l'envi de lui montrer le chemin. Je ne sais pas si on lui aura déjà dit que le prince est ici et que vous y êtes aussi. Que voulez-vous faire?

MARINELLI. Il faut réfléchir... (*Il réfléchit.*) Ne pas la laisser entrer; si elle sait que sa fille est ici, cela ne se peut. Quels yeux elle fera, sans doute, quand elle verra le loup près de la tendre brebis!... Quels yeux!... Passe encore... Mais que le ciel préserve nos oreilles!... Après tout, du reste, les poumons les plus vigoureux s'échauffent, voire même des poumons de femme. Quand elles sont à bout d'haleine, elles cessent toutes de crier. D'ailleurs il est important que nous mettions la mère de notre côté. Si je connais bien les mères, presque toutes seraient flattées de l'idée de devenir quelque chose comme la belle-mère d'un prince... Laisse-la venir, Battista, laisse-la venir.

BATTISTA. L'entendez-vous? L'entendez-vous?

CLAUDIA (*dans l'intérieur*). Emilia! Emilia! Mon enfant, où es-tu?

MARINELLI. Va, Battista, et occupe-toi d'écarter les curieux qui l'accompagnent.

SCÈNE VII

CLAUDIA GALOTTI, BATTISTA, MARINELLI

CLAUDIA (*Elle franchit la porte au moment où Battista va sortir.*) Ah! voilà celui qui l'a enlevée de la voiture! Celui qui l'a emportée!... Je te reconnais. Où est-elle? Parle, misérable!

BATTISTA. Voilà mon remercîment?...

CLAUDIA. Oh! si tu mérites un remercîment. (*Avec douceur.*) Pardonne-moi, honnête homme... Où est-elle?

Ne me laisse pas plus longtemps privée d'elle. Où est-elle ?

BATTISTA. Oh ! Votre Grâce, elle ne pourrait pas être plus en sûreté dans le sein de la félicité éternelle. Voici mon maître qui vous conduira près d'elle. Votre Grâce... (*A quelques gens qui veulent pénétrer à sa suite.*) Et vous, arrière !

SCÈNE VIII

CLAUDIA GALOTTI, MARINELLI

CLAUDIA. Ton maître? (*Elle aperçoit Marinelli et recule.*) Ah ! c'est là ton maître?... Vous ici, monsieur? Et ma fille ici ? Et vous allez, vous, me conduire auprès d'elle?

MARINELLI. Avec beaucoup de plaisir, madame...

CLAUDIA. Arrêtez !... J'y songe... Seriez-vous ?... Oh ! non... celui qui est venu chez moi ce matin chercher le comte, celui avec qui je le laissai seul, celui avec qui il eut une querelle?

MARINELLI. Une querelle?... Pas que je sache : ç'a été un échange de paroles paisibles à propos des intérêts du maître...

CLAULIA. Et vous vous nommez Marinelli?

MARINELLI. Le marquis Marinelli.

CLAUDIA. Soit !... Écoutez donc, monsieur le marquis... Marinelli... Ce nom de Marinelli... accompagné d'une malédiction... Non ! Dieu me préserve de calomnier ce noble jeune homme !... non accompagné d'une malédiction — c'est moi qui ajoutais la malédiction. — Ce nom de Marinelli fut la dernière parole du comte, en mourant.

MARINELLI. Du comte, en mourant? Du comte Appiani?... C'est ce qui me frappe le plus, madame, dans vos étranges discours... Du comte, en mourant ? Ce que voulez dire d'ailleurs, je ne le comprends pas.

CLAUDIA (*amèrement et lentement*). Le nom de Mari-

nelli fut la dernière parole du comte, en mourant!... Comprenez-vous maintenant? Je ne l'avais pas comprise non plus d'abord, quoiqu'il l'eût prononcée avec un accent... avec un accent!... Je l'entends encore. Où avais-je l'esprit, que je n'ai pas compris tout de suite cet accent?

MARINELLI. Eh bien, madame? J'ai été de tout temps l'ami du comte, son ami le plus intime. Donc, si, en mourant, il me nommait encore...

CLAUDIA. Avec cet accent? Je ne puis pas l'imiter, je ne puis pas le décrire : mais il dévoile tout... Eh quoi? Seraient-ce des brigands qui nous auraient attaqués?... C'étaient des assassins, des assassins stipendiés!... Et, Marinelli, ce nom de Marinelli fut la dernière parole du comte, en mourant. Et avec un accent!

MARINELLI. Avec un accent?... A-t-on jamais ouï, sur un accent entendu dans un moment d'effroi, fonder une accusation contre un homme d'honneur?

CLAUDIA. Ah! si je pouvais seulement le reproduire devant la justice, cet accent! Mais, malheur à moi! J'en oublie ma fille... Où est-elle?... Morte aussi? Comment? Si Appiani était ton ennemi, ma fille n'y était pour rien?

MARINELLI. Je pardonne au trouble de la mère... Venez, madame. Votre fille est ici dans la chambre voisine, et elle est déjà sans doute complétement remise de sa frayeur. Le prince lui-même s'est occupé d'elle avec la plus tendre sollicitude.

CLAUDIA. Qui? Qui, lui-même?

MARINELLI. Le prince.

CLAUDIA. Le prince? Dites-vous en réalité le prince? Notre prince?...

MARINELLI. Quel autre pourrait-ce être?

CLAUDIA. Alors, je suis une mère malheureuse... et son père, son père!... Il maudira le jour de sa naissance, il me maudira.

MARINELLI. Par le Ciel, madame! A quoi songez-vous?

CLAUDIA. C'est clair. N'est-ce pas?... Aujourd'hui, à l'église, sous les yeux du Tout-Puissant, en présence du

Très-Haut, s'est nouée cette trame criminelle; elle est menée à bonne fin. (*A Marinelli.*) Ah! assassin! lâche et misérable assassin! Tu n'étais pas assez courageux pour le tuer de ta propre main, mais tu as été assez vil pour le tuer afin d'assouvir la passion d'un autre... pour le faire tuer! Lie de tous les assasins! Les assassins un peu honnêtes te renieraient, toi! toi!... Pourquoi d'un seul mot ne te cracherais-je pas à la face toute ma bile, toute ma bave? Toi! Toi!... Toi, entremetteur!

MARINELLI. Vous radotez, bonne femme... Mais modérez au moins vos cris sauvages et songez où vous êtes.

CLAUDIA. Où je suis! Songer où je suis? Qu'importe à la lionne, à laquelle on a ravi ses petits, dans quelle forêt elle rugit?

EMILIA (*derrière la scène*). Ah, ma mère! J'entends ma mère!

CLAUDIA. Sa voix!... C'est elle!... Elle m'a entendue, elle m'a entendue. Et j'aurais dû ne pas crier?... Où es-tu mon enfant? Me voici, me voici. (*Elle se précipite dans la chambre, Marinelli la suit.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

La scène ne change pas

SCÈNE PREMIÈRE

Le prince, MARINELLI

LE PRINCE (*venant de la chambre d'Emilia*). Venez, Marinelli ! J'ai besoin de me remettre... Vous m'expliquerez aussi...

MARINELLI. Oh ! la maternelle fureur ! Ha ! ha ! ha !

LE PRINCE. Vous riez !

MARINELLI. Si vous aviez vu, prince, la folie de la mère, ici, dans cette salle... Mais vous avez entendu ses cris!... et son apaisement soudain à votre aspect... Ha ! ha ! ha ! Je sais bien qu'une mère n'arrache pas les yeux à un prince, parce qu'il trouve sa fille jolie.

LE PRINCE. Vous êtes mauvais observateur... La fille est tombée sans connaissance dans les bras de sa mère. C'est pour cela et non à cause de moi que la mère a contenu sa colère. C'est pour épargner sa fille, et non pas moi, qu'elle disait moins haut, moins intelligiblement... ce que j'aurais préféré ne pas entendre et ne pas comprendre.

MARINELLI. Quoi, monseigneur ?

LE PRINCE. Pourquoi dissimuler ? Ce qu'elle disait ; est-ce vrai, ou non ?

MARINELLI. Et quand ce serait vrai ?

LE PRINCE. Quand ce serait vrai ?... Mais cela l'est donc ?... Il est mort ? mort ? (*Menaçant.*) Marinelli ! Marinelli !

MARINELLI. Eh bien?

LE PRINCE. J'en atteste Dieu! J'en atteste la justice de Dieu! Je suis innocent de cette mort. Si vous m'aviez prévenu que cela dût coûter la vie au comte... Non, non, quand cela m'aurait dû coûter la vie à moi-même...

MARINELLI. Si je vous en avais prévenu?... Comme si sa mort avait été dans mes plans! J'avais fait jurer à Angelo, par son âme, d'empêcher qu'il n'arrivât du mal à personne. Aussi cela se serait-il passé sans la plus plus légère violence, si le comte ne s'en était permis tout le premier. Il en abattit un d'un coup de feu.

LE PRINCE. Vraiment, il aurait dû comprendre la plaisanterie!

MARINELLI. Angelo est entré soudain en fureur et a vengé la mort de son compagnon...

LE PRINCE. Sans doute, c'est très naturel!

MARINELLI. Je l'en ai assez réprimandé.

LE PRINCE. Réprimandé? Que de bonté!... Prévenez-le de ne jamais remettre les pieds dans mes États... Ma réprimande pourrait ne pas être aussi amicale.

MARINELLI. Très bien!... Moi et Angelo, le dessein arrêté et le hasard, c'est tout un. Il est vrai qu'il avait été entendu d'avance, arrêté d'avance, qu'aucun des accidents malheureux qui pouvaient survenir ne me serait imputé...

LE PRINCE. Qui pouvaient survenir? Qui pouvaient, dites-vous, ou qui devaient survenir?

MARINELLI. De mieux en mieux! Donc, monseigneur, avant de me dire si sèchement pour qui vous me prenez... une seule observation. La mort du comte ne m'est rien moins qu'indifférente. Je l'avais provoqué en duel, il me devait une réparation; il est parti de ce monde sans me l'avoir donnée, et mon honneur reste outragé. En supposant que je méritasse dans toute autre circonstance, le soupçon que vous élevez contre moi, le mériterais-je, même dans celle-ci? (*Avec une feinte chaleur.*) Qui peut penser ainsi de moi?

LE PRINCE (*allant à lui*). Allons, allons...

MARINELLI. Que ne vit-il encore! Oh! que ne vit-il encore! Je donnerais tout au monde, tout pour cela... (*Amèrement.*) Même la faveur de mon prince... Cette faveur inestimable... cette faveur qu'on ne saurait mettre à trop haut prix... pour cela, je la donnerais!

LE PRINCE. Je comprends. Allons, allons... Sa mort a été un accident, rien qu'un accident. Vous l'affirmez, et moi, moi, je le crois... Mais quelque autre le croira-t-il? De la mère, d'Emilia, du monde entier?

MARINELLI (*froidement*). C'est peu probable.

LE PRINCE. Et si on ne le croit pas, que croira-t-on?... Vous haussez les épaules? On prendra votre Angelo pour l'instrument, et moi pour l'auteur...

MARINELLI (*encore plus froidement*). C'est assez vraisemblable.

LE PRINCE. Moi! moi-même!... Alors, il me faut sur l'heure, renoncer à tout dessein sur Emilia...

MARINELLI (*avec la plus haute différence*). Comme il vous aurait fallu le faire, si le comte vivait encore.

LE PRINCE (*s'emportant, puis se calmant aussitôt*). Marinelli!... Non, vous ne me ferez pas perdre mon sang-froid... Soit! j'y consens... Ce que vous voulez dire, c'est que la mort du comte est pour moi un bonheur... le plus grand bonheur qui pût m'arriver, l'unique chance de salut pour mon amour, et que, de cette façon... peu importe que la chose se soit passée d'une manière ou d'une autre... Un comte de plus ou de moins dans le monde, pensé-je aussi bien que vous... Soit! Il ne faut pas s'effrayer d'un petit crime. Seulement, mon bon ami, il faut que le petit crime soit secret et qu'il soit utile. Et vous voyez que le nôtre n'est plus du tout, ni secret, ni même utile. Il m'avait, il est vrai, ouvert le chemin, mais, en même temps, il m'en ferme l'entrée. Chacun nous le jetterait à la tête, et nous n'y aurions rien gagné... Voilà pourtant le résultat de vos savantes et habiles combinaisons...

MARINELLI. Il ne m'appartient pas de vous contredire.

LE PRINCE. Pourquoi donc?... Je veux une réponse.

MARINELLI. On fait retomber sur moi ce qui ne me doit point être imputé.

LE PRINCE. Je veux une réponse.

MARINELLI. Eh bien! Cela résulte-t-il de mes combinaisons que, dans ce désastre, un éclatant soupçon atteigne le prince?... Cela résulte du maître coup que le prince a eu la bonté de mêler à mes dispositions.

LE PRINCE. Moi?

MARINELLI. Qu'il me permette de lui dire que la démarche qu'il a faite ce matin à l'église... avec quelque respect qu'il l'ait faite, de quelque nécessité qu'il lui ait paru de la faire... que cette démarche n'appartenait pas à la danse.

LE PRINCE. Qu'est-ce qu'elle a donc gâté?

MARINELLI. Pas toute la danse sans doute, mais seulement la mesure actuelle.

LE PRINCE. Hem! Je ne vous comprends pas.

MARINELLI. Donc, en deux mots et sans métaphore; quand je me chargeai de la chose, Emilia, n'est-ce pas, ne savait encore rien de l'amour du prince? La mère d'Emilia encore moins? N'avais-je pas bâti sur cette hypothèse? Et pendant ce temps-là, le prince n'a-t-il pas renversé la base de ma construction?

LE PRINCE (*se frappant le front*). Malédiction!

MARINELLI. N'a-t-il pas lui-même trahi ses secrets?

LE PRINCE. Maudite fantaisie!

MARINELLI. Et s'il ne s'était pas trahi lui-même, certes je voudrais bien savoir de laquelle de mes combinaisons, mère et fille auraient pu tirer à son endroit le plus léger ombrage.

LE PRINCE. Vous avez raison.

MARINELLI. Je n'en aurai cependant pas moins eu tort. Vous me permettez, monseigneur...

SCÈNE II

BATTISTA, LE PRINCE, MARINELLI

BATTISTA (*entrant rapidement*). La comtesse arrive en ce moment.

LE PRINCE. La comtesse? Quelle comtesse?

BATTISTA. Orsina.

LE PRINCE. Orsina?... Marinelli!... Orsina?... Marinelli!...

MARINELLI. J'en suis aussi stupéfait que vous-même.

LE PRINCE. Va, cours, Battista; il ne faut pas qu'elle descende de voiture. Je n'y suis pas. Je n'y suis pas pour elle. Qu'elle s'en retourne sur-le-champ. Va, cours. (*Battista sort.*) Que veut la coquine? Quelle audace? Comment sait-elle que nous sommes ici? Viendrait-elle en espion? Aurait-elle déjà peut-être appris quelque chose?... Ah! Marinelli! Parlez, répondez. Ai-je offensé l'homme qui se dit mon ami? L'ai-je offensé dans cette misérable discussion? Faut-il lui demander pardon?

MARINELLI. Ah! mon prince, quand vous redevenez vous-même, je redeviens vôtre de toute mon âme. L'arrivée de l'Orsina est pour moi comme pour vous une énigme. Elle sera difficile à éconduire. Que résolvez-vous?

LE PRINCE. Je ne la recevrai pas, je vais m'éloigner...

MARINELLI. Faites vite seulement. Je la recevrai...

LE PRINCE. Mais rien que pour la congédier... Ne vous laissez pas entraîner trop loin avec elle. Nous avons ici d'autres choses à faire...

MARINELLI. Non pas, prince! J'ai pourvu à tout. Reprenez donc courage! Ce qui manque encore viendra à son heure. Mais je crois déjà l'entendre. Hâtez-vous, prince... Là... si vous voulez, vous pourrez nous entendre. (*Il lui montre un cabinet; le prince s'y rend.*) — Je

crains, je crains qu'elle n'ait mal choisi son temps pour une promenade en voiture.

SCENE III

La comtesse ORSINA, MARINELLI

ORSINA (*sans voir d'abord Marinelli*). Qu'est-ce? Personne à ma rencontre. qu'un insolent qui m'aurait volontiers refusé l'entrée? Je suis pourtant à Dosalo? A ce Dosalo où jadis une troupe empressée de courtisans couraient à ma rencontre; où jadis l'amour et le ravissement m'attendaient. C'est ici, mais, mais. — Ah! Marinelli!... Tant mieux que le prince vous ait amené avec lui... Non. tant pis! Pour terminer ce que j'ai à terminer avec lui, je n'aurais eu besoin que de lui seul... Où est-il?

MARINELLI. Le prince, madame la comtesse?

ORSINA. Sans doute.

MARINELLI. Vous le supposez donc ici? Vous le savez ici?... Lui, ne présume guère ici la comtesse Orsina.

ORSINA. Non? N'a-t-il donc pas reçu ma lettre ce matin?

MARINELLI. Votre lettre? Oh! si: je me souviens qu'il a parlé d'une lettre de vous.

ORSINA. Eh bien? Ne lui donnais-je pas par cette lettre rendez-vous pour aujourd'hui, ici, à Dosalo? Il est vrai qu'il ne lui a pas plu de me répondre par écrit. Mais j'ai appris qu'une heure après, il était, en réalité, parti pour Dosalo. J'ai pensé que c'était une réponse suffisante, et me voici.

MARINELLI. C'est un étrange hasard!

ORSINA. Un hasard? Vous entendez bien que c'était une convention, ou tout comme. De mon côté, la lettre; du sien, l'action. Quelle attitude, monsieur le marquis! Quels yeux! Votre petite cervelle s'étonne? Et de quoi donc?

MARINELLI. Vous paraissiez hier si éloignée de vous représenter jamais devant le prince.

ORSINA. La nuit porte conseil... Où est-il? où est-il? Je gagerais qu'il est dans la chambre d'où j'ai entendu sortir des coassements, des criailleries. J'allais y entrer, quand ce faquin de valet en est sorti.

MARINELLI. Ma très chère, ma très bonne comtesse...

ORSINA. C'étaient des criailleries de femmes. Qu'est-ce que c'est, Marinelli? Oh! dites-le moi donc... si je suis toujours votre très chère, votre très bonne comtesse... Maudite vermine de cour! Autant de paroles, autant de mensonges! Aussi, qu'importe que vous me le disiez ou non d'avance? Je le verrai bien... (*Elle veut s'en aller.*)

MARINELLI (*la retenant*). Où allez-vous?

ORSINA. Où je devrais être depuis longtemps. Pensez-vous qu'il soit convenable de tenir avec vous dans cette antichambre un misérable bavardage, pendant que le prince m'attend dans son appartement?

MARINELLI. Vous vous trompez, madame la comtesse, le prince ne vous attend pas. Le prince ne peut, ni ne veut vous recevoir...

ORSINA. Mais il est ici, et c'est d'après ma lettre qu'il y est venu.

MARINELLI. Ce n'est pas d'après votre lettre qu'il y est venu.

ORSINA. Il l'a pourtant reçue, disiez-vous?...

MARINELLI. Il l'a reçue, mais... il ne l'a pas lue.

ORSINA (*avec véhémence*). Il ne l'a pas lue?... (*Avec moins de véhémence.*) Il ne l'a pas lue? (*Tristement, et en essuyant une larme qui coule de ses yeux.*) Pas même lue?

MARINELLI. Par distraction, je pense... non par mépris.

ORSINA (*avec hauteur*). Par mépris?... Qui y pense?... A qui croyez-vous avoir besoin de dire cela? Vous êtes un insolent consolateur, Marinelli... Par mépris! par mépris! Du mépris à moi, à moi! (*Avec un accent doux*

et accablé.) Certainement, il ne m'aime plus. C'est incontestable. Et, à la place de l'amour, quelque chose d'autre est né dans son âme. C'est tout simple. Mais pourquoi donc précisément du mépris? Il suffit que ce soit de l'indifférence, n'est-ce pas, Marinelli?

MARINELLI. C'est cela, c'est cela.

ORSINA (*moqueusement*). C'est cela? Oh! l'homme prudent, auquel on fait dire ce qu'on veut!... De l'indifférence! De l'indifférence à la place de l'amour? C'est à dire rien à la place de quelque chose. Car, apprenez, mannequins de cour, apprenez d'une femme, qu'indifférence n'est qu'un mot vide de sens, n'est qu'un son qui ne répond à rien, absolument à rien. L'âme n'est indifférente que pour ce à quoi elle ne pense pas, que pour ce qui pour elle n'existe pas... et être indifférent pour une chose qui n'en est pas une... c'est la même chose que ne pas être indifférent... Cela vous surpasse, l'homme?

MARINELLI (*à part*). Aïe! Voilà ce que j'avais raison de craindre!

ORSINA. Que murmurez-vous là?

MARINELLI. Vous êtes admirable... Qui ne sait, madame, que vous êtes philosophe?

ORSINA. N'est-ce pas?... Oui, je le suis... Mais en suis-je arrivée à laisser comprendre que je le fusse? Oh! fi! L'aurais-je fait comprendre, l'aurais-je fait sentir trop souvent?... Est-ce donc alors chose étonnante que le prince me méprise? Comment un homme pourrait-il aimer une créature qui en dépit de lui voudrait penser?... Une femme qui pense, c'est tout aussi désagréable qu'un homme qui se farde. Son devoir est de rire, rien que de rire, afin de maintenir toujours en joie l'auguste souverain de la création. — Mais de quoi donc est-ce que je ris en ce moment, Marinelli?... Ah! oui, je ris de ce hasard : j'écris au prince de venir à Dosalo; le prince ne lit pas ma lettre et il vient pourtant à Dosalo. Ha! ha! ha! vraiment, voilà un singulier hasard! C'est très amusant, très réjouissant!... Et vous ne riez pas avec moi, Marinelli? L'auguste souve-

rain de la création ne dédaigne pas de rire avec nous, quoique, nous autres pauvres créatures, nous n'osions pas penser avec lui. (*Sérieusement et impérieusement.*) Ainsi, riez donc!

MARINELLI. A l'instant, madame la comtesse, à l'instant!

ORSINA. Arrêtez. L'instant est passé. Non, non, ne riez pas. Car, voyez-vous, Marinelli (*pensive et émue*), ce qui me fait rire de si bon cœur a aussi son côté sérieux, comme tout dans ce monde... Ce serait un hasard? C'en serait un que le prince n'eût pas songé à me recevoir ici, et qu'il dût pourtant m'y recevoir! Un hasard? Croyez-moi, Marinelli, le mot hasard est un blasphème contre Dieu. Il n'y a pas de hasards sous le soleil... et surtout lorsque le fait vous frappe les yeux d'une manière si éclatante. Toute-puissante et toute bonne Providence, pardonne-moi d'avoir commis le sot péché d'appeler hasard ce qui est si évidemment ton œuvre, ton œuvre immédiate! (*Vivement à Marinelli.*) Que vous veniez encore une fois me séduire à une telle faute!

MARINELLI (*à part*). Cela dure longtemps!... (*Haut.*) Mais, madame la comtesse...

ORSINA. Silence, avec votre *mais!* Les *mais* demandent de la réflexion... et ma tête! ma tête! (*Elle presse son front de sa main.*) Faites, Marinelli, que j'entretienne bientôt le prince, autrement je ne serais plus en état... Vous voyez qu'il faut que nous nous entretenions, qu'il le faut absolument.

SCÈNE IV

LE PRINCE, LA COMTESSE ORSINA, MARINELLI

LE PRINCE (*à part, en sortant du cabinet*). Il faut que je vienne à son secours.

ORSINA (*l'apercevant et hésitant à aller à lui*). Ha! Le voilà.

LE PRINCE. (*Il traverse la salle, passe près d'elle, se dirige vers une autre pièce, et, sans s'arrêter, lui dit.*) Ha! notre belle comtesse! Combien je regrette, madame, de ne pouvoir profiter de l'honneur de votre visite!... Je suis occupé, je ne suis pas seul. A une autre fois, ma chère comtesse! A une autre fois. Je ne vous retiens pas plus longtemps aujourd'hui. Non, pas plus longtemps... Et vous, Marinelli, je vous attends.

SCÈNE V

La comtesse ORSINA, MARINELLI

MARINELLI. L'avez-vous entendu de sa propre bouche, madame la comtesse, ce que vous ne vouliez pas admettre, venant de la mienne?

ORSINA (*atterrée*). L'ai-je véritablement entendu?

MARINELLI. Véritablement.

ORSINA (*avec émotion*). « Je suis occupé, je ne suis pas seul. » Est-ce là toute l'excuse que je mérite? Qui est-ce qu'on renvoie de cette manière? Les importuns, les mendiants. Avec moi, plus de feintes, plus le moindre mensonge... Occupé? Avec qui donc? Pas seul? Qui donc est chez lui?... Voyons, Marinelli; par pitié, mon cher Marinelli, mentez-moi au moins de votre côté. Qu'est-ce que vous coûtera un mensonge?... Qu'a-t-il à faire? Qui est chez lui? Dites-moi, dites-moi la première chose qui vous viendra sur les lèvres, et je m'en vais.

MARINELLI (*à lui-même*). A cette condition, je puis lui dire une partie de la vérité.

ORSINA. Eh bien? Vite, Marinelli, et je m'en vais. Il a dit aussi, le prince : « A une autre fois, ma chère comtesse! » N'a-t-il pas dit cela?... J'ai sa parole, et, afin de ne lui donner aucun prétexte pour manquer à sa parole, vite, Marinelli, votre mensonge, et je m'en vais.

MARINELLI. Le prince, en vérité, ma chère comtesse,

n'est pas seul. Il y a chez lui des personnes qui ne lui laissent pas un instant de loisir, des personnes qui viennent d'échapper à un grand péril. Le comte Appiani...

ORSINA. Serait chez lui? C'est dommage que je ne puisse pas donner dans ce mensonge. Vite, un autre... Le comte Appiani, si vous ne le savez pas encore, vient d'être assassiné par des brigands. J'ai rencontré aux portes de la ville, sa voiture ramenant son cadavre... Ou bien, n'est-ce pas lui? L'aurais-je rêvé?

MARINELLI. Malheureusement, non, vous ne l'avez pas rêvé... Mais les autres personnes qui étaient avec le comte ont eu le bonheur de se réfugier dans ce château. C'est sa fiancée et la mère de sa fiancée, avec lesquelles il allait pour la célébration de son mariage, à Sabionetta.

ORSINA. Ces personnes? Elles sont chez le prince? La fiancée? Et la mère de la fiancée?... La fiancée est-elle belle?

MARINELLI. Son désastre a extrêmement touché le prince.

ORSINA. Je l'espère bien, quand même elle serait laide. Car son sort est terrible... Pauvre bonne jeune fille! au moment où il allait être à toi, pour toujours, pour toujours, il t'est ravi... Qui est-elle donc, cette fiancée? Est-ce que je la connais? Il y a si longtemps que j'ai quitté la ville, que je ne sais plus rien.

MARINELLI. C'est Emilia Galotti.

ORSINA. Qui? Emilia Galotti? Emilia Galotti? Prenez garde, Marinelli, que je prenne ce mensonge pour vérité!

MARINELLI. Comment cela?

ORSINA. Emilia Galotti?

MARINELLI. Que vous devez à peine connaître...

ORSINA. Oh! d'aujourd'hui seulement... Sérieusement, Marinelli, Emilia Galotti? Emilia Galotti serait l'infortunée fiancée que le prince console?

MARINELLI (*à part*). Ne lui en ai-je pas trop dit?

ORSINA. Et le comte Appiani était le fiancé? L'Appiani tué d'un coup de feu?

MARINELLI. Lui-même.

ORSINA. Oh! bravo! bravo! (*Elle bat des mains.*)

MARINELLI. Comment donc?

ORSINA. Je voudrais pouvoir embrasser le démon qui lui a inspiré cela!

MARINELLI. A qui? inspiré cela?

ORSINA. Oui, je voudrais pouvoir l'embrasser. Et quand même ce serait vous, ce démon, Marinelli.

MARINELLI. Comtesse!

ORSINA. Venez ici! Regardez-moi fixement, les yeux dans les yeux!

MARINELLI. Eh bien?

ORSINA. Ne devinez-vous pas ce que je pense?

MARINELLI. Comment le pourrais-je deviner?

ORSINA. Vous n'y avez pris aucune part?

MARINELLI. A quoi?

ORSINA. Jurez!... Non, ne jurez pas! Vous pourriez commettre un péché de plus... Ou plutôt, jurez... Qu'est-ce qu'un péché de plus ou de moins pour qui est damné! N'y avez-vous pris aucune part?

MARINELLI. Vous m'effrayez, comtesse.

ORSINA. Vraiment? Eh bien, Marinelli, votre bon cœur ne soupçonne même rien?

MARINELLI. Rien, de quoi?

ORSINA. Bien; alors, je vais vous révéler quelque chose... quelque chose qui vous fera dresser tous les cheveux sur la tête. Mais ici, tout près de la porte, quelqu'un pourrait nous entendre. Venez ici... et... (*Posant le doigt sur ses lèvres.*) Entendez ceci, tout à fait sous le secret, tout à fait sous le secret. (*Elle approche sa bouche de son oreille, comme si elle voulait le lui chuchoter à l'oreille, et crie à tue tête.*) Le prince est un assassin!

MARINELLI. Comtesse! comtesse!... perdez-vous l'esprit?

ORSINA. Je perds l'esprit?... Ha! ha! ha! (*Riant à gorge déployée.*) Rarement, jamais peut-être je n'ai été plus contente de mon esprit que maintenant... C'est positif, Marinelli,... mais cela reste entre nous... (*Bas.*)

Le prince est un assassin! l'assassin du comte Appiani! Ce ne sont pas des brigands, ce sont des suppôts du prince, c'est le prince qui l'a tué.

MARINELLI. Comment une atrocité pareille vous peut-elle venir aux lèvres, à la pensée?

ORSINA. Quoi? C'est tout naturel. C'est à cette Emilia Galotti... qui est ici chez lui... dont le fiancé devait ainsi s'en aller de ce monde, blessé à la gorge et à la tête... à cette Emilia Galotti que le prince, ce matin, sous le portique des Dominicains, a parlé longuement. Je le sais, mes espions l'ont vu. Ils ont même entendu ce qu'il lui disait... Eh bien, mon bon monsieur, ai-je perdu l'esprit? Je fais rimer assez passablement, je crois, ce qui s'accorde ensemble. Ou tout cela s'enchaîne-t-il encore par hasard? Pour vous, est-ce encore le hasard? Oh! Marinelli, vous connaissez aussi mal la méchanceté des hommes que la Providence.

MARINELLI. Comtesse, vous risqueriez votre tête...

ORSINA. Si j'en disais davantage! Tant mieux, tant mieux! Demain, j'irai le crier sur le marché... Et celui qui me contredit... celui qui me contredit... c'est le complice de l'assassin... Adieu... (*Au moment de sortir, elle rencontre à la porte le vieux Galotti qui entre précitamment.*)

SCÈNE VI

ODOARDO GALOTTI, LA COMTESSE ORSINA, MARINELLI

ODOARDO. Pardonnez-moi, madame...

ORSINA. Je n'ai rien à pardonner ici, car je n'ai rien à y prendre mal... Adressez-vous à ce monsieur. (*Elle lui montre Marinelli.*)

MARINELLI (*à part, en l'apercevant*). Bon! c'est le vieux!...

ODOARDO. Pardonnez, monsieur, à un père qui se

trouve dans le plus grand saisissement, d'entrer ainsi sans se faire annoncer.

ORSINA. Un père? (*Elle revient à lui.*) Le père d'Emilia, sans doute... Ah! soyez le bienvenu!

ODOARDO. Un domestique est venu à toute bride m'annoncer qu'ici près les miens étaient dans la détresse. J'y vole et j'apprends que le comte Appiani est blessé, qu'on le ramène à la ville, et que ma femme et ma fille se sont réfugiées au château. Où sont-elles, monsieur, où sont-elles?

MARINELLI. Soyez tranquille, monsieur le colonel. Votre épouse et votre fille en ont été quittes pour la frayeur. Elles se trouvent bien toutes deux. Le prince est auprès d'elles; je vais à l'instant vous annoncer.

ODOARDO. Pourquoi m'annoncer? pourquoi d'abord m'annoncer?

MARINELLI. A raison... à cause... à cause du prince. Vous savez, monsieur le colonel, quelle est votre position auprès du prince? Vous n'êtes pas avec lui sur un pied tres amical. S'il s'est montré aussi gracieux pour votre épouse et votre fille... c'est que ce sont des femmes. Votre aspect imprévu lui en sera-t-il moins désagréable?

ODOARDO. Vous avez raison, monsieur, vous avez raison.

MARINELLI. Mais, madame la comtesse... puis-je d'abord avoir l'honneur de vous accompagner jusqu'à votre voiture?

ORSINA. Non pas, non pas.

MARINELLI. (*Il la prend vivement par la main.*) Permettez-moi de remplir mon devoir...

ORSINA. Doucement!... Je vous en dispense, monsieur. Vos pareils prennent toujours les inspirations de la politesse pour leur propre devoir, afin de pouvoir ensuite négliger l'un aussi bien que l'autre.. Vous ferez mieux d'annoncer cet homme honorable : voilà votre devoir.

MARINELLI. Oubliez-vous ce que le prince en personne vous a ordonné?

ORSINA. Qu'il vienne et qu'il me l'ordonne encore une fois, je l'attends.

MARINELLI (*bas, au colonel qu'il prend à part*). Monsieur, je suis obligé de vous laisser avec une femme qui... dont... dont le cerveau... Vous me comprenez. Je vous dis cela, afin que vous sachiez quel fond vous aurez à faire sur ses discours... quelquefois si bizarres. Vous ferez mieux de ne pas entrer en conversation avec elle.

ODOARDO. Très bien... Hâtez-vous, monsieur.

SCÈNE VII

LA COMTESSE ORSINA, ODOARDO GALOTTI

ORSINA (*après un instant de silence, pendant lequel elle considère le colonel avec compassion, tandis qu'il la regarde avec un peu de curiosité*). Que vous a-t-il dit, homme malheureux?

ODOARDO (*à demi pour lui, à demi pour elle*). Malheureux?

ORSINA. Ce n'est certainement pas une vérité, au moins une de celles qui vous attendent.

ODOARDO. Qui m'attendent?... N'en sais-je déjà pas assez, madame? Mais parlez, parlez.

ORSINA. Vous ne savez rien?

ODOARDO. Rien.

ORSINA. Bon et tendre père! Que ne donnerais-je pas pour que vous fussiez mon propre père! Pardonnez-moi; les gens malheureux s'attachent si facilement les uns aux autres! Je voudrais de tout cœur partager avec vous douleur et colère.

ODOARDO. Douleur et colère! madame?... Mais j'oublie... Parlez.

ORSINA. Était-ce votre fille unique... votre unique enfant?... Mais que ce fût en réalité votre enfant unique ou non : l'enfant malheureuse est toujours l'enfant unique.

ODOARDO. L'enfant malheureuse?.... Madame!....

Qu'est-ce que je veux tirer d'elle?... Pardieu, ce n'est pourtant pas ainsi que parle une aliénée!

ORSINA. Une aliénée? C'est donc là ce qu'il vous a confié sur mon compte... Bien, bien : ce n'est pas du reste un de ses plus grossiers mensonges... Je le sens!... Et croyez-moi, croyez-moi : qui, sur certaines choses, ne perd pas la raison, celui-là n'en a pas à perdre.

ODOARDO. Que dois-je penser?

ORSINA. Ne me méprisez pas : car vous aussi avez votre raison, vous aussi, mon bon vieillard. Je le vois à votre air honnête et ouvert... mais, un seul mot, et vous l'aurez perdue.

ODOARDO. Madame!... madame!... Je l'aurai déjà perdue avant que vous m'ayez dit ce mot, si vous ne me le dites bientôt. Dites-le, dites-le : autrement, il n'est pas vrai... il n'est pas vrai que vous soyez de cette bonne espèce d'aliénées qui méritent notre pitié, notre haute considération... Autrement vous êtes une folle vulgaire, et vous n'avez pas ce que vous n'avez jamais eu.

ORSINA. Faites bien attention! Que savez-vous, vous qui croyez en savoir assez déjà?... Qu'Appiani a été blessé, rien que blessé?... — Appiani est mort!

ODOARDO. Mort? mort? Ha! femme, c'est contre nos conventions. Vous vouliez m'ôter la raison, et vous me broyez le cœur.

ORSINA. Par cela seul?... Allons plus loin... Le fiancé est mort, mais la fiancée... votre fille, pis que morte.

ODOARDO. Pis? Pis que morte?... Elle est donc morte en même temps?... Je ne connais qu'une chose qui soit pis...

ORSINA. Non pas morte en même temps, mon bon père, non! Elle vit, elle vit. C'est dès maintenant seulement qu'elle va commencer à bien vivre... d'une vie pleine de délices; de la vie de paresse la plus belle, la plus joyeuse... tout le temps qu'elle dure.

ODOARDO. Ce mot, madame, ce seul mot qui doit m'ôter la raison! Dites-le donc!... Ne jetez pas vos gouttes de poison dans un sceau! Ce seul mot, vite!

ORSINA. Eh bien, épelez bien ceci lettre à lettre. Ce matin, le prince a parlé à votre fille, à la messe; cette après-midi, il l'a dans son château de plaisance... de plaisance.

ODOARDO. Il lui a parlé à la messe, le prince, à ma fille?

ORSINA. Avec une familiarité! avec une ardeur! Ils avaient à convenir de quelque chose d'important. Et il est juste, puisque cela avait été convenu, très juste que votre fille se soit volontairement réfugiée ici. Voyez-vous, il n'y a certes pas eu de violent enlèvement, mais rien qu'un petit... qu'un tout petit assassinat.

ODOARDO. Calomniatrice! Infernale calomniatrice! Je connais ma fille. S'il y a eu assassinat, il y a eu aussi violent enlèvement. (*Il regarde d'une manière farouche autour de lui, frappe du pied et écume de fureur*). Ah! Claudia! Ah! bonne mère! Nous avons vécu dans le plaisir! Oh! le gracieux prince! Oh! l'honneur sans pareil!

ORSINA. Cela opère-t-il, vieillard, cela opère-t-il?

ODOARDO. Me voici maintenant dans la caverne du bandit... (*Il ouvre son vêtement des deux côtés, et ne trouve pas d'armes sur lui*). C'est singulier, dans ma précipitation mes mains ne trouvent peut-être pas!... (*Il fouille dans toutes ses poches, comme s'il cherchait quelque chose*). Rien, absolument rien, nulle part!

ORSINA. Ah, je comprends!... Je puis vous venir en aide. J'en ai apporté un. (*Elle tire un poignard*). Prenez, prenez vite, avant qu'on nous voie. J'ai aussi autre chose, du poison. Mais le poison que pour nous autres femmes et non pour les hommes. Prenez ce poignard. (*Elle le lui tend*). Prenez.

ODOARDO. Merci, merci... chère enfant : celui-là qui me redirait que tu es folle, aurait affaire à moi.

ORSINA. Cachez-le; vite, cachez-le!... L'occasion m'a fait défaut, à moi, pour en faire usage. A vous, elle ne fera pas défaut, cette occasion, et vous la saisirez aux cheveux... si vous êtes un homme. Mais je ne suis qu'une femme : cependant c'est pour cela que je venais

ici ! J'étais fermement résolue... Nous, vieillard, nous pouvons tout nous confier. Car nous sommes tous les deux outragés, outragés tous les deux par le même séducteur. Ah ! si vous saviez, si vous saviez combien j'ai été outragée par lui d'une manière immense, inexprimable, inconcevable, et le suis encore... vous pourriez en oublier votre propre outrage. Me connaissez-vous ? Je suis la comtesse Orsina, Orsina, qu'il a séduite et abandonnée... peut-être même pour votre fille... Mais qu'y peut votre fille ? Elle aussi sera bientôt abandonnée... Et ensuite ce sera le tour d'une autre !... et d'une autre encore... Ha ! (*Dans une sorte de ravissement*). Quelle joie céleste ! Si nous étions un jour toutes... toute la troupe des abandonnées... nous toutes, transformées en bacchantes, en furies, et que toutes, nous le tenions au milieu de nous... et que nous le déchirions, que nous le lacérions, que nous fouillions ses entrailles, pour y trouver le cœur que le traître a promis à toutes, mais donné à aucune ! Ha ! Ce serait une danse ! Ha, oui !

SCÈNE VIII

CLAUDIA GALOTTI, LES PRÉCÉDENTS

CLAUDIA (*en entrant, elle regarde tout autour d'elle, et aussitôt quelle aperçoit son mari, elle court à lui.*) Je l'ai deviné... Ah ! notre protecteur, notre sauveur, te voilà, Odoardo ! Est-ce toi ? Leurs chuchotements, leurs signes me l'avaient appris. Que te dirai-je, si tu ne sais encore rien ? Que te dirai-je, si déjà tu sais tout ? Mais nous sommes innocentes. Je suis innocente. Ta fille est innocente... Nous sommes innocentes, innocentes de tout point.

ODOARDO (*cherchant à se calmer à la vue de sa femme*). Bien, bien. Calme-toi, calme-toi... et réponds-moi. (*A la comtesse Orsina.*) Ce n'est pas, madame, que je doute encore. — Le comte est mort ?

CLAUDIA. Mort.

ODOARDO. Est-il vrai que le prince ait parlé à Emilia, ce matin, à la messe?

CLAUDIA. C'est vrai. Mais si tu savais quel effroi cela lui a causé, dans quel saisissement elle est rentrée à la maison...

ORSINA. Eh bien, avais-je menti!

ODOARDO (*avec un sourire amer*). Je ne voudrais pas non plus que vous eussiez menti, et pour beaucoup.

ORSINA. Suis-je aliénée?

ODOARDO (*allant çà et là avec fureur*). Oh!... je ne le suis pas non plus.

CLAUDIA. Tu m'as ordonné d'être calme, et je le suis... Oserais-je aussi, mon excellent ami, te prier?...

ODOARDO. Que veux-tu? Ne suis-je pas calme? Peut-on être plus calme que je ne le suis? (*Se contraignant.*) Emilia sait-elle qu'Appiani est mort?

CLAUDIA. Elle peut ne pas en être sûre. Mais je crains qu'elle ne le soupçonne, puisqu'il ne paraît pas...

ODOARDO. Et elle se lamente et elle gémit?

CLAUDIA. Plus à présent... Cela est passé, à sa manière que tu connais. Elle est à la fois la plus timide et la plus intrépide de notre sexe : jamais maîtresse de sa première émotion, elle se retrouve tout entière, après la plus légère réflexion, tout entière et préparée à tout. Elle tient le prince à distance, elle lui parle d'un ton... Fais en sorte que nous partions, Odoardo.

ODOARDO. Je suis à cheval... Que faire?... Pardon, madame, vous retournez à la ville dans votre voiture?

ORSINA. Oui.

ODOARDO. Auriez-vous l'obligeance d'emmener ma femme avec vous?

ORSINA. Pourquoi non? Très volontiers.

ODOARDO. Claudia... (*lui présentant la comtesse*). La comtesse Orsina, une femme de grand sens, mon amie, ma bienfaitrice... Retourne à la maison avec elle, et et envoie nous sur-le-champ la voiture. Emilia ne retournera pas à Guastalla, elle viendra avec moi.

CLAUDIA. Mais... si... je me sépare de mon enfant, à contre-cœur.

ODOARDO. Son père ne reste-t-il pas auprès d'elle? On ne le laissera pas en venir à ses fins. Pas d'objections!... Venez, madame la comtesse... (*Bas à la comtesse.*) Vous entendrez parler de moi! — Viens, Claudia. (*Il les conduit au dehors.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

La scène ne change pas

SCÈNE PREMIÈRE

MARINELLI, LE PRINCE

MARINELLI. Venez, monseigneur, par cette fenêtre, vous pouvez le voir. Il se promène sous les arcades... Il se retourne... Il vient. Non, il retourne sur lui... Il n'est pas encore tout à fait d'accord avec lui-même. Mais il est plus calme; ou du moins il le paraît : ce qui est tout un pour nous... naturellement! Ce que ces deux femmes lui auront mis dans la tête, osera-t-il le dire?... A ce que Battista a entendu, sa femme va à l'instant lui envoyer sa voiture. Car il est venu à cheval. Vous allez voir qu'en se présentant devant vous, il remerciera très humblement Votre Altesse de la gracieuse protection que sa famille a trouvée ici, dans ce triste accident; demandera vos faveurs à venir pour sa fille; l'emmènera tranquillement à la ville et ira y attendre, dans la plus profonde soumission que Votre Altesse daigne s'intéresser davantage à sa chère et malheureuse enfant.

LE PRINCE. Mais, s'il ne s'apprivoisait pas autant? Et il s'apprivoisera difficilement, difficilement. Je le connais trop bien. S'il étouffe à grand'peine ses soupçons, s'il dévore sa fureur, et, qu'au lieu de conduire Emilia à la ville, il l'emmène avec lui, s'il la retient à ses côtés, s'il l'enferme dans un cloître, hors de mon territoire? Eh bien?

MARINELLI. Les craintes de l'amour vont loin. Vraiment?... Mais il ne le fera pas...

LE PRINCE. Pourquoi ne le fera-t-il pas? Pourquoi? Quel secours retirerons-nous de la mort de ce malheureux comte?

MARINELLI. Pourquoi ce triste regard en arrière? En avant! pense le vainqueur, qu'amis ou ennemis tombent à ses côtés... Et quand même, quand même ce que vous craignez du sévère vieillard serait dans ses intentions; prince. (*Réfléchissant.*) Eh bien, je tiens le moyen... il en serait pour ses frais... Oui, certes... Mais ne le perdons pas de vue. (*Il revient à la fenêtre*). Il a failli nous surprendre; le voici. Tenons-nous à l'écart, et permettez-moi de vous dire d'abord, prince, ce que nous devons faire en vue d'un accident à craindre.

LE PRINCE (*avec menace*). Eh bien! Marinelli.

MARINELLI. La chose la plus innocente du monde! (*Ils sortent*).

SCÈNE II

ODOARDO GALOTTI

ODOARDO GALOTTI. Encore personne ici?... Bon, je n'en pourrai que mieux me calmer. C'est un bonheur pour moi. Il n'y a rien de plus méprisable qu'une tête effervescente de jeune homme avec des cheveux gris! Je me le suis assez souvent dit. Et cependant je m'étais laissé jeter hors des gonds, et par qui? Par une femme insensée de jalousie... Qu'a de commun la vertu opprimée avec la fureur du vice? Le tout est que la vertu soit sauve... Et quant à toi... mon fils, mon fils!... je n'ai jamais pu pleurer et je ne veux pas commencer à l'apprendre... et quant à toi, un autre que moi se chargera de te venger. Il me suffit que ton meurtrier ne jouisse pas du fruit de son crime... cela le torturera plus que son crime! Quand la société et le dégoût le pousseront de fantaisie en fantaisie, que le regret de n'avoir pas

satisfait cette fantaisie-ci, lui empoisonne la jouissance de toutes les femmes. Dans tous ses rêves, que, devant sa couche, le fiancé sanglant lui amène sa fiancée, et que, lorsqu'il étendra vers lui un bras voluptueux, il entende tout à coup le ricanement infernal et s'éveille...

SCÈNE III

MARINELLI, ODOARDO GALOTTI

MARINELLI. Ou étiez-vous, monsieur, où étiez-vous?

ODOARDO. Ma fille est-elle ici?

MARINELLI. Elle, non; mais le prince.

ODOARDO. Il me pardonnera : j'ai accompagné la comtesse.

MARINELLI. Eh bien?

ODOARDO. L'excellente femme!

MARINELLI. Et votre épouse?

ODOARDO. Elle est partie avec la comtesse, et va nous envoyer à l'instant la voiture. Le prince permettra que je ne m'arrête pas plus longtemps ici avec ma fille.

MARINELLI. Pourquoi ce dessein? Le prince ne se serait-il pas fait un plaisir de les reconduire toutes deux, la mère et la fille, lui-même, à la ville?

ODOARDO. Ma fille d'ailleurs aurait été obligée de s'excuser de ne pas accepter cet honneur.

MARINELLI. Comment cela?

ODOARDO. Elle ne retourne plus à Guastalla.

MARINELLI. Ah! et pourquoi?

ODOARDO. Le comte est mort.

MARINELLI. Raison de plus...

ODOARDO. Elle m'accompagnera.

MARINELLI. Vous accompagnera?

ODOARDO. Oui! Je vous répète que le comte est mort... pour le cas où vous ne le sauriez pas déjà... Que ferait-elle maintenant à Guastalla?... Elle m'accompagnera.

MARINELLI. Certainement le séjour futur de la fille

dépendra entièrement de la volonté du père. Mais quant à maintenant?

ODOARDO. Quant à maintenant?

MARINELLI. Vous devez permettre que votre fille, monsieur le colonel, soit reconduite à Guastalla.

ODOARDO. Ma fille? A Guastalla? Et pourquoi?

MARINELLI. Pourquoi? Considérez seulement...

ODOARDO (*avec chaleur*). Considérer! considérer! Je considère qu'il n'y a rien à considérer... Il faut absolument qu'elle m'accompagne.

MARINELLI. Oh! monsieur, qu'avons-nous besoin de nous échauffer? Il est possible que je sois dans l'erreur et que je croie indispensable ce qui ne l'est pas. Le prince en ordonnera au mieux. Le prince décidera... je vais le chercher.

SCÈNE IV

ODOARDO GALOTTI

ODOARDO. Comment?... Impossible! Me prescrire le lieu où elle doit aller?... Me la retenir sans droit?... Qui le veut? Qui l'oserait?... Celui qui ose tout ici? Bien, bien, il verra ce que j'ose aussi, moi, si je n'ai encore rien osé! Tyran à la vue courte! Je vais accueillir ton ordre! Celui qui méprise la loi est aussi puissant que celui qui est au dessus de la loi. Ne sais-tu pas cela? Arrive, arrive... Mais voilà encore que la colère envahit mon cerveau... Qu'est-ce que je veux? D'abord faudrait-il que je susse pourquoi je fais rage. Ce n'est que le bavardage d'un flagorneur de cour! Et puis, je ne l'ai même pas laissé bavarder; je ne lui ai même pas laissé dire le prétexte sous lequel ma fille doit retourner à Guastalla... J'aurais pu préparer ma réponse. Il est vrai que je saurai en trouver une. Mais si je n'en trouvais point, si je n'en trouvais point... On vient. Du calme, vieil enfant, du calme!

SCÈNE V

Le prince, MARINELLI, Odoardo GALOTTI

LE PRINCE. Ah! mon cher, mon honnête Galotti, il faut qu'il arrive de telles choses pour que je vous voie chez moi. Pour une chose plus futile, vous ne l'eussiez pas fait. Pourtant, pas de reproches!

ODOARDO. Monseigneur, je tiens en toute occasion pour peu convenable d'importuner son prince. Celui qu'il connaît, il le fait demander, quand il a besoin de ses services. Aujourd'hui même, vous voudrez bien me pardonner...

LE PRINCE. Combien d'autres en qui je souhaiterais de trouver cette fière modestie!... Mais, au fait! Vous devez être impatient de voir votre fille. Elle est dans de nouvelles angoisses, par suite de l'éloignement soudain de sa tendre mère... Pourquoi aussi cet éloignement? Je n'attendais que le moment où l'aimable Emilia serait entièrement remise pour les ramener toutes deux en triomphe à la ville : vous m'avez diminué de moitié mon triomphe : mais je ne vous laisserai pas me l'enlever tout entier.

ODOARDO. C'est trop de faveur!... Permettez, prince, que j'épargne à ma malheureuse enfant, les mortifications de toute espèce qu'amis ou ennemis, compassion ou joie maligne lui tiennent toutes prêtes à Guastalla.

LE PRINCE. Les douces consolations de l'amitié et de l'intérêt, ce serait cruauté de les lui enlever. Quant aux mortifications de l'inimitié ou de la joie maligne, elles ne l'atteindront pas; cher Galotti, laissez-moi m'en charger.

ODOARDO. Prince, l'amour paternel réclame ce soin pour lui seul. Je crois savoir ce qui convient à ma fille, dans son désastre d'aujourd'hui... C'est l'éloignement du monde... un cloître... aussitôt que possible.

LE PRINCE. Un cloître?

ODOARDO. En attendant. elle pleurera sous les yeux de son père.

LE PRINCE. Tant de beauté se fanerait dans un cloître?... Un seul espoir déçu nous doit-il faire renoncer au monde d'une manière si absolue? Mais enfin, personne n'a le droit de s'opposer à la volonté d'un père. Galotti, emmenez votre fille où vous voudrez.

ODOARDO (*à Marinelli*). Eh bien, monsieur?

MARINELLI. Vous m'interpellez?

ODOARDO. Oh! nullement, nullement.

LE PRINCE. Qu'avez-vous tous deux?

ODOARDO. Rien, monseigneur, rien. Nous considérons seulement lequel de nous deux s'est trompé à votre endroit.

LE PRINCE. Qu'est-ce?... Parlez, Marinelli.

MARINELLI. Cela me fera perdre la faveur de mon prince. Cependant, quand l'amitié me commande avant tout de réclamer sa justice...

LE PRINCE. Quelle amitié?

MARINELLI. Vous savez, monseigneur, combien j'étais cher au comte Appiani, combien nos deux âmes semblaient liées l'une à l'autre...

ODOARDO. Vous savez cela, prince? Alors il n'y a que vous qui le sachiez.

MARINELLI. Lui-même m'a confié sa vengeance...

ODOARDO. A vous?

MARINELLI. Demandez-le à votre épouse. Marinelli, le nom de Marinelli fut la dernière parole du comte, en mourant; et avec un accent! un accent!... Il ne me sortira jamais de l'oreille, cet accent terrible, tant que je n'aurai pas tout mis en œuvre pour que ses assassins soient découverts et punis.

LE PRINCE. Comptez sur mon énergique coopération.

ODOARDO. Et sur mes vœux les plus ardents... Bien! bien!... Mais après?

LE PRINCE. Après, Marinelli?

MARINELLI. On a soupçonné que ce n'étaient pas que des brigands qui avaient attaqué le comte...

ODOARDO (*avec dédain*). Ah! vraiment?

MARINELLI. Que c'était un rival qui l'avait fait déménager de ce monde...

ODOARDO (*amèrement*). Ah! un rival?

MARINELLI. Oui...

ODOARDO. Alors... que Dieu le damne, le misérable qui s'est fait son assassin!

MARINELLI. Un rival, et le rival le plus favorisé...

ODOARDO. Comment? le plus favorisé? Que dites-vous?

MARINELLI. Rien que ce que la renommée répand.

ODOARDO. Un rival le plus favorisé? Le plus favorisé par ma fille?

MARINELLI. Ce n'est, ni ne peut être. Je le démens avec vous. Mais après tout, monseigneur,... si les vraisemblances les mieux fondées ne pèsent rien dans la balance de la justice; après tout, on ne peut pas se dispenser d'en venir à interroger sur ce point la belle infortunée.

LE PRINCE. Oui, sans aucun doute.

MARINELLI. Et où cela peut-il avoir lieu, où, si ce n'est à Guastalla?

LE PRINCE. En cela vous avez raison, Marinelli; en cela vous avez raison... Oui, en vérité, cela change la thèse, cher Galotti; vous le voyez vous-même.

ODOARDO. Oh! oui, je vois... je vois ce que je vois... Dieu! Dieu!

LE PRINCE. Qu'avez-vous? A quoi songez-vous?...

ODOARDO. Que je n'avais pas prévu ce que je vois maintenant. Cela me contrarie, rien de plus. Je vais la ramener à sa mère, et, jusqu'à ce que l'instruction la plus sévère l'ait innocentée, je ne quitterai pas moi-même Guastalla. Car, qui sait? (*Avec un sourire amer.*) Qui sait si la justice ne jugera pas nécessaire de m'interroger aussi?

MARINELLI. C'est très possible! Dans de tels accidents, la justice aime à faire plutôt trop que trop peu. C'est pourquoi je crains même...

LE PRINCE. Quoi? Que craignez-vous?

MARINELLI. Qu'on ne puisse avant l'arrêt, permettre que la mère et la fille communiquent ensemble.

ODOARDO. Qu'elles communiquent ensemble?

MARINELLI. Qu'il soit indispensable de séparer la mère et la fille.

ODOARDO. De séparer la mère et la fille?

MARINELLI. Et la mère, et la fille et le père. Les formes de la procédure exigent absolument cette précaution. Et je regrette, monseigneur, de me voir forcé de proposer pour cette cause, d'une manière expresse, qu'Emilia au moins soit placée sous une surveillance particulière.

ODOARDO. Sous une surveillance particulière?... Prince, prince!... Mais oui; certainement, certainement! C'est très juste; sous une surveillance particulière. Non pas, prince, non pas? Oh! comme la justice est subtile! Parfait! (*Il porte rapidement la main à la poche où il a placé le poignard.*)

LE PRINCE (*d'une voix caressante, en allant à lui*). Remettez-vous, mon cher Galotti.

ODOARDO (*à part, en retirant sa main vide*). Son bon ange l'a inspiré.

LE PRINCE. Comme vous vous trompez! Vous ne le comprenez pas. Ce mot de surveillance vous fait songer à une prison, à un cachot.

ODOARDO. Laissez-moi y songer, et cela me calmera.

LE PRINCE. Ne parlons pas de prison, Marinelli! Ici, la sévérité de la loi doit s'allier doucement avec la considération due à une vertu irréprochable. Qu'Emilia doive être mise en surveillance particulière, je le sais... mais de la manière la plus convenable... dans la maison de mon chancelier... Pas de contradiction, Marinelli! Je l'y vais conduire moi-même. Et je la confierai à la garde d'une des femmes honorables de cette maison, qui me répondra d'elle et sera sa caution. Vous allez trop loin, Marinelli, vraiment trop loin, si vous demandez davantage. Vous connaissez sans doute, Galotti, mon chancelier Grimaldi et sa femme?

ODOARDO. Comment en pourrait-il être autrement? Je connais aussi les aimables filles de ce noble comte. Qui ne les connaît? (*A Marinelli.*) Non, monsieur, ne consentez pas à cela. Si Emilia doit être enfermée, qu'elle le soit dans le plus profond cachot. Exigez-le, je vous en prie... Je ne suis qu'un fou, avec ma demande ; je ne suis qu'un vieil idiot!... Oui, elle a raison, la bonne prophétesse : « Qui, sur de certaines choses ne perd pas la raison, celui-là n'en a pas à perdre ! »

LE PRINCE. Je ne vous comprends pas... cher Galotti, que puis-je faire de plus?... Laissez-la demeurer là, je vous en prie... oui... oui, dans la maison de mon chancelier ; elle y ira, je l'y conduirai moi-même ; elle y sera traitée avec la plus haute estime ; j'y engage ma parole... Mais n'ayez point de souci... Elle y demeurera!... Vous-même, Galotti, vous pouvez vous retirer où vous voulez. Vous pouvez nous suivre à Guastalla, vous pouvez vous en retourner à Sabionetta, comme vous voudrez. Il serait ridicule de vous interroger. Et maintenant, au revoir, cher Galotti!... Venez Marinelli, il se fait tard.

ODOARDO (*absorbé par de profondes réflexions*). Comment? Ne puis-je donc pas même parler à ma fille? Je trouve tout d'ailleurs parfait. La maison d'un chancelier est naturellement un lieu franc pour la vertu. Oh ! monseigneur, conduisez ma fille là ; nulle part ailleurs que là... Mais je désirerais auparavant lui parler. La mort du comte lui est encore inconnue. Elle ne pourra pas comprendre pourquoi on la sépare de ses parents... Afin de la lui annoncer avec ménagement ; afin de la tranquilliser à propos de cette séparation... il faut que je lui parle, monseigneur, il faut que je lui parle.

LE PRINCE. Venez donc...

ODOARDO. Oh! la fille peut aussi bien venir à son père... Ici, en tête à tête, j'en aurai bientôt fini avec elle... Veuillez me l'envoyer, monseigneur.

LE PRINCE. Oui!... O Galotti, si vous vouliez être mon ami, mon guide, mon père!

SCÈNE VI

ODOARDO GALOTTI

ODOARDO (*Il le suit du regard, et après un silence*). Pourquoi pas?... De tout cœur... Ha! ha! ha! (*Il regarde d'une manière farouche autour de lui*). Qui est-ce qui rit ici? Pardieu, je crois que c'est moi-même... Tant mieux! Gai? gai! Le jeu tire à sa fin. D'une façon ou d'une autre... Mais... (*Silence.*) si elle s'entendait avec lui? Si c'était la farce de tous les jours? Si elle n'était pas digne de ce que je veux faire pour elle?... (*Silence.*) Pour elle? Qu'est-ce que je veux donc faire pour elle? Ai-je le cœur de me l'avouer?... Je pense à une chose, qui ne se dit pas... C'est horrible! Sortons, sortons, je ne veux pas l'attendre. Non! (*Les yeux levés vers le ciel.*) Que celui qui l'a jetée innocente dans ce gouffre, l'en retire! Qu'a-t-il besoin de mon aide? Sortons. (*Il va sortir et aperçoit Emilia qui entre.*) Trop tard! Ah! il veut mon aide, il la veut!

SCÈNE VII

EMILIA GALOTTI, ODOARDO GALOTTI

EMILIA. Comment, vous ici, mon père?... Et seul?... Et ma mère? Elle n'est pas ici?... Et le comte? Il n'est pas ici? Et vous êtes si agité, mon père?

ODOARDO. Et toi, si calme, ma fille?

EMILIA. Pourquoi pas, mon père?... Ou rien n'est perdu, ou tout. Que nous puissions être calmes, ou que nous devions l'être, cela ne revient-il pas au même!

ODOARDO. Mais que penses-tu que soit l'accident?

EMILIA. Que tout est perdu... et que nous n'en devons pas moins être calmes, mon père.

ODOARDO. Et tu serais calme, par cela seul que tu le dois?... Qui es-tu? Une jeune fille? Mon enfant? L'homme et le père devraient-ils rougir ainsi devant toi? Mais écoute : qu'appelles-tu : tout perdu? Est-ce, que le comte soit mort?

EMILIA. Et pourquoi serait-il mort? Pourquoi? Ah! C'est donc vrai, mon père? Elle est donc vraie, toute l'effrayante histoire que j'ai lue dans les yeux humides et irrités de ma mère?... Où est-elle allée, mon père?

ODOARDO. En avant... nous allons la suivre.

EMILIA. Le plus tôt sera le mieux. Car, si le comte est mort, s'il est mort pour cela... pour cela! Pourquoi nous arrêter encore ici? Fuyons, mon père.

ODOARDO. Fuir? Quelle nécessité?... Tu es et tu resteras entre les mains de ton ravisseur.

EMILIA. Je resterai entre ses mains?

ODOARDO. Et seule, et sans ta mère, et sans moi.

EMILIA. Moi, seule entre ses mains? Jamais, mon père... ou, c'est que vous ne seriez pas mon père... Moi, seule entre ses mains?... Bien, abandonnez-moi, abandonnez-moi seulement... Certes je veux voir qui m'arrêtera, qui me contraindra... Quel est cet homme qui peut contraindre un homme.

ODOARDO. Je te croyais calme, ma fille.

EMILIA. Je le suis. Mais qu'appelez-vous être calme? Est-ce se croiser les bras? Est-ce endurer ce qu'on ne devrait pas endurer? Est-ce souffrir ce qu'on ne devrait pas souffrir?

ODOARDO. Ah! si tu penses ainsi, laisse-moi te serrer dans mes bras, ma fille. J'ai toujours dit que la nature a voulu faire de la femme son chef-d'œuvre. Mais elle s'est trompée d'argile ; elle l'a prise trop fine. Autrement, tout serait meilleur en vous qu'en nous. Ah! ton calme est tel que j'ai retrouvé le mien. Laisse-moi t'embrasser, ma fille!... Pense seulement à ceci : sous le prétexte d'une instruction judiciaire. — Oh! l'infernale bouffonnerie! — il t'arrache de mes bras et te conduit chez la Grimaldi.

EMILIA. De vos bras? chez la Grimaldi? Il veut, il veut. Mais si, nous, nous ne voulons pas, mon père!

ODOARDO. Cela me mit aussi dans une telle fureur, que je saisissais déjà ce poignard... (*Il le sort.*) pour percer le cœur à l'un des deux, à tous les deux!

EMILIA. Non pas, mon père; par le Ciel! Cette vie est tout ce qu'ont les vicieux... A moi, mon père, à moi ce poignard!

ODOARDO. Enfant, ce n'est pas une épingle à cheveux.

EMILIA. Les épingles à cheveux feraient au besoin l'office de poignard... C'est indifférent.

ODOARDO. Quoi? En serais-tu arrivée là? Non pas, non pas. Reviens à toi... Toi aussi, tu n'as qu'une vie à perdre.

EMILIA. Et qu'une innocence aussi!

ODOARDO. Qui est au dessus de toute violence...

EMILIA. Mais non, au dessus de toute séduction... La violence, la violence, qui est-ce qui ne peut pas la braver la violence? Ce qu'on appelle la violence, ce n'est rien. La vraie violence, c'est la séduction. Mon père, j'ai le sang aussi jeune, aussi ardent qu'une autre. Mes sens sont des sens. Je ne résisterai pas, je ne serai pas forte. Je connais la maison des Grimaldi. C'est la maison du plaisir. Une heure passée là, sous les yeux de ma mère, et il s'est élevé tant de tumulte dans mon âme, que les pratiques les plus sévères de la piété ont pu à peine en une semaine l'apaiser. De la piété, oui, et de quelle piété!... C'est pour n'éviter rien de pis que des milliers de vierges se sont précipitées dans les flots, et elles sont saintes... Donnez-moi, mon père, donnez-moi ce poignard.

ODOARDO. Ah! si tu connaissais, ce poignard!

EMILIA. Que je le connaisse, ou non... un ami inconnu est aussi un ami... Donnez-le moi, mon père, donnez-le moi.

ODOARDO. Si je te le donne... alors! (*Il le lui donne.*)

EMILIA. Alors! (*Elle le saisit pour s'en frapper; son père le lui arrache.*)

ODOARDO, Vois, quelle promptitude! Non, ce n'est pas fait pour ta main.

EMILIA. C'est vrai, il suffira d'une épingle à cheveux! (*Elle porte les mains à ses cheveux, pour en chercher une; elle saisit la rose.*) Tu es encore là?... A terre! Tu ne conviens pas aux cheveux d'une... comme mon père veut que je devienne.

ODOARDO. O ma fille!

EMILIA. O mon père, si je vous devinais!... Non, certes, ce n'est pas cela non plus que vous voulez. Autrement vous ne trembleriez pas ainsi. (*Avec amertume, pendant qu'elle effeuille la rose.*) Autrefois il y eut un père qui pour arracher sa fille à l'infâmie, lui plongea d'une main ferme, l'acier dans le cœur... Il lui donnait ainsi une seconde fois la vie. Mais de tels faits sont d'autrefois. De tels pères, il n'y en a plus.

ODOARDO. Si, ma fille, si! (*Il la poignarde.*) Dieu! qu'ai-je fait? (*Elle tombe; il la reçoit dans ses bras.*)

EMILIA. Vous avez brisé la rose, avant que la tempête l'eût effeuillée. Laissez-la moi baiser, cette main paternelle.

SCÈNE VIII

LE PRINCE, MARINELLI, LES PRÉCÉDENTS

LE PRINCE. (*En entrant.*) Qu'est-ce?... Emilia se trouve mal?

ODOARDO. Au contraire!... Au contraire!...

LE PRINCE. (*S'approchant.*) Que vois-je? Horreur!

MARINELLI. Malheur à moi!

LE PRINCE. Père cruel, qu'avez-vous fait?

ODOARDO. J'ai brisé la rose avant que la tempête l'eût effeuillée... N'est-ce pas ainsi, ma fille?

EMILIA. Ce n'est pas vous, mon père... C'est moi-même..., moi-même...

ODOARDO. Non pas toi, ma fille... non pas toi! Ne

t'en va pas de ce monde avec un mensonge. Non pas toi, ma fille! C'est ton père, ton infortuné père!

EMILIA. Ah! mon père! (*Elle meurt : il la pose doucement sur le sol*).

ODOARDO. La voilà!... Et maintenant, prince! Vous plaît-elle encore? Excite-t-elle encore vos désirs? Encore, dans ce sang qui crie vengeance contre vous? (*Après un silence.*) Mais vous attendez la fin de tout ceci. Vous attendez peut-être que je tourne l'acier contre moi-même, et que je finisse mon action comme une fade tragédie... Vous vous trompez. Le voici... (*Il jette le poignard à ses pieds.*) Le voici, le témoin sanglant de mon crime! Je pars, je vais me constituer prisonnier. Je pars et je vais vous attendre comme juge... et puis là-haut, je vous ajourne devant notre juge à tous!

LE PRINCE. (*Après un moment de silence, pendant lequel il contemple le cadavre, avec horreur et désespoir, à Marinelli.*) Là, le poignard, ramasse-le... Et bien! tu hésites?... Misérable! (*Il lui arrache le poignard des mains.*) Non, non, ton sang ne doit point se mêler à ce sang... Va-t'en, dérobe-toi à mes yeux pour toujours! Va-t'en, te dis-je. — Mon Dieu! mon Dieu! Ne suffit-il pas pour leur plus grand malheur, que les princes soient hommes, faut-il encore que le démon s'incarne dans leurs amis!

FIN D'EMILIA GALOTTI

TABLE DES MATIÈRES

THÉATRE COMPLET

DE

G. E. LESSING

Bruxelles.—Typ. de A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, Boulev. de Waterloo, 42

THÉATRE COMPLET

DE

G. E. LESSING

TRADUIT PAR

FÉLIX SALLES

AVEC

UNE ÉTUDE CRITIQUE

TOME DEUXIÈME

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C[ie], ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1870

MINNA DE BARNHELM

OU

LE BONHEUR DES SOLDATS

PERSONNAGES

Le major de TELLHEIM, officier congédié.
Minna de BARNHELM.
Le comte de BROUCHSAL, oncle de Minna.
FRANÇOISE, soubrette de Minna.
JUSTE, domestique du major.
Paul WERNER, ancièn maréchal-des-logis du major.
L'Aubergiste.
Une Dame en deuil.
Une Ordonnance.
Riccaut de la MARLINIÈRE.

La scène se passe, tantôt dans la salle d'une auberge, tantôt dans une chambre y attenante.

MINNA DE BARNHELM

OU

LE BONHEUR DES SOLDATS

COMÉDIE EN CINQ ACTES

1763

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

JUSTE

JUSTE. (*Il est assis dans un coin; il sommeille et parle en rêve.*) Coquin d'aubergiste ! Tu nous... Hardi, frère !... frappe dessus, frère ! (*Il gesticule, ses mouvements le réveillent.*) Hé donc ! Je ne ferme pas l'œil que je ne le rosse. S'il avait seulement la moitié de tous ces coups !... Mais voilà qu'il fait jour. Il faut me mettre à la recherche de mon pauvre maître. S'il ne tenait qu'à moi, il ne remettrait pas les pieds dans cette maudite maison... Où aura-t-il passé la nuit?

SCÈNE II

L'aubergiste, JUSTE

l'aubergiste. Bonjour, monsieur Juste, bonjour! Quoi! déjà levé si tôt! ou dois-je dire : encore debout si tard?

juste. Dites ce que vous voudrez.

l'aubergiste. Je ne dis autre chose que bonjour, et cela vaut bien la peine que monsieur Juste réponde : Grand merci!

juste. Grand merci!

l'aubergiste. On est de mauvaise humeur quand on ne peut pas avoir un repos suffisant. Voilà ce que c'est : monsieur le major n'est pas rentré, et vous l'avez attendu ici.

juste. Qu'est-ce que cet homme ne devinerait pas!

l'aubergiste. Je suppose, je suppose.

juste. (*Il se retourne pour s'en aller.*) Votre serviteur.

l'aubergiste. (*Il le retient.*) Non pas, monsieur Juste.

juste. Eh bien, pas votre serviteur.

l'aubergiste. Ah ça! mais, monsieur Juste, je ne pense pas que depuis hier, vous soyez encore en colère. Qui voudrait garder sa rancune après une nuit?

juste. Moi, et après toutes les nuits possibles.

l'aubergiste. Est-ce charitable?

juste. Aussi charitable que de chasser de chez soi, et de mettre dans la rue un honnête homme, parce qu'il ne peut pas payer sur-le-champ.

l'aubergiste. Fi donc! Qui pourrait être assez sans cœur pour cela?

juste. Un aubergiste chrétien... Mon maître, un tel homme! un tel officier!

l'aubergiste. Je l'aurais chassé de ma maison! Je l'aurais mis dans la rue! Mais j'ai beaucoup trop de considération pour un officier, et beaucoup trop de

pitié pour un officier congédié! C'est la nécessité qui m'a forcé à lui donner un autre appartement. — N'y pensez plus, monsieur Juste. (*Il crie à la cantonade.*) Holà!... Je veux réparer cela d'une autre manière. (*Entre un garçon.*) Apporte un petit verre; monsieur Juste désire un petit verre et du bon!

JUSTE. Peine inutile, monsieur l'aubergiste; qu'elle devienne du poison, la goutte que... Mais ne jurons pas, je suis encore à jeun!

L'AUBERGISTE. (*Au garçon qui apporte une bouteille de liqueur et un verre.*) Donne; laisse-nous! — Tenez, monsieur Juste, voici quelque chose d'excellent : c'est fort, moelleux et sain. (*Il remplit le verre et le lui présente.*) Cela peut remettre un estomac en ordre, après une nuit de veille!

JUSTE. Peut-être ne devrais-je pas!... Mais pourquoi faire ressentir mon estomac de sa grossièreté? (*Il prend le verre et boit.*)

L'AUBERGISTE. Grand bien vous fasse, monsieur Juste!

JUSTE. (*En rendant le verre.*) Pas mauvais!... Mais, monsieur l'aubergiste, vous n'êtes qu'un rustre.

L'AUBERGISTE. Non pas! non pas!... Vite un autre; il n'est pas bon de rester sur une jambe.

JUSTE. (*Après avoir bu.*) Pour cela, je dois en convenir : bon, très bon!... L'avez-vous fait vous-même, monsieur l'aubergiste?

L'AUBERGISTE. Pardieu, non! Véritable dantzig, double et authentique.

JUSTE. Voyez-vous, monsieur l'aubergiste; si je pouvais feindre, ce serait pour cette liqueur-là; mais je ne le puis pas : il faut que cela sorte... Vous n'êtes qu'un rustre, monsieur l'aubergiste!

L'AUBERGISTE. De ma vie, personne ne m'a encore dit pareille chose!... Encore un, monsieur Juste : toutes les bonnes choses vont par trois!

JUSTE. D'accord. (*Il boit.*) Bonne chose, vraiment, bonne chose!... Mais la vérité est aussi une bonne chose... Vous n'êtes qu'un rustre, monsieur l'aubergiste.

L'AUBERGISTE. Si j'en étais un, me laisserais-je dire ainsi?

JUSTE. Pourquoi pas? Un rustre a rarement du fiel.

L'AUBERGISTE. N'en prendrez-vous plus un autre, monsieur Juste? Une corde quadruple n'en résiste que mieux.

JUSTE. Non. Trop, c'est trop. Et à quoi cela vous servirait-il? Jusqu'à la dernière goutte de la bouteille, je maintiendrais mon dire. Fi, monsieur l'aubergiste, avoir de si bon dantzig et si peu de politesse!... Un homme comme mon maître, qui a demeuré chez vous plus d'une année, à qui vous avez soutiré tant de beaux écus, qui dans toute sa vie n'a jamais fait tort à personne d'un fenin... le déménager en son absence, parce qu'il ne vous a pas jusqu'ici payé sur-le-champ une couple de mois, parce qu'il ne fait plus chez vous autant de dépenses!...

L'AUBERGISTE. Mais n'avais-je pas absolument besoin de la chambre? Mais ne savais-je pas d'avance que monsieur le major aurait lui-même déménagé de son plein gré, si nous eussions pu attendre son retour? Devais-je laisser passer devant ma porte cette grande dame étrangère? Devais-je, de gaîté de cœur, jeter un tel profit à la tête d'un autre aubergiste? Et puis je ne crois même pas qu'elle eût trouvé à se loger ailleurs. Tous les hôtels regorgent en ce moment de voyageurs. Une si jeune, si belle, si aimable dame devait-elle rester dans la rue? Votre maître est beaucoup trop galant pour cela. Et qu'y perd-il d'ailleurs? Ne lui ai-je pas donné en échange une autre chambre?

JUSTE. Sur le derrière, près du pigeonnier, la vue sur le mur du voisin.

L'AUBERGISTE. La vue était autrefois magnifique, avant qu'il prît fantaisie à ce maudit voisin de l'obstruer. Du reste, la chambre est élégante et tapissée.

JUSTE. Elle l'a été.

L'AUBERGISTE. Non pas; une des murailles l'est encore. Et votre petite chambre à côté, monsieur Juste;

que manque-t-il à cette petite chambre? Elle a une cheminée qui fume, il est vrai, un peu en hiver...

JUSTE. Mais qui fait très joliment en été. Monsieur, je commence à croire que vous voulez encore nous vexer par dessus le marché.

L'AUBERGISTE. Là, là, monsieur Juste, monsieur Juste...

JUSTE. N'échauffez pas la tête à monsieur Juste, ou...

L'AUBERGISTE. Moi, je vous échauffe! C'est le dantzig.

JUSTE. Un officier comme mon maître? Ou croiriez-vous qu'un officier congédié ne soit pas capable de vous rompre les os? Pourquoi pendant la guerre, étiez-vous donc si souples, messieurs les aubergistes? Pourquoi alors tout officier était-il un homme honorable, et tout soldat, un brave et honnête garçon? Ce petit bout de paix vous rend-ils déjà si hautains?

L'AUBERGISTE. Mais à quel propos vous emporter ainsi?

JUSTE. Il me plaît de m'emporter, à moi!

SCÈNE III

De TELLHEIM, L'AUBERGISTE, JUSTE

DE TELLHEIM. (*En entrant.*) Juste!

JUSTE. (*Croyant que c'est l'aubergiste qui lui adresse la parole.*) Sommes-nous si intimes?

DE TELLHEIM. Juste!

JUSTE. J'aurais pensé que pour vous j'étais monsieur Juste.

L'AUBERGISTE. (*Apercevant le major.*) Chut! chut! Monsieur, monsieur, monsieur Juste, regardez donc derrière vous... C'est votre maître.

DE TELLHEIM. Juste, tu chamailles, je crois. Est-ce là ce que je t'ai recommandé?

L'AUBERGISTE. O, monseigneur, chamailler? Dieu m'en garde? Votre très humble serviteur oserait-il se cha-

mailler avec quelqu'un qui a l'honneur de vous appartenir?

JUSTE. Si je pouvais seulement lui donner un renfoncement sur son dos de chat!...

L'AUBERGISTE. Il est vrai que monsieur Juste parle pour son maître, et un peu ardemment. Mais en cela il fait bien; je ne l'en estime, je ne l'en aime que davantage.

JUSTE. Que ne puis-je lui démolir la mâchoire!

L'AUBERGISTE. C'est dommage que ce soit gratuitement qu'il s'échauffe. Car je suis bien sûr que Votre Grâce ne m'a pas retiré sa bienveillance, parce que... la nécessité... m'a nécessairement...

DE TELLHEIM. Assez, monsieur! Je suis votre débiteur; vous me mettez hors de mon appartement en mon absence, il me reste à vous payer, et à chercher un logement ailleurs. C'est tout naturel!

L'AUBERGISTE. Ailleurs? Vous voulez déménager, monseigneur? Je suis un homme bien malheureux! un homme mort! Non, jamais! La dame quittera plutôt l'appartement. Monsieur le major est en droit de ne pas lui laisser sa chambre; la chambre est à lui; cette dame la quittera, je ne puis pas m'y opposer... J'y cours, monseigneur.

DE TELLHEIM. L'ami, ne faites pas deux sottises pour une. Cette dame doit rester en possession de l'appartement.

L'AUBERGISTE. Votre Grâce pourrait-elle penser que c'est par défiance, par inquiétude pour le paiement, comme si je ne savais pas que Votre Grâce pouvait me payer aussitôt qu'elle le voudrait... La petite bourse cachetée, — il est écrit dessus, cinq cents écus en louis d'or, — dans le secrétaire... elle est intacte.

DE TELLHEIM. Je l'espère bien, qu'elle est intacte, ainsi que tout ce qui m'appartient... Juste prendra le tout, quand il vous aura payé votre compte.

L'AUBERGISTE. En vérité, j'ai été bien effrayé, lorsque j'ai trouvé la petite bourse. J'avais toujours tenu Votre Grâce pour un homme d'ordre et de prévoyance qui

garde toujours quelque chose en réserve... Mais cependant... si j'avais pu savoir qu'il y eût de l'argent comptant dans le secrétaire...

DE TELLHEIM. Vous vous fussiez conduit plus poliment à mon endroit... Je vous comprends... Sortez, monsieur, laissez-moi; j'ai à parler à mon domestique.

L'AUBERGISTE. Mais, monseigneur...

DE TELLHEIM. Viens, Juste, ce monsieur ne veut pas me permettre de te donner chez lui mes ordres.

L'AUBERGISTE. Je m'en vais, monseigneur! Toute ma maison est à votre service. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

De TELLHEIM, JUSTE

JUSTE. (*Qui frappe du pied et fait un geste d'indignation du côté de l'aubergiste.*) Pouah!

DE TELLHEIM. Qu'est-ce?

JUSTE. J'étouffe de colère.

DE TELLHEIM. Tu as trop de sang, plutôt.

JUSTE. Mais vous, vous, mon maître, je ne vous reconnais plus. Que je meure à l'instant sous vos yeux, si ce n'est pas vous qui sauvez ce malin animal, cet impitoyable coquin! Sans peur de la corde, de la hache et de la roue, je l'aurais... je l'aurais étranglé avec ces mains, je l'aurais dévoré avec ces dents.

DE TELLHEIM. Brute!

JUSTE. Mieux vaut être une brute, qu'un tel misérable!

DE TELLHEIM. Enfin que veux-tu?

JUSTE. Ce que je veux... que vous sentiez l'outrage qu'on vous a fait.

DE TELLHEIM. Et puis?

JUSTE. Que vous vous vengiez!... Mais non, le coquin est trop vil pour vous.

DE TELLHEIM. Alors, tu veux que je te charge de me venger? C'était d'abord mon intention. Il ne m'aurait

pas revu, et il aurait reçu son paiement de tes mains. Je sais que tu as l'art de jeter une poignée d'argent d'un air passablement dédaigneux.

JUSTE. Vraiment! excellente vengeance!

DE TELLHEIM. Que nous devons même différer. Je n'ai plus un fenin d'argent comptant, et je ne sais plus où en trouver.

JUSTE. Plus d'argent? Et le petit sac portant : « cent écus en louis d'or », que l'aubergiste a trouvé dans votre secrétaire?

DE TELLHEIM. C'est un dépôt.

JUSTE. Mais ne sont-ce pas les cent pistoles que votre ancien maréchal-des-logis vous a apportées, il y a quatre ou cinq semaines?

DE TELLHEIM. Les cent pistoles de Paul Werner. Pourquoi pas?

JUSTE. Vous ne vous en êtes pas encore servi, monsieur, vous pouvez les employer à votre guise. Je vous en réponds...

DE TELLHEIM. Vraiment?

JUSTE. Werner m'a entendu parler de la manière dont on vous berne pour vos réclamations à la caisse générale de la guerre. Il m'a entendu dire...

DE TELLHEIM. Qu'on finira par me prendre pour un mendiant, si ce n'est déjà fait... Je te suis très reconnaissant, Juste... Et cette nouvelle a porté Werner à partager avec moi sa modique aisance! Je suis content de l'avoir deviné. Écoute, Juste, fais-moi sur-le-champ ton compte : nous nous quittons...

JUSTE. Quoi? qu'est-ce?

DE TELLHEIM. Pas un mot : voici quelqu'un.

SCÈNE V

UNE DAME EN DEUIL, DE TELLHEIM, JUSTE

LA DAME. Pardon, monsieur!

DE TELLHEIM. Qui cherchez-vous, madame?

LA DAME. L'homme honorable auquel j'ai l'honneur de parler. Ne me reconnaissez-vous pas? Je suis la veuve de votre ancien capitaine d'état-major.

DE TELLHEIM. Par le Ciel! madame, quel changement!

LA DAME. Je relève du lit de maladie, où m'a jetée la douleur d'avoir perdu mon mari. De si bonne heure, je vous suis importune, monsieur le major. C'est que je pars pour la campagne : une bonne amie, mais qui n'est pas plus heureuse que moi, m'y a offert pour les premiers jours un asile.

DE TELLHEIM. (*A Juste.*) Va, laisse-nous seuls. (*Juste sort*).

SCÈNE VI

La dame, de TELLHEIM

DE TELLHEIM. Parlez librement, madame; devant moi vous n'avez pas à rougir de votre malheur. En quoi puis-je vous servir?

LA DAME. Monsieur le major...

DE TELLHEIM. Je vous plains, madame. En quoi puis-je vous servir? Vous savez que votre mari était mon ami... je dis : mon ami, et c'est un titre dont j'ai toujours été très avare.

LA DAME. Qui le sait mieux que moi, combien vous étiez digne de son amitié, combien il l'était de la vôtre? Vous eussiez été sa dernière pensée, votre nom eût été le dernier appel de ses lèvres mourantes, si la nature n'avait pas dû réserver plus impérieusement ce triste privilége à son malheureux fils, à sa malheureuse femme.

DE TELLHEIM. Cessez, madame. Je voudrais pleurer avec vous, mais aujourd'hui je n'ai point de larmes. Épargnez-moi. Vous me trouvez à une de ces heures où je serais facilement porté à murmurer contre la Providence... O mon honnête Marloff! Vite, madame, or-

donnez. Si je suis en position de vous être utile, si je le suis...

LA DAME. Je ne puis pas partir, sans avoir accompli ses dernières volontés. Quelques instants avant de mourir, il se souvint qu'il mourait votre débiteur et me chargea d'acquitter sa dette avec le premier argent que j'aurais. J'ai vendu son équipage et je viens dégager sa signature.

DE TELLHEIM. Pardon, madame, c'est pour cela que vous êtes venue.

LA DAME. Pour cela même : veuillez me permettre de compter l'argent.

DE TELLHEIM. Non pas, madame; Marloff serait mon débiteur? Cela n'est guère possible. Permettez-moi de m'en assurer; (*Il tire son carnet de poche et cherche.*) Je ne trouve rien.

LA DAME. Vous aurez égaré le titre, et le titre ne fait rien à l'affaire... vous permettez?...

DE TELLHEIM. Non, madame; je n'ai point l'habitude d'égarer de telles choses; si je ne trouve pas de titre, c'est une preuve que je n'en ai jamais eu, ou que la dette a été payée et le titre rendu.

LA DAME. Monsieur le major!

DE TELLHEIM. C'est incontestable, madame. Marloff n'est pas resté mon débiteur. Il me semblait bien aussi ne pas me souvenir qu'il m'eût jamais rien dû. C'est ainsi, madame; et c'est lui qui m'a laissé bien plutôt son débiteur. Je n'ai jamais rien pu faire pour m'acquitter envers un homme qui, durant six années, a partagé avec moi bonheur et malheur, gloire et périls. Je n'oublierai pas qu'il a laissé un fils. Il sera mon fils, dès que je pourrai lui servir de père. La perplexité où je me trouve moi-même en ce moment...

LA DAME. Homme généreux! monsieur le major, ne m'humiliez pas; prenez l'argent : c'est le seul moyen de me tranquilliser.

DE TELLHEIM. Qu'avez-vous besoin pour vous tranquilliser d'autre chose que de l'assurance que je vous donne que cet argent n'est point à moi? Voudriez-vous

que je vole le jeune fils orphelin de mon ami? Car ce serait le voler, madame, le voler en propres termes. Cet argent lui appartient, placez-le pour lui.

LA DAME. Je vous comprends : pardonnez, si je ne sais pas encore accepter un bienfait. Mais qui vous a donc appris qu'une mère fait plus pour son fils qu'elle ne ferait pour sauver sa propre vie? Je vous quitte.

DE TELLHEIM. Allez, madame, allez! Voyagez heureusement! Je ne vous demande pas de me donner de vos nouvelles. Vous pourriez-vous adresser à moi dans un temps, où, je ne vous serais d'aucun secours. Mais, pardon, madame; j'allais oublier le plus important. Marloff avait des arriérés à réclamer à la caisse de notre ancien régiment. Ses réclamations sont aussi justes que les miennes. Si l'on satisfait aux miennes, on devra aussi satisfaire aux siennes. Je m'en porte garant.

LA DAME. Oh! monsieur... Mais j'aime mieux me taire. Préparer ainsi des bienfaits à venir, c'est... c'est aux yeux de Dieu, les avoir déjà rendus. Qu'il vous en récompense, ainsi que mes larmes! (*Elle sort.*)

SCÈNE VII

De TELLHEIM

DE TELLHEIM. Pauvre femme! Brave femme! N'oublions pas de déchirer cette guenille. (*Il tire des lettres de son portefeuille, et les déchire.*) Qui pourrait m'assurer qu'un jour mon propre dénûment ne me porterait pas à en faire usage?

SCÈNE VIII

De TELLHEIM, JUSTE

DE TELLHEIM. Es-tu là ?

JUSTE. (*S'essuyant les yeux.*) Oui.

DE TELLHEIM. Tu as pleuré?

JUSTE. J'ai écrit mon compte dans la cuisine, et la cuisine était pleine de fumée. Le voilà, mon compte, monsieur.

DE TELLHEIM. Donne.

JUSTE. Ayez de la compassion pour moi, monsieur. Je sais bien que les hommes n'en ont pas pour vous, mais...

DE TELLHEIM. Que veux-tu ?

JUSTE. Je me serais attendu à la mort plutôt qu'à mon congé.

DE TELLHEIM. Je ne puis t'employer plus longtemps; il me faut apprendre à me passer de domestique. (*Il déploie le compte et il lit.*) « Ce que M. le major me doit : Trois mois et demi de gages, à 6 écus par mois, 21 écus; avancé pour menues dépenses depuis le premier de ce mois, 1 écu, 7 gros, 9 fenins. Total : 22 écus, 7 gros, 9 fenins. » C'est exact, et il est juste que je paie en entier le mois courant.

JUSTE. L'autre page, monsieur le major.

DE TELLHEIM. Il y en a encore? (*Il lit*) « Ce que je dois à M. le major : Payé pour moi au chirurgien du régiment, 25 écus; payé pour garde et soins pendant ma maladie, 39 écus. Avancé sur ma demande, à mon père, incendié et pillé, 50 écus; sans compter les deux chevaux de prise, dont M. le major lui a fait présent. Total : 114 écus. En déduisant les 22 écus, 7 gros, 9 fenins, ci-dessus, je dois encore à M. le major, 91 écus, 19 gros, 3 fenins. » — Mon garçon, es-tu fou?

JUSTE. Je crois bien que je vous coûte davantage : mais c'eût été de l'encre perdue que de l'ajouter ici. Je

ne pourrais pas vous payer, quand vous me reprendriez la livrée que je n'ai pas encore gagnée. Aussi j'aimerais mieux que vous m'eussiez laissé périr à l'ambulance.

DE TELLHEIM. Pour qui me prends-tu? Tu ne me dois rien; et je te vais recommander à une personne de ma connaissance, chez qui tu seras mieux que chez moi.

JUSTE. Je ne vous dois rien, et cependant vous me chassez?

DE TELLHEIM. Parce que je ne veux pas devenir ton débiteur.

JUSTE. C'est pour cela, rien que pour cela? — Aussi sûr que je suis votre débiteur; aussi sûr que vous ne pourrez jamais devenir le mien, vous ne devez pas me renvoyer. — Faites ce qu'il vous plaira, monsieur le major, je reste et je resterai près de vous.

DE TELLHEIM. Et ton opiniâtreté, ton entêtement, tes manières violentes et brutales envers tous, quand tu penses qu'ils n'ont rien à te dire... ta malignité sournoise, ton humeur rancuneuse...

JUSTE. — Faites-moi aussi mauvais que vous le voudrez : je n'aurai pas de moi plus mauvaise opinion que de mon chien. L'hiver dernier, je me promenais sur la brune, aux bords du canal, lorsque j'entends gémir quelque chose. Je descends, j'étends la main du côté de la voix et, croyant sauver un enfant, je tire de l'eau un caniche. « C'est toujours cela, » me dis-je. Le caniche me suivit; mais je n'aime pas les caniches. Je le chassai : inutile! Je le battis pour l'éloigner de moi : inutile! La nuit, je ne le laissai pas entrer dans ma chambre; il resta devant la porte, sur le seuil. Quand il s'approchait de moi, je le recevais à coups de pied : il criait, me regardait et me flattait de la queue. Il n'a pas encore reçu de ma main une miette de pain, et cependant il n'écoute que moi seul et ne se laisse toucher que par moi. Il va, bondissant devant moi, et me fait tous ses tours sans que je le lui ordonne. C'est un vilain caniche, mais c'est un bien bon chien. S'il continue comme cela, je cesserai de tenir rigueur aux barbets.

DE TELLHEIM. (*A part.*) Moi aussi, je cesserai de lui tenir rigueur. Non, il n'y a pas d'hommes complétement dénaturés... Juste, nous resterons ensemble.

JUSTE. Bien certainement!... Vous voudriez vous passer de domestique? Vous oubliez vos blessures, vous oubliez que vous ne pouvez vous servir que d'un bras. Vous ne pouvez même pas vous habiller seul. Je vous suis absolument nécessaire, monsieur le major ; et, sans me flatter, monsieur le major, je suis un domestique capable, si les choses venaient au pis, de mendier et de voler pour son maître.

DE TELLHEIM. Juste, nous ne resterons pas ensemble.

JUSTE. C'est bon!

SCÈNE IX

UN DOMESTIQUE ÉTRANGER, JUSTE, DE TELLHEIM

LE DOMESTIQUE. Psitt! Camarade!

JUSTE. Qu'y a-t-il?

LE DOMESTIQUE. Ne pourriez-vous m'indiquer l'officier qui hier encore habitait cet appartement? (*Il montre le côté par lequel il est entré.*)

JUSTE. Cela me serait très facile. Que lui apportez-vous?

LE DOMESTIQUE. Ce que nous apportons toujours quand nous n'apportons rien : un compliment. Ma maîtresse a appris que cet officier a été délogé par elle. Ma maîtresse sait vivre et je suis chargé de lui faire agréer ses excuses.

JUSTE. Eh bien, faites ; le voilà!

LE DOMESTIQUE. Qui est-il? Comment le nomme-t-on?

DE TELLHEIM. Mon ami, j'ai entendu votre commission. C'est de la part de votre maîtresse une politesse superflue, que je reconnais, comme je dois. Présentez-lui mes hommages... Comment s'appelle votre maîtresse?

LE DOMESTIQUE. Comment elle s'appelle? Elle se fait appeler mademoiselle (1).

DE TELLHEIM. Et son nom de famille?

LE DOMESTIQUE. Je ne l'ai pas encore entendu, et, quant à le demander, ce n'est pas mon affaire. Je m'arrange de manière à avoir un nouveau maître, presque toutes les six semaines. Du diable, si je puis retenir tous leurs noms!

JUSTE. Bravo, camarade!

LE DOMESTIQUE. Je suis entré, il y a quelques jours, à Dresde, au service de cette dame. Elle est ici, je crois, à la recherche de son fiancé.

DE TELLHEIM. Assez, mon ami. C'est le nom de votre maîtresse que je désirais savoir, mais non ses secrets. Allez.

LE DOMESTIQUE. Camarade, ce maître-là ne m'irait guère. (*Il sort.*)

SCÈNE X

JUSTE, DE TELLHEIM

DE TELLHEIM. Fais en sorte, Juste, que nous quittions cette maison. La politesse de l'étrangère m'est plus désagréable que la grossièreté de l'aubergiste. Tiens, prends cette bague : le seul objet de prix qui me reste. Je n'aurais jamais cru en faire un tel usage. Mets-la en gage; fais-toi prêter dessus quatre-vingts frédérics d'or. Le compte de l'aubergiste ne doit s'élever tout au plus qu'à trente : paie-le et déménage mes effets.

JUSTE. Où irons-nous?

DE TELLHEIM. Où tu voudras. L'hôtel le plus modeste sera le meilleur. Tu me trouveras au café, à côté. Je sors, tire-toi bien de cette affaire.

JUSTE. N'ayez aucun souci, monsieur le major.

DE TELLHEIM. (*Revenant.*) Surtout n'oublie pas les

(1) Gnædiges Fræulein est l'opposé, intraduisible, de Jungfer.

pistolets qui sont suspendus à la ruelle de mon lit.

JUSTE. Je n'oublierai rien.

DE TELLHEIM. (*Revenant encore.*) Encore un mot : prends ton caniche; entends-tu, Juste? (*Il sort.*)

SCÈNE XI

JUSTE

JUSTE. Le caniche ne restera pas en arrière. Je n'ai pas besoin de m'occuper de lui. Hum! Où mon maître a-t-il eu cette bague? La gardait-il dans sa poche, au lieu de la porter au doigt? — Brave aubergiste, nous ne sommes pas encore si pauvres, que nous le paraissons. C'est chez lui, chez lui-même que je veux te mettre en gage, ma jolie petite bague! Il va rager, je le sais, de ce que tu ne doives pas être dépensée en entier chez lui... Ah!...

SCÈNE XII

PAUL WERNER, JUSTE

JUSTE. Tiens, c'est Werner! bonjour Werner! Sois le bienvenu dans cette ville.

WERNER. Maudit village que ta ville! Il me serait tout à fait impossible d'y revenir demeurer. Gai! mes enfants, gai! j'apporte de nouvel argent. Où est le major?

JUSTE. Tu as dû le rencontrer : il vient de descendre à l'instant.

WERNER. Je suis monté par l'escalier de service. Mais comment va-t-il? Je serais arrivé chez vous depuis huit jours, mais...

JUSTE. Eh bien, qu'est-ce qui t'a retenu?

WERNER. Juste, tu as entendu parler du prince Héraclius?

JUSTE. Héraclius? Je ne saurais te le dire.

WERNER. Ne connais-tu pas le grand héros de l'Orient?

JUSTE. Je connais les sages de l'Orient qui, à la nouvelle année, voyagent sous la conduite de l'étoile.

WERNER. Garçon, je crois que tu lis aussi peu les journaux que la Bible? Tu ne connais pas le prince Héraclius? Cet homme vaillant qui a conquis la Perse, et qui, au prochain jour, va enfoncer la Porte Ottomane? Dieu soit loué qu'il y ait encore la guerre quelque part de par le monde! J'avais assez longtemps espéré qu'elle reprendrait ici. Mais on se repose, on soigne ses blessures. Moi, non; soldat j'étais, soldat je veux être encore. Bref (*Il regarde prudemment autour de lui, si personne ne l'écoute.*) je te le dis en confidence, Juste; je vais en Perse, sous les ordres de Son Altesse Royale, le prince Héraclius, pour faire une couple d'expéditions contre les Turcs.

JUSTE. Toi?

WERNER. Moi, ausssi vrai que tu me vois! Nos ancêtres ont marché souvent contre les Turcs; et nous devons encore le faire aujourd'hui, si nous sommes de braves cœurs et de bons chrétiens. Sans doute, je comprends bien qu'une guerre contre les Turcs ne soit pas de moitié aussi gaillarde qu'une guerre contre les Français. Mais cette guerre n'en sera que plus méritoire dans cette vie et dans l'autre. Tous les sabres des Turcs sont incrustés de diamants.

JUSTE. Pour me faire enlever la tête par un tel sabre, moi, je ne ferais pas une lieue. N'es-tu pas fou d'abandonner ta jolie petite seigneurie?

WERNER. Ah! je l'emporte avec moi!... Comprends-tu?... Le petit fief est vendu!

JUSTE. Vendu?

WERNER. Chut! voici cent ducats que j'ai touchés hier sur le marché; je les apporte au major.

JUSTE. Et qu'en doit-il faire?

WERNER. Ce qu'il en doit faire? Les manger, les jouer, les boire, les... en faire ce qu'il voudra. Il faut qu'il ait de l'argent, et c'est assez malheureux qu'on lui

fasse tant de mal pour le sien. Mais je sais bien ce que je ferais, si j'étais à sa place. Je les enverrais tous au diable, et je m'en irais en Perse avec Paul Werner!... Tonnerre! le prince Héraclius aurait déjà entendu faire l'éloge du major de Tellheim, même quand il ne connaîtrait pas son ancien maréchal-des-logis, Paul Werner... Notre affaire à Katzenhaüsern...

JUSTE. Veux-tu que je te la raconte?

WERNER. Toi, me la?... Je conçois bien que ton cerveau entre en belle disposition. Mais je ne veux pas jeter mes perles devant les pourceaux. — Tiens, prends les cents ducats; donne-les au major. Dis-lui qu'il doit me les garder en dépôt. Je vais maintenant au marché; j'y ai envoyé deux mesures de seigle, et l'argent que j'en retirerai, le major l'aura de même.

JUSTE. Werner, tu arranges cela avec ton excellent cœur; mais nous ne voulons pas de ton argent. Garde tes ducats, et, tes cents pistoles, on te les rendra intactes, aussitôt que tu le désireras.

WERNER. Vraiment? Le major a donc de l'argent?

JUSTE. Non.

WERNER. En a-t-il emprunté?

JUSTE. Non.

WERNER. Alors comment vivez-vous?

JUSTE. Nous nous faisons ouvrir des comptes, et, quand on ne veut plus nous faire crédit, et qu'on nous met à la porte, nous engageons ce qui nous reste et nous allons plus loin. Écoute, Paul, nous devrions jouer un tour à l'hôtelier.

WERNER. S'est-il placé sur le chemin du major? — J'en suis?

JUSTE. Si nous le guettions le soir, quand il revient de la tabagie et que nous le rossions d'importance?

WERNER. Le soir?... Un guet-apens?... Deux contre un?... Impossible.

JUSTE. Si nous lui allumions la maison sur la tête?

WERNER. Brûler, incendier?... Garçon, l'on voit bien tu étais un goujat et non un soldat. Mais qu'as-tu? Qu'y a-t-il donc?

JUSTE. Viens, je te dirai l'idée merveilleuse...

WERNER. Allons, le diable est déchaîné.

JUSTE. Oui, viens.

WERNER. Tant mieux ! En Perse, en Perse ! (*Ils sortent.*)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

La scène se passe dans la chambre de Minna

SCÈNE PREMIÈRE

MINNA DE BARNHELM, FRANÇOISE

MINNA. (*En robe de chambre, regardant à sa montre.*) Françoise, nous nous sommes levées de bien bonne heure. Le temps nous va paraître long.

FRANÇOISE. Qui est-ce qui peut dormir dans ces maudites grandes villes? Les équipages, les gardes de nuit, les tambours, les chats, les caporaux... tout cela ne fait que résonner, que brailler, que rouler, que miauler, que sacrer, vraiment comme si la nuit n'était faite pour rien moins que pour la tranquillité... Une tasse de thé, mademoiselle.

MINNA. Je le trouve insipide.

FRANÇOISE. Je vais faire préparer de notre chocolat.

MINNA. Fais-en préparer pour toi.

FRANÇOISE. Pour moi? J'aimerais autant babiller seule que d'en prendre seule. Assurément, nous trouverons ainsi le temps bien long! Pour nous désennuyer, parons-nous et choisissons la robe avec laquelle nous allons donner le premier assaut.

MINNA. Que parles-tu d'assaut, puisque je ne viens ici que pour demander le maintien de la capitulation?

FRANÇOISE. Et monsieur l'officier, que nous délogeons et auquel, à cause de cela, nous avons fait présenter nos civilités; il faut qu'il n'ait pas le moin-

dre savoir-vivre, sans quoi il aurait sollicité l'honneur de nous rendre visite.

MINNA. Tous les officiers ne sont pas des Tellheim. Et, à dire vrai, je ne lui ai fait présenter mes compliments que pour avoir l'occasion de m'informer de de Tellheim auprès de lui. Françoise, mon cœur me dit que mon voyage sera heureux et que je le retrouverai.

FRANÇOISE. Votre cœur, mademoiselle? Il ne faut pourtant pas trop se fier à son cœur. Le cœur aime à nous parler avec force d'après la bouche. Si la bouche était aussi disposée à parler selon le cœur, depuis longtemps serait venue la mode de clore les lèvres avec une serrure.

MINNA. Ah! ah! clore les lèvres avec une serrure? La mode serait jolie!

FRANÇOISE. Il vaudrait mieux renoncer à montrer les plus jolies dents que de laisser à chaque instant bondir le cœur au travers.

MINNA. Qu'est-ce? Es-tu donc si retenue?

FRANÇOISE. Non, mademoiselle; mieux voudrait que je le fusse davantage. On parle rarement de la vertu qu'on a; mais on n'en parle que plus souvent de celle qui nous manque.

MINNA. Écoute, Françoise, tu as fait là une excellente remarque.

FRANÇOISE. Fait une remarque? Invente-t-on ce qui vous vient à l'esprit?

MINNA. Et sais-tu pourquoi je trouve précisément ta remarque si excellente? C'est qu'elle s'applique exactement à mon cher Tellheim.

FRANÇOISE. Qu'est-ce qui, selon vous, ne s'appliquerait pas à lui?

MINNA. Amis et ennemis s'accordent à dire qu'il est le plus vaillant homme de la terre. Mais qui l'a jamais entendu une seule fois vanter sa vaillance? Il a le cœur le plus droit du monde, mais droiture et générosité sont des mots qu'il n'a jamais sur les lèvres.

FRANÇOISE. De quelles vertus parle-t-il donc?

MINNA. Il ne parle d'aucune, car il ne lui en manque aucune.

FRANÇOISE. Vous le dites.

MINNA. Attends, Françoise, j'y songe. Il parle souvent d'économie. C'est que, je te le dis en confidence, Françoise, c'est qu'il est prodigue.

FRANÇOISE. Encore un mot, mademoiselle; je l'ai très souvent aussi entendu vous parler de fidélité et de constance. Le monsieur serait-il aussi volage?

MINNA. Malheureuse!... Le penses-tu sérieusement, Françoise?

FRANÇOISE. Combien y a-t-il de temps qu'il ne vous a écrit?

MINNA. Hélas! depuis la paix, il ne m'a écrit qu'une seule fois.

FRANÇOISE. Allons, voilà un soupir contre la paix! C'est merveilleux! La paix ne devrait que réparer les maux que la guerre a causés, et elle dénature aussi le bien que la guerre, son ennemie, avait occasionné. La paix est par trop capricieuse. — Et depuis quand avons-nous la paix? Le temps doit paraître bien long à qui donne si peu de ses nouvelles. — C'est inutilement qu'on a rétabli le service régulier des postes : on n'écrit pas, parce qu'on n'a rien à écrire.

MINNA. Il m'écrivit que la paix était conclue et que la réalisation de ses désirs approchait. Mais il ne m'a écrit que cette seule fois, que cette pauvre fois.

FRANÇOISE. Il veut nous forcer à courir nous-mêmes à la rencontre de cet accomplissement de ses vœux. Si nous le trouvons seulement, il nous le paiera... Mais en attendant, s'il avait satisfait ses désirs et que nous apprenions ici...

MINNA. (*Avec anxiété et avec chaleur.*) Qu'il fût mort?

FRANÇOISE. Pour vous, mademoiselle? Dans les bras d'une autre...

MINNA. Tu es un démon tourmenteur! Attends, Françoise, il aura son tour. Mais babille : autrement nous allons nous rendormir... Son régiment a été licencié après la paix. Qui sait dans quel imbroglio

de comptes et de mémoires cela l'aura jeté? Qui sait dans quel autre régiment, dans quel province éloignée il aura été envoyé? Qui sait quelles circonstances?... On frappe...

FRANÇOISE. Entrez.

SCÈNE II

L'AUBERGISTE, LES PRÉCÉDENTES

L'AUBERGISTE. (*Avançant la tête.*) Me serait-il permis, ma noble demoiselle?...

FRANÇOISE. Notre hôtelier? Mais entrez donc.

L'AUBERGISTE. (*Une plume derrière l'oreille, une feuille de papier et une écritoire à la main.*) Je viens, noble demoiselle, très humblement vous souhaiter le bonjour... (*A Françoise.*) Et à vous aussi, ma belle enfant.

FRANÇOISE. C'est d'un homme poli.

MINNA. Nous vous remercions.

FRANÇOISE. Et vous donnons aussi le bonjour.

L'AUBERGISTE. Oserai-je me permettre de demander à Votre Grâce si elle a bien reposé, pendant cette première nuit, sous mon mauvais toit.

FRANÇOISE. Le toit n'est pas aussi mauvais que vous le dites, monsieur l'aubergiste; mais les lits auraient pu être meilleurs.

L'AUBERGISTE. Comment? N'auriez-vous pas bien dormi? Peut-être est-ce la trop grande fatigue du voyage...

MINNA. C'est possible.

L'AUBERGISTE. C'est positif, c'est positif! car autrement... Cependant, s'il a été omis quelque chose pour le confort de Votre Grâce, que Votre Grâce soit sûre qu'elle n'a qu'à commander.

FRANÇOISE. Bien, monsieur l'aubergiste, bien! Nous ne sommes pas timides, et c'est dans une auberge qu'il

est le plus nécessaire de ne pas l'être. Ce que nous désirerons, nous vous le dirons sur-le-champ.

L'AUBERGISTE. Je venais en même temps... (*Il retire la plume de derrière son oreille.*)

FRANÇOISE. Après?

L'AUBERGISTE. Sans aucun doute, Votre Grâce connaît déjà les sages arrêtés de notre police?

MINNA. Pas le moins du monde, monsieur l'aubergiste.

L'AUBERGISTE. Il est défendu aux hôteliers de garder pendant plus de vingt-quatre heures dans leurs hôtels, aucun étranger, de quelque condition et de quelque sexe qu'il soit, sans envoyer en lieu compétent et par écrit, son nom, sa patrie, ses qualités, les affaires qui l'amènent; la durée probable de son séjour, etc...

MINNA. Très bien!

L'AUBERGISTE. Votre Grâce alors aura la bonté de permettre... (*Il s'approche d'une table et s'apprête à écrire.*)

MINNA. Très volontiers. — Je me nomme...

L'AUBERGISTE. Pardon, une seconde! (*Il écrit.*) « A la date du 22 août, année courante, est descendue *au Roi d'Espagne*... Votre nom, s'il vous plaît, noble demoiselle?

MINNA. Mademoiselle de Barnhelm.

L'AUBERGISTE. (*Il écrit.*) « De Barnhelm »... Arrivant de?... noble demoiselle.

MINNA. De mes terres en Saxe.

L'AUBERGISTE. « De ses terres, en Saxe. » — En Saxe! Eh! eh! en Saxe, noble demoiselle, en Saxe?

FRANÇOISE. Eh bien, pourquoi pas? Y a-t-il donc dans ce pays-ci quelque péché à être de la Saxe?

L'AUBERGISTE. Quelque péché? Dieu garde! Ce serait certes un tout nouveau péché!... Donc, en Saxe? Eh! eh! en Saxe! cette chère Saxe!... Mais il me semble, noble demoiselle, que la Saxe n'est pas petite et qu'elle contient beaucoup de... Comment dirais-je?... beaucoup de districts, de provinces. — Notre police est très minutieuse, noble demoiselle.

MINNA. Je comprends : alors, de mes terres en Thuringe.

L'AUBERGISTE. En Thuringe! C'est mieux, noble demoiselle, c'est plus exact. (*Il écrit*, *puis lit.*) « Mademoiselle de Barnhelm, venant de ses terres en Thuringe, avec une femme de chambre et deux serviteurs... »

FRANÇOISE. Une femme de chambre? Ce doit être moi.

L'AUBERGISTE. Oui, ma belle enfant.

FRANÇOISE. Eh bien, monsieur l'aubergiste, au lieu de femme de chambre, mettez fille de chambre. Vous dites que votre police est très méticuleuse; cela pourrait donner lieu à un malentendu, lors de mes bans de mariage. Je suis encore demoiselle, et je m'appelle Françoise, et, de mon nom de famille, Françoise Willig. Je suis aussi de la Thuringe. Mon père était meunier, sur un des biens de mademoiselle, qui a nom le Petit-Nammsdorf. C'est mon frère qui tient maintenant le moulin. Je vins très jeune au château, et je fus élevée avec mademoiselle. Nous sommes du même âge : vingt et un ans à la Chandeleur prochaine. J'ai étudié tout ce que mademoiselle a étudié. Je tiens à ce que la police me connaisse bien.

L'AUBERGISTE. C'est bon, ma belle enfant; j'en prendrai note, si on me le demande. Mais pardon, noble demoiselle, vos affaires ici?

MINNA. Mes affaires?

L'AUBERGISTE. Votre Grâce viendrait-elle solliciter auprès de Sa Majesté, le roi?

MINNA. Oh! non.

L'AUBERGISTE. Serait-ce auprès de notre haute cour de justice?

MINNA. Pas davantage.

L'AUBERGISTE. Serait-ce?...

MINNA. Non, non. Je ne viens ici que pour mes affaires particulières.

L'AUBERGISTE. Très bien, noble demoiselle; mais quelles sont ces affaires particulières?

MINNA. Ce sont... Françoise, je crois qu'on nous fait subir un interrogatoire.

FRANÇOISE. Monsieur l'aubergiste, la police n'a rien à voir aux secrets d'une femme.

L'AUBERGISTE. Pardon, ma belle enfant; la police veut tout savoir, tout et spécialement les secrets.

FRANÇOISE. Alors, mademoiselle, que faire?... Écoutez, monsieur l'aubergiste, — mais ceci reste entre nous... et la police.

MINNA. Qu'est-ce que la coquine va lui conter?

FRANÇOISE. Nous venons pour enlever un officier au roi...

L'AUBERGISTE. Quoi? Qu'est-ce? Mon enfant! mon enfant!

FRANÇOISE. Ou pour nous faire enlever par un officier. — C'est tout un.

MINNA. Françoise, es-tu folle? Monsieur l'aubergiste, l'impertinente s'est moquée de vous.

L'AUBERGISTE. Je ne peux pas le croire. En vérité, elle peut plaisanter autant qu'elle voudra, avec un individu de peu, comme moi, mais avec une auguste police...

MINNA. Savez-vous ce qu'il y a à faire, monsieur l'aubergiste? Dans cette affaire, je ne sais comment m'y prendre. Je pense que vous pourriez laisser là toutes vos écritures jusqu'à l'arrivée de mon oncle. Sa voiture a versé à deux lieues d'ici : et il n'a pas voulu que cet accident me retardât d'une nuit. C'est ainsi que je suis arrivée la première; mais il ne saurait arriver plus de vingt-quatre heures après moi.

L'AUBERGISTE. Eh bien, noble demoiselle, attendons-le.

MINNA. Il répondra mieux que moi à votre demande. Il saura à qui et jusqu'à quel point il devra révéler ses affaires, et ce qu'il en devra taire.

L'AUBERGISTE. C'est cela. Sans doute, sans doute, on ne peut exiger qu'une fillette (*Il regarde Françoise d'un air significatif.*) traite sérieusement les affaires sérieuses, avec des gens sérieux.

MINNA. Et les appartements pour recevoir mon oncle, sont-ils tout prêts, monsieur l'aubergiste?

L'AUBERGISTE. Entièrement, noble demoiselle, excepté une chambre...

FRANÇOISE. Dont il vous faudra peut-être encore commencer par chasser un homme honorable.

L'AUBERGISTE. Les femmes de chambre de la Saxe, noble demoiselle, sont donc bien compatissantes?

MINNA. Certes, en cela, monsieur l'aubergiste, vous n'avez pas bien agi. Il eût mieux valu ne pas nous loger.

L'AUBERGISTE. Comment donc? noble demoiselle, comment donc?

MINNA. J'ai ouï dire que l'officier que nous avons délogé...

L'AUBERGISTE. Bah! ce n'était qu'un officier congédié, noble demoiselle...

MINNA. Quand même!

L'AUBERGISTE. Il était à bout de ressources.

MINNA. Tant pis! Ce doit être un homme de grand mérite.

L'AUBERGISTE. Je ne puis que vous répéter qu'il a été congédié.

MINNA. C'est que le roi ne peut pas connaître tous les hommes de mérite.

L'AUBERGISTE. Que si; il les connaît, il les connaît tous.

MINNA. C'est qu'il ne peut pas tous les récompenser.

L'AUBERGISTE. Ils auraient été tous récompensés, s'ils l'avaient mérité. Mais ces messieurs, pendant la guerre, se conduisaient comme si la guerre avait dû éternellement durer; comme si le tien et le mien avaient dû être éternellement confondus. A présent tous les hôtels en regorgent; et un hôtelier a bien des précautions à prendre avec eux. Je m'en suis encore passablement tiré avec celui-ci. S'il n'avait plus d'argent, au moins avait-il encore des valeurs et j'aurais pu le loger encore, en toute sécurité, deux ou trois mois. Mais tout est pour le mieux! — A propos, noble demoiselle, vous connaissez-vous en bijoux?

MINNA. Pas particulièrement.

L'AUBERGISTE. En quoi Votre Grâce ne s'entendrait-elle pas? — Je vais vous faire voir une bague, mais une bague de prix. Vrai, noble demoiselle, vous en avez aussi une bien belle au doigt, et plus je la considère, plus je suis frappé de sa ressemblance avec la mienne. Voyez donc! voyez donc! (*Il tire la bague d'un écrin, et la tend à Minna.*) Quels feux! Le brillant du milieu pèse à lui seul plus de cinq carats.

MINNA. (*La considérant.*) Où suis-je? Que vois-je? Cette bague...

L'AUBERGISTE. Elle vaut à l'amiable ses quinze cents écus.

MINNA. Françoise, regarde donc!

L'AUBERGISTE. Aussi n'ai-je pas hésité une seconde à prêter dessus quatre-vingts pistoles.

MINNA. Ne la reconnais-tu pas, Françoise?

FRANÇOISE. C'est elle-même. Monsieur l'aubergiste, d'où vous vient cette bague?

L'AUBERGISTE. Eh! mon enfant, vous n'avez pourtant aucun droit sur cette bague?

FRANÇOISE. Aucun droit sur cette bague? — Au dedans, sous le chaton, doit être tracé en travers le nom de mademoiselle.

MINNA. Le voilà, le voilà!... Comment êtes-vous possesseur de cette bague, monsieur l'aubergiste?

L'AUBERGISTE. Moi? De la plus honnête façon du monde. Noble demoiselle, noble demoiselle, vous ne voudriez pas me faire arriver de la peine et du malheur. Est-ce que je sais d'où cette bague provient précisément? Pendant la guerre, beaucoup de bagues ont changé de propriétaire, au su ou non du propriétaire même. Mais à la guerre, comme à la guerre. Il nous est venu de la Saxe, plus d'une bague, par dessus les frontières. Rendez-la moi, noble demoiselle, rendez-la moi.

FRANÇOISE. Répondez d'abord : de qui la tenez-vous?

L'AUBERGISTE. D'un homme que je ne puis croire capable d'une telle chose; d'un homme excellent du reste.

MINNA. De l'homme le meilleur qu'il y ait sous le soleil, si vous l'avez reçue de son propriétaire... Vite,

amenez-le moi. C'est lui-même, ou du moins, doit-il le connaître.

L'AUBERGISTE. Qui donc? qui donc, noble demoiselle?

FRANÇOISE. N'entendez-vous pas? Notre major!

L'AUBERGISTE. Major? C'est cela, il est major, celui qui a occupé cet appartement avant vous, et de qui je tiens cette bague.

MINNA. Le major de Tellheim?

L'AUBERGISTE. De Tellheim, oui. Le connaissez-vous?

MINNA. Si je le connais? Il est ici? Tellheim est ici? C'est lui, lui qui a habité cet appartement? C'est lui, lui qui vous a engagé cette bague? Comment est-il tombé dans un tel embarras? Où est-il? Il est votre débiteur? Françoise, apporte la cassette. Ouvre-la! (*Françoise la pose sur la table et l'ouvre.*) Que vous doit-il? A qui doit-il encore? Amenez-moi tous ses créanciers. Voici de l'argent; voilà des billets de banque. Tout cela est à lui.

L'AUBERGISTE. En croirai-je mes oreilles?

MINNA. Où est-il? Où est-il?

L'AUBERGISTE. Il y a une heure, il était encore ici.

MINNA. Vilain homme, comment avez-vous pu être à son égard, si mauvais, si dur, si cruel?

L'AUBERGISTE. Que Votre Grâce daigne me pardonner!...

MINNA. Vite, sur l'heure, trouvez-le moi.

L'AUBERGISTE. Son domestique est peut-être encore ici. Votre Grâce désire-t-elle que j'aille à sa recherche?

MINNA. Si je le désire? Hâtez-vous, courez; c'est à cette condition seulement que j'oublierai combien vous vous êtes mal conduit à son égard.

FRANÇOISE. Preste, monsieur l'aubergiste! Vite, dehors, dehors! (*Elle le pousse hors de la chambre.*)

SCÈNE III

Minna de BARNHELM, FRANÇOISE

MINNA. Je l'ai retrouvé, Françoise! Entends-tu, je l'ai retrouvé! Je ne me sens pas de joie. Mais réjouis-toi donc avec moi, ma chère Françoise. Sans doute, pourquoi te réjouirais-tu? Cependant, il le faut, il faut que tu te réjouisses avec moi. Viens, chère, je veux te faire un cadeau, afin que tu puisses te réjouir avec moi. Parle, Françoise, que faut-il te donner? Parmi mes affaires, qu'est-ce qui te plaît? qu'aimerais-tu le mieux? prends ce que tu voudras, mais réjouis-toi. Je vois bien que tu ne prendras rien. Attends! (*Elle fouille dans la cassette.*) Tiens, chère Françoise; (*Elle lui donne de l'argent.*) achète-toi ce que tu préféreras. Demande, si cela ne suffit pas. Mais réjouis-toi avec moi. C'est si triste de se réjouir seule. Eh bien, prends donc...

FRANÇOISE. Ce serait vous voler, mademoiselle. Vous êtes ivre, ivre de joie...

MINNA. Petite, j'ai l'ivresse querelleuse : prends, ou... (*Elle lui met l'argent dans la main.*) Et si tu hésites! Attends, pendant que j'y pense... (*Elle prend encore de l'argent dans la cassette.*) Ceci, chère Françoise, pour le premier soldat blessé qui s'adresse à nous, mets-le de côté...

SCÈNE IV

L'aubergiste, MINNA, FRANÇOISE

MINNA. Eh bien, viendra-t-il?
L'AUBERGISTE. Quel garçon désagréable et impoli!
MINNA. Qui?

L'AUBERGISTE. Son domestique. Il se refuse à l'aller chercher.

FRANÇOISE. Amenez-nous donc ce faquin-là. Je connais tous les domestiques du major. Qui est-il, celui-là?

MINNA. Amenez-le-nous sur-le-champ. Aussitôt qu'il nous aura vues, il ira chercher son maître. (*L'aubergiste sort.*)

SCENE V

MINNA, FRANÇOISE

MINNA. Je ne peux plus attendre. Mais, Françoise, tu es toujours aussi froide. Tu ne veux donc pas te réjouir avec moi?

FRANÇOISE. Je le voudrais de tout mon cœur, mais...

MINNA. Mais?...

FRANÇOISE. Nous avons retrouvé l'homme : mais dans quelle situation? D'après tout ce que nous avons appris de lui, ses affaires vont mal. Il est malheureux. Cela m'attriste.

MINNA. Cela t'attriste? — Laisse-moi t'embrasser pour ce mot-là, ma bonne camarade! Je ne l'oublierai jamais... Je ne suis qu'amoureuse, et toi, tu es bonne.

SCÈNE VI

L'AUBERGISTE, JUSTE, LES PRÉCÉDENTES

L'AUBERGISTE. J'ai eu de la peine à l'amener.

FRANÇOISE. Un visage étranger! Je ne le connais pas.

MINNA. Mon ami, êtes-vous au major de Tellheim?

JUSTE. Oui.

MINNA. Où est votre maître?

JUSTE. Il n'est pas ici.

MINNA. Mais vous savez où le trouver?

JUSTE. Oui.

MINNA. Ne voulez-vous pas l'aller chercher sur-le-champ?

JUSTE. Non.

MINNA. Vous me causeriez un grand plaisir.

JUSTE. Ah!

MINNA. Et vous rendriez service à votre maître.

JUSTE. Peut-être que non.

MINNA. Qu'est-ce qui vous fait supposer cela?

JUSTE. N'êtes-vous pas la dame étrangère qui l'a fait ce matin complimenter?

MINNA. Si.

JUSTE. Alors, j'ai raison.

MINNA. Votre maître sait-il mon nom?

JUSTE. Non; mais il ne peut pas plus supporter les dames trop polies. que les aubergistes trop grossiers.

L'AUBERGISTE. Est-ce à moi que cela s'adresse?

JUSTE. Oui.

L'AUBERGISTE. N'en faites donc pas porter la peine à la noble demoiselle; et allez vite chercher votre maître.

MINNA. (*A Françoise.*) Françoise, donne-lui quelque chose.

FRANÇOISE. (*Elle veut mettre de l'argent dans la main de Juste.*) Ce n'est pas gratis que nous réclamons vos services.

JUSTE. Et moi, je ne veux pas de votre argent, sans l'avoir desservi.

FRANÇOISE. Donnant, donnant!

JUSTE. Impossible! Mon maître m'a donné l'ordre de déménager. C'est ce que je fais en ce moment : aussi vous prierai-je de ne pas me retenir. Quand j'aurai fini, je veux bien lui dire qu'on le demande ici. Il est au café, à côté; et s'il n'a rien de mieux à faire, il pourra bien venir. (*Il veut s'en aller.*)

FRANÇOISE. Mais attendez donc. Mademoiselle est la sœur du major.

MINNA. Oui, oui, sa sœur.

JUSTE. Je sais bien que le major n'a pas de sœur. Il m'a envoyé deux fois en six mois, dans sa

famille, en Courlande. Ah! oui! il y a plusieurs espèces de sœurs...

FRANÇOISE. Insolent!

JUSTE. Ne faut-il pas l'être, pour que les gens vous laissent aller. (*Il sort.*)

FRANÇOISE. C'est un maroufle.

L'AUBERGISTE. Je vous le disais bien. Mais, laissez-le. Je sais maintenant où est son maître. Je cours à l'instant le chercher moi-même. — Seulement, noble demoiselle, je vous prie très humblement de m'excuser auprès de M. le major, d'avoir été assez malheureux pour offenser, contre ma volonté, un homme de son mérite...

MINNA. Allez vite, monsieur l'aubergiste. Je me charge de tout réparer. (*L'aubergiste sort.*) Françoise, cours après lui : il ne faut pas qu'il lui dise mon nom. (*Françoise suit l'aubergiste.*)

SCÈNE VII

MINNA, FRANÇOISE

MINNA. (*Seule.*) Je l'ai retrouvé!... Suis-je seule?... Je ne veux pas être seule en vain. (*Elle joint les mains.*) Je ne suis pas seule non plus. (*Elle lève les yeux au ciel.*) Une seule pensée de reconnaissance vers Dieu est la plus fervente prière!... Je l'ai retrouvé! (*Elle étend les bras.*) Que de bonheur! que de joie! Qu'est-ce que le Créateur pourrait voir avec plus de plaisir qu'une créature dans la joie! (*Entre Françoise.*) Tu es de retour, Françoise? Tu le plains? Moi, je ne le plains pas. Le malheur a du bon. Peut-être le Ciel lui a-t-il tout pris, pour qu'en moi il retrouve tout.

FRANÇOISE. Il sera ici dans un clin d'œil... Vous êtes encore en négligé, mademoiselle. Si vous vous habilliez tout de suite?

MINNA. Laisse donc, je te prie. Il me verra à l'avenir plus souvent ainsi que parée.

FRANÇOISE. Oh ! vous vous connaissez, mademoiselle.

MINNA. (*Après un court silence.*) Vraiment, petite, tu as encore trouvé cela.

FRANÇOISE. Quand on est belle, on l'est bien plus sans parure.

MINNA. Encore faut-il être belle ?... Mais il est peut-être nécessaire de se croire belle... Non, pourvu que pour lui, pour lui seul, je sois belle... Françoise, si toutes les femmes sont telles que je me sens maintenant, ce sont de bizarres créatures, tendres et fières, vertueuses et frivoles, étourdies et pieuses... Tu ne dois pas me comprendre? Je ne comprends pas bien moi-même... La joie enivre, égare...

FRANÇOISE. Calmez-vous, mademoiselle, j'entends venir.

MINNA. Me contenir ? Le recevoir avec calme ?

SCÈNE VIII

DE TELLHEIM, L'AUBERGISTE, LES PRÉCÉDENTES

DE TELLHEIM. (*Il entre, et, aussitôt qu'il aperçoit Minna, il s'élance vers elle.*) Ah ! Ma Minna !

MINNA. (*Courant à lui.*) Ah ! mon Tellheim !

DE TELLHEIM. (*Il s'arrête et recule.*) Pardonnez-moi, mademoiselle... je ne m'attendais pas à rencontrer ici mademoiselle de Barnhelm.

MINNA. Vous ne pouviez pas vous y attendre si peu ?... (*Tandis qu'elle s'approche de lui, il recule encore davantage.*) Que je vous pardonne d'être encore votre Minna? Vous pardonne plutôt le Ciel de ce que je suis encore mademoiselle de Barnhelm !

DE TELLHEIM. Mademoiselle... (*Il regarde fixement l'aubergiste, et hausse les épaules.*)

MINNA. Monsieur... (*Elle remarque l'aubergiste, et fait un signe à Françoise.*)

DE TELLHEIM. Si nous ne nous trompons pas des deux côtés...

FRANÇOISE. Eh! monsieur l'aubergiste, qui nous amenez-vous là? Venez vite, allons chercher le vrai.

L'AUBERGISTE. N'est-ce pas le vrai? Oh! que si!

FRANÇOISE. Que non pas! Venez vite, je n'ai pas encore dit bonjour à votre jeune fille.

L'AUBERGISTE. Oh! c'est beaucoup d'honneur... *(Il ne change pas de place.)*

FRANÇOISE. (*Le prenant par le bras.*) Venez, nous ferons la carte du dîner. Venez me faire voir ce que nous aurons...

L'AUBERGISTE. Vous aurez : d'abord...

FRANÇOISE. Silence, silence! Si mademoiselle savait dès maintenant ce qu'elle aura à dîner, cela lui couperait l'appétit. Venez me le dire, à moi toute seule. *(Elle l'entraîne.)*

SCÈNE IX

DE TELLHEIM, MINNA

MINNA. Maintenant, nous trompons-nous encore?

DE TELLHEIM. Plût au Ciel! Mais il n'y a que vous qui vous trompiez.

MINNA. Que de cérémonies! Ce que nous avons à nous dire, chacun peut l'entendre.

DE TELLHEIM. Vous ici? Qu'y venez-vous chercher, mademoiselle?

MINNA. Plus rien. (*Allant à lui, les bras ouverts.*) Tout ce que je venais chercher, je l'ai trouvé.

DE TELLHEIM. (*Reculant.*) Vous veniez chercher un homme heureux, un homme digne de votre amour et vous trouvez... un homme misérable.

MINNA. Ne m'aimez-vous plus? Ou en aimez-vous une autre?

DE TELLHEIM. Ah! qui vous a jamais aimée, mademoiselle, ne saurait en aimer une autre après vous.

MINNA. Vous ne délivrez mon âme que d'un seul aiguillon. Car, si j'ai perdu votre cœur, que m'importe

que ce soit l'indifférence ou des charmes plus puissants qui me l'aient fait perdre? Vous ne m'aimez plus, et vous n'en aimez pas d'autre? Homme malheureux de ne rien aimer au monde!

DE TELLHEIM. Cela est juste, mademoiselle; le malheureux ne doit plus rien aimer au monde. Depuis que le bon sens et la nécessité me font une loi d'oublier Minna de Barnhelm; quelle peine j'ai eu à m'imposer! Enfin je commençais à espérer que mes efforts ne seraient pas éternellement inutiles... et vous paraissez, mademoiselle...

MINNA. Ai-je bien compris? Arrêtez, monsieur; voyez donc où nous sommes, avant de nous tromper davantage... Voulez-vous répondre à une seule question?

DE TELLHEIM. A toutes, mademoiselle.

MINNA. Voulez-vous, sans phrases et sans détours, me répondre sèchement : oui ou non.

DE TELLHEIM. Oui... si je le puis.

MINNA. Vous le pouvez... Donc, malgré toute la peine que vous vous êtes donnée pour m'oublier, m'aimez-vous encore, Tellheim?

DE TELLHEIM. Cette demande, mademoiselle...

MINNA. Vous avez promis de répondre simplement : oui ou non.

DE TELLHEIM. Et j'ai ajouté : si je le puis.

MINNA. Vous le pouvez; vous devez savoir ce qui se passe dans votre cœur... M'aimez-vous encore, Tellheim? — Oui ou non?

DE TELLHEIM. Si mon cœur...

MINNA. Oui ou non?

DE TELLHEIM. Eh bien! Oui.

MINNA. Oui?

DE TELLHEIM. Oui, oui... seulement...

MINNA. Patience!... Vous m'aimez encore, cela me suffit, à moi. — Ai-je dit cela d'un ton en rapport avec le vôtre, mélancolique, émouvant?... Mais je reprends mon ton ordinaire. — Eh bien, mon cher malheureux, vous m'aimez encore, vous retrouvez votre Minna, et vous êtes malheureux? Écoutez donc quelle créature

présomptueuse et sotte c'était... c'est, que votre Minna... Elle rêvait, elle rêve qu'elle est tout votre bonheur... Vite, racontez-lui vos malheurs, qu'elle puisse savoir ce qui l'emporte sur elle. Allons...

DE TELLHEIM. Mademoiselle, je ne suis pas habitué à étaler mes souffrancs.

MINNA. Très bien. Je ne saurais rien non plus dans un soldat, qui pût moins me plaire que des lamentations. Mais il y a une manière froide et sans apprêt de raconter ses hauts faits et ses malheurs.

DE TELLHEIM. Au fond, ce n'en est pas moins se vanter et se plaindre.

MINNA. Oh! mon bel ergoteur, vous ne deviez donc pas non plus vous dire malheureux. Il fallait entièrement vous taire, où il faut tout dire...

DE TELLHEIM. Eh bien, écoutez-moi. mademoiselle. — Vous m'appelez Tellheim : c'est bien mon nom. — Mais vous pensez que je suis le Tellheim que vous avez connu dans votre pays; cet homme florissant, plein d'orgueil, d'ambition, le corps vigoureux, l'âme forte; devant qui s'ouvraient les chemins de l'honneur et de la félicité; qui, s'il n'était pas encore digne de votre cœur et de votre main, osait espérer de jour en jour en devenir plus digne. Ce Tellheim, je ne le suis pas plus à présent que je ne suis mon père... Tous les deux sont morts. Je suis Tellheim, l'officier congédié, flétri dans son honneur, Tellheim, l'estropié, le mendiant. C'est au premier, mademoiselle, que vous vous êtes promise; voulez-vous tenir votre parole, à celui-ci?

MINNA. Cela tourne au tragique! — Toutefois, monsieur, jusqu'à ce que je retrouve ce premier Tellheim-là, je suis affolée de tous les Tellheim, et il faut nécessairement que celui-ci me tire d'embarras. Ta main, cher mendiant! (*Elle lui prend la main.*)

DE TELLHEIM. C'en est trop!... (*De l'autre main, il se cache le visage dans son chapeau, et s'éloigne d'elle.*) Où suis-je?... Laissez-moi, mademoiselle... Votre bonté me torture!... Laissez-moi.

MINNA. Qu'avez-vous? Où voulez-vous aller?

DE TELLHEIM. M'éloigner.

MINNA. Vous éloigner? (*Elle met la main de Tellheim sur son cœur.*) Oh! rêveur!

DE TELLHEIM. Le désespoir me jettera mort à vos pieds.

MINNA. Vous éloigner?

DE TELLHEIM. M'éloigner, afin de ne jamais, jamais vous revoir — c'est résolu, oui, c'est fermement résolu — afin de ne commettre aucun acte indigne... afin de ne vous faire aucune imprudence... Laissez-moi, Minna. (*Il s'arrache à son étreinte.*)

MINNA. (*Le suivant*). Minna vous abandonner? Tellheim! Tellheim!

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

Lieu de la scène : La salle de l'auberge

SCÈNE PREMIÈRE

JUSTE

JUSTE. (*Une lettre à la main*). Me faut-il donc venir encore une fois dans cette maudite maison!... C'est un poulet de mon maître à la demoiselle, qui se prétend sa sœur. Pourvu qu'il ne se trouve rien là. Le factage des lettres n'aurait pas de cesse. Ça m'irait bien d'être débarrassé de la corvée, mais ça ne me va pas autant d'entrer dans cet appartement. — Les femmes questionnent tant, et j'aime si peu à répondre! — Ah! la porte s'ouvre. A souhait! La petite matoise de chambrière!

FRANÇOISE. (*A la cantonade.*) N'ayez aucun souci. Je ferai le guet. (*Apercevant Juste.*) Voici déjà du nouveau. Mais, avec cette brute, il n'y a rien à faire.

SCÈNE II

FRANÇOISE. JUSTE

JUSTE. Votre serviteur.

FRANÇOISE. Je ne voudrais pas d'un tel serviteur.

JUSTE. Là, là, pardonnez-moi cette manière de parler. J'apporte un billet de mon maître pour votre maî-

tresse, la noble demoiselle... sa sœur... n'est-ce pas ainsi? Sa sœur.

FRANÇOISE. Donnez. (*Elle lui arrache la lettre des mains.*)

JUSTE. Soyez assez bonne, vous fait dire mon maître, pour la remettre. Ensuite soyez assez bonne, vous fait dire mon maître, — je vous le répète, afin que vous n'alliez pas croire que, moi, je vous demande quelque chose...

FRANÇOISE. Après?

JUSTE. Mon maître entend les affaires. Il sait que, pour arriver aux demoiselles, il faut s'adresser aux filles de chambre. — à ce que je m'imagine, — la jeune fille aura donc la bonté, lui fait dire mon maître, de lui permettre de lui demander s'il pourrait avoir le plaisir de l'entretenir, un petit quart d'heure.

FRANÇOISE. Moi?

JUSTE. Pardonnez-moi, si je vous donne un titre qui ne vous convient pas. — Oui, vous! — Seulement un mignon petit quart d'heure; mais seule, toute seule, toute seule, en tête à tête, entre quatre yeux. Il aurait quelque chose de très important à vous dire.

FRANÇOISE. Bien! Moi aussi, j'ai beaucoup de choses à lui dire. Qu'il vienne : je serai à ses ordres.

JUSTE. Mais, quand peut-il venir? Quel moment vous convient le mieux? Sur la brune?

FRANÇOISE. Que voulez-vous dire là? — Votre maître peut venir à l'heure qu'il préférera, et sur ce, filez.

JUSTE. De grand cœur. (*Il veut s'en aller.*)

FRANÇOISE. Écoutez donc : un mot : — Où sont les autres domestiques du major?

JUSTE. Les autres? D'un côté, de l'autre, partout.

FRANÇOISE. Où est Wilhelm?

JUSTE. Le valet de chambre? Le major le laisse voyager.

FRANÇOISE. Ah! et Philippe, où est-il?

JUSTE. Le chasseur? Monsieur l'a donné à quelqu'un pour l'employer.

FRANÇOISE. Cela se comprend, puisqu'il n'a plus de chasses. — Mais, Martin?

JUSTE. Le cocher? Il est parti à cheval.

FRANÇOISE. Et Fritz?

JUSTE. Le coureur? Il a pris de l'avancement.

FRANÇOISE. Où étiez-vous donc, vous, quand le major était chez nous en quartier d'hiver en Thuringe? N'étiez-vous pas encore à son service?

JUSTE. Pardon, j'étais son goujat, mais j'étais malade à l'ambulance.

FRANÇOISE. Et maintenant vous êtes?

JUSTE. Son *Michel-Morin* : son valet de chambre et son chasseur, son coureur et son goujat.

FRANÇOISE. Il faut que je l'avoue : pour éloigner tant de gens braves et capables, pour garder justement le plus mauvais serviteur du monde, je voudrais bien savoir ce qu'il a trouvé en vous...

JUSTE. Peut-être rien autre chose qu'un honnête garçon.

FRANÇOISE. Cela n'empêche pas d'être peu de chose, quand on n'est qu'honnête. Wilhelm était un autre homme, et cependant le maître le fait voyager.

JUSTE. Oui... parce qu'il ne peut pas l'en empêcher.

FRANÇOISE. Comment cela?

JUSTE. Oh! Wilhelm retirera tous les honneurs possibles de ses voyages. Il a avec lui toute la garde-robe du maître.

FRANÇOISE. Quoi? Il ne s'est pourtant pas enfui avec cette garde-robe?

JUSTE. C'est ce qu'on ne peut pas précisément dire. Mais quand nous avons quitté Nuremberg, il s'est contenté de ne pas nous suivre avec la garde-robe.

FRANÇOISE. Oh! le fripon.

JUSTE. C'était un homme complet. Il savait friser, raser et parler... et charmer. N'est-il pas vrai?

FRANÇOISE. Mais le chasseur, à la place du major, je ne l'aurais pas renvoyé. S'il ne lui était plus utile, comme chasseur, au moins était-ce un garçon entendu. A qui l'a-t-il donc donné?

JUSTE. Au commandant de Spandau.

FRANÇOISE. De la forteresse? La chasse sur les remparts ne doit pas être considérable.

JUSTE. Aussi Philippe ne chasse-t-il plus.

FRANÇOISE. Que fait-il donc?

JUSTE. Il traîne le boulet.

FRANÇOISE. Il traîne le boulet?

JUSTE. Rien que pour trois ans. Il avait organisé un petit complot dans la compagnie du maître : il s'agissait avec six hommes de passer au travers des avant-postes.

FRANÇOISE. J'en suis atterrée ; le scélérat!

JUSTE. Oh! c'était un garçon capable, un chasseur qui à cinquante lieues à la ronde, par forêts et marais, connaissait toutes les pistes, toutes les passées. Et un tireur!

FRANÇOISE. Bien, mais au moins le major a-t-il encore son cocher?

JUSTE. Ai-je dit cela?

FRANÇOISE. Je le pensais, puisque vous avez dit que Martin était parti à cheval. Il reviendra donc?

JUSTE. Le pensez-vous?

FRANÇOISE. Où donc est-il allé à cheval?

JUSTE. Il y aura tout à l'heure deux mois et demi, qu'il est parti sur le dernier cheval du maître... pour aller au gué.

FRANÇOISE. Et il n'est pas encore de retour? Oh! le gibier de potence!

JUSTE. Peut-être s'est-il noyé dans le gué, ce brave cocher!... C'était un fameux cocher! Il avait conduit pendant dix années à Vienne. Quand les chevaux étaient lancés à pleine course, il n'avait qu'à faire : ho! et ils s'arrêtaient aussitôt comme des murailles. Et puis c'était un fin maquignon.

FRANÇOISE. Maintenant l'avancement du coureur m'inquiète.

JUSTE. A tort, à tort; il a trouvé ce qu'il méritait. Il est passé tambour dans un régiment de la garnison.

FRANÇOISE. Je le pensais.

JUSTE. Fritz s'était accroché à une femme de débauche, il découchait toutes les nuits, il faisait partout des dettes au nom du maître et mille tours infâmes. Bientôt le major vit qu'il faisait tous ses efforts pour arriver à se faire... (*Il indique par un geste la pendaison.*) Le major le remit dans le bon chemin.

FRANÇOISE. Oh! le polisson!

JUSTE. Mais c'était un parfait coureur, c'est certain. Quand le maître lui donnait cinquante pas d'avance, il ne pouvait, avec son meilleur coureur, le rejoindre. Au contraire, Fritz pourrait donner mille pas d'avance sur lui à la potence, que je gagerais ma tête qu'il la rattraperait. Mais ils étaient tous vos bons amis, n'est-ce pas, jeune fille? Le Wilhelm et le Philippe, le Martin et le Fritz. — Maintenant, Juste vous salue. (*Il sort.*)

SCÈNE III

FRANÇOISE, puis L'AUBERGISTE

FRANÇOISE. (*Elle le regarde avec tristesse s'éloigner.*) Je mérite la morsure. — Juste, merci. — J'avais mis trop bas la probité. — Je n'oublierai pas la leçon... Ah! malheureux major! (*Elle se retourne pour rentrer dans l'appartement de sa maîtresse: en ce moment arrive l'aubergiste.*)

L'AUBERGISTE. Attendez donc, ma belle enfant.

FRANÇOISE. Je n'ai pas le temps, monsieur l'aubergiste.

L'AUBERGISTE. Un petit instant... Encore aucune nouvelle du major? Il serait impossible qu'il fût parti.

FRANÇOISE. Pourquoi?

L'AUBERGISTE. La noble demoiselle ne vous a-t-elle rien raconté? Lorsque je vous laissai, ma belle enfant, dans la cuisine, le hasard me ramena ici dans la salle.

FRANÇOISE. Le hasard, ou l'envie de vous mettre un peu aux écoutes.

L'AUBERGISTE. Eh! mon enfant, comment pouvez-

vous penser cela de moi? Rien ne serait plus mal chez un aubergiste que la curiosité. J'arrivais, lorsque s'ouvrit tout à coup la porte de la noble demoiselle. Le major se précipita dehors; la demoiselle après lui : tous deux avec une émotion, avec des regards, dans une attitude... qu'il eût fallu voir. Elle le saisit, il s'arrache de ses mains; elle le saisit de nouveau : — « Tellheim! » — « Mademoiselle, laissez-moi. » — « Où allez-vous? » — Il l'entraîne ainsi jusqu'à l'escalier. Je craignais déjà qu'il ne la fît culbuter jusqu'en bas. Mais il se dégagea encore une fois. La demoiselle s'arrête sur la première marche; le regarde, l'appelle en se tordant les mains. Elle se retourne, court à la fenêtre; de la fenêtre à l'escalier; de l'escalier, çà et là, dans la salle. J'étais là; elle passe trois fois près de moi, sans me voir. Enfin, elle me vit; mais, Dieu me pardonne! je crois qu'elle me prit pour vous, mon enfant. — « Françoise, s'écria-t-elle, en fixant les yeux sur moi, suis-je heureuse maintenant? » — Ensuite, regardant fixement le plancher, de nouveau : — « Suis-je heureuse maintenant? » — Puis elle essuya ses yeux pleins de larmes, elle sourit et me dit encore : — « Suis-je heureuse maintenant? » — En vérité, je ne savais où j'en étais. Elle courut vers sa porte, et, se retournant encore une fois, me dit : — « Mais viens donc, Françoise, sur qui te lamentes-tu? » — En même temps elle rentra.

FRANÇOISE. Oh! monsieur l'aubergiste, vous aurez rêvé?

L'AUBERGISTE. Rêvé? Que non pas, ma belle enfant : on ne rêve pas des détails si précis. Je donnerais beaucoup, — quoique je ne suis pas curieux, — cependant je donnerais beaucoup pour en avoir la clef.

FRANÇOISE. La clef? La clef de notre porte? monsieur l'aubergiste, elle est en dedans; nous l'avons mise en dedans pour la nuit; nous sommes peureuses.

L'AUBERGISTE. Il ne s'agit pas de cette clef-là. Je veux parler, ma belle enfant, de la clef, c'est à dire de l'explication, de la corrélation précise des choses que j'ai vues...

FRANÇOISE. Ah bah! Adieu, monsieur l'aubergiste. Dînerons-nous bientôt, monsieur l'aubergiste?

L'AUBERGISTE. Ma belle enfant, il ne faut pas que j'oublie ce que j'avais précisément à vous dire.

FRANÇOISE. Tout de suite? Impossible, mais bientôt.

L'AUBERGISTE. La noble demoiselle a toujours ma bague : je dis la mienne...

FRANÇOISE. Elle n'est pas perdue pour vous.

L'AUBERGISTE. Je n'ai aucune inquiétude; je veux seulement vous en faire souvenir. Voyez-vous, je ne veux plus la reprendre. Je puis bien mettre la bague sur le compte de mademoiselle, puisque je sais d'où elle provient, et que je vois clairement qu'elle lui appartient. Elle est au mieux placée, dans ses mains. Je ne la veux pas reprendre, et je mettrai simplement sur le compte de la noble demoiselle, les cent pistoles que j'ai prêtées sur la bague. N'est-ce pas cela, ma belle enfant?

SCÈNE IV

PAUL WERNER, FRANÇOISE, L'AUBERGISTE

WERNER. Tiens, c'est l'aubergiste.

FRANÇOISE. Cent pistoles? J'aurais cru que ce n'était que quatre-vingts.

L'AUBERGISTE. De vrai, quatre-vingt-dix, quatre-vingt-dix seulement! C'est entendu, ma belle enfant, c'est entendu.

FRANÇOISE. Tout cela s'arrangera, monsieur l'aubergiste.

WERNER. (*Il s'approche et frappe sur l'épaule de Françoise.*) Chère petite! Chère petite!

FRANÇOISE. (*Effrayée.*) Hé!

WERNER. Ne vous effrayez pas... Chère petite, chère petite, je vois que vous êtes jolie et peut-être étrangère... Et les jolies personnes étrangères, on doit les

avertir... Chère petite, chère petite, prenez garde à cet homme. (*Il montre l'aubergiste.*)

L'AUBERGISTE. Ah! quelle joie imprévue! monsieur Paul Werner. Soyez le bienvenu, le bienvenu chez nous! Êtes-vous donc toujours le gaillard, le plaisant, l'estimable Werner?... Vous devez prendre garde à moi, ma belle enfant? Ha! ha! ha!...

WERNER. Éloignez-vous de lui, partout où vous le rencontrerez sur votre chemin.

L'AUBERGISTE. De moi? de moi?... Je serais donc si dangereux!... Ha! ha! ha!... Entendez-vous, ma belle enfant? Comment trouvez-vous cette plaisanterie?

WERNER. Votre platitude vous fera donc toujours voir de la plaisanterie, là où l'on vous dit la vérité.

L'AUBERGISTE. La vérité. Ha! ha! ha!... Toujours mieux, n'est-il pas vrai, ma belle enfant? Ce gars entend la plaisanterie! Moi, dangereux!... Moi... A la bonne heure, il y a vingt ans; oui, oui, ma belle enfant, alors j'étais dangereux (beaucoup pourraient en parler); mais, à présent...

WERNER. Oh! le triple fou de barbon!

L'AUBERGISTE. C'est comme cela! En devenant vieux, nous devenons inoffensifs. Cela vous arrivera, monsieur Werner.

WERNER. Parbleu! (*A Françoise.*) Ma chère petite, vous avez assez d'intelligence pour supposer que je n'ai pas voulu un seul instant parler de ces dangers-là. Ce démon-là l'a quitté, mais en son lieu et place, il en est entré en lui sept autres...

L'AUBERGISTE. L'entendez-vous? L'entendez-vous? Comme il sait tourner cela!... Ce sont plaisanteries sur plaisanteries, et sans cesse du nouveau. Ah! c'est un homme délicieux que monsieur Paul Werner! (*A Françoise, comme à l'oreille.*) Un homme qui a du bien et qui est célibataire! Il a, à trois lieues d'ici, un joli héritage. Il a rapporté de la guerre du butin. Il était maréchal-des-logis de notre monsieur le major. Oh! c'est un ami de notre monsieur le major; un ami, qui pour lui se ferait tuer!...

WERNER. Oui, et en voilà un ami de mon major ! En voilà un que le major devrait bien faire pendre !

L'AUBERGISTE. Quoi? Qu'est-ce?... Assez, monsieur Werner, ce n'est pas là une bonne plaisanterie. Je ne suis pas un ami de monsieur le major?... Non, je n'entends pas plaisanterie là-dessus.

WERNER. Juste m'a raconté de jolies choses.

L'AUBERGISTE. Juste? Je supposais bien que c'était lui qui parlait par votre bouche. Juste est un mauvais, un vilain gars. Mais voici une belle enfant qui peut parler, qui peut dire si je ne suis pas un ami de monsieur le major; si je ne lui ai pas rendu un service. Et pourquoi ne serais-je pas son ami?... N'est-il pas un homme de mérite? Il est vrai qu'il a eu le malheur d'être congédié; mais qu'est-ce que cela fait? Le roi ne peut pas connaître tous les hommes de mérite, et, quand il les connaîtrait tous, il ne pourrait pas tous les récompenser.

WERNER. Cela s'appelle, tudieu! parler... Mais Juste... certainement Juste n'est pas un être très important, mais ce n'est pourtant pas un menteur, et, si c'était vrai, ce qu'il m'a dit...

L'AUBERGISTE. Je ne veux pas du témoignage de Juste. Comme je vous ai dit : cette belle enfant peut parler. (*A Françoise, à l'oreille.*) Vous savez, mon enfant : la bague! Racontez donc cela à monsieur Werner, pour qu'il apprenne à mieux me connaître. Et afin que vous ne sembliez pas ne parler que pour me plaire, je vous laisse. Je vous laisse, je m'en vais. Mais, monsieur Werner, vous me redirez si Juste n'est pas un vilain calomniateur. (*Il sort.*)

SCÈNE V

Paul WERNER, FRANÇOISE

WERNER. Ma petite, vous connaissez donc mon major?

FRANÇOISE. Le major de Tellheim? Que oui, que je le connais cet homme d'honneur!

WERNER. N'est-ce pas que c'est un homme d'honneur? L'aimez-vous bien?

FRANÇOISE. Du fond de mon cœur.

WERNER. Vraiment? Voyez-vous, ma petite; maintenant vous me paraissez encore une fois aussi jolie. Mais quels sont donc les services que l'aubergiste prétend avoir rendus à notre major?

FRANÇOISE. Je n'en sais, ma foi, rien; à moins qu'il ne s'attribue le bien qui est résulté, d'une façon heureuse, de sa coquinerie.

WERNER. Ainsi ce que Juste m'a dit, serait donc vrai? (*Du côté par lequel l'aubergiste est sorti.*) Tu as de la chance d'être parti... Il l'a donc réellement déménagé de son appartement? A un tel homme, jouer un tel tour, parce que cette cervelle d'âne s'imaginait que le maître n'avait plus d'argent! Le major, plus d'argent!

FRANÇOISE. Ah! Le major a de l'argent!

WERNER. A foison! Il ne sait pas combien il en a. Il ne sait pas qui lui en doit. Moi-même, je lui en dois et je lui apporte un vieux petit reste de compte. Voyez, petite, voilà dans cette petite bourse (*Il tire une bourse d'une de ses poches.*) cent louis d'or; et dans ce petit rouleau (*Il tire un rouleau de l'autre poche.*) voici cent ducats. Tout cela est à lui.

FRANÇOISE. Vraiment? Mais pourquoi le major emprunte-t-il sur gage? Il a engagé une bague...

WERNER. Engagé? Ne croyez pas cela. Peut-être aura-t-il voulu se débarrasser de quelque guenille.

FRANÇOISE. Non, ce n'était pas une guenille, mais

une bague de grand prix, qu'il avait reçue d'une main chère.

WERNER. C'est peut-être même à cause de cela. D'une main chérie ! Oui, oui, cela vous rappelle souvent des choses qu'on n'aime pas à se rappeler... Alors on l'ôte de dessous ses yeux.

FRANÇOISE. Vous dites ?

WERNER. Il arrive au soldat en quartier d'hiver, des choses suprenantes. Alors il n'a rien à faire, et il prend soin de lui, et il noue bientôt par désœuvrement, des relations, qu'il n'entend nouer que pour l'hiver et que la bonne âme avec laquelle il les noue, s'imagine nouées pour la vie. Vite, on lui glisse au doigt quelque jolie bague, sans que le soldat sache lui-même comment cela en est venu là. Et souvent il donnerait volontiers le doigt avec la bague, pour ravoir sa liberté.

FRANÇOISE. Et vous pensez qu'il en serait ainsi arrivé au major ?

WERNER. Parbleu ! Ça se passait particulièrement ainsi en Saxe... Et il aurait eu dix doigts à chaque main, qu'il les aurait eus tous les vingt couverts de bagues.

FRANÇOISE. (*A part.*) Voici bien une autre chanson, et cela mérite plus ample information... monsieur le franc-tenancier, ou, monsieur le maréchal-des-logis...

WERNER. Petite, avec votre permission, je prefère, monsieur le maréchal-des-logis.

FRANÇOISE. Donc, monsieur le maréchal-des-logis, voici un billet de votre major à ma maîtresse. Je le porte, et je reviens à l'instant. Veuillez avoir la bonté de m'attendre ici. J'aurais grand plaisir à causer avec vous.

WERNER. Aimez-vous à causer, petite? Alors, c'est entendu. Allez, j'aime aussi à causer, je vous attends.

FRANÇOISE. Eh bien ! Attendez-moi. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI

Paul WERNER

WERNER. Elle me revient, la petite soubrette! Mais je n'aurais pas dû lui promettre d'attendre. Il serait plus important peut-être que je cherchasse le major. — Il ne veut pas de mon argent, et il aime mieux engager. Je le reconnais là. Il me vient à l'esprit une idée. Lorsque je vins, il y a quinze jours, ici, j'allai rendre visite à la veuve du capitaine Marloff. La pauvre femme était malade, et se lamentait de ce que son mari fût resté débiteur envers le major, d'une somme de quatre cents écus, qu'elle ne savait comment payer. Je voulais retourner aujourd'hui la voir... je voulais lui dire qu'aussitôt que j'aurais reçu l'argent de mon petit bien, je pourrais lui prêter cinq cents écus. Il me faut bien mettre une partie de mon argent en sûreté, si les choses ne vont pas bien en Perse. Mais elle était déjà partie, et certainement elle n'aura pas pu payer le major... Bon! voici ce que je ferai, et le plus tôt sera le mieux... La petite soubrette ne pourra m'en vouloir; je ne puis pas attendre. *(Il sort tout pensif, et manque heurter le major qui vient en sens opposé.)*

SCÈNE VII

De TELLHEIM, P. WERNER

DE TELLHEIM. Tu es bien songeur, Werner?

WERNER. C'est vous; j'allais vous rendre visite dans votre nouveau quartier.

DE TELLHEIM. Et me rebattre les oreilles de l'aubergiste de l'ancien. Ne songeons plus à cela.

WERNER. Je l'eusse peut-être fait, oui. Mais je vou-

lais surtout vous remercier d'avoir eu la bonté de me garder en dépôt les cent louis d'or. Juste me les a rendus. Bien certainement il m'aurait été agréable que vous pussiez me les garder plus longtemps. Mais vous avez emménagé dans un nouveau logement, que, ni vous, ni moi, nous ne connaissons. Qui sait s'il est sûr. On pourrait vous les y voler; et vous seriez obligé de me les remplacer; car je n'y pourrais rien. A cause de cela, je n'ose plus; franchement, je n'ose vous demander ce service.

DE TELLHEIM. (*Souriant.*) Depuis quand es-tu si prévoyant, Werner?

WERNER. Cela s'apprend seul. Aujourd'hui on ne saurait être trop circonspect pour son argent... Ensuite, j'avais encore quelque chose à vous mander, monsieur le major. C'est de la part de madame Marloff; je sors de chez elle. Son mari est mort, vous devant quatre cents écus : voilà cent ducats qu'elle vous envoie à compte. Elle vous enverra le reste la semaine prochaine. Je suis peut-être bien la cause qu'elle ne vous envoie pas le tout. Car elle me devait aussi, à peu près quatre-vingts écus, et, comme elle supposait que j'étais venu pour les réclamer, — ce qui était d'ailleurs bien vrai, — elle me les donna, après les avoir retirés du rouleau qu'elle avait déjà préparé pour vous. Vous pouvez plus facilement attendre une huitaine de jours vos cent écus, que moi, mon petit denier. — Veuillez les prendre. (*Il lui tend le rouleau de ducats.*)

DE TELLHEIM. Werner!

WERNER. Qu'est-ce? Pourquoi me regardez-vous si fixement? Veuillez donc les prendre, monsieur le major.

DE TELLHEIM. Werner!

WERNER. Qu'avez-vous? Qu'est-ce qui vous irrite?

DE TELLHEIM. (*Amèrement, se frappant le front, et battant le parquet du pied.*) C'est que... les quatre cents écus n'y sont pas entièrement.

WERNER. Mais, mais, monsieur le major, ne m'avez-vous donc pas compris?

DE TELLHEIM. C'est précisément parce que je t'ai

bien compris... Aujourd'hui, les gens les meilleurs sont-ils ceux qui doivent me tourmenter le plus!

WERNER. Que dites-vous?

DE TELLHEIM. Tu n'y es que pour moitié. — Va-t'en, Werner. (*Il repousse la main, dont Werner lui présente les ducats.*)

WERNER. Aussitôt que vous m'aurez délivré de cet argent.

DE TELLHEIM. Si je t'apprenais, Werner, que la veuve de Marloff, ce matin, est venue elle-même chez moi?

WERNER. Ah!

DE TELLHEIM. Et qu'elle ne me doit plus rien?

WERNER. Vrai?

DE TELLHEIM. Qu'elle m'a payé jusqu'au dernier heller, jusqu'au dernier fenin... alors, que dirais-tu?

WERNER. (*Après un silence.*) Je dirais que je suis au pied du mur et que c'est un métier de chien que de faire un mensonge, parce qu'il peut être découvert.

DE TELLHEIM. Et que tu en es honteux?

WERNER. Mais celui-là, celui-là qui m'a contraint à mentir, celui-là, que devrait-il faire? Ne devrait-il pas aussi rougir? Voyez-vous, monsieur le major, si je disais que votre conduite ne me fâche pas, je mentirais de nouveau, et je ne veux plus mentir.

DE TELLHEIM. Ne m'en veux pas, Werner. Je connais ton cœur et ton affection pour moi. Mais je n'ai pas besoin de ton argent.

WERNER. Vous n'en avez pas besoin? Et vous aimez mieux vendre, engager, et passer par la langue des gens?

DE TELLHEIM. Les gens finiraient toujours par savoir que je n'ai plus rien. Il ne faut pas vouloir paraître plus riche qu'on n'est.

WERNER. Mais pourquoi vouloir paraître plus pauvre? Tant que notre ami a, nous avons.

DE TELLHEIM. Cela ne convient pas que je devienne ton débiteur.

WERNER. Cela ne convient pas? Par une chaude jour-

née que le soleil et l'ennemi nous rendaient plus brûlante, votre goujat s'était perdu avec la cantine; vous êtes venu à moi et vous m'avez dit : Werner, as-tu quelque chose à boire? Et je vous présentai ma gourde de campagne. N'est-il pas vrai que vous l'avez prise et que vous avez bu? — Cela convenait-il? — Par ma pauvre âme, un coup d'eau croupie ne valait-il pas alors bien plus que toute cette bagatelle? (*Il tire encore la petite bourse aux louis d'or, et lui tend les deux.*) Prenez, cher major, Persuadez-vous que c'est de l'eau. Dieu a créé cela aussi pour tous.

DE TELLHEIM. Tu me martyrises : je ne veux pas être ton débiteur, entends-tu?

WERNER. D'abord cela ne convenait pas; à présent, vous ne voulez pas? Alors, c'est autre chose. (*Comme avec colère.*) Vous ne voulez pas être mon débiteur? Et si vous l'étiez déjà, monsieur le major? N'êtes-vous pas le débiteur de l'homme qui, une fois, détourna le coup qui allait vous fendre la tête, et qui, une autre fois, vous sauva en séparant du tronc le bras qui allait vous envoyer une balle au travers de la poitrine?... En quoi pourriez-vous devantage devenir le débiteur de cet homme?... Apprécieriez-vous moins ma tête que ma bourse?... S'il y a une distinction à faire : par ma pauvre âme! Celle que vous faites est certes bien absurde.

DE TELLHEIM. A qui parles-tu donc ainsi, Werner? Nous sommes seuls, et, à présent je dois te le dire, si un tiers nous entendait, ce serait de la fanfaronnade. J'aime à reconnaître que c'est à toi que j'ai dû deux fois la vie. Mais, ami, à quoi a-t-il tenu que je n'aie pas encore pu en faire autant pour toi? Voyons!

WERNER. A l'occasion! Qui en a douté, monsieur le major? Ne vous ai-je pas vu cent fois exposer votre vie dans la mêlée, pour le dernier des soldats?

DE TELLHEIM. Donc?

WERNER. Mais...

DE TELLHEIM. Pourquoi ne veux-tu pas me comprendre? Je te dis : cela ne convient pas que je sois

ton débiteur. Et particulièrement dans la détresse où je me trouve.

WERNER. Ah! ah! Vous voulez réserver cela pour de meilleurs temps. Vous m'emprunterez de l'argent une autre fois, quand vous n'en aurez pas besoin, quand vous en aurez vous-même et que je n'en aurai peut-être plus.

DE TELLHEIM. On ne doit pas emprunter quand on sait qu'on ne pourra pas rendre.

WERNER. A un homme comme vous, l'argent ne peut pas toujours manquer.

DE TELLHEIM. Tu connais le monde!... Au moins ne doit-on pas emprunter à un homme qui a besoin de son argent.

WERNER. Alors, je suis cet homme-là! Pourquoi en aurais-je donc besoin?... Où un maréchal-des-logis est nécessaire, on lui donne aussi pour vivre.

DE TELLHEIM. Tu en as besoin pour devenir autre chose que maréchal-des-logis, toi; pour avancer dans une carrière où, sans argent, l'homme du plus grand mérite peut rester en arrière.

WERNER. Devenir autre chose que maréchal-des-logis! Moi, je n'y songe pas. Je suis un bon maréchal-des-logis, je serais probablement un mauvais capitaine, et sûrement, encore un plus mauvais général. Cela s'est vu.

DE TELLHEIM. Ne me fais pas penser mal de toi, Werner. Ce n'est pas avec plaisir que j'ai appris ce que Juste m'a dit. Tu as vendu ta terre et tu veux de nouveau courir le monde. Ne me fais pas croire que ce n'est pas tant le métier que tu aimes, que la manière de vivre désordonnée et débauchée qui y est malheureusement attachée. On doit être soldat pour son pays, ou par amour de la cause pour laquelle on prend les armes. Mais, sans but, servir ici aujourd'hui, là demain, cela s'appelle voyager en garçon boucher, rien d'autre.

WERNER. D'accord, monsieur le major; je vous obéirai. Vous savez mieux que moi ce qui convient. Mais,

cher major, prenez donc aussi mon argent pour quelque temps. Aujourd'hui ou demain vos affaires remonteront. Vous avez à toucher des masses d'argent. Alors vous me rendrez celui-là, avec les intérêts. Je ne vous le prête que pour les intérêts.

DE TELLHEIM. Silence là-dessus!

WERNER. Par ma pauvre âme, je ne vous fais ce prêt que pour les intérêts... Lorsque je pensais quelquefois : Werner, quand la vieillesse viendra; si tu étais estropié, si tu n'avais plus rien, si tu te voyais réduit à aller mendier; alors, je pensais aussi : Non, tu n'iras pas mendier, tu iras chez le major de Tellheim; il partagera avec toi son dernier fenin; il te nourrira jusqu'à la mort; tu pourras mourir chez lui comme un brave garçon.

DE TELLHEIM. (*Prenant la main de Werner.*) Est-ce que tu ne le penserais plus, camarade?

WERNER. Non, je ne le pense plus. — Qui ne veut pas recevoir de moi, lorsqu'il a besoin d'argent et que j'en ai, ne voudra non plus rien me donner, lorsque j'aurai besoin d'argent et lui pas... Alors... (*Il veut s'en aller.*)

DE TELLHEIM. Garçon, ne me pousse pas à bout. Je puis te jurer sur l'honneur que j'ai encore de l'argent; te jurer sur l'honneur qu'aussitôt que je n'en aurai plus, je te le dirai, et que tu seras le premier et le seul auquel j'emprunterai : es-tu content?

WERNER. Pourrais-je ne pas l'être?... Donnez-moi la main, monsieur le major.

DE TELLHEIM. La voici, Paul... Assez maintenant là-dessus : je venais ici pour causer avec certaine jeune fille.

SCÈNE VIII

FRANÇOISE sortant de la chambre de Minna, DE TELLHEIM, WERNER

FRANÇOISE. (*En entrant.*) Etes-vous encore là, monsieur le maréchal-des-logis? (*Apercevant Tellheim.*) Vous êtes aussi là, monsieur le major? dans un clin-d'œil, je suis à vos ordres. (*Elle rentre rapidement dans l'appartement.*)

SCÈNE IX

De TELLHEIM, WERNER

DE TELLHEIM. C'est celle-là!... Mais je vois que tu la connais, Werner.

WERNER. Oui, je connais la petite.

DE TELLHEIM. Cependant, si je m'en souviens bien, pendant que j'étais en quartier d'hiver en Thuringe, tu n'étais pas près de moi.

WERNER. Non, j'étais occupé, à Leipzig, à l'équipement.

DE TELLHEIM. D'où la connais-tu donc?

WERNER. Notre connaissance est encore toute récente. Elle est d'aujourd'hui. Mais jeune connaissance est ardente.

DE TELLHEIM. As-tu aussi déjà vu la demoiselle, sa maîtresse?

WERNER. Ah! sa maîtresse est une demoiselle? Elle m'a dit que vous connaissiez sa maîtresse.

DE TELLHEIM. N'entends-tu pas? Depuis la Thuringe.

WERNER. La demoiselle est jeune?

DE TELLHEIM. Oui.

WERNER. Belle?

DE TELLHEIM. Très belle.

WERNER. Riche?

DE TELLHEIM. Très riche.

WERNER. La demoiselle vous aime-t-elle autant que la suivante?... Ce serait certes excellent.

DE TELLHEIM. Que veux-tu dire?

SCÈNE X

FRANÇOISE ressortant de la chambre, une lettre à la main, LES PRÉCÉDENTS

FRANÇOISE. Monsieur le major.

DE TELLHEIM. Chère Françoise, je n'ai pas encore pu te souhaiter la bienvenue.

FRANÇOISE. Vous l'aurez déjà fait en pensée, monsieur le major. Je sais que vous êtes bon pour moi. Moi aussi, pour vous. Mais ce n'est point galant de causer tant d'angoisses aux gens qui vous sont attachés.

WERNER. (*A part.*) Oh! je le sens bien. C'est vrai.

DE TELLHEIM. C'est mon mauvais sort, Françoise... Lui as-tu remis la lettre?

FRANÇOISE. Oui, et je vous rapporte... (*Elle lui tend la lettre.*)

DE TELLHEIM. Une réponse?

FRANÇOISE. Non, votre propre lettre.

DE TELLHEIM. Quoi? Elle n'a pas voulu la lire?

FRANÇOISE. Oh! si; mais... nous ne pouvons bien lire dans l'écriture.

DE TELLHEIM. Espiègle!

FRANÇOISE. Puis nous pensons que l'écriture n'a pas été inventée pour ceux qui peuvent de vive voix s'entretenir, aussitôt qu'ils le veulent.

DE TELLHEIM. Quel prétexte! Il faut qu'elle la lise. Cette lettre contient ma justification... toutes les raisons, toutes les causes...

FRANÇOISE. Mademoiselle veut les entendre de votre bouche et non les lire.

DE TELLHEIM. De ma bouche? Pour que chaque mot d'elle, pour que chaque jeu de sa physionomie me troublent? Pour que chacun de ses regards me révèle toute la grandeur de ma perte?

FRANÇOISE. Sans miséricorde? (*Elle lui donne la lettre.*) On vous attendra à trois heures. On veut sortir en voiture et visiter la ville. Vous l'accompagnerez.

DE TELLHEIM. L'accompagner, moi?

FRANÇOISE. Qu'est-ce que vous me donnerez pour que je vous laisse vous promener tous les deux seuls? Je resterai à la maison.

DE TELLHEIM. Tous les deux seuls.

FRANÇOISE. Dans une voiture bien fermée.

DE TELLHEIM. Impossible.

FRANÇOISE. Oui, oui, dans le carrosse, monsieur le major ne pourra pas nous échapper. C'est bien arrangé... Bref, vous viendrez, monsieur le major, à trois heures précises... Mais, vous aviez à me parler en particulier. Si vous avez quelque chose à me dire... Il est vrai que nous ne sommes pas seuls. (*Elle regarde Werner.*)

DE TELLHEIM. Pardon, Françoise, nous serions seuls, si... Mais mademoiselle n'a pas lu la lettre, je n'ai rien à te dire.

FRANÇOISE. Serions-nous vraiment seuls? Vous n'avez donc point de secrets pour monsieur le maréchal-des-logis?

DE TELLHEIM. Non, aucun.

FRANÇOISE. Eh bien, il me semble que vous devriez en avoir pour lui.

DE TELLHEIM. Pourquoi cela?

WERNER. Pourquoi cela, petite?

FRANÇOISE. Je veux dire, des secrets d'une certaine nature. Les vingt doigts, monsieur le maréchal-des-logis?

WERNER. Chut! chut! petite! petite!

DE TELLHEIM. Qu'est-ce que cela veut dire?

FRANÇOISE. Vite on vous glisse au doigt, monsieur le maréchal-des-logis? (*Elle imite le geste de glisser vite une bague au doigt.*)

DE TELLHEIM. Qu'avez-vous?

WERNER. Ma petite, ma chère petite, vous comprenez bien que c'était une plaisanterie.

DE TELLHEIM. Werner, as-tu donc oublié ce que je t'ai dit plusieurs fois, qu'on ne doit pas plaisanter sur un certain point avec les femmes?

WERNER. Par ma pauvre âme, je l'ai oublié!... Petite, vous en prie...

FRANÇOISE. Eh bien, puisque c'était une plaisanterie, je vous pardonne pour cette fois-ci.

DE TELLHEIM. Si tu veux que je vienne d'une manière certaine, fais en sorte, Françoise, que mademoiselle lise auparavant cette lettre. Cela m'épargnera la douleur de me rappeler et de répéter encore une fois des choses que je voudrais tant oublier. Donc, donne-la lui. (*Il retourne la lettre, en la lui présentant, et s'aperçoit que le cachet en est brisé.*) Mais, je ne me trompe pas. La lettre, Françoise, a été ouverte.

FRANÇOISE. Cela peut bien être. (*Elle la considère.*) En vérité, elle a été ouverte. Qui peut l'avoir ouverte? Vraiment, nous ne l'avons pas lue, monsieur le major; vraiment, non. Et nous ne voulons pas davantage la lire, car l'écrivain viendra lui-même. Venez donc, et sachez quelque chose, ne venez pas comme vous êtes, en bottes, non frisé. Venez en souliers, et faites-vous friser de frais.

DE TELLHEIM. Merci, Françoise.

FRANÇOISE. Nous vous inviterions avec plaisir à dîner, mais votre présence pourrait nous enlever l'appétit; et, voyez-vous, nous ne sommes pas encore tout à fait assez amoureuses, pour souffrir de la faim.

DE TELLHEIM. Je m'en vais : Françoise, pendant ce temps-là, prépare-la un peu, afin que je ne devienne méprisable, ni à ses yeux, ni aux miens. Viens, Werner, tu dîneras avec moi.

WERNER. A la table d'hôte de cette maison? Je n'aurai de goût pour aucun morceau.

DE TELLHEIM. Chez moi, dans ma chambre.

WERNER. Alors, je vous suis à l'instant. Permettez-moi un seul mot à la petite soubrette.

DE TELLHEIM. Avec plaisir. (*Il sort.*)

SCÈNE XI

FRANÇOISE, WERNER

FRANÇOISE. Eh bien, monsieur le maréchal-des-logis?

WERNER. Chère petite de mon cœur, si je reviens, dois-je aussi faire toilette?

FRANÇOISE. Venez, comme vous voudrez, monsieur le maréchal-des-logis : mes yeux n'auront rien contre vous. Mais mes oreilles n'en devront être que plus sur leurs gardes... Vingt doigts, tous pleins de bagues! Ah! ah! monsieur le maréchal-des-logis!

WERNER. Chère petite; voilà précisément ce que je voulais vous dire; c'est une plaisanterie qui m'est échappée et qui ne signifie rien. On a déjà bien assez d'une bague. Et cent et cent fois, j'ai entendu dire au major que c'est un coquin que le soldat qui trompe une jeune fille. Je le pense aussi, moi, ma petite; vous pouvez me croire. Sur ce, je vous laisse. Il faut que je le suive. Bon appétit, petite! (*Il s'en va.*)

FRANÇOISE. Et vous aussi, monsieur le maréchal-des-logis. Je crois que cet homme me revient. (*Elle entre.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

Lieu de la scène : la chambre de la demoiselle

SCÈNE PREMIÈRE

MINNA entièrement et richement parée, mais avec goût, FRANÇOISE
(Elles quittent la table qu'un domestique dessert.)

FRANÇOISE. Il est impossible que vous soyez rassasiée, mademoiselle.

MINNA. Crois-tu, Françoise? C'est que peut-être je me serai mise à table sans avoir faim.

FRANÇOISE. Il était convenu que nous ne parlerions pas de lui pendant le repas ; mais il aurait dû être convenu aussi de ne pas penser à lui.

MINNA. Vraiment, je n'ai pensé à rien d'autre qu'à lui.

FRANÇOISE. Je l'ai bien remarqué. Je trouvais cent choses à vous dire, et à chacune vous me répondiez de travers. (*Un autre domestique sert le café.*) Voici une boisson qui porte encore plus aux rêves. Ce cher et mélancolique café!

MINNA. Des rêves, je n'en fais guère. Je ne pense qu'à la leçon que je vais lui donner. M'as-tu bien comprise, Françoise?

FRANÇOISE. Oh! oui ; mais le mieux serait qu'il nous l'épargnât.

MINNA. Tu verras que je le connais à fond. L'homme qui me refuse avec toutes mes richesses, prendra à partie l'univers entier, quand il apprendra que je suis malheureuse et abandonnée.

FRANÇOISE. (*Très sérieusement.*) Voilà en effet de quoi chatouiller infiniment l'amour-propre le plus délicat.

MINNA. Censeur! Voyez donc! tout à l'heure elle me gourmandait sur ma sensibilité; maintenant c'est sur mon amour-propre... Laisse-moi agir, chère Françoise. Agis de ton côté avec ton maréchal-des-logis, comme tu l'entendras.

FRANÇOISE. Avec mon maréchal-des-logis?

MINNA. Oui, tu nies, c'est que c'est vrai... Je ne l'ai pas encore vu; mais d'après tout ce que tu m'as dit de lui, je te prédis qu'il sera ton mari.

SCÈNE II (1)

RICCAUT DE LA MARLINIÈRE, MINNA DE BARNHELM, FRANÇOISE

RICCAUT. (*A demi entré sur la scène.*) *Est-il permis, monsieur le major?*

FRANÇOISE. Qu'est-ce? que nous veut-on? (*Elle va à la porte.*)

RICCAUT. *Parbleu!* Je me trompe. *Mais non*, je ne me trompe pas... *c'est sa chambre.*

FRANÇOISE. Certainement, mademoiselle, ce monsieur croit encore trouver ici le major de Tellheim.

RICCAUT. Eh oui!... *Le major de Tellheim, juste, ma belle enfant, c'est lui que je cherche. Où est-il?*

FRANÇOISE. Il ne demeure plus ici.

RICCAUT. *Comment?* Il logeait encore ici, il y a vingt-quatre heures, et il n'y loge plus? Où loge-t-il donc?

MINNA. (*Venant à lui.*) Monsieur...

RICCAUT. *Ah! madame, mademoiselle...* Votre Grâce voudra bien me pardonner...

(1) Il est impossible de rendre cette scène, dans une traduction; ce qui en fait le charme dans le texte, c'est l'alternative de français et de mauvais allemand, mal prononcé, dans la bouche de Riccaut. — Le personnage de Riccaut est outré d'ailleurs, on y sent trop l'antipathie de Lessing contre la France; et le français de Riccaut ne vaut guère mieux que son allemand.

MINNA. Monsieur, votre méprise se comprend très bien, votre étonnement est tout naturel. Monsieur le major a eu la bonté de me céder sa chambre : je suis étrangère et ne savais où me loger.

RICCAUT. *Ah! Voilà de ses politesses! C'est un très galant homme que ce major!*

MINNA. Où il loge maintenant... vraiment, je regrette de ne pas le savoir.

RICCAUT. Votre Grâce ne le sait pas? *C'est dommage, j'en suis fâché.*

MINNA. Sans doute, j'aurais dû m'en informer. Certainement ses amis viendront encore ici le chercher.

RICCAUT. Je suis fort de ses amis, Votre Grâce...

MINNA. Françoise, n'en sais-tu rien?

FRANÇOISE. Non, mademoiselle.

RICCAUT. J'avais absolument besoin de lui parler. Je viens lui apporter une *nouvelle*, dont il sera très joyeux.

MINNA. Je le regrette d'autant plus... Mais j'espère bientôt peut-être le voir. Si je pouvais lui transmettre moi-même cette bonne nouvelle, je m'offre à le faire, monsieur.

RICCAUT. Je comprends... *Mademoiselle parle français? Mais sans doute; telle que je la vois! La demande était impolie : vous me pardonnerez, mademoiselle.*

MINNA. Monsieur...

RICCAUT. Non? Votre Grâce ne parle-t-elle pas français?

MINNA. Monsieur, en France j'essaierais de parler français. Mais pourquoi, ici? Je vois que vous me comprenez, monsieur, et moi, monsieur, je vous comprendrai aussi. Parlez, comme vous le préférez.

RICCAUT. Bien, bien! Je puis aussi m'expliquer en allemand... *Sachez donc, mademoiselle*... Votre Grâce saura donc que je viens de dîner chez le ministre... le ministre de... comment s'appelle le ministre... qui demeure dans la grand'rue?... Sur la grand'place...

MINNA. Je ne connais pas du tout la ville.

RICCAUT. Ah! le ministre au département de la

guerre... J'ai donc dîné chez lui — j'y dîne *d'ordinaire* — et l'on est venu à parler du major de Tellheim; *et le ministre m'a dit en confidence, car Son Excellence est de mes amis, et il n'y a point de mystère entre nous.* — Son Excellence, veux-je dire, m'a exposé que les affaires de notre major sont au *point* d'être terminées et heureusement terminées. Il a fait un rapport au roi, et le roi a, sur le vu du rapport, résolu *tout à fait en faveur du major. Vous comprenez bien, monsieur, m'a dit Son Excellence, que tout dépend de la manière dont on fait envisager les choses au roi. Cela fait un très joli garçon que ce Tellheim, et ne sais-je pas que vous l'aimez? Les amis de mes amis sont aussi les miens. Il coûte un peu cher au roi, ce Tellheim, mais est-ce que l'on sert les rois pour rien? Il faut s'entr'aider en ce monde, et quand il s'agit de pertes, que ce soit le roi qui en fasse et non un honnête homme de nous autres. Voilà le principe dont je ne me dépars jamais...* Qu'est-ce que Votre Grâce dit de cela? N'est-il pas vrai que c'est un brave homme? *Ah! que Son Excellence a le cœur bien placé!* Il m'a *au reste* promis que, si le major n'a pas déjà reçu une *lettre de la main...* de la main du roi, il en recevra *infailliblement* une aujourd'hui.

MINNA. De vrai, monsieur, cette nouvelle sera très agréable au major de Tellheim. Je désirerais pouvoir lui nommer l'ami qui prend tant de part à son bonheur.

RICCAUT. Votre Grâce désire connaître mon nom?... *Vous voyez en moi...* Votre Grâce voit en moi *le chevalier Riccaut de la Marlinière, seigneur de Pré-au-Val, de la branche de Prens-d'Or...* Votre Grâce est surprise que je sois d'une si grande famille, *qui est véritablement du sang royal. — Il faut le dire, je suis sans doute le cadet le plus aventurier que la maison ait jamais eu...* Je sers depuis ma onzième année. Une *affaire d'honneur* m'a forcé à m'enfuir. Aussi ai-je été au service de Sa Sainteté le pape, de la république de Saint-Marin, de la couronne de Pologne, des États; enfin je suis venu ici. *Ah! mademoiselle, que je voudrais n'avoir jamais vu ce pays-ci.* Si l'on m'avait laissé au service des États, je

serais maintenant pour le moins colonel. Tandis que ici je suis resté, toujours et éternellement resté *capitaine*, encore à présent suis-je un *capitaine* congédié.

MINNA. C'est très malheureux!

RICCAUT. *Oui, mademoiselle, me voilà réformé, et par là mis sur le pavé!*

MINNA. Je vous plains beaucoup.

RICCAUT. *Vous êtes bonne, mademoiselle.* Non, ici on ne sait pas distinguer le mérite. Un homme comme moi, le *réformer*. Un homme qui à ce service s'est *ruiné*. J'y ai dépensé plus de vingt mille *livres*. Que me reste-t-il? *Tranchons le mot : je n'ai pas le sou, et me voilà exactement réduit à zéro.*

MINNA. Cela me fait extrêmement de peine.

RICCAUT. *Vous êtes bien bonne, mademoiselle.* Mais comme on a l'habitude de le dire, qu'un malheur traîne toujours après lui son frère, *qu'un malheur ne vient jamais seul;* ainsi m'est-il arrivé. Qu'est-ce qu'un *honnête homme* de mon *extraction* peut avoir pour *ressource* que le jeu? Or j'ai toujours joué avec chance. quand la chance ne m'était pas indispensable. Maintenant qu'elle le serait, *mademoiselle, je joue avec un guignon qui surpasse toute croyance.* Depuis quinze jours, je n'ai pas joué une seule fois, sans qu'on me fît sauter. Hier encore, trois fois. *Je sais bien qu'il y avait quelque chose de plus que le jeu, car parmi mes ponteurs se trouvaient certaines dames...* Je n'en veux pas dire de mal. Il faut être galant pour les dames. On m'avait *invité* aujourd'hui encore, pour me donner *une revanche; mais vous m'entendez, mademoiselle*, pour avoir de quoi jouer. il faut d'abord avoir de quoi vivre.

MINNA. Je ne suppose pas, monsieur.

RICCAUT. *Vous êtes bien bonne, mademoiselle.*

MINNA. (*Prenant Françoise à part.*) Françoise, cet homme me fait peine. Le prendrait-il mal, si je lui offrais quelque chose?

FRANÇOISE. Il ne me semble pas.

MINNA. Bien! — Monsieur, vous dites que vous jouez, que vous taillez la banque, sans doute dans un lieu où

il y a quelque chose à gagner. Je vous avouerai que moi... j'aime aussi beaucoup le jeu...

RICCAUT. *Tant mieux, mademoiselle, tant mieux! Tous les gens d'esprit aiment le jeu à la fureur.*

MINNA. Comme j'aime à gagner, j'aime beaucoup à confier mon argent à un homme qui... sache jouer. Seriez-vous assez bienveillant, monsieur, pour me prendre pour associée, et pour m'accorder une mise dans votre banque?

RICCAUT. *Comment, mademoiselle, vous voulez être de moitié avec moi? De tout mon cœur.*

MINNA. Pour la première fois, seulement pour une bagatelle.

RICCAUT. *Ah! mademoiselle, que vous êtes charmante!*

MINNA. J'ai là dix pistoles que j'ai gagnées tout récemment. J'en ai presque honte, c'est si peu...

RICCAUT. *Donnez toujours, mademoiselle, donnez.* (*Il prend l'argent.*)

MINNA. Votre mise est sans doute, monsieur, très considérable?

RICCAUT. Oui, très considérable. Dix pistoles? Avec cela Votre Grâce sera intéressée dans ma mise pour un tiers, *pour le tiers.* Il est vrai que pour un tiers, il faudrait quelque chose de plus. Mais avec les jolies femmes, il ne faut pas être si méticuleux. Je me félicite d'être entré *en liaison* avec Votre Grâce, *et de ce moment, je recommence à bien augurer de ma fortune.*

MINNA. Je ne pourrai pas être là, quand vous jouerez, monsieur.

RICCAUT. En quoi serait-il nécessaire que Votre Grâce fût présente? Nous autres joueurs, nous sommes d'honnêtes gens, entre nous.

MINNA. Si nous sommes heureux, monsieur, vous m'apporterez ma part. Si nous sommes malheureux...

RICCAUT. Je viendrai chercher des recrues. N'est-ce pas, mademoiselle?

MINNA. Pour quelque temps les recrues pourraient me manquer. Défendez bien notre argent, monsieur.

RICCAUT. Pour qui Votre Grâce me prend-elle? Pour un niais? Pour un pauvre diable d'imbécile?

MINNA. Pardonnez-moi.

RICCAUT. Je suis *habile. — Laissez-moi faire, mademoiselle*, et soyez sans inquiétude. Inutile de venir, quand je jouerai. Cela suffit : demain Votre Grâce me reverra avec cent pistoles, ou elle ne me reverra plus... *Votre très humble, mademoiselle... Votre très humble.* (*Il s'éloigne.*)

MINNA. (*Le regardant s'en aller, avec un étonnement mêlé de dépit.*) Je souhaite vous avoir vu pour la dernière fois, monsieur, pour la dernière fois!

SCÈNE III

MINNA, FRANÇOISE

FRANÇOISE. (*Exaspérée.*) Puis-je parler enfin? Oh! charmant! charmant!

MINNA. Raille, va, je le mérite. (*Après un instant de réflexion, tranquillement.*) Non, ne raille pas, je ne le mérite pas.

FRANÇOISE. Parfait! Vous avez fait là quelque chose de très joli, de remettre un coquin sur ses pieds.

MINNA. Je croyais secourir un malheureux.

FRANÇOISE. Ce qu'il y a de plus délicieux, c'est que le garçon vous a prise pour sa pareille. Oh! je cours après lui, pour lui redemander l'argent. (*Elle veut sortir.*)

MINNA. Françoise, ne laisse pas tout à fait refroidir le café. Verse-le.

FRANÇOISE. Il faut qu'il vous le rende. Vous avez changé d'avis; vous ne voulez pas vous associer à son jeu. Dix pistoles! Mais c'est un mendiant, mademoiselle. (*Minna se verse elle-même le café.*) Donner autant à un mendiant, et encore lui avoir épargné la honte de le demander? Mendiant qui méconnaît le bienfaiteur, en retour de la générosité avec laquelle le bienfaiteur

feint de ne pas le connaître! Il pourrait bien se faire même qu'il eût pris votre aumône pour... pour je ne sais quoi. (*Minna tend à Françoise une tasse de café.*) Voulez-vous donc me mettre encore davantage le sang en ébullition? Je n'en veux point. (*Minna se rassied.*) « Parbleu, Votre Grâce, on ne se connaît point ici en mérite. » (*Parodiant Riccaut.*) Vraiment, non; puisqu'on laisse vaguer ainsi de tels filous, au lieu de les pendre.

MINNA. (*Froidement, après avoir réfléchi, pendant qu'elle prenait son café.*) Petite, tu te connais parfaitement en honnêtes gens, mais quand donc apprendras-tu à supporter les mauvaises gens?... Ce sont aussi des hommes; et bien souvent moins mauvais au fond qu'ils ne paraissent... Il suffit de chercher leurs bons côtés. Je me persuade que ce Français n'est qu'orgueilleux. Ce n'est que par jactance qu'il se dit tricheur au jeu; il ne voulait pas paraître mon obligé, il voulait se dispenser de remercîments. Peut-être est-il allé payer ses petites dettes, et, du reste, si grand qu'il se soit fait, vit-il modestement et économiquement, sans penser le moins du monde au jeu. Si cela est, chère Françoise, qu'il vienne encore, s'il veut, chercher des *recrues*. (*Elle lui donne sa tasse.*) Allons, n'y pensons plus. — Mais, dis-moi, Tellheim ne devrait-il pas déjà être là?

FRANÇOISE. Non, mademoiselle; je ne puis pas tout ensemble être bonne pour une canaille et dure pour un homme de bien.

MINNA. Viendra-t-il donc sûrement?

FRANÇOISE. Il ne devrait pas venir. Vous le trouvez, lui, lui le meilleur des hommes un peu fier, et c'est pour cela que vous voulez le harceler si cruellement?

MINNA. Vas-tu recommencer? — Assez, je le veux. Et que tu contraries cette fantaisie, que tu ne dises pas et que tu ne fasses pas tout, comme nous l'avons concerté!... Je vais te laisser seule avec lui, puis... Cette fois, le voici.

SCÈNE IV

PAUL WERNER, il entre dans une tenue aussi roide que s'il était en service, LES PRÉCÉDENTES

FRANÇOISE. Non, ce n'est que son cher maréchal-des-logis.

MINNA. Son cher maréchal-des-logis? Que nous veut-il, ce *cher?*

FRANÇOISE. Mademoiselle, ne l'intimidez pas. — Votre servante, monsieur le maréchal-des-logis; que nous apportez-vous?

WERNER. (*Il avance, et, sans faire attention à Françoise, s'adressant à Minna.*) Le major fait offrir à mademoiselle de Barnhelm par moi, le maréchal-des-logis Werner, son humble respect, et lui fait dire qu'il sera ici tout à l'heure.

MINNA. Qu'est-ce qui l'arrête donc?

WERNER. Votre Grâce excusera : nous sommes sortis du quartier avant le coup de trois heures; mais alors le directeur de la caisse militaire s'est trouvé sur notre passage et lui a adressé la parole, et comme on ne finit jamais une conversation avec de pareilles gens, alors il m'a fait signe de venir exposer l'incident à la noble demoiselle.

MINNA. Très bien, monsieur le maréchal-des-logis. Je souhaite seulement que le directeur de la caisse militaire ait quelque chose d'agréable à dire au major.

WERNER. Rarement de pareilles gens ont quelque chose d'agréable pour les officiers... Votre Grâce a-t-elle quelque chose à ordonner? (*Il va sortir.*)

FRANÇOISE. Où voulez-vous donc aller si vite, monsieur le maréchal-des-logis? N'avons-nous rien à nous dire?

WERNER. (*Sortant, à Françoise, avec un grand sérieux.*) Ici, non, jeune fille. C'est contraire au respect, à la subordination... Noble demoiselle...

MINNA. Merci de la peine, monsieur le maréchal-des-logis. J'ai été enchantée de faire votre connaissance. Françoise m'a dit beaucoup de bien de vous. (*Werner fait un profond salut, et sort.*)

SCÈNE V

MINNA, FRANÇOISE

MINNA. C'est là ton maréchal-des-logis, Françoise?

FRANÇOISE. A cause de l'accent ironique, je n'ai pas le temps de relever ce *ton*... Oui, mademoiselle, c'est là mon maréchal-des-logis. Vous le trouvez sans doute un peu roide et empesé. A présent, il vient aussi de me paraître tel. Mais je croirais assez que, devant Votre Grâce, il a cru marcher à la parade. Et quand les soldats sont à la parade, vraiment ils ressemblent plutôt à des poupées à ressort qu'à des hommes. Il faudrait au contraire que vous le vissiez et que vous l'entendissiez, quand il reste lui-même.

MINNA. Ce serait très faisable.

FRANÇOISE. Il est dans la salle. Puis-je le rejoindre, pour causer un peu?

MINNA. C'est malgré moi que je te refuse ce plaisir. Il faut que tu restes ici. Il faut que tu sois présente à notre entretien... Mais j'y pense : (*Elle ôte sa bague de son doigt.*) prends cette bague, serre-la et donne-moi en échange celle du major.

FRANÇOISE. Pourquoi cela?

MINNA. (*Pendant que Françoise apporte l'autre bague.*) Je ne sais pas bien moi-même; mais je crois prévoir que je pourrai en avoir besoin... On frappe. Donne vite! (*Elle la passe à son doigt.*) C'est lui.

SCÈNE VI

DE TELLHEIM, avec le même vêtement, mais d'ailleurs tel que Françoise le désirait, LES PRÉCÉDENTES

DE TELLHEIM. Mademoiselle, veuillez me pardonner mon retard.

MINNA. Oh! monsieur le major, nous ne voulons point prendre entre nous des habitudes si militaires. Vous voici. Et attendre un plaisir, c'est déjà en gouter un. (*Elle le regarde en face, en souriant.*) N'est-ce pas, cher Tellheim, que nous n'avons été jusqu'à présent que des enfants?

DE TELLHEIM. Oui, des enfants, mademoiselle, des enfants qui se désespéraient, quand ils devaient se soumettre.

MINNA. Nous allons sortir en voiture, cher major, pour visiter un peu la ville, et aller ensuite à la rencontre de mon oncle.

DE TELLHEIM. Pardon?

MINNA. Ne vous inquiétez en rien, de Tellheim. Ce n'est pas de sa part que nous aurons désormais à craindre les plus forts empêchements à notre union.

DE TELLHEIM. A notre union?

MINNA. Il est votre ami. Il vient ici en oncle, en tuteur, en père, pour me donner à vous.

DE TELLHEIM. Ah! mademoiselle, pourquoi n'avez-vous pas lu ma lettre?

MINNA. Votre lettre? Oui, je me souviens que vous m'en avez adressé une. Qu'avons-nous fait de cette lettre, Françoise? L'avons-nous lue ou pas lue? Que m'écriviez-vous donc, cher Tellheim?

DE TELLHEIM. Rien autre chose que ce que me commandait l'honneur.

MINNA. Ne pas abandonner une honnête fille qui vous aime, voilà assurément ce que l'honneur vous

commandait... Vous pourriez être capable d'un si vilain trait, de ne plus vouloir maintenant de moi? Savez-vous que je serais déshonorée pour toute ma vie? Mes compatriotes me montreraient au doigt : « Voilà, diraient-elles, voilà la demoiselle de Barnhelm, qui s'est imaginé, parce qu'elle était riche, acheter le brave Tellheim ; comme si les hommes de mérite étaient à vendre. » Ainsi parlerait-on, car mes compatriotes me portent toutes envie.

DE TELLHEIM. Oui, oui, mademoiselle, je reconnais là vos compatriotes ; elles vous envieront un officier réformé et déshonoré, un estropié, un gueux.

MINNA. Seriez-vous tout cela? Vous m'en avez dit autant, si je ne me trompe, ce matin. Il y a là-dedans du bien et du mal. Examinons donc chacune de ces choses de plus près. — Vous êtes réformé, dites-vous? Je croyais seulement que votre régiment avait été incorporé. Comment est-il arrivé qu'on n'ait pas conservé un homme de votre mérite?

DE TELLHEIM. Cela est arrivé, comme cela devait arriver. Les grands sont convaincus qu'un soldat a très peu de penchant pour eux, quand il n'a pour ligne de conduite et pour règle que son honneur. En quoi peuvent-ils alors se croire vos débiteurs? La paix leur en a fait beaucoup de mon espèce dont on peut se passer ; et à la fin, personne ne leur est plus indispensable.

MINNA. Vous parlez en homme auquel les grands sont aussi très inutiles. Je suis votre maîtresse, Tellheim, vous n'avez donc plus besoin de maître. Vous trouver réformé, j'aurais à peine osé l'espérer. — Mais vous n'êtes pas que réformé ; vous êtes encore davantage. Vous êtes un estropié, disiez-vous? Eh bien (*Elle regarde de haut en bas.*), l'estropié est encore passablement droit et complet. Il a l'air encore passablement sain et vigoureux. — Cher Tellheim, si vous comptiez sur la perte de vos membres sains, pour aller mendier, je vous prédis que, devant peu de portes vous recevriez quelque chose, excepté devant les portes des filles de bon cœur, comme moi.

DE TELLHEIM. Je n'entends ici qu'une jeune fille qui aime à se moquer, chère Minna.

MINNA. Et moi, je n'ai entendu de votre réprimande que ces mots : chère Minna. Je ne veux plus railler. Car je songe que vous êtes sans doute estropié un petit. Un coup de feu vous a un peu paralysé le bras droit. — Mais tout cela bien posé, il n'y a déjà pas tant de mal. Je n'en suis que plus assurée contre vos coups.

DE TELLHEIM. Mademoiselle!

MINNA. Vous allez me dire que vous le serez d'autant moins contre les miens, vous. Allons, allons, cher Tellheim, j'espère que vous ne me forcerez jamais à en venir là.

DE TELLHEIM. Vous voulez rire, mademoiselle. Mais je vous déclare que je n'ai pas la force de rire avec vous.

MINNA. Pourquoi? Qu'avez-vous contre le rire? Ne peut-on pas, en riant, être très sérieux? Cher major, le rire nous enlève moins notre raison que le chagrin. Vous en avez la preuve devant vous. Votre amie, en riant, apprécie mieux votre situation que vous-même. — Et si je vous interrogeais maintenant sur votre *gueux*, je gage que la qualification serait aussi peu soutenable. Vous avez perdu, une, deux, trois fois votre équipage; les banquiers chez lesquels vous aviez placé vos capitaux, se sont enfuis avec votre argent; pour les pertes et pour toutes les avances que vous avez faites au service, vous n'avez aucune espérance d'en rien recouvrer : mais êtes-vous pour cela un gueux? Quand même il ne vous resterait plus que ce que mon oncle vous apporte...

DE TELLHEIM. Votre oncle, mademoiselle, n'apporte rien pour moi.

MINNA. Rien que les deux mille pistoles que vous avez si généreusement avancées à nos États.

DE TELLHEIM. Si vous aviez seulement lu ma lettre, mademoiselle!

MINNA. Eh bien, je l'ai lue. Mais ce que j'y ai lu sur ce point, est pour moi une véritable énigme. Il est im-

possible qu'on vous impute à crime une noble action. Éclairez-moi donc, cher major...

DE TELLHEIM. Vous vous souvenez, mademoiselle, que j'avais ordre de recouvrer en argent comptant la contribution avec la plus grande rigueur, dans les places de votre contrée. Je voulus m'épargner cette rigueur, et je parfis la somme manquante.

MINNA. Oui, je m'en souviens. Je vous aimais pour cette bonne action, avant de vous avoir vu.

DE TELLHEIM. Les Etats me donnèrent leur lettre de change, et à la ratification de la paix, je la fis produire, parmi les dettes en liquidation. La lettre de change fut reconnue valable, mais la propriété m'en fut contestée. On plissa ironiquement les lèvres, quand j'assurai que j'avais donné l'argent-écus. On prit cela pour une corruption, pour un pot-de-vin des États, parce que j'étais si vite tombé d'accord avec eux sur le *minimum* de la peine, dont, en vertu de mes pouvoirs, je ne devais me contenter qu'à la dernière extrémité. Ainsi la lettre de change est-elle hors de mes mains. Et si on la paie, ce ne sera certainement pas à moi qu'ira l'argent... Voilà, mademoiselle, comment mon honneur a reçu une atteinte, non par suite du congé que j'aurais exigé, si on ne me l'avait pas donné... Vous êtes sérieuse, mademoiselle? Pourquoi ne riez-vous plus? Je ris bien, moi! Ha! ha! ha!

MINNA. Oh! Tellheim, étouffez ce rire! Je vous en conjure! C'est le rire terrible du misanthrope! — Sans cette action, vous savez que je n'aurais jamais désiré vous connaître. Vous savez que je vins, sans avoir été invitée, à la première soirée où je pensais vous rencontrer, et rien que pour vous. J'y vins avec le ferme dessein de vous aimer — je vous aimais déjà! — avec le ferme dessein de vous posséder, quand je vous aurais trouvé aussi noir et aussi laid que le Maure de Venise. Vous n'êtes ni aussi noir, ni aussi laid; vous ne serez jamais non plus aussi jaloux. Mais, Tellheim, Tellheim, que de ressemblance vous avez pourtant avec lui! Oh! les hommes plus que sauvages, plus qu'inflexibles, qui

toujours tiennent leurs yeux fixés sur le fantôme de l'honneur! Ils s'endurcissent contre tout autre sentiment... Tournez les yeux vers moi, Tellheim (*Il regarde pendant ce temps profondément et fixement à la même place.*); à quoi pensez-vous? Ne m'entendez-vous pas?

DE TELLHEIM. (*Avec distraction.*) Oh, oui! Mais dites-moi donc, mademoiselle, comment le Maure entra à la solde de Venise. Le Maure n'avait-il pas de patrie? Pourquoi louait-il son bras et son sang à un Etat étranger?

MINNA. (*Avec effroi.*) Que dites-vous, Tellheim? Venez. (*Le prenant par la main.*) Françoise, fais avancer la voiture.

DE TELLHEIM. (*S'éloignant de Minna et allant à Françoise.*) Non, Françoise, je ne puis pas avoir l'honneur d'accompagner mademoiselle. — Mademoiselle, laissez-moi encore aujourd'hui mon bon sens, et permettez-moi de prendre congé. Vous êtes sur le meilleur chemin pour me l'enlever. Mais, puisque je suis encore dans mon bon sens, écoutez-moi, mademoiselle; voici ce que j'ai fermement résolu, et ce dont rien au monde ne me dissuadera... S'il n'y a plus pour moi, au jeu de la fortune, de coup heureux; si pour moi le feuillet ne tourne pas complétement; si...

MINNA. Il faut que je vous interrompe, monsieur le major. — Nous aurions dû le lui dire tout de suite, Françoise; tu ne me fais souvenir de rien. Notre entretien aurait été tout autre, Tellheim, si j'avais commencé par la bonne nouvelle que le chevalier de la Marlinière venait tout à l'heure vous apporter.

DE TELLHEIM. Le chevalier de la Marlinière. Qui cela?

FRANÇOISE. Ce peut être un excellent homme, monsieur le major, à cela près...

MINNA. Silence, Françoise!... C'est aussi un officier congédié, qui sort du service de Hollande.

DE TELLHEIM. Ah! le lieutenant Riccaut!

MINNA. Il a assuré qu'il était votre ami.

DE TELLHEIM. Moi, j'assure que je ne suis pas le sien.

MINNA. Il affirme que je ne sais quel ministre lui a déclaré que votre affaire est sur le point d'avoir le plus heureux dénoûment. Une lettre pour vous, de la main du roi, doit être en route...

DE TELLHEIM. Qu'est-ce qu'ont de commun Riccaut et un ministre? Il va en effet arriver quelque chose de mon affaire. Car aujourd'hui même le directeur de la caisse militaire m'a appris que le roi a rapporté tout ce qui avait été provisoirement arrêté contre moi, et que je puis retirer ma parole d'honneur, donnée par écrit, de ne pas m'en aller d'ici avant qu'on m'ait entièrement déchargé. — C'est là tout. On me laissera fuir, oui, mais on se trompe : je ne fuirai pas. Dût plutôt la plus extrême misère me dévorer sous les yeux de mes calomniateurs...

MINNA. Homme opiniâtre!

DE TELLHEIM. Je n'ai pas besoin de grâce, je veux justice. Mon honneur...

MINNA. L'honneur d'un homme comme vous...

DE TELLHEIM. Non, mademoiselle; vous pouvez à bon droit juger de toutes choses, mais de celle-ci, non. L'honneur, ce n'est pas le témoignage de notre conscience, ce n'est pas le suffrage d'un petit nombre d'honnêtes gens...

MINNA. Non, non, je le sais. L'honneur, c'est... c'est l'honneur.

DE TELLHEIM. Bref, mademoiselle; si on me retient si injurieusement mon bien, si mon honneur ne reçoit pas la plus éclatante réparation, je ne puis pas être votre mari. Car aux yeux du monde je ne suis pas digne de l'être. Mademoiselle de Barnhelm mérite un homme irréprochable. C'est un amour de rien que celui qui porte sans réflexion à en exposer l'objet au mépris. C'est un homme vil que celui qui n'a pas honte d'être redevable de tout son bonheur à une femme, dont l'aveugle tendresse...

MINNA. C'est là votre manière sérieuse de penser, monsieur le major? (*Elle lui tourne soudain le dos.*) Françoise...

DE TELLHEIM. Ne vous fâchez pas, mademoiselle.

MINNA. (*A part, à Françoise.*) Maintenant, il serait temps?... Que me conseilles-tu, Françoise?

FRANÇOISE. Je ne vous conseille rien. Mais, franchement, il vous en fait trop voir de toutes les couleurs...

DE TELLHEIM. (*Venant l'interrompre.*) Vous êtes irritée, mademoiselle?...

MINNA. (*Moqueusement.*) Moi? pas le moins du monde.

DE TELLHEIM. Si je vous aimais moins, mademoiselle...

MINNA. Oh! de vrai, ce serait mon malheur! — Et voyez-vous, monsieur le major, je ne veux pas non plus faire votre malheur. Il faut aimer avec un entier désintéressement. — Heureusement que je n'ai pas été plus franche. Peut-être votre compassion m'aurait-elle accordé ce que votre amour me refuse. (*Elle ôte lentement la bague de son doigt.*)

DE TELLHEIM. Que voulez-vous dire par là, mademoiselle?

MINNA. Non, cela ne change rien qu'on soit plus heureux ou plus malheureux. Ainsi le veut le véritable amour. Je vous crois, monsieur le major, et vous avez trop d'honneur pour méconnaître le véritable amour.

DE TELLHEIM. Raillez-vous, mademoiselle?

MINNA. Reprenez cette bague que voici, et soyez délié de vos promesses. (*Elle lui tend la bague.*) Que tout soit dit : nous ne nous connaissons plus.

DE TELLHEIM. Qu'est-ce que j'entends?

MINNA. Cela vous surprend? — Prenez, monsieur. Vous n'avez pas sans doute voulu vous amuser?

DE TELLHEIM. (*Prenant la bague.*) Dieu! Minna peut-elle parler ainsi?

MINNA. Vous ne pouvez être à moi dans un cas, je ne puis être à vous dans aucun. Votre malheur est vraisemblable, le mien est certain. Adieu. (*Elle veut sortir.*)

DE TELLHEIM. Qu'avez-vous, mademoiselle? Où allez-vous?

MINNA. Laissez-moi... Vous cacher mes larmes, traître!

SCÈNE VII

De TELLHEIM, FRANÇOISE

DE TELLHEIM. Ses larmes? Et je l'abandonnerais? (*Il veut la suivre.*)

FRANÇOISE. (*L'arrêtant.*) Non pas, monsieur le major.

DE TELLHEIM. Son malheur? N'a-t-elle point parlé de malheur?

FRANÇOISE. Si, vraiment, le malheur de vous perdre, après...

DE TELLHEIM. Après? Après, quoi? Il y a là-dessous quelque autre chose encore.

FRANÇOISE. Après que, voulais-je dire, après que pour vous elle s'est tant sacrifiée.

DE TELLHEIM. Sacrifiée pour moi?

FRANÇOISE. En deux mots... c'est... c'est très heureux pour vous de vous être débarrassé d'elle de cette façon... Pourquoi ne vous le dirais-je pas? Cela ne peut rester secret plus longtemps... Nous nous sommes enfuies. Le comte de Brouchsal a déshérité mademoiselle, parce qu'elle ne voulait pas recevoir un mari de sa main. Et alors tout le monde l'a quittée, l'a abandonnée. Que pouvions-nous faire? Nous nous sommes déterminées à nous mettre à la recherche de celui que...

DE TELLHEIM. Assez! Viens, je vais me jeter à ses pieds.

FRANÇOISE. Y pensez-vous? Allez plutôt et remerciez votre bonne étoile...

DE TELLHEIM. Misérable! Pour qui me prends-tu? Non, chère Françoise, le conseil n'est pas sorti de ton cœur. Pardonne mon indignation.

FRANÇOISE. Ne me retenez pas plus longtemps. Je vais voir ce qu'elle fait. Il pourrait lui être arrivé

quelque chose... Revenez plutôt, si vous voulez revenir. *(Françoise sort.)*

SCÈNE VIII

DE TELLHEIM

DE TELLHEIM. Mais, Francoise!... Oh! je vous attends ici... Non, c'est plus pressant... Quand elle verrait ma douleur, elle ne pourrait pas me pardonner... Maintenant, j'ai besoin de toi, mon brave Werner... Non, Minna, je ne suis pas un traître. *(Il sort rapidement.)*

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

Lieu de la scène : la salle

SCÈNE PREMIÈRE

De TELLHEIM entrant d'un côté, WERNER entrant de l'autre

DE TELLHEIM. Ha ! Werner, je te cherche partout. Où te tenais-tu ?

WERNER. Je vous cherchais aussi, monsieur le major. C'est ainsi, quand on se cherche. Je vous apporte une toute bonne nouvelle.

DE TELLHEIM. Ah ! dans ce moment, je n'ai que faire de ta nouvelle ; j'ai besoin de ton argent. Vite, Werner, donne-moi tout ce que tu as, et vois encore à t'en procurer autant que tu pourras.

WERNER. Monsieur le major ? Eh ! par ma pauvre âme, je me l'étais bien dit. Il me voudra emprunter de l'argent, quand il en aura lui-même à revendre.

DE TELLHEIM. Ne me retiens pas, Werner... J'ai la bonne volonté de te le rendre ; mais quand et comment ?... Dieu le sait !

WERNER. Vous ne savez donc pas encore que la caisse royale a ordre de vous compter votre argent ? Je l'apprends à l'instant de...

DE TELLHEIM. Qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce que tu t'es laissé conter ? Tu ne comprends donc pas que, si c'était vrai, je devrais être le premier à le savoir ? Vite, Werner, de l'argent, de l'argent.

WERNER. Parbleu, avec joie. En voilà !... Ici les cent

louis d'or, et là les cent ducats. (*Il lui donne les deux paquets.*)

DE TELLHEIM. Les cent louis d'or, va, Werner, les porter à Juste. Qu'il dégage immédiatement la bague qu'il a engagée ce matin. Mais peux-tu trouver davantage, Werner? J'ai besoin de davantage.

WERNER. Laissez-moi y songer. L'homme qui a acheté ma terre, habite la ville. Le terme de paiement n'échoit que dans quinze jours, mais l'argent est prêt, et un demi pour cent...

DE TELLHEIM. C'est cela, cher Werner. Vois-tu, tu es mon seul recours. Aussi dois-je tout te confier. La demoiselle qui est ici — tu l'as vue — est malheureuse...

WERNER. Quelle calamité!

DE TELLHEIM. Mais demain elle sera ma femme...

WERNER. Oh! quelle joie!

DE TELLHEIM. Et après demain je pars avec elle. Je le puis, je le dois. J'aime mieux laisser tout en plan. Qui sait d'ailleurs si je perds un bonheur? Si tu le veux, Werner, viens avec moi. Nous reprendrons du service.

WERNER. De vrai? — Mais certes là où il y a la guerre, monsieur le major?

DE TELLHEIM. Bien entendu. — Va, cher Werner, nous en reparlerons.

WERNER. Oh! brave major!... Après demain? Pourquoi pas plutôt demain?... Je vais déjà tout préparer. C'est en Perse, monsieur le major, qu'il y a une excellente guerre; qu'en pensez-vous?

DE TELLHEIM. Nous examinerons cela; va, Werner.

WERNER. Ça va! Vive le prince Héraclius! (*Il sort.*)

SCÈNE II

De TELLHEIM

DE TELLHEIM. Qu'est-ce que je ressens?... Toute mon âme a reçu une nouvelle impulsion... Mon propre malheur m'abattait, m'irritait, m'aveuglait, m'humiliait, me lassait; son malheur me relève, je revois clair autour de moi, et je me sens du vouloir et de la force, pour tout entreprendre pour elle... Qu'est-ce qui m'arrête? (*Il se dirige vers la chambre de Minna, et rencontre Françoise qui en sort.*)

SCÈNE III

FRANÇOISE, de TELLHEIM

FRANÇOISE. Est-ce donc vous? Il m'avait semblé en effet entendre votre voix. Que désirez-vous, monsieur le major?

DE TELLHEIM. Ce que je désire?... Qu'est-ce que fait ta maîtresse? Viens...

FRANÇOISE. Elle veut dans un instant se promener en voiture.

DE TELLHEIM. Seule? Sans moi? Où?

FRANÇOISE. Avez-vous oublié, monsieur le major?...

DE TELLHEIM. Je l'ai irritée, et elle est sensible; je lui demanderai pardon, et elle me pardonnera.

FRANÇOISE. Comment, monsieur le major, après avoir repris votre bague?

DE TELLHEIM. Ha! je l'ai fait dans l'étourdissement où j'étais. — Je ne pensais déjà plus à la bague. — Où l'aurai-je mise?... (*Il la cherche.*) La voilà.

FRANÇOISE. Est-ce elle? (*En la lui rendant, à part.*) S'il voulait la regarder plus attentivement!

DE TELLHEIM. Elle me pressait de la reprendre avec une aigreur... Mais j'ai déjà oublié cette aigreur. Un cœur qui déborde ne sait pas peser les mots... En un clin d'œil elle consentira à reprendre la bague. — Et n'ai-je point encore la sienne?

FRANÇOISE. Elle attend la sienne en échange. Où l'avez-vous donc, monsieur le major? Montrez-la-moi donc.

DE TELLHEIM. (*Un peu embarrassé.*) J'ai... j'ai oublié de la mettre... Juste... Juste va me l'apporter tout à l'heure.

FRANÇOISE. C'est bien une bague assez semblable à l'autre; laissez-la moi regarder, j'aime à voir de telles choses.

DE TELLHEIM. Une autre fois, Françoise; à présent, vous...

FRANÇOISE. (*A part.*) Il ne veut point du tout se laisser tirer de sa méprise.

DE TELLHEIM. Que parles-tu de *méprise?*

FRANÇOISE. Je dis que c'est une méprise, si vous croyez que ma maîtresse soit encore un bon parti. — Entendez-vous? Elle sonne; je rentre.

DE TELLHEIM. Je t'accompagne.

FRANÇOISE. Le ciel vous en préserve! Elle m'a formellement défendu de vous parler. (*Elle entre.*)

SCÈNE IV

DE TELLHEIM

DE TELLHEIM. (*Il lui crie.*) Annonce-moi : parle pour moi, Françoise, je te suis à l'instant! — Que lui dirai-je?... Quand le cœur ose parler, il n'est besoin d'aucune préparation. Ah! La voici.

SCÈNE V

MINNA, FRANÇOISE, DE TELLHEIM

MINNA. (*Entrant comme si elle ne voyait pas le major.*) La voiture est avancée, Françoise?... Mon éventail!...

DE TELLHEIM. (*L'arrêtant.*) Où allez-vous, mademoiselle?

MINNA. (*Avec une froideur affectée.*) Je sors, monsieur le major... Je devine pourquoi vous vous êtes encore une fois donné la peine de venir : c'est sans doute pour me rendre ma bague. Bien, monsieur le major, veuillez avoir la bonté de la remettre entre les mains de Françoise... Françoise, prends la bague... je n'ai pas de temps à perdre. (*Elle veut sortir.*)

DE TELLHEIM. Ne soyez pas en colère contre moi, mademoiselle; je ne suis pas un traître. Aux yeux du monde, vous avez beaucoup perdu, mais rien aux miens. A mes yeux, c'est une joie infinie que ce malheur. Vous êtes à moi, Minna, pour toujours à moi. (*Il retire la bague de son doigt.*) Recevez-le pour la deuxième fois, ce gage de mon amour.

MINNA. Moi, reprendre cette bague? Cette bague-là?

DE TELLHEIM. Cette bague, vous la reçûtes la première fois de ma main, quand nos fortunes et notre bonheur allaient de pair. Vous n'êtes plus heureuse, c'est encore la même similitude. La similitude est toujours le plus ferme lien de l'amour. Permettez, très chère Minna... (*Il lui prend la main, pour lui mettre au doigt la bague.*)

MINNA. Comment? De la contrainte, monsieur le major? Non, il n'est au monde aucune contrainte qui me puisse forcer à reprendre cette bague...

DE TELLHEIM. (*Lâchant la main de Minna.*) Qu'est-ce donc? Je vois mademoiselle de Barnhelm, mais ce n'est pas elle que j'entends... Vous minaudez, mademoiselle... Pardonnez-moi de vous dire un tel mot.

MINNA. (*De son ton naturel.*) Mes paroles vous ont-elles offensé, monsieur le major ?

DE TELLHEIM. Elles m'ont fait mal.

MINNA. (*Émue.*) Ce n'était pas mon intention. — Pardonnez-moi, Tellheim.

FRANÇOISE. (*Avec explosion.*) Peut-être aussi la plaisanterie a-t-elle duré trop longtemps.

MINNA. (*Impérieusement.*) Je t'en prie, Françoise, ne te mêle pas à notre entretien.

FRANÇOISE. (*A part et d'un ton piqué.*) Il paraît que ce n'en est pas encore assez.

MINNA. Oui, monsieur, ce serait vanité de femme, de rester froide et moqueuse. Vous méritez de me trouver sur-le-champ aussi sincère que vous. Je vous aime toujours, Tellheim, je vous aime toujours : mais malgré cela...

DE TELLHEIM. Assez, très chère Minna, assez. (*Il lui prend de nouveau la main, pour lui mettre au doigt la bague.*)

MINNA. (*Retirant sa main.*) Malgré cela... pour beaucoup je ne voudrais jamais laisser se passer de telles choses : jamais plus !... A quoi pensez-vous, monsieur le major ? Je croyais que vous aviez assez de votre propre malheur. Restez ici, obstinez-vous à arracher la plus éclatante satisfaction, oui, à arracher... Dans ce rapide moment, je ne sais pas trouver d'autre mot. — Dût la plus extrême misère vous dévorer sous les yeux de vos calomniateurs.

DE TELLHEIM. Quand je pensais et que je parlais ainsi, c'est que je ne savais ni ce que je pensais, ni ce que je disais. Dès cet instant, je ne veux plus m'occuper de la réparation de l'injustice qui m'a été faite ici. Ce coin de terre est-il le monde ? Le soleil ne luit-il qu'ici ? Dussé-je prendre du service sous les cieux les plus éloignés : vous me suivrez et me consolerez ; rien ne nous manquera... J'ai un ami qui est heureux de me venir en aide.

SCÈNE VI

UNE ORDONNANCE, DE TELLHEIM, MINNA, FRANÇOISE

FRANÇOISE. (*Apercevant l'ordonnance.*) Chut! monsieur le major...

DE TELLHEIM. (*A l'ordonnance.*) Qui cherchez-vous?

L'ORDONNANCE. Monsieur le major de Tellheim. Mais c'est vous-même, monsieur le major, j'ai à vous remettre cette lettre royale. (*Il la tire de sa sacoche.*)

DE TELLHEIM. A moi?

L'ORDONNANCE. La suscription en fait foi.

MINNA. Entends-tu, Françoise?... Le chevalier a dit vrai.

L'ORDONNANCE. (*Pendant que Tellheim prend la lettre.*) Je vous demande pardon, monsieur le major, si vous ne l'avez pas reçue hier; mais il ne m'a pas été possible de vous trouver. C'est aujourd'hui seulement à la parade que le lieutenant Riccaut m'a appris votre adresse.

FRANÇOISE. Mademoiselle, entendez-vous?... C'est là le ministre du chevalier... « Comment appelez-vous le ministre, par là, sur la grand'place? »

DE TELLHEIM. Je vous suis très obligé de la peine.

L'ORDONNANCE. C'était mon devoir, monsieur le major. (*L'ordonnance sort.*)

SCÈNE VII

DE TELLHEIM, MINNA, FRANÇOISE

DE TELLHEIM. Ah! mademoiselle, qu'est-ce ceci? Que contient cette lettre?

MINNA. Je ne vois rien là qui puisse tant exciter ma curiosité.

DE TELLHEIM. Comment? Séparez-vous encore mon

sort du vôtre?... Mais pourquoi hésité-je à l'ouvrir?... Elle ne peut pas me rendre plus malheureux que je ne le suis; non, très chère Minna, cela ne peut pas nous rendre plus malheureux... bien plutôt plus heureux... Vous permettez, mademoiselle. (*Il ouvre et lit sa lettre; pendant ce temps-là*, *l'aubergiste se glisse dans l'appartement.*)

SCÈNE VIII

L'AUBERGISTE, LES PRÉCÉDENTS

L'AUBERGISTE. (*A Françoise.*) Psitt! ma belle enfant, un mot.

FRANÇOISE. (*Se rapprochant de lui.*) Monsieur l'aubergiste, nous ne savons pas encore, je vous l'assure, ce que contient la lettre.

L'AUBERGISTE. Qui s'inquiète de la lettre? Je viens à cause de la bague. Il faut que la noble demoiselle me la rende sur-le-champ. Juste est là, qui vient la dégager.

MINNA. (*Se rapprochant de même de l'aubergiste.*) Dites à Juste qu'elle est dégagée; et dites-lui que c'est par moi.

L'AUBERGISTE. Mais.

MINNA. Je prends tout sur moi; allez donc. (*L'aubergiste sort.*)

SCÈNE IX

DE TELLHEIM, MINNA. FRANÇOISE

FRANÇOISE. Et maintenant, soyez bonne pour ce pauvre major.

MINNA. Oh! la triple fourbe! Comme si bientôt tout cela ne devait pas se dénouer de soi-même.

DE TELLHEIM. (*Après avoir lu, avec la plus vive émo-*

tion.) Ha! il ne s'est pas non plus démenti là-dedans... Oh! mademoiselle, quelle réparation! quelle faveur! C'est plus que je n'aurais attendu... plus que je ne mérite. Mon bien, mon honneur, tout cela m'est restitué... Je ne rêve donc pas? (*Lisant de nouveau, comme pour se convaincre encore une fois.*) Non, mes désirs ne m'abusent pas. Lisez vous-même, mademoiselle, vous-même.

MINNA. Je ne suis pas assez indiscrète, monsieur le major.

DE TELLHEIM. Indiscrète, quand c'est à moi, à votre Tellheim, Minna, que la lettre est écrite? Elle contient ce que votre oncle ne peut pas vous prendre. Lisez-la...

MINNA. Si cela peut vous faire plaisir, monsieur le major... (*Elle prend la lettre et lit.*)

« Mon cher major de Tellheim,

« Je vous fais savoir que l'affaire qui m'avait fait craindre pour votre honneur, a été éclaircie à votre avantage. Mon frère a scrupuleusement instruit l'affaire, et son témoignage vous a plus que justifié. La caisse de notre cour a ordre de vous remettre la lettre de change en question, et de vous solder les avances que vous avez faites. J'ai aussi ordonné que tout ce que la caisse de la guerre avait arrêté provisoirement, relativement à vos comptes, sera annulé. Avertissez-moi si votre santé vous permet de reprendre le service. Je ne puis pas consentir à me passer d'un homme de votre bravoure et de votre manière de penser.

« Je suis votre bien affectionné roi... etc... etc... »

DE TELLHEIM. Que dites-vous de cela, mademoiselle?

MINNA. (*Repliant la lettre et la lui rendant.*) Moi? rien.

DE TELLHEIM. Rien?

MINNA. Sinon, que votre roi, qui est un grand homme, est aussi un homme de bien. Mais qu'est-ce que cela me fait? Il n'est pas mon roi.

DE TELLHEIM. Rien de plus? Rien, à propos de nous-mêmes?

MINNA. Vous allez rentrer à son service : monsieur le major sera lieutenant-colonel, colonel peut-être... Je vous félicite de tout cœur.

DE TELLHEIM. Et vous ne me connaissez pas mieux? Non, le bonheur me revient assez grand pour contenter les souhaits d'un homme de sens; il dépend entièrement de ma Minna que je ne doive appartenir à personne autre qu'elle. Demain un lien sacré nous unira ; puis aussitôt nous chercherons le coin le plus silencieux, le plus calme, le plus riant de tout l'univers, et nous irons, dans l'aisance, y être heureux à deux. Là où nous vivrons, chaque jour sera à nous. Que vous en semble, mademoiselle?... (*Elle tourne de côté et d'autre la tête avec agitation et cherche à cacher son émotion.*)

MINNA. (*Se remettant.*) Vous êtes bien cruel, Tellheim, de me représenter un bonheur si séduisant, auquel je suis obligée de renoncer. Oui, Tellheim, je vous suivrai de nouveau en pensée à travers le monde, sur le chemin de l'honneur, sans vouloir vous y suivre autrement. — Tellheim y a besoin d'une femme irréprochable. Une... femme égarée qui s'est jetée à sa tête...

DE TELLHEIM. (*S'emportant et regardant avec égarement autour de lui.*) Qui ose ainsi parler?

MINNA. Écoutez donc, Tellheim, ce que j'ai résolu, sans que rien au monde m'en doive dissuader.

DE TELLHEIM. Avant de parler, mademoiselle,... je vous en conjure, Minna... réfléchissez une seconde, c'est un arrêt de vie et de mort que vous allez prononcer.

MINNA. Sans réflexion ultérieure!... Aussi vrai que je vous ai rendu la bague qui auparavant était pour moi le gage de votre foi, aussi vrai que vous avez repris cette même bague, aussi vrai est-il que la malheureuse Barnhelm ne sera jamais la femme de l'heureux Tellheim.

DE TELLHEIM. Vous ne voulez donc que de Tellheim malheureux? On y avisera... (*Froidement.*) Je sens plei-

nement qu'il est indécent d'accepter cette justice tardive; qu'il sera mieux de ne plus reprendre désormais ce qui a été déshonoré par un injurieux soupçon... Bien. Je n'ai pas reçu la lettre. Voilà tout ce que je ferai ou dirai en réponse à cette lettre. (*Il veut la déchirer.*)

MINNA. (*La lui prenant des mains.*) Que voulez-vous faire, Tellheim?

DE TELLHEIM. Vous posséder.

MINNA. Arrêtez!

DE TELLHEIM. Elle sera, mademoiselle, infailliblement déchirée, si vous ne changez pas bientôt d'avis... Alors nous verrons quelles objections vous aurez encore à me faire.

SCÈNE X

JUSTE, LES PRÉCÉDENTS

JUSTE. Monsieur le major! monsieur le major!

DE TELLHEIM. Hé!

JUSTE. Venez donc, vite, vite.

DE TELLHEIM. Qu'est-ce? Que me veux-tu? Parle, qu'y a-t-il?

JUSTE. Écoutez. (*Il lui parle bas, à l'oreille.*)

MINNA. (*A part, à Françoise.*) Devines-tu, Françoise?

FRANÇOISE. Oh! vous êtes impitoyable! J'étais comme sur des charbons.

DE TELLHEIM. (*A Juste.*) Que dis-tu?... impossible... Elle! (*Regardant Minna avec rage.*) Parle haut, parle-lui en face. Écoutez donc, mademoiselle.

JUSTE. L'aubergiste dit que mademoiselle de Barnhelm a la bague, que j'ai mise en gage chez lui : qu'elle l'a reconnue pour sienne et qu'elle ne veut pas la rendre.

DE TELLHEIM. Est-ce vrai, mademoiselle! Non, ce ne peut pas être vrai.

MINNA. (*Souriant.*) Et pourquoi non, Tellheim... Pourquoi ce ne peut-il pas être vrai?

DE TELLHEIM. (*Vivement.*) Ainsi, c'est vrai!... Quelle horrible lumière se lève devant moi! Maintenant je vous reconnais, vous, la femme fausse et sans foi.

MINNA. (*Épouvantée.*) Qui cela, la femme sans foi?

DE TELLHEIM. Vous, que je ne connais plus.

MINNA. Tellheim.

DE TELLHEIM. Oubliez mon nom. Vous veniez ici pour rompre avec moi. C'est clair. Comme le hasard vient volontiers en aide aux infidèles! Il vous a mis votre bague dans les mains. Votre ruse m'a fait reprendre la mienne.

MINNA. Tellheim, contre quels fantômes vous battez-vous?

FRANÇOISE. (*A part.*) A son tour, maintenant...

SCÈNE XI

WERNER avec un sac d'or. LES PRÉCÉDENTS

WERNER. Me voici, monsieur le major...

DE TELLHEIM. (*Sans le regarder.*) Qui est-ce qui te demande?

WERNER. Voici l'argent : mille pistoles.

DE TELLHEIM. Je n'en veux pas.

WERNER. Demain, monsieur le major, vous pouvez encore en commander autant.

DE TELLHEIM. Garde ton argent.

WERNER. C'est le vôtre, monsieur le major... Je crois que vous ne voyez pas à qui vous parlez.

DE TELLHEIM. Va-t'en avec ton argent, te dis-je.

WERNER. Qu'avez-vous? C'est moi, Werner.

DE TELLHEIM. Toute bonté est dissimulation, tout empressement à servir est imposture.

WERNER. Est-ce de moi qu'il s'agit?

DE TELLHEIM. Comme tu voudras.

WERNER. Je n'ai agi que d'après vos ordres.

DE TELLHEIM. Exécutes-en encore un, et va-t'en.

WERNER. (*Irrité.*) Monsieur le major, je suis un homme...

DE TELLHEIM. Tu es là quelque chose de joli.

WERNER. Qui a du fiel.

DE TELLHEIM. Bien ! C'est encore ce que nous avons de meilleur.

WERNER. Je vous prie, monsieur le major...

DE TELLHEIM. Combien de fois faut-il te le redire ? Je n'ai pas besoin de ton argent.

WERNER. (*Avec courroux.*) En ait besoin qui voudra ! (*Il jette le sac aux pieds du major, et se retire de côté.*)

MINNA. (*A Françoise.*) Ah ! Françoise, j'aurais dû t'écouter... J'ai trop avant poussé la plaisanterie. Il faut cependant qu'il m'entende.., (*Elle va à Tellheim.*)

FRANÇOISE. (*Qui, sans répondre à Minna, se rapproche de Werner.*) Monsieur le maréchal-des-logis...

WERNER. (*Murmurant.*) Laissez-moi.

FRANÇOISE. Hou ! Sont-ce là les hommes ?

MINNA. Tellheim, Tellheim... (*Celui-ci se mord les ongles, de rage, et détourne la tête, sans l'écouter.*) Non, c'est trop rude !... Écoutez-moi donc... Vous vous trompez... C'est un simple malentendu... Tellheim !... Vous ne voulez pas écouter votre Minna ?... Pouvez-vous concevoir un tel soupçon ?... Moi, vouloir rompre avec vous ? Je serais venue ici pour cela ?... Tellheim.

SCÈNE XII

DEUX DOMESTIQUES entrant l'un après l'autre dans la salle, par des côtés différents, LES PRÉCÉDENTS

PREMIER DOMESTIQUE. Noble demoiselle, Son Excellence, monsieur le comte...

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Le voici, noble demoiselle.

FRANÇOISE. (*Regardant à la fenêtre.*) C'est lui ! c'est lui !

MINNA. Est-ce lui ? Allons vite, Tellheim...

DE TELLHEIM. (*Revenant à lui.*) Qui? Qui vient? Votre oncle, mademoiselle? Cet oncle cruel? Qu'il vienne, qu'il vienne. Ne craignez rien. Il n'osera pas vous offenser d'un seul regard. Il me trouvera là. Il est vrai que vous ne le méritez pas...

MINNA. Vite, embrassez-moi, Tellheim, et oubliez tout...

DE TELLHEIM. Ah! si je savais que vous puissiez vous repentir...

MINNA. Non, je ne puis pas me repentir de m'être mise à même de connaître tout votre cœur. — Ah! quel homme vous êtes! — Embrassez votre Minna, votre heureuse Minna, mais qui ne place son bonheur qu'en vous. (*Elle tombe dans ses bras.*) Et maintenant, à sa rencontre...

DE TELLHEIM. A la rencontre de qui?

MINNA. Du meilleur de vos amis inconnus.

DE TELLHEIM. Mais?

MINNA. Du comte, mon oncle, mon père, votre père... Ma fuite, son indignation, mon exhérédation... N'entendez-vous pas que tout cela est inventé... crédule chevalier?

DE TELLHEIM. Inventé?... Mais la bague? la bague?

MINNA. Où avez-vous mis celle que je vous ai rendue?

DE TELLHEIM. Vous la reprendrez? Oh! suis-je heureux! La voici, Minna. (*Il l'ôte de son doigt.*)

MINNA. Examinez-la donc d'abord. Oh! doubles aveugles que ceux qui ne veulent rien voir! Quelle bague est-ce là? Celle que j'ai reçue de vous, ou celle que vous avez reçue de moi?... N'est-ce pas plutôt celle que je n'ai pas voulu laisser entre les mains de l'aubergiste?

DE TELLHEIM. Dieu! qu'est-ce que j'entends? qu'est-ce que je vois?

MINNA. Faut-il la reprendre? Le faut-il?... Donnez. (*Elle la lui prend des mains, et la lui remet elle-même au doigt.*)

DE TELLHEIM. Où suis-je? (*Lui baisant les mains.*) Ange malicieux, m'avoir tant torturé!

SCÈNE XIII

LE COMTE DE BROUCHSAL, suivi de l'aubergiste et de plusieurs domestiques, LES PRÉCÉDENTS

MINNA. Pensez-vous ne pas m'avoir torturée, vous aussi?

LE COMTE. (*En entrant.*) Elle est donc arrivée en bon port?

MINNA. (*Bondissant à sa rencontre.*) Ah! mon père!...

LE COMTE. Oui, ton père, chère Minna! (*Il l'embrasse.*) Mais qu'est-ce, petite? (*En apercevant Tellheim.*) Depuis à peine vingt-quatre heures ici, et déjà en connaissance?

MINNA. Comprenez-vous qui c'est?

LE COMTE. Ne serait-ce pas ton Tellheim?

MINNA. Qui ce pourrait-il être que lui? Oh! si vous saviez tout!

LE COMTE. Qu'est-ce qui s'oppose à ce que je l'apprenne?... Où sont mes appartements, monsieur l'aubergiste?

L'AUBERGISTE. Que Votre Excellence daigne seulement me faire la grâce d'entrer ici.

LE COMTE. Viens, Minna; venez, major. (*Il sort avec l'aubergiste et les domestiques.*)

MINNA. Venez, Tellheim.

DE TELLHEIM. Je vous suis à l'instant, mademoiselle. Une seule parole à ce garçon. (*Il se tourne vers Werner.*)

MINNA. Oui, et une bien bonne. Vous la lui devez bien... n'est-ce pas, Françoise? (*Elle suit le comte.*)

SCÈNE XIV

DE TELLHEIM, WERNER, JUSTE, FRANÇOISE

DE TELLHEIM. (*Montrant le sac jeté à terre par Werner.*) Tiens, Juste... Ramasse ce sac, et porte-le chez nous. Va. (*Juste emporte le sac.*)

WERNER. (*Qui est resté en murmurant dans son coin, et semblait ne prendre part à rien, aussitôt qu'il entend cela.*) Enfin!

DE TELLHEIM. (*Courant à lui familièrement.*) Werner, quand puis-je encore avoir les mille autres pistoles?

WERNER. (*Redevenu de bonne humeur.*) Demain, monsieur le major, demain...

DE TELLHEIM. Je n'ai pas besoin de devenir ton débiteur, mais je veux être ton questeur. Il faut vous donner un tuteur, à vous tous, gens trop généreux. Vous êtes une race prodigue... Je t'ai tout à l'heure courroucé, Werner.

WERNER. Par ma pauvre âme, oui. Je n'aurais pas dû être si balourd. Je le vois bien maintenant. Je mériterais cent coups de plat de sabre. Donnez-les moi; seulement plus de rancune, cher major...

DE TELLHEIM. De la rancune. (*Lui serrant la main.*) Lis dans mes yeux tout ce que je ne te puis dire. Ah! qui a une meilleure amante, et un plus loyal ami que moi, je voudrais le voir, celui-là... N'est-ce pas, Françoise? (*Il sort.*)

SCÈNE XV

WERNER, FRANÇOISE

FRANÇOISE. (*Pour elle-même.*) Oh! oui, que c'est un excellent garçon!... Je ne retrouverai pas son pareil...

Il faut que cela sorte. (*Se rapprochant de Werner timidement et pudiquement.*) Monsieur le maréchal-des-logis...

WERNER. (*Qui s'essuie les yeux.*) Eh!

FRANÇOISE. Monsieur le maréchal-des-logis...

WERNER. Que me voulez-vous donc, ma petite?

FRANÇOISE. Regardez-moi un peu, monsieur le maréchal-des-logis...

WERNER. Je ne puis pas encore ; je ne sais pas ce qui m'est venu dans les yeux.

FRANÇOISE. Regardez-moi toujours.

WERNER. Je crains de vous avoir déjà trop regardée, ma chère petite...

FRANÇOISE. Monsieur le maréchal-des-logis, n'auriez-vous pas besoin d'une maréchale-des-logis?

WERNER. Parlez-vous sérieusement, chère petite?

FRANÇOISE. Tout à fait.

WERNER. Viendrez-vous aussi avec moi en Perse?

FRANÇOISE. Où vous voudrez.

WERNER. Vrai?... Hola, monsieur le major, ne faites pas tant le fier... Moi aussi, j'ai une aussi bonne amante et un aussi loyal amie que vous... Donnez-moi votre main, chère petite ; ça va!... Dans dix ans vous serez madame la générale... ou veuve!

FIN DE MINNA DE BARNHELM

LE JEUNE SAVANT

PERSONNAGES

CHRYSANDRE, vieux marchand.
DAMIS, le jeune savant, fils de Chrysandre.
VALÈRE.
JULIANE.
ANTOINE, domestique de Damis.
LISETTE.

La scène se passe dans le cabinet de travail de Damis.

LE JEUNE SAVANT

COMÉDIE EN TROIS ACTES

1747

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

DAMIS assis à une table couverte de livres, ANTOINE

DAMIS. La poste n'est donc pas encore arrivée?
ANTOINE. Non.
DAMIS. Pas encore? Ne t'es-tu pas trompé? La poste de Berlin?...
ANTOINE. Oui, la poste de Berlin; elle n'est pas encore arrivée. Mais si elle tarde plus longtemps à venir, je m'y userai les jambes. Faites donc comme si elle vous avait apporté ce je ne sais quoi, qui, si elle finit par arriver, ne sera rien autre, je gage, que quelque méchant bouquin, quelque gazette ou quelque autre chiffon...
DAMIS. Non, mon bon Antoine, pour cette fois-ci, ce pourrait être quelque chose de plus. Ah! si tu savais...
ANTOINE. Est-ce que je veux le savoir? Cela ne pourrait me servir à rien d'autre qu'à me faire rire de vous une fois de plus. Est-ce donc pour moi chose si rare?... Avez-vous encore à m'envoyer ailleurs? Sans cela, j'ai

une petite affaire à la cave de la ville ; peut-être avez-vous quelque course ? Non ?

DAMIS. (*Irrité.*) Non, drôle !

ANTOINE. J'en tiens ! Il a tout lu, excepté les livres de civilité... Mais, réfléchissez. Aux librairies, peut-être ?

DAMIS. Non, drôle !

ANTOINE. Il me faut si souvent m'entendre nommer drôle, que je finirai par croire que c'est mon nom de baptême... Mais, chez le relieur ?

DAMIS. Tais-toi, ou...

ANTOINE. Ou, chez l'imprimeur ? Pour ces trois sortes de courses, je sais mon rôle, Dieu merci ! comme un cheval de manége.

DAMIS. Le coquin ne voit donc pas ce que je lis ? Va-t-il encore m'importuner plus longtemps ?

ANTOINE. (*A part.*) Chut ! Le voilà sérieusement en colère ! Marche droit, Antoine. — Mais dites-moi seulement quel livre vous lisez là. Peste ! quels caractères ! Vous comprenez cela ? Un homme peut-il lire de telles pattes biscornues, de tels zigzags ? Si ce n'est pas pour le moins quelque grimoire infernal... Ah ! on sait bien ce qu'il arrive des gens qui veulent tout apprendre. L'esprit malin finit par les entraîner à vouloir aussi apprendre la sorcellerie.

DAMIS. (*Reprenant son air gai.*) Bonne bête d'Antoine ! C'est un livre en langue hébraïque... de *Ben-Maimon-Jad-Chasacka.*

ANTOINE. Ah ! vraiment ; le croie qui voudra : en fin de compte, je sais bien, moi, ce qui est hébreu. N'est-ce pas la langue fondamentale, originale, sacrée ?... Notre pasteur, lorsque j'allais encore à l'école, nous l'a jeté plus d'une fois du haut de la chaire. Mais quant à ce livre, vraiment, il n'en avait pas de pareil : et j'ai regardé dans tous ses livres ; il m'a fallu l'aider un jour à les transporter d'un étage à l'autre.

DAMIS. Ha ! ha ! ha ! Cela peut bien être. Ce serait miracle qu'il y eût dans ce pays un seul ministre qui sût même le titre de ce livre. Entre nous, mon bon Antoine,

il est vrai qu'en général. les ministres ne sont pas des aigles dans la science.

ANTOINE. Oh! oh! Cela n'est pas exact pour tous. Le magister de mon village, lui du moins, fait exception. C'est certain : le maître d'école m'a plus d'une fois dit lui-même qu'il était un homme très savant. Et là-dessus, je dois croire le maître d'école; car, comme M. le pasteur me l'a souvent dit, ce n'est pas un mauvais maître d'école; il comprend un peu de latin, et peut en juger.

DAMIS. Ceci est amusant! Donc le maître d'école loue le pasteur; et le pasteur, pour ne pas être ingrat, loue le maître d'école. Si mon père était là. il dirait sûrement : *Manus manum lavat*. N'as-tu pas remarqué chez lui la sotte habitude de loger à tous propos quelque petite sentence latine? Le vieil imbécile pense qu'ayant un fils si savant. il faut aussi qu'il montre qu'il a hanté les écoles.

ANTOINE. J'avais déjà pensé aussi qu'il devait être quelque peu sot, parce que souvent, au milieu de la conversation, il murmure quelque chose où je ne comprends pas un mot.

DAMIS. Ne va pas conclure de là que tout ce que tu ne comprends pas, soit bête. Je saurais alors beaucoup de bêtises... Mais, ô céleste science, de combien t'est redevable un mortel qui te possède! Et combien est à plaindre celui qui ne t'a point pratiquée! Le théologien croit te posséder, quand il a la tête farcie de saintes sentences, de contes de nourrice et de quelques misérables métaphores; le jurisconsulte, quand il interprète à faux, par une malheureuses habileté, les lois impossibles des États disparus, au préjudice de l'équité et du bon sens, et quand il rend les jugements les plus pitoyables dans une langue plus pitoyable encore. Le médecin enfin croit s'être en réalité rendu maître de toi. quand il peut à l'aide d'une légion de mots barbares, rendre malades ceux qui ont la santé, et plus malades encore ceux qui le sont. Mais, ô fourbes imbéciles, la vérité ne vous laissera pas toujours l'outrager

par cette erreur. Il viendra des circonstances où vous reconnaîtrez vous-mêmes combien est misérable votre science : pleins d'une folle suffisance, vous mettez toutes les connaissances humaines après les vôtres, et, vous criez d'un ton à faire frémir le genre humain : « Nous sommes des prodiges! » Non, crois-moi, mon cher Antoine, l'homme est fait pour la science universelle. Le nier, c'est faire l'aveu de sa paresse ou de l'impuissance de son génie. Si je pesais tout ce que je comprends déjà, moi, qui ai si peu de jours, je me convaincrais encore davantage de cette vérité. Le latin, le grec, l'hébreu, le français, l'italien, l'anglais... voilà six langues que je possède parfaitement, et j'ai vingt ans!

ANTOINE. Doucement. Vous en avez oublié une : l'allemand...

DAMIS. C'est vrai, mon cher Antoine; ce sont donc sept langues, et j'ai vingt ans!

ANTOINE. Fi donc, monsieur! Est-ce de vous ou de moi que vous avez voulu vous railler? Vous ne mettez certes pas sur le compte de votre science, votre connaissance de la langue allemande? Vous ne parliez pas sérieusement...

DAMIS. Penserais-tu donc par hasard connaître toi-même l'allemand?

ANTOINE. Moi? moi? Ce serait plus fort que de parler turc et de ne pas savoir le turc.

DAMIS. Mais il y a connaître et connaître. Tu parles allemand, c'est à dire que tu peux exprimer tes pensées par des sons qui sont compréhensibles pour un Allemand; c'est à dire que tu peux éveiller en lui les idées que tu as en toi. Mais tu ne sais pas l'allemand; c'est à dire que tu ne sais pas ce qui dans cette langue est commun ou bas, dur ou harmonieux, obscur ou clair, vieux ou usité; que tu n'en sais pas les règles, que tu n'en as pas la connaissance scientifique...

ANTOINE. Qu'est-ce qu'un savant ne vous prouverait pas que vous ne savez pas? Malgré tous vos *c'est à dire*, je crois que vous ne me contesterez peut-être pas que je sais manger?

DAMIS. Manger? Eh bien, vraiment, en y regardant de près, tu ne le sais pas non plus.

ANTOINE. Moi? Je ne saurais pas manger? Ni boire peut-être non plus?

DAMIS. Tu sais manger; c'est à dire que tu sais découper la nourriture, la porter à ta bouche, la mâcher, l'avaler et ainsi de suite. Tu ne sais pas manger; c'est à dire que tu ne connais pas les lois mécaniques d'après lesquelles tout cela s'accomplit : que tu ne connais pas l'office de chaque muscle que tu mets en œuvre, que tu ne sais pas si c'est le digastrique, ou le massétère, si c'est le ptérigoïde ou l'externus, si c'est le zygomaticus ou le platysmamyodès, si c'est...

ANTOINE. Ah! Si c'est, si c'est! Je ne vois là-dedans qu'un seul *si*, c'est *si* mon estomac le supporte et *si* cela me va... Mais, pour revenir à notre sujet; croiriez-vous qu'il y a une langue que je comprends et que vous ne comprenez pas, vous?

DAMIS. Toi, une langue que je ne comprenne pas?

ANTOINE. Oui, devinez.

DAMIS. Connaîtrais-tu le copte?

ANTOINE. Le prophète? Non, je ne le connais pas.

DAMIS. Le chinois? le malabare? que sais-je?

ANTOINE. Vous tournez tout autour. N'avez-vous pas vu mon cousin? Il est venu me voir, il y a quinze jours. Il ne parle que cette langue-là.

DAMIS. Le rabbin qui est venu, il y a peu de temps, chez moi, n'était sans doute pas ton cousin?

ANTOINE. Je ne suis point juif. Mon cousin est Vandale; je connais le vandale, et vous ne le connaissez pas.

DAMIS. (*Réfléchissant.*) Il a raison... Mon domestique entend donc une langue que moi, je n'entends pas? Et même une langue principale. Je me rappelle que ses rapports avec l'hébraïque sont très grands. Qui sait combien de mots primitifs, perdus dans celle-ci, je pourrais découvrir dans l'autre?... La chose commence à me trotter dans la tête.

ANTOINE. Eh bien!... Je vous propose de me doubler

mes gages, et vous entendrez bientôt cette langue autant que moi. Nous parlerons ensemble vandale, avec zèle, et... Donc, réfléchissez-y. Mon maudit babil me fait oublier tout à fait ma course à la cave de la ville. Je serai, dans un instant, de nouveau à vos ordres.

DAMIS. Ne t'en va pas, reste-là.

ANTOINE. Mais, voici monsieur votre père. L'entendez-vous? Nous ne pouvons en parler plus longuement? *(Il sort.)*

DAMIS. Pourquoi mon père vient-il me déranger? Croit-il donc que je sois un fainéant tel que lui?

SCÈNE II

DAMIS, CHRYSANDRE

CHRYSANDRE. Toujours sur tes maudits livres! Mon fils, trop, c'est trop. Le plaisir est aussi nécessaire que le travail.

DAMIS. Oh! monsieur mon père, le plaisir de l'étude me suffit. Pour chercher en dehors des sciences d'autres récréations, il faut n'avoir pas encore goûté la vraie douceur des sciences.

CHRYSANDRE. Je ne dis pas. J'ai, moi aussi, étudié dans ma jeunesse, je suis allé jusqu'aux frontières de la science. Mais que j'aie pâli sur les livres, non pas. J'allais me promener, je jouais, je fréquentais la société, je cultivais les femmes. Ce que le père a fait; le fils peut et doit le faire. *A bove majori discat arare minor!* comme nous disons en latin. La femme en particulier, est ce qui se recommande à toi *de meliori*, comme nous disons en latin. Ce sont des sots que ceux qui mettent plus vivement en garde les jeunes gens contre les femmes, que si c'étaient des scorpions; qui leur ordonnent de les fuir, comme nous disons en latin, *cautius sanguine viperino...*

DAMIS. *Cautius sanguine viperino?* C'est assez latin :

mais le texte, que dit-il? *Cautius timet flavum Tiberim tangere? Cur olivum sanguine viperino Cautius vitat?...* Oh! j'entends bien, monsieur mon père, que vous n'avez pas puisé aux sources. Sans quoi vous sauriez que dans la même ode, Horace décrit l'amour comme une passion très préjudiciable, et les femmes...

CHRYSANDRE. Horace! Horace! Horace était Italien, et entendait parler des femmes italiennes. Oui, moi aussi, je te mets en garde contre les femmes italiennes : elles sont dangereuses. J'ai un bon ami qui, dans sa jeunesse... Mais, chut!... Pas d'histoire scandaleuse!... Les femmes allemandes, ô les Allemandes! elles ont une toute autre nature... Je ne serais pas devenu l'homme que je suis, si les femmes ne m'avaient pas complétement formé. On s'aperçoit de la chose, je pense. Tu as assez lu de livres morts, prends-en maintenant un vivant!

DAMIS. Vous me surprenez...

CHRYSANDRE. Ce sera bien autre chose, quand tu auras commencé à étudier à fond la question. La femme, sache-le, est pour un jeune homme, un nouveau monde, où il trouve tant à s'ébahir, tant à admirer...

DAMIS. Écoutez-moi. Vous me surprenez, en ce que, veux-je dire, vous me faites entendre un langage bien éloigné vraiment des préceptes que vous m'avez fait donner à l'université.

CHRYSANDRE. *Quæ, qualis, quanta!* Maintenant ou jamais! *Tempora mutantur*, comme nous disons en latin.

DAMIS. *Tempora mutantur?* Je vous en prie, mettez donc de côté ces dictons populaires. Les temps ne changent pas. Car, examinons un peu ce que c'est que le temps...

CHRYSANDRE. Assez! Le temps est une chose que je ne veux pas perdre à écouter ton misérable bavardage. Mon exemple personnel serait propre à diriger ton expérience et ton jugement; mais je ne t'en citerai que ce qu'il faut pour que tu ne te fasses pas une affaire de te livrer aux récréations. Ainsi je pense donc.

DAMIS. Vos discours ont une apparence de vérité.

Mais je les vais percer à jour : vous allez le voir. Le nœud de la question est...

CHRYSANDRE. Eh! que m'importe que le nœud de la question soit en *barbara* ou en *celarent?* Je ne suis pas venu ici pour disputer avec toi, mais...

DAMIS. Pour apprendre les termes sacramentels de la disputation, peut-être? Bien! Vous saurez donc que ce n'est en *barbara*, ni en *celarent* qu'est l'état de la question...

CHRYSANDRE. Ce serait à rendre fou! Foin de tes facéties, monsieur le pédant...

DAMIS. Mes facéties? Ces dénominations bizarres sont, il est vrai, des restes de la philosophie scolastique, mais certes de tels restes...

CHRYSANDRE. Avec ces restes, tu finiras par me faire perdre patience, si tu ne te hâtes pas de m'écouter. Je viens à toi pour l'affaire la plus sérieuse du monde... car qu'y a-t-il de plus sérieux que le mariage?... Et tu...

DAMIS. Le mariage? Vous venez à moi à propos de mariage? à moi?

CHRYSANDRE. Ha! ha! Cela te rend attentif? Donc, *ausculta et perpende!...*

DAMIS. *Ausculta et perpende? Ausculta et perpende?* Voilà une citation malheureuse...

CHRYSANDRE. Oh! j'ai des citations...

DAMIS. Je m'en aperçois!

CHRYSANDRE. Toi?

DAMIS. Oui, moi. Savez-vous d'où vient cet : *ausculta et perpende?* Je vais vous le dire : d'Homère. Oh! qu'est-ce que je ne trouverais pas dans mon Homère?

CHRYSANDRE. Toi et ton Homère, vous êtes deux imbéciles.

DAMIS. Moi et Homère? Homère et moi? Tous les deux ensemble? Hi! hi! hi! Certes, Monsieur mon père, merci, merci. Moi et Homère? Homère et moi? — Mais écoutez-moi seulement : chaque fois, dis-je, qu'Homère — qui n'était pas un imbécile, — chaque fois qu'il fait parler ses héros pour allumer le courage de leurs soldats, ou pour commencer une délibération dans les

conseils de guerre; tel est aussi le commencement de leurs discours : écoutez ce que je vais vous citer, et réfléchissez-y. Par exemple, dans l'Odyssée : Κεκλοτε δη νου μευ. Ιθακησιοι. ὁ, ὁτι κεν ἐιπω. Et alors vient souvent aussi à la suite : Ος ἐφαθ', οἱ δ'ἀρα του μαλα μεν κλυον, ἠδ' ἔπιθοντο. C'est à dire : Il dit : et vous, obéissez à ce que vous avez entendu.

CHRYSANDRE. Obéissez? Eh bien, c'est raisonnable! Homère peut bien n'être pas imbécile. Tu es témoin que je pourrais, moi aussi, t'adresser ces paroles. Donc revenons à notre sujet : je connais, mon fils...

DAMIS. Un petit moment de patience, monsieur mon père; le temps de m'asseoir-là et de noter cette remarque!

CHRYSANDRE. De noter? Qu'y a-t-il à noter là-dedans? Qu'importe que la sentence vienne d'Homère ou d'un livre de chansons?

DAMIS. Cela importe au monde savant; cela importe à mon honneur et à l'honneur d'Homère. Car un demicent de remarques semblables font un philologue. Et celle-ci, je dois le dire, est nouvelle, toute nouvelle.

CHRYSANDRE. Alors tu la transcriras une autre fois.

DAMIS. Mais si elle échappe à ma mémoire? — J'en serais inconsolable. — Ayez au moins la bonté de m'en faire souvenir.

CHRYSANDRE. Oui, je le ferai; maintenant écoute-moi. Je connais, mon fils, une très charmante femme : et je sais que tu la connais aussi. Aurais-tu peut-être envie?...

DAMIS. Moi, je connaîtrais une femme, une charmante femme? O, monsieur mon père, si quelqu'un entendait cela, que penserait-il de ma science?... Moi, une aimable femme?...

CHRYSANDRE. Ah! vraiment, je ne crois pas qu'un hôtelier pût autant s'effrayer d'avoir pour débiteurs tel ou tel coquin qu'il connaît, que tu ne t'effrayes de l'idée de connaître une femme. Y a-t-il donc là quelque honte?

DAMIS. Au moins n'y a-t-il point d'honneur, en particulier pour un savant. On prend peu à peu les mœurs

de celui qu'on hante. Or, chaque femme est frivole, vaine, parleuse, querelleuse, et, tout le long de sa vie, enfant, quelque vieille qu'elle devienne. Chaque femme sait à peine qu'elle a une âme dont il faut prendre infiment plus de soin que de son corps. S'habiller, se déshabiller et se réhabiller ; poser devant son miroir ; admirer ses propres charmes ; songer à d'habiles jeux de physionomie ; rester oisive à regarder par les fenêtres ; lire des romans absurdes, et au plus prendre l'aiguille à la main pour tuer le temps ; — voilà ses occupations, voilà sa vie. Et vous croyez qu'un savant pourrait, sans préjudice pour sa réputation, connaître autrement que par leur forme extérieure de si sottes créatures ?

CHRYSANDRE. Garçon, garçon, tu troubles ta mère dans sa tombe. Songe donc qu'elle aussi était une femme ! Songe donc que les lois de la nature ne changent pas ; quoique, comme nous avons coutume de dire en latin, *nulla regula sine exceptione*. Et c'est à coup sûr, une de ces exceptions, que la jeune fille, que j'ai en tête en ce moment, et que tu connais…

DAMIS. Non, non. Je vous le jure ; excepté mes cousines et Juliane…

CHRYSANDRE. Et Juliane ? *bene !*…

DAMIS. Et sa soubrette exceptée, je ne connais pas une seule femme. Oui, me punisse le ciel, si j'ai jamais songé à en connaître d'autres…

CHRYSANDRE. Eh bien, d'accord ! Comme tu voudras ! Il suffit que tu connaisses Juliane…

DAMIS. Hélas !

CHRYSANDRE. Et c'est sur Juliane précisément que je voudrais savoir ta pensée…

DAMIS. Sur Juliane ? Ma pensée sur Juliane ? O, monsieur mon père, si vous vouliez avoir encore ma pensée sur Érinne, ou Corinne, ou Télésille, ou Praxille…

CHRYSANDRE. Quelle kyrielle ! Qu'est-ce que tous ces *ille* ? A l'instant il me jurait qu'il ne connaissait pas de femmes, et voilà maintenant qu'il me nomme une demi-douzaine de filles…

DAMIS. De filles, monsieur mon père?

CHRYSANDRE. Oui, monsieur mon fils, de filles! Les terminaisons ne le prouvent-elles pas? *Netrix*, *Lotrix*, *Meretrix.*

DAMIS. Ciel! Des filles! Appeler filles, les célèbres femmes poètes de la Grèce!...

CHRYSANDRE. Oui, oui, des poètes! C'est bien cela : *Lotrix*, *Meretrix*, *Poetrix*...

DAMIS. *Poetrix?* Oh! mes pauvres oreilles! Il fallait dire *Poetria* ou *Poetris.*

CHRYSANDRE. *Is* ou *ix*, monsieur l'éplucheur de lettres!

SCENE III

CHRYSANDRE, DAMIS, LISETTE

LISETTE. Hâtez-vous, monsieur Chrysandre, de rentrer chez-vous. On désire vous parler.

CHYSANDRE. Eh! quel est l'imbécile qui vient me déranger? Quel est-il donc?

LISETTE. Puis-je connaître tous les imbéciles?

CHYSANDRE. Que dis-tu? Tu as une langue dévergondée, Lisette. Tu confondrais un honnête homme avec un imbécile? Car ce doit être un honnête homme! que viendrait faire un autre homme chez moi?

LISETTE. Eh bien, eh bien, pardonnez toujours à ma langue les *lapsus* de la vôtre.

CHRYSANDRE. Les *lapsus* de la mienne?

LISETTE. Mais allez donc! L'honnête homme attend

CHRYSANDRE. Qu'il attende! — Pourtant, je n'ai mandé aucun imbécile. — Je reviens à l'instant, mon fils.

LISETTE. (*A part.*) Voyons si je puis tirer quelque chose de la sublime idée de mademoiselle.

SCÈNE IV

LISETTE, DAMIS

DAMIS. Eh bien, Lisette ne s'en va pas avec mon père?

LISETTE. Je suis votre très humble servante. Si vous l'ordonnez, j'obéis. Mais auparavant je voudrais seulement savoir quelque chose. Dites-moi, par le ciel! comment vous faites pour demeurer ainsi toujours seul? Que faites-vous donc tout le jour dans votre cabinet d'étude? Chaque seconde ne doit-elle pas vous paraître des heures?

DAMIS. Ah! à quoi bon cette question? Dehors, dehors!

LISETTE. Il est pourtant impossible que vous passiez tout ce temps couché sur les livres. Les livres, société morte. Oh! moi, j'aime les sociétés ayant vie, et c'est aussi le goût de mademoiselle Juliane. Il est vrai que nous lisons aussi, de temps à autre, quelque histoire de chevalier égaré, quelque récit effrayant, ou autre chose de bon; mais nous ne nous y arrêtons jamais plus d'une heure. Passer tout le jour avec les livres, comme vous; le ciel nous en préserve! En moins de trois jours, nous en serions mortes. Et pour en parler tout différemment de vous, ce serait notre enfer. Ce ne peut pas être là la chose préférée par tout le sexe masculin, car je connais des hommes qui sont légers et plus légers que nous encore. Il ne doit y avoir que très peu de grands esprits qui possèdent ce don extraordinaire...

DAMIS. Lisette ne raisonne déjà pas si sottement. C'est dommage qu'un tel esprit ne soit pas perfectionné par les sciences.

LISETTE. Vous me faites rougir. Je devrais m'en venger, et vous redire les uns après les autres les éloges qu'on faisait hier de vous dans la réunion qui a eu lieu au jardin. Mais je ne veux pas froisser votre

modestie. Je sais trop quel cas les savants font de cette vertu.

DAMIS. Des éloges de moi? De moi?

LISETTE. Oui, oui, de vous.

DAMIS. Oh! n'aie pas d'inquiétudes, ma chère Lisette. Je considérerai ces éloges, comme s'ils étaient adressés à un autre que moi, et, de cette façon, ma modestie sera à l'aise. Redis-les moi. Ce n'est que pour ta manière inapprêtée et primesautière que je désire les entendre.

LISETTE. Oh! ma manière n'est pas des meilleures. Il m'a manqué un tel maître qu'à vous. Cependant, je vais vous obéir. Vous savez peut-être bien quels étaient les messieurs qui hier, chez monsieur votre père, ont dîné au jardin?

DAMIS. Non, vraiment, non. N'ayant pas voulu me trouver là, je ne m'en suis pas même inquiété. Mais c'étaient évidemment des gens, eux-mêmes dignes de louange, à ce qu'on peut s'imaginer à leurs éloges.

LISETTE. C'étaient assez de tels hommes. En quoi cela vous toucherait-il d'ailleurs que ce n'eussent pas été de tels hommes? Votre modestie vous fait considérer leurs éloges, comme s'ils ne vous concernaient pas. Et puis la vérité des éloges dépend-elle de la bouche qui les prononce? Écoutez donc...

DAMIS. Ciel! j'entends revenir mon père. Par Dieu, chère Lisette, qu'il ne sache pas que vous êtes restée si longtemps chez moi. Vite, cachez-vous, pendant qu'il sera là, dans ce cabinet.

SCÈNE V

DAMIS, CHRYSANDRE

CHRYSANDRE. Damné Valère! Il ne pouvait s'adresser à moi dans un temps plus inopportun. Faut-il que le diable le ramène aujourd'hui même de Berlin? Et faut-il qu'il se fasse aussitôt annoncer chez moi? Que... Non,

monsieur Valère, vous arrivez trop tard... Eh bien, mon fils... (*Damis a l'air distrait et absorbé par de profondes réflexions.*) Entends-tu, mon fils?

DAMIS. J'entends; j'entends tout.

CHRYSANDRE. Bref, tu saisis donc pourquoi j'étais venu tantôt? A bon entendeur, salut! *Sapienti sat;* comme nous disons en latin... Réponds donc...

DAMIS. Répondre, quoi? (*Toujours ayant l'air absorbé.*)

CHRYSANDRE. Quoi répondre?... Je vais te le dire... Réponds que tu m'a compris, que ma proposition te convient, que Juliane te plaît, que tu m'obéiras entièrement... Eh bien, répondras-tu?

DAMIS. Je vais voir... (*Dans sa distraction feinte, il prend un livre.*)

CHRYSANDRE. Que peut-il y avoir dans ce livre, qui ait rapport à cela?... Réponds d'après ton cœur et non d'après ton livre... *Ex libro doctus quilibet esse potest* : disons-nous en latin...

DAMIS. (*Comme s'il lisait dans le livre.*) Parfaitement juste. Mais la suite?...

CHRYSANDRE. La suite est aussi claire qu'un passage grec. Tu dis : oui; elle dit : oui. Viennent les fiançailles, puis bientôt les noces, puis après... le reste te regarde...

DAMIS. Mais si cette hypothèse... (*Toujours comme s'il lisait.*)

CHRYSANDRE. Eh! je ne fais aucune hypothèse qui soit douteuse le moins du monde. Juliane est orpheline; je suis son tuteur, je suis ton père; quoi de plus important pour moi que de faire votre bonheur à tous deux? Son père était mon ami, ç'a été un honnête homme, quoique ç'ait été un imbécile. Il aurait pu faire une honnête faillite : ses créanciers se seraient accordés de lui pour un tiers, et il a été assez niais pour les payer jusqu'au dernier fenin. Mais à quoi bon ces détails? Ne l'as-tu pas connu?

DAMIS. Personnellement, non. Mais je connais parfaitement les circonstances de sa vie. Je les ai lues, je ne sais dans quelle biographie.

CHRYSANDRE. Lues? Lues, imprimées?

DAMIS. Oui, oui, lues. Il était né vers le milieu du siècle dernier, et il est mort, il y a quelque vingt ans, surintendant-général de Poméranie. Sa science dans les langues orientales était remarquable. Mais tous ses livres ne sont pas également bons. Celui-ci est encore un de ses meilleurs. Il faut que cet homme ait eu une habitude particulière...

CHRYSANDRE. De qui donc parles-tu?

DAMIS. Ne me demandez-vous pas si je connais l'auteur de ce livre?

CHRYSANDRE. Je crois que tu rêves, ou que ta cervelle se détraque. Je te demande si tu as encore connu le père de Juliane?

DAMIS. Pardonnez-moi de vous avoir répondu d'une manière un peu distraite! Je me demandais précisément pourquoi les rabbins... nomment...

CHRYSANDRE. Avec tes maudits rabbins! Fais donc attention à ce que te dit ton père!... (*Damis prend à la main le livre.*) Tu ne l'as pourtant pas connu? J'y songe; ce n'est même pas possible. Quand il mourut, Juliane était encore très jeune. Aussitôt après sa mort, je la pris chez moi, et, grâce à Dieu! je l'y ai comblée de mes bienfaits. Elle est belle, elle est vertueuse; à qui pourrais-je donc préférer de la donner qu'à toi? Qu'en penses-tu?... Mais réponds. Ne reste pas là immobile comme si tu dormais.

DAMIS. Oui, oui, monsieur mon père. Il n'y a plus ici qu'une seule chose à considérer...

CHRYSANDRE. Tu as raison : c'est, si tu te trouves assez habile pour remplir un emploi public, parce que...

DAMIS. Comment? habile, habile? Vous doutez donc de mon habileté?... Combien je suis malheureux de ne pouvoir vous en donner à l'instant les preuves les plus incontestables! Je le ferai ce soir même peut-être. Croyez-moi : ce soir même... La maudite poste! Je ne sais pas non plus ce qui l'arrête.

CHRYSANDRE. Calme-toi, mon fils. La question ne

venait d'aucune défiance de ma part, mais seulement de ce que je crois qu'il ne convient pas de se marier avant d'avoir un emploi, comme je pense aussi qu'il ne convient pas d'acheter un office avant de savoir où prendre femme.

DAMIS. Ah! que parlez-vous de mariage, de femme? Permettez-moi de vous laisser seul. Il faut que je l'envoie encore une fois à la poste. Antoine! Antoine! Le coquin n'est bon à rien; il faut que j'y aille moi-même.

SCÈNE VI

ANTOINE, CHRYSANDRE

ANTOINE. Monsieur Damis ne m'appelle-t-il pas? Où est-il? Qu'a-t-il à me commander?

CHYSANDRE. Je ne sais pas ce qu'il a dans la cervelle. Il t'a appelé; il voulait t'envoyer à la poste; puis il a dit qu'un coquin tel que toi n'était bon à rien, et il y va lui-même. Dis donc : veux-tu demeurer un âne toute ta vie?

ANTOINE. Doucement, monsieur Chrysandre! je ne suis pour rien dans la folie de votre fils. Plus de douze fois, aujourd'hui même, il m'a fallu courir pour lui à la poste. Il attend des lettres de Berlin. Est-ce ma faute, si elles n'arrivent pas?

CHRYSANDRE. Le bon apôtre! Mais il y a assez longtemps que tu es auprès de lui pour connaître un peu son humeur, sa manière de penser.

ANTOINE. Ha! ha! Ce que nous appelons, nous autres savants, la science des humeurs. En cela, je suis passé maître, sur l'honneur. Rien qu'un mot d'échangé avec quelqu'un, rien qu'un regard, et j'ai dévoilé toute son âme. Je sais aussitôt s'il est intelligent, capricieux, libéral ou ladre...

CHRYSANDRE. Je crois que ta main me désigne...

ANTOINE. Ne faites pas attention à mes mains... s'il est...

CHRYSANDRE. Montre-moi sur-le-champ ta science. J'ai proposé à mon fils un mariage : eh bien, tel que tu le connais, que fera-t-il ? dis-le moi.

ANTOINE. Monsieur votre fils? Monsieur Damis? Pardonnez-moi de mendier près de celui qu'intéresse ma science, ma science d'ailleurs tant éprouvée.

CHRYSANDRE. Allons, drôle, va donc, sans tant te vanter.

ANTOINE. Vouloir connaître le caractère d'un jeune savant et vouloir bâtir quelques conclusions sur ce caractère, c'est impossible ; et ce qui est impossible, monsieur Chrysandre... est impossible.

CHRYSANDRE. Et, comment cela?

ANTOINE. Parce qu'un jeune savant n'en a point.

CHRYSANDRE. Point du tout?

ANTOINE. Non, point du tout : il en change à tout instant. Les livres et les exemples qu'il lit sont les vents qui font tourner la girouette de ses pensées. Et pour nous en tenir au chapitre du mariage, puisqu'il est sur le tapis, je songe que... Car, avant tout, il faut que vous sachiez que monsieur Damis n'a jamais rien de caché pour moi. Je suis de plus en plus devenu son confident, et de plus en plus celui avec qui il aime le mieux à se livrer. Jour et nuit, nous avons quelquefois disputé ensemble à l'université. Et je ne sais pas ce qu'il faut qu'il ait trouvé en moi, peut-être quelque qualité qu'il ne trouve pas en d'autres...

CHRYSANDRE. Cette qualité, je vais te la dire : c'est ta bêtise ! Cela le charme de voir qu'il est plus savant que toi. Tu es un rusé fripon, tu ne le contredis pas, tu le loues en face, tu l'admires...

ANTOINE. Malédiction ! Vous percez à jour toute ma politique. Quelle n'est pas la finesse d'un vieux négociant !

CHRYSANDRE. Mais n'oublie pas le principal, le mariage...

ANTOINE. Oh ! il a eu déjà en tête des caprices du

diable sur ce sujet. Par exemple : je sais un temps, où il ne voulait point du tout se marier.

CHRYSANDRE. Point du tout? Alors il faudra que je me remarie. Je ne laisserai certes pas s'éteindre mon nom. Le scélérat! Mais pourquoi donc?

ANTOINE. Parce que... parce qu'il a donné dans les savants qui ont cru que le célibat est l'état qui convient le mieux à un savant. Dieu sait si ces messieurs ont eu des sentiments trop mystiques ou trop charnels! Comme si un futur vieux garçon pouvait s'être préparé déjà des excuses ingénieuses et variées...

CHRYSANDRE. Des excuses? Peut-il y avoir un homme assez impie, pour mépriser ce sacrement saint. — Car, pour le dire en passant, je ne suis point content de nos théologiens qui ne veulent point voir de sacrement dans le mariage, — pour mépriser, dis-je, ce sacrement saint, et pour se permettre encore d'excuser son impiété? Mais, coquin, je crois que tu m'en fais voir; car il a paru d'abord agréer ma proposition.

ANTOINE. Il est impossible que vous ayez réussi aussi vite. Quelle figure a-t-il faite? Voyons : se tenait-il là, comme s'il eût été frappé à la tête? Regardait-il peut-être à terre fixement? Tenait-il peut-être la main à son front? A-t-il pris peut-être quelque livre, comme pour y lire? Vous a-t-il peut-être laissé parler, sans vous interrompre?

CHRYSANDRE. Tu as touché juste! Tu le dépeins, comme si tu l'avais vu.

ANTOINE. Oh! voici d'où souffle le vent. Quand il agit ainsi, c'est qu'il veut en arriver à ce qu'on le croit distrait. Je connais ses ficelles. Il entend alors tout ce qu'on lui dit ; mais il faut que les gens croient que dans sa profonde distraction, il ne l'a pas entendu. Il répond même quelquefois : mais lui représente-t-on sa réponse, il ne reconnaît jamais qu'elle se rapporte à ce qu'on voulait savoir de lui.

CHRYSANDRE. Eh bien, celui-là qui ne veut pas avouer que trop de science trouble la cervelle, mérite d'en faire l'expérience. Dieu soit loué que, dans ma jeunesse,

j'aie su vite trouver les saines règles de conduite! *Omne nimium vertitur in vitulum*, comme nous disons en latin avec beaucoup de sel... Mais Dieu pardonne à ce coquin, s'il persévère dans sa résolution. S'il maintient qu'il n'est pas nécessaire de se marier et de faire des enfants, ne me donne-t-il pas à entendre qu'il n'eût pas non plus été nécessaire que je le fisse?

ANTOINE. Il est vrai qu'il ne peut y avoir sous le soleil de plus noire ingratitude, de la part d'un fils, que de ne pas vouloir reconnaître les grandes peines que son père a dû se donner, pour le mettre au monde.

CHRYSANDRE. Non; et certes le saint mariage trouvera en moi un défenseur.

ANTOINE. Le vouloir est bon; mais il est évident qu'avec de tels vengeurs que vous, l'impôt de consommation diminuerait rudement.

CHRYSANDRE. Comment cela?

ANTOINE. Songez-y vous-même! Trois femmes et de la troisième à peine un fils.

CHRYSANDRE. A peine? Que veux-tu dire par là, drôle?

ANTOINE. Oh! vous y voyez plus de mal que je n'ai voulu dire.

CHRYSANDRE. Vraiment, entre nous, Antoine : si les femmes d'il y a vingt ans avaient été telles que les femmes d'à présent, j'aurais de singulières idées. Il a si peu de moi! Mais les femmes d'il y a vingt ans n'étaient pas encore aussi effrontées que celles d'à présent; aussi perfides que celles d'aujourd'hui; aussi libertines...

ANTOINE. Est-ce certain? Alors on a vraiment fait tort à ma mère, qui a vécu trente-trois ans loin de son mari, lequel a toujours prétendu qu'il n'était pas mon père. Mais c'est là un point, où je n'aime pas à revenir. Les caprices de monsieur votre fils sont plus plaisants.

CHRYSANDRE. Plus irritants, veux-tu dire! Mais dis-moi quelles sont donc ses excuses.

ANTOINE. Ses excuses, ce sont des idées qui ne sont pas de son cru. Il disait, par exemple, que jusqu'à

quarante ans sonné on lui demande pourquoi il ne se marie pas; il répondra qu'il est encore trop jeune pour le mariage; — et qu'au delà de quarante ans, il dira qu'il est trop vieux pour se marier. Je ne sais pas comment se nomme le savant qui doit avoir aussi parlé de la sorte. — Un autre prétexte, c'est celui-ci : il ne se marierait pas, parce qu'il aurait tous les jours l'idée de se faire moine; et ne se ferait pas moine. parce qu'il songerait tous les jours à se marier.

CHRYSANDRE. Quoi? Il ne veut pourtant pas non plus se faire moine. On voit bien par là jusqu'où le dédain du saint mariage peut faire tomber un esprit perverti. Je ne me serais jamais attendu à cela de mon fils.

ANTOINE. N'ayez pas d'inquiétudes! Tout passe vite chez votre fils. Il avait puisé cette idée dans la biographie de quelque savant; il s'en était engoué, et s'était aussitôt résolu à en faire sa règle de conduite. Mais bientôt ce caprice a été mis dehors par un autre, de même que. de même que... C'est dommage, que je ne trouve pas de comparaison pour cela!... bref, a été mis dehors. Ensuite il voulait se marier, et, en vérité, avec un vrai démon de femme.

CHRYSANDRE. Si une telle idée pouvait venir à l'esprit d'un plus grand nombre de sots, de cette façon les honnêtes gens seraient débarrassés des mauvaises femmes.

ANTOINE. C'est ce qu'il pensait : ce serait pourtant joli que cela fût de son invention; mais c'est aussi chez les savants que le ciel a châtiés par de méchantes femmes, que le célèbre Damis a appris cela. Cependant le monde savant ne peut pas se plaindre de ce qu'il ait renoncé à cette croix domestique, pour l'enrichir d'innombrables écrits.

CHRYSANDRE. D'écrits! Oui, et qui me coûtent assez cher. Quels comptes ne m'a-t-il déjà fallu solder aux imprimeurs! Le scélérat!

ANTOINE. Patience! Il ne fait que commencer d'écrire. Cela ira de mieux en mieux.

CHRYSANDRE. De mieux en mieux! Il en arrivera peut-

être ainsi à pouvoir insérer dans ses écrits, la pauvreté de son père !

ANTOINE. Pourquoi pas ! Si cela lui rapporte de l'honneur...

CHRYSANDRE. Maudit honneur !

ANTOINE. C'est pour l'honneur qu'un jeune savant fait tout. Quand même cela ne devrait lui rapporter qu'après sa mort, l'honneur d'avoir été le célèbre Damis, l'un de ces savants qui sont allés au diable ! Qu'importe ? C'est assez qu'on le nomme le savant, qu'on le nomme le célèbre...

CHRYSANDRE. Garçon, tu m'effraies ! Mais toi, toi qui est beaucoup plus âgé que lui, ne peux-tu pas de temps à autre lui montrer le droit chemin ?

ANTOINE. O monsieur Chrysandre ! Vous savez bien que je n'ai point la figure d'un gouverneur. Et puis ma bêtise...

CHRYSANDRE. Oui, tu t'en sers à le rendre plus bête encore.

ANTOINE. (*A part.*) Chut ! il me connaît. — Mais croyez-vous que son idée de méchante femme fût sérieuse ? Point du tout. Une heure après, il voulait se choisir une femme savante.

CHRYSANDRE. Eh bien, ce serait encore assez sage.

ANTOINE. Assez sage ? Sans vouloir vous contredire, c'était la plus sotte idée qu'il pût avoir. Une femme savante ! Songez donc ! Une femme savante ; une femme à l'instar de monsieur votre fils ! C'est à faire trembler d'épouvante un honnête garçon. De vrai ! Avant de me mettre au croc d'une femme savante...

CHRYSANDRE. Imbécile, imbécile ! D'autres gens que toi se les arrachent. Si seulement il y en avait beaucoup, qui sait si je ne m'en choisirais pas une pour moi-même ?

ANTOINE. Connaissez-vous Carlin ?

CHRYSANDRE. Carlin ? Non.

ANTOINE. Mon ancien camarade ? Mon ami ? Vous ne le connaissez pas ?

CHRYSANDRE. Non, certes non.

ANTOINE. Il portait un habit gris de lin, à revers rouges, et, pour son costume des dimanches, des épaulettes rouge et bleu. Vous devez l'avoir vu avec moi. Il avait un assez grand nez, héritage de famille : car l'histoire lui avait appris que son arrière-bisaïeul, qui avait jadis assisté à un tournoi comme palefrenier, en avait un tout aussi long. Son seul défaut, c'était d'être un peu bancroche. Vous le rappelez-vous à présent?

CHRYSANDRE. Faut-il donc que je connaisse toute la canaille que tu connais? A quoi en veux-tu venir, du reste?

ANTOINE. Ainsi, vous ne le connaissez sérieusement pas. Alors, c'est un grand génie de moins que vous connaissez. Je vous ferai faire sa connaissance, j'ai quelque crédit auprès de lui.

CHRYSANDRE. Je crois que tu t'entends souvent aussi bien que mon fils à pérorer. Où en veux-tu donc venir avec cette bouffonnerie?

ANTOINE. Ce Carlin, veux-je dire. — Oh! c'est vexant que vous ne le connaissiez pas... Ce Carlin, dis-je, a servi une fois chez un maître, dont la femme était une femme savante. Le maudit oiseau... il avait bonne apparence, et, comme l'appétit ne se règle pas sur la position... bref, il fallut qu'il la connût de tout près. D'où lui venait donc tant d'esprit? Son maître finit par s'apercevoir qu'il prenait des leçons de sa femme, et lui donna son congé, avant qu'il s'y attendît. La pauvre femme!

CHRYSANDRE. Silence! J'en ai assez de tes extravagances et de celles de mon fils.

ANTOINE. Encore une de ses extravagances; et, de vrai, celle à laquelle il s'est, en dernier lieu, arrêté : il voulait épouser plusieurs femmes.

CHRYSANDRE. Mais l'une après l'autre?

ANTOINE. Non; au moins une demi-douzaine à la fois; en combinant la Bible, la loi et l'usage. Il lisait alors même un livre...

CHRYSANDRE. Les maudits livres! Bref, je ne t'écoute pas plus longtemps. Qu'il lui passe dans l'esprit d'en

prendre plusieurs, s'il veut, pourvu qu'il commence par prendre celle à laquelle je songe en ce moment pour lui. Et qu'en penses-tu, Antoine? *Quid putas?* comme nous disons en latin; le fera-t-il?

ANTOINE. Peut-être, oui; peut-être, non. Si je savais quel est le dernier livre qu'il a lu, et que je pusse moi-même lire ce livre, et que...

CHRYSANDRE. Je vois bien que j'aurais besoin de ton aide. Tu es, il est vrai, un fripon; mais je sais aussi qu'il y a plus à faire aujourd'hui avec des coquins qu'avec des honnêtes gens.

ANTOINE. Oh! monsieur Chrysandre, pour qui me prenez-vous?

CHRYSANDRE. Pas de phrases, monsieur Antoine; je te promets une récompense, proportionnée à tes services, si, *quovis modo*, comme nous disons en latin, par des vérités ou par des mensonges, par des observations sérieuses, ou par des railleries, *vel sic vel aliter*, comme nous disons en latin, tu peux persuader à mon fils d'épouser Juliane.

ANTOINE. Qui? Juliane?

CHRYSANDRE. Juliane, *illam ipsam.*

ANTOINE. Notre mademoiselle Juliane? Votre pupille? Votre fille adoptive?

CHRYSANDRE. Connais-tu une autre Juliane?

ANTOINE. C'est impossible; ou bien, ce qu'on m'a dit d'elle ne doit pas être vrai.

CHRYSANDRE. Ce qu'on t'a dit? Ah! T'a-t-on dit quelque chose d'elle? Ce n'était rien de mauvais pourtant?

ANTOINE. Ce n'était certainement rien de bon non plus.

CHRYSANDRE. J'ai fondé de si grandes espérances sur la jeune fille... Elle n'aurait cependant pas, par hasard, avec quelque gars... hé!

ANTOINE. Si ce n'était que cela. De si petites fautes, la mode les excuse. Mais il y a encore quelque chose de bien plus vexant pour une brave jeune fille, qui ne voudrait pas rester plus longtemps fille.

CHRYSANDRE. Encore quelque chose de bien plus vexant? Je ne te comprends pas.

ANTOINE. Et cependant vous êtes négociant.

CHRYSANDRE. Encore quelque chose de bien plus vexant? J'ai toujours cru que la retenue et le bon sens, c'était le plus important...

ANTOINE. Plus maintenant! Plus maintenant! Il y a vingt ans peut-être, comme vous le rappeliez tout à l'heure très sagement vous-même.

CHRYSANDRE. Explique-toi donc plus clairement. Je n'ai pas envie de deviner tes sottes idées.

ANTOINE. Et pourtant rien n'est plus facile. En un mot, elle ne doit pas avoir le sou. On m'a dit qu'en considération de son père qui avait été votre ami, vous aviez pris chez vous Juliane, dès l'âge de neuf ans et l'aviez élevée par commisération.

CHRYSANDRE. En cela on ne t'a pas menti; mais cependant mon fils seul l'aura, pourvu qu'il... Car, vois-tu, Antoine, il faut que je t'explique toute l'énigme... Il ne dépend que de moi de rendre en peu de temps Juliane riche.

ANTOINE. Oui, avec votre propre argent; vous pourriez de la même manière aussi me rendre riche. Auriez-vous cette bonté?

CHRYSANDRE. Non, pas avec mon propre argent... Es-tu discret?

ANTOINE. Mettez-moi à l'épreuve.

CHRYSANDRE. Écoute donc. Voici ce qu'il en est de la fortune de Juliane. Son père a eu un procès où, en fin de compte, quelque temps avant sa mort, il a perdu tout ce qu'il avait. Or, il vient de me tomber entre les mains certain document, qu'il a longtemps cherché en pure perte, et qui donne à l'affaire une tout autre tournure. Il suffit maintenant d'avancer l'argent nécessaire pour recommencer le procès. J'ai déjà même envoyé ce document à mon avocat, à Dresde...

ANTOINE. Dieu soit loué! vous voilà redevenu négociant. J'ai failli tout à l'heure ne plus savoir que penser de vous... Mais pourtant, avez-vous déjà le consentement de Juliane?

CHRYSANDRE. Oh! la bonne enfant m'a déclaré qu'elle

m'obéira en tout. Cependant Valère a, sur ces entrefaites, fait une pointe à son propos, et m'a même, il y a quelque temps, découvert ses intentions. Avant que j'eusse reçu ce document...

ANTOINE. Oui, alors nous ne tenions pas autant à Juliane. Et vous lui aviez donné des espérances?...

CHRYSANDRE. Sans doute! Il revient aujourd'hui de Berlin, et s'est fait annoncer déjà chez moi; cela m'inquiète... Pourtant, si mon fils veut... Or il... tu me comprends, Antoine... Il y a mille manières de prendre un fou; et un homme comme toi a plus d'un tour dans son sac... Tu verras que je le saurai reconnaître.

ANTOINE. Et vous, que je suis tout à votre service, pourvu que la reconnaissance se manifeste d'abord. et que...

SCÈNE VII

ANTOINE, CHRYSANDRE, JULIANE

JULIANE. Veuillez venir, monsieur Chrysandre, venez vite. Monsieur Valère est déjà là pour vous faire sa visite.

CHRYSANDRE. Cela te rend toute joyeuse, ma chère petite!

ANTOINE. (*Bas, à Chrysandre.*) Hou! Le Valère a déjà captivé l'oiseau.

CHRYSANDRE. Cela tomberait bien. (*Antoine et Chrysandre sortent.*)

SCÈNE VIII

JULIANE, LISETTE

LISETTE. (*Regardant hors du cabinet.*) Psitt! Psitt! Psitt!

JULIANE. Eh ! qui fait cela? Lisette? Est-ce toi? Que fais-tu donc là?

LISETTE. Oui, vous ne croiriez jamais que nous en sommes venus si loin ensemble, monsieur Damis et moi, qu'il s'est vu obligé de me cacher. Déjà je le tiens par un doigt ! Encore un entretien comme celui de tout à l'heure, et il est pris.

JULIANE. Aurais-je donc eu, en plaisantant, une très bonne idée? Plût au ciel que le mariage par lequel son père veut nous unir...

LISETTE. Ah ! son père ! Le finaud, le ladre ! Je le connais maintenant.

JULIANE. Qu'est-ce que ces titres que tu lui donnes? Sa bonté n'est que trop grande. Pour mettre le comble à ses bienfaits, il me donne la main de son fils, et par là toute sa fortune. Mais combien cela fait mon malheur !... La reconnaissance et l'amour, l'amour pour Valère, et la reconnaissance...

LISETTE. Il n'y a qu'une minute que j'étais encore dans la même erreur. Mais croyez-moi, je tiens maintenant de sa propre bouche, que ce n'est point pour l'amour de vous, mais pour l'amour de votre fortune, qu'il veut réaliser cette union.

JULIANE. Pour l'amour de ma fortune? Tu radotes. Qu'ai-je donc que je ne tienne de lui?

LISETTE. Venez, venez. Ce lieu n'est pas propice pour beaucoup bavarder. Je vous raconterai tout ce que j'ai entendu.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

LISETTE, VALÈRE, JULIANE

LISETTE. (*A mi-voix.*) Veuillez entrer; Damis est sorti. Vous pouvez ici vous dire déjà un petit mot de confidence.

JULIANE. Oui, Valère; j'ai pris ma résolution. Je lui dois trop, pour que ses bienfaits ne lui aient pas donné les plus grands droits sur moi. Quoi qu'il puisse m'en coûter, il me faut contracter ce mariage, puisque Chrysandre le désire. Autrement il me faudrait donc sacrifier la reconnaissance à l'amour? Vous êtes vertueux vous-même, Valère, et votre fréquentation m'a appris à penser plus noblement. Pour me montrer digne de vous, il me faut subir la loi du devoir, même aux dépens de mon bonheur.

LISETTE. Sublime morale! Vraiment.

VALÈRE. Mais que deviennent promesses, serments, fidélité? Est-il permis, pour se conformer à un devoir imaginaire, d'agir aussi mal à l'encontre d'un autre devoir qui nous oblige réellement?

JULIANE. Ah! Valère, vous savez pourtant bien la valeur de mes promesses. N'abusez pas de ma faiblesse. Mon père ne les avait pas approuvées.

VALÈRE. Quel père?...

JULIANE. Celui à qui je dois ce nom, en retour de ses bienfaits. Ou ne considéreriez-vous pas comme un bienfait de m'avoir arrachée à la misère et à toutes ses

malheureuses conséquences? Ah! Valère, je n'aurais pas possédé votre cœur, si les soins de Chrysandre ne m'avaient point façonnée à la vertu et à la décence.

VALÈRE. Les bienfaits cessent d'être des bienfaits, quand on cherche à s'en faire payer. Et que fait d'autre Chrysandre, quand, trop scrupuleuse Juliane, il ne veut vous faire épouser à son fils que parce qu'il a trouvé le moyen de vous faire rentrer dans la plus grande partie de votre fortune paternelle.

JULIANE. Ne faites donc aucun fonds sur une si étrange nouvelle. Qui sait ce que Lisette a entendu?

LISETTE. Rien qui ne s'accorde entièrement avec le reste de sa conduite. Un homme qui commence à publier à son de trompe ses bienfaits, qui sait les énumérer un à un sur ses doigts, cherche quelque chose de plus que la simple récompense divine. Et voilà peut-être la première larme qui vous soit échappée, par suite du chagrin que vous éprouvez à vous détacher d'un homme si foncièrement intéressé?

VALÈRE. Lisette a raison... Mais je sens, hélas! que Juliane ne m'aime plus.

JULIANE. Elle ne vous aime plus? Il ne manquait que ce soupçon pour mettre le comble à ses peines. Quand vous savez combien il lui en coûte de rester sourde aux inspirations de l'amour, quand vous savez, Valère... Ah! défiance des hommes!

VALÈRE. N'interprétez point mal les craintes d'un amant, dont tout de bonheur est en jeu. Vous m'aimez donc encore? Et vous voulez vous donner à un autre?

JULIANE. Je le veux? Pourriez-vous me torturer d'une manière plus sensible? Je le veux?... Dites que je le dois.

VALÈRE. Vous le devez?... On n'a encore jamais contraint un cœur, que ce cœur n'ait consenti à se faire de cette contrainte une excuse...

JULIANE. Vos reproches sont si subtils, si habiles que la douleur que j'en éprouve, me force à vous quitter.

VALÈRE. Demeurez, Juliane; et dites-moi au moins ce qu'il faut que je fasse.

JULIANE. Ce que je fais ; subir le sort.

VALÈRE. Ah! mettons hors de cause le sort, innocent de tout ceci.

JULIANE. Innocent? C'est donc moi peut-être qui suis coupable? Ne m'arrêtez pas plus longtemps...

LISETTE. Si je ne me hâte pas de m'en mêler, ils vont se quereller par trop d'amour. — Ce qu'il faut que vous fassiez, monsieur Valère? Une chose importante! Remuer ciel et terre, pour que la bonne mademoiselle ne soit pas obligée à ce mariage! Inspirer d'autres idées au père; tirer le fils d'un autre côté... Pour le fils, il est vrai que c'est déjà en bon chemin, laissez-moi faire. Ce bon Damis! Je suis sans doute la première femme qui le cajole, et j'espère bien être aussi la première qu'il cajole. Vraiment, il est si vaniteux, et je suis si habile que je pourrais peut-être même me vanter de devenir sa femme, si le père n'était pas là!... Voyez-vous, monsieur Valère, l'idée est de mademoiselle Juliane. Trouvez maintenant un collet pour le père...

JULIANE. Que dis-tu, Lisette? L'idée est de moi? O Valère, ne croyez pas à une telle machination! T'ai-je commandé autre chose que de lui inspirer une mauvaise idée de moi?

LISETTE. Oui, c'est cela; une mauvaise idée de vous, et, si cela est possible, une idée d'autant meilleure de moi.

JULIANE. Non, avec vous, il n'est pas possible d'y tenir...

VALÈRE. Dites-moi au moins, très chère Juliane...

JULIANE. Vous dire? Et quoi? Peut-être que je veux voler dans vos bras, dussé-je outrager toutes les vertus? Que, pour devenir vôtre, je mettrai en œuvre une passion, une ardeur qui ne pourraient que me rendre méprisable à vos yeux? Non, Valère...

LISETTE. N'entendez-vous donc pas qu'elle nous donne carte blanche? Elle fait comme la belle Aspasie... ou... comment s'appelle donc la princesse dans le gros roman? Deux chevaliers la poursuivaient. Battez-vous ensemble, leur dit la belle Aspasie; celui qui

vaincra l'autre, m'aura. Mais cependant, elle était plus favorable au chevalier à l'armure bleue, qu'à l'autre...

JULIANE. Ah! la sotte, avec son chevalier bleu... (*Elle s'éloigne et sort.*)

SCÈNE II

LISETTE, VALÈRE

LISETTE. Ha! ha! ha!

VALÈRE. Cela n'a rien de risible pour moi.

LISETTE. Non? Ha! ha! ha!

VALÈRE. Je crains que tu ne ries de moi.

LISETTE. Oh! riez donc avec moi. Ou je finirai par rire de ce que vous ne veuilliez pas rire. Ha! ha! ha!

VALÈRE. Je pourrais plutôt être désespéré! J'ignore si elle m'aime encore.

LISETTE. Vous ignorez? Tous les hommes sont-ils donc si difficiles à convaincre? Tombent-ils donc tous dans des doutes aussi pleins d'anxiété, aussitôt que l'amour les échauffe un peu? Mettez de côté vos folies, monsieur Valère, ou je recommence à rire. Tendez bien plutôt votre esprit, pour inventer quelque chose pour le vieux Chrysandre...

VALÈRE. Chrysandre ne se fiera, ni ne pourra se fier à moi. Il connaît mon inclination pour Juliane... Toutes mes exhortations à ce sujet seraient en vain; il aurait bientôt découvert que mon égoïsme en serait la cause. Et quand même je pourrais le rallier entièrement à mes intérêts, à quoi cela servirait-il? Il est assez Allemand pour me dire en face et tout carrément qu'ici je passe après son fils, auquel les bienfaits du père donnent les plus grands droits sur Juliane... Que tenterai-je donc?

LISETTE. Les gens étonnants, il faut leur aplanir toutes les voies! Écoutez l'idée qui m'est venue. Le document, ou, si vous voulez, le chiffon qu'on appelle ainsi, est la seule chose qui donne à Chrysandre envie

de ce mariage, à tel point qu'il l'a déjà envoyé à son avocat. Ne pourrait-on pas imaginer une lettre de cet avocat dans laquelle... dans laquelle...

VALÈRE. Dans laquelle, on lui donnerait des soupçons sur la valeur du document, veux-tu dire? L'idée n'est pas déjà si mauvaise, mais... si l'avocat vient à lui écrire tout le contraire, notre tromperie sera dévoilée.

LISETTE. Quelle objection! Certainement, il faudra agir auprès de l'avocat. Il a été de tout temps d'usage qu'un amoureux fît quelques sacrifices.

VALÈRE. Mais si l'avocat est un honnête homme?

LISETTE. Faites donc, comme s'il n'y avait qu'un mois que vous fussiez au monde. Tel le présent, tel l'avocat. Pas de présent : le plus vil fourbe devient le plus honnête homme du monde; faible présent : la conscience est alors encore assez en équilibre. Elle a beaucoup de tentations de remonter, mais la moindre réflexion la fait baisser de nouveau. Viennent seulement des présents très considérables, alors le plus honnête des avocats cesse d'en être le plus honnête. Il met l'honnêteté avec les pièces reçues, dans la caisse, où l'honnêteté se rouille avant les écus. Je connais ces messieurs!

VALÈRE. Ton jugement est trop général. Toutes les personnes d'une même profession ne pensent pas de la même manière. Je connais plus d'un vieux et brave avocat...

LISETTE. Que voulez-vous avec vos vieux? C'est tout comme si vous disiez que les grands revers, que les petits boutons pointus, que les gigantesques fraises dont on pouvait faire des voiles de vaisseaux, que les larges souliers carrés, qu'enfin tout le costume dont vos aïeux ont bien pu se parer aux jours de gala; c'est comme si vous disiez qu'ils fussent encore de mode, parce qu'on voit encore de temps à autre, dans les vieilles rues, de petits bons-hommes tremblants et courbés, se glisser ainsi vêtus. Laissez-les-moi mourir, avec votre paire de vieux et braves avocats, et mode et honnêteté auront disparu.

VALÈRE. On reconnaît là toute de suite l'éloquence féminine.

LISETTE. Vous voulez dire peut-être que c'est de la calomnie? Oh! de vrai, rien que pour calomnier, je n'aurais pas tant péroré. Mon principal but était de vous expliquer quel est le pouvoir universel de l'argent, et quel excellent jeu un amant a dans les mains, quand il est libéral envers tous, envers les avocats et... Votre servante. (*Elle lui fait une révérence.*)

VALÈRE. Fie-toi à ma reconnaissance. Je te promets une dot magnifique, si nous sommes heureux...

LISETTE. Eh! que c'est rusé! Une dot? Vous ne supposez donc pas peut-être que je reste fille?

VALÈRE. Si tu le crains; je te promets le mari avec la dot... Mais, viens : Juliane nous aura sans doute attendus. Nous réfléchirons plus amplement entre nous à nos affaires.

LISETTE. Précédez-moi; il faut que j'attende encore ici mon jeune savant...

VALÈRE. Il est peut-être encore en bas, chez son père.

LISETTE. Nous avons à nous parler en tête à tête. Allez. Ne lui avez-vous pas encore parlé?

VALÈRE. Que ne donnerais-je pas pour pouvoir m'en dispenser! Lui seul me ferait fuir cette maison, plus vite qu'une maison de fous, si un plus agréable objet...

LISETTE. Allez donc alors, et ne vous faites pas attendre plus longtemps par ce plus agréable objet. (*Valère sort*).

SCÈNE III

ANTOINE, LISETTE

ANTOINE. Eh! Qu'est-ce qu'elle veut, celle-ci, dans le cabinet d'étude de mon maître? — Valère sort à l'instant, Juliane ne fait que de sortir, et tu es encore là? Je crois que vous avez de nouveau rendez-vous ici.

Attends, Lisette : je vais le dire à mon maître. Je me vengerai en même temps pour hier : tu te souviens.

LISETTE. Je crois que tu te mets en colère. Que veux-tu dire avec ton : *pour hier?*

ANTOINE. Un soufflet est peut-être vite oublié par qui le donne, mais celui de qui les dents en ont branlé, y songe longtemps. Tu ne perdras rien, pour attendre.

LISETTE. Qui est-ce qui t'avait dit de m'embrasser?

ANTOINE. Peste ! Ils seraient communs, les soufflets, si tous ceux qui vous veulent embrasser en devaient recevoir... Maintenant mon maître va bravement te...

LISETTE. Ton maître? Il ne me fera pas grand'-chose.

ANTOINE. Non? Combien de fois n'a-t-il pas dit qu'un si saint lieu qu'un cabinet d'étude, ne doit jamais être profané par des créatures aussi impures que vous? Le Dieu de la science... attends : comment le nomme-t-il?... Apollon... ne peut souffrir aucune femme. Rien que leur odeur lui est contraire. Cela le fait fuir, comme la colombe fait fuir l'oiseleur... Et tu penses bien que mon maître s'apercevra que tu lui as chassé de sa chambre son dieu chéri.

LISETTE. Je crois vraiment que tu penses, niais, que le cher dieu n'est que chez vous, hommes ! Tais-toi, ou...

ANTOINE. Oui, encore un comme hier peut-être?

LISETTE. Encore un meilleur ! Nigaud, tu en aurais mérité hier plus d'un. Tu viens près de moi ; il fait sombre ; tu veux m'embrasser ; je te repousse ; tu y reviens ; je te donne sur la gamache, cela te fait mal ; et tu te sauves tout honteux... Je pouvais bien t'en donner un autre, s'il m'en avait pris fantaisie.

ANTOINE. Ainsi, il me fallait peut-être attendre qu'il te plût de renouveler à ton gré tes caresses?

LISETTE. En supposant que d'autres encore eussent suivi, elles seraient devenues de plus en plus douces. Peut-être même les dernières eussent-elles... Mais un pauvre diable aussi bête que cela, n'attrape rien.

ANTOINE. Qu'est-ce que j'entends? Es-tu sérieuse,

Lisette? Il me prend envie d'oublier le soufflet d'hier et de refaire amitié avec toi.

LISETTE. Comme tu voudras. Pour ce que j'ai à faire de tes bonnes grâces! Je cours un autre gibier.

ANTOINE. Un autre? Ahi! Lisette! Voici un nouveau soufflet que je n'oublierai pas de sitôt. Un autre? J'aurais pensé que tu en avais assez d'un qui s'est jeté de lui-même dans le filet.

LISETTE. Et c'est pour cela précisément que je n'en fais point de cas... Mais, dis-moi, où est ton maître?

ANTOINE. Dieu merci qu'il s'arrête dehors si longtemps; et fais en sorte de filer. S'il te trouve ici, tu cours le risque d'être mise dehors rudement.

LISETTE. Allons donc! Où est-il donc? N'est-il pas encore de retour de la poste?

ANTOINE. D'où sais-tu donc qu'il soit allé à la poste?

LISETTE. Suffit, je le sais. Il voulait d'abord t'y envoyer. Mais comment s'est-il fait qu'il y soit allé lui-même? Ha! ha! ha! « C'est qu'un coquin tel que toi n'est bon à rien. » Vrai, cet éloge te donne mille charmes pour moi.

ANTOINE. Quel est le démon qui a pu te dire ça?

LISETTE. Oh! personne; dis-moi seulement si, lui, il est de retour?

ANTOINE. Depuis longtemps; il est au dessous chez son père.

LISETTE. Et que font-ils ensemble?

ANTOINE. Ce qu'ils font? Ils se querellent.

LISETTE. Le fils veut sans doute convaincre le père de son habileté?

ANTOINE. Ce doit être quelque chose comme ça. Damis est tout hors de lui. Il ne laisse pas le vieux placer un piètre mot; il lui fait l'énumération d'un millier de livres qu'il a vus; d'un millier qu'il a lus; d'un autre millier qu'il veut écrire, et d'une centaine de petits livres qu'il a déjà écrits. Puis il lui nomme une douzaine de professeurs qui lui ont envoyé, pas gratis, son éloge par écrit et sous leur sceau; et une douzaine de gazetiers qui sont pour un savant d'excellentes trom-

pettes, quand il y a au bout quelque embouchure d'argent : et une douzaine de journalistes qui l'ont instamment supplié de leur accorder sa collaboration. Le père regarde, bouche béante ; il s'inquiète pour la santé de son fils ; il s'écrie sans cesse : « Mon fils, ne t'échauffe pas ainsi ! Épargne tes poumons ! Oui, certes, je le crois. Calme-toi. Ce n'est pas là ce que je voulais dire. »

LISETTE. Et Damis ?...

ANTOINE. Damis n'en démord pas. Le père finit par s'évertuer de toutes ses forces à le convaincre et à l'adoucir par une masse de louanges, telles qu'homme au monde n'en mérita, n'en mérite, ni n'en méritera jamais. Alors le fils redevient raisonnable, et alors... alors ils traitent un autre point, une autre affaire... un...

LISETTE. Quoi donc ?

ANTOINE. Dieu merci, ma langue est discrète.

LISETTE. Tu ne veux pas me le dire ?

ANTOINE. Jamais ! Je suis du reste, il est vrai, un mauvais gars ; mais pour ce qui est de la discrétion...

LISETTE. Jusqu'ici, je ne l'aurais pas cru.

ANTOINE. Je pense que tu devrais être contente que je sois discret, et, en particulier, pour les affaires de mariage, ou ce qui en dépend...

LISETTE. Tu ne sais rien de plus ? Eh bien, moi, je sais quoi depuis longtemps.

ANTOINE. Comme elle veut joliment abuser de ma niaiserie ! — Il serait donc tout à fait inutile que je te le dise ?...

LISETTE. Certainement, oui. Mais pour me venger de ta méfiance de fourbe, je sais bien ce que je vais faire. Tu ne tenteras plus de faire le discret avec une femme de ma profession. Te rappelles-tu comment tu as parlé, il y a quelque temps, de ton maître ?

ANTOINE. Me rappeler ? Un homme qui, comme moi, est si occupé, qui est obligé tout le long du jour de parler, peut-il se souvenir de toutes ces bagatelles ?

LISETTE. Calomnier son maître est quelque chose de plus, je pense.

ANTOINE. Comment ? Calomnier ?

LISETTE. Ha! ha! monsieur l'homme occupé, vous souvenez-vous à présent? Qu'avez-vous dit de lui tout à l'heure à son père?

ANTOINE. Elle est possédée du diable, ou le maudit vieux aura jasé. — Mais, écoute, Lisette, sais-tu bien sûrement ce que j'ai dit? Répète-le un peu.

LISETTE. Tu l'entendras en entier, quand je le redirai à ton maître.

ANTOINE. Oh! vraiment, je crois que tu parles sérieusement. Tu ne voudrais pourtant pas ruiner mon crédit auprès de mon maître? Si vraiment tu sais quelque chose, sois bonne fille... Faut-il que, vous autres femmes, vous n'entendiez jamais plaisanterie. Je t'ai pardonné ton soufflet, et, à cause d'une petite agacerie, tu veux te venger? Je vais tout te dire.

LISETTE. Allons, dis...

ANTOINE. Mais tu ne diras rien?

LISETTE. Je parlerai d'autant moins que tu m'en auras dit davantage.

ANTOINE. Quoi de si important d'ailleurs, que le père ait à nouveau proposé à son fils d'épouser Juliane? L'attention de Damis a paru s'éveiller, et... le reste, je ne puis t'en rien dire.

LISETTE. Allons, m'en rien dire? Bien, bien, ton maître saura tout.

ANTOINE. Par le Ciel, Lisette ; il faut que je t'avoue...

LISETTE. Avoue donc!

ANTOINE. Que je t'avoue que je n'en ai pas en réalité entendu davantage. J'ai été dans cet instant renvoyé. Et tu sais bien que, lorsqu'on n'est pas présent, on ne peut guère entendre...

LISETTE. Pour cela, je le comprends. Mais, penses-tu que Damis s'y soit résolu?

ANTOINE. S'il ne s'y est pas encore résolu, je veux faire tout mon possible pour qu'il s'y résolve. Je serai payé de ma peine, Lisette ; et tu sais bien que ce que je recevrai te profitera...

LISETTE. Oui, oui, moi aussi, je te promets que tu seras honnêtement payé... Si tu oses...

ANTOINE. Quoi?

LISETTE. Avoir un peu de cœur...

ANTOINE. Comment?

LISETTE. Imbécile! Ma maîtresse ne veut pas de ton Damis...

ANTOINE. Qu'est-ce que cela fait?

LISETTE. Par conséquent, c'est ma volonté aussi qu'il ne l'épouse pas.

ANTOINE. Conséquemment, si mon maître la veut avoir, c'est ma volonté qu'il l'épouse.

LISETTE. Écoute donc! Tu veux devenir mon mari, et avoir une volonté à toi? Mon gars, ne te mets pas cela en tête. Ta volonté doit être la mienne, ou...

ANTOINE. Chut! Peste! Le voici; l'entends-tu? Le voici, allons, file au plus vite. Au moins, cache-toi; cache-toi! Il va nous étrangler tous deux.

LISETTE. (*A part.*) Viens, je vais les mettre tous les deux dedans... Mais où donc? Où! Dans ce cabinet?

ANTOINE. Oui, oui, pour un instant seulement. Peut-être ressortira-t-il bientôt... Et moi, je vais vite m'asseoir ici... (*Il s'assied près de la table, prend un livre à la main, et ne fait pas semblant d'apercevoir Damis.*)

SCÈNE IV

ANTOINE, DAMIS

ANTOINE. (*Se parlant à lui-même.*) Oui, les savants... combien heureux ces gens-là ne sont-ils pas?... Mon père n'a-t-il pas été un âne, de ne pas m'avoir fait de leur profession! Du diable, quelle joie ce doit être de tout savoir au monde, comme mon maître!... Peste! de comprendre tous les livres!... Rien que de s'asseoir là, qu'on puisse lire ou pas, on devient un tout autre homme... Je le sens, oui, je le sens : l'intelligence me démange déjà ferme... Certes, il a raison; sans la science, on n'est qu'une brute... Bête brute que je suis!... (*A part.*) Combien de temps va-t-il me laisser

encore m'injurier! — Nous sommes pourtant sottement accouplés, mon maître et moi... Il en remontrerait aux plus savants, et moi, j'en remontrerais au plus ignorant... Aujourd'hui même je vais me mettre à lire... Si je vis seulement quatre-vingts ans, je puis encore devenir un homme complet... Le tout est de s'y mettre tout de suite! Voici assez de livres!... Cherchons le plus petit : car il ne faut pas commencer par se rebuter... Ha! je trouve là un charmant petit livre... Un tel livre donne envie d'étudier... Mais vite à l'œuvre, Antoine!... C'est la même chose pourtant de m'y prendre par la fin ou par le commencement. Vraiment, ce serait outrageant pour un maître, si étonnamment, si terriblement, si épouvantablement savant, d'avoir plus longtemps un domestique si bête...

DAMIS. (*S'approchant tout à fait de lui.*) Oui, vraiment, ce serait outrageant pour lui.

ANTOINE. Le Ciel me protége! Mon maître...

DAMIS. C'est bon; ne t'effraie pas, j'ai tout entendu...

ANTOINE. Vous avez tout entendu?... Je vous demande mille pardons pour ce que j'ai pu dire de mal... J'étais si épris, si épris de la beauté de la science — pardonnez-moi cette bête d'idée — que je voulais moi-même devenir savant.

DAMIS. N'outrage donc pas toi-même la plus raisonnable idée que tu aies eue de ta vie.

ANTOINE. Il y a vingt ans, elle aurait pu être assez sage.

DAMIS. Crois-moi : pour les sciences tu n'es pas encore trop vieux. Nous pouvons, dans notre république, t'en montrer déjà plusieurs qui ne se sont pas jetés de meilleure heure dans les bras des Muses.

ANTOINE. Ce n'est pas seulement dans leurs bras, c'est sur leur sein que je me jetterai... Mais dans quelle ville sont ces gens?

DAMIS. Dans quelle ville!

ANTOINE. Oui, j'y irai pour faire leur connaissance. Vous me direz comment on s'y prend avec eux...

DAMIS. Que parles-tu de ville?

ANTOINE. Vous pensez peut-être que je ne sais pas ce que c'est qu'une république?... La Saxe, par exemple... Et une république a plus d'une ville, n'est-ce pas?

DAMIS. Quel idiot tu fais! Je te parle de la république des savants. En quoi nous concernent-elles, nous savants, la Saxe, et l'Allemagne, et l'Europe? Un savant comme moi est cosmopolite: c'est un soleil qui doit éclairer le globe entier...

ANTOINE. Mais elle doit avoir un siége pourtant, la république des savants.

DAMIS. Un siége? Pauvre imbécile! La république savante est partout.

ANTOINE. Partout? Mais alors elle doit se rencontrer quelque part avec la république des sots? Celle-ci, à ce qu'on m'a dit, est aussi partout.

DAMIS. Oui, certainement, les sots et les sages, les savants et les ignorants, sont entremêlés partout, et de telle sorte que ce sont toujours les derniers qui forment la masse. Tu peux le voir ici : de combien d'imbéciles et d'ignorants ne me trouves-tu pas entouré? Les uns ne savent rien, et le savent. Tu es de ceux-là. Mais ils voudraient bien apprendre quelque chose : aussi sont-ils encore les plus supportables. Les autres ne savent rien, ni ne veulent rien savoir; ils se regardent comme heureux de leur ignorance, ils redoutent la lumière de la science...

ANTOINE. Race de hiboux!...

DAMIS. Il y en a d'autres encore qui ne savent rien, et qui croient cependant savoir quelque chose; ils n'ont rien, rien appris, et ils veulent cependant avoir l'air d'avoir appris quelque chose. Et ce sont là les plus insupportables de tous les sots : parmi eux, pour dire le vrai, il faut ranger mon père.

ANTOINE. Vous ne devez pas parler de votre père, de votre père, songez-y donc, comme d'un franc imbécile.

DAMIS. Apprends à distinguer. Je n'outrage pas mon père, en tant qu'il est mon père, mais en tant que je ne puis le considérer que comme un homme qui veut se

donner, d'une façon imméritée, l'apparence de la science. Sous ce dernier point de vue, il mérite ma désapprobation. Je lui ai déjà souvent donné à entendre, combien il me vexe, en voulant, lui, un vieux marchand, qui ne doit connaître rien de plus que les bonnes et les mauvaises marchandises, et tout au plus savoir donner le mauvais pour du bon, en voulant, dis-je, se targuer ainsi de ses bribes de citations, dont il me faut même toujours lui remémorer une partie. Sous ce point de vue, c'est un sot, qu'il soit mon père ou non.

ANTOINE. C'est dommage! grand dommage que, dans ma jeunesse, je n'aie pas su cet : *en tant que*, et ce : *sous ce point de vue*. Mon père ne m'aurait certes pas asséné tant de coups, gratis. Il aurait bel et bien été payé de retour : non pas en tant que mon père, mais en tant qu'homme qui m'aurait frappé le premier. Vive la science!...

DAMIS. Arrête! Je me souviens d'une maxime du droit naturel qui vient parfaitement corroborer cette idée. Il faut que je la cherche dans Hobbes... Patience! Je vais à coup sûr faire là-dessus un charmant écrit.

ANTOINE. Pour prouver qu'on pourrait rendre à son père les coups qu'on en reçoit?...

DAMIS. Tout à fait *certo respectu*. Il faut seulement bien faire attention de s'imaginer que, lorsqu'on le frappe, ce n'est pas le père mais l'agresseur que l'on frappe : car autrement...

ANTOINE. L'agresseur? Qu'est-ce que cela?

DAMIS. C'est celui qui donne le premier coup...

ANTOINE. Ah! ah! je comprends à présent. Par exemple, mon maître, quand il vous reprendra quelque petite rage scientifique, qui se rende sensible à mon dos par une kyrielle de coups : alors vous serez — comment dites-vous? — l'agresseur; et moi, j'aurai le droit d'avoir pitié de l'agresseur et de lui...

DAMIS. Garçon, tu es fou!...

ANTOINE. Soyez sans inquiétude; j'aurai bien soin de régler mes pensées alors, de manière à mettre pendant ce temps mon maître de côté...

DAMIS. Eh bien, vraiment, c'est là un exemple remarquable que l'on peut citer, par une erreur pernicieuse, quand on ne sait pas quelle discipline doit distinguer une vérité de l'autre. Les coups qu'un domestique reçoit de son maître, ne ressortissent pas au droit naturel, mais au droit civique. Quand un domestique se loue, il loue en même temps son dos. Fais ton profit de cette maxime.

ANTOINE. C'est là du droit civique? Oh! ce doit être un vilain droit. Mais, je commence à le voir, la maudite science, elle peut aussi facilement autoriser les coups que protéger contre eux. Que ne donnerais-je pas pour m'entendre aussi bien que vous sur toutes ces ficelles... Oh! monsieur Damis, ayez pitié de ma bêtise.

DAMIS. Eh bien, si c'est sérieux, j'y consens. Cela me réjouit d'avoir fait un prosélyte à la science, par mon exemple. Je t'aiderai loyalement de mes conseils et de mes enseignements. Écoute, je te promets de t'introduire moi-même dans le monde savant, et de t'y annoncer par une œuvre remarquable. Peut-être saisirai-je cette occasion pour écrire *de eruditis, sero ad litteras admissis*, ou *de opsinathiâ*, ou même *de studio senili*, et te voilà tout d'un coup célèbre... Mais voyons un peu, si j'ai beaucoup à me promettre de ton désir d'apprendre. Quel livre avais-tu tout à l'heure dans les mains?

ANTOINE. C'en était un tout petit...

DAMIS. Lequel donc?

ANTOINE. Il était si délicieusement relié, avec de l'or sur le dos et sur les tranches. Où l'ai-je donc remis? Le voilà! le voilà!

DAMIS. C'est celui-là que tu avais? Celui-là?

ANTOINE. Oui, celui-là.

DAMIS. Celui-là?

ANTOINE. Serais-je mal tombé? C'est qu'il était si joli, si mignon...

DAMIS. Je n'aurais pu t'en mettre moi-même un meilleur sous les yeux.

ANTOINE. Quant à cela, je le supposais bien que ce

devait être un beau livre. Autrement la couverture n'en aurait pas été si belle...

DAMIS. C'est un livre qui n'a pas son pareil. Je l'ai écrit moi-même. Regarde... *Auctore Damide!*

ANTOINE. Vous-même? Ah! ah! On me l'avait bien toujours dit que l'on habille mieux ses propres enfants que ceux d'un autre lit. Cela montre l'amour paternel.

DAMIS. Dans ce livre, si je puis parler ainsi, je me suis surpassé moi-même. Chaque fois que je le relis, j'y apprends quelque chose de nouveau.

ANTOINE. Dans votre propre livre?

DAMIS. Cela t'étonne?... Ah! damnation! Voilà que je m'en souviens : mon Dieu! la pauvre fille! Serait-elle encore enfermée dans le cabinet? (*Il y court.*)

ANTOINE. Par Dieu! Où allez-vous?

DAMIS. Qu'est-ce que tu as? Dans le cabinet... As-tu vu Lisette?

ANTOINE. Eh bien, je suis perdu... Non, monsieur Damis, non; aussi vrai que je vis, elle n'y est pas.

DAMIS. Tu l'as donc vu en sortir? Y a-t-il longtemps?

ANTOINE. Par mon honneur, je ne l'y ai pas vu entrer. Elle n'y est pas; croyez-moi, elle n'y est pas...

SCÈNE V

LISETTE, DAMIS, ANTOINE

LISETTE. Si, elle y est encore...

ANTOINE. Oh! le démon!

DAMIS. T'es-tu tenue si longtemps cachée ici? Pauvre Lisette! Ce n'était pas ma volonté. Aussitôt que mon père a été parti de la chambre, tu aurais bien pu sortir de là.

LISETTE. Je ne savais certes pas, si j'aurais bien agi. J'ai mieux aimé attendre que celui qui m'avait cachée, me vînt tirer de là lui-même...

ANTOINE. Diable, que parle-t-elle d'avoir été cachée? (*Bas à Lisette.*) Tu es un rusé petit animal? Mon maître

t'a donc déjà cachée lui-même? Je sais maintenant comment je dois interpréter le soufflet d'hier. Fausse, va!

LISETTE. Silence; ne souffle mot que j'ai été tout à l'heure avec toi, ou... tu sais...

DAMIS. Que bavardez-vous là tous deux ensemble? Ne puis-je pas entendre?

LISETTE. Ce n'était rien; je lui disais seulement de descendre, afin que si ma maîtresse me demandait, il pût en attendant répondre que je suis sortie. Juliane est défiante; si elle avait besoin de moi, elle viendrait peut-être me chercher jusqu'ici...

DAMIS. C'est prudent. Allons, Antoine, va!

ANTOINE. Le souhaites-tu sérieusement, Lisette?

LISETTE. Certainement, dehors, laisse-nous seuls.

DAMIS. Vas-tu t'en aller?

ANTOINE. Réfléchissez donc vous-même, monsieur Damis; si son bavardage vous met hors de vous, ce qui ne va pas manquer d'arriver, qui est-ce qui vous aidera à l'expulser de la chambre, si je ne suis pas là?

LISETTE. Attends, avec ta langue de vipère, je vais te...

DAMIS. Ne t'inquiète pas. Si elle me fatigue, elle aura la prudence de filer d'elle-même.

ANTOINE. Mais, considérez donc; une femme dans votre cabinet d'étude! Qu'en dira votre dieu? Il ne peut pas supporter cette vermine.

LISETTE. Faudra-t-il tout à l'heure que moi-même je t'expulse?

ANTOINE. Les coquines maudites! C'est que cela m'arriverait!... Elles séduiraient le diable lui-même. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

LISETTE, DAMIS

DAMIS. Et où en étions-nous donc restés?

LISETTE. Où nous en étions restés? A ce qui m'a fait,

en tout temps, le plus de plaisir à entendre et à faire. à votre éloge. Mais c'est une chose délicate de louer quelqu'un en face!... que je ne puis pas vous imposer ce tourment.

DAMIS. Mais je t'assure encore une fois, Lisette : — il n'est pas question de mon éloge ! — que j'aimerais à apprendre comment des personnes différentes ont apprécié de différentes manières, le même objet.

LISETTE. Chacun louait en vous ce qu'il croyait trouver de louable en soi. Par exemple : le petit homme gros, à la mine sérieuse, qui rit si rarement, mais qui, lorsqu'il rit, bouscule toute la table avec les soubresauts de son ventre...

DAMIS. Qui cela? D'après ta description, Lisette, je ne puis pas deviner... Oh ! les portraits sont chose délicate. Le plus important est de les faire tels qu'au premier coup d'œil on puisse reconnaître l'original. Mais rien ne me prête plus à rire, que de voir tel et tel grands philosophes, des hommes qui vraiment ont déjà donné leurs noms à toute une école, se livrer plus souvent à des descriptions qu'à des explications. Cela prouve que ces braves gens ont plus d'imagination que de jugement. Pour expliquer, il faut que l'intelligence entre au cœur des choses ; mais pour décrire, il suffit de s'arrêter aux apparences, aux...

LISETTE. Nous sortons de notre sujet; monsieur Damis. Notre éloge...

DAMIS. Oui, continue, Lisette. De qui voulais-tu parler tout à l'heure?

LISETTE. Eh ! pourriez-vous donc ne pas connaître ce petit homme? Il se gonfle toujours les joues.

DAMIS. C'est peut-être du vieux sénateur que tu veux parler ?...

LISETTE. C'est cela, mais son nom...

DAMIS. Peu importe...

LISETTE. « Oui, monsieur Chrysandre, disait donc le sénateur, dont peu importe le nom, monsieur votre fils ferait le meilleur sénateur du monde, s'il voulait travailler dans ce but. Pour cela, il faut un esprit éveillé,

qu'il possède; — une langue adroite, qu'il a; — une profonde connaissance de la science politique, qu'il a; — un talent d'exprimer élégamment ses pensées, sur le papier, qu'il a; — une habile observation des moindres signes d'agitation chez les citoyens, qu'il a; — et, quand il n'aurait pas tout cela... O la pratique!... la pratique! Je sais bien comment cela allait pour moi au commencement. Évidemment, on ne peut pas avoir en naissant l'habileté nécessaire pour une si lourde charge... »

DAMIS. Le sot! Il est bien vrai que toutes ces habiletés, je les possède; mais avec la moitié seulement de ces habiletés, je pourrais faire un conseiller intime, et pas seulement...

SCÈNE VII

ANTOINE, LISETTE, DAMIS

DAMIS. Eh bien, pourquoi reviens-tu déjà?

ANTOINE. Mademoiselle Juliane sait maintenant que Lisette est sortie. Ne craignez rien, elle ne nous surprendra pas.

DAMIS. Qui est-ce qui t'a donc dit de revenir?

ANTOINE. Fallait-il laisser monsieur seul? Pour cela, j'étais dominé par une trop forte anxiété, par une trop grande inquiétude : les oreilles commençaient à me corner, et surtout la gauche... Lisette! Lisette!

LISETTE. Que veux-tu donc?

ANTOINE. (*Bas, à Lisette.*) Qu'avez-vous fait tous les deux seuls? Je parie que vous avez agi à mon dam.

LISETTE. Oh! file. — Je ne sais pas ce que veut l'imbécile.

DAMIS. Dehors, Antoine! Il en est temps; retourne à la poste. Je ne sais guère pourquoi elle tarde tant... Sera-ce pour bientôt?

ANTOINE. Lisette, viens avec moi.

DAMIS. A quoi bon, Lisette irait-elle avec toi?

ANTOINE. Et à quoi bon resterait-elle chez vous?

DAMIS. Ignorant!

ANTOINE. C'est précisément mon malheur de ne pas le savoir. (*Bas, à Lisette.*) Parle au moins un peu haut, que je sache ce qui se passe entre vous. Je serai aux écoutes...

SCÈNE VIII

LISETTE, DAMIS

LISETTE. Parlons seulement à voix basse : vous savez bien que les murs ont des oreilles.

DAMIS. Oui, poursuis donc à voix basse.

LISETTE. Vous connaissez peut-être le confesseur de monsieur Chrysandre?

DAMIS. Son confesseur? Puis-je connaître tous les savants de cette profession?

LISETTE. Lui du moins paraît vous bien connaître. « Monsieur Damis ferait, disait-il avec une grande justesse d'expressions, un bon prédicateur. Une belle taille; une voix forte et claire; une bonne mémoire; une fine diction; un extérieur décent; une raison mûre qui sait, avec une fermeté turque, maintenir ses opinions : toutes ces qualités, je crois les avoir remarquées en lui, à un assez haut degré. Un seul point m'inquiète; je craindrais, je craindrais qu'il ne fût un peu engoué d'incrédulité... » « Eh! qu'est-ce que cela, l'incrédulité, cria le médecin, déjà plus d'à demi ivre. Les incrédules sont de braves gens! Est-ce que ça l'empêcherait de guérir les malades? Si l'on m'écoutait, on en ferait un médecin. Il sait le grec, et le grec est la moitié de la médecine. (*Elle se remet peu à peu à parler haut.*) Sans doute le cœur qu'il faut pour cela, personne ne peut se le donner. Mais cela vient de soi-même, après quelque temps de pratique... » — « Eh! dit un vieux marchand, en l'interrompant, il en est de ces messieurs les médecins, comme des bourreaux. Quand ceux-ci tranchent

la tête pour la première fois, ils tremblent et hésitent; mais plus souvent ils renouvellent l'essai, plus vite cela va... » Et cette idée fit rire plus d'un quart d'heure, d'une telle force, d'une telle force, qu'on en oubliait de boire.

SCÈNE IX

LISETTE, DAMIS, ANTOINE

ANTOINE. Monsieur, la poste n'arrivera pas aujourd'hui avant neuf heures. Je m'en suis informé; vous pouvez vous y fier.

DAMIS. Faut-il que tu viennes encore une fois me déranger, idiot.

ANTOINE. Je serais enchanté, de vous avoir encore dérangé à temps.

DAMIS. Que veux-tu dire par ton : *à temps?*

ANTOINE. Je m'en expliquerai plus catégoriquement avec Lisette. Puis-je lui dire quelque chose à l'oreille?

LISETTE. Qu'as-tu à me dire à l'oreille?

ANTOINE. Rien qu'un mot. (*Bas.*) Tu penses que je n'ai pas écouté? N'as-tu pas dit que tu n'aurais pas assez de cœur pour cela? Mais, qu'après quelque temps de pratique?... Oh! j'ai tout entendu... Bref, tout est rompu entre nous... Effrontée, vilaine...

LISETTE. Voyons, que veux-tu?

DAMIS. Vite, sors de dessous mes yeux! Et ne reparais plus que je ne t'appelle, ou que tu ne m'apportes des lettres de Berlin... C'est à peine si je puis les attendre. C'est l'effet de mon excessive joie : de mon espérance, devrais-je peut-être dire, parce qu'on ne se réjouit que du présent, et on espère dans l'avenir. Ici pourtant, l'avenir est aussi sûr que le présent. Je parle comme les prophètes, qui pourtant ne pouvaient être aussi sûrs que moi de leur affaire... Il faudrait que toute l'Académie fût aveugle... Eh bien, qu'est-ce que tu fais là? T'en iras-tu?

SCÈNE X

LISETTE, DAMIS

LISETTE. Oui, voilà comme vous louaient ces gens.

DAMIS. Ah! Quand les gens ne peuvent pas mieux louer, ils ne devraient pas s'en mêler. Je ne veux pas me vanter, mais je puis te le dire sans vanité : je laisserai à ma fiancée le choix d'avoir en moi un docteur en science divine, ou en droit, ou en médecine. J'ai disputé dans toutes les trois facultés, dans toutes les trois, j'ai...

LISETTE. Vous parlez de fiancée? Allez-vous donc en réalité vous marier?

DAMIS. En aurais-tu déjà entendu parler, Lisette?

LISETTE. Est-ce qu'un mariage pourrait se préparer dans une maison, sans nous? Mais je ne me serais jamais imaginé que vous vous fussiez résolu pour Juliane, pour Juliane!

DAMIS. C'est surtout pour plaire à mon père que je le fais ; car mon père me presse de la façon la plus extraordinaire. Je sais bien que Juliane n'est pas digne de moi. Mais pour une bagatelle, telle qu'un mariage, faut-il heurter de front mon père? Du reste, j'ai ici une idée qui me réussira très bien.

LISETTE. Certainement, Juliane n'est pas digne de vous; et si seulement tout le monde connaissait mademoiselle, comme moi...

SCÈNE XI

ANTOINE, DAMIS, LISETTE

ANTOINE. (*A part.*) Je ne puis guère les laisser ainsi seuls ensemble. — M. Valère demande si vous êtes chez vous. Êtes-vous encore là, monsieur Damis?

DAMIS. Dis-moi, ignorant, as-tu donc aujourd'hui pris la résolution de m'ennuyer?

LISETTE. Laissez-le là, monsieur Damis. Il peut bien ne pas s'en aller...

ANTOINE. Ah! maintenant je puis rester; maintenant c'est donc déjà fini peut-être, ce que je ne devais ni voir, ni entendre.

DAMIS. Qu'est-ce qui est fini?

ANTOINE. Pour cela, vous devez le savoir.

LISETTE. (*Bas.*) Maintenant, Antoine, aide-moi à noircir bel et bien Juliane, auprès de ton maître. Veux-tu?

ANTOINE. Ah, oui! Pour te remercier peut-être.

LISETTE. Alors, tais-toi au moins. — Il vous arrivera nécessairement malheur avec Juliane, monsieur Damis. Je vous plains d'avance. C'est la pire femme que la terre ait jamais portée.

ANTOINE. Ne le croyez pas, monsieur Damis; Juliane est une très bonne enfant. Vous n'en pouvez trouver de meilleure au monde. Je vous prie d'avance d'agréer mes félicitations.

LISETTE. Vraiment! tu dois avoir très loyalement réfléchi à l'encontre de ton maître, pour vouloir lui jeter à la tête un si intolérable tourment.

ANTOINE. Et toi, tu dois avoir bien plus loyalement réfléchi à l'encontre de ta maîtresse, pour vouloir lui faire perdre un aussi bon mari que M. Damis.

LISETTE. Un bon mari? Eh bien, vraiment, un bon mari, c'est tout ce qu'elle désire. Un homme qui fait tout bien...

ANTOINE. Ho! ho! tout? Entendez-vous, monsieur Damis, pour qui Lisette vous prend?... Cela vient de ce que peut-être tu aimerais assez à devenir toi-même sa femme? Tout? Eh! Cela fait peut-être aussi partie du tout?... Tu me comprends?...

DAMIS. Mais sérieusement, Lisette, crois-tu que ta maîtresse devienne une très méchante femme? A-t-elle en réalité beaucoup de mauvaises qualités?

LISETTE. Beaucoup? Elle en a autant qu'on puisse

en avoir; sans excepter même celles qui se contredisent.

DAMIS. Ne veux-tu pas me les énumérer?

LISETTE. Par où dois-je commencer? — Elle est simple...

DAMIS. Vétille!

ANTOINE. Et moi, je dis : mensonge!

LISETTE. Elle est colère...

DAMIS. Vétille!

ANTOINE. Et moi, je dis : mensonge!

LISETTE. Elle est vaniteuse...

DAMIS. Vétille!

ANTOINE. Mensonge! dis-je, moi.

LISETTE. Elle est prodigue...

DAMIS. Vétille!

ANTOINE. Mensonge!

LISETTE. Par ses parures exagérées, par sa recherche des plaisirs et des régals, elle vous mangera tout votre bien...

DAMIS. Vétille!

ANTOINE. Mensonge!

LISETTE. Elle vous mettra au cou la charge d'une armée d'enfants...

DAMIS. Vétille!

ANTOINE. C'est le propre des meilleures femmes.

LISETTE. Mais, d'enfants de source louche.

DAMIS. Vétille!

ANTOINE. Et bien à la mode!

LISETTE. Vétille? Mais que pensez-vous donc, monsieur Damis?

DAMIS. Je pense que Juliane ne saurait être assez mauvaise. Est-elle simple? Cela me rendra plus sage. — Colère? Cela me fera plus calme. — Vaniteuse? Cela me donnera plus de philosophie. — Prodigue? Elle cessera de l'être, quand elle n'aura plus rien. — Féconde? Elle verra ce qu'elle pourra quand nous serons engagés ensemble. — Un chacun perpétue son nom comme il peut : la femme, par les enfants, l'homme, par les livres.

ANTOINE. Mais ne pensez-vous donc pas que Lisette doit avoir ses raisons pour calomnier ainsi Juliane?

DAMIS. Ah! certainement, je le comprends. Elle me la souhaite pour femme, et c'est pour cela qu'elle me la dépeint selon mes goûts. Elle a sans doute envie de me faire épouser sa maîtresse, par cette seule raison qu'elle est la plus intolérable des femmes.

LISETTE. Par cette seule raison? Par cette seule raison? Et ç'aurait été mon envie? Et ç'aurait été pour cela que je vous aurais jeté dans l'erreur? Mais réfléchissez-donc...

DAMIS. Tu vas trop loin, Lisette! Ne me crois pas capable de changer d'avis. Ce que j'ai dit est le fruit de la plus sévère réflexion. Oui, c'est résolu; je veux augmenter le nombre des savants qui ont eu le malheur d'épouser de mauvaises femmes. Cette résolution n'est pas d'aujourd'hui.

ANTOINE. Non, vraiment!... Mais de quoi le diable n'est-il pas capable? Qui aurait jamais songé qu'une telle idée que celle-là, pût jamais être sérieuse? C'est amusant : Lisette voulait le détourner de ce mariage, et elle ne lui en a que davantage donné l'idée.

DAMIS. Il faut un jour ou l'autre se marier. Or, je ne dois pas compter sur une très bonne femme, donc je m'en choisis une très mauvaise. Une femme de l'espèce ordinaire, qui n'est ni figue, ni raisin, ni parfaitement bonne, ni parfaitement mauvaise, ne vaut rien pour un savant, mais rien! Qui est-ce qui s'intéressera d'elle, après sa mort à lui? Et cependant il mérite que toute sa maison aille avec lui à l'immortalité. Je ne puis pas avoir une femme qui trouve place dans une dissertation de *bonis uxoribus;* au moins veux-je en avoir une, qui puisse servir à un homme d'étude, à compléter son recueil *de malis eruditorum uxoribus.* Oui, oui, je dois d'ailleurs à mon père, comme son fils unique, de songer à prendre le plus grand soin de perpétuer son nom.

LISETTE. A peine puis-je revenir de mon étonnement... Je vous avais pris, monsieur Damis, pour un si grand esprit...

DAMIS. Et pas à tort; car ici même je crois en donner la preuve la plus forte.

LISETTE. J'en tombe de mon haut. — Oui, oui, la preuve la plus forte, que personne n'est plus difficile à prendre au piége qu'un jeune savant; non pas à cause de son esprit et de sa finesse, mais à cause de sa bêtise.

DAMIS. Qu'est-ce qu'une telle impertinence, Lisette? Un jeune savant?... un jeune savant?

LISETTE. Je vais vous épargner le sermon. Il faut qu'à l'instant j'apprenne tout à Valère. Votre servante.

SCÈNE XII

ANTOINE, DAMIS

ANTOINE. Ah! elle se sauve; elle craint la danse...

DAMIS. *Mulier non homo.* Voilà un paradoxe que je finirai par tenir pour vérité. Par quoi montre-t-on qu'on est homme? Par l'intelligence. Par quoi montre-t-on qu'on a de l'intelligence? En appréciant à leur valeur savants et science. C'est ce que ne peut faire aucune femme; aussi la femme n'a-t-elle point d'intelligence, n'est-elle pas homme. Oui, vraiment oui, ce paradoxe contient plus de vérité que vingt livres didactiques.

ANTOINE. Qu'est-ce que je fais donc? Ne vous ai-je pas dit que M. Valère vous a fait demander? Ne voulez-vous pas aller lui parler?

DAMIS. Valère? Je l'attendrai. Ces temps-là sont passés où je l'estimais. Depuis quelques années, il a mis de côté les livres, et s'est fourré dans la tête ce préjugé, que c'est par la connaissance et la pratique du monde qu'on doit acquérir l'habileté nécessaire, pour rendre à l'État des services utiles. Que puis-je faire de plus que de le plaindre? Mais il me faut aussi rougir de lui, rougir de l'avoir jamais cru digne de mon amitié. Oh! quelle prudence il faut en amitié! Mais à

quoi m'a servi ce haut étage de prudence? En vain me suis-je tenu en garde contre la connaissance de tous les êtres médiocres, en vain me suis-je efforcé de ne pratiquer que les génies, que les esprits originaux ; malgré cela, il a fallu que ce Valère me surprît sous un masque d'emprunt. O Valère! O Valère!

ANTOINE. Vous parlez assez haut, pour qu'il vous entende, si vous le désirez.

DAMIS. Il m'a accablé de ses fades compliments. De quoi m'a-t-il entretenu? De misérables riens. Et cependant il arrive de Berlin, et cependant il aurait pu commencer par m'annoncer la plus agréable nouvelle. O Valère! Valère!

ANTOINE. Chut! Le voici en personne. Voyez-vous qu'il ne se fait pas appeler trois fois?

SCÈNE XIII

DAMIS, VALÈRE, ANTOINE

VALÈRE. Pardonnez-moi, très cher ami, de vous troubler dans vos savants loisirs...

ANTOINE. Pourquoi pas tout de suite : votre savante paresse?

DAMIS. Troubler? Dois-je croire que vous veniez pour me troubler? Non, Valère, je vous connais trop bien : vous venez pour m'annoncer la plus agréable nouvelle qui soit digne de l'attention d'un savant qui attend sa récompense... Un siége, Antoine!... Veuillez vous asseoir.

VALÈRE. Vous vous trompez, très cher ami. Je viens me plaindre auprès de vous de la mobilité de votre père ; je viens vous demander une explication dont dépendra tout mon bonheur.

DAMIS. Oh! j'aurais pu m'attendre à ce que vous laissiez d'abord de côté ce que vous voulez me dire de mon père, pour me parler plus intimement, et me té-

moigner votre joie de l'honneur que la sentence impartiale de l'Académie m'a...

VALÈRE. Non, mon trop savant ami ; parlons un instant de quelque chose de moins indifférent.

DAMIS. De quelque chose de moins indifférent? Mon honneur vous est-il donc indifférent? Faux ami!

VALÈRE. C'est vous qui mériterez ce nom, si vous m'empêchez plus longtemps de vous parler de ce qui, pour un cœur épris, est le plus important. Est-il vrai que vous veuilliez épouser Juliane? que votre père veuille enchaîner cette trop sensible femme, par les liens de la reconnaissance, et la forcer dans son choix? Vous ai-je jamais fait un secret de mon inclination pour Juliane? Ne m'avez-vous pas sans cesse promis de venir en aide à mon amour?

DAMIS. Vous vous emportez, Valère; et vous oubliez que c'est pour une femme. Otez-vous donc cette bagatelle de l'esprit... Vous avez été à Berlin, dont l'Académie a décerné le prix de cette année. Les monades étaient le sujet donné. Vous aurez sans doute appris que la devise...

VALÈRE. Combien vous êtes cruel, Damis! Mais répondez-moi donc.

DAMIS. Et vous, vous ne voulez pas me répondre? Rappelez vos souvenirs : n'est-ce pas la devise *unum et necessarium* qui a été couronnée? Je me flatte au moins...

VALÈRE. Je commence à perdre tout espoir, en vous voyant si extravagant; je commence même à croire que la nouvelle que m'a communiquée Lisette, et que j'avais d'abord prise pour une plaisanterie, est fondée. Vous considérez Juliane comme indigne de vous, vous la regardez comme la honte de votre sexe, et, c'est pour cela que vous voulez l'épouser? Quelle monstrueuse idée?

DAMIS. Ha! ha! ha!

VALÈRE. Oui, riez, Damis, riez! Je suis fou d'avoir pu croire un seul instant à une telle déraison de votre part. Vous avez fait Lisette au même, ou c'est Lisette

qui s'est moquée de moi. Non, il n'y a que dans une cervelle fêlée que puisse naître une pareille résolution. Pour détester une semblable idée, il suffit de penser sagement; il n'est même pas besoin de penser aussi noblement que vous êtes accoutumé de le faire. Mais donnez-moi, je vous en prie, le mot de cette martyrisante énigme.

DAMIS. Vous finissez, Valère, par me faire remarquer votre bavardage. Ainsi, vous souhaitez dans le fait que je fasse venir ma gloire après votre folle passion. Ma gloire!... Mais pourtant j'aime mieux croire que vous plaisantez. Vous voulez essayer si je suis changeant dans mes résolutions.

VALÈRE. Plaisanter? Maudite serait la plaisanterie qui me pourrait, en ce moment, venir à l'esprit!...

DAMIS. Je n'en suis que plus ravi que vous veuilliez enfin parler sérieusement. Comme je vous le dis : l'écrit a la devise *unum et necessarium*...

SCÈNE XIV

CHRYSANDRE, LES PRÉCÉDENTS

CHRYSANDRE. (*Un journal à la main.*) Eh bien, n'est-ce pas, monsieur Valère, que mon fils n'est pas détourné de ce mariage? Vous voyez que ce n'est pas moi qui presse autant que lui cette union.

DAMIS. Moi? Je presse cette union?

CHRYSANDRE. Chut! chut! chut!

DAMIS. Eh quoi! Chut! chut! Cela froisse mon honneur. On pourrait ne pas penser ce qui me convient dans une femme.

CHRYSANDRE. Chut! chut! chut!

VALÈRE. Oh! pas tant de cérémonies. Je vois bien que tous deux vous m'êtes contraires. Quel malheur pour moi d'être venu dans cette maison! J'y ai trouvé une jeune fille digne d'amour; je lui ai plu et, finale-

ment, il faut que je perde toute espérance. Damis, si jamais j'ai eu quelques droits à votre amitié...

DAMIS. Mais, n'est-ce pas, Valère, qu'il est des choses capables d'irriter à bon droit contre l'Académie berlinoise? Songez-donc : elle veut annoncer deux années d'avance le sujet mis au concours. Pourquoi donc deux années? N'était-ce pas assez d'une? Prend-elle donc les Allemands pour des cervelles si lentes? Depuis son renouvellement, je lui ai envoyé ma dissertation de chaque année; mais, sans me vanter, je n'ai pas employé plus de huit jours pour chacune.

CHRYSANDRE. Savez-vous donc aussi, mes chers jeunes gens, ce qui se passe dans les Pays-Bas? J'ai là précisément la dernière gazette. On s'y est bravement frotté les oreilles. Mais les Alliés, je suis en réalité bien furieux contre eux, n'ont-ils pas de nouveau joué un tour étonnant?...

ANTOINE. Eh bien, les voilà tous trois parlant de choses différentes! Celui-là parle d'amour; celui-ci de ses dissertations; l'autre de la guerre. Pour parler de quelque chose d'autre, si je parlais du souper. Depuis midi jusqu'à six heures, ce n'est pas plaisant de jeûner.

VALÈRE. Amour malheureux!

DAMIS. Cette sotte Académie!

CHRYSANDRE. Ces imbéciles d'Alliés!

ANTOINE. Il manque une voix au quatuor : Ces lambins de tourne-broche!

SCÈNE XV

LISETTE, LES PRÉCÉDENTS

LISETTE. Eh bien, monsieur Chrysandre? Je croyais que vous alliez prier ces messieurs de venir se mettre à table. Mais je vois qu'il faut vous appeler vous-même. Le souper est servi.

ANTOINE. Il en était temps! Dieu soit loué!

CHRYSANDRE. C'est vrai, c'est vrai, j'ai failli l'ou-

blier. Le facteur du journal m'a arrêté sur l'escalier. Venez, monsieur Valère, nous causerons un peu, entre deux verres, des affaires de l'État. Mettez-vous Juliane hors de la tête. Et toi, mon fils, tu babilleras avec ta fiancée. Tu auras certainement en elle une brave femme, et non une Xantippe, comme...

DAMIS. Xantippe? Comment l'entendez-vous? Partageriez-vous aussi la croyance que Xantippe ait été une mauvaise femme?

CHRYSANDRE. Tu veux que ç'ait été une bonne femme? Tu ne vas pourtant pas te faire le défenseur de Xantippe? Fi! Cela s'appelle faire une bévue abécédaire. Je crois que, vous autres savants, plus vous apprenez plus vous oubliez.

DAMIS. Mais je maintiens qu'on ne saurait avoir une preuve plus solide de vos intentions. Le premier mot me fait soupçonner toute l'affaire; et le second...

LISETTE. Quelle éternelle causerie!

CHRYSANDRE. Lisette a raison. Mon fils, *contra principia negantem non est disputandum*. Viens, viens! (*Chrysandre, Damis et Antoine sortent.*)

VALÈRE. Tout est perdu pour moi, Lisette. Que faire?

LISETTE. Je n'ai aucun conseil à donner : à moins que la lettre...

VALÈRE. Cette fourberie serait trop forte, et Juliane n'y veut pas consentir.

LISETTE. Eh! quelle fourberie? Toute fourberie utile est permise. Mais je vois bien qu'il faudra que je m'en charge moi-même. Allez, et rappelez votre courage.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

LISETTE, ANTOINE

LISETTE. Attends donc, Antoine.

ANTOINE. Eh ! laisse-moi donc tranquille : je ne veux avoir rien de commun avec toi.

LISETTE. Ne voulons-nous donc pas nous réconcilier? Ne veux-tu pas faire ce que je t'ai demandé?

ANTOINE. Faire quelque chose pour te plaire?

LISETTE. Antoine, mon cher Antoine, mon Antoine d'or, fais-le toujours. Combien ne t'est-il pas facile de remettre cette lettre au vieux et de lui dire que le facteur vient de l'apporter !

ANTOINE. Oh ! le serpent ! Comme elle sait cajoler !... Ne m'arrête pas. Il faut que je porte un livre à mon maître ; laisse-moi m'en aller.

LISETTE. Un livre à ton maître? Que veut-il donc faire d'un livre à table?

ANTOINE. Le temps lui parait long ; et, comme il ne veut pas de loisirs oisifs, il faut bien qu'il se crée quelque occupation.

LISETTE. Le temps lui paraît long? A table? Si c'était à l'église, encore passe. Ne disent-ils donc rien?

ANTOINE. Pas un mot. Que je sois un fripon, si à un festin de morts on peut être plus silencieux !

LISETTE. Du moins, le vieux parle-t-il.

ANTOINE. Il parle, sans parler. Il mange, et parle tout ensemble ; et je crois qu'il donnerait, je ne sais

quoi, pour pouvoir encore en même temps boire et faire à la fois ces trois choses. Le journal est posé près de son assiette; il donne un coup d'œil à l'un, un coup d'œil à l'autre. D'un côté de la bouche il mâche, de l'autre il parle. Alors, il n'en saurait être autrement, les mots sont écrasés dans le broiement, de sorte qu'à grand'peine l'entend-on murmurer.

LISETTE. Mais, les autres, que font-ils?

ANTOINE. Les autres? Valère et Juliane semblent à demi morts. Ils ne mangent, ni ne causent : ils se regardent; ils soupirent; ils rougissent; ils baissent les yeux; ils regardent de côté, tantôt le père, tantôt le fils; ils pâlissent. La colère et le désespoir est dans leurs yeux à tous deux .. Mais, bravo! parfait! Tu vois, cela n'a pas été à ta tête... Mon maître aura Juliane, et si...

LISETTE. Oui, ton maître! Mais lui, que fait-il?

ANTOINE. Des choses bien bêtes. Il griffonne avec sa cuillère dans son assiette; il penche la tête; il remue les lèvres, comme s'il se parlait à lui-même; il balance sa chaise; il renverse même son verre plein de vin; il ne le relève pas; il agit comme s'il ne remarquait rien, jusqu'à ce que le vin soit près de couler sur ses vêtements; alors il s'emporte, et s'écrie : « C'est moi qui l'aurais fait couler?... » Mais assez bavardé : il va pester contre moi, si je ne me hâte pas de lui porter ce livre. Il faut donc que je le cherche. C'est sur la table, à main droite, qu'il doit être. Oui, à main droite; mais à quelle main droite veut-il dire? Si je m'avance comme ceci, voilà ma main droite; si je marche comme cela la voici là; si je marche de cette façon la voilà de ce côté; et si je marche de cette autre façon la voici de cet autre côté. (*Il marche vers les quatre côtés de la table.*) Dis-moi donc, Lisette, quelle est la vraie main droite.

LISETTE. Je ne le sais pas plus que toi. Foin du livre; qu'il vienne lui-même le chercher. Mais, Antoine, nous oublions le plus important : la lettre...

ANTOINE. Tu en reviens à tes moutons? Songes-y

donc ; est-ce que, en ton honneur, je puis fourber mon maître?

LISETTE. Mais ce ne sera pas à ton dam.

ANTOINE. Ah! Ne sera-ce pas à mon dam, si je perds ce que Chrysandre m'a promis?

LISETTE. Mais Valère te promet une compensation.

ANTOINE. Quand me l'a-t-il promise?

LISETTE. Étonnant animal! Je te la promets en son nom.

ANTOINE. Et si tu dois aussi en son nom tenir la promesse, je recevrai lourd. Non, non, un moineau dans la main, vaut mieux qu'un pigeon sur le toit.

LISETTE. Mais si tu es sûr de prendre le pigeon, il vaut certes mieux que le moineau?

ANTOINE. Sûr de le prendre? Comme si tout se laissait prendre? N'est-ce pas, que pour attraper le pigeon, il faut d'abord donner au moineau la volée?

LISETTE. Donne-la lui.

ANTOINE. Bon! mais si le pigeon prend aussi la volée? Non, non mam'selle, Antoine n'est pas encore si bête.

LISETTE. Que de gamineries tu fais-là! Songe donc combien tu pourrais être heureux.

ANTOINE. Comment cela? Je t'écoute.

LISETTE. Valère m'a promis de me doter. Un millier d'écus, pour un tel capitaliste, qu'est-ce que cela?

ANTOINE. Y comptes-tu?

LISETTE. Pour le moins. Il ne te laisserait pas non plus t'en aller les mains vides, si tu m'aidais. J'aurais donc de l'argent! Tu aurais aussi de l'argent, ne pourrions-nous pas faire un charmant couple?

ANTOINE. Nous? un couple? Si mon maître ne t'avait pas cachée...

LISETTE. Ne fais pas la bête. Je t'ai certes raconté tout ce qui s'est passé entre nous. Ton maître, ce rongeur de livres?

ANTOINE. Oui, ce sont aussi de mauvaises bêtes que ces rongeurs de livres. Il est vrai qu'une fille comme toi, qui vaut au moins mille écus, avec mille écus... mais le cabinet... le cabinet...

LISETTE. Tais-toi donc une bonne fois, Antoine, et cesse de te faire prier.

ANTOINE. Mais pourquoi ne veux-tu pas donner toi-même la lettre au vieux?

LISETTE. Je t'ai déjà dit ce qu'elle contient. Combien Chrysandre ne pourrait-il pas facilement soupçonner!..

ANTOINE. Oui, oui, mon petit singe, je saisis la chose : tu veux tirer les marrons du feu, et tu as besoin pour cela des griffes du chat.

LISETTE. Soit, mon cher petit chat, fais-le toujours...

ANTOINE. Comme ça vous va au cœur! Mon cher petit chat! Donne la lettre; donne-la.

LISETTE. Tiens, mon incomparable Antoine.

ANTOINE. Mais pour la dot, c'est entendu?...

LISETTE. Tu peux y compter...

ANTOINE. Et pour ma récompense, par dessus le marché?

LISETTE. De même.

ANTOINE. Eh bien, c'est comme si la lettre était remise.

LISETTE. Mais, le plus tôt possible...

ANTOINE. Tout de suite, si tu veux. Viens... Peste! Qui vient là?... Par le diable, c'est Damis.

SCÈNE II

DAMIS, ANTOINE, LISETTE

DAMIS. Où est donc le coquin avec mon livre?

ANTOINE. Je voulais sur-le-champ, je voulais... Lisette et... Bref, je ne puis pas le trouver, monsieur Damis.

DAMIS. Tu ne peux pas le trouver? Je t'ai pourtant dit à quelle main il est.

ANTOINE. Vous m'avez bien dit à main droite : mais non à quelle main droite. Et c'est ce que j'allais à l'instant vous demander.

DAMIS. Imbécile, n'as-tu pas pu deviner que je parlais du côté où je m'assieds?

ANTOINE. C'est vrai, cela, Lisette; et nous nous sommes cassé la tête là-dessus! Monsieur nous en remontre toujours. (*Il lui fait par derrière une grimace.*) Maintenant, je l'aurai bientôt trouvé. Reliure blanche, tranches rouges, n'est-ce pas? Allez, je vais vous le porter tout de suite.

DAMIS. Oui, il en est temps, quand nous avons déjà quitté la table.

ANTOINE. Déjà? Diable, je ne suis pas encore rassasié. Vous vous êtes déjà tous levés de table, tous?

DAMIS. Mon père est encore à table : il apprend la gazette par cœur, afin de pouvoir demain, dans son petit cercle, jouer à l'homme d'État. Va vite, si tu y tiens, te rassasier de ses miettes politiques. Mais qu'est-ce que Lisette fait ici?

LISETTE. Ne pouvez-vous plus m'y supporter aussi bien que tout à l'heure?

DAMIS. Non, vraiment non. Tout à l'heure je croyais que Lisette avait du moins assez d'esprit, pour rendre son bavardage supportable pendant un quart d'heure : mais je m'étais trompé. Elle est aussi bête que tous les autres gens de cette maison.

LISETTE. J'ai l'honneur de vous remercier au nom de tous les autres.

ANTOINE. Damnation! Cela prend maintenant une tout autre tournure. Dieu veuille qu'ils se querellent de vrai! Mais je ne veux pas rester là à les écouter. — Lisette, je m'en vais.

LISETTE. (*Bas.*) N'oublie pas la lettre, hâte-toi!

DAMIS. Ah! Est-ce que tu as des permissions à demander à Lisette? Je t'ordonne de rester là. Je ne sache pas que tu aies à aller quelque part.

ANTOINE. A la poste, monsieur Damis, à la poste?

DAMIS. C'est pourtant vrai : va donc, va!

SCÈNE III

DAMIS, LISETTE

DAMIS. Lisette peut aussi me débarrasser d'elle sur-le-champ. Ma chambre ne désemplira-t-elle pas aujourd'hui? C'est tantôt celui-ci, tantôt celui-là, tantôt celle-ci, tantôt celle-là. Ne serai-je donc pas un instant seul? (*Il s'assied à son bureau.*) Les Muses demandent la solitude, et rien ne les chasse plus vite que le tumulte. J'ai tant d'affaires importantes, que je ne sais par où commencer. Et cependant on me dérange. Ce mariage, une si misérable affaire, m'a pris la plus grande partie de l'après-midi; ces éternelles allées et venues me lacéreront-elles aussi ma soirée? Je crois qu'il n'y a pas de maison, où il règne autant d'oisiveté que dans celle-ci.

LISETTE. Et surtout que dans cette chambre.

DAMIS. Dans cette chambre? Ignorante! Insciente!

LISETTE. Est-ce blâme ou louange?

DAMIS. Quelle âme terre-à-terre! Ne pas prendre l'ignorance, l'inscience, pour un blâme! Que je voudrais savoir quelles idées se fait de l'honneur et de la honte, une si sotte bavarde! Peut-être, pour elle, la science est-elle une injure?

LISETTE. Ma foi, quand elle est d'espèce universelle, comme chez vous...

DAMIS. Non, la mienne ne l'est pas. Les moindres savants l'ont portée si loin...

LISETTE. Qu'on ne peut plus distinguer s'ils sont bêtes ou savants...

DAMIS. C'est à faire sortir de sa peau...

LISETTE. Sortez-en, et faites peau neuve.

DAMIS. Combien de temps serai-je en butte aux outrages de cette misérable créature?... Un millier de gens s'estimeraient heureux de posséder la moitié de mes mérites. Je n'ai que vingt ans; et combien n'en trouverais-je pas qui ont près de trois fois cet âge, et

qui cependant ne me... Mais je parle en l'air. Quel honneur cela me peut-il rapporter, de convaincre une sotte de ma science? J'entends parfaitement sept langues, et je n'ai que vingt ans. Dans l'étude de l'histoire et de toutes les sciences qui lui sont apparentées, je suis sans égal...

LISETTE. Et vous n'avez que vingt ans!

DAMIS. Ma force dans la philosophie, le plus haut grade qui m'y a été conféré, il y a trois ans, la prouve. Il est aussi incontestable que le monde va le reconnaître, par ma dissertation sur les *monades*... Ah! la maudite poste!...

LISETTE. Et vous n'avez que vingt ans!

DAMIS. Pour mon éloquence plus que démosthénienne, mon éloge satirique des Ondines en donnera une preuve immortelle à la postérité.

LISETTE. Et vous n'avez que vingt ans!

DAMIS. Certainement! En poésie aussi, je puis étendre la main vers les lauriers impérissables. A côté de moi, Milton rampe et Haller est un bavard. Mes amis, auxquels jadis j'ai très souvent lu de mes essais — comme j'aime à les nommer — n'en veulent plus rien entendre à présent, et m'assurent, en tout temps, de la manière la plus sincère, qu'ils sont déjà suffisamment convaincus de ma veine plus que divine.

LISETTE. Et vous n'avez que vingt ans!

DAMIS. Bref, je suis philologue, érudit en histoire, philosophe, orateur, poète...

LISETTE. Et vous n'avez que vingt ans! Un philosophe sans barbe, et un orateur muet! Jolies raretés!

DAMIS. Dehors à l'instant de ma chambre!

LISETTE. A l'instant! J'aimais pourtant bien à répéter cette belle exclamation : Et vous n'avez que vingt ans! N'avez-vous plus à vous vanter de rien? Oh! quelque chose encore! Ne voulez-vous pas? Alors je vais le faire moi-même. Écoutez donc bien, monsieur Damis. Vous n'êtes pas encore sage, et vous avez déjà vingt ans!

DAMIS. Quoi? Qu'est-ce? (*Il se lève furieux.*)

LISETTE. Adieu! Adieu!

DAMIS. Ciel! Qu'est-ce qu'il ne faut pas endurer de ces ignorantes bêtes? Est-il possible qu'une femme sans cervelle...

SCÈNE IV

CHRYSANDRE, ANTOINE, DAMIS

CHRYSANDRE. Voilà une maudite lettre, Antoine. Eh! Eh! mon fils, mon fils, *post cœnam stabis*, *vel passus mille meabis*. Tu ne vas pas déjà te rasseoir?

DAMIS. D'autres, qui n'ont rien à faire, peuvent prendre souci d'aussi barbares règles de santé. Des affaires importantes...

CHYSANDRE. Que parles-tu d'affaires importantes?

DAMIS. Pourquoi pas, mon père? La plupart des livres que vous voyez sur cette table attendent, partie, mes notes; partie, ma traduction; partie, ma réfutation; partie, ma défense; partie ma simple critique.

CHRYSANDRE. Laisse-les attendre. En ce moment...

DAMIS. En ce moment, je ne puis sans doute pas faire tout à la fois. Pourvu que je puisse d'abord terminer le plus important! Vous ne croiriez pas ce que me coûte de recherches et de casse-tête, certaine question. Encore un petit rien, et j'aurai prouvé que Cléopâtre s'est posé l'aspic sur le bras et non sur le sein...

CHRYSANDRE. Les vipères ne sont bonnes nulle part. J'en ai aussi une en ce moment, qui a failli me mordre : mais il est encore temps. Écoute-moi enfin : voici une lettre que je viens de recevoir, qui me...

DAMIS. Comment? Une lettre? Une lettre? Ah! cher Antoine! Une lettre? Monsieur mon très cher père, une lettre? de Berlin? Ne me faites pas plus longtemps attendre; où est-elle? N'est-ce pas que vous cesserez maintenant de douter de ma science? Que je suis heureux! Antoine, sais-tu déjà ce qu'il y a dedans?

CHRYSANDRE. Qu'est-ce que ce nouveau radotage? La

lettre n'est pas de Berlin; elle est de mon avocat, de Dresde, et, d'après ce qu'il m'écrit, ton mariage avec Juliane peut ne pas avoir de suites.

DAMIS. Misérable coquin! Tu n'es donc pas retourné à la poste?

ANTOINE. Je vous ai déjà dit qu'il n'y a rien à faire pour moi, à la poste, avant neuf heures.

DAMIS. Ah! *verberalissime, non fur, sed trifur!* Ciel! la colère me rappelle les injures de Plaute. Une course inutile t'aurait-elle coûté la vie?

ANTOINE. Vous m'injuriez? Comme je n'ai pas compris, c'est possible.

CHRYSANDRE. Mais dis-moi seulement, Damis, n'est-ce pas que tu as encore un peu de répugnance pour Juliane? Si cela est, je ne veux pas te contraindre. Tu dois savoir que je ne suis pas de ces pères...

DAMIS. Voici de nouveau le mariage sur le tapis? Mais que ma répugnance ne vous donne aucune inquiétude; qu'il vous suffise que j'épouse...

CHRYSANDRE. Cela signifie que tu veux pour moi te soumettre? C'est ce que je ne veux nullement. Tu es mon fils, mais tu es aussi un homme. Et chaque homme est né libre; et... bref... je te rends ta parole.

DAMIS. Vous me la rendez? Et, il y a quelques heures, je ne pouvais assez me presser de prendre une résolution? Comment dois-je entendre cela?

CHRYSANDRE. Tu dois l'entendre ainsi, que j'ai réfléchi, et que, puisque Juliane ne te plaît pas, elle ne me va pas non plus : que j'ai trouvé dans cette lettre de véritables raisons, et que... Tu vois bien que ce n'est qu'à l'instant que je reçois cette lettre. Je ne sais pas à vrai dire ce que j'en dois penser. Ce n'est pas la main de mon avocat... (*Damis se rassied à la table.*)

ANTOINE. Non? Oh! ces gens-là doivent savoir écrire de plus d'une main.

CHRYSANDRE. Et puis, c'est presque trop tôt. A peine y a-t-il huit jours que je lui ai écrit. Peut-il avoir en aussi peu de temps fait les recherches nécessaires? De qui as-tu reçu cette lettre, Antoine?

ANTOINE. De Lisette.

CHRYSANDRE. Et Lisette?

ANTOINE. Du facteur, sans doute.

CHRYSANDRE. Mais pourquoi ce coquin ne me remet-il pas les lettres en mains propres?

ANTOINE. Les mains par lesquelles elles passent, n'y changent pourtant rien.

CHRYSANDRE. On ne sait pas. Mais cependant les raisons qu'il donne, s'entendent. Il me faut donc prendre le chemin le plus sur, et te... mon fils... Mais je crois vraiment que tu t'es déjà remis à ta table et que tu étudies de nouveau.

DAMIS. Mon Dieu! j'ai à faire, j'ai tant à faire.

CHRYSANDRE. Donc, en un mot, pour ne pas te prendre ton temps, le mariage avec Juliane n'était qu'une simple idée à laquelle tu peux ne plus songer. J'y ai réfléchi, et Valère a les plus grands droits sur elle.

DAMIS. Vous vous trompez, si vous croyez que maintenant j'y vais renoncer. J'ai tout considéré et je ne vous dirai que ces simples mots : c'est qu'une méchante femme doit me servir à immortaliser ma gloire, ou plutôt que je veux immortaliser avec moi une méchante femme, à qui personne ne songerait, si elle n'avait eu un savant. Le caractère d'un tel démon matrimonial jettera une certaine lumière sur le mien...

CHRYSANDRE. Bien, bien, prends donc une méchante femme, mais avec de l'argent, parce dans une telle femme la méchanceté est encore supportable. Ma première femme était de cette espèce. Pour les vingt mille écus qu'elle m'a apportés, j'aurais épousé la sœur de mon plus mortel ennemi... Il suffit que tu me comprennes, je ne cherche pas mes mots... Mais s'il faut que ta femme soit méchante, que feras-tu de Juliane?... Écoute, je connais une vieille veuve qui a déjà, à force de querelles, mis quatre hommes au tombeau ; elle a un bon saint Crépin ; je crois que cela ferait ton affaire ; prends-la! Je t'ai fait venir l'eau à la bouche ; il faut donc que j'apaise ton envie. Si c'est une Xantippe que tu veux, tu n'en saurais trouver une meilleure.

DAMIS. Avec votre Xantippe ! Je vous l'avais déjà dit plus d'une fois, que Xantippe n'était pas une méchante femme. Avez-vous déjà oublié ma démonstration ?

CHRYSANDRE. Eh quoi ? Ma preuve est dans l'abécédaire. Celui qui a pu écrire un tel livre, qui soit devenu si général, a dû mieux s'y entendre que toi. Et du reste, que m'importe que Xantippe fût une méchante femme ? Cela aurait bien pu ne pas me ravir d'être obligé de louer si souvent ma première femme. Silence donc avec tes bouffonneries, je n'ai pas besoin de tes leçons.

DAMIS. Voilà notre remercîment, quand nous voulons retirer les gens de leurs erreurs.

CHRYSANDRE. Depuis quand le poussin en remontre-t-il à la poule ? Hé ! Monsieur le docteur, n'oubliez pas que je suis votre père, et que cela dépend du père de marier son fils. Je ne veux plus savoir qu'il ait été question de Juliane.

DAMIS. Et pourquoi ?

CHRYSANDRE. Faut-il que je mette sur le dos de mon fils unique, une fille pauvre ? Tu n'es pas digne que je prenne pour toi du souci. Tu sais bien qu'elle n'a pas le sou.

DAMIS. Tout à l'heure, quand je devais l'épouser, en avait-elle plus que maintenant ?

CHRYSANDRE. Tu ne le comprends pas. Je savais bien auparavant ce que je faisais : mais je sais aussi ce que je fais maintenant.

DAMIS. Eh bien, tant mieux, si elle n'a pas d'argent ! On ne pourra pas dire de moi, que j'aie pris cette méchante femme pour son argent ; on sera forcé d'avouer que je n'ai pas eu d'autres vues que de m'exercer aux vertus nécessaires pour supporter une telle femme.

CHYSANDRE. Une telle femme ! Qui t'a dit que Juliane ferait une méchante femme ?

DAMIS. Si je n'en étais pas convaincu, *à priori*, comme nous autres savants, nous avons coutume de dire, je le conclurais de vos propres doutes.

CHRYSANDRE. C'est joliment impertinent, mon fils, joliment impertinent. J'ai élevé Juliane ; elle a joui chez

moi de beaucoup de bienfaits ; je lui ai appris tout ce qui est bien : qui parle mal d'elle, parle en même temps mal de moi. Quoi ! Je n'aurais pas su élever une femme? Je n'aurais pas assez bien dirigé une jeune fille qui a grandi sous mes yeux, pour qu'elle devînt une brave et honnête femme ! Je n'ai certainement pas pu la faire riche ; j'attends encore moi-même ce bienfait. Mais, que je ne l'aie pas faite vertueuse et intelligente, il n'y a qu'un imbécile comme toi, mon fils, qui puisse le dire. Ne le prends pas mal, que je te dise ma façon de penser. Tu es un fou si confis, un tel sot (1) — ne le prends pas mal, mon fils — un tel bouffon (2), desséché par l'étude — mais ne le prends pas mal...

DAMIS. (*A part.*) C'est à croire que sa première affaire a été dans les poissons salés. — C'est bien, monsieur mon père, je ne veux rien dire de la vertu de Juliane : la vertu est souvent une sorte de bêtise. Mais, quant à ce qui concerne son bon sens, vous me permettrez de continuer à le mettre en doute. Il y a déjà assez de temps que je suis de retour ici ; je me suis même donné la peine d'échanger quelques mots avec elle ; mais a-t-elle encore jamais songé à ma science? Je ne demande pas à être loué : je ne suis pas assez fat pour cela ; seulement il faut rendre à chacun ce qui lui est dû...

SCÈNE V

CHRYSANDRE, DAMIS, VALÈRE

CHRYSANDRE. Bien, bien, monsieur Valère, vous arrivez à point.

DAMIS. Que veut encore cet être insupportable?

VALÈRE. Je viens prendre congé de vous deux...

CHRYSANDRE. Congé? Si tôt? Pourquoi donc?

(1) Stockfisch, morue desséchée.
(2) Pickelhaering, hareng salé.

VALÈRE. Je ne pense pas que ce soit sérieusement que vous le demandiez.

CHRYSANDRE. Dieu m'en est témoin, monsieur Valère; c'est le plus sérieusement du monde. Je ne vous laisserai vraiment point partir.

VALÈRE. Pour me martyriser d'une manière encore plus sensible? Vous savez combien, en tout temps, m'a été chère la personne que vous m'enlevez aujourd'hui. Pourtant le malheur serait petit, si encore il n'atteignait que moi. Vous voulez aussi la marier, cette personne que je chéris, avec quelqu'un qui la hait autant que je l'honore. Toute mon âme est pleine de désespoir, et désormais, ici, ni nulle part au monde, je ne retrouverai la tranquillité. Je m'en vais, pour me...

CHRYSANDRE. Ne vous en allez pas, monsieur Valère, ne vous en allez pas. Il y a peut-être encore du remède au mal.

VALÈRE. Vous m'outragez, si vous croyez que jamais je puisse surmonter un tel coup. Il serait mortel, même pour un cœur moins épris que le mien.

DAMIS. Quel verbiage! (*Il se rassied à son bureau.*)

VALÈRE. Combien vous êtes heureux, Damis! Reconnaissez au moins votre bonheur : c'est le moindre remercîment que vous deviez au ciel. Juliane sera à vous...

CHRYSANDRE. Eh! qui donc dit cela? Elle sera encore d'assez bonne heure à vous, monsieur Valère; patience seulement!

VALÈRE. Cessez ces froides railleries...

CHRYSANDRE. Mes railleries? Il faut que vous me connaissiez mal. Ce que je dis, je le dis. J'ai à présent mieux réfléchi à cette affaire; je vois que Juliane ne convient pas à mon fils, et que mon fils convient encore beaucoup moins à Juliane. Vous l'aimez; il y a très longtemps que vous me l'avez demandée : au premier qui vient, la mouture. Je viens d'en causer avec mon fils... Vous le connaissez...

VALÈRE. Ciel, qu'est-ce que j'entends? Est-ce possible? Quel changement heureux! Permettez-moi de

vous embrasser mille fois. Je puis donc encore être heureux? O Chrysandre! O Damis!

CHRYSANDRE. Parlez-lui, et remettez-lui un peu la tête en ordre. Je vais chez Juliane, lui communiquer mon changement de résolution. Elle ne m'en voudra certes pas!

VALÈRE. Vous en vouloir? Vous lui rendez la vie, comme vous me l'avez rendue, à moi.

CHRYSANDRE. Eh! puis-je tant de choses? (*Il sort.*)

SCÈNE VI

DAMIS, VALÈRE, ANTOINE

VALÈRE. Et de quelle manière dois-je maintenant vous parler, très cher ami? Le renouvellement de la promesse de votre père m'autorise à traverser vos projets; j'ai gagné la partie, dès lors que Chrysandre cesse de contraindre Juliane. Cependant, qu'il me serait agréable de vous être redevable aussi, en partie, de sa possession!

DAMIS. Antoine!

ANTOINE. (*Venant.*) Qu'y a-t-il pour lui? — La poste vous revient-elle à l'esprit?

DAMIS. Vas-y vite! Elle doit nécessairement être là.

ANTOINE. Mais je vous dis que, par un si mauvais temps, elle ne peut pas arriver avant dix heures.

DAMIS. Voilà que tu lui accordes une heure en sus de tout à l'heure? Vas-y donc, et si tu reviens à vide, prends garde à toi...

ANTOINE. Si je ne repose pas tranquillement cette nuit, je crois que de ma vie je ne pourrai réparer une telle fatigue. (*Il sort.*)

SCÈNE VII

DAMIS, VALÈRE

VALÈRE. Ah! au lieu de me répondre, vous parlez à votre domestique?

DAMIS. Pardon, Valère; est-ce que vous m'avez adressé la parole? J'ai la tête si remplie, qu'il m'est impossible d'entendre à tout.

VALÈRE. Avec moi, voudriez-vous aussi dissimuler? Je sais encore très bien le temps où je partageais cette singulière opinion, que cela vous fait paraître savant, d'être aussi distrait que possible, et de ne porter son attention que sur son livre. Mais croyez qu'il faut être bien simple, pour se laisser prendre à de telles bouffonneries.

DAMIS. Il faut que vous soyez encore plus niais, vous, de croire que toutes les têtes soient aussi creuses que la vôtre. Et votre verbiage vaut-il la peine que j'y prête l'oreille? Vous avez gagné la partie, dès lors que Chrysandre cesse de contraindre Juliane, et que vous êtes autorisé à traverser mes projets...

VALÈRE. Étrange espèce de préoccupation que celle qui vous permet toutefois d'entendre assez exactement les paroles d'un autre, pour les répéter mot pour mot!

DAMIS. Votre moquerie est très sèche. (*Il se remet à regarder dans son livre.*)

VALÈRE. Mais elle se sent cependant... Quel martyre que d'avoir à faire à un homme de votre espèce! Il y en a peu...

DAMIS. C'est ce que je crois aussi...

VALÈRE. Mais il s'en rencontrerait un plus grand nombre, si...

DAMIS. C'est tout à fait juste; si la vraie science n'était pas si difficile à acquérir, si l'aptitude naturelle pour la science était plus commune, et si une infatigable activité n'était quelque chose de si difficile...

VALÈRE. Ha! ha! ha!

DAMIS. Voilà le rire d'un véritable idiot.

VALÈRE. Vous parlez de votre science, et moi, avec votre permission, je voulais parler de votre folie. Dans ceci, vous trouveriez un plus grand nombre de gens de votre espèce, si cette folie même ne devenait pas à charge à ses esclaves.

DAMIS. Méritez-vous donc que je vous réponde? (*Il regarde de nouveau dans son livre.*)

VALÈRE. Et méritez-vous bien que je sois assez votre ami, pour vous parler sans détour? Croyez-moi; ce qu'il faut pour vous faire repentir de vos folies, c'est plus d'intelligence...

DAMIS. (*Railleusement.*) Plus d'intelligence?

VALÈRE. Cela vous irrite? C'est prodigieux! Votre corps ne peut pas encore, d'après votre âge, avoir atteint sa croissance, et vous croyez cependant que votre intelligence est déjà arrivée aux dernières limites de son perfectionnement? Je tiendrais pour mon ennemi celui qui viendrait me contester l'avantage de croître chaque jour en intelligence.

DAMIS. Vous!

VALÈRE. Vous devenez bien railleur, monsieur mon rival... Mais la voici elle-même! (*Il court à sa rencontre.*) Ah! Juliane...

SCÈNE VIII

JULIANE, LES PRÉCÉDENTS

JULIANE. Ah! Valère, quel heureux changement!

DAMIS. (*Se retournant sur sa chaise.*) L'honneur de vous voir ici, mademoiselle, je le dois sans doute à une erreur? Vous croyez peut-être entrer dans votre chambre à coucher...

JULIANE. Cette erreur serait impardonnable! Non! monsieur, c'est sur l'ordre de monsieur votre père que j'ose pénétrer dans ce sanctuaire. Je viens vous pro-

poser un marché, et m'excuser auprès de vos Muses, du danger que j'ai failli courir de leur enlever un esprit si aimable.

VALÈRE. Oh! que je suis ravi, très belle Juliane, de vous revoir dans votre gaîté!

DAMIS. Si j'entends bien ce babil de femme, vous venez pour annuler un pacte qui a pourtant tous les *requisita*, qui sont indispensables pour un pacte irréfutable.

JULIANE. Et si, moi, je comprends ce galimatias de jeune savant, vous avez trouvé.

DAMIS. Mon père est un idiot. Est-ce de lui ou de vous, mademoiselle, que vient l'idée de rendre nul un traité qui, de mon côté, tient fermement?... On le verra bien : tout ce que je vous demande en ce moment, c'est de me laisser en repos... (*Il se retourne du côté de la table.*)

VALÈRE. Qu'est-ce qui se verra! A-t-on jamais ainsi traité une femme, à la possession de laquelle on prétend?

DAMIS. Et a-t-on jamais autant ennuyé un savant occupé? Pour m'affranchir de cette fâcheuse société, je n'ai plus qu'une chose à faire, c'est de quitter mes quatre murs. (*Il sort.*)

SCÈNE IX

VALÈRE, JULIANE

JULIANE. Et nous ne le poursuivons pas de nos rires?

VALÈRE. Non, Juliane, nous avons une meilleure joie à goûter; et, il y a presque une sorte de cruauté à s'égayer aux dépens d'un fou si à plaindre. Comment vous décrire les mouvements de mon cœur, maintenant qu'on lui a rendu toute sa félicité? Je vous conjure, Juliane, si vous m'aimez, d'abandonner aujourd'hui même avec moi cette dangereuse maison. Ne vous confiez pas plus longtemps à l'impétuosité d'un vieillard changeant, à la rage d'un jeune pédant, et à la fai-

blesse de vos trop tendres sentiments. En un jour vous m'avez été prise et rendue; que ce jour soit le premier et le dernier, où l'on puisse se jouer aussi cruellement de nous!

JULIANE. Calmez-vous, Valère. Il vaut mieux ne rien faire qui puisse nous attirer quelques reproches de Chrysandre. Vous voyez qu'il est sur le bon chemin, et je l'aime presque autant que je méprise Damis. La méfiance avec laquelle je me soustrairais tout d'un coup à sa surveillance, serait un mauvais remercîment pour ses bienfaits...

VALÈRE. Parlez-vous encore de bienfaits? Je ne serai pas tranquille que je ne vous aie affranchie de ces dangereux liens. Permettez-moi de les anéantir tout à fait, et, quant au vieil égoïste, de...

JULIANE. Appelez-le autrement, Valère; il n'est pas égoïste, et déjà son changement prouve, ou que Lisette a faussement entendu, ou qu'elle nous a induits en erreur. De vrai, je ne sais pas à quoi attribuer ce changement... (*Elle songe.*)

VALÈRE. Pourquoi tout d'un coup de telles pensées? Qu'importe la cause qui l'a fait agir? Dans tous les cas, c'est une inspiration du Ciel.

JULIANE. Du Ciel ou de Lisette. Il me revient à l'esprit que vous m'avez parlé d'une lettre... Y aurait-il là quelque empressement trop serviable de Lisette?...

VALÈRE. Quelle idée, chère Juliane! Elle sait bien que votre vertu n'a pas voulu consentir à cette petite tromperie.

JULIANE. Pourtant, plus j'y réfléchis...

VALÈRE. Quand même cela serait, voudriez-vous donc à cause de cela...

JULIANE. Quand même cela serait? Comment?

SCÈNE X

LISETTE, LES PRÉCÉDENTS

JULIANE. Tu viens à souhait, Lisette.

LISETTE. Eh bien, cela ne marche-t-il pas à ravir? Ne voulez-vous pas venir écouter au dessous, avec moi, comment Damis et Chrysandre se chamaillent? — « Tu ne l'épouseras pas. — Je l'épouserai; — Je suis ton père; — Vous me l'avez promise; — J'ai changé d'avis; — Moi, pas : cela aura lieu; — C'est impossible; — Impossible ou non; je n'en démordrai pas, je vais par mes livres vous démontrer que vous me devez tenir parole; — Va-t'en au diable, avec tes livres. » — Mais est-ce que je puis vous répéter tous leurs sots propos? Le père a raison, il agit prudemment; mais certainement il ne serait pas si prudent, si je n'avais commencé par être si prudente.

JULIANE. Que veux-tu dire, Lisette?

LISETTE. Je n'aime guère à faire mon éloge. Bref, ma chère mademoiselle, votre ange sauveur, voilà ce que je suis!

JULIANE. Ce que tu es? Et comment donc?

LISETTE. En ce que j'ai rendu à un trompeur la monnaie de sa pièce. Le vieux vilain...

JULIANE. As-tu donc trompé Chrysandre?

LISETTE. Eh, ne dites pas ainsi : un trompeur, on ne le trompe pas, mais on le déjoue. Je l'ai déjoué.

VALÈRE. Et comment?

LISETTE. C'est malheureux que vous l'ayez déjà oublié. Je devrais penser que, pour être reconnaissant, il est besoin d'avoir de la mémoire.

JULIANE. Tu ne lui as pourtant pas glissé la lettre fausse?

LISETTE. Dieu m'en garde! Je n'ai fait qu'essayer de lui donner d'autres idées par une lettre feinte; et cela m'a réussi.

JULIANE. As-tu fait cela? Et est-ce à une fourbe que je serais redevable de mon bonheur. Qu'il en arrive ce qu'il voudra; Chrysandre doit à l'instant apprendre...

LISETTE. Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce là mon remercîment?

VALÈRE. Réfléchissez, Juliane; restez.

JULIANE. C'est impossible, Valère; laissez-moi. (*Juliane sort.*)

SCÈNE XI

VALÈRE, LISETTE

VALÈRE. Ciel! tout est à vau-l'eau.

LISETTE. Ainsi agir! C'est à faire écumer de rage, de sa folie! Pour ma complaisance, me traiter de fourbe! J'espérais qu'elle allait me sauter au cou, de joie... Comme le vieux va se déchaîner contre moi! Il va nous mettre, vous et moi, à la porte. Que faire à présent?

VALÈRE. Oui, que faire à présent, Lisette?

LISETTE. Je crois que vous me renvoyez ma propre demande. C'est commode. Mon esprit d'invention a des limites. Ce n'est pas de sitôt que je me mêlerai encore d'une telle chose.

VALÈRE. Mais aussi dans quel moment inopportun arrives-tu, Lisette? Je t'avais dit que Juliane ne voulait pas consentir à ce tour. N'aurais-tu donc pas pu te taire encore quelque temps?

LISETTE. Est-ce que je pouvais supposer qu'elle serait si follement entêtée? Vous pouvez facilement vous imaginer ce qu'il est de nous : je ne croyais pas avoir beaucoup à prendre garde, pour lui taire plus longtemps ce à quoi elle est redevable de son bonheur. La joie est babillarde, et... Ah! je voudrais...

SCÈNE XII

ANTOINE, VALÈRE, LISETTE

ANTOINE. (*Des lettres à la main.*) Ah! ah! tenez-vous de nouveau conférence? Si mon maître savait que c'est dans sa propre chambre que vous complotez contre lui, il te... Lisette... Mais que faites vous là tous deux? Monsieur Valère paraît troublé; tu es animée, animée comme un coq de combat. Vous seriez-vous battus, ou auriez-vous fait quelque autre chose? Eh! eh! Lisette, écoute... (*Bas à Lisette.*) Tu ne t'es sans doute pas brouillée avec lui pour la dot? Aurait-il retiré sa parole? Ce serait un mauvais tour. (*Haut.*) Non, non, monsieur Valère, ce qu'on promet, il faut le tenir. Elle vous a servi loyalement, et moi aussi. Diable! Croyez-vous que cela ne doive pas causer de remords de conscience à une âme honnête, d'avoir trompé son maître pour rien? Je ne me laisserai pas faire au même, et une bonne action en justice au moins... Perdre pour perdre! Je prendrai un avocat, un vrai boule-dogue d'avocat qui certes vous travaillera de telle sorte...

LISETTE. Tais-toi, niais!

VALÈRE. Que veut-il donc? — A qui parles-tu?

ANTOINE. Peste! je parle à notre débiteur. Vous l'entendez peut-être bien à mon ton.

VALÈRE. Qui donc est ton débiteur?

ANTOINE. Vous y venez maintenant; vous voulez renier la dette? Écoutez : mon avocat vous fera prêter serment...

VALÈRE. Lisette, sais-tu donc ce qu'il veut?

LISETTE. Il radote! Je l'ai employé pour la remise de la lettre, et je lui ai promis en votre nom une récompense, pour le cas où la chose réussirait.

VALÈRE. Est-ce tout?

ANTOINE. C'est assez, je pense. Et comment cela ira-t-il pour la dot de Lisette? Il faut que je m'inquiète

aussi bien de sa fortune que de la mienne, parce qu'elle doit devenir mienne aussi.

VALÈRE. Soyez sans inquiétude : si je réussis à faire mon bonheur, je n'oublierai pas non plus le vôtre.

ANTOINE. Mais si vous ne réussissiez pas? Ce qui est promis est cependant promis.

VALÈRE. Alors même, je ne laisserai pas votre zèle sans récompense.

ANTOINE. Ah! ce sont des phrases, rien que des phrases.

LISETTE. As-tu fini une bonne fois?

ANTOINE. N'es-tu pas folle? Je parle en même temps pour toi.

LISETTE. Mais c'est tout à fait inutile.

ANTOINE. Inutile? Ne vous êtes-vous donc pas querellés?

LISETTE. Pas du tout là-dessus.

ANTOINE. N'a-t-il pas retiré sa parole?

LISETTE. Non, certes.

ANTOINE. Alors pardonnez-moi, monsieur Valère. La colère monte facilement à la gorge, à un honnête homme. Je suis un peu emporté, surtout sur les questions d'argent. Ne craignez rien, pour ce que j'ai dit d'un avocat...

VALÈRE. Puis-je demeurer ici dans une si douloureuse incertitude? Il faut que je lui parle : peut-être n'a-t-elle pas encore agi...

LISETTE. Si elle a déjà parlé, ne tombez pas sous la coupe du vieux!

VALÈRE. Je ne savais rien de l'affaire.

LISETTE. Tant pis alors pour moi. Allez seulement.

SCÈNE XIII

ANTOINE, LISETTE

ANTOINE. Tant pis pour toi? Qu'est-ce qui est donc tant pis pour toi? Pourquoi ne faut-il pas qu'il tombe sous la coupe du vieux?

LISETTE. Eh! la maudite lettre!

ANTOINE. Quelle lettre?

LISETTE. Celle que je t'ai donnée tout à l'heure.

ANTOINE. Qu'est-ce qui est donc arrivé?

LISETTE. Tout est perdu : ma peine est perdue.

ANTOINE. Comment cela? Sur ma vie, je l'ai exactement remise. Ne va pas faire la farce de rejeter toute la faute sur moi.

LISETTE. Elle a été bien remise, et elle produisait même déjà son effet. Mais Juliane elle-même nous a jeté des bâtons dans les roues. Elle veut révéler que la lettre était fausse, et peut-être l'a-t-elle même déjà fait.

ANTOINE. Comment diable, elle-même? Nous y voilà! Moineau et pigeon sont envolés. Et le pis est qu'en voulant prendre le pigeon, je m'y suis par dessus le marché cassé le nez. Ou, pour te parler plus clairement et sans métaphore, la récompense promise par le vieux est perdue, celle que je m'étais imaginé recevoir de Valère, tout le profit que je pouvais faire là, est, d'un seul coup de grâce, envoyé à tous les diables... Veux-tu donc encore de moi, demoiselle Lisette?... Oh! tu dois me prendre. Je t'apprendrai à te venger des gens...

LISETTE. C'est ce qui m'ira le mieux. Nous nous en irons ensemble, et quand nous aurons fait un couple, tu verras à me nourrir.

ANTOINE. A te nourrir, moi? Quand les temps sont si chers? Encore si je pouvais rôder le pays avec toi, comme l'autre avec la grosse bête qui a sa corne sur le nez.

LISETTE. N'aie point de souci : je t'aurai bientôt changé en bête avec une corne. Et partant, ce sera la même chose que tu rôdes avec moi ou que je rôde avec toi.

ANTOINE. Pardieu, avec toi, on ne sait jamais sur quel pied danser... Mais, pour changer de discours, où est donc maintenant mon maître? Voici enfin ses maudites lettres!

LISETTE. Le vois-tu?

ANTOINE. Non, mais si je ne me trompe, je l'entends.

LISETTE. Laisse-le venir : je vais encore le faire bien rager pour la dernière fois.

SCÈNE XIV

LES PRÉCÉDENTS, DAMIS

(Damis arrive dans une profonde préoccupation. Lisette se glisse derrière lui et lui fait des grimaces.)

ANTOINE. Attends! je vais encore le faire gigotter. et je ne lui donnerai pas tout de suite la lettre. (*Il la rempoche*). Comment êtes-vous si absorbé, monsieur Damis? Qu'est-ce qui vous travaille de nouveau la cervelle?

DAMIS. Retiens ta langue.

ANTOINE. Brièvement répondu! Mais est-ce qu'il n'est pas du devoir d'un domestique de s'inquiéter pour son maître? Il serait bien juste que je susse à quoi vous pensez. Une poule aveugle trouve quelquefois une grenotte, et peut-être pourrais-je vous...

DAMIS. Silence!

ANTOINE. La réponse est plus brève encore. Si elles se raccourcissent ainsi à mesure, nous verrons tout à l'heure ce qu'elles seront. Que comptez-vous donc sur vos doigts? Qu'est-ce que vous a donc fait ce pauvre ongle, que vous le mordillez de la sorte? (*Il remarque Lisette.*) Et, par le diable, quelles singeries fais-tu là? perds-tu la tête?

LISETTE. Retiens ta langue.

ANTOINE. Par le Ciel, file! Quand mon maître s'éveillera de son sommeil et qu'il te verra...

LISETTE. Silence!

ANTOINE. Est-ce de moi ou de mon maître que tu te moques? — Regardez donc un peu derrière vous, monsieur Damis.

DAMIS. (*Il va et vient quelques instants, sans sortir de sa préoccupation ; Lisette le suit par derrière avec les mêmes attitudes, et quand il se retourne, elle se glisse rapidement derrière lui, de manière qu'il ne l'aperçoive pas.*)

Que la flamme du flambeau de mon hyménée,
Soit en ce moment par moi-même allumée!

ANTOINE. Ha! ha! Vous faites des vers? Viens, Lisette, laissons-le seul. Dans de telles conjonctures, il m'a moi-même plus d'une fois mis dehors. Viens ; aussitôt qu'il aura fini, il nous rappellera lui-même, et toute la maison peut-être avec nous.

LISETTE. (*Tandis que Damis se retourne, elle reste immobile devant lui, et imitant sa voix.*)

Que la flamme du flambeau de mon hyménée,
Soit en ce moment par moi-même allumée!

(*Damis fait semblant de ne pas la voir, et se heurte contre elle.*)

DAMIS. Qu'est-ce que cela?

LISETTE. Qu'est-ce que cela? (*Ils font comme s'ils revenaient tous deux à eux.*)

DAMIS. Ignorant et vil coquin! Ne t'ai-je pas dit assez souvent de ne laisser âme qui vive, dans ma chambre, ou tout au plus mon père? Que veut donc celle-là ici?

LISETTE. Ignorant et vil coquin! Ne m'as-tu pas dit assez souvent de sortir de la chambre? Ne peux-tu donc pas t'imaginer que celle-là qui a pu être dans le cabinet, a aussi la permission d'être dans la chambre? Ignorant et vil coquin!

ANTOINE. A qui dois-je entendre?

DAMIS. Pousse-la sur-le-champ hors de la chambre.

ANTOINE. La pousser dehors? De force?

DAMIS. Si elle ne veut pas s'en aller de bon gré...

ANTOINE. Lisette, va-t'en plutôt de bon...

LISETTE. Quand cela me plaira.

DAMIS. Pousse-la dehors, dis-je!

ANTOINE. Viens, Lisette, donne-moi la main; je vais te reconduire en tout honneur.

LISETTE. Rustre, qui est-ce qui reconduit une femme, avec la main nue?

ANTOINE. Oh! je sais vivre aussi!... A défaut de gant, donc... (*Il prend le pan de son habit.*)

DAMIS. Je vois bien, qu'il faut que je l'y mette moi-même. (*Il se dirige vers elle.*)

LISETTE. Ha! ha! ha! C'est là que je voulais vous amener. Adieu! (*Elle sort.*)

SCÈNE XV

ANTOINE, DAMIS

DAMIS. Eh bien, voilà toutes mes idées au diable! Le feu s'est envolé en fumée; la puissance d'imagination s'est dissipée. Le Dieu inspirateur m'a abandonné... Maudite créature! Que de chagrins ne m'a-t-elle pas déjà donnés aujourd'hui! Combien elle s'est déjà raillée de moi! Ciel! Dans ma rêverie, m'avoir singé si moqueusement!

ANTOINE. Mais vous ne le voyiez pas.

DAMIS. Je ne le voyais pas?

ANTOINE. Si? Est-il possible? Et vous feigniez de cette façon?

DAMIS. Silence, idiot! Je vais essayer de me replacer dans l'enthousiasme...

ANTOINE. Mieux vaut ne pas l'essayer; il est impossible que les vers viennent à point quand on paraît si

sombre... Mais ne peut-on pas savoir ce que ce sera? Un chant du crépuscule ou un chant du matin?

DAMIS. Imbécile!

ANTOINE. Un chant de pénitence?

DAMIS. Nigaud!

ANTOINE. Une chanson de table? Non plus?... Ce ne sera pourtant pas un chant de mort? Sur mon honneur, quelque grand poète que je fusse, je ne ferais pas de tels chants. Mourir est le plus absurde tour qu'on puisse se jouer à soi-même. Cela ne mérite pas un vers, encore moins un chant.

DAMIS. J'ai pitié de ton ignorance. Tu ne connais pas d'autres sortes de poésies, que celles que tu as lues dans les almanachs chantants.

ANTOINE. Il y en aurait encore d'autres? Alors dites-moi donc ce que vous faites.

DAMIS. Je fais... un *epithalamium*...

ANTOINE. Un *epithalamium?* Peste, c'est une chose difficile! En pouvez-vous vraiment venir à bout? C'est quelque chose d'artistique... Mais, monsieur Damis, en confidence, qu'est-ce que cela, un *epith... epitha... thlamium?*

DAMIS. Comment peux-tu avoir tant de peine à en prononcer le nom, quand tu ne sais pas encore ce que c'est.

ANTOINE. Eh bien, le mot est déjà assez difficile. Dites-moi un peu seulement, à l'aide d'un autre nom, ce que c'est.

DAMIS. Un *epithalamium* est un *thalassio.*

ANTOINE. Oui, oui, je saisis la chose : un *epithalamium* est un... comment cela s'appelle-t-il?

DAMIS. *Thalassio.*

ANTOINE. Un *thalassio;* et vous pouvez faire une telle chose? Au moins vous faudra-t-il pour cela beaucoup de temps... Mais, écoutez donc; si l'on me demande ce que c'est qu'un *thalassio*, que répondrai-je?

DAMIS. Ne sais-tu même pas ce que c'est qu'un *thalassio?*

ANTOINE. Pour mon compte, je le sais bien. Un *thalassio* est un... Comment s'appelle l'autre mot?

DAMIS. *Epithalamium.*

ANTOINE. Est un *epithalamium*. Et un *epithalamium* est un *thalassio*. N'est-ce pas que j'ai bien retenu? Mais cela pourrait ne pas être clair pour d'autres gens qui ne comprendraient aucun de ces deux mots.

DAMIS. Eh bien, dis-leur qu'un *thalassio* est un *hymenæus*.

ANTOINE. Diable! Cela s'appelle se moquer des gens. Un *epithalamium* est un *thalassio*, et un *thalassio* est un *hymenæus*. Et, *vice versà*, un *hym... hym...* Entende ces noms qui pourra!

DAMIS. Bien! bien! Je vois que tu commences à avoir une idée de la chose.

ANTOINE. A en avoir une idée? D'honneur, vous vous trompez. Il faudrait que le farfadet me l'eût soufflé à l'oreille, pour que je susse ce que signifient tous ces mots patois. Dites-moi donc leur nom français, à moins que cela n'en ait pas.

DAMIS. Cela en a un; mais qui est bien loin des noms grecs et latins, pour l'harmonie et l'énergie. Dis toi-même, si un *chant nuptial* ne sonne pas beaucoup plus pauvrement que un *epithalamium*, un *hymenæus*, un *thalassio*.

ANTOINE. Pour moi, non; non, vraiment! Car ce mot-là, je le comprends, et ceux-ci, je ne les comprends pas. C'est donc un chant nuptial que vous avez voulu faire? Pourquoi ne le disiez-vous pas tout de suite?... Oh! Pour les *chants nuptiaux*, j'ai une spécialité qui est étonnante. Il me suffira de vous dire, comment cela est m'est venu. Mon ci-devant défunt père avait un cousin... et d'une certaine façon, c'était donc aussi mon cousin...

DAMIS. Qu'est-ce que ce nouveau bavardage?

ANTOINE. Vous ne voulez pas attendre la fin? Bien! C'est tant pis pour vous... Je poursuis donc : c'est à propos d'un mariage que vous voulez faire des vers; mais sur quel mariage donc?

DAMIS. Quelle question? Sur le mien.

ANTOINE. Vous épousez donc encore Juliane? Le vieux ne le veut pourtant pas...

DAMIS. Le vieux?

ANTOINE. C'est encore vrai : est-ce qu'un fils a besoin de s'inquiéter de son père? Mais, pardon; est-ce qu'il est convenable de faire des vers sur son propre mariage?

DAMIS. Sans doute ce n'est pas la coutume; mais tant mieux! Les intelligences comme moi, aiment l'extraordinaire.

ANTOINE. (*A part.*) Voici le moment de lui jouer un tour de ma façon. (*Haut.*) Écoutez, monsieur Damis, je verrai moi-même avec grand plaisir que vous épousiez Juliane.

DAMIS. Comment cela?

ANTOINE. Je ne sais pas si j'oserai me permettre de vous le dire. J'ai... j'ai moi-même...

DAMIS. Mais parle donc!

ANTOINE. J'ai moi-même essayé de faire des vers sur votre mariage, et c'est pour cela que je voudrais bien ne point en être pour ma peine.

DAMIS. Ce doit être du joli.

ANTOINE. Sans doute! Car c'est mon *dada*, ou je fais du bon, ou je ne fais rien.

DAMIS. Donne donc! peut-être pourrai-je redresser tes rimes de manière que cela nous fasse honneur, à moi et à toi.

ANTOINE. Permettez, je vais vous les lire. (*Il tire un papier de sa poche.*) Je n'ai pas encore tout à fait fini, je dois vous en prévenir. Mais voici le commencement que, dans tous les cas, la fin pourra suivre... Veuillez m'approcher un peu la lampe...

> Toi, ô noble habileté,
> Dans le dessein projeté,
> Moyen propre...

DAMIS. Arrête! Tu es un misérable bousilleur! Ha! ha! Ce *toi*, *ô* est tout à fait inutile. *Noble habileté* dit tout autant : et

> Toi, ô noble habileté,

rien de plus. *Deleatur ergo : Toi, ô!* Et pour qu'il ne manque pas deux syllabes, renforce l'épithète *noble*, à la façon des Grecs et dis : *supernoble.* Je sais bien, il est vrai, que *supernoble* est un nouveau mot; mais je sais aussi que les mots nouveaux sont ce qui doit distinguer le plus la poésie de la prose. Profites-en! Il faut surtout t'efforcer de dire quelque chose d'inouï, d'inédit. Me comprends-tu, pauvre cervelle?

ANTOINE. Je l'espère.

DAMIS. Donc voici ton premier vers ainsi conçu :

Supernoble habileté...

Continue!

ANTOINE.
Dans le dessein projeté,
Moyen propre à me révéler,
Et puis en temps propice
De tes forces à me servir,
Tu seras jusqu'à ce que l'univers
Dans son premier cha-cha-chaos aille périr,
Comme les peupliers vont verdir...

Mais, monsieur Damis, ne pourriez-vous pas me dire à quoi j'ai dû penser ici? Damnation! c'est du joli : je ne me comprends plus moi-même. Le premier cha-chaos;... je pense que le mot ne m'est encore jamais venu à la bouche, qu'il me paraît si horrible.

DAMIS. Montre-moi...

ANTOINE. Attendez, attendez, je vais vous les lire encore une fois.

DAMIS. Non, non, montre-moi seulement le papier.

ANTOINE. Vous ne pourrez pas lire. J'ai trop mal écrit : aucune lettre n'est régulière; elles montent toutes les unes sur les autres, comme pour faire des petits.

DAMIS. Oh! donne donc.

ANTOINE. (*Il lui donne le papier en tremblant.*) Par le diable, c'est sa propre écriture.

DAMIS. (*Il le considère quelques instants.*) Qu'est-ce que cela signifie? (*Il se lève en colère.*) Misérable traître, où as-tu pris cette feuille?

ANTOINE. Calmez-vous ; calmez-vous.

DAMIS. Où l'as-tu prise?

ANTOINE. Allez-vous donc m'étrangler?

DAMIS. Où l'as-tu prise, te dis-je?

ANTOINE. Calmez-vous d'abord.

DAMIS. Avoue !

ANTOINE. Dans... dans votre... dans votre poche de gilet.

DAMIS. Ignorante brute ! Est-ce là ta fidélité? C'est un vol, un plagiat.

ANTOINE. Diable! A propos de cette guenille, me traiter de voleur?

DAMIS. A propos de cette guenille? Quoi? appeler une guenille, le commencement d'un poème didactico-philosophique.

ANTOINE. Vous disiez vous-même qu'il ne vaut rien.

DAMIS. Oui, en tant qu'il dût jouer le rôle de poème nuptial, et que tu en fusses l'auteur. Exhibe ici à l'instant les autres manuscrits que tu m'as dérobés. Verrai-je mon travail dans des mains étrangères? Consentirai-je à ce qu'un vilain choucas se pare de mes éclatantes plumes de paon? Fais vite! Ou je t'appliquerai d'autres règles de conduite.

ANTOINE. Que voulez-vous donc? Je n'ai plus une lettre de vous.

DAMIS. Retourne à l'instant toutes tes poches.

ANTOINE. Pourquoi pas? Mais si je les retourne, tout ce qui est dedans en tombera.

DAMIS. Fais et ne m'irrite pas.

ANTOINE. Que je sois un fripon, si vous trouvez sur moi, seulement un atome de papier. Mais, puisque vous le voulez... en voici une ; en voilà une autre... Que voyez-vous? Voici la troisième : elle est vide... Voilà enfin la quatrième... (*En la retournant, il en fait tomber la lettre.*) Par le diable! la maudite lettre! Je l'avais totalement oubliée... (*Il veut la reprendre en toute hâte.*)

DAMIS. Donne, donne. Qu'est-ce qui tombe là? Sans aucun doute, c'est encore quelque chose de moi.

ANTOINE. Aussi vrai que je vis, ce n'est rien de vous. Ce serait plutôt quelque chose pour vous.

DAMIS. Ne m'arrête pas : j'ai autre chose à faire.

ANTOINE. Vous, non plus, ne m'arrêtez pas. Vous savez que j'ai à retourner bientôt à la poste. Je sais que la lettre est arrivée.

DAMIS. Eh bien, vas-y, vas-y! Mais montre-moi d'abord ce que tu as ramassé si précipitamment. Il faut que je le voie.

ANTOINE. Par le diable! De cette façon, je n'ai plus besoin de retourner à la poste.

DAMIS. Comment cela?

ANTOINE. C'est que la voilà. — Filons vite. (*Il lui donne la lettre et veut s'enfuir.*)

DAMIS. (*La regardant.*) Antoine, Antoine, c'est précisément la lettre que j'attends. Je la reconnais à la suscription.

ANTOINE. Il se peut bien que cela soit, mais, monsieur Damis, ne soyez pas... ne soyez pas fâché. Par ma pauvre âme, je l'avais entièrement oubliée...

DAMIS. Qu'avais-tu donc oublié?

ANTOINE. Que j'avais depuis près d'une demi-heure la lettre dans ma poche. C'est cette maudite conversation...

DAMIS. Puisque la voilà, je veux bien te pardonner ta bêtise. — Mais, très cher Antoine, quelles nouvelles incomparables, inestimables, doivent se trouver là-dedans!... Comme mon père va se réjouir! Quel honneur! Quelle louange! O Antoine, je vais te la lire tout de suite... (*Il l'ouvre fiévreusement.*)

ANTOINE. Doucement, vous allez la déchirer. Eh bien! ne vous le disais-je pas?

DAMIS. Cela ne fait rien : on peut encore la lire... Avant tout, il faut que je te dise à quoi elle a trait. Tu sais, ou plutôt tu ne sais pas que l'Académie de Berlin a fixé un prix pour la meilleure recherche scientifique sur les monades. Il me vint très tard à l'esprit d'enlever ce prix à nos philosophes. Je me mis donc sur-le-champ à l'œuvre, et j'écrivis une dissertation qui doit

être encore arrivée à temps. Une dissertation, Antoine... si savante, que je ne sais pas moi-même où j'ai été la prendre. Or l'Académie a, il y a huit jours, fait connaître son jugement sur les écrits qui lui ont été envoyés, et ce jugement doit nécessairement être à mon honneur. C'est moi, moi, ou personne, qui ai le prix. J'ai prié aussi un de mes amis, par tout ce qu'il y a de sacré, de m'en donner aussitôt des nouvelles. Ces nouvelles, les voici : écoute maintenant.

« Monsieur,

« Combien vous rendez difficile à un ami de vous répondre! Vous me menacez de la perte de votre affection, au cas où vous ne recevriez pas de moi la première nouvelle, si vous ou un autre aura obtenu le prix académique. Je dois donc vous annoncer en toute hâte que vous ne l'avez pas... (*Bégayant.*) reçu et même... (*Avec une hésitation croissante.*) que vous n'avez pas... pu le recevoir... »

Quoi? Je ne l'ai pas reçu? Et qui donc? Et pourquoi pas?

« Permettez-moi de vous parler en ami. »

Parle donc, traître!

« Je n'ai nullement pu vous rendre le plus mauvais des services, en remettant votre dissertation... »

Tu ne l'as donc pas remise, être sans foi? Ciel! Quel coup de foudre!... Faut-il que ta négligence, ami indigne, vienne m'enlever la récompense la plus méritée?... Comment s'excusera-t-il, le misérable!

« A vous l'avouer franchement, vous m'avez paru avoir fait tout autre chose que ce que demandait l'Aca-

démie. Elle ne demandait pas des recherches sur la signification grammaticale du mot *monade*; sur celui qui le premier en a fait emploi; sur ce qui en est dit dans Xénocrate; sur la question de savoir si les monades de Pythagore sont les atomes de Moscus... Que lui importait ces misères de critique, quand surtout elles vous avaient fait perdre de vue le principal? Comme on aurait facilement pu deviner votre nom, et vous livrer peut-être en butte à des railleries, comme celles que je lisais, il y a peu de jours, sur votre compte, dans un journal savant... »

Qu'est-ce que je lis? Puis-je en croire mes yeux? Ah! maudite lettre! Maudite main que celle qui t'a écrite! (*Il jette la lettre à terre et la foule aux pieds.*)

ANTOINE. Cette pauvre lettre! Il faut pourtant la lire en entier! (*Il la ramasse.*) Voici peut-être le meilleur, monsieur Damis. Où êtes-vous? Tenez, tenez, écoutez!

« Dans un journal savant... On vous nommait un jeune savant en herbe, qui voudrait bien briller partout et dont la rage d'écrire... »

DAMIS. (*Il lui arrache la lettre des mains.*) Damné correspondant!... Voilà le traitement que ta lettre mérite! (*Il la déchire.*) Tu déchires mon cœur, et moi, je déchire tes impertinentes nouvelles. Plût à Dieu que j'en pusse faire autant de tes entrailles! Mais (*A Antoine.*) tu es une misérable et ignorante bête! C'est toi qui es cause de tout!

ANTOINE. Moi, monsieur Damis?

DAMIS. Oui, toi! Combien de temps n'as-tu pas gardé cette lettre dans ta poche!

ANTOINE. Monsieur, ma poche n'a la faculté de lire, ni d'écrire : penseriez-vous par hasard que ma poche l'ait changée?...

DAMIS. Silence!... Puis-je survivre à de tels outrages!... Oh! imbéciles d'Allemands! Oui certaine-

ment, il faut un autre esprit que le vôtre, pour apprécier de telles œuvres que les miennes. Vous resterez éternellement dans les ténèbres de la barbarie, objet de raillerie pour vos spirituels voisins !... Mais dès maintenant, pour me venger de vous, je renie mon nom d'Allemand. Je vais quitter mon ingrate patrie. Père, parents, amis, tous, tous vous êtes indignes que je vous connaisse plus longtemps, parce que vous êtes Allemands ; parce que vous faites partie d'un peuple qui expulse de son sein ses plus grands génies. Je suis sûr que la France et l'Angleterre reconnaîtront mes mérites...

ANTOINE. Monsieur Damis, monsieur Damis, vous commencez à vous mettre en fureur. Je ne suis pas en sûreté auprès de vous ; je vais appeler quelqu'un.

SCÈNE XVI

CHRYSANDRE, LES PRÉCÉDENTS

DAMIS. Ils sentiront bientôt, ces imbéciles d'Allemands, ce qu'ils auront perdu en moi. Dès demain, je vais tout disposer, pour quitter ce pays abhorré...

ANTOINE. Dieu soit loué qu'il vienne quelqu'un !

CHRYSANDRE. La maudite fille de Lisette ! Et toi, (*A Antoine.*) tu es un coquin ! Tu auras aussi ta récompense. Me tromper de la sorte ! C'est bon... Mon fils, j'ai réfléchi : tu as raison ; je ne puis pas te reprendre Juliane. Tu dois la garder.

DAMIS. Encore Juliane ? Maintenant que j'ai pris de tout autres résolutions... Cessez ce langage : je n'en veux pas.

CHRYSANDRE. J'aurais tort de m'opposer plus longtemps à ta volonté. Je laisse à chacun sa liberté d'action ; et je vois bien que Juliane te plaît...

DAMIS. A moi ? Une niaise d'Allemande ?

CHRYSANDRE. C'est une fille jolie, vertueuse, loyale : elle te donnera toutes les joies possibles.

DAMIS. Louez-la ou dépréciez-la, à votre gré; cela m'est complétement égal. Je sais me conformer à votre volonté, et votre volonté, est que je ne pense pas à elle.

CHRYSANDRE. Non, non, je ne veux pas que tu puisses te plaindre de ma dureté.

DAMIS. Et moi encore moins, que vous ayez à vous plaindre de mon insoumission.

CHRYSANDRE. Je veux te prouver que tu as un bon père, qui se règle plus sur ton désir que sur le sien propre.

DAMIS. Et moi, je veux vous prouver que vous avez un fils, qui vous rend les respects qu'il vous doit.

CHRYSANDRE. Oui, oui; prends Juliane! Je te donne ma bénédiction.

DAMIS. Non, non, je ne vous irriterai pas à ce point.

CHRYSANDRE. Mais pourquoi donc cette contradiction? C'est par là que tu m'irrites!

DAMIS. Je ne croirai pourtant pas que ce soit sérieusement que, pour la troisième fois, vous ayez changé d'avis.

CHRYSANDRE. Et, pourquoi pas?

DAMIS. Oh! Qu'il en soit ce qu'il voudra! J'ai, moi aussi, changé d'avis, et j'ai pris la ferme résolution de ne point me marier. Il faut que je me mette en voyage; et le plus tôt, ce sera le mieux.

CHRYSANDRE. Quoi? Tu veux, sans ma permission, courir le monde?

ANTOINE. C'est amusant! Il manque ici quelqu'un au trio, et je m'en vais tout de suite le chercher. Damis ne veut pas de Juliane, peut-être Valère l'attrappera-t-il au vol. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII

CHRYSANDRE, DAMIS

DAMIS. Oui, oui, dans deux fois vingt-quatre heures, je serai en route.

CHRYSANDRE. Mais qu'est-ce qui t'a donc passé par la tête?

DAMIS. Depuis très longtemps, je suis las de l'Allemagne; de ce pays septentrional de la rusticité et de la bêtise, où tous les éléments s'opposent à ce qu'on soit sage, où, tous les cent ans à peine, naît un génie de ma valeur...

CHRYSANDRE. As-tu oublié que l'Allemagne est ta patrie?

DAMIS. Qu'est-ce que la patrie?

CHRYSANDRE. Misérable! que ne dis-tu plutôt : qu'est-ce qu'une mère? Mais je veux te l'apprendre : il faut que tu épouses Juliane, tu lui as donné ta parole et elle t'a donné la sienne.

DAMIS. Elle a maintenant retiré sa parole, comme moi, la mienne; donc...

CHRYSANDRE. Donc!... donc!... Pour conclure en deux mots; crois-tu que je sois capable de te déshériter, si tu ne m'obéis pas?

DAMIS. Faites ce que vous voudrez. Mais, si j'ose vous en prier, laissez-moi seul. Avant de partir, il faut que je mette en état deux écrits que, par compassion, je veux encore laisser à mes compatriotes. Je vous en prie encore une fois, laissez-moi...

CHRYSANDRE. Est-ce plutôt que tu veux me mettre à la porte?

SCÈNE XVIII

VALÈRE, ANTOINE, LES PRÉCÉDENTS

VALÈRE. Comment, Damis? Est-il vrai que vous soyez revenu à vous?... Que vous renonciez à Juliane?

CHRYSANDRE. Ah! monsieur Valère, vous ne pouviez arriver plus à propos. Soutenez-le dans sa révolte... En vérité? Vous méritez bien que je me range à vos désirs. Avoir voulu me tromper d'une si indigne façon!... Mon fils, ne me résiste pas plus longtemps, ou...

DAMIS. Vos menaces ne servent à rien. Je vais me manifester aux pays étrangers, qui ont sur moi autant de droits que la patrie. Et vous n'exigez sans doute pas que j'y promène avec moi une femme?

VALÈRE. Damis a raison de se décider à voyager. Rien, dans sa situation, ne peut lui être plus utile. Laissez-le faire à sa guise, et laissez-moi Juliane que vous m'avez si solennellement promise.

CHRYSANDRE. Que parlez-vous de promesse? Celui qu'on trompe n'est pas obligé à tenir sa promesse.

VALÈRE. Je vous ai fait serment déjà que c'est Lisette seule qui a voulu vous jouer ce tour, sans que nous sussions rien du document... Quel bonheur c'eût été pour nous, que ce document ne vît jamais le jour! Sa découverte est pour Juliane le plus cruel bonheur qu'elle pût trouver. Avec quelle joie elle vous en ferait le sacrifice, pour acquérir à ce prix la liberté de son cœur!

CHRYSANDRE. En faire le sacrifice! monsieur Valère, songez à ce que cela signifierait. Nous autres, gens de commerce, nous prenons les gens au mot.

VALÈRE. Oh! faites-le aussi dans cette circonstance. C'est avec joie que Juliane vous abandonne le document. Commencez le procès, si vous voulez : le bénéfice vous en appartiendra tout entier. Juliane considère cela comme une faible marque de sa reconnaissance. Elle croit encore vous être redevable de bien davantage...

CHRYSANDRE. Allons, allons, elle m'a toujours jusqu'ici témoigné beaucoup de reconnaissance... Mais vous, comme son futur mari, que diriez-vous donc de cet acte de reconnaissance?

VALÈRE. Pensez mieux de moi. J'ai aimé Juliane, lorsqu'elle n'avait rien à espérer. Je l'aime encore sans la moindre pensée d'intérêt. Et, je vous le demande, quel cadeau est-ce faire à un honnête homme que celui d'un lourd procès?

CHRYSANDRE. Valère, parlez-vous sérieusement?

VALÈRE. Demandez encore plus que ce document : la moitié de ma fortune est à vous..

CHRYSANDRE. Dieu me garde de prétendre à un fenin de votre fortune! Ne me prenez pas pour un homme si intéressé... Nous sommes bons amis, et c'est comme autrefois : Juliane est à vous! Et si le document doit être mien; elle n'en doit que plus être vôtre.

VALÈRE. Venez, monsieur Chrysandre, lui confirmer vous-même cette nouvelle. Combien il lui sera agréable de pouvoir faire ainsi notre bonheur à tous deux!

CHRYSANDRE. Si c'est ainsi, Damis; je te permets de partir aujourd'hui même. Et je remercierai Dieu d'être de nouveau délivré d'un fou tel que toi.

DAMIS. Allez seulement, et laissez-moi seul.

VALÈRE. Damis, malgré tout, j'ai à vous remercier de mon bonheur. Je le fais avec la plus sincère amitié, quoique je sache que je ne suis pas la cause de votre changement d'avis.

DAMIS. Quelle en est la vraie cause?... (*A Antoine.*) Damné coquin, n'as-tu pu tenir ta langue?... Laissez-moi, Valère... (*Tandis que Chrysandre et Valère veulent s'en aller, Antoine retient Valère.*)

ANTOINE. (*Bas.*) Pas si vite! Et la dot de Lisette, monsieur Valère? Et...

VALÈRE. Sois sans inquiétude; je tiendrai plus que je n'ai promis.

ANTOINE. Saute, marquis! Le pigeon est pris.

SCÈNE DERNIÈRE

DAMIS à son bureau, ANTOINE

ANTOINE. J'ai encore un mot à vous dire, monsieur Damis.

DAMIS. Et?...

ANTOINE. Vous allez voyager?...

DAMIS. Au fait! Voilà déjà plus d'un mot...

ANTOINE. Or donc! Mon congé.

DAMIS. Ton congé? T'imagines-tu peut-être que je veuille me charger d'un âne bâté tel que toi?

ANTOINE. Non? Donc, j'ai mon congé? Dieu soit loué, Je vais donc aussi vous donner le vôtre, qui consistera dans une petite leçon. Il y a maintenant plus de trois ans que je vous sers, que je suis témoin de vos folies, et que je m'y associe assez bêtement, parce que je sais qu'un domestique, quelle que soit la bêtise de son maître...

DAMIS. Insolent nigaud! Sortiras-tu d'ici?

ANTOINE. Or donc! Celui qui ne veut pas de conseils, est incurable. Restez toute votre vie le savant monsieur Damis! (*Il sort.*)

DAMIS. Va, te dis-je, ou... (*Il lui lance son livre à la tête; le rideau baisse.*)

FIN DU JEUNE SAVANT

LE MISOGYNE

PERSONNAGES

WUMSHAETER, le misogyne.
LAURA, sa fille.
VALÈRE, son fils.
HILARIA, en habits d'homme, sous le nom de LÉLI
LÉANDRE, amant de Laura.
SOLBIST, avocat.
LISETTE.

LE MISOGYNE (1)

COMÉDIE EN TROIS ACTES

1748

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

WUMSHAETER, LISETTE

WUMSHAETER. Où vais-je maintenant trouver le coquin? Jean!... Jean!... Les maudites femmes!... Les femmes m'ont jeté dans un procès, et ce procès me mettra au tombeau avant l'heure. Qui sait pourquoi M. Solbist a l'intention de venir chez moi? Je grille d'impatience. Pourvu que ce ne soit pas de nouveau quelque sentence fâcheuse!... Jean!... Il aurait mieux valu pour moi me perdre trois fois que de me marier trois fois!... Jean, n'entends-tu pas?

LISETTE. (*Venant.*) Qu'avez-vous à ordonner?

WUMSHAETER. Que veux-tu? Est-ce toi que j'appelle?

LISETTE. Jean est sorti; qu'y a-t-il à faire? Ne puis-je le remplacer?

WUMSHAETER. Je ne veux pas être servi par toi.

(1) Le mot *misogyne* est la contre-partie du mot misanthrope. Il signifie un homme qui a pris en haine toutes les femmes.

Combien de fois ne t'ai-je pas déjà dit de m'épargner le déplaisir de te voir? Reste où tu dois, à la cuisine ou près de ma fille... Jean!

LISETTE. Vous entendez bien qu'il n'est pas là.

WUMSHAETER. Qui est-ce qui lui permet donc de sortir, quand j'ai besoin de lui?... Jean!

LISETTE. Jean! Jean! Jean!

WUMSHAETER. Eh bien, pourquoi cries-tu?

LISETTE. Parce que, si vous appelez tout seul, on ne vous entendra pas à plus de trois rues d'ici.

WUMSHAETER. Fi, la malotrue!

LISETTE. Cela m'est égal! C'est bon à faire devant les crapauds et non devant les hommes.

WUMSHAETER. Eh bien!... Dès lors que toi et tes pareilles vous vous comptez au nombre des hommes, il me prend envie de quereller le Ciel d'avoir fait de moi un homme.

LISETTE. Querellez! Peut-être se repent-il déjà de n'avoir pas fait de vous une bûche.

WUMSHAETER. File de devant mes yeux!

LISETTE. A vos ordres.

WUMSHAETER. Et promptement, ou je quitterai la partie.

LISETTE. Je vais avoir l'honneur de vous obéir.

WUMSHAETER. C'est à rendre furieux...

LISETTE. (*A part.*) Il est déjà fou.

WUMSHAETER. Monsieur Solbist, mon avocat, n'est-il pas encore venu?

LISETTE. Jean vous le dira.

WUMSHAETER. Mon fils est-il sorti?

LISETTE. Demandez-le à votre Jean.

WUMSHAETER. Est-ce là une réponse à ma question? M. Solbist n'est-il pas encore venu? Je veux le savoir.

LISETTE. Vous ne voulez pas être servi par moi.

WUMSHAETER. Réponds, te dis-je.

LISETTE. Ma place est à la cuisine.

WUMSHAETER. Reste là, et commence par répondre.

LISETTE. Je n'ai affaire qu'à votre fille.

WUMSHAETER. Réponds. M. Solbist est-il?...

LISETTE. Je veux vous épargner le déplaisir de me voir. (*Elle sort.*)

SCÈNE II

WUMSHAETER, VALÈRE

WUMSHAETER. Quelle créature! — Je vais aujourd'hui même expulser de chez moi toutes ces femelles, même ma fille... Elle ira où elle voudra... Tu arrives à propos, mon fils, je viens à l'instant de te demander.

VALÈRE. Quel bonheur ce serait pour moi de pouvoir espérer que vous ayez accueilli avec tant de prévenance mes prières! Oserais-je me flatter que vous m'accordiez enfin le consentement que j'ai si souvent sollicité de vous?

WUMSHAETER. Oh! Tu recommences à parler de cette irritante affaire. N'afflige donc pas ainsi ton vieux père, qui t'a jusqu'à ce jour considéré comme l'unique consolation de sa vieillesse. Nous avons du temps devant nous.

VALÈRE. Non, mon très cher père, nous n'avons plus de temps devant nous. J'ai reçu ce matin des lettres qui me rappellent au plus tôt.

WUMSHAETER. Eh bien, voyage à la garde de Dieu; seulement suis mon conseil, ne te marie pas : je t'aime trop pour consentir à ton malheur.

VALÈRE. A mon malheur! Quelle différence dans nos pensées sur le bonheur et sur le malheur! Je considérerais comme le malheur le plus grand pour moi, d'être plus longtemps privé d'une personne qui est à mes yeux la chose la plus précieuse du monde. Et vous...

WUMSHAETER. Et moi, comme le dernier des malheurs de te voir céder à ton aveugle passion; de te voir estimer une femelle, la chose la plus précieuse du monde! Une femelle! Ce n'est que le manque d'expérience qui peut t'excuser. Écoute, me considères-tu comme un bon père?

VALÈRE. Il me faudra donc regretter qu'en cela mon obéissance...

WUMSHAETER. Tu as raison de t'en rapporter à ton obéissance. D'ailleurs t'es-tu jamais repenti de m'avoir obéi?

VALÈRE. Jamais, jusqu'à présent; mais...

WUMSHAETER. Mais tu craindrais, dans cette circonstance, d'avoir à te repentir de suivre mon conseil; n'est-ce pas? Cependant; aussi vrai que je suis ton bon père, et que je réunis à mon affection paternelle la connaissance de la vie et l'expérience, tes craintes sont injustes. On croit un malheureux que la tempête et les ondes ont jeté à la rive, quand il nous raconte les horreurs du naufrage; et qui est prudent, apprend par son récit combien il faut peu se fier à la mer trompeuse. Tout ce qu'un tel malheureux a éprouvé sur les flots, je l'ai éprouvé dans mes trois mariages; et cependant tu ne veux pas profiter de mon expérience? A ton âge, j'étais tout aussi ardent, tout aussi irréfléchi. Je vis une jeune fille aux joues vermeilles, je l'aperçus et je résolus d'en faire ma femme. Elle était pauvre...

VALÈRE. Oh! monsieur mon père, épargnez-moi un nouveau récit de vos aventures. Je les ai déjà si souvent entendues...

WUMSHAETER. Et cela ne t'a pas encore corrigé?... Elle était pauvre et je ne possédais guère plus. Or, représente-toi que de chagrins, de soucis et de peines se prépare un commerçant, comme moi alors, qui commence, les mains vides.

VALÈRE. Mais ma fiancée n'est rien moins que pauvre.

WUMSHAETER. Écoute-moi seulement. De mes parents, dans ces pénibles circonstances, je n'avais à attendre aucun secours. Pourquoi? Parce qu'ils m'avaient proposé en mariage une vieille veuve riche; ce qui m'aurait tout d'un coup mis en pied pour mon commerce. Je les avais irrités, en me coiffant d'un beau visage et en préférant les joies de l'amour au bonheur de la vie.

VALÈRE. Mais mon mariage peut me donner les deux...

WUMSHAETER. Patience! Le pis de l'affaire, c'est que je l'aimais si aveuglément que, pour elle, je me jetais dans toutes les dépenses possibles. Sa parure excessive m'occasionnait un nombre infini de dettes...

VALÈRE. Dispensez-vous en ce moment, monsieur mon père, de ce récit superflu, et dites-moi en deux mots si je puis espérer...

WUMSHAETER. Ce n'est que pour ton bien que je te le fais... Crois-tu que j'aurais pu sortir de tant de dettes, si le Ciel n'avait pas eu, au bout d'une année, la miséricorde de m'enlever la source de ma ruine? Elle mourut et elle avait à peine fermé les yeux que les écailles tombèrent des miens. Je devais à Dieu et au diable. Et songe quelle fut ma fureur quand, après sa mort, j'appris ses maudites infidélités. Mes dettes commencèrent à me devenir deux fois plus lourdes, quand je vis que c'était pour l'amour d'une indigne, pour le plaisir d'une damnée hypocrite, que je les avais contractées. Et es-tu sûr, mon fils, qu'il ne t'en arrive pas autant?

VALÈRE. Quant à ceci, j'en puis jurer aussi sûrement, que je suis convaincu de l'amour de mon Hilaria. Son âme est beaucoup trop noble; son cœur est beaucoup trop sincère...

WUMSHAETER. Bien, bien, je ne veux point entendre de poème élogieux sur une sirène qui sait si habilement maintenir sous l'eau ses vilaines écailles. Si tu n'étais pas mon fils, je rirais de bon cœur de ta simplicité. Au fait, tu as-là de très heureuses garanties de devenir un bonhomme : une âme noble, un cœur sincère dans un corps de femme! Et, comme tu le disais, dans un beau corps de femme. En fin de compte pourtant, beauté ou laideur, cela revient au même. La beauté rencontrera partout des amateurs et des ravisseurs de ton honneur, la laideur en chercherait partout. Que répondras-tu à cela?

VALÈRE. Deux choses : ou il n'est pas certain que

toutes les femmes aient aussi peu de fidélité, et, dans ce cas, je suis sûr que mon Hilaria est parmi les exceptions ; ou il est certain qu'une femme fidèle n'est qu'un phénomène de l'imagination, qui jamais n'a existé, et jamais n'existera en réalité, et, dans ce cas, il ne m'arrivera pas plus mal qu'aux autres...

WUMSHAETER. Fi! fi! Tu devrais rougir! mais tu plaisantes?...

VALÈRE. En vérité, non. Une femme, en supposant qu'elle soit un mal incontestable, n'en est pas moins un mal nécessaire.

SCÈNE III

LÉLIO, LES PRÉCÉDENTS

WUMSHAETER. Oui, c'est notre folie qui le rend nécessaire. Mais avec quel plaisir je songerais que j'ai été fou, si tu pouvais ainsi l'être d'autant moins! Peut-être est-il encore possible que mes malheurs t'inspirent de bonnes réflexions. Écoute seulement : comme ma première femme était morte, je tentai une seconde épreuve avec une femme riche et d'un certain âge déjà...

VALÈRE. Venez, Lélio, venez; aidez-moi à supplier mon père de ne pas mettre obstacle plus longtemps à mon bonheur.

WUMSHAETER. Venez, monsieur Lélio; venez! Mon fils est repris de son attaque de mariage. Aidez-moi à le remettre à la raison.

LÉLIO. Oh! Valère, rougissez-en donc une bonne fois, et donnez accueil au bon sens. Vous l'avez certes assez souvent entendu dire à monsieur votre père, que le mariage est une affaire ridicule et insensée. Vous devriez, je pense, être convaincu. Un homme qui a tâté du mariage avec trois femmes peut finir par croire que toutes les femmes... sont femmes.

VALÈRE. Est-ce ainsi que vous prenez mon parti? Votre sœur vous sera très reconnaissante.

LÉLIO. Je prends votre parti plus que vous ne pensez, et ma sœur, si elle était là, ne parlerait pas elle-même autrement.

WUMSHAETER. Oui, je le crois aussi. Car, s'il est vrai que les femmes possèdent encore quelque apparence de bon sens, elles doivent nécessairement être convaincues de leur propre abomination. Elle est claire comme le jour, et si tu ne peux pas la voir, c'est que l'amour t'a mis une taie sur les yeux.

LÉLIO. Oh! monsieur, vous parlez comme la raison même. Depuis le peu de temps que je suis près de vous, vous m'avez entièrement converti. Auparavant, la femme ne m'était pas non plus par trop indifférente; mais à présent... oui, je suis digne d'être votre fils. Monsieur Wumshaeter, je voudrais faire multiplier énormément la famille des ennemis des femmes. Il faudrait que mes fils fussent tous tels que moi.

VALÈRE. A la bonne heure; au moins de tels ennemis des femmes ne laisseraient pas le monde se dépeupler.

LÉLIO. Le laisser se dépeupler serait du reste assez niais. Car alors aussi les ennemis des femmes disparaîtraient. Non, non, Valère, il faut songer autant que possible à la conservation d'hommes aussi parfaits. N'est-ce pas?

WUMSHAETER. Vous êtes dans le vrai. Certes, je verrais avec plaisir que mon fils eût d'autres idées là-dessus. Je suis certain qu'on ne trouvera pas qu'il lui manque rien, pour... Mais faut-il, en vue d'une postérité incertaine, faire le malheur de sa vie? C'est là une trop piètre joie d'avoir des enfants, s'il faut avoir avec eux autant de soucis que j'en ai. Tu vois, mon fils, combien je prends à cœur ta situation. Compense donc par ton obéissance les chagrins que ta mère m'a causés.

LÉLIO. Ce devait être une très mauvaise femme?

WUMSHAETER. Comme toutes les femmes, mon cher

Lélio. Je ne vous ai pas encore raconté l'histoire de ma vie? Elle est émouvante à entendre.

VALÈRE. Oh! épargnez-la lui. Il l'a entendue plus de dix fois déjà.

LÉLIO. Moi, Valère? Vous vous trompez. Veuillez la conter, monsieur Wumshaeter, je vous en prie. Je suis sûr d'en beaucoup tirer profit pour mon instruction.

WUMSHAETER. Avec plaisir. Oh! mon fils, quand seras-tu donc aussi plein de bon sens? Ecoutez... J'ai eu trois femmes...

LÉLIO. Trois femmes?

VALÈRE. Ne le saviez-vous pas?

LÉLIO. (*A Valère.*) Silence!... Trois femmes! Vous devez alors posséder un vrai trésor de l'expérience la plus variée. Je ne m'étonne que d'une chose, c'est que vous ayez cependant pu trois fois surmonter votre haine pour les femmes.

WUMSHAETER. On ne devient jamais sage de soi-même. Mais j'aurais eu un père, comme mon fils en a un en moi, un père qui par son exemple aurait pu me tenir à l'écart de la pente de la perdition... Certainement, mon fils, tu ne méritais pas un tel père!...

LÉLIO. Oh! dites-moi donc avant tout, laquelle de vos trois mauvaises femmes était la mère de Valère; était-ce la meilleure?

WUMSHAETER. La meilleure?

LÉLIO. Des mauvaises, veux-je dire.

WUMSHAETER. La meilleure des mauvaises? La plus mauvaise, cher Lélio, de toutes la plus mauvaise.

LÉLIO. Eh! elle ne ressemblait alors en rien à votre fils? Oh! la mère dégénérée!

VALÈRE. Pourquoi voulez-vous me tourmenter, Lélio? J'aime mon père, mais j'ai aussi aimé ma mère. C'est déchirer mon cœur que de ne pas la laisser reposer en paix dans sa tombe.

WUMSHAETER. Mon fils, puisque c'est ainsi que tu le prends, bien, bien... Je vous raconterai cela plus tard, monsieur Lélio, quand nous serons seuls. Il est impos-

sible de s'imaginer quel entêtement, quelle irritabilité...

VALÈRE. Vous le lui raconterez, quand vous serez seuls. Je m'en vais.

WUMSHAETER. Bien, bien, reste-là. J'aime mieux ne plus rien dire. Je n'aurais pourtant jamais pu croire que l'on fût tellement prévenu pour une mère. Mère par-ci, mère par-là ; ce n'en reste pas moins une femme dont il faut détester les fautes, si l'on ne veut pas en accepter la responsabilité. C'est bon... Pour en revenir à ton mariage ; tu me promets donc de ne pas te marier?

VALÈRE. Comment vous le promettrais-je? Supposons que je pusse réprimer la passion qui me domine à présent ; les besoins du ménage ne m'en obligeraient pas moins à me chercher une aide.

WUMSHAETER. Oh ! si ce n'est qu'une aide qu'il te faut dans ton ménage, je vais te donner un bon conseil. Ecoute : prends avec toi ta sœur. Elle est assez entendue pour tenir une maison, et, de cette façon, je serai débarrassé d'une charge qui me pèse depuis longtemps.

VALÈRE. Et je ferais ainsi obstacle au bonheur de ma sœur.

WUMSHAETER. Tu es étonnant ! A quel bonheur ferais-tu donc obstacle? On ne se l'arrachera pas ; et que tu l'emmènes ou non, elle ne trouvera aucun mariage qui nous plaise en même temps, à moi et à elle. Car, que je la laisse tromper un brave et honnête homme, impossible. Je ne veux faire le malheur de personne, j'entends de personne que j'estimerais. Quant à un homme de rien, auquel je l'accorderais avec joie ; pour le prendre, elle est elle-même trop fière.

LÉLIO. Mais, monsieur Wumshaeter, vous ne songez donc pas que ce me serait très préjudiciable que Valère emmenât sa sœur. Laura est gaie et jolie, et, ce qui est sa plus éminente qualité, elle est la fille d'un homme que j'ai résolu de prendre en tout pour modèle. La haine des femmes n'a pas encore jeté dans mon cœur de trop profondes racines. Combien ne pourrais-je pas

facilement en arriver, je ne dis pas à l'épouser : cela pourrait être encore le moindre dommage, mais, — que le Ciel détourne de moi ce malheur ! — mais à l'aimer. Ensuite bonjour pour la haine des femmes ! Et peut-être ne reviendrais-je à moi qu'après beaucoup de malheurs et à votre âge.

WUMSHAETER. Dieu vous garde d'un tel accident !... Mais ayez plus de confiance en vous, monsieur Lélio, pour cela vous êtes trop prudent. Comme je te l'ai dit, mon fils, renonce à tes projets : ta sœur ira avec toi. Je vais le lui dire. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

LÉLIO, VALÈRE

VALÈRE. Chère Hilaria, quels moyens employer encore ? Vous voyez...

LÉLIO. Je vois que vous n'avez pas assez de patience, Valère...

VALÈRE. Pas assez de patience ? N'y a-t-il pas huit jours que nous sommes ici ? Pourquoi ai-je eu la faiblesse de ne pas forcer la main à mon père ? Pourquoi Hilaria a-t-elle eu tant d'égards pour sa vieillesse grondeuse ? L'idée que vous avez eue de gagner d'abord son affection sous un costume d'homme et sous le nom de votre frère, était l'idée la plus sensée du monde, l'idée qui nous permettait d'arriver le plus vite à nos fins. Et cependant elle ne nous sera d'aucun secours.

LÉLIO. Ne dites pas cela : car je crois notre affaire en bon chemin. N'ai-je pas conquis sous le nom de Lélio, son amitié et sa confiance ?

VALÈRE. Cela n'a rien de miraculeux. Vous lui dites oui sur tout également.

LÉLIO. Ne dois-je donc pas le faire ?

VALÈRE. Si, mais moins sérieusement. Au lieu de lui ôter ses absurdes opinions, vous n'avez fait que l'y confirmer. Il est impossible que cela réussisse !...

Encore un mot, ma très chère Hilaria : à l'endroit de ma sœur, vous poussez la mascarade beaucoup trop loin.

LÉLIO. Mais ce ne seront jamais que des ombres chinoises ; et aussitôt qu'elle apprendra qui je suis, tout se dissipera.

VALÈRE. Pourvu qu'elle ne l'apprenne pas trop tard. Je sais bien que vous semblez ici un homme, et que vous ne pouviez vous défendre de lui dire quelques douceurs. Mais vous auriez dû lui dire ces douceurs aussi froidement que possible, afin de ne pas produire un effet sérieux sur son cœur. Mon père vient d'aller lui signifier qu'elle voyagerait avec nous. Songez, pour parler de cette décision, que c'est porter l'eau à son moulin. Pous nous, cela ne peut pas la perdre, mais pour un autre, cela le peut d'autant plus.

LÉLIO. Je sais ce que vous voulez dire : Léandre...

VALÈRE. Léandre est depuis longtemps en très bonne intelligence avec elle ; et, si ce n'était le procès où il est engagé avec notre père, et la crainte d'essuyer un injurieux refus, il aurait demandé sa main. Mais enfin le serviable M. Solbist a pris sur lui de le rassurer au sujet de cette crainte. Il s'est offert à être son intermédiaire, et la tournure qu'il veut donner à sa demande serait la plus folle du monde, s'il n'avait pas affaire à un homme dont la folie ne saurait être que follement attaquée.

LÉLIO. Voilà un joli portrait de votre père.

VALÈRE. Il me paraît assez qu'en ceci il n'est pas possible de penser de lui autrement !... Veuillez seulement, ma belle Hilaria, rentrer un peu en vous-même. Soyez indifférente vis-à-vis de ma sœur, afin que Léandre ne puisse pas voir en vous un rival qui lui fasse tort sans pouvoir finalement profiter de l'avantage qu'il acquerrait. Il faut aussi chercher à intéresser plus mon père à la personne que vous êtes en réalité, qu'à celle que vous semblez être. Il faut commencer à combattre son caprice et au moins profiter de l'influence que vous avez acquise sur lui, pour l'amener à consi-

dérer Hilaria comme la seule personne de son sexe qui mérite de faire exception à sa haine. Il faut...

LÉLIO. Il ne faut pas toujours dire : Il faut... Vous promettez, mon cher Valère, de devenir un mari légèrement impérieux. Ne me donnez donc pas à chaque instant l'envie de cesser la comédie que j'ai entreprise de mon plein gré.

VALÈRE. Je voudrais vous voir songer à la cesser. Mais vous ne songez qu'à la continuer, vous embrouillez de plus en plus l'écheveau, et à la fin vous l'aurez tellement embrouillé, qu'il ne se pourra plus débrouiller.

LÉLIO. Eh bien, s'il ne se peut plus débrouiller, nous ferons comme les mauvais auteurs comiques, nous le couperons.

VALÈRE. Et nous seront sifflés comme de mauvais auteurs comiques.

LÉLIO. Soit !

VALÈRE. Combien votre indifférence me torture, Hilaria !

LÉLIO. Cela devient trop sérieux, Valère ! Au fond je ne suis pas si indifférente ; et pour vous en convaincre : — allons ! — je vais, aujourd'hui même, faire dans l'intérêt de notre plan, une démarche que je ne croyais pas encore avoir assez préparée. Nous ferons comparaître Hilaria, et nous verrons les chances qu'elle aura sous sa forme véritable.

VALÈRE. Vous me ravissez... Oui, très chère Hilaria, nous ne pouvons trop nous hâter, pour connaître notre sort. Si cela ne réussit pas, au moins aurons-nous fait tout ce qui était en notre pouvoir ; et je prendrai enfin sur ma conscience d'affronter un père bizarre. Je vous posséderai, coûte que coûte. Quel sera mon bonheur quand je pourrai me glorifier publiquement de la possession de cette main !... (*Il lui baise la main.*)

SCÈNE V

WUMSHAETER, LES PRÉCÉDENTS

WUMSHAETER. (*Voyant Valère baiser la main d'Hilaria.*) Eh! Eh! mon fils, en agis-tu donc avec le frère de ta fiancée, comme si c'était ta fiancée elle-même? Eh! comme te voilà saisi de frayeur!

LÉLIO. Il s'oublie souvent, ce bon Valère... Mais savez-vous d'où cela vient?

WUMSHAETER. Comment le saurais-je? — Entre parenthèses, mon fils, c'est arrangé : ta sœur partira avec toi. Elle a été plus enchantée de ma proposition que je ne l'aurais cru. — Mais maintenant, monsieur Lélio, vous vouliez me dire d'où cela vient?

LÉLIO. (*Bas à Valère.*) Attention, Valère; nous allons en ce moment amener avec adresse le moyen convenu.

WUMSHAETER. Eh bien? Votre idée là-dessus, monsieur Lélio?

LÉLIO. Vous avez surpris l'ardent Valère dans un enthousiasme un peu trop tendre pour une masculine amitié. On s'imaginerait, on serait convaincu qu'il me prenait pour ma sœur... Que votre esprit est pénétrant, monsieur Wumshaeter! Vous l'avez deviné. Dans l'ivresse de sa passion, il me prend souvent en effet pour elle. Mais il faut lui pardonner ce quiproquo, parce que, ma sœur et moi, nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau. Chaque fois qu'il me regarde de près, il croit la voir elle-même et ne peut s'empêcher de me faire quelques-unes des respectueuses caresses qu'il est accoutumé à lui faire!

WUMSHAETER. C'est inepte.

LÉLIO. Il y en a beaucoup de son espèce qui sont encore plus ineptes. Je connais un certain Lidio qui ne se conduit pas autrement, avec un bouquet desséché que son amante a porté sur son sein, que si ce bouquet

était son amante elle-même. Il lui parle tout le jour, il le baise, il s'agenouille devant.

WUMSHAETER. Et il n'est pas encore enfermé dans une maison d'aliénés? Mon fils, mon fils, que l'exemple des autres vous rende donc sage et vous fasse réprimer votre amour, autant qu'il est nécessaire de le réprimer. Songez-y donc, s'entretenir avec un bouquet, s'agenouiller devant!... Les effets de la morsure d'un chien enragé seraient-ils plus terribles?

LÉLIO. Certes non. Mais pour en revenir à ma sœur...

WUMSHAETER. Qui vous ressemble tant? Jusqu'à quel point vous ressemble-t-elle bien? On peut sans doute à peu près reconnaître que vous êtes tous deux de la même famille?

LÉLIO. Ce ne serait rien; dans notre enfance, nos parents eux-mêmes ne pouvaient pas nous distinguer, quand par plaisanterie nous échangions nos vêtements.

VALÈRE. Songez-vous maintenant, monsieur mon cher père, que, s'il est vrai, comme vous l'avez souvent dit vous-même, que vous soyez gagné par l'extérieur de monsieur Lélio, par sa physionomie, par son air, par le feu modeste de ses regards, par sa démarche, par la valeur intime de son âme, par son esprit, par sa vertu, et par toutes les qualités que vous prisez en lui; songez-vous, dis-je, qu'on peut bien avoir été gagné aussi par le même extérieur, chez son aimable sœur, par la même physionomie, par le même air, par les mêmes regards, par la même démarche? Non, certes.

WUMSHAETER. Si, certes. Tu ne me forceras pas à te prouver amplement, puisque je ne puis nullement éclaircir le fait, qu'il est impossible que sa sœur lui ressemble autant que vous le dites?

LÉLIO. Vous lui prouverez mieux l'un, monsieur Wumshaeter, que vous ne niez l'autre. Car d'ailleurs aujourd'hui même, peut-être pourrez-vous la voir de vos yeux.

WUMSHAETER. Comment cela?

LÉLIO. Valère ne vous a-t-il pas encore dit qu'il attend ma sœur aujourd'hui?

WUMSHAETER. Comment? Elle va venir elle-même? Malgré la haute estime où je vous tiens, monsieur Lélio, je vous dirai franchement que je ne suis pas curieux le moins du monde de faire la connaissance de votre ressemblance féminine.

VALÈRE. Et c'est justement parce que je le savais, monsieur mon père, que je ne vous ai encore rien dit jusqu'ici de son arrivée. J'ose espérer pourtant, avoir le plaisir de vous la présenter.

WUMSHAETER. Pourvu toutefois que tu ne désires pas que je la reçoive comme une future belle-fille.

VALÈRE. Mais comme la sœur de Lélio?

WUMSHAETER. C'est selon que je la trouverai... Eh bien, Laura, que veux-tu?...

SCÈNE VI

LAURA, LES PRÉCÉDENTS

LAURA. Merci encore une fois, mon très cher père, de ce que vous voulez bien avoir la bonté de me donner à mon frère.

WUMSHAETER. Soit!

LAURA. Votre tendresse paternelle a été au devant de mon désir.

WUMSHAETER. Silence donc!...

LAURA. J'allais moi-même vous le demander.

WUMSHAETER. Qu'est-ce que cela me fait?

LAURA. Seulement, j'ignorais comment vous présenter ma demande avec le plus de circonspection possible. Je craignais...

WUMSHAETER. Je craignais, et moi, je crains d'avoir à regretter que ton bavardage t'enroue.

LAURA. Je craignais, dis-je, que vous n'attribuiez à une cause erronée mon désir violent de vivre auprès de mon frère...

WUMSHAETER. N'as-tu pas encore fini?

LAURA. Peut-être à une coupable lassitude de demeurer plus longtemps auprès de vous...

WUMSHAETER. Je vais te faire fermer la bouche.

LAURA. Mais je vous assure...

WUMSHAETER. Ah ! de vrai, un cheval qui prend le mors aux dents est plus facile à arrêter que le bavardage d'une telle coquine... Sache donc que dans tout cela je n'ai pas le moins du monde songé à toi. Je te donne à ton frère, pour que tu tiennes la maison de ton frère, et pour que je sois moi-même débarrassé de toi. Mais que cela te soit agréable ou désagréable, cela m'importe peu.

LAURA. J'entends bien, monsieur mon père, que vous ne diminuez et ne rendez équivoque votre bienfait, qu'afin de me dispenser d'un remercîment formel... Mais toi, mon frère...

WUMSHAETER. Oui, oui, elle se tait : ce qui veut dire qu'elle recommence à bavarder avec un autre.

LAURA. J'espère que tu ne me prends pas à contre cœur.

VALÈRE. Ma chère sœur...

LAURA. Bien, bien, tu peux te dispenser de m'en assurer. Je sais que tu m'aimes. Avec quel plaisir je vivrai dans ta société, dont il m'a fallu pendant tant d'années me passer !

VALÈRE. Il m'est impossible d'exiger de toi d'échanger, à cause de moi, contre un lieu qui t'est tout à fait étranger, une ville que tu aimes, où tu as tant d'amis et d'adorateurs.

WUMSHAETER. Mais, moi, je l'exige d'elle. Je ne suppose donc pas que vous allez vous faire mutuellement des difficultés.

LAURA. Entends-tu?... Et que veux-tu dire avec ta ville étrangère? Ne t'y aurai-je pas? Lélio n'y sera-t-il pas? N'y trouverai-je pas son excellente sœur? (*A Lélio.*) Permettez-moi, monsieur...

WUMSHAETER. Je pensais bien que son bavardage ferait le tour.

LAURA. Permettez-moi de considérer d'avance votre

sœur comme mon amie. Elle ne posséderait que la moitié des perfections de son frère, que je la dois aimer autant que j'estime celui-ci.

WUMSHAETER. Eh bien? Je crois vraiment que tu oses dire des flatteries à des honnêtes gens... Cela me fait de la peine, monsieur Lélio, que cette sotte vous fasse rougir.

VALÈRE. (*Bas, à Lélio.*) Ne lui répondez pas d'une manière trop obligeante...

LÉLIO. Aimable Laura...

VALÈRE. (*Bas, à Lélio.*) Pas d'une manière trop obligeante, vous dis-je...

LÉLIO. Belle Laura...

VALÈRE. (*Bas, à Lélio.*) Faites donc attention.

LÉLIO. Mademoiselle...

WUMSHAETER. (*A Laura.*) Là, vois un peu comme tu l'as embrouillé. Mais c'est une preuve de son esprit; car, plus un homme a d'esprit moins il peut se tirer de vos cris d'oison et de votre galimatias... Venez, Lélio, faire un tour de jardin, plutôt que de rester plus longtemps avec cette femme. Ne nous suis pas! Mais toi, Valère, tu peux nous accompagner. (*Lélio salue Laura.*) Eh! qu'est-ce? Vous feriez-vous conscience de lui tourner le dos sans salutations? (*Laura rend le salut.*) Et toi, vermine, laisse tes révérences, te dis-je, ou... La maudite racaille! Quand la langue est fatiguée, viennent les grimaces.

VALÈRE. Je vous suis. (*Wumshaeter et Lélio sortent.*)

SCÈNE VII

VALÈRE, LAURA

VALÈRE. Eh bien, ma sœur, dis-moi un peu ce que je dois penser de toi?

LAURA. Dis-moi d'abord ce que je dois penser de ton Lélio.

VALÈRE. Tu es vraiment résolue à partir avec moi?

LAURA. Qui aurait donc cru que Lélio ne trouverait aucune gracieuseté à répondre? Je le connais mieux. Que de belles choses il m'a dites quand, à l'occasion, il m'a trouvée seule! Mais, frère, ce n'est plus à moi seulement qu'il doit les dire. Je l'amènerai à se prononcer en présence de notre père et en ta présence. En se cachant jusqu'ici de notre père, il a bien fait. Il fallait qu'il s'assurât de mon affection. Mais maintenant, je pense, il pourrait peu à peu se découvrir.

VALÈRE. Tu m'étonnes...

LAURA. Pourrais-je savoir pourquoi? Suis-je étonnée de ce que tu aies plu à sa sœur?

VALÈRE. Ce qui veut dire qu'il est aussi juste et aussi peu étonnant que tu aies plu à son frère. Mais Léandre...

LAURA. Ne me parle pas de Léandre, je t'en prie. Il doit savoir depuis longtemps où en sont ses affaires : ne lui ai-je pas, depuis quelques jours, renvoyé toutes ses lettres sans les décacheter?

VALÈRE. Mais depuis quelques jours seulement?

LAURA. Railleur!... Te pourrait-il donc être désagréable qu'un double lien vînt t'unir à la famille de Lélio?

VALÈRE. Je gage beaucoup que tu ne pourrais pas t'expliquer plus catégoriquement.

LAURA. Ne gage pas : car vois si tu ne perdrais pas la gageure... Je sais où j'en suis avec Lélio. Il m'a déclaré son amour avec plus de tendresse, avec plus d'ardeur que jamais Léandre ne l'a fait. Et ne sais-tu donc pas comment, nous autres femmes, nous agissons? Quand je vais dans le magasin de mon marchand, je t'assure que je n'achète jamais l'étoffe que j'ai maniée d'abord. Et si cela irritait le marchand, je lui dirais : « Pourquoi ne me montriez-vous pas tout d'abord celle qui me plaît le mieux? »

VALÈRE. Cela n'irrite pas le marchand, parce qu'il sait par expérience que plus on réfléchit, plus mauvais est le choix qu'on fait, et qu'on finit pas s'arrêter à quelque couleur ou à quelque dessin qui depuis long-

temps ne sont plus de mode. Et vous, vous ne reconnaissez pas votre erreur avant que vous ayez considéré chez vous à loisir votre acquisition. Combien alors vous regrettez ce que vous avez d'abord manié.

LAURA. Ta comparaison est parfaite. Ne voudrais-tu pas être assez bon pour en faire maintenant l'application? Ce n'est pas une mauvaise manière de recommander ton ami! Oh! il saura quels discours tu tiens sur son compte; il le saura aujourd'hui. Adieu, frère.

VALÈRE. Une parole sérieuse, sœur.

LAURA. Sérieuse? Jusqu'ici tu plaisantais donc? Oh! je te le ferai payer.

VALÈRE. Écoute, je ne te dis que ces simples mots: Il est impossible que Lélio soit ton époux; crois-m'en, impossible, impossible!

LAURA. Ha! ha! ha! Si je ne m'en vais au plus tôt, tu finiras par me dire en confidence qu'il est marié. Ha! ha! ha! (*Elle sort.*)

VALÈRE. Folle fille!... Je n'ai vraiment pas pu me hasarder à lui rien dire de l'invention de M. Solbist. Elle l'aurait prévenu auprès de notre père, et tout aurait été au diable. Il faut la servir contre sa volonté, et, en fin de compte, elle nous en sera reconnaissante... Mais la voici qui revient.

LAURA. (*Elle revient toute sérieuse.*) Frère...

VALÈRE. Eh quoi, si sérieuse?

LAURA. Impossible, as-tu dit? Explique-moi donc cette impossibilité.

VALÈRE. Le père m'attend au jardin. Je vais donc te l'expliquer en deux mots. C'est impossible... parce que ce n'est point possible. Au revoir, chère sœur. (*Il sort.*)

LAURA. En vérité? Je te remercie!... Patience! Voyons à parler à Lélio. (*Elle sort.*)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

LÉLIO ou HILARIA

LÉLIO OU HILARIA. Je finirai par croire moi-même que j'ai fait à la bonne Laura trop de caresses. Pauvre sexe que le nôtre! Combien nous sommes faciles à tromper! Voilà maintenant qu'elle me fait des yeux, des signes d'intelligence; elle veut sans doute me parler. Oui, oui, c'était cela. Il est heureux que je me sois remise.

SCÈNE II

LAURA, LÉLIO

LAURA. Pauvre Lélio, vous vous êtes enfin débarrassé de la fâcheuse société de mon père? Combien je désirerais qu'il n'y eût dans cette maison qu'une seule personne, dont la société plus agréable pût vous servir de compensation!

LÉLIO. (*A part.*) Elle engage à ravir une conversation amoureuse! Il me sera difficile de savoir faire aussi habilement pour opérer ma retraite.

LAURA. Vous ne me répondez pas?

LÉLIO. Que faut-il vous répondre?

LAURA. C'est vrai : que faut-il répondre, quand la

réponse se lit sur les lèvres? C'eût été aussi galant de la faire sortir directement : à moins que je ne sois pas la personne de votre pensée.

LÉLIO. Cruelle Laura!

LAURA. Charitable Lélio!

LÉLIO. Barbare belle!

LAURA. Encore!... Ayez de la compassion, et rendez-moi plus humaine.

LÉLIO. Vous me raillez?... Malheureux que je suis! Plût au Ciel que je ne vous eusse jamais connue, ou qu'en tous cas je vous eusse plus tôt connue!

LAURA. Vous n'en finirez donc pas avec vos interjections? Mais que signifient-elles?

LÉLIO. Que vous ai-je fait pour allumer en moi une flamme qui me consumera sans ressource?

LAURA. Eh bien, vous en venez peu à peu à la question, et j'ai l'espoir que vous verrez bientôt clair en vous.

LÉLIO. Comment ai-je mérité que vous me jetiez dans un amour sans espoir?

LAURA. Continuez vos demandes, peut-être s'en trouvera-t-il une à laquelle je puisse répondre.

LÉLIO. Vous importait-il donc tant de faire de moi une victime de vos charmes? Quelle joie vous promettiez-vous donc de ma perte? Eh bien, jouissez-en, jouissez-en. Mais que ce soit un autre qui puisse jouir de vous, qui ne pourra jamais vous aimer autant que je vous aime, cela me traverse l'âme.

LAURA. A propos, vous n'êtes pourtant pas jaloux?

LÉLIO. Jaloux? Non, l'on cesse d'être jaloux, quand on a perdu tout espoir, et tout ce qu'on peut être, c'est envieux.

LAURA. (*A part.*) Que dois-je penser de lui? — Pourrait-on savoir quel est l'homme à qui vous portez envie?

LÉLIO. Allez, continuez à dissimuler. C'est précisément votre dissimulation qui a fait mon malheur. Plus une femme est belle, plus elle devrait être sincère ; car la sincérité seule peut prévenir les ravages que cau-

serait sa beauté. Aussitôt après les premières civilités, ou tout au moins immédiatement après les premiers regards de tendresse que je jetai sur vous, immédiatement après les premiers soupirs que m'arracha mon amour naissant, vous auriez dû me dire : « Monsieur, je vous avertis d'être sur vos gardes. Ne laissez pas ma beauté vous mener trop loin ; vous arrivez trop tard, mon cœur est déjà pris. » — Voilà ce que vous auriez dû me dire, et je n'aurais plus eu l'audace de porter mes idées sur le bien d'autrui.

LAURA. (*A part.*) Ouf! Est-ce que mon frère lui aurait fourré Léandre dans la tête?

LÉLIO. Trop heureux Léandre!

LAURA. (*A part.*) Oui, oui, en effet. Je le lui revaudrai... Monsieur...

LÉLIO. Mais, pas d'excuses, mademoiselle! Vous pourriez facilement combler la mesure, et je pourrais en arriver à croire que du moins vous me plaignez. Je connais les droits sacrés d'un premier amour tel que votre amour pour Léandre. Je ne veux pas me rendre coupable de la folle entreprise de l'affaiblir : ce serait en pure perte...

LAURA. Votre crédulité me surprend.

LÉLIO. C'est à juste titre qu'elle vous surprend. Pouvais-je m'imaginer quelque chose de plus insensé que de croire que vos charmes ensorcelants attendissent ma venue pour manifester leur puissance sur un cœur sensible?

LAURA. Cette crédulité aurait été de votre part pardonnable. Ne comprenez-vous donc pas, ou ne voulez-vous pas comprendre?

LÉLIO. Quoi, ma très belle Laura?

LAURA. Que c'est une tout autre crédulité qui m'irrite en vous?...

LÉLIO. Une autre?... Vous aviez raison!... Ah! tête de linotte que je suis!...

LAURA. Eh bien?

LÉLIO. Je ne puis de honte lever les yeux...

LAURA. De honte?

LÉLIO. Combien je dois vous prêter à rire!

LAURA. Je ne sache pas...

LÉLIO. Combien je me parais inepte, à moi-même!...

LAURA. Avec vos : je me parais!... Et pourquoi donc?

LÉLIO. Oui, mademoiselle, ridicule, inepte, d'avoir pris la politesse pour la tendresse, les obligations du savoir-vivre pour les signes d'un réel amour! Oui, voilà la crédulité qui vous irrite en moi; crédulité d'autant plus coupable qu'elle supposait plus de fatuité.

LAURA. Lélio!

LÉLIO. Mais pardonnez-moi; soyez généreuse, très belle Laura; ne me jugez pas en toute sévérité. Ma jeunesse mérite votre indulgence. Quel homme de mon âge, de mon imagination, de ma vivacité, n'est pas un peu fat? C'est dans notre nature. Chaque regard souriant nous semble le tribut payé à nos mérites, ou l'hommage rendu à notre valeur : sans que nous nous inquiétions si ce n'est pas, rien que par distraction, par compassion, ou peut-être même par moquerie, qu'il est tombé sur nous...

LAURA. Oh! vous m'impatientez... Je ne sais pas du tout ce qui se passe de temps à autre dans votre petite cervelle.

LÉLIO. Pas toujours les meilleures choses... Mais cessez de vous inquiéter à mon sujet. Vous m'avez fait revenir à moi et sentir le peu que je vaux.

LAURA. Encore!... Je vois venir mon père; je m'expliquerai rapidement. — Que vous ayez si facilement admis un sot conte sur un certain Léandre, voilà, voilà la crédulité qui me chagrine en vous... Je vous quitte, suivez-moi, sans en avoir l'air, au pavillon du jardin.— Je vous donnerai la preuve qu'on veut vous tromper. (*Elle sort.*)

SCÈNE III

WUMSHAETER, VALÈRE, LÉLIO

LÉLIO. Je ne te suivrai pas, chère enfant ! Je ne sache rien qui me fût plus pénible que cette conversation.

WUMSHAETER. Vous me tombez à point sous la main, monsieur Lélio. Ce dont mon fils m'échauffe les oreilles, vous le pourriez à peine croire. Mais, ton importune demande m'a fait complétement oublier que M. Solbist a l'intention de venir chez moi. Pourvu qu'il ne soit pas là déjà ! Mes gens ne m'avertissent de rien. D'où cela vient-il ? Simplement de ce que le Ciel me punit, parce que j'emploie une femme à mon service, et je n'ai pas plus tôt quelque brave homme chez moi, que le mois ne se passe pas sans que cette maudite vermine de Lisette l'ait pris dans ses filets. Bon, bon, mettons d'abord ma fille dehors, et je n'endurerai plus d'insecte femelle sous mon toit.

VALÈRE. Mon père, voilà précisément monsieur Solbist qui arrive.

SCÈNE IV

SOLBIST avec une grande perruque à catogan, et une liasse de papiers sous le bras, LES PRÉCÉDENTS

WUMSHAETER. Eh ! est-ce que c'est vous, mon cher monsieur Solbist ?

SOLBIST. Oui certainement, c'est moi.

VALÈRE. (*Bas à Lélio.*) Ne lui laissez pas remarquer que vous savez quelque chose de son projet : car, avec lui, il faut que tout se fasse en secret.

WUMSHAETER. Eh bien, que m'apportez-vous de bon ?

SOLBIST. N'aurait-il pas mieux valu vous le dire tout

de suite devant la porte de la maison? — Un peu de patience! Il faut que je vous parle tout à fait en secret.

WUMSHAETER. Tout à fait en secret? Vous m'inquiétez.

SOLBIST. (*A Lélio qui l'examine des pieds à la tête.*) Eh bien? Qu'avez-vous à me regarder ainsi?

LÉLIO. Je vous admire.

SOLBIST. Comme un paysan qui vient une fois à la ville, admire une grande maison.

LÉLIO. Je vois qu'aujourd'hui vous avez mis toutes voiles dehors.

SOLBIST. Que je sois un fripon, si c'est à votre intention.

LÉLIO. Avec cette perruque, vous pourriez vous confectionner une renommée européenne.

SOLBIST. Veuillez ne pas me railler aujourd'hui : aujourd'hui, je suis dans l'exercice de ma profession. Une autre fois, je me prêterai à vos railleries. Aujourd'hui, respectez mon caractère professionnel.

LÉLIO. J'ai tout le respect possible pour vos grimoires.

SOLBIST. Vous auriez pu laisser de côté la plaisanterie? Est-ce ma faute, si je suis obligé de les apporter moi-même? Non, certes non! J'ai depuis assez longtemps rendu des services comme avocat consultant, exerçant pour l'ingrate ville et la chère campagne; et mes services auraient dû à bon droit me rapporter assez déjà pour que je pusse prendre un clerc, un expéditionnaire, un secrétaire, etc... Mais qui peut donc vaincre la fortune? Jusqu'à présent je fais encore tout moi-même. Aussitôt que je pourrai m'adjoindre un clerc, etc..., alors ma magnanimité n'hésitera pas à vous proposer de m'en servir.

LÉLIO. Vous plaisantez, monsieur Solbist, et cela, très agréablement.

SOLBIST. Je ne plaisante jamais autrement. Mais, monsieur Wumshaeter, faites, faites que ces jeunes gens nous laissent le champ libre.

LÉLIO. Vous n'avez qu'à lui parler en style de cabinet, et ce sera tout comme si nous n'étions pas là.

WUMSHAETER. Mais ce sont mes amis : ce que vous avez à me dire, vous pouvez aussi bien le dire en leur présence.

SOLBIST. Vous ne voulez donc pas m'entendre? Bien! (*Il veut s'en aller.*)

LÉLIO. Nous ne voulons pas vous exposer à son entêtement, monsieur Wumshaeter. Demeurez, monsieur Solbist; nous nous en allons. (*Bas à Valère.*) Venez, Valère, il sera d'ailleurs bientôt temps que je change de costume.

WUMSHAETER. Au moins, ne le prenez pas mal. (*Valère et Lélio sortent.*)

SCÈNE V

WUMSHAETER, SOLBIST

WUMSHAETER. Apprenez-moi donc maintenant, monsieur Solbist, ce que vous avez à me confier en secret.

SOLBIST. Sont-ils partis?... Approchez ici : ils pourraient écouter à la porte.

WUMSHAETER. Eh bien?

SOLBIST. Monsieur Léandre...

WUMSHAETER. Le diable l'a-t-il emporté?

SOLBIST. Chut! Écoutez donc seulement. Monsieur Léandre veut... (*Doucement, à l'oreille.*) s'arranger avec vous.

WUMSHAETER. (*Très haut.*) Quoi? S'arranger avec moi?

SOLBIST. Chut! chut! Oui, il le veut. Il s'y est laissé amener par moi, le double balourd!

WUMSHAETER. (*Très haut.*) C'est vous-même qui pourriez bien être un balourd. Je ne veux pas m'arranger avec lui. Combien de milliers de fois ne vous l'ai-je pas assez répété? A quelque prix que ce fût!

SOLBIST. Chut! chut! chut! avec vos damnés cris, vous allez détruire mon honneur, ma réputation, mon crédit, tout, si quelqu'un les a entendus.

WUMSHAETER. Oh ! je porterai témoignage devant le monde entier que vous ne cherchez que ma ruine. M'arranger ? N'ai-je pas la cause la plus juste?

SOLBIST. La cause la plus juste peut aussi se perdre, quand elle est dans l'état où est la vôtre. Votre défunte femme a laissé les choses aller trop loin.

WUMSHAETER. La maudite femelle ! Tous mes malheurs, jusqu'ici, ne viennent-ils pas des femmes ?

SOLBIST. Non pas seulement tous vos malheurs à vous, mais encore généralement tous les malheurs qui arrivent dans l'univers... comme je vous le démontrerai tout à l'heure. Faites seulement en sorte d'en entendre bientôt la preuve, et dites-moi vite s'il ne vous serait pas agréable que Léandre — je ne veux pas dire : s'arrangeât avec vous ; car vous ne voulez pas entendre parler d'arrangement, — mais à une petite, toute petite condition, laissât le procès en l'état.

WUMSHAETER. Le laissât en l'état? Au moment où je l'ai pour ainsi dire gagné ? Oui, ce serait une idée : mais à quelle condition donc?

SOLBIST. A une condition qui sera parfaitement selon vos idées.

WUMSHAETER. Eh bien ?

SOLBIST. Bref, Léandre laissera le procès en l'état, à la condition... à la condition, monsieur Wumshaeter, que... (*Bas, à l'oreille.*) que vous consentirez à faire son malheur.

WUMSHAETER. (*Très haut.*) Comment ? Que je ferai son malheur ?

SOLBIST. Avec votre traîtresse de voix de crieur public, vous ferez le mien aussi. J'aime à traiter les affaires en secret et en silence. Mais vous, vous... Je gage que de chez lui, Léandre vous aura entendu.

WUMSHAETER. Eh bien, alors, découvrez-moi donc tout à fait en secret, de quelle manière je puis faire son malheur.

SOLBIST. Rien de plus facile. Écoutez seulement en confidence : le garçon est devenu complétement fou. Je crois que le Ciel l'a puni à cause de vous. Il lui est venu

une idée de maudit. Je vais vous l'expliquer à l'instant...

WUMSHAETER. Je ne vois pas encore où vous en voulez venir.

SOLBIST. (*Il pose ses paperasses, prend un grand rabat dans sa poche et le met ; il exhibe une paire de gants blancs, recule de quelques pas et commence à pérorer d'une façon pédante.*) Très noblement né, surtout très honorable sieur et patron ! Quand Dieu eut créé Adam et qu'il l'eut placé dans le beau paradis... En passant, je vous rappelerai que, jusqu'à ce jour, on ne sait pas encore où était précisément le paradis. Les savants disputent très violemment sur ce point. Mais qu'il ait été où il voulait ! — Quand alors Dieu eut placé Adam dans ce paradis qui nous est inconnu...

WUMSHAETER. Hé ! monsieur Solbist, monsieur Solbist !

SOLBIST. Placez-vous un peu contre la porte, afin que personne n'entre.

WUMSHAETER. Je remercierais Dieu qu'il arrivât quelqu'un sur ces entrefaites, car, en vérité, je crains que vous ne soyez devenu fou.

SOLBIST. Allez-y donc seulement, et patientez un clin d'œil. — « Quand donc, dis-je, Adam eut été placé dans ce paradis, comme, dis-je, il y était placé. Et, veux-je dire, donc il était dans le paradis, dans lequel il avait été placé par Dieu. Alors il était dans ce paradis. » — Eh ! c'est étrange, si je pouvais seulement commencer par sortir de là ! Vous en êtes la cause ! Cela vient de ce que, quand on coupe la parole à l'orateur...

WUMSHAETER. Peu importe ; tout à l'heure, je vous donnerai sur les doigts. Dites-moi seulement ce que vous voulez.

SOLBIST. J'aimerais mieux que vous m'eussiez donné un soufflet, au lieu de me faire perdre le fil de mon élucubration. Il faut voir seulement si je le retrouverai. (*Très vite.*) « Très noblement né, surtout très honorable sieur et patron ! Quand Dieu eut créé Adam et l'eut

placé dans le beau paradis... Très noblement né, surtout très honorable sieur et patron! Quand Dieu eut créé Adam et l'eut placé dans le beau paradis... » Non, en réalité, ça ne reviendra plus; c'est comme si on me l'avait coupé sur la bouche. Eh bien, tant pis; la plus grande perte est pour vous.

WUMSHAETER. Pour moi?

SOLBIST. Oui, vraiment; vous auriez entendu un chef-d'œuvre cicéronien. Un conciliabule d'orateurs n'aurait pu en composer un meilleur. Il faut à présent vous contenter des *contentis*. Écoutez donc seulement: mon discours... car vous n'en avez peut-être pas moins compris que j'ai voulu vous faire un discours? — Mon discours, dis-je, avait trois *partes*, sans empêcher que d'ailleurs y fussent les huit *partes orationis*. Le premier *pars*, ou plutôt la première *pars* contenait une liste exacte de toutes les mauvaises femmes, depuis Ève, et ainsi de suite, jusqu'aux trois vôtres.

WUMSHAETER. Quoi? Une liste de toutes les mauvaises femmes? Eh! cela eût été curieux à entendre. Or, ce n'eût pas été peut-être une liste de toutes les mauvaises, mais rien qu'une liste des plus mauvaises. Car, une liste de toutes les mauvaises femmes, ce serait une liste de toutes les femmes qui aient jamais vécu sur la terre, et ce ne pouvait certes pas être cela.

SOLBIST. Très bien. — Mon autre *pars*...

WUMSHAETER. Aviez-vous donc aussi sur votre liste la femme de Job?

SOLBIST. Certainement. — Mon autre *pars*...

WUMSHAETER. Aviez-vous donc aussi la femme de Tobie?

SOLBIST. Certainement. — Mon autre *pars*...

WUMSHAETER. Aussi la reine Jézabel?

SOLBIST. Aussi. — Mon autre *pars*...

WUNSHAETER. Aussi la grande dévergondée de Babylone?

SOLBIST. Aussi. — Mon autre *pars*...

WUMSHAETER. Vous entendez que je suis, moi aussi, un peu versé dans la matière!

SOLBIST. J'entends bien que vous ne connaissez que celles qui, entre toutes, sont encore les meilleures. J'en savais encore bien d'autres : une Hispulla, une Hippia, une Médullina, une Sauféga, une Ogulina, une Messalina, une Césonia... sur lesquelles toutes on peut lire ça et là de plus amples détails au sixième livre des *Satires* de Juvénal. — Cependant, afin que mes *contenta* ne s'allongent pas plus que mon discours ne se serait allongé, écoutez seulement la suite. — Ma seconde *pars* démontrait aussi brièvement que fondamentalement qu'une femme est la plus grande plaie de la terre, et j'induisais de là, d'une manière incontestable, que le mariage est une chose absurde : ce qui donc était établi d'abondant *meis testimoniis*, et en particulier par le vôtre.

WUMSHAETER. Eh! cher monsieur Solbist, qu'est-ce qui vous avait donné l'idée d'un si délicieux sujet? Certes, je regrette maintenant de tout mon cœur que vous ayez ainsi jeté votre langue au chien. Eh! Eh! Mais comment est-ce que vous avez donc voulu me faire un tel plaisir? Ce n'est pourtant aujourd'hui, ni mon jour de naissance, ni le jour de mon patron, pour que vous eussiez songé à me faire un si beau discours de congratulation...

SOLBIST. Par ma troisième *pars* tout vous deviendra clair... La troisième *pars* enfin établissait que, malgré cela, cette folie, c'est à dire la folie du mariage... voulait la commettre, devinez-vous qui?

WUMSHAETER. Qui? Ce n'est cependant pas mon fils? Car je pense l'en avoir bien dissuadé.

SOLBIST. Ce n'est pas votre fils, non.

WUMSHAETER. Alors je voudrais que ce pût être mon plus grand ennemi!

SOLBIST. Bravo!

WUMSHAETER. Je voudrais que ce fût Léandre!

SOLBIST. Trouvé!

WUMSHAETER. Vraiment? Oh! que ne puis-je ressusciter une de mes défuntes femmes, pour la lui donner!

SOLBIST. Vous le pouvez, monsieur Wumshaeter, vous

le pouvez : vous n'avez qu'à le vouloir. Votre seconde femme ne revit-elle pas, en chair et en os, dans mademoiselle votre fille? Bref, voyez en moi l'ambassadeur de M. Léandre, pour la demande réelle en mariage d'honorable et vertueuse demoiselle, demoiselle Laura, fille unique et légitime de sieur, de sieur Zacharias Maria Wumshaeter. S'il est agréé dans sa recherche, vous avez gagné votre procès. *Dixi.*

WUMSHAETER. Quoi? Très cher monsieur Solbist, est-ce possible? Léandre demande ma fille, et, si je la lui donne, j'ai gagné mon procès.

SOLBIST. Gagné! Certes, pas de longues réflexions!

WUMSHAETER. Des réflexions, moi?

SOLBIST. Vous devez être convaincu qu'on ne saurait imaginer envers quelqu'un aucun procédé plus hostile que de lui donner une femme.

WUMSHAETER. Je le suis. Il l'aura, oui; je la lui donnerai avec joie. Comme elle lui rendra la vie dure! Léandre, Léandre en recevra au centuple le mal qu'il m'a causé. Combien je me réjouirai d'apprendre bientôt que ma fille le querelle tous les jours; qu'elle ne lui laisse pas un moment de repos; qu'elle le frappe même; qu'elle le trompe; qu'elle lui mange sa fortune; qu'enfin, à cause d'elle, il en est réduit à déserter le logis. Je pense, je pense qu'elle l'en amènera là. Oui, oui, monsieur Solbist, il aura ma fille, il l'aura... Mais si, de cette façon, je gagne mon procès, il va sans dire que je toucherai les mille écus déposés.

SOLBIST. Dès demain.

WUMSHAETER. Dès demain? parfait! J'aurais justement l'occasion de les placer à 6 p. c. — Mais, Léandre ne pense cependant par hasard qu'il les reçoive en dot? Il se tromperait. Avec ma fille, je ne puis rien donner, pas un zeste.

SOLBIST. Cela ne sera pas nécessaire : Léandre est assez riche par lui-même.

WUMSHAETER. S'il en est ainsi, elle sera sa femme aujourd'hui même, s'il veut. Je voulais qu'elle partît avec mon fils ; mais à présent il n'en sera rien. Il vaut

mieux qu'elle me venge d'un homme qui m'a tant fait de tort. Allons tout de suite chez elle, et M. Léandre, après cela, pourra venir lui-même. Venez, monsieur Solbist.

SOLBIST. Allez seulement. Il faut d'abord que j'ôte mon rabat de dentelle, et que je mette en poche mes gants glacés. Mais certes ne dites à âme qui vive que j'ai été le demandeur en mariage! (*Wumshaeter sort.*) Cela pourrait ne pas trop bien faire pour ma profession; c'est pourquoi aussi j'ai sagement voulu ne pas venir ici, avec mon costume complet. Combien aurait-on pu facilement me reprocher de vouloir gagner une paraguante! Vite, on vient...

SCÈNE VI

LISETTE, SOLBIST

SOLBIST. (*Occupé encore à détacher son rabat.*) C'est toi, ma petite Lisette? Eh bien, eh bien, tu peux enfin savoir ce que je suis venu faire ici.

LISETTE. Cela s'est bien passé, monsieur Solbist?

SOLBIST. Comme tout ce dont je me mêle. Si l'on m'avait demandé plus tôt un fin conseil, Laura pourrait peut-être déjà avoir de Léandre, des enfants.

LISETTE. On aurait peine à croire ce qu'il peut se loger de coquineries dans une tête grise.

SOLBIST. Ne fais pas rougir ma modestie. Certainement M. Wumshaeter aurait refusé Léandre, si on ne lui avait pas fait la proposition d'une certaine manière. Mais ce n'était cependant pas non plus si difficile à trouver, cette autre manière, surtout pour un homme d'expérience comme moi... Car, en confidence, ma petite Lisette (*à l'oreille*), crois-tu que ce soit là le premier couple que j'aie fait?

LISETTE. Oh! que non : je crois plutôt que vous avez fini votre éducation en matière de courtage matrimonial.

SOLBIST. Chut! chut! ne crie pas de la sorte. Cela m'a rapporté bien des beaux écus. Les gens se trompent d'une manière effrayante, s'ils pensent que je ne sache faire naître que les dissensions. Cela, je le sais faire comme un honnête avocat; mais ça ne donne pas en tout temps, il faut bien aussi lier des mariages.

LISETTE. Comme si, lier des mariages ou faire naître des procès, ce n'était pas la même chose! Et, à ce que j'ai ouï dire, vous vous entendez aussi bien à désunir qu'à unir des époux. Vous êtes un fin renard. Auriez-vous bien pu, avec vos procès en divorce gagner autant, si vous n'en aviez pas jeté les fondements par votre courtage.

SOLBIST. Peste! Qui t'a dit cela? Je fais cependant tout en secret et en silence, et je ne me vante jamais de telles affaires : où l'as-tu donc appris? Ce ne doit pas être d'une façon honnête. — Mais, c'est vrai, c'est une joie quand je donne audience avant midi à mes clients. Tous ont recours à moi. Le paysan veut-il plaider contre son maître : il arrive chez moi. Une vieille petite mère trouver un jeune mari : elle arrive chez moi. Une jeune femme divorcer avec son vieux penard : elle vient chez moi. Mais tout cela, tout cela, et, en particulier, les affaires matrimoniales se passent dans un tel silence, qu'on me le coule seulement dans l'oreille. Et cependant tu le sais? Sois discrète, ma petite Lisette; et ne va pas le colporter. Peut-être pourrai-je aussi te rendre un service. Je ne sais pas en réalité si tu as déjà l'envie de te marier : mais l'envie nous en prend souvent tout d'un coup. Si elle te prend, tu n'auras qu'à me le dire. Je tiens un registre exact de toutes les jeunes filles mariables, et de tous les jeunes gens mariables qu'il y ait en ville. Je le parcours, tous les jours, une ou deux fois, et j'examine ceux qui pourraient par hasard avoir besoin de mon ministère. A dire vrai, j'ai déjà marqué d'une petite croix quelques hommes qui te conviendraient très bien.

LISETTE. S'ils sont riches, jeunes et beaux, vous pouvez croire à coup sûr qu'ils me conviendront. Mon futur

mari n'a pas même besoin d'avoir d'autres qualités : je les ai pour lui.

SOLBIST. Je te montrerai mon registre, et tu pourras examiner celui qui, entre tous, te plairait le mieux. J'ai enregistré d'une manière circonstanciée leurs dons extérieurs et intérieurs, et j'ai tiré certaines conclusions non indifférentes de la proportion des membres, surtout du nez, des épaules, des jarrets... A une autre fois plus de détails, ma petite Lisette. A présent, il faut que j'envoie ici Léandre. Malgré le procès, il a cependant toujours eu un grand amour pour mademoiselle Laura.

LISETTE. Oh ! et elle aussi pour lui. N'oubliez pas le registre...

SOLBIST. Mais sois discrète, sois discrète !

LISETTE. Pourvu qu'il ne soit pas trop tard pour la ruse ! Laura, depuis quelques jours, a bien changé à l'endroit de Léandre. Je crains, je crains que Valère n'ait amené ici à contre-temps son futur beau-frère.

SCÈNE VII

WUMSHAETER, LISETTE

WUMSHAETER. Où est la fille, Lisette?

LISETTE. Quelle fille ?

WUMSHAETER. La fille. Je l'ai déjà cherchée par toute la maison. Où est-elle?

LISETTE. Quelle fille donc?

WUMSHAETER. La coquine veut me forcer à dire : ma fille, et elle sait cependant combien j'aime peu à le dire.

LISETTE. Est-ce donc votre fille que vous demandez ? La vôtre? Je ne sais pas en réalité où elle est. Mais que parions-nous que je sais ce que vous voulez lui annoncer ?

WUMSHAETER. Est-elle par hasard au jardin?

LISETTE. C'est bien possible... Vous avez très sagement agi, pour monsieur Léandre, en...

WUMSHAETER. Ne dis pas du tout que j'ai sagement agi, ou je croirai que j'ai fait la plus grande sottise.

LISETTE. C'est cela même que je voulais dire.

WUMSHAETER. Alors dis-le, de par toutes les sorcières de ton espèce, et laisse-moi tranquille.

LISETTE. (*Seule.*) Eh bien, certes, s'il me fallait prendre un tel imbécile pour mari, je crois que je deviendrais dans ma vieillesse une aussi grande ennemie des hommes, que lui des femmes; mais pas avant ma vieillesse, bien entendu!

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

LISETTE entrant d'un côté, LAURA entrant de l'autre

LISETTE. Quelle fougue, mademoiselle !

LAURA. Où est ce coquin d'avocat? Ce vieux bonhomme qui s'entremet sans qu'on lui demande? Qui est-ce qui l'a chargé de me demander à mon père, comme un châtiment pour un homme qui en serait un très grand pour moi !

LISETTE. Qui en serait un très grand pour vous? N'aimez-vous donc pas Léandre? Et ne lui avez-vous pas, il y a longtemps, fait connaître votre agrément à ce qu'il essayât, d'une manière ou d'une autre, d'obtenir le consentement de votre père?

LAURA. Tu as bien dit : il y a longtemps. Et c'est pour cela précisément que j'ai une fois aimé Léandre, il y a longtemps, et qu'il y a longtemps j'ai voulu une fois être à lui, c'est pour cela qu'on aurait donc bien pu préalablement s'informer, si je l'aimais encore maintenant, et si je le voulais encore maintenant. Je pense que je ne suis pas, dans cette affaire, la personne la moins importante.

LISETTE. Donc, vous n'aimez peut-être plus Léandre ?

LAURA. Non, et je suis honteuse de l'avoir jamais aimé. Si tu n'avais pas été si enthousiasmée de Léandre, je n'aurais jamais honoré de mon estime un homme qui vit, avec mon père, si ouvertement en querelle et en zizanie.

LISETTE. (*Elle lui fait une profonde révérence.*) Vous me faites beaucoup trop d'honneur de me confondre avec votre cœur.

LAURA. Mon cœur n'a pas eu beaucoup de part dans tout cela. Ç'a été un goût passager, pas autre chose. Autrement, cela m'aurait fait de la peine de l'oublier, et une petite considération a suffi pour me délivrer de cet amour indigne.

LISETTE. Ah! une considération? Ne pourrait-on connaître cette considération? Ce n'est pourtant pas à l'occasion de M. Lélio.

LAURA. Tu es une sotte.

LISETTE. Je m'attendais à cette réponse. Mais savez-vous la petite considération des enfants et des sots?

LAURA. Léandre est l'ennemi de mon père. Il m'a souvent en réalité assuré qu'il ne l'était pas, et qu'il ne pouvait pas du tout comprendre la nécessité pour ceux qui sont en procès ensemble, de se haïr mutuellement: on pourrait certes bien reconnaître la justesse de ceci dans un homme que l'on estimerait, et que l'on aimerait. Mais je vois bien maintenant que ce langage est le langage d'un astucieux, qui veut se mettre en état de compenser la perte de son procès, pour le cas où il le perdrait; d'un cupide, qui cherche à regagner par un contrat de mariage ce qu'un arrêt lui aura fait perdre. Voilà ma considération! Mais, si Lélio a fait naître dans mon esprit cette considération, ou s'il l'y a fortifiée, cela ne te regarde pas, c'est mon affaire à moi seule.

LISETTE. J'ai fait l'expérience qu'aussi souvent que, nous autres femmes, nous justifions notre conduite par le bon sens et par la raison, aussi souvent nous avons tort. Consentez donc à m'accorder que c'est Lélio qui est la cause de votre revirement, que c'est tout bonnement parce que sa société vous a tellement charmée, que vous ne lisez plus les lettres de Léandre et que vous lui refusez le moindre rendez-vous secret. Avec quelle joie vous faisiez l'un et l'autre!

LAURA. Je ne veux pas que tu me rappelles aucune

des fautes que, sans toi, je te l'ai déjà dit, je n'aurais pas commises. Mon regret est assez grand déjà d'avoir été aussi faible.

LISETTE. Et d'être maintenant plus faible encore, et de vous abandonner à un jeune homme volage, que vous ne connaissez que depuis huit jours, et dont l'amour ne se manifeste que par des caresses insignifiantes. Je vous conseille, mademoiselle, de prendre garde.

SCÈNE II

WUMSHAETER, LES PRÉCÉDENTS

WUMSHAETER. Eh bien, as-tu arraché les yeux à ce pauvre monsieur Solbist?

LISETTE. S'il n'avait pas été dehors déjà, qui sait ce qu'elle aurait fait.

WUMSHAETER. Oh! j'aime à croire qu'une fille bien née souhaite tous les malheurs à celui qui débarrasse d'un seul coup son honnête homme de père de deux lourdes choses : d'une femme et d'un procès. Mais à présent, que tu veuilles ou ne veuilles pas m'accorder cette chance, je ne m'en priverai pas plus longtemps. Tu seras la femme de Léandre, ou tu cesseras d'être ma fille.

LAURA. Cette alternative est dure. Cependant je prends la liberté de vous dire que je préfère vos premiers ordres, et que je partirai avec mon frère. Je ne suis pas si prompte à changer d'idées que vous. Aurait-on peut-être cherché à vous persuader que j'aime Léandre?

WUMSHAETER. Je n'y ai pas songé; tant mieux si tu ne l'aimes pas! l'amour d'une femme, ce n'est qu'une farce, et aimer, chez elles, a nom moins haïr. Vous n'êtes en état d'aimer que vous-mêmes...

LISETTE. (*Lui coupant la parole.*) Non, monsieur, c'est par trop insensé! Mademoiselle votre fille a vraiment

tort de ne pas accepter un époux de votre main, mais est-ce une raison pour calomnier tout le sexe?

WUMSHAETER. Ho!... Il est temps que je m'en aille. J'aimerais mieux être pris entre deux meules de moulin qu'entre deux femmes. Silence, je te prie, silence! C'est assez d'elle pour se défendre.

SCÈNE III

VALÈRE, LES PRÉCÉDENTS

VALÈRE. Monsieur mon père, à l'instant même la sœur de Lélio vient d'arriver. Elle est descendue chez un parent qu'elle a ici, et s'est déjà fait annoncer. Vous me permettez sans doute bien de vous la présenter?

WUMSHAETER. Je consens à la voir une fois, rien que pour juger de la ressemblance dont on a parlé. Mais pas plus d'une fois. Amène-la. Je vais lui dire moi-même, aussi doucemennt que possible, qu'elle ne doit pas compter sur toi.

LAURA. Comment, frère? Ainsi ton Hilaria est ici, et tu ne m'as même pas dit d'avance le moindre mot de son arrivée?

VALÈRE. Tu ne le prendras pas mal, sœur. Je n'ai rien voulu te dire d'incertain, — Mais tu auras à t'étonner d'autre chose encore, que de sa simple arrivée... c'est de son étonnante ressemblance avec son frère... Mais qui aperçois-je? Ciel! c'est elle-même.

SCÈNE IV

LÉLIO sous sa véritable forme, LES PRÉCÉDENTS

VALÈRE. Ah! très belle Hilaria, quelle joie, quel bonheur vous me procurez! Comment vous remercierais-je assez de ce que vous daignez visiter une famille, qui est

fière déjà d'avance de son union prochaine avec vous!

LÉLIO. Permettez, Valère, qu'avant de répondre à vos gracieusetés, et tout d'abord (*se tournant vers Wumshaeter*), je présente mon respect à celui qui veut bien avoir la bonté de me permettre de l'aimer comme un père.

WUMSHAETER. Cela m'est agré... très désagré... non pas tout à fait désagréable, mademoiselle, de faire votre connaissance : seulement, je dois vous dire dès l'abord que vous allez un peu trop vite. J'en ai déjà deux qui me nomment père...

VALÈRE. Et c'est l'unique désir de mon père que vous le reconnaissiez aussi pour tel...

WUMSHAETER. Non pas, mon fils.

VALÈRE. (*Amenant Hilaria à Laura.*) Laissez-vous, Hilaria, embrasser par une sœur qui ne peut plus maîtriser sa joie.

LÉLIO. (*Pendant qu'elles s'embrassent.*) Je prends la liberté, très belle Laura, de vous demander votre amitié.

LAURA. Je regrette de m'être laissé prévenir dans cette demande.

VALÈRE. Eh bien, monsieur mon père? N'êtes-vous pas étonné de la ressemblance d'Hilaria avec son frère?

LAURA. Certainement, il y a lieu de s'en étonner. Je ne puis pas y croire. Où est monsieur Lélio? Pourquoi ne pouvons-nous pas avoir le plaisir de le comparer avec sa ressemblance?

WUMSHAETER. Il faudrait que Lélio fût là, il faudrait qu'il fût là. Je ne sais pas où vous mettez vos yeux, vous autres. Je ne veux vraiment pas dire, mademoiselle, que vous n'ayez aucune ressemblance avec votre frère; mais il faut y regarder de plus près si l'on veut en juger. D'abord, Lélio est au moins d'une main plus grand : sans compter les hauts talons de ses souliers.

LÉLIO. Et cependant, nous nous sommes cent fois mesurés ensemble, et nous n'avons pu remarquer la moindre différence.

WUMSHAETER. Mon coup d'œil est juste, je puis m'y

fier. Ensuite, monsieur Lélio n'est pas non plus tout à fait aussi épais; il est mieux venu et il a la taille plus fine, quoique cependant il ne porte pas de corset. Je ne veux pas vous offenser, mademoiselle, mais seulement rendre justice à votre frère.

LAURA. Je ne puis être de votre opinion, monsieur mon père. Il est vrai qu'on trouverait, certes difficilement, chez un homme, une plus belle taille que chez M. Lélio; mais regardez donc bien. Hilaria a parfaitement la même taille, à cette seule différence près que la gêne du vêtement la fait plutôt paraître plus fine que plus épaisse.

WUMSHAETER. Et la figure!

VALÈRE. Eh bien, la figure?

WUMSHAETER. Je n'en veux point parler. Lélio a ses fraîches couleurs naturelles; mais, sur votre figure, mademoiselle, il y a l'épaisseur d'un doigt de fard.

LÉLIO. Je ne crois certes pas que ce soit rien de défendu à une femme, que de se farder; mais cependant je n'ai encore jamais trouvé bon de recourir à ce moyen. Je ne dis pas cela pour m'en vanter, car c'est peut-être par vanité que j'ai laissé de côté ce que les autres emploient par vanité.

WUMSHAETER. Je comprends, je comprends... Et les yeux, mon fils, n'as-tu pas remarqué que ses yeux sont gris et que Lélio a des yeux noirs.

VALÈRE. Que dites-vous? Ses yeux sont gris?

WUMSHAETER. Oui, gris, et justement aussi ternes que ceux de Lélio sont brillants.

LAURA. Certes, monsieur mon père...

WUMSHAETER. Certes, mademoiselle ma fille! Silence donc; je sais bien que les corneilles ne s'arrachent pas les yeux. Tu veux sans doute qu'elle dise aussi que tes yeux jaunes sont noirs. Vous ne m'en rendrez pas plus aveugle... Ce n'est pas un tel petit nez aquilin écourté qu'a Lélio. Le nierez-vous aussi?

VALÈRE. Je suis étonné...

WUMSHAETER. Étonne-toi plutôt de ton éblouissement. — La bouche même est une fois aussi grande que

celle de Lélio. Quelle lèvre pendante! Quel menton pointu! L'épaule droite est presque d'une main plus haute que la gauche... En un mot, mon fils, la ressemblance prétendue était une farce, inventée pour arracher au père son consentement. Et certainement, c'eût été là, pour moi, un point important, si je l'avais rencontrée. Ce n'en est que mieux, qu'elle ne se soit pas rencontrée, et d'autant mieux que maintenant il demeure plus vraisemblable que, dans un corps, aussi complétement différent du corps de son frère, habite une âme entièrement différente. Monsieur votre frère, mademoiselle, est un homme de sens, qui connaît et apprécie les causes pour lesquelles il m'est impossible de consentir au mariage de mon fils. Il m'excusera donc au mieux auprès de vous, de ce que j'agisse avec si peu de cérémonies. Je ne puis pas en ce moment m'arrêter plus longtemps; d'ailleurs, il faut que je m'occupe au plus tôt avec Léandre. Toi, Laura, tiens-toi prête. Tu ne peux plus l'emmener, Valère; elle me servira ici à gagner mon procès, et cela passe devant.

LAURA. Ne te laisse pas mettre dans l'erreur, frère; je pars certainement avec toi. Votre procès est perdu, si ce n'est que par moi que vous pouviez le gagner.

SCÈNE V

LÉLIO, VALÈRE, LAURA, LISETTE

WUMSHAETER. Réserve tes contradictions pour ton mari.

LAURA. Nous avons à rougir, frère, de ce qu'un hôte si aimable ait été si mal accueilli par notre père. Tu dois être plus que sûr de l'amour de ton Hilaria, puisque tu as pu éprouver sa patience dans cette épreuve délicate.

LÉLIO. Vous avez une excellente sœur, Valère. Sa politesse me rendrait confuse, si je ne savais dans quelle estime mon frère a le bonheur d'être auprès d'elle. Il

vous plaît, tendre Laura, et sa conquête est la première chose qu'il m'ait racontée, d'un air triomphant, à mon arrivée. Il mérite aussi en effet qu'une femme soupire pour lui. Mais cependant faites attention à ceci : c'est un petit traître, et qui ne se fait pas le moindre scrupule de commettre une infidélité. Si vous ne savez pas le tenir très ferme, il sera hors du filet avant que vous vous y soyez attendue. Il s'en vante, et je ne vous garantis pas qu'il ne se targue pas, dans la suite, d'avoir reçu de vous plus de faveurs qu'il n'en aura reçu en réalité... Je vous salue : au revoir. Venez, Valère.

SCÈNE VI

LAURA, LISETTE

LAURA. Qu'est-ce que cela? Je crois que, ni Lélio, ni Hilaria n'ont leur bon sens. D'où sait-il donc que je l'aime? Et quand même il pourrait le savoir, n'est-ce pas quelque chose d'indigne que d'en faire la confidence à une sœur aussi impertinente? Bien, mon petit maître, bien, nous n'en sommes pas encore si loin ensemble. Mais que fais-tu là immobile, Lisette? Es-tu pétrifiée? Parle donc.

LISETTE. Je ne puis pas encore bien me remettre de ce que j'ai vu et entendu. Laissez-moi seulement un peu de temps pour revenir de mon étonnement. Qui était cette femme?

LAURA. Hilaria. Tu l'as tout le temps assez à fond considérée. Ne trouverais-tu pas qu'elle ressemble assez à Lélio, pour en vouloir douter encore?

LISETTE. Elle ne m'a paru que trop semblable à lui, et si semblable, si parfaitement semblable, que je suis surprise qu'il ne vous vienne pas à vous-même un soupçon...

LAURA. Quel soupçon?

LISETTE. Un soupçon qu'on ne m'ôtera plus de la cervelle. Hilaria doit être Lélio, ou Lélio, Hilaria.

LAURA. Comment l'entends-tu?

LISETTE. Vous ferez bien, mademoiselle, d'être sur vos gardes. J'aurai bientôt pénétré ce secret; mais jusque-là, songez bien au chien qui quitta la proie pour l'ombre. Vous avez un amoureux non équivoque, ne le quittez pas pour l'ombre d'un autre.

LAURA. Assez de paraboles! Que Lélio soit ce qu'il voudra, je ne pense plus à lui. Il verra; il verra qu'on peut parfaitement oublier un visage comme le sien, aussi bien qu'un autre.

LISETTE. Très bien! Surtout quand vous trouvez dans un autre la réalité, qui manque très certainement dans celui-ci. Car plus j'y réfléchis, plus cela me paraît vraisemblable. — Chut! Voici précisément l'autre visage. C'est le moment de montrer qu'un petit-maître, comme Lélio, ne vous traîne pas toujours à sa remorque.

SCÈNE VII

WUMSHAETER, LÉANDRE, LES PRÉCÉDENTES

WUMSHAETER. Fille, voici que je t'amène l'homme auquel je transporte tous mes droits sur toi. C'est M. Léandre.

LÉANDRE. Je me flatte, mademoiselle, que vous ne me traiterez pas entièrement en inconnu.

LAURA. Je n'aurais pas cru que le peu de fois que nous avons eu l'occasion de nous voir, dans des lieux publics, pût donner autant de confiance à un homme d'autant de bon sens que monsieur Léandre. Vous avez, avec mon père, arrangé une affaire, à propos de laquelle il eût fallu, sans aucun doute, auparavant vous mettre d'accord avec moi.

WUMSHAETER. Eh! songes-y donc! En vérité, peut-être aurait-il dû s'adresser à toi avant de s'adresser à moi?

LISETTE. (*A part.*) Comme s'il ne l'avait pas fait aussi ! Bien ! il faut dissimuler.

WUMSHAETER. Je te trouve bien insolente, et, si ce n'était point la présence de ton fiancé qui me fait te pardonner, je te donnerais en ce moment une rude leçon.

LÉANDRE. Il est très vrai, très belle Laura, que mon amour a été beaucoup trop impatient, et que vous avez raison de vous plaindre de moi...

WUMSHAETER. Vous n'allez certes pas vous accuser?

LAURA. Et la manière, monsieur Léandre, dont le Solbist a sollicité ma main...

WUMSHAETER. Il n'y a rien à reprendre à la manière, et bref, je veux que tu m'obéisses... N'ai-je pas droit de le vouloir, mon fils?

SCÈNE VIII

VALÈRE, LES PRÉCÉDENTS

VALÈRE. Si je devine ce que cela signifie, je veux être le très obéissant serviteur de ma sœur.

LAURA. Tu hasardes beaucoup, frère. Je pourrais bien plutôt être ta désobéissante servante, et j'engagerais un pari sûr, qu'il est plus certain que tu me donneras une belle-sœur, que je ne te donnerai un beau-frère.

LÉANDRE. Est-ce possible, mademoiselle ?

VALÈRE. Ne contestez rien.

LÉANDRE. Mais j'entends...

VALÈRE. Vous entendez les hésitations d'une fiancée.

WUMSHAETER. Et moi, j'entends sottises de femme. Silence ! Ton frère a beaucoup trop d'esprit pour songer encore au mariage.

VALÈRE. Pardon, monsieur mon père. Quand à cette heure même, il faut me passer de l'aide promise de ma sœur, il est pour moi d'autant plus indispensable de maintenir la résolution que j'ai prise. J'espère même

que vous n'y serez pas plus longtemps contraire. Toute la ville vous connaît comme un homme juste. Et que dirait-on, s'il venait à s'ébruiter que vous avez ravalé dans une personne les mêmes qualités et les mêmes perfections que vous estimez hautement dans l'autre. Que dirait-on si l'on apprenait que votre rancune invétérée contre un sexe dont vous croyez avoir à vous plaindre, vous ait empêché de reconnaître ce que l'univers entier reconnaît? Une si éclatante ressemblance...

WUMSHAETER. Silence donc sur ta chimérique ressemblance! Ou veux-tu m'obliger à te rendre ridicule aux yeux de M. Léandre? C'est que je le ferais, en vérité! Tenez, monsieur Léandre, vous serez arbitre entre nous. Va chercher ton Hilaria et amène aussi avec elle son frère. Nous comparerons la ressemblance, comme il est nécessaire.

VALÈRE. J'y consens, monsieur mon père; Lisette, cours vite à la chambre de M. Lélio. Tu les trouveras tous deux ensemble. Prie-les de se donner la peine de venir ici. (*Lisette sort.*)

WUMSHAETER. Vous verrez, monsieur Léandre, que j'ai raison.

LÉANDRE. (*Bas à Valère.*) Puisse votre stratagème réussir aussi bien que le mien!

VALÈRE. (*Bas à Léandre.*) Espoir et merci, mon cher ami.

WUMSHAETER. (*Voyant Léandre et Valère causer ensemble.*) Certes, cela ne convient pas; il ne faut pas auparavant en conférer ensemble. J'espère, monsieur Léandre, que la première preuve de sincérité que je désire de vous...

LÉANDRE. Ne craignez rien. Je ne m'écarterai pas de la vérité, si l'on a besoin de ma sentence, mais j'espère qu'on n'en viendra pas là.

WUMSHAETER. Comment, savez-vous déjà quelle est notre contestation? Il faut que la sœur paraisse aussi parfaite que le frère, et, comme je puis endurer le frère, il demande que j'endure aussi la sœur.

VALÈRE. Ma demande n'est-elle pas juste?

WUMSHAETER. La ressemblance établie d'avance, tu pourrais certainement faire cette demande avec quelque raison. Mais c'est justement sur cette ressemblance que nous sommes encore en désaccord.

VALÈRE. Nous ne le serons plus longtemps ; et je suis sûr que vous l'accorderez enfin vous-même.

WUMSHAETER. Je ne l'accorderai certainement pas. Mais si je vous l'accorde, ce sera une preuve que j'aurai perdu le sens et la raison, et tu ne seras plus ensuite obligé de m'obéir en rien.

VALÈRE. Notez ceci, monsieur Léandre : que, dans le cas où la ressemblance même est reconnue, je ne suis plus obligé de lui obéir en rien.

WUMSHAETER. Notez-le ! — Mais quelle est cette procession ?

SCÈNE IX

LÉLIO-HILARIA, LAURA, WUMSHAETER, VALÈRE, LAURA, LÉANDRE

LÉLIO HILARIA. (*Sous un costume demi-masculin, demi-féminin, qui sera choisi au goût de la comédienne.*) Monsieur vous avez demandé à voir tous les deux ensemble, Lélio et Hilaria.

WUMSHAETER. Eh bien ?... Je ne sens pas le trait.

LÉLIO-HILARIA. Les voici tous les deux.

WUMSHAETER. Quoi ?

LISETTE. Oui, monsieur, les voilà tous les deux, et vous êtes pris.

WUMSHAETER. Quoi, pris ?

LISETTE. (*Bas, à Laura.*) N'avais-je pas raison, mademoiselle ? Vous êtes surprise ?

WUMSHAETER. Paix ? Comment dois-je l'entendre ?

LÉLIO-HILARIA. Vous aurez la bonté de le comprendre ainsi, que cette seule et même personne ne peut être, d'une main plus grande qu'elle n'est elle-même.

WUMSHAETER. Eh bien ?

LÉLIO-HILARIA. Que ces mêmes yeux ne peuvent être à la fois gris et noirs.

WUMSHAETER. Eh bien?

LÉLIO-HILARIA. Que ce même nez...

VALÈRE. Bref, très cher père. (*Il tombe à ses pieds.*) Pardonnez-moi mon innocente ruse. Lélio, c'est Hilaria, et Hilaria a eu l'amour de me suivre ici, sous des vêtements d'homme, afin d'avoir l'occasion de gagner l'affection d'un homme dont elle savait toute l'inflexibilité à l'endroit de son sexe.

WUMSHAETER. Lève-toi, mon fils, lève-toi et mets fin une bonne fois à la farce. Je vois bien à présent ce qu'il en est. Ton Hilaria n'est pas là, et cet étourdi de Lélio, avec sa figure de jeune fille, en a joué le personnage. Fi, Lélio... (*Il s'éloigne de lui.*) Non, non, on ne me trompe pas si aisément. Mettez toujours ce second habit bas, mon bon... (*Il veut lui frapper sur l'épaule.*) Ciel! c'est une femme. Oh! douleur, mes pauvres yeux! Qu'ont-ils aperçu? C'est une femme! c'est en réalité une femme! Et la plus rusée, la plus rouée, la plus dangereuse peut-être de toutes les femmes qu'il y ait au monde. Je suis dupé! Je suis trahi! mon fils, mon fils, comment as-tu osé faire une telle chose?

VALÈRE. Laissez-moi encore une fois en implorer le pardon à vos genoux.

WUMSHAETER. A quoi te servira mon pardon, quand tu n'es plus obligé de suivre mes conseils? Certainement je te pardonne, mais...

LÉLIO-HILARIA. Moi aussi, j'en implore humblement le pardon.

WUMSHAETER. Laissez-moi, laissez-moi. Je vous pardonne aussi, à vous... parce qu'il le faut...

VALÈRE. Non pas, parce qu'il le faut, monsieur mon père. Retirez ce mot pénible. Pardonnez-nous, parce que vous nous aimez.

WUMSHAETER. Eh bien, donc, parce que je t'aime, toi.

LÉLIO-HILARIA. Et moi, j'espère beaucoup que vous m'aimerez bientôt...

WUMSHAETER. Vous espérez trop. Ne pas vous haïr, c'est là tout ce que je puis faire. Je vois bien qu'il faut que l'homme soit amoureux, qu'il faut qu'il soit insensé. Que puis-je contre le sort? Puisque c'est ainsi, mon fils, sois fou! Notre folie est ce qui nous rend sages le plus sûrement. Voyage en paix : je suis heureux au moins de n'être pas témoin oculaire de ta folie. Fais seulement en sorte que ma fille ne me résiste pas plus longtemps.

LAURA. N'ayez pas de souci, mon père, je ne veux pas vous causer un second chagrin. Je donne ma main à M. Léandre, et je la lui aurais donnée, quand même Lélio n'aurait pas été Hilaria. (*A Hilaria.*) Apprenez-le, à l'encontre de votre air triomphant.

LÉLIO-HILARIA. Vous êtes fâchée contre moi, très chère Laura? (*A Léandre.*) Comment avez-vous pu, monsieur, arriver à toucher d'amour un tel cœur de roc? Si vous saviez les tentatives que j'ai faites dessus, avec mon costume d'homme, et la résistance que cependant...

LAURA. Silence, Hilaria, ou je me fâche encore. (*A Léandre qui va répondre à Hilaria.*) Ne lui répondez pas, Léandre, je vous jure que vous n'aurez jamais plus dangereux rival que n'était Lélio.

LÉANDRE. Combien je suis heureux!

VALÈRE. Combien je suis heureux aussi!

WUMSHAETER. Dans un an, j'espère que ce seront d'autres cris!

LISETTE. D'autres certainement : surtout s'il arrive d'autres voix... (*Aux spectateurs.*) Riez donc, messieurs; cette comédie finit comme un épithalame.

FIN DU MISOGYNE

DAMON

OU

LA VÉRITABLE AMITIÉ

PERSONNAGES

LA VEUVE.
LÉANDRE.
DAMON.
ORONTE.
LISETTE.

DAMON

OU

LA VÉRITABLE AMITIÉ

COMÉDIE EN UN ACTE

1747

SCÈNE PREMIÈRE

La veuve, LISETTE

LISETTE. Eh bien, c'est vrai que notre maison a bien changé depuis quelque temps. Il y a huit jours, c'était un lieu animé par la réunion d'un grand nombre de jeunes messieurs et d'amoureux écervelés. Tous les jours nous en ont fait perdre une paire. Un jour, une ; le lendemain, une autre, et le surlendemain tout de même. Dieu soit loué ! Il nous en est resté encore deux. Si ceux-ci prenaient le même parti, notre maison deviendrait solitaire. Madame... madame !

LA VEUVE. Eh bien, qu'est-ce ?

LISETTE. Alors, je ne demeurerais certainement pas plus longtemps chez vous : quelque bien que j'y sois. La société est la moitié de la vie.

LA VEUVE. Tu aurais donc mieux fait de t'engager dans un hôtel que chez moi.

LISETTE. Oui, dans un hôtel il y a certes bruit et gaîté. Si l'on n'y avait pas tant de travail, qui sait ce

que j'aurais fait? Quand on a un service plus pénible, je pense qu'il est plus sensé de servir là où votre service vous procure le plus de plaisir. Mais, plaisanterie à part : quel rôle jouent donc maintenant auprès de vous monsieur Damon et monsieur Léandre?

LA VEUVE. Quel rôle ils jouent?

LISETTE. La question vous semble-t-elle extraordinaire? Je sais bien qu'ils se donnent d'ailleurs pour vos prétendants.

LA VEUVE. Et ils le sont en effet.

LISETTE. Le sont-ils? En vérité? Damon est donc le rival de Léandre, et Léandre le rival de Damon. Et pourtant Léandre et Damon ne sont-ils pas les meilleurs amis? Ce serait là une nouvelle mode que je combats des pieds et des mains. Quoi? Des rivaux qui ne se chamaillent, ni ne se calomnient, ni ne s'injurient, ni ne se trompent, ni ne se défient, ni ne se battent, ce seraient de plaisants individus. Non. C'est aujourd'hui comme jadis : entre rivaux, il y a de l'inimitié; ou, pas d'inimitié, pas de rivaux.

LA VEUVE. Il est vrai que je me suis moi-même étonnée, nombre de fois, de leur conduite. Avant qu'ils sussent tous deux qu'ils avaient le même dessein, personne ne me témoignait plus d'amour qu'eux. Personne n'était plus galant; personne ne s'efforçait plus qu'eux d'obtenir mes faveurs. Aussitôt qu'ils eurent souci qu'ils étaient rivaux l'un de l'autre, alors ils se refroidirent tous deux dans leurs efforts pour me plaire. Auprès de moi, ils causent entre eux, Damon avec Léandre, Léandre avec Damon, et tous deux se taisent sur leurs propres affaires.

LISETTE. Et cette conduite vous les fait-elle encore considérer tous deux comme vos prétendants?

LA VEUVE. Oui, je suis convaincue qu'ils m'aiment tous deux, que tous deux ils m'aiment sincèrement. Seulement Damon me semble un peu trop léger, et Léandre un peu trop impétueux.

LISETTE. Oserai-je vous demander quelque chose?

LA VEUVE. Voyons, j'écoute.

LISETTE. Me répondrez-vous sincèrement?

LA VEUVE. Si je te répondrai sincèrement? Je ne vois pas ce qui m'obligerait à te faire une réponse mensongère. Si la question ne me convient pas, j'aimerai mieux ne t'en faire aucune.

LISETTE. Vous croyez être aimée des deux, et peut-être avec raison. Mais lequel des deux aimez-vous?

LA VEUVE. Lequel?

LISETTE. Oui.

LA VEUVE. Lequel? La question est incroyable : je les aime tous deux.

LISETTE. Alors, c'est bien : vous les épouserez donc tous deux.

LA VEUVE. Tu confonds le tout ensemble. Nous parlions de l'amour et non du mariage. Tous les prétendants que j'ai eus étaient, les uns de vaniteux poltrons, les autres des âmes bassement cupides. Il n'en est pas ainsi de ces deux-ci. Damon et Léandre se sont, dès le commencement, séparés des autres. J'ai vraiment vu cette séparation avec le plus grand plaisir. Je crois aussi leur avoir donné clairement à entendre combien je savais les distinguer. J'ai donné leur congé à tous ceux qui n'ont pas eu d'eux-mêmes la prudence de le prendre, et ceux-ci sont les seuls que j'aie gardés et que je voie avec plaisir.

LISETTE. Qu'en adviendra-t-il?

LA VEUVE. C'est mon affaire. Si je ne puis pas devenir l'amante de tous deux, de tous deux je puis être l'amie. Oui, certainement, l'amitié me paraît à présent avoir beaucoup plus de charmes que l'amour. Je dois me diriger sur l'exemple de mes galants amoureux.

LISETTE. Quoi, l'amitié? L'amitié plus séduisante que l'amour? La sèche amitié? Ne parlez pas tant en philosophe. Je n'en crois que ce que je veux. Votre cœur pense tout autrement. Ce ne serait pas non plus lui faire beaucoup d'honneur que de le mettre d'accord avec votre bouche. Je l'entends; oui, oui, il dit : Comment? Sont-ce là de véritables amoureux? Quelle nouvelle forme de l'amour est-ce que celle qu'arrête la

présence d'un ami? que celle qui n'ose me sacrifier son ami? Oh! les indignes! Je veux les haïr, je le veux... mais le pourrai-je? mais le...

LA VEUVE. Silence, Lisette, silence! Tu entends très mal son muet langage.

LISETTE. Oh! pardon. Cette interruption me prouve que je l'entends très bien. Comment en pourrait-il être autrement? Je serais moi-même désolée que l'amitié me jouât un tel tour. Songez seulement quelle est la cause, autre que l'amitié, que de deux prétendants vous n'en ayez pas un? Ah! ce serait une honte que l'amour ne dût pas être plus puissant que l'amitié.

LA VEUVE. Hélas!

LISETTE. Ha! ha! j'entends aussi cet hélas! Écoutez si je ne puis pas le paraphraser habilement. N'est-ce pas qu'il veut dire à peu près : Lisette, inutile de persister à me faire avouer ce que tu sais déjà? Plût au ciel que chez l'un des deux l'amour fût plus fort que l'amitié! Ne pourrais-tu pas amener mes amoureux à montrer plus de sentiment et un peu moins de conscience?...

LA VEUVE. Dis-moi quel est tout cet imbroglio?

LISETTE. Oh! pardon, ce sont vos propres imbroglios.

LA VEUVE. Supposons que je te confesse que j'aimerais mieux les voir tous deux me déclarer plus avant leur amour, mettre tous deux en œuvre les plus tendres soins pour gagner mon cœur, se disputer le rang l'un à l'autre, s'envier un peu les faveurs que j'accorderais à l'un plus qu'à l'autre, et avoir moi-même ainsi le plaisir de les raccommoder de nouveau, pour les désunir encore; supposons, dis-je, que je te confesse tout cela, qu'en résulterait-il de plus?

LISETTE. Il en résulterait ceci de plus, c'est que vous consentiriez d'abord à me le confesser.

LA VEUVE. Mais je ne sais pas non plus pour quelles raisons je te livrerais le fond de mon cœur.

LISETTE. Je suis d'accord avec vous que vous n'en auriez aucune, et que vous le feriez par pure bonté.

Mais ce n'est pas inutilement que vous auriez eu cette bonté, je vous l'assure. Je ferais mon possible, pour que les choses en fussent bientôt au point où vous désireriez les voir. Et dites-moi d'abord lequel vous préféreriez voir se déclarer : est-ce Damon, est-ce Léandre? Vous savez que tous deux, il y a un an, ont confié à peu près toute leur fortune à un vaisseau différent qui allait aux Indes orientales. Écoutez, il me vient une bonne idée. Ils attendent, tous les jours, le retour de ces vaisseaux. Nous pourrions attendre aussi jusque-là, et ensuite nous décider pour celui dont l'affaire aurait été la plus heureuse?

LA VEUVE. J'y consens ; seulement...

LISETTE. Voici monsieur Damon. Laissez-moi seule avec lui, je vais le sonder.

SCÈNE II

LISETTE, DAMON

LISETTE. Votre servante, monsieur Damon, vous me semblez chercher quelqu'un. Qui donc?

DAMON. Léandre m'a donné ici rendez-vous. Ne l'as-tu pas vu?

LISETTE. Non, maintenant... Mais cela vous fait déjà repartir? Restez donc un instant. Vous tarde-t-il donc tant déjà qu'il vous entretienne de ses douces rêveries sur l'amitié? Quand vous ne seriez par hasard venu ici que pour entendre les séduisants mensonges et les charmantes idées de votre ami, attendez, attendez : je m'en tirerai aussi bien que lui. Depuis que vous et monsieur Léandre, vous vous êtes trouvés ensemble ici, tous les murs résonnent de l'éloge de l'amitié ; je l'aurai donc bien retenu.

DAMON. Toutes ces plaisanteries se passent aux dépens de mon ami. Cela ne peut que me contrarier. Et, si j'ose t'en prier, silence!

LISETTE. Oh! dans de telles circonstances, tout autre

voudrait se taire. Réfléchissez pourtant vous-même. Vous êtes chez une jeune et aimable veuve. Vous l'aimez, vous recherchez son amour. Mais, mon Dieu! de quelle singulière façon! Un ami vous intimide dans votre dessein. Vous craignez de le chagriner. Votre amour est beaucoup trop mou pour braver ses reproches sans fondement. Vous aimeriez mieux perdre votre bien-aimée que votre ami. Eh! certes, cela pourrait pourtant avoir une fin, si l'autre n'était précisément aussi rêveur.

DAMON. Notre conduite ne doit point paraître étrange à ta maîtresse. Elle sait notre inclination à tous deux. Nous nous sommes tous deux déclarés, avant de savoir que nous l'eussions fait tous deux. Nous nous efforçons d'être de loyaux amis. Ne serait-il pas injuste que Léandre ou moi, par une sollicitation impétueuse, nous voulussions l'un à l'autre nous ravir un cœur qui, peut-être avec le temps, se donnera à l'un de nous par inclination.

LISETTE. Par inclination? Comme si une femme n'avait pas une égale inclination pour toutes les personnes bien faites. Par exemple : que m'importerait à moi d'épouser vous ou Léandre? Ne le prenez pas mal que j'aie l'audace de vous reprocher de si doux rêves. Vous et monsieur Léandre, vous êtes d'une belle constitution, vifs et robustes. Entre deux choses aussi bonnes il n'est pas besoin de choisir : le premier est le meilleur. On peut prendre, les yeux fermés.

DAMON. Lisette, tu juges ta maîtresse d'après toi, et certes, de cette façon, tu ne lui fais pas beaucoup d'honneur. Je la connais trop bien : elle a de plus nobles idées sur l'amour.

LISETTE. Ah! ne le prenez pas mal. L'amour, c'est toujours l'amour. Une reine n'aime pas plus noblement qu'une mendiante, ni une savante plus noblement qu'une pauvre campagnarde. C'est choux verts et verts choux. Et ma maîtresse et moi, dans les choses essentielles de l'amour, nous ne différerions pas de l'épaisseur d'un cheveu.

DAMON. Adieu. Je n'ai maintenant, ni l'envie, ni le loisir de réfuter tes raisonnements sans fondement. Si M. Léandre venait, tu le prierais d'attendre un instant. J'ai d'abord quelque chose à faire. Je reviens tout de suite.

LISETTE. Mais, que diable! attendez donc. Vous dites mes raisonnements sans fondement? Eh bien, écoutez. Je vais vous dire quelque chose qui vous les fera peut-être ensuite paraître fondés.

DAMON. Alors, j'écoute.

LISETTE. Savez-vous ce que ma maîtresse a résolu? Elle a résolu d'attendre que les deux vaisseaux sur lesquels vous avez placé votre argent soient de retour; et, celui qui aura été le plus heureux dans son affaire, sera celui qu'elle épousera, leste et preste. Croirez-vous maintenant qu'il est égal à ma maîtresse d'épouser M. Léandre ou vous? Hé?

DAMON. Quoi, Lisette? Telle serait la résolution de ta maîtresse? Va conter tes sornettes à un autre.

LISETTE. Eh bien, pourquoi cela vous paraît-il donc si invraisemblable? Est-ce une friponnerie de préférer épouser riche que pauvre? Vous autres, imbéciles d'hommes, vous comptez les boutons de vos justeaucorps, plutôt que de vous décider à rien. Je pense cependant que vous auriez déjà dix fois plus sagement agi de marcher de l'avant et de déclarer positivement votre inclination, que de vous en remettre à la chance.

DAMON. Ciel! quel est mon malheur, si tu dis la vérité! Aurais-je jamais pu m'imaginer que la fortune pût avoir pour elle tant de charmes? Est-ce donc la fortune qui donne plus de prix à nos personnes? Ne trouve-t-elle en Léandre ni en moi, rien qui puisse faire contrepoids à cette éblouissante bagatelle? Je regrette presque d'aimer une personne qui, si bassement...

LISETTE. Eh bien, eh bien! Tout doucement! tout doucement! Ne commencez pas par les injures. Peste! vous attendiez-vous à mieux? La fortune en soi-même n'est pas précisément ce qu'elle cherche en vous. L'in-

clination de ma maîtresse est égale pour vous et pour M. Léandre, et il suffira d'une légère impulsion pour faire pencher l'un des plateaux de la balance. Oh! nous ne sommes même pas avares. Ne dites pas cela de nous. Ce ne nous serait pourtant pas non plus une honte de l'être. Vous montrez très clairement que, si vous n'avez pas depuis longtemps déclaré votre amour, c'est qu'il vous serait indifférent qu'elle se décidât pour vous ou pour votre ami, et Léandre de même. Quelle résolution sage aurait-elle donc pu prendre?

DAMON. Ah! c'est que mon amitié est aussi consciencieuse que mon amour est ardent!

LISETTE. Vous auriez peut-être préféré que ma maîtresse vous eût fait jouer tous deux aux dés, afin que le point le plus élevé ou le moins élevé la donnât pour femme à l'un de vous? C'est là d'ailleurs un très louable usage chez les soldats, quand de deux d'entre eux il y en a un qui doit être accroché au bras de la potence, et que l'un d'eux l'a tout autant mérité que l'autre. Oui, oui, n'est-ce pas qu'elle aurait pu peut-être aussi, dans ce cas, suivre cet usage?

DAMON. Tes plaisanteries sont très déplacées. Mon cœur est... mais je m'en vais. Lisette, Lisette, dans quel trouble tu m'as jeté! Ciel!

SCENE III

LISETTE

LISETTE. Maintenant il a la puce à l'oreille. Mais qu'y ai-je gagné? Je puis aussi peu compter sur lui, à présent qu'auparavant. Si j'avais au moins pu l'amener à se décider à déclarer son amour; mais il ne m'a pas laissé causer avec lui; il était sur des charbons. Oh! voici Léandre. Voyons ce qu'on peut tirer de celui-ci.

SCÈNE IV

LISETTE, LÉANDRE

LISETTE. Un peu plus tôt, vous l'auriez trouvé.

LÉANDRE. Ah! Damon est-il déjà venu?

LISETTE. Oui, et il va revenir à l'instant. Patientez un tout petit peu. Monsieur Léandre, pourquoi avez-vous donc aujourd'hui l'air de si fâcheuse humeur? Ah! votre physionomie ne va guère à un amoureux! Fi! un peu de gaîté! Vite!

LÉANDRE. Quand on a autant de causes de chagrin que moi...

LISETTE. Ah! ah! parlez donc. Vous devez avoir sur le cœur bien des choses qui vous chagrinent. Je commence à deviner ce que ce peut être : oui, c'est l'amour qui vous tourmente. Vous en avez assez d'être à la remorque de l'amitié. Oh! ce ne serait que juste. Allons, du cœur! Foin d'un ami. Revenez à madame. Je vous donne ma parole qu'elle est à vous. Mais si vous lanternez plus longtemps, je ne vous suis bonne à rien. Madame ne peut se décider à choisir. Si l'un de vous ne se décide pas bientôt à l'emporter, alors elle a résolu de s'en rapporter complétement à l'aveugle hasard. Celui d'entre vous qui aura été le plus heureux dans son affaire aux Indes orientales, elle lui fera don de son cœur et de sa main... Qu'avez-vous?... Qu'avez-vous?...

LÉANDRE. Pardieu, Lisette, au plus heureux? Mon malheur est maintenant à son comble.

LISETTE. A son comble? Qu'est-ce que cela signifie? Expliquez-vous donc.

LÉANDRE. Eh bien, je vais te le confier. Sache donc que, hier soir, j'ai reçu une lettre par laquelle on m'apprenait que mon vaisseau a péri dans une tempête. Ciel impitoyable! Il ne te suffit pas de m'enlever toute ma

fortune, il faut encore que tu m'arraches l'objet de mon tendre amour!

LISETTE. L'injure va droit à ma maîtresse, aussi bien qu'au Ciel, et l'un et l'autre sont innocents. Monsieur Léandre, votre malheur me touche. Je consens à croire avec vous que c'est assez de perdre sa fortune. Je n'ai pas encore pu faire une si triste expérience, car, grâce à Dieu, je n'ai pas de fortune. Mais si la douleur de perdre la richesse est aussi grande que la passion de l'acquérir, elle doit être au dessus de vos forces. Je vous l'accorde... Mais, pour en venir à l'autre point : l'objet de votre tendre amour... vous pensez donc que ma maîtresse... n'est-ce pas? Ecoutez donc... que c'est pour elle que vous êtes mis vous-même dans ce cas. Cependant, si vous voulez suivre mes conseils, monsieur Léandre, quelque perdues que semblent les choses, il y a encore du remède.

LÉANDRE. Oh! je t'en prie, parle librement. Je t'obéirai en tout ce qui pourra m'être utile.

LISETTE. Mais je doute que vous le fassiez.

LÉANDRE. Ne doute pas, je t'en prie.

LISETTE. Je connais trop bien votre opiniâtreté. Vous êtes pris d'une trop sublime idée de l'amitié. Damon, votre plus cher ami sur la terre, le présent le plus précieux du Ciel, sans lequel biens, honneur, joies vous semblent méprisables, misérables, insipides; Damon, cet autre vous-même, dont le bonheur est votre bonheur, dont le malheur est votre malheur; Damon, le noble Damon, le...

LÉANDRE. Oui, tout cela, Lisette. Tu ne saurais assez le louer. C'est lui seul qui pourra m'aider à supporter mon malheur. J'ai toujours eu en lui la foi la plus inaltérable, pour lui les sentiments les plus tendres. Je ne doute pas qu'il ne me montre, en cette circonstance, combien il est digne de mon amitié. Pour lui, je refuserais la main de la personne la plus digne d'amour. Damon, oui, Damon... Oh! je lui donnerais mon cœur... Mais, mais je sais qu'il n'a jamais voulu comprendre la vraie tendresse en amitié...

LISETTE. Monsieur Léandre, voulez-vous être heureux, détournez quelque temps vos yeux de dessus ce Damon. Ne vous effrayez pas de ma proposition.

LÉANDRE. Qu'entends-tu dire là ?

LISETTE. Allons, je vois bien que c'est avec une physionomie passablement effrayée que vous attendez mon explication. Ne craignez rien, je ne vous conseille aucune trahison envers votre ami. Il n'aura rien à vous reprocher en cette circonstance, pas plus que vous à vous-même. Bref, allez trouver madame. Faites-lui une sincère déclaration de votre amour. Assurez-la que Damon ne l'aime plus. Si c'est nécessaire, employez encore une paire d'officieux mensonges, pour le lui rendre plus odieux. Vous verrez que tout ira bien.

LÉANDRE. Mais si elle est résolue à attendre tout d'abord quel sera le plus heureux dans l'affaire en questien, tout cela ne me servira de rien.

LISETTE. Oh ! voilà la constance de l'amitié ? L'amitié se laisse-t-elle donc si facilement persuader ? — Monsieur Léandre, elle aura de la peine à persister dans ses résolutions. Mais, en supposant que cela ne vous servît à rien, savez-vous quelque chose ? Vous et monsieur Damon, vous avez eu quelquefois envie de faire échange de vos capitaux. Ils sont d'importance égale. Vous pourriez encore une fois essayer d'amener Damon à cet échange. Il ignore encore que votre vaisseau ait péri ?

LÉANDRE. Oui.

LISETTE. Eh bien, cela réussira. Essayez d'avoir son capital, et transportez-lui le vôtre avec tous les profits. Cela vous est facile ; et vous trouverez facilement aussi une cause plausible pour le faire. Par exemple, vous lui diriez : mon très cher Damon, l'amitié nous lie assez étroitement, mais, afin de nous lier plus étroitement encore l'un à l'autre, mêlons ensemble nos fortunes. Faisons un échange des fonds en question, que nous avons confiés au commerce des Indes orientales. Si les vôtres rapportent plus que les miens, je vous devrai ainsi une partie de ma fortune ; si ce sont les miens qui

produisent davantage, alors j'aurai le plaisir de voir entre vos mains ce qui aurait fait mon propre bonheur. Ainsi nous ne serons plus obligés de rivaliser, à l'occasion, l'un contre l'autre, pour la fortune.

LÉANDRE. Ton conseil est bon. Et l'entrée en matière aussi me paraît suffisamment spécieuse. Mais je crains que mon ami puisse me soupçonner. Aussi aimerais-je mieux ne pas lui faire moi-même cette proposition. Ne pourrais-tu pas peut-être amener ta maîtresse à la faire? Si elle la faisait, comme étant à son gré... alors...

LISETTE. Je vous comprends. Je vous comprends. Reposez-vous-en sur moi et faites en sorte seulement de venir bientôt près de ma maîtresse.

LÉANDRE. Aussitôt que j'aurai causé avec mon ami. Dieu m'est témoin que j'ai en tout cela les vues les plus loyales. Je suis sûr que, si je perdais ma fortune, mon ami ne pourrait pas être assez magnanime pour exécuter les obligations que lui pourrait imposer notre engagement. Je me dispenserai à demi de l'affront certain d'être nommé par la postérité infidèle ami. Mais de mon côté, je lui montrerai que mes actes sont complétement d'accord avec mes paroles. Il aura la moitié de ma fortune.

LISETTE. En considération de ce que de droit elle lui appartiendrait tout entière? — Voilà un ami sincère!

LÉANDRE. Je mettrai tout en œuvre pour le soulager. Peut-être une autre fois sera-t-il heureux. Peut-être...

LISETTE. Silence, silence, je crois que voici monsieur Damon de retour. Je m'en vais. Il pourrait se demander pourquoi nous avions à nous entretenir ensemble. Je vais auprès de madame. Suivez-moi de près. — (*A part.*) Eh bien, m'étais-je trompée?

SCÈNE V

LÉANDRE, DAMON

LÉANDRE. (*A part.*) Je ne dois donc rien lui dire de mon malheur, à l'occasion duquel je l'avais mandé. — De quoi causerai-je avec lui ?... Bah ! cela se trouvera.

DAMON. O mon très cher Léandre, pardonnez-moi de vous avoir fait attendre.

LÉANDRE. Moi, vous pardonner ? En quoi m'avez-vous offensé ? Mettez donc de côté, une fois pour toutes, très cher ami, cette idée que vous soyez jamais dans le cas de m'offenser. Un ami ne peut offenser son ami. La foule, à laquelle la douce union des âmes est inconnue et demeurera, pour son irréparable dommage, à toujours inconnue ; la foule, à la honte de la famille humaine, peut s'entre-quereller. L'amitié arme une âme noble d'une douceur invincible. Ce que fait votre ami, ce qui vous vient de votre ami, est pour vous juste et agréable. Les intentions de celui qui injurie, ou la susceptibilité de celui qui est injurié, voilà ce qui fait que les injures en sont de réelles. Là donc où il n'y a pas de mauvaises intentions, là où il n'y a pas de susceptibilité, là aussi n'y a-t-il aucune injure. Un ami pourrait-il bien nourrir contre son ami de mauvais desseins ? Ou bien un ami pourrait-il bien être susceptible à l'endroit de son ami ? Non. C'est pourquoi très cher Damon, quand même il me viendrait de vous la plus grave injure ; quand même de vous me viendraient outrage à l'honneur et à la considération, perte de bonheur et d'argent, maladie, perclusion, cécité et surdité, perte de la vie, croyez-vous, cher Damon, que vous m'auriez ainsi outragé ? Non. Autant vous auriez tort en réalité, autant, auprès de moi, vous auriez raison. Le monde entier vous maudirait, que je vous excuserais, que je vous absoudrais.

DAMON. Je souhaiterais, Léandre, de vous répondre avec la même chaleur. Mais je m'efforcerai de ne jamais mettre votre amitié à si rude épreuve.

LÉANDRE. Eh! très cher ami, pourquoi tant d'indifférence? Doutez-vous de la loyauté de mes paroles? Doutez-vous que je vous donnasse une telle preuve de mon amitié? Plût à Dieu, que vous me fissiez même une injure qui, pour un autre fût impardonnable! Avec quel plaisir, avec quel charme, je pratiquerais la douce vengeance d'un généreux pardon!

DAMON. Et moi, je souhaite de n'avoir jamais besoin de ce généreux pardon.

LÉANDRE. Oui, Damon, et, en semblable occasion, j'en attendrais autant de vous. Oh! je vous connais : votre âme est noble et généreuse, elle ne me laisse pas là-dessus le moindre doute.

DAMON. Vous avez trop de confiance en moi, mon très cher Léandre, je rougis beaucoup devant vous de ne pas en être digne. Vos idées me paraissent nobles et vraies. Mais leur accomplissement est impossible. Je tremble déjà d'avance, rien qu'à la pensée que mon amitié pût être mise à si rude épreuve. Votre vertu cependant me rassure. Un ami est-il bien d'ailleurs obligé à une si douce magnanimité? Je sais que c'est le devoir d'un ami de pardonner à son ami. Mais du moins est-ce le devoir de celui-ci d'en donner, aussi peu que possible, l'occasion à son ami.

LÉANDRE. Ami, pour le pardon nous devons ressembler au Ciel. Nos trahisons, si grandes et si éclatantes qu'elles soient, ne lassent pas dans cette circonstance celui qui est digne de nous. Quand on s'est choisi un ami, il faut le conserver. Ni ses fautes, ni ses injures, ne doivent pouvoir lui ôter notre affection. On s'outrage soi-même, quand on en vient là. Ou c'est que peut-être il n'y aurait pas d'affront à rougir de s'être grossièrement trompé dans son choix.

DAMON. Mais, très cher Léandre, dites-moi donc de quoi vous désiriez me parler? Quelle est la chose importante que vous avez à me révéler?

LÉANDRE. Ma conversation vous importunerait-elle? Je ne puis le croire. Vous savez combien on aime à parler de ce qui nous est agréable. Et je sais qu'on l'écoute avec autant de plaisir. Mais vous me paraissez aujourd'hui pour l'une ou l'autre de ces choses de trop fâcheuse humeur. Qu'est-ce qui vous trouble? Vous est-il arrivé quelque malheur? Confiez-le moi. Donnez-moi le plaisir de partager avec vous votre douleur. Je vous apprendrai ensuite ce que j'ai à vous dire.

DAMON. Vous ne vous trompez pas : je suis triste et affligé.

LÉANDRE. Et pourquoi? Qu'est-ce qui vous fait hésiter à me confier vos secrets? Suspecteriez-vous ma discrétion? Doutez-vous que je vous vienne en aide, si c'est en mon pouvoir? Doutez-vous de ma compassion? Quand je puis vous ouvrir mon cœur, cela m'enlève la moitié de ma peine. Et vous n'avez qu'à essayer la même chose. Peut-être serai-je assez heureux pour que vous trouviez aussi dans votre confiance en moi quelque soulagement.

DAMON. Cela nous regarde, vous et moi.

LÉANDRE. Raison de plus : parlez donc. Vous devez peut-être le taire? Oh! ce qu'on dit à son ami, on ne l'a dit à personne. Mon ami et moi, ne faisons qu'un. Et quand j'aurais fait le plus grand serment de ne jamais communiquer à personne un mot de ceci ou de cela, je pourrais pourtant le dire à mon ami, sans fausser mon serment. Ce que je lui confie, c'est à moi-même que je le confie; et je ne fais rien de plus que si je le répétais dans ma pensée.

DAMON. Non, non. Il ne faut pas que cela vous reste caché. Pourriez-vous vous imaginer quelle résolution madame a prise?

LÉANDRE. En quoi?

DAMON. Maintenant, devinez à quoi elle a l'intention de s'en rapporter, pour savoir auquel de nous deux elle donnera la main.

LÉANDRE. C'est cela même, mon Damon, cela même que j'avais aussi à vous dire.

DAMON. A parler sincèrement, je suis atterré de cette indigne résolution. Non, Léandre, plutôt que de consentir à être redevable de sa main à une cause aussi honteuse, toute ma vie je la refuserais.

LÉANDRE. Et croyez-vous donc que, moi, je l'acceptasse? Nous avons sur elle les vues les plus désintéressées. Nous l'aimerions, quand même elle ne posséderait rien. Et vis-à-vis de nous, elle est si intéressée! Une méprisable richesse est-elle la seule chose qui lui plaise en nous?

DAMON. Comment, ne pourrions-nous pas, par tous les moyens possibles, en arriver à déjouer cette résolution? Oserais-je vous proposer quelque chose? Si nous partagions pertes et gains dans notre entreprise commerciale, qu'en pensez-vous?

LÉANDRE. Chut! l'eau vient à mon moulin; et la tromperie pourrait réussir. — Oui, vous avez raison. Rien ne serait plus propre à la remettre dans le bon chemin, et à lui faire choisir l'un de nous, d'après inclination et mérite. Bien. J'y consens.

DAMON. Oh! quelle joie vous me redonnez par votre approbation! Je craignais toujours, je craignais que vous ne me refusiez. Et en cela, vous auriez eu raison.

LÉANDRE. Quel peu de confiance avez-vous donc en moi! En vérité? En quoi pourrais-je avoir raison de ne pas être d'accord avec vous sur ce point? Entre amis, tous les biens sont communs : ce que je possède, vous le possédez. Et ce que vous possédez, je crois aussi avoir dessus un peu de droit. Maudit soit l'intérêt! Quand la fortune pourrait vous être assez contraire, pour vous faire ainsi perdre tout à la fois; ce n'est pas la moitié de ma fortune, mais toute ma fortune qui, en tout temps, serait à vous.

DAMON. Ami, vous me faites rougir de confusion.

LÉANDRE. Ce que je dis je le ferai. Et quand je l'aurais fait, je n'aurais certes pas plus fait que ne l'exige le devoir de l'amitié.

DAMON. Mais je ne sais quelle cause intime je trouve

en moi de douter de la vérité de cette résolution. Lisette ne pourrait-elle pas...

LÉANDRE. C'est d'elle que je le tiens aussi. Mais nous découvrirons la chose. Cela ne nous importe pas peu à tous deux. Permettez-moi de vous quitter. Je vais aller auprès de notre aimée, et m'informer auprès d'elle-même.

DAMON. Mais, Léandre, comment le prendra-t-elle? Ne se blessera-t-elle pas de cette curiosité?

LÉANDRE. Soyez sans inquiétude : je saurai expliquer la chose de manière...

DAMON. Je m'en rapporte à votre habileté. Revenez bientôt me donner des nouvelles...

LÉANDRE. (*A part.*) Le prétexte est bon pour m'échapper.

SCÈNE VI

DAMON

DAMON. Ou je suis tout à fait maladroit en amitié, ou Léandre a sur l'amitié des idées bien extravagantes... Je suis à plaindre, si le premier est vrai... Oui... l'amitié... elle est la chose qui doit absolument et avant tout, faire le charme de la vie... Je sens si bien... Mais cependant, je ne sens pas autant que mon ami dit sentir. Supposé que je fusse injurié par lui... que je fusse outragé par lui... comme il désirait l'être par moi... je... non, je ne veux pas me flatter — je... je serais beaucoup trop lâche pour ne pas le lui pardonner... Oui, je lui en voudrais, s'il voulait me pardonner dans une telle circonstance... je l'en blâmerais même... Cependant... je ne l'en crois pas capable... il peut être ce qu'il voudra... mais... je me trompe aussi... je le juge d'après moi... Parce que je suis si lâche, s'ensuit-il qu'un autre?... Cependant une si parfaite amitié n'est nullement de ce monde... Est-ce que même Léandre pense comme il parle?... Holà!... Je vais... oui, en lui racontant que

j'ai reçu la nouvelle que mon vaisseau est englouti... Alors je verrai si sa grandeur d'âme... Cela me taquinera un peu, si je le consterne... Cependant, non... c'est une honteuse invention... Mettre son ami à l'épreuve, c'est désirer perdre son ami... Non... Mais, si la veuve demeure dans sa folle résolution... Supposé que Léandre devînt heureux par elle... pourrais-je rester son ami?... Je tremble... oui... je sens ma faiblesse... je m'irriterais contre lui... je le jalouserais... Ah! il y a de quoi rougir de moi-même...

SCÈNE VII

ORONTE, DAMON

ORONTE. Eh bien, te voilà. Comprends-moi! Cousin, je t'ai cherché dans dix maisons. Comprends-moi! Et j'aurais pensé plutôt te trouver partout ailleurs que chez la jeune veuve. Comprends-moi.

DAMON. Qu'est-ce qui vous amène ici, monsieur mon cousin?

ORONTE. En vérité? Ne vois-tu pas sur ma figure, comprends-moi, ce que je veux? Prépare-toi seulement à apprendre une nouvelle, comprends-moi, qui te tuera à demi, comprends-moi, ou qui, s'il te reste un peu de bon sens, comprends-moi, te rendra furieux.

DAMON. Vous m'effrayez. Qu'est-ce donc?

ORONTE. Ne t'ai-je pas dit, comprends-moi, que cela irait mal avec tes capitaux? Comprends-moi. Tiens, lis... Ton vaisseau est englouti. Là, lis... comprends-moi... Tu y trouveras tous les détails, comprends-moi.

DAMON. Ah!

ORONTE. Eh bien, je te l'avais dit d'avance, comprends-moi. Mais, vous autres jeunes gens, vous n'acceptez jamais des conseils, comprends-moi. Vous voulez, tout, tout mieux prévoir, comprends-moi. C'est juste! comprends-moi, c'est juste!

DAMON. Je ne m'attendais pas à ce malheur...

ORONTE. Est-ce là tout ce qu'on peut dire, comprends-moi, quand on perd sa fortune? O légèreté! O cruelle légèreté! comprends-moi... Douze mille rixdalers, comprends-moi. Douze mille! Eh bien, cousin, dis, que vas-tu faire? Comprends-moi. Te voilà abandonné, abandonné du monde entier, et à bon droit. Comprends-moi. Peux-tu nier que je te l'eusse prédit? Peux-tu le nier? Comprends-moi. Combien de fois t'ai-je répété cet adage précieux : ce qui va sur l'eau, comprends-moi, est comme à demi perdu.

DAMON. Ah! L'argent pourrait être à tous les diables... si...

ORONTE. Ah! Foin de l'argent! Ce sont là de jolies paroles! Comprends-moi. Damon, Damon, un homme qui peut penser de la sorte n'est pas digne d'être mon cousin. Comprends-moi. Ah! Foin de l'argent! Non, grâce à Dieu, comprends-moi, je n'étais dans ma jeunesse, ni si niais, ni si abandonné de Dieu. Songes-tu, comprends-moi, que maintenant la jeune veuve veuille t'épouser? Comprends-moi. Il faudrait qu'elle fût folle. Comprends-moi.

DAMON. Oui, voilà, monsieur mon cousin, ce qui m'inquiète. Et c'est même la seule chose qui me rende sensible à mon malheur.

ORONTE. Fou, comprends-moi. Comme si ton malheur n'était pas assez sensible déjà. Comprends-moi. Cependant, cousin, considère, comprends-moi, comme je pense sagement pour toi, quand je te vais, comprends-moi, conseiller, dans ces circonstances, de faire faillite.

DAMON. Quoi, une chose si honteuse...

ORONTE. Comment? comment? honteuse? Comprends-moi. Appelles-tu cela honteux, comprends-moi, cousin, de faire faillite? Par le diable! Comprends-moi, n'ai-je pas fait faillite cinq fois? Et ai-je été honteux? Comprends-moi. Ne dois-je pas toute ma fortune à la faillite? Comprends-moi. La première fois, ce fut ma femme qui m'y poussa. Comprends-moi. C'était une coquine fièrement prodigue. Dieu lui fasse paix, com-

prends-moi! Mais Dieu l'en récompense au ciel, où elle est sans doute, comprends-moi! Car elle aima en tout temps grande joie et grande magnificence, comprends-moi : Dieu, dis-je, la récompense de m'avoir aidé à arriver, par un si court chemin, à la richesse! Comprends-moi. Penses-tu, cousin, que moi, avec mes cinq banqueroutes, comprends-moi, j'aurais cessé, si cela ne m'avait pas été formellement interdit de recommencer de nouveau le commerce?

DAMON. Non, monsieur mon cousin, en cela je ne puis vous flatter. Une richesse si mal acquise vous fait peu d'honneur.

ORONTE. Ah! ah! de l'honneur! Comprends-moi. L'honneur, c'est quelque chose aussi. Beaucoup, comprends-moi, avec tout l'honneur qu'ils ont, meurent de faim. Ah! l'honneur, songe-creux, comprends-moi. N'est-ce pas, comprends-moi, qu'il sera égal pour mon héritage, que je l'aie acquis avec ou sans honneur? Comprends-moi. On m'en aurait de la reconnaissance, quand même je l'aurais volé. Comprends-moi.

DAMON. Non, monsieur mon cousin, si vos héritiers sont sages, ils emploieront, après votre mort, votre succession à relever les gens que vos banqueroutes ont ruinés.

ORONTE. Quoi? Quoi? Comprends-moi. Est-ce là ce que mes héritiers doivent faire? Certes, si je pouvais prévoir une telle chose, à coup sûr, comprends-moi, à coup sûr, je ferais placer dans ma fosse tout mon bien et toute ma richesse. Serait-ce pour cela que j'aurais eu tant de mal? Comprends-moi. Il m'a fallu jurer cinq fois. Cinq fois j'aurais donc juré en pure perte? Comprends-moi. Écoute, cousin, puisque je vois que c'est ainsi, à tort et à travers, que tu agis, comprends-moi, je vais joliment te laisser en dehors de mon testament. Comprends-moi. Tu pourras voir ensuite à quoi l'on est bon, comprends-moi, quand on n'a rien.

DAMON. Alors, le Ciel y pourvoira.

ORONTE. Qui cela? Qui cela? Comprends-moi. Qui est-ce qui y pourvoira? Le Ciel? Oui, attends-y toi. Oui,

il prendra soin de toi, comprends-moi, comme des pierrots en hiver. Le Ciel demande, comprends-moi, que nous prenions habilement soin de nous-mêmes. C'est pour cela qu'il nous a donné esprit et intelligence ; comprends-moi.

DAMON. Oui, et à beaucoup, par dessus encore, méchanceté et cupidité, pour le cas où esprit et intelligence ne leur suffiraient pas.

ORONTE. Cousin, ceci est pour moi ? Comprends-moi ! Ne sois pas si impertinent à mon égard. Je sais ce qui te rend hautain. Comprends-moi. Tu penses maintenant faire un bon mariage. Mais, comme tu me vois, j'arracherai à temps l'agneau au loup, comprends-moi. Léandre y a droit à présent. Son vaisseau est arrivé en bon port, et on lui avait d'abord écrit, comprends-moi, qu'il était perdu. Ce n'était qu'une erreur, comprends-moi. Son vaisseau est arrivé, le sien, comprends-moi.

DAMON. Comment ? Avait-on écrit cela à Léandre ? Et il ne m'en a rien dit ?

ORONTE. Faut-il donc tout lui jeter au nez ? Comprends-moi. Bien, bien. Tu verras si, en dépit de ton honneur et en dépit du Ciel, tu dois faire fi de ton malheur. Je vais à l'instant même, auprès de la veuve. Elle apprendra tout. Comprends-moi. Porte-toi bien, comprends-moi.

SCÈNE VIII

DAMON

DAMON. Fâcheuse nouvelle !... Je perds ma fortune... soit ? Qui sait ? si Léandre avait eu ce malheur je n'aurais peut-être pas été assez généreux, pour lui venir en aide... Quel déshonneur pour moi, si j'avais été sans foi à son égard !... Le Ciel a voulu m'en préserver... Avec tout mon malheur, je suis heureux... Mais, je perds en même temps l'aimable veuve... elle va sans difficulté se donner à Léandre... à Léandre... cependant

Léandre est mon ami... Amour... maudit amour ! Mon ami ne la mérite-t-il pas autant que moi ?... Que puis-je réclamer d'une femme dont le cœur, si je l'avais reçu, ne me serait venu que pour mon argent ?... Mais cependant... elle est digne d'amour... Comme il me faut lutter avec moi-même !... Mais Léandre... serait-il vrai qu'il eût reçu cette fausse nouvelle ?... et qu'il me l'eût cachée ?... Comment aurait-il pu accepter la proposition que je lui faisais ?... il me vient d'étranges idées... chassons-les... elles outragent mon ami...

SCÈNE IX

LISETTE, DAMON

LISETTE. Tout seul ? Dans ce trouble ?

DAMON. Ah ! Lisette, — pour alléger mon chagrin, le mieux est de le raconter au premier venu. — J'ai eu du malheur... Mon vaisseau a été englouti dans une tempête. J'en ai la nouvelle la plus positive. Ciel ! et je perds en même temps toute espérance sur ta maîtresse.

LISETTE. Quoi ? n'est-ce pas assez du malheur de Léandre ?

DAMON. Comment donc, de Léandre ? Son vaisseau est certainement arrivé en bon port. Quel malheur lui est-il donc survenu ?

LISETTE. Certainement ; son vaisseau est aussi joliment arrivé en bon port que le vôtre. Il me l'a dit lui-même.

DAMON. Il te l'a dit lui-même ? Mes soupçons sont donc fondés... Lisette, en tout cas, tu peux m'en croire : ce n'était qu'une erreur sans conséquence, sur le sort de son vaisseau... Mais faut-il que mon ami ait commis à mon égard une petite déloyauté ?

LISETTE. Une déloyauté ? Quelle déloyauté ? Dieu nous garde ! Léandre est l'ami le plus fidèle de la terre. Ha ! ha ! ha !

DAMON. Pourquoi ris-tu ?

LISETTE. Oui, c'est certain. Fiez-vous maintenant à sa loyauté. Ha! ha! ha! Il vous aidera loyalement dans votre embarras. Ha! ha! ha!

DAMON. Pour cela, je l'espère bien aussi.

LISETTE. Et moi aussi. Ha! ha! ha! Je connais ses bonnes intentions. Ha! ha! ha!

SCÈNE DERNIÈRE

ORONTE, LA VEUVE, LÉANDRE, DAMON, LISETTE

LA VEUVE. Très cher Damon, j'ai appris par M. votre cousin, l'affligeante nouvelle. Je vous assure que votre malheur me touche d'aussi près que s'il m'était arrivé à moi-même.

LÉANDRE. Mon très cher ami, la chance vous a tourné. Je sais que votre âme est beaucoup trop ferme pour que cette misérable perte doive beaucoup vous émouvoir. J'espère du reste que la fortune vous sourira de nouveau. Et, ce qu'elle vous enlève ajourd'hui, peut-être ne vous le rendra-t-elle que plus largement une autre fois.

ORONTE. Oui, cousin, oui, comprends-moi. Une autre fois, une autre fois! Ha! ha! ha!

LÉANDRE. Vous, madame, vous avez eu la bonté de vous décider pour le plus heureux d'entre nous. Le Ciel a voulu que ce fût moi. Certes, je me tiendrai véritablement pour le plus heureux, si le don précieux de votre cœur me...

LA VEUVE. Et cette proposition, Léandre, vous pouvez la répéter en présence de votre ami?

DAMON. Juste Ciel! qu'est-ce que j'entends?

LÉANDRE. Oh! madame, je connais trop bien mon ami. Il n'oserait pas être pour vous un empêchement à votre bonheur. Il ne pourrait vous offrir que son cœur. Et moi, je puis accompagner le mien d'une tonne d'or.

DAMON. Léandre, vous voulez?... Le chagrin et la consternation m'ôtent la parole.

ORONTE. Ecoute, monsieur mon cousin, ce que je vais te dire, comprends-moi. Tu ne peux plus à présent épouser la jolie veuve. Cela est certain, comprends-moi. Elle ne sera pas bien utile non plus à Léandre. Comprends-moi. Elle me plaît beaucoup. Comprends-moi. Je la voudrais pour moi. Je pense que tu pourrais me proposer. Je suis timide, comprends-moi. Agis, fais-y ton possible, je ne t'oublierai pas dans mon testament. Comprends-moi. J'apporterai deux tonnes d'or, comprends-moi.

LÉANDRE. Je vous en prie instamment, madame, déclarez-vous : afin que mon ami lui-même sache à quoi s'en tenir.

ORONTE. Madame, ne vous déclarez pas si vite, comprenez-moi. Mon cousin sait pour vous un joli fiancé, comprenez-moi, qui pourrait bien vous convenir. Avec lui, vous pouvez recevoir deux..., deux tonnes d'or. comprenez-moi. — Cousin, cousin, dis-lui donc qui! Comprends-moi.

LA VEUVE. Ce serait inutile. Mon parti est fermement pris. C'est vrai, Léandre, que je me suis donné ma parole de choisir le plus heureux d'entre vous. Je la tiendrai. Le plus heureux, très cher Damon, c'est vous.

DAMON. Moi?

LÉANDRE. Damon?

ORONTE. Quoi? Qu'est-ce? Mon cousin? Mais son vaisseau a péri, madame. Comprenez-moi. Léandre a une tonne d'or. Et moi, j'en ai deux, comprenez-moi. Vous êtes obligée, obligée de vous arrêter à moi.

LA VEUVE. Oui, oui, Damon, dans cette entreprise, vous avez été le plus heureux. Vous avez été heureux, en trouvant l'occasion de montrer d'une manière extraordinaire votre grandeur d'âme. Votre plus grand bonheur, c'est d'avoir vu clairement maintenant la fausseté de votre ami, dont le sublime pathos vous avait jusqu'alors ébloui. Léandre, jugez vous-même votre conduite. Vous aviez reçu la nouvelle que votre vaisseau a péri. Dans cet émoi, vous vouliez trouver en moi une compensation. Vous fermiez les yeux d'une manière hon-

teuse à votre ami. Ma résolution de me déclarer pour le plus heureux, vous était si profondément odieuse que vous preniez soin de la rendre vaine. Vous cherchiez à me persuader que Damon ne m'aimait plus. Vous pensiez enfin au partage auquel je devais engager Damon, dans un temps où vous croyiez que ses affaires avaient mieux réussi que les vôtres. Réfléchissez à tout cela, et rougissez d'avoir trompé un ami qui vous estimait au dessus de tout. Allez recevoir votre richesse, qui ne pourrait tomber à un homme qui en fût moins digne.

DAMON. Léandre, le croirai-je? Vous avez voulu me tromper?

LÉANDRE. Damon, je vous ai outragé. Adieu!

DAMON. Léandre, très cher Léandre! Où allez-vous? Restez.

LÉANDRE. Laissez-moi, je vous en prie. Je vais fuir votre vue, je meurs de honte. C'est impossible : vous ne pouvez pas me pardonner.

DAMON. Moi, ne pas vous pardonner? Oh! Léandre, avez-vous donc en rien mérité mon pardon! Oui, oui. Tout vous est déjà pardonné. Demeurez, mon ami. Vous avez agi avec précipitation. Et, cette précipitation, c'est l'homme et non l'ami, qui en est coupable. Madame, vous êtes irritée contre Léandre? Je renonce à tout, si, comme moi, vous ne lui pardonnez pas tout. Séparez-nous, et je serai nécessairement le plus malheureux. Je sais combien il est difficile de trouver un ami. Et, si l'on voulait abandonner le sien à sa première faute, on serait réduit à en chercher toute sa vie un autre, sans le trouver.

LÉANDRE. Damon... Jugez, par ces larmes, de mon émotion.

LA VEUVE. Bien, Léandre, Damon vous pardonne. Et je ne sais pas moi-même qu'est-ce qui m'émeut le plus, de sa grandeur d'âme, ou de votre repentir. Recommençons une nouvelle amitié. Oh! Damon, quelle sera la tendresse de votre amour, quand si tendre déjà est votre amitié!

ORONTE. Voilà donc ma demande à vau-l'eau.

DAMON. Eh bien, accordez-moi au moins, cher Léandre, que c'est quelque chose de plus difficile, de remplir les devoirs de l'amitié que d'en vanter le charme.

LÉANDRE. Oui, Damon, j'ai souvent prononcé le nom de l'amitié, mais c'est vous aujourd'hui qui m'apprenez à connaître l'amitié.

LA VEUVE. Damon, Damon, je crains, je crains de devenir jalouse. De vrai, ce ne sera d'aucune femme, mais, ce sera de Léandre.

FIN DE DAMON

TABLE DES MATIÈRES

THÉATRE COMPLET

DE

G. E. LESSING

Bruxelles.—Typ. de A. Lacroix, Verboeckhoven et C[ie], Boulev. de Waterloo, 42

THÉATRE COMPLET

DE

G. E. LESSING

TRADUIT PAR

FÉLIX SALLES

AVEC

UNE ÉTUDE CRITIQUE

TOME TROISIÈME

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1870

LA VIEILLE FILLE

PERSONNAGES

Mademoiselle OHLDINN.
LÉLIO.
LISETTE.
ORONTE.
Femme ORONTE.
De SCHLAG, capitaine.
PÉTER.
CLITANDRE, ami de Lélio.
CREUSEL, peintre.
REHFOUSS.

Un salon.

LA VIEILLE FILLE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

1748

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

MADEMOISELLE OHLDINN, ORONTE, FEMME ORONTE

ORONTE. Ah! caprices, vous n'avez pas d'âge! Et quel âge avez-vous donc? Combien y a-t-il de temps que je vous voyais encore porter sur le bras? Cinquante, une, deux... enfin... quelque cinquante années bien sonnées.

OHLDINN. Pourquoi pas tout de suite quatre-vingts? Si vous me croyez si vieille, que me parlez-vous donc tant de mariage?

ORONTE. Que non pas! vous n'êtes pas trop vieille, pas trop vieille du tout; cinquante-quatre ans, c'est juste l'âge nubile d'une femme. Quand les fillettes se marient trop jeunes, il arrive des enfants trop malingres.

OHLDINN. Vous tenez aux cinquante-quatre ans.

FEMME ORONTE. De vrai, tu te trompes, mon enfant. Tu ne peux pas encore être aussi âgé.

ORONTE. Cela s'approche. Le siècle et moi, nous allons de pair. Oserais-tu par hasard te plaindre de mon âge? Ne suis-je pas encore...

FEMME ORONTE. Bon, bon! Donc, tu ne peux pas l'avoir vue enfant.

ORONTE. Ah!... qu'est-ce, enfant?...

OHLDINN. Si vous ne voulez pas me croire, mon extrait de baptême peut établir que j'aurai cinquante ans à Pâques.

ORONTE. Quoi? Cinquante ans à Pâques? Je pense savoir votre âge. Oh! votre temps n'est pas encore passé. Sara avait quatre-vingt-dix ans. Et d'après votre visage, je ne vous aurais certainement pas cru plus jeune.

OHLDINN. Eh! mon visage... mon visage... celui à qui il déplaît...

ORONTE. Qui dit cela? Votre visage a encore des amateurs. Autrement, M. le capitaine de Schlag serait-il?...

OHLDINN. Qui cela? De?... C'est donc un noble?

ORONTE. Oui, certainement, et en vérité d'une des plus vieilles familles. Il est très bien noté auprès du roi qui lui a même, par faveur, accordé son congé, parce qu'il a eu le malheur, dans la dernière campagne, d'être rendu incapable de services ultérieurs.

OHLDINN. Incapable? Non, je réfléchis. Je ne veux pas de lui. Adressez-vous à une autre. Je ne puis que le plaindre.

ORONTE. Mais il n'en veut pas d'autre que vous. Avez-vous donc envie d'un homme qui serait toujours en campagne, et qui pourrait à peine être auprès de vous, deux nuits de l'année? Les officiers congédiés font les meilleurs maris, parce que ne pouvant plus prouver leur valeur contre l'ennemi, ils n'en sont que plus valeureux avec leurs... Mais je vais trop loin... Vous ne me comprenez certes pas...

OHLDINN. Ah! pourtant.

ORONTE. Alors, vous m'avez compris déjà? Je pense...

OHLDINN. Je pense que vous voulez vous moquer de moi.

ORONTE. Ou, vous, de moi. Quand je dis que vous comprenez, j'ai tort. Quand je dis que vous ne comprenez pas, j'ai encore tort. Je vois bien que votre pe-

tite tête est aussi capricieuse que vieille. Voulez-vous, ou ne voulez-vous pas?

OHLDINN. Par le ciel! Faut-il donc s'irriter si vite? Exhortez-le, madame Oronte.

FEMME ORONTE. Mon cher mari, vas-y donc un peu plus doucement avec elle. Tu dois encore bien savoir, par mon exemple, l'effet que cela produit sur une femme, quand on lui propose pour la première fois de telles choses.

OHLDINN. Ah! pour la première fois... pour la première fois... si j'avais voulu me marier...

ORONTE. Vous ne voulez donc pas?

OHLDINN. Dieu! vous êtes aussi par trop volcan... Peut-on, dans une affaire de cette importance, prendre à la minute une résolution?

ORONTE. Que oui, que oui. On le peut et on le doit. Tout de suite, dans le premier feu. Quand vient par là-dessus la maudite réflexion, tout s'envole. Grâce à Dieu! ce ne sera pas ma faute, si vous réfléchissez. Votre belle fortune ira donc à vos joyeux héritiers? Elle ne durera pas longtemps, entre les mains de votre dissipateur de neveu. Il faut faire soi-même des enfants, pour savoir à qui on laisse ses écus. Votre mariage vous fait entrer dans une famille de la vieille noblesse, sans que vous vous en aperceviez. Et voulez-vous donc dégringoler dans la tombe, sans avoir goûté les divines joies du mariage?

OHLDINN. Eh bien, ce sera aussi ma consolation de n'avoir pas eu à en supporter les fatigues.

FEMME ORONTE. Oh! le plaisir qu'on y trouve nous les fait supporter. Et quand on forme un couple, comme mon cher mari et moi, on a peu à en parler. N'est-ce pas vrai, mon très cher enfant? Nous...

ORONTE. Oui. C'est vrai, mon petit trésor, nous avons ensemble passé la vie si doucement, si agréablement... Aussi sommes-nous dans notre voisinage un exemple de mariage heureux.

FEMME ORONTE. Nous n'avons jamais formé qu'un corps et qu'une âme.

ORONTE. Nous ne savons pas ce que c'est que de nous disputer ou de nous quereller. La volonté de l'un a toujours été la volonté de l'autre. Oui, ma petite femme angélique.

FEMME ORONTE. C'est vrai, mon petit mari d'or.

OHLDINN. Vraiment, un tel couple fait venir l'eau à la bouche.

ORONTE. Et cela déjà depuis vingt-six ans.

FEMME ORONTE. Nous sommes unis et intimes, comme des tourtereaux...

ORONTE. Depuis vingt-six ans.

FEMME ORONTE. Tu te trompes, mon enfant : depuis vingt-quatre ans seulement.

ORONTE. Eh! Comment? Recompte donc.

FEMME ORONTE. Certes, oui : vingt-quatre ans et pas davantage.

ORONTE. Comment, pas davantage? Depuis l'an du Christ 1724. Je le sais d'une manière précise, je l'ai écrit sur la porte de mon cabinet.

FEMME ORONTE. De ton cabinet... de ton cabinet?... Fameuse plaisanterie de cabinet! Je vois bien que c'est ton unique plaisir de me contredire.

ORONTE. Doucement! Tu jettes ton sot caractère au travers de mon compte. La contradiction vient de toi précisément, et, pour mon malheur, ce n'est pas la première fois.

FEMME ORONTE. De moi? Oh! l'homme sans cervelle!

ORONTE. Sans cervelle? Sans cervelle, moi? Qu'est-ce qui me retient?

FEMME ORONTE. Ne vous mariez certes pas, chère mademoiselle. C'est ainsi que sont tous les hommes, et le meilleur ne vaut pas le diable.

ORONTE. Quoi? ne vaut pas le diable? Femme, je te vais... Ne vaut pas le diable?

FEMME ORONTE. Si, si; il vaut le diable.

ORONTE. Tu as de la chance de t'être reprise. De 1724 à 1748, il n'y aurait pas plus de vingt-quatre ans, es-tu folle?

FEMME ORONTE. Ou est-ce toi? Compte donc! De 24 à 34, il y a dix ans; de 34 à 44, il y a vingt ans, 45, 46, 47, 48 font quatre ans, en tout vingt-quatre ans.

ORONTE. Tu n'es qu'une femme sans cœur. Tu tiens à contredire. Laisse-moi compter : de 24 à 34, cela fait dix; de 34 à 44, cela fait vingt, 45, 46, 47, 48 cela fait, cela fait... Attends, je me suis trompé. De 24 à 34, ce sont dix années; de 34 à 44, ce sont encore dix années, cela fait vingt années, 45, 46, 47, 48... Au diable!... Eh bien, mademoiselle Ohldinn, vite une résolution. Que voulez-vous faire? De cette façon, j'en serai quitte avec cette maudite ergoteuse.

FEMME ORONTE. Ce sera pour votre malheur, si vous l'écoutez. Par le Ciel, dites non.

OHLDINN. Ah! ma chère madame Oronte, on sent trop clairement votre mauvais vouloir contre votre mari.

ORONTE. Méchante femme, tu veux donc aussi faire aller à vau-l'eau ma récompense. — Mademoiselle Ohldinn, déclarez-vous, déclarez-vous!

OHLDINN. Eh bien... oui... si...

ORONTE. Ah! pourquoi : *si?* Vous pouvez accepter toutes les conditions avec joie. J'ai donc votre parole et j'ai atteint mon but. — Bon!... c'est encore cinquante rixdalers de gagnés!

SCÈNE II

MADEMOISELLE OHLDINN, FEMME ORONTE

OHLDINN. Il s'en va sur une demi-réponse...

FEMME ORONTE. Vous êtes prise! C'est un homme si déraisonnable qu'aussitôt qu'on lui donne un doigt, il prend toute la main.

OHLDINN. Eh bien!... A la volonté de Dieu!

FEMME ORONTE. Dieu vous protége. Vous ne ferez

pas cela. Je vais courir après le lourdeau, je vais courir après lui.

OHLDINN. Ne le prenez pas mal ; mais vous cherchez toutes les occasions de vous chamailler avec lui.

FEMME ORONTE. Ah! je vois bien que le coquin vous est aussi entré dans la tête. Qui sait? Vous pensez peut-être qu'il y a quelques sucreries dans un homme. Le malheur vous a pendant longtemps épargnée...

OHLDINN. Ah! ta, ta, ta! Quand on ne s'attire pas par sa faute le malheur. Un mari enfin est un maître...

FEMME ORONTE. Et un maître dont vous avez grand besoin. Adieu. Faites à votre guise.

SCÈNE III

MADEMOISELLE OHLDINN, puis LISETTE

OHLDINN. Oh! l'envieuse !... Allons, le Ciel va enfin me sauver! je tremble de joie. Ah! combien m'a été difficile ce : oui! Grâce à Dieu, le voilà dit!

LISETTE. Qu'est-ce donc encore que cette visite? M. Oronte venait vous emprunter de l'argent, n'est-ce pas?

OHLDINN. La coquine pense qu'on ne peut venir chez moi pour rien d'autre que pour chercher de ce misérable argent.

LISETTE. Eh bien, ne vous aurait-il pas aussi présenté un épouseur, quoique, de notre temps, les épouseurs tiennent d'une certaine façon des emprunteurs d'argent. De telles choses, vous êtes bien éloignée. C'est qu'aussi, de vrai, le mariage est un véritable enfer...

OHLDINN. Dieu nous garde! Lisette, réfléchis-tu bien à ce que tu dis?

LISETTE. Je ne fais que répéter ce que vous avez dit un nombre indéfini de fois. Ah! pourvu que quelqu'un veuille m'entraîner dans cet enfer, moi! Je

n'aurai pas une aussi longue patience que vous. Et si vous ne vous hâtez pas de le faire, il sera trop tard.

OHLDINN. Trop tard... coquine écervelée? Quel âge ai-je donc?

LISETTE. Je ne puis guère vous le dire, moi : je ne puis pas compter jusqu'à cinquante.

OHLDINN. Il suffirait de tes sottes plaisanteries pour me porter à ce qui ne serait agréable, ni à toi, ni à mon cousin.

LISETTE. Doucement alors! Doucement! Je pourrais vous désespérer tout à fait.

OHLDINN. Bref, je me marie. M. le capitaine de Schlag s'est fait proposer tout à l'heure par M. Oronte. J'ai dit oui, et j'espère que la chose sera terminée aujourd'hui même.

LISETTE. Le rêve incomparable! Il doit vous avoir rendu bien douce la nuit précédente. Comment vous couchez-vous donc, quand vous voulez faire de tels rêves? Sur le dos? sur le ventre? ou...

OHLDINN. Bouffonnerie à part; ce que j'ai dit est vrai. Et je vais de ce pas mettre en ordre mes billets de banque et mes titres.

LISETTE. Ils y feront très bien. Car ils seront mieux venus au mariage que vous...

OHLDINN. Silence, grossière créature!

SCÈNE IV

LISETTE, puis LÉLIO

LISETTE. Oh! la jolie farce pour son cousin! Est-il dans sa chambre? Monsieur Lélio! Monsieur Lélio! La recherche des hommes est donc une maladie endémique des femmes : quelque jeune ou quelque vieux que l'on soit. Ah!... dans le fait, moi-même non plus, je ne me trouve pas en bonne santé.

LÉLIO. Qu'y a-t-il? Eh! c'est mademoiselle Lisette! Je pense, ma petite folle, que tu aurais pu te donner la peine de venir me trouver dans ma chambre.

LISETTE. Votre très humble servante! Ç'aurait été s'aventurer trop loin dans le camp de l'ennemi. Ce lieu-ci est neutre. Ici, je puis braver vos attaques.

LÉLIO. Ah! qui voudra hasarder l'attaque te vaincra en tous lieux.

LISETTE. C'est dommage qu'on ne vous entende pas! Autrement, je vous remercierais de l'excellent avertissement. Mais, au fait. J'ai une singulière nouvelle à vous dire.

LÉLIO. Bien! Venons-en au chapitre des nouveautés. J'ai aussi une très drôle de nouvelle à te raconter.

LISETTE. La mienne est cependant encore bien plus drôle.

LÉLIO. Impossible! Que gageons-nous?

LISETTE. Foin des gageures! Vous n'êtes pas homme à me rien donner.

LÉLIO. Eh! tu es folle. Attends seulement que ma cousine meure. Alors...

LISETTE. Oh! elle a encore beaucoup à vouloir avant sa mort.

LÉLIO. Tu parles comme si tu savais déjà ce que je te voulais dire.

LISETTE. Allons! Parlez : qu'est-ce donc?

LÉLIO. D'abord ta nouveauté.

LISETTE. Donc, la voici. Votre cousine...

LÉLIO. Ma cousine...

LISETTE. Va se marier.

LÉLIO. Va se marier. C'est là ce que je voulais aussi te dire. D'où diable le sais-tu déjà? Ce n'est qu'à la minute que madame Oronte vient de me l'apprendre, en me promettant aussi de faire tous ses efforts pour empêcher ce mariage.

LISETTE. Oh! quand elles ont pris de telles résolutions, les vieilles filles sont tenaces.

LÉLIO. Mais, que diable mes créanciers vont-ils dire de cela? Eux qui me venaient en aide si charitablement,

à douze pour cent, dans l'espoir que je serais un jour son héritier universel.

LISETTE. C'est l'affaire des créanciers. Pourquoi vous en affliger?

LÉLIO. Ce n'est pas pour ceux qui sont déjà mes créanciers que je m'afflige beaucoup. C'est pour ceux qui auraient pu encore le devenir. De quelles espérances pourrai-je les leurrer.

LISETTE. D'espérances du même calibre que votre héritage : sans cela vous courriez le risque d'être obligé de les payer un jour.

SCÈNE V

LÉLIO, LISETTE, PÉTER portant une corbeille de gâteaux

PÉTER. Holà! gentille fillette, n'achetez-vous rien aujourd'hui?

LISETTE. Rien, cette fois, Péter.

PÉTER. Des macarons, des tourtelettes, des craquelins sucrés, des oublis, rien?

LISETTE. Rien, non.

PÉTER. Rien du tout? Monsieur Lélio, des friandises : macarons, tourtelettes, craquelins sucrés, oublis.

LÉLIO. Va-t'en; aujourd'hui je n'ai pas d'argent.

PÉTER. Achetez toujours : des macarons, des tourtelettes, des craquelins sucrés, des oublis.

LÉLIO. Je ferai bientôt un héritage. Veux-tu me faire crédit jusque-là, je prends toute ta corbeille.

PÉTER. Ha! ha! Vous marchez sur les brisées de M. le capitaine. Il m'achèterait aussi tous les jours, pourvu que je voulusse lui faire crédit jusqu'à son mariage. Mais, vous autres, messieurs, ce que vous dévorez à belles dents, vous avez de la peine à le payer, quand le goût en est passé.

LÉLIO. De quel capitaine parles-tu?

PÉTER. De celui qui demeure au troisième étage, sur le derrière...

LÉLIO. Où donc?

PÉTER. Là, en haut de la grand'rue. C'est une petite chambre à une fenêtre.

LISETTE. Eh bien, cela ne vous suffit-il pas? Le capitaine, dans la grand'rue, au troisième étage, sur le derrière, dans une petite chambre à deux fenêtres.

PÉTER. Oui, oui, très bien, c'est celui-là même.

LÉLIO. Mais comment se nomme-t-il donc, bouffon?

PÉTER. Ah! Comment il se nomme?... il se nomme... attendez... je m'en souviendrai bien. Son chien s'appelle Judas. C'est un grand chien mâtin au poil fauve... pour cela, je le sais bien. Mais lui... il se nomme, de Prugel... non, de Stoss... non... ha! ha!... Schlag, de Schlag; monsieur le capitaine de Schlag.

LÉLIO. Ainsi tu le connais?

PÉTER. Pourquoi pas? J'ai même l'honneur de connaître son domestique. Car il est le mari de la fille de ma mère. Et, si je ne me trompe, nous sommes beaux-frères.

LISETTE. Certes, Péter, tu pourrais nous rendre un grand service.

PÉTER. Tope! Si cela me rapporte quelque chose, c'est tout fait. Parlez. (*Il ôte sa corbeille.*)

LISETTE. Sais-tu qui le capitaine de Schlag va épouser?

PÉTER. La première venue, si elle a de l'argent. Je crois qu'il te prendrait. Mais...

LISETTE. Oh! pour moi, je sais déjà où me placer ailleurs, sans tant de *mais*. Bref, c'est notre vieille demoiselle qu'il veut épouser.

PÉTER. Oui, qu'il veut...

LISETTE. Oh! Elle veut aussi.

PÉTER. Tant mieux. Alors l'affaire va bien. C'est une future pratique de plus.

LISETTE. Oui, imbécile; mais nous ne voulons pas, nous. (*Elle se place au dessus de la corbeille.*)

PÉTER. Eh bien, il n'en sera rien.

LÉLIO. Ce serait à souhait, et je ne perdrais pas mon héritage.

PÉTER. Ha! ha! ha!

LISETTE. Pourquoi ris-tu?

PÉTER. Ha! ha! Votre héritage n'est-il pas à la merci de l'épouseur? Il est heureux pour moi d'avoir encore mes macarons. Mais que voulais-tu me dire, Lisette? (*Il s'aperçoit qu'elle goûte aux gâteaux.*) Oh! Sandieu, tu étais à ma droite! Veux-tu bien, chatte voleuse!... Je serai bienvenu de ma femme! Elle m'a compté toutes les plus petites pièces. (*Il place la corbeille de l'autre côté.*)

LISETTE. Imbécile, je veux goûter. Peut-être en achèterai-je, si je les trouve à mon gré. Eh! écoute. Va-t'en donc avec ta marchandise... chez lui. (*Elle passe de l'autre côté.*)

PÉTER. Reste un peu tranquille, Lisette. J'entends aussi bien de cette oreille-ci que de l'autre. (*Il replace la corbeille de l'autre côté.*) Eh! que faire chez lui, puisqu'il n'achète rien?

LISETTE. Ne pourrais-tu pas par hasard, d'une manière adroite, en venir à lui parler de son mariage?...

PÉTER. D'une manière adroite? En doutes-tu? Du diable, je sais de belles transitions... par exemple... qu'il dise : « Péter, je n'ai pas besoin de tes marchandises. » Alors je pourrais lui dire : — Oui... que voulais-je dire? — C'est cela : je pourrais lui dire : « Pas du tout, du tout? Dieu vous garde! » et je m'en retournerais.

LISETTE. Imbécile, que lui aurais-tu donc, de la sorte, dit du mariage? Et il ne s'agit pas seulement de lui parler de mariage, il faut encore voir à lui ôter notre demoiselle de l'esprit. A cette fin nous te donnons même liberté pleine et entière de lui redire toutes les infamies et toutes les calomnies nécessaires pour y arriver.

LÉLIO. L'idée ne serait pas sotte, mais lui, pour l'exécuter, il est par trop bête.

PÉTER. Oh! non. Vous vous trompez, monsieur Lélio. Je me suis déjà tiré de pareilles affaires. Ce n'est qu'une petite répétition à faire. Supposez que vous

soyez le capitaine : « Qu'est-ce, dirais-je, vous voulez vous marier? Qui est-ce qui vous a fait faire ce rêve? Vous qui étiez autrefois un tel contempteur du mariage? » Non, de vrai, cela n'irait pas. Ce n'est pas vrai. Il y a longtemps qu'il aurait voulu se marier. — Mais ainsi... « Quoi? Vous allez épouser cette vieille fille?... Là, là, ce n'est mal, elle a de l'argent vaillant. »

LISETTE. Bah! Nous sommes bien logés avec toi. Va, va, je vois que tu n'es bon à rien.

PÉTER. Bah! Comment donc? Tu ne m'as pas encore mis à l'épreuve. Crois-tu que cela fît bien, si je disais : « Vous voulez épouser cette vieille figure de guenon? Elle a une mine : on dirait qu'elle est couchée depuis trois ans dans la fosse. Elle fera joliment reverdir votre très noble race. Et, soit dit en confidence, on raconte qu'elle est sorcière. Sa richesse dont on fait tant de bruit, ce sont des charbons rougis à blanc, qu'elle a placés dans un grand pot, derrière la porte de la cave, et confiés à la garde d'un grand chien noir, qui a des yeux de feu, six rangées de dents, une triple queue... »

LISETTE. Ah! Dieu nous garde! Une triple... coquin, avec ton discours, tu fais venir la crainte de mourir. (*Elle se replace au dessus de la corbeille.*)

PÉTER. Ha! ha! Et pourtant, auprès de lui, tout cela ne serait d'aucun effet : « Sois sans inquiétude, dirait-il. Je verrai à me rendre maître du trésor. Aussi bien, en Silésie et en Bohême, si profondément que le paysan eût enterré tout ce qu'il avait, je... »

LISETTE. Il me vient à l'esprit encore quelque chose de mieux. Cela marchera, j'en suis sûre.

PÉTER. Quoi? Le diable t'a-t-il encore replacée près de ma corbeille? Il faut que je la resuspende.

LISETTE. Ne fais le sot, elle sera trop lourde à porter.

PÉTER. Non, non. Si je la laissais trop longtemps là, elle pourrait devenir trop légère.

LISETTE. Je sais que notre demoiselle n'a pas encore vu M. le capitaine de Schlag. Tu devrais te faire passer pour lui.

LÉLIO. Je te comprends, Lisette. C'est parfait d'invention.

PÉTER. Je n'y comprends encore rien.

LISETTE. Sortons, nous combinerons la chose en lieu sûr. Ici nous pourrions être surpris.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

LISETTE, LÉLIO

LISETTE. Soyez sans inquiétude. Je suis certaine que notre ruse réussira.

LÉLIO. Je le souhaite. A coup sûr, je t'en récompenserai, et peut-être t'épouserai-je.

LISETTE. Nous parlerons de cela plus tard. Mais, combien elle a le mariage fixé dans la cervelle, vous pouvez en juger : car elle vient à l'instant d'envoyer chercher, tailleur, marchand de dentelle, coiffeuse et poète.

LÉLIO. A quoi bon le poète ?

LISETTE. Comme si une noce pouvait aller, sans être précédée d'un poème. Il le fera en son nom ou au nom d'un autre. Et elle a déjà préparé pour lui un vieux florin.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, CLITANDRE

CLITANDRE. Ton serviteur, messire Lélio ! Comment vas-tu ? La motion d'hier t'a-t-elle plu ? As-tu bien dormi ? Iras-tu encore aujourd'hui en soirée ? N'es-tu pas encore allé aujourd'hui au café ? Comment y trou-

ves-tu le vin? Valère ne s'est-il pas choisi une jolie brunette?

LÉLIO. Voilà une kyrielle de demandes, et tu ne m'as pas encore donné le temps de te rendre ton bonjour.

CLITANDRE. Diable, je vous retrouve encore tous deux en tête à tête? Lélio! Lisette! Cela ne donnera rien de bon. Mais qu'est-ce que tu as, Lélio? Tu me parais tout, tout je ne sais comment. Tu as besoin de te ragaillardir. Viens avec moi. Ah! j'y songe : sais-tu qui c'était que la personne que nous avons rencontrée hier au jardin? Ne t'a-t-elle pas plu? Veux-tu y venir de nouveau? Peut-être la trouverons-nous.

LÉLIO. Voudrais-tu me dire, à quelle question tu désires que je réponde d'abord? Ou plutôt ne dois-je répondre à aucune?

LISETTE. Oh! monsieur, nous n'avons pas du tout le temps en ce moment d'écouter vos sornettes.

CLITANDRE. Vraiment? Ne pourrais-tu me dire cette vérité un peu plus poliment? Vos affaires sont-elles très urgentes? N'as-tu rien de nouveau à me conter, Lélio?

LÉLIO. Ah! si. Et de vrai quelque chose de nouveau, qui me touche de très près.

CLITANDRE. Vraiment? Mais sais-tu déjà que notre amie Clarice est fiancée? Ce fut hier arrangé.

LÉLIO. Veux-tu entendre ma nouveauté?

CLITANDRE. Raconte, raconte : j'apprends avec énormément de plaisir quelque chose de neuf. Hier donc...

LÉLIO. Tu commences déjà à reparler d'autre chose. Je ne puis donc pas, avec toi, placer ces quatre mots : Ma cousine se marie.

CLITANDRE. Ha! ha! ha!

LÉLIO. Si tu étais à ma place, tu ne rirais certainement pas.

CLITANDRE. Ha! ha! ha! Tu te plains que je parle tant; et dernièrement j'étais dans une réunion où on m'imputait à tort de ne pas parler assez. Ha! ha! ha! Quand on ne parle, ni trop, ni trop peu. C'est risible.

Ha! ha! ha! Mais tu voulais me dire quelque chose de nouveau; qu'était-ce donc?

LISETTE. Si vous n'étiez pas tant occupé de vous-même, vous l'auriez appris depuis très longtemps : sa cousine va se marier.

CLITANDRE. Est-ce déjà certain? Lélio, tu me feras inviter à la noce? A-t-elle déjà acheté le vin? Est-il bon?

LÉLIO. Si tu voulais agir pour moi en ami, tu ferais mieux de me donner un conseil, pour faire rompre ce mariage.

CLITANDRE. Comment cela?

LÉLIO. Certes, il emporte mon héritage à tous les diables.

CLITANDRE. Oh! le remède est facile : fais-toi donner d'avance l'héritage. Ta cousine pourra ensuite faire ce qu'elle voudra.

LISETTE. Monsieur Lélio, ce ne serait pas bête. C'est vrai que c'est là le meilleur remède : et nous n'y avons point pensé. Oh! vive une intelligence prompte!

CLITANDRE. O mon enfant, tu n'es pas la première qui me dise que j'ai du bonheur pour les conseils.

LISETTE. Certainement, votre conseil n'a qu'un défaut, c'est d'être absurde.

CLITANDRE. Ah! je devrais au moins penser qu'il contient l'étoffe d'un meilleur. Mais où est ta cousine? Il faut que je lui fasse mes félicitations sur son bon choix. Qui va-t-elle prendre?

LISETTE. Vous pouvez le lui demander à elle-même. J'entends venir. C'est elle sans doute. Venez, monsieur Lélio; Péter pourrait avoir besoin de notre assistance.

LÉLIO. Si tu veux parler à ma cousine, fais-moi le plaisir de la bien rouler.

CLITANDRE. Je l'aurais fait sans ton avertissement. Je suis maître en mordantes et fines satires. Et, si tu veux, je lui ferai rendre l'âme, de colère.

LÉLIO. Tant mieux.

SCÈNE III

CLITANDRE, MADEMOISELLE OHLDINN

CLITANDRE. Mademoiselle, jeune fiancée, madame,... comment diable doit-on vous appeler? Est-il vrai, ou n'est-il pas vrai que vous veuilliez vous marier?

OHLDINN. C'est tout à fait vrai. Qui peut éviter son sort? Je vous assure, monsieur Clitandre, qu'il y a dans tout cela une Providence tout à fait extraordinaire. Je n'avais pensé à rien moins qu'à un homme, et tout à coup...

CLITANDRE. Tout à coup l'appétit vous est venu?

OHLDINN. Vous pouvez bien croire que ce n'est nullement sur mon impulsion. Les mariages sont écrits au Ciel, et, qui voudrait être assez impie, pour lui désobéir ici-bas?

CLITANDRE. Vous avez raison. Toute la ville rit, il est vrai, de vous ; mais c'est le sort des pieux. Ne vous en inquiétez pas. Un homme est un meuble indispensable.

OHLDINN. Je ne sais pas pourquoi la ville pourrait rire. Un mariage est-il donc quelque chose de si risible? La ville méchante et impie!

CLITANDRE. Vous faites tort à la ville. Elle ne rit pas de ce que vous vous mariez, mais de ce que vous ne vous soyez pas mariée, il y a trente ans.

OHLDINN. En voilà une sottise. Il y a trente ans! il y a trente ans, j'étais encore une enfant.

CLITANDRE. Mais cependant, passablement nubile déjà. Car votre sexe a le privilége de mériter très longtemps ce titre. Du diable, si je vous avais aimée, je vous appellerais encore bien, mon enfant. Mais, mademoiselle, soit dit sans malice, n'allez pas croire que cela soit.

OHLDINN. Je ne l'imagine pas non plus. Un homme si farouche, si léger, si imprudent...

CLITANDRE Oh! la prudence ne vient qu'avec les an-

nées. Rendez grâce à vos rides de ce qu'elle se soit déjà retirée chez vous.

OHLDINN. A mes rides? Veuillez me dire, par quel malheur je tombe aujourd'hui entre vos mains? A mes rides?... Il faudrait peut-être vous en croire plus que mon miroir? Je suis à coup sûr la première fiancée, à laquelle on ait dit une aussi lâche grossièreté!

CLITANDRE. Ce ne serait pas de ma part un petit outrage, si je ne savais que je me trouve avec une fiancée. Mais auprès de vous, c'est une exception. Et je serais hautement répréhensible, si je vous adressais le plus petit mot de politesse, le moindre badinage galant. Cependant je veux faire quelque chose pour vous. Si vous voulez me prier à vos noces, je vous promets de vous apprendre une danse nouvelle, quelques douzaines d'expressions amoureuses pour votre fiancé, et différents regards de tendresse, à la nouvelle mode. Car, sur ces trois choses, vous ne pouvez manquer d'être très mal ferrée. Et, pour le reste, je vous mettrai en rapport avec quelques jolies femmes, qui sont de mes bonnes amies, et de qui vous pourrez vite apprendre la sociabilité.

OHLDINN. Ce doivent être aussi des femmes bien, que celles qui font votre connaissance. Il faut qu'elles courent après les hommes.

CLITANDRE. Eh bien, une sur dix n'a pas la faveur d'attendre aussi longtemps que vous. Un homme va son chemin. Il heurte à chaque pas une femme qu'il peut épouser. Celle qui ne se distingue pas un peu des autres, celle-là reste de côté. Et c'est ce qui vous est arrivé. Cependant, morale à part, je veux m'employer pour vous et votre fiancé. Voyons, si vous pourrez danser un menuet.

OHLDINN. Jusqu'où voulez-vous pousser la plaisanterie?

CLITANDRE. Ne faites pas de cérémonies. Vous devriez m'en savoir de la reconnaissance.

OHLDINN. Vous ne voulez que l'occasion de vous moquer?

CLITANDRE. Diable! Vous avez un très joli pied pour la danse. (*Il lui lève un peu la robe.*)

OHLDINN. Ayez de la pudeur, je vous prie.

CLITANDRE. De quels vieux mots, tombés en désuétude, vous servez-vous là? Il y a déjà maintenant plus de cent ans que : avoir de la pudeur, n'a plus cours. Vite! Procédons premièrement en détail. Comment faites-vous la révérence.

OHLDINN. Oh! votre servante! Je me suis laissé railler assez longtemps. (*Elle fait une révérence.*)

CLITANDRE. Je vois qu'il faut m'en rapporter à vos actions et non à vos paroles. La révérence n'était pas mal. Mais levez donc un peu plus votre robe. Je ne puis pas voir ce qui se passe dessous.

OHLDINN. Il est vrai que ma robe est du reste un peu longue. Au moins ne dois-je point la laisser autant tomber. (*Elle la relève un peu.*)

CLITANDRE. Diable, quel pied! C'est dommage qu'il ne soit pas à un jeune corps! Veuillez faire un pas.

OHLDINN. Non, monsieur Clitandre, je dois vous avouer que la danse n'est pas mon fait, et que mon aversion pour la danse n'est pas petite. Au lieu de faire une couple de pas naturels et fermes (*elle fait deux pas*), on minaude et on fait un pas insensé. (*Elle en fait un en réalité.*) Quelle folie!

CLITANDRE. Mais, par mon âme, cette folie ne vous réussit pas mal. Ainsi vous savez déjà danser. Et tout autant que moi. Oh! c'est là une bonne affaire. Le soir des noces vous pourrez sauter avec lui.

OHLDINN. Cela pourrait bien ne pas arriver, et monsieur le capitaine de Schlag ne me le demandera pas non plus.

CLITANDRE. Qu'avez-vous de commun avec ce coquin? Qu'est-ce que le capitaine de Schlag ne vous...? Qu'il tombe sous ma coupe... Je lui apprendrai à jouer avec des honnêtes gens et à ne pas les payer.

OHLDINN. Doucement! doucement! Vous ne savez peut-être pas encore que c'est précisément M. le capitaine de Schlag qui est mon fiancé.

CLITANDRE. Quoi? Ce rat pelé, votre fiancé? La canaille me doit encore, depuis trois mois, vingt-cinq ducats que je lui ai gagnés au billard. Comment l'avez-vous connu?

OHLDINN. M. Oronte, chez qui il habite, me l'a proposé. Et, je vous en prie, parlez de lui avec un peu plus de retenue.

CLITANDRE. Eh quoi! mademoiselle; écoutez : je mets arrêt sur votre personne. Et le diable m'emporte, si je le laisse vous épouser, avant d'avoir mon argent!

OHLDINN. Cet argent, il ne vous en fera pas tort.

CLITANDRE. Oui, si j'étais son seul créancier. Mais, en deux mots, il a autant de créanciers que lui, vous et moi, nous avons de cheveux sur la tête.

OHLDINN. Dieu nous garde! M. Oronte ne m'avait pas dit cela.

CLITANDRE. J'y vais de ce pas. Je lui ferai un train d'enfer. Ose-t-il bien tromper une honnête femme?

OHLDINN. Calmez-vous : restez, je vous prie. Je vais moi-même, au besoin, pour les vingt-cinq ducats...

CLITANDRE. Laissez donc. Avant que le maudit coquin vous épouse, et se relève avec votre argent... avant que... oui, auparavant j'aimerais mieux moi-même avaler la pilule, j'aimerais mieux moi-même me charger de la peine, et vous épouser. En attendant, adieu.

SCÈNE IV

Mademoiselle OHLDINN

OHLDINN, Oh Dieu! Qu'est-ce qui m'arrive? Toutes les propositions de mariage qui me sont faites, doivent-elles n'aboutir à rien? C'est maintenant la douzième. Mais M. le capitaine de Schlag est sans doute un homme poli... Eh! qu'importe qu'il ait des dettes! On n'emporte certes pas son argent au cercueil. Et qui sait s'il est aussi gueux que Clitandre le fait? Ah! ce cher M. le capitaine de Schlag! C'est arrêté : je le garde.

Et n'est-ce pas la même chose que je donne ma fortune à lui, ou à mon débauché de cousin? Il m'en laissera peut-être encore jouir, mais mon cousin...

SCÈNE V

Mademoiselle OHLDINN, LISETTE, CREUSEL, UN TAILLEUR

LISETTE. Mademoiselle, je vous amène deux personnes que vous avez envoyé chercher : M. le tailleur et M. le poète.

OHLDINN. (*Au poète.*) Soyez le bienvenu, maître tailleur! (*Au tailleur.*) Un instant de patience, mon cher monsieur le poète, que je termine d'abord avec lui.

CREUSEL. Quoi! m'appeler tailleur? A quoi pensez-vous? Ciel, quelle injure! Prendre un poète couronné pour un tailleur!

LE TAILLEUR. Et quoi? Prendre un honnête citoyen et un maître pour un poète? Pour un tel fainéant?

LISETTE. Doucement, messieurs, doucement. Elle ne vous connaît pas encore.

CREUSEL. Comment? Moi, un tailleur?

LE TAILLEUR. Comment? Moi, un poète?

CREUSEL. Faites-lui faire votre poésie, s'il le peut. Adieu.

LE TAILLEUR. Faites-lui faire vos vêtements, s'il le peut. Adieu.

LISETTE. Attendez donc. Est-ce qu'on s'irrite si vite d'une méprise? Vous êtes tous deux de braves et honnêtes gens, dont on ne peut se passer.

CREUSEL. Un homme qui, jour et nuit, est en commerce avec les divines Muses, l'appeler tailleur? Cela ne se supporte pas : laissez-moi m'en aller. (*Il sort.*)

LE TAILLEUR. Un homme qui a habillé des personnes princières, se laisserait outrager du nom de poète? J'entends ma profession. Il n'y a personne qui puisse

m'en remontrer. Et je n'endurerai certes pas non plus cette injure. Nous verrons, nous verrons. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

MADEMOISELLE OHLDINN, LISETTE, puis CREUSEL

OHLDINN. Sont-ils bêtes! Je puis bien attester Dieu que je ne les ai pas connus.

LISETTE. Oh! Le poète est habitué à courir après son pain, il reviendra. Tenez, le voici!

CREUSEL. Le plus sage a de la condescendance. Et tel je suis. J'ai réfléchi en sortant que...

LISETTE. Qu'il est certainement plus facile à un tailleur qu'à un poète de bouder...

CREUSEL. Que la colère n'est pas le fait d'un sage. Je vous pardonne donc votre erreur. Apprenez par là que, chez certains hommes, le fond vaut-mieux que la forme. Donc, qu'avez-vous à ordonner? En quoi mes talents peuvent-ils vous servir?

OHLDINN. Avec l'aide de Dieu, j'ai pris la résolution de me marier. Et comme j'ai entendu dire que vous savez tourner un bon vers, et, comme mon fiancé est de noblesse, et, comme j'aimerais par conséquent à avoir un épithalame, et, comme je ne sais pas si quelqu'un d'ailleurs voudrait être assez poli...

CREUSEL. *Sapienti sat!* Vous vous êtes expliquée assez catégoriquement. Je me charge du reste. Je vous en ferai un dont vous serez contente. Le voulez-vous *per thesin et hypothesin?*

OHLDINN. Oui, oui.

CREUSEL. Ou seulement *per antecedens et consequens?*

OHLDINN. Oui, oui,

CREUSEL. Choisissez. Choisissez. Pour moi, cela m'est égal. Seulement je vous dirai au préalable, qu'il vous plaira de me donner quelque chose de plus, pour celui *per thesin et hypothesin*. Les temps sont chers. La méditation aussi a enchéri, et...

OHLDINN. Alors, je ne veux pas de celui-ci. Que ce soit seulement fin et galant.

CREUSEL. Aussi vrai que je suis un honnête poète, ce sera un chef-d'œuvre. La teneur en doit-elle être par hasard édifiante?

OHLDINN. Édifiante? Édifiante? A l'occasion d'un mariage, j'aurais pensé...

CREUSEL. Historique? mythologique? plaisante? satirique? égrillarde?

OHLDINN. Égrillarde, à ce que je pense, ce serait bien...

CREUSEL. Oh! parfait! L'égrillard est mon fort. Quelque innocent quolibet y ferait au mieux? Qu'en dites-vous?

OHLDINN. Comme vous penserez.

CREUSEL. Oui, oui, on pourra y lancer un innocent quolibet. Et, pour la conclusion, je pourrai, je pourrai alors accrocher quelque joyeuse description du fiancé et de la fiancée. Par exemple, je représenterais le fiancé, comme un homme de haute taille, à la démarche majestueuse, au fascinant regard de feu, au nez d'empereur, à l'éducation perfectionnée...

OHLDINN. Oh! Lisette, quel cher mari ce sera que M. le capitaine de Schlag! L'avez-vous déjà vu, monsieur le poète?

CREUSEL. Est-il véritablement ainsi? Comment s'appelle-t-il donc?

OHLDINN. Vous le connaissez déjà, je pense? C'est M. le capitaine de Schlag.

CREUSEL. De Schlag? Et vous, votre honorable nom?

OHLDINN. Ohldinn.

CREUSEL. Avec votre permission, madame Ohldinn, combien avez-vous eu de maris avant celui que vous prenez maintenant?

OHLDINN. Quelle sotte demande! C'est le premier.

CREUSEL. Oh! pardon, j'aurais pu le comprendre sur-le-champ d'après votre visage. Il est vrai que vous êtes certes encore dans votre florissante jeunesse.

OHLDINN. Entends-tu, Lisette?

CREUSEL. Ohldinn, mademoiselle Ohldinn, et Schlag, monsieur de Schlag. Oh! les heureux noms! Ils donneront lieu aux plus exquises pensées. Ne pourrais-je pas faire une allusion délicieuse aux monnaies de vieux coin? Les vieilles filles, pourrais-je dire, sont comme les monnaies de vieux coin...

LISETTE. Entendez-vous, mademoiselle?

OHLDINN. Ah! mon cher, vos idées sont sans goût. Vieilles filles, vieilles monnaies. Je ne me promets rien d'extraordinaire de vous.

CREUSEL. Bah! laissons de côté la saillie; si elle ne vous va pas. Vous pourriez attendre que la poésie fût terminée.

OHLDINN. Oui, mais qu'elle le soit aussitôt que possible!

CREUSEL. Bien, bien. Dans une heure au plus tard je la rapporte.

OHLDINN. Dans une heure? Ah! prenez un peu plus de temps. Je craindrais qu'autrement cela ne pût être trop mauvais.

CREUSEL. Même, si vous voulez le permettre, je vais la faire tout de suite ici. Il suffit que vous me laissiez un instant seul dans une chambre. Chez moi, femme et enfants me font trop de tapage plein les oreilles.

OHLDINN. Femme et enfants?

LISETTE. Est-ce que les poètes ont femme et enfants?

CREUSEL. C'est la Corinne, que dans ma jeunesse j'ai immortalisée dans mes vers, c'est elle-même qui est maintenant ma femme. De la chanter, mal m'en a pris, et j'appartiens en fait à ces grands poètes que leur art a rendus malheureux. La méchante femme! Elle est gisante à la maison, malade à la mort : elle est gisante depuis plus de huit jours et elle ne veut pas encore se résoudre à mourir. Ah! mes chères demoiselles, c'est certain, les femmes ont été créées pour le malheur de l'univers entier. Ah! le sexe maudit!

LISETTE. Certes, tu es une canaille de poète.

CREUSEL. Oh! pardon, pardon! J'étais dans mon transport. Où voulez-vous que je me rende? *Nam Musæ secessum scribentis et otia quærunt.*

OHLDINN. Vous pouvez en tous cas aller dans la chambre voisine.

LISETTE. Mais n'ayez pas peur. Vous trouverez dans la chambre un fameux niais.

CREUSEL. Comment cela ?

LISETTE. Parce qu'il y a là des miroirs. Allez seulement.

CREUSEL. Je ne comprends pas. (*Il sort.*)

SCÈNE VII

MADEMOISELLE OHLDINN, LISETTE

OHLDINN. Croiras-tu enfin que ce soit sérieux ? Mais, Dieu ! qu'est-ce que mon cousin va dire ? Quand il l'apprendra, il va s'arracher les cheveux de dessus la tête.

LISETTE. Vous vous trompez. Je le lui ai déjà dit...

OHLDINN. Eh bien ?

LISETTE. Aussitôt qu'il a entendu que c'était le capitaine de Schlag que vous deviez épouser, il s'est calmé. M. le capitaine de Schlag, a-t-il dit, est un de mes meilleurs amis. Je ne lui porterai pas envie pour cela. Et je ne puis pas non plus en blâmer ma cousine ; j'ai déjà reçu beaucoup d'elle...

OHLDINN. Quoi ! mon cousin a dit cela ? Oh ! le très cher cousin ! Viens je vais à l'instant lui parler. Et pour cette parole, je vais sur-le-champ lui donner un billet de 500 rixdalers.

LISETTE. Mais donnez-les lui de manière à ne pas le froisser.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

LISETTE, PÉTER vêtu d'un vieil uniforme, avec une jambe de bois et une moustache

PÉTER. Ne cours donc pas ainsi, Lisette. Je ne puis pas te suivre. Je ne suis pas encore habitué à la jambe.

LISETTE. Ah! quel incomparable capitaine! Je voudrais avoir un homme comme ça.

PÉTER. Tu n'es pas bête. Je crois qu'il y aurait beaucoup de femmes de ton goût. Et je craindrais, je craindrais, tant je me suis déguisé, que ta demoiselle n'en devînt que plus profondément avide de la possession réelle d'un homme, et qu'en dépit de votre ruse elle ne voulût me garder.

LISETTE. Il faudrait qu'elle fût enragée.

PÉTER. En tous cas les rages de ce genre, chez les vieilles filles, n'ont-elles rien d'extraordinaire, ni de nouveau. Agis prudemment, je te le dis, afin qu'elle ne me saute pas à la gorge. J'ai déjà un démon au logis. Si cet autre y venait aussi, mon enfer serait complet.

LISETTE. N'aie pas de souci. Lélio fera, comme si cette alliance lui était très agréable, afin de la mieux rassurer. Certes, si tu parles et agis, comme nous te l'avons recommandé, et que je place çà et là mon éloquence, il faudra que le démon du mariage soit entré tout vif en elle, pour qu'elle n'éprouve pas une franche aversion à ton endroit. Je lui ai déjà annoncé M. le

capitaine de Schlag en ta personne, et elle se trouvera bientôt ici.

PÉTER. Mais, Lisette, Lisette. Ceci me trotte violemment dans la cervelle. Pourvu que je ne sois pas reçu de cette femme-ci, comme de l'autre, à soufflets.

LISETTE. Laisse donc. Le tout est de t'en tirer assez adroitement. Voyons un peu. Comment veux-tu jouer ton rôle? Imagine-toi un instant que je suis mademoiselle...

PÉTER. Mais tu ne l'es pas.

LISETTE. Eh bien, imagine-le toi seulement.

PÉTER. Si cela suffit de me l'imaginer, alors imagine-toi aussi comme je vais faire.

SCÈNE II

CREUSEL avec une feuille de papier écrite, LISETTE, PÉTER.

LISETTE. Ah! voilà cet importun coquin qui vient tout de suite à la traverse. Que le diable emporte le poète!

CREUSEL. (*Songeant et lisant sa poésie.*) *Benè!*

PÉTER. C'est Creusel! Non? Enfin la canaille me tombe.

CREUSEL. Bien dit!

LISETTE. Qu'est-ce? Qu'est-ce que c'est? Péter, où vas-tu?

PÉTER. Le maroufle m'a acheté, il y a six mois, et je n'en ai pas encore reçu un fenin. Et, ce qui est le plus courrouçant, c'est qu'il a osé mettre mon nom dans une chanson de carrefour. Mettre un honnête marchand ambulant de pâtisseries dans une chanson de carrefour! Laisse-moi. Je tiens enfin le fripon...

CREUSEL. (*Réfléchissant toujours.*) C'est poétique.

PÉTER. Oui, c'est une friponnerie...

LISETTE. Peter, Péter, rappelle-toi qu'en ce moment tu es M. le capitaine de Schlag.

PÉTER. Mais je suis aussi le marchand ambulant de pâtisseries, Péter.

LISETTE. Tu vas ruiner toute la comédie. Ne lui fais rien, laisse-le aller. Tu retrouveras toujours le coquin.

CREUSEL. (*Toujours réfléchissant.*) Cela s'appelle bien composé.

LISETTE. Sortons. Je veux te faire répéter ailleurs ton rôle.

PÉTER. Là, là. Il ne perdra rien pour attendre.

SCÈNE III

CREUSEL

CREUSEL. (*Parcourant sa poésie.*)

La poule a coutume, avec le coq alerte,
Pour sa peine de le remercier.

Cela est égrillard. Ensuite vient ceci :

Les fromages pourris sentent fort;
Le pou a dix pattes.

C'est l'endroit appétissant!

Un fiancé doit se hâter.

Ah! dans cette ligne, règne une finesse toute anacréontique.

Un panier a besoin de beaucoup de piqûres.

L'oiseau est lâché! Les maudites têtes que les poètes!

Une puce a de larges pattes.

J'entends aussi l'histoire naturelle.

Le bêlier crie haut,
Il me semble qu'il agnèlera bientôt.

Ici je vise les incrédules. On comprendra.

SCÈNE IV

LÉLIO, MADEMOISELLE OHLDINN, CREUSEL

CREUSEL. Venez, venez. J'ai fini. J'ai fini. Oh! j'ai fait une merveilleuse poésie. Je puis dire que je me suis surpassé moi-même. Je n'aurais jamais cru que j'eusse plaisanté avec un tel talent. J'ai mis d'ailleurs ma force dans la partie sérieuse. C'est étonnant, comme les choses théologico-polemico-poétiques me coulent des doigts. Vous avez certes lu la comédie édifiante que j'ai faite contre les hommes nobles? Oh! c'est une pièce, comme il n'en est jamais guère venu au théâtre. Mais revenons à mon épithalame. Le voici, ma chère mademoiselle Ohldinn. Vous pouvez maintenant le faire imprimer sous le nom que vous voudrez.

OHLDINN. Très bien. Mais il faut d'abord que je la montre à M. de Schlag. Les gentilshommes sont très délicats en de telles choses. Il pourrait donc peut-être trouver à changer quelque chose çà et là.

CREUSEL. C'est votre affaire. Veuillez seulement avoir la bonté de prendre en considération dans les deux sens, le vers que je n'y ai pas fait entrer sans raison. Il est écrit pour donner à penser à tous les cœurs chrétiens.

OHLDINN. Lequel?

CREUSEL. Ici, sur l'autre page.

Je bats maintenant monnaie avec *miseriâ*.

OHLDINN. Qu'est-ce cela : *miseriâ?*

CREUSEL. Les poètes sont très pudiques. Ils n'aiment pas à dire trop clairement où le bât les blesse.

Cependant j'ai la confiance que votre douce générosité remédiera ici à votre ignorance.

LÉLIO. Ne devriez-vous pas sur-le-champ comprendre, mademoiselle ma cousine?

OHLDINN. Non, dans le fait...

CREUSEL. Oh! monsieur, ayez de la bonté pour moi, et épargnez-moi une plus intelligible explication qui me ferait trop rougir de honte. (*Il tient son chapeau sur ses yeux.*)

LÉLIO. N'ayez pas de souci. Ma cousine se montrera reconnaissante envers vous.

OHLDINN. C'était cela? Oui, oui, monsieur le poète, je m'acquitterai envers vous.

CREUSEL. Ah! ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Ne croyez pas que je sois si intéressé. L'honneur, rien que l'honneur, voilà tout ce que ma poésie réclame. Car, notre travail, ce n'est pas de la sorte qu'on peut le payer. Mais que pensez-vous que j'aie pris souvent pour de tels poèmes?

LÉLIO. Messieurs les poètes ont l'habitude de prendre ce qu'on leur donne. Prenez-le comme vous voudrez.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, LISETTE

LISETTE. Réjouissez-vous, ma chère mademoiselle! Monsieur votre honorable fiancé, monsieur le capitaine de Schlag sera près de vous dans un clin d'œil. Il est déjà, avec tous ses agréments, sur l'escalier. Le bonhomme se traîne jusqu'ici à quatre : sa jambe de bois, son uniforme en guenilles, sa moustache guerrière, attestent très clairement que c'est un héros qui s'est beaucoup sacrifié pour la patrie. Oh! que vous êtes digne d'envie! Dans le fait, ce n'est pas pour rien que vous aurez attendu. On ne perd rien pour attendre.

OHLDINN. Es-tu folle? C'est quelque mendiant : renvoie-le.

LISETTE. Non, non. D'après votre signalement, c'est bien cela.

CREUSEL. Comment pouvez-vous vous rebuter à l'extérieur? Vous me preniez, moi, pour un tailleur. Et je vous répéterai l'adage : « Chez certains hommes, le fond vaut mieux que l'apparence. »

LISETTE. Il soupire déjà de tout son cœur après vous, et il jure à faire crouler la maison, si l'on ne va pas à sa rencontre.

OHLDINN. Et ce doit être monsieur le capitaine?

LISETTE. Oui, oui. Le voilà lui-même en corps et en âme.

SCÈNE VI

PÉTER, LISETTE, MADEMOISELLE OHLDINN, LÉLIO, CREUSEL

PÉTER. (*Comme à l'acte précédent.*) Par le diable! Est-ce ainsi qu'on reçoit céans un fiancé? Il ne vient à ma rencontre, ni chien, ni chat. Pour qui, par le diable! me prend-on? Sait-on bien qui je suis?

LÉLIO. O, mon très cher monsieur le capitaine, calmez-vous...

PÉTER. Ah! En quoi ai-je à me calmer avec vous? Est-ce là votre cousine?

LÉLIO. Oui.

LISETTE. Monsieur, vous êtes très peu poli dans une maison étrangère.

PÉTER. Dans une maison étrangère? Je crois qu'on ne sait pas encore que, dans un instant, je puis devenir le maître ici. Mademoiselle, j'ai pris la liberté de vous faire proposer l'honneur de devenir ma femme. Vous seriez férue, si vous ne vouliez pas m'accepter des pieds et des mains.

OHLDINN. Ah! Dieu! Lélio!

CREUSEL. Ne dois-je pas avoir peur du coquin? Je croirais, par mon âme, que c'est Péter. Comme cependant les hommes peuvent se ressembler !

LÉLIO. Ma chère cousine, ne faites pas attention à ses expressions trop peu élégantes. Un homme de guerre a l'habitude de parler ainsi.

PÉTER. C'est vrai. Je suis encore à la vieille mode allemande. Et la femme que je veux prendre ne doit pas différer de moi de l'épaisseur d'un cheveu. Êtes-vous comme cela ?

LISETTE. C'est un bonheur pour vous qu'elle ne soit pas comme cela : elle vous aurait déjà, de la manière la plus élégante, mis à la porte.

OHLDINN. Fi donc! Lisette, ne le courrouce pas.

LISETTE. Qu'est-ce? Je crois que vous lui tendez la perche. Monsieur le capitaine, votre tête n'est certes pas assez folle pour s'imaginer que mademoiselle prenne pour époux un extravagant estropié, tel que vous. Je ne suis qu'une pauvre servante; mais, quand vous seriez d'or jusqu'au dessus des oreilles, je ne vous regarderais pas par dessus l'épaule. Ha! ha! quelle séduisante figure! Une jambe postiche, une moustache sous laquelle on ne voit, ni nez, ni bouche...

PÉTER. Écoutez donc, babillarde, est-ce vous ou votre maîtresse que je prends? Si je lui conviens... et je vous conviens... je le sais. N'est-ce pas?

OHLDINN. Oui, mais...

PÉTER. Mais... mais... mais. Si vous étiez déjà ma femme..., je vous aurais déjà ôté ce bête de mot de la gueule... A combien se monte votre fortune? Si elle n'est pas trois fois aussi grande que mes dettes...

LISETTE. C'est peut-être là tout ce que vous avez, vous?

LÉLIO. Vos dettes, monsieur le capitaine, seraient peut-être le plus petit empêchement à l'affaire. Mais je vois que ma cousine, à cause de votre conduite...

OHLDINN. Ne le heurtez pas de front.

LISETTE. (*Bas à Péter.*) Montre-toi bien mauvais : sans quoi, elle va s'engager encore. Eh bien, que demandez-vous, monsieur?

SCÈNE VII

Les précédents, REHFOUSS

REHFOUSS. Vous excuserez, ma chère mademoiselle Ohldinn...

LISETTE. Non, non, mon bon ami, vous vous trompez. Voilà mademoiselle Ohldinn.

REHFOUSS. Vous excuserez, ma chère mademoiselle, si je...

PÉTER. Mon ami, si vous avez quelque chose à dire : faites vite. Faut-il qu'un tel imbécile vienne troubler nos importantes délibérations !

REHFOUSS. Ma chère mademoiselle, je me suis laissé dire par M. le capitaine de Schlag...

PÉTER. Par qui? Par moi?

REHFOUSS. Non, non. Pardon, par M. de Schlag; qu'il allait, sous peu de jours, épouser mademoiselle Ohldinn.

LISETTE. Le maudit contre-temps !

PÉTER. Que vous ai-je dit?

REHFOUSS. Or, comme M. le capitaine de Schlag me doit en ce moment, sur lettre de change, quelques centaines d'écus...

PÉTER. Qu'est-ce que je vous dois? Êtes-vous fou ?

REHFOUSS. Je parle du capitaine de Schlag. La lettre de change est aujourd'hui à terme, et je suis en mesure de le faire arrêter.

PÉTER. Moi, de me faire arrêter?

LISETTE. Silence, Péter, autrement nous nous trahirions.

REHFOUSS. Mais comme il m'a dit que mademoiselle sa fiancée consentait à payer pour lui; alors j'ai voulu m'informer si mademoiselle Ohldinn...

OHLDINN. Monsieur le capitaine, je ne sais pas comment vous avez pu faire fonds d'avance à ce point sur ma parole. Si vous devez...

REHFOUSS. Non pas, mademoiselle, c'est M. le capitaine de Schlag qui m'a dit...

OHLDINN. Eh bien, le voilà...

PÉTER. Oui, oui, c'est moi, mon ami. Ne soyez pas inquiet du paiement. Je m'acquitterai envers vous en honnête garçon.

REHFOUSS. Monsieur, vous êtes trop bon. Je ne me souviens pas que vous me deviez quelque chose.

PÉTER. Si, si. Je vous dois quelques centaines d'écus. N'est-ce pas cinq cents?

REHFOUSS. Non, non. C'est neuf cents écus que me doit M. le capitaine de Schlag. Mais vous...

PÉTER. Oh! cela s'appelle aussi trop vous prendre pour un autre. Allons, allons, je vous dois neuf cents écus. Et, n'est-ce pas, ma chère femme, que tu les paieras?

REHFOUSS. Je ne sais pas, monsieur, si vous me prenez pour un imbécile.

LÉLIO. Et moi, je ne sais pas si ce n'est pas vous qui nous prenez tous pour des imbéciles. Vous dites que le capitaine de Schlag vous doit tant et tant, et, quand M. le capitaine en convient, vous voulez le désavouer. Comment appeler cela?

PÉTER. Oui, oui, je lui dois neuf cents écus.

REHFOUSS. Non, monsieur, je n'ai pas un fenin à recevoir de vous.

PÉTER. Il est juste que vous les receviez.

REHFOUSS. Vous ne me devez rien.

PÉTER. Patientez seulement huit jours au plus.

REHFOUSS. Êtes-vous donc M. le capitaine?

PÉTER. Par le diable, que vous importe, si je veux vous payer, que je le sois ou non? Bref, je le suis. Aussi vrai que je vous ai emprunté neuf cents écus, je vous les rendrai avec les intérêts.

REHFOUSS. Mais, monsieur, pourquoi reconnaître une dette qui n'est pas la vôtre?

PÉTER. Ah! c'est que je suis un honnête homme. Ce que je dois, je le paie.

LISETTE. Vous vous serez sans doute trompé de nom,

mon bonhomme. Je crois qu'il y a encore ici un capitaine de ce nom...

PÉTER. Oui, oui, c'est juste. Il y en a encore un qui s'appelle ainsi. C'est le mari de la fille du frère aîné de mon père, et nous sommes cousins germains.

OHLDINN. Mon ami, vous ferez bien de présenter votre réclamation une autre fois. Si celui que j'épouserai vous doit en réalité quelque chose, il avisera au paiement. Mais je puis bien dire que je ne sais plus que penser de tout ceci.

PÉTER. Pensez-en ce que vous voudrez. Et vous, l'ami, filez, ou...

REHFOUSS. Je vous prie de m'excuser...

LISETTE. Oui, oui, nous vous excusons, mais filez... Mais, allez donc. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII

LÉLIO, LISETTE, CREUSEL, MADEMOISELLE OHLDINN

PÉTER. Le maudit coquin! Eh bien, où en étions-nous restés, mon trésor? Ah! oui, à la fortune. Mais, d'abord, il est encore un autre point que vous devez nécessairement m'accorder. J'en ai rédigé, par écrit, un petit croquis (*Il tire un billet de sa poche.*) « Premièrement, la fiancée promet, comme elle est de naissance bourgeoise, et que le fiancé, M. le capitaine de Schlag, est de haute naissance, étant issu d'une famille de très ancienne noblesse, de rendre à son futur mari, en tout temps, les respects dus, et de ne l'appeler jamais autrement que : Votre Grâce. » Eh bien, le promettez-vous?

OHLDINN. Mais...

PÉTER. N'employez plus avec moi ce maudit mot. Qui a le commandement? Le mari ou la femme? Moi, ou vous?

OHLDINN. Pardon, nous ne sommes pas encore mari et femme.

PÉTER. Ah! ce que nous ne sommes pas, nous pouvons le devenir. « Ensuite la fiancée promet, comme elle est de naissance bourgeoise, et que le fiancé, M. le capitaine de Schlag, est de haute naissance, étant issu d'une famille de très ancienne noblesse, de lui laisser tout l'argent entre les mains, pour qu'il en dispose et qu'il le gouverne à sa guise. » Eh bien, le promettez-vous ?

LISETTE.. Ce sera sans doute là un des points capitaux.

OHLDINN On pourrait bien accorder cela à un homme raisonnable, mais...

PÉTER. Assez. Je ne veux pas savoir le reste. Le mot : homme raisonnable, me suffit. « Troisièmement, la fiancée promet, comme elle est de naissance bourgeoise, et que le fiancé, M. le capitaine de Schlag, est de haute naissance, étant issu d'une famille de très ancienne noblesse, pour les deux enfants qu'il a eus hors mariage... » Bien, nous parlerons de ceci en tête-à-téte. Personne n'a besoin de le savoir que vous. « Quatrièmement, la fiancée promet, comme elle est de naissance bourgeoise... »

CREUSEL. Pardon, si je vous interromps. Ne voudriez-vous pas être assez bon pour vous faire montrer par votre très honorable future épouse, le poème que j'ai composé pour votre prochaine noce, que Dieu vous fasse célébrer bientôt. Je n'ai pas trop de loisir de demeurer plus longtemps,.. et...

PÉTER. Où est-il? Où est-il?

OHLDINN. (*Elle le lui donne.*) Le voici.

PÉTER. Qu'est-ce que c'est que ce chiffon? Je vois, rien qu'à l'en-tête, que cela n'est bon à rien. Ne savez-vous donc pas que j'ai été seigneur héréditaire et haut justicier de Nichtswitz, Betteldorf, Schildhausen et Armingen, — il faut mettre tout cela là-dessus, — et que j'ai servi seize ans en France, douze ans en Autriche, dix-neuf ans en Hollande, dix-sept ans en Angleterre, et environ vingt-deux ans en Saxe... Ah! Par le diable! cette fois je suis perdu...

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, ORONTE, FEMME ORONTE, DE SCHLAG

LÉLIO. Ah! maudit contre-temps!

LISETTE. Nous voilà pris!

OHLDINN. Vous venez à temps, monsieur Oronte. Je vous ai jusqu'à ce moment peu de reconnaissance, pour m'avoir jeté à la tête M. de Schlag.

DE SCHLAG. Comment cela, mademoiselle. Vous suis-je déjà odieux, avant d'avoir eu le bonheur de vous parler?

OHLDINN. Vous ne faites que d'entrer, sans être connu, dans l'appartement; comment aurais-je à me plaindre de vous! Non, je veux parler de M. le capitaine de Schlag.

PÉTER. Elle veut parler de moi. Elle veut parler de moi. C'est une petite erreur de nom.

ORONTE. Qu'avez-vous de commun avec ce coquin? Voilà M. le capitaine de Schlag que je vous présente.

OHLDINN. Quoi? On a donc voulu me tromper! Ah! ah! mon cher cousin.

LÉLIO. Maudit accident!

DE SCHLAG. Je crois qu'il y en a un autre qui a joué ici mon personnage. Qui es-tu, toi, drôle?

PÉTER. Monsieur le capitaine de Schlag... non, mais... (*Il enlève sa moustache et sa jambe de bois.*) mais...

DE SCHLAG. Tiens, c'est Péter, je crois.

CREUSEL. Ah! Dieu! oui, oui, c'est Péter. Je le pensais bien. Je le pensais bien. Qu'est-ce qu'il va m'arriver?

DE SCHLAG. (*A Péter.*) Arrête, gibier de potence!

PÉTER. (*A Creusel.*) Arrête, gibier de potence!

DE SCHLAG. (*A Péter.*) Qu'est-ce que cela veut dire?

Abuser ainsi de mon nom? Qui est-ce qui t'a inspiré cette fourberie?

PÉTER. (*A Creusel.*) Qu'est-ce que cela veut dire? Abuser ainsi de mon argent! Quand paieras-tu mes gâteaux?

DE SCHAG. (*A Péter.*) Réponds, chien!

PÉTER. (*A Creusel.*) Réponds, chien!

CREUSEL. Ah! que je voudrais être hors!

DE SCHLAG. (*A Péter.*) Coquin, je vais t'étrangler. Avoue vite. A quoi le déguisement devait-il servir?

PÉTER. (*S'échappant, à Creusel.*) Coquin, je vais t'étrangler! Avoue vite. Pourquoi m'as-tu placé dans une chanson de carrefour?

CREUSEL. Oh! il ne fait pas bon ici. Adieu! adieu! (*Il s'enfuit.*)

PÉTER. (*Courant après lui.*) Ha! ha! tu ne m'échapperas certes pas.

DE SCHLAG. Et toi, difficilement.

SCÈNE X

MADEMOISELLE OHLDINN, LÉLIO, LISETTE, DE SCHLAG, ORONTE, FEMME ORONTE

LÉLIO. Arrêtez, monsieur le capitaine, cela s'est passé sur mon instigation. Votre mariage me fait du tort. Et pouvez-vous me blâmer d'avoir essayé par tous moyens de le rompre?

DE SCHLAG. Il me serait pénible de vous faire du tort. Non, Lélio, si vous ne voulez pas être contraire à mon dessein...

ORONTE. Ah! en quoi peut-il vous être contraire, si elle veut? Et elle veut.

FEMME ORONTE. En vérité, mademoiselle Ohldinn, pourquoi vous soucierirez-vous d'un homme qui a pu vous jouer un tel tour?

LÉLIO. Vraiment, madame, qui donc était-ce, qui me promettait tout à l'heure d'y employer aussi tous les moyens possibles?

FEMME ORONTE. C'est que tout à l'heure je m'étais brouillé avec mon mari...

LÉLIO. Et que maintenant...

FEMME ORONTE. Nous sommes réconciliés. Il faut qu'un couple d'honnêtes époux se chamaille et se raccommode cent fois le jour.

LÉLIO. Mademoiselle ma cousine, plutôt que de consentir à votre mariage, je vous demande pour moi-même votre main. Car je crois avoir sur vous des droits plus prochains.

OHLDINN. Quoi?

LISETTE. Quoi?

OHLDINN. Voilà une fantaisie que vous auriez pu avoir plus tôt. Il y a plus de dix ans que nous habitons la même maison.

DE SCHLAG. (*Prenant Lélio à part.*) Un mot en confidence. Pourquoi ne voulez-vous pas me laisser participer à sa fortune? Il y en aura, je crois, assez pour nous deux. Comme mari, j'en aurai le maniement. Et je vous promets que vous recevrez plus de moi que d'elle. Oui, je vous promets de même, à sa mort, de n'élever aucunes prétentions sur son héritage. Mes dettes me forcent à cette démarche, dont j'aurais d'ailleurs bien voulu me dispenser. Ne me résistez pas plus longtemps, nous pouvons vivre en amis durables.

OHLDINN. Pourrait-on entendre ce que vous vous dites en confidence?

LÉLIO. Oh! rien. M. le capitaine me faisait sentir le tort que j'aurais de vouloir être plus longtemps contraire à votre bonheur. Je consens à tout.

OHLDINN. Oh! vous êtes donc encore un homme d'honneur! Et je vous assure que votre consentement ne va pas peu contribuer au plaisir que j'aurai à donner ma main à M. le capitaine.

DE SCHLAG. Vous faites notre bonheur, Lélio.

LISETTE. (*A voix basse.*) Mais, monsieur Lélio!

LÉLIO. (*A voix basse.*) Laisse, Lisette; nous avons d'abord fait dans le coin nos conventions.

OHLDINN. Lisette, j'ai un mot à te dire. Tu n'es plus à mon service. Va-t'en où tu voudras. Ça je sais bien que c'est de toi que viennent toutes ces farces, et que c'est toi seule qui égares mon cousin.

LISETTE. Moi?...

DE SCHLAG. Oh! Ma très chère mademoiselle, grâce pour la pauvre fille! Continuez à la garder.

OHLDINN. Non, non, qu'elle parte! qu'elle parte!

DE SCHLAG. Faites-moi ce premier plaisir.

OHLDINN. Non, non, cela ne convient pas, cela ne convient pas.

DE SCHLAG. Ah! cela convient très bien, chez des gens de noblesse comme nous.

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, CLITANDRE

CLITANDRE. Ah! je vous trouve ensemble ici, mes enfants? mon cher capitaine, je viens te féliciter de ton mariage. Je t'ai cherché partout.

DE SCHLAG. M'apportes-tu peut-être aussi mes vingt-cinq ducats?

CLITANDRE. Ah! tu peux bien les oublier, maintenant que tu as rencontré une telle chance.

OHLDINN. Est-ce vous qui les lui devez? Vous m'aviez dit tout à l'heure la chose tout autrement.

CLITANDRE. Non, non. Vous ne m'aurez pas bien compris. Il me les a gagnés récemment au billard.

ORONTE. Eh bien, nous voilà d'accord. Vous, mademoiselle la fiancée, vous aurez la gracieuseté de nous offrir un petit souper, et, si c'est possible, de tout disposer pour les noces.

CLITANDRE. Oh! parfait! je ne pouvais arriver plus à propos. Venez! Venez! A table, Lélio! A table, mon-

sieur de Schlag! Lélio, conduis madame Oronte, et moi, je conduirai ta cousine.

DE SCHLAG. Et moi, il me reste Lisette.

ORONTE. Mauvais augure!

FIN DE LA VIEILLE FILLE

LES JUIFS

PERSONNAGES

Michel STICH.
Martin CROUMM.
Un Voyageur.
CHRISTOPHE, son domestique.
Le Baron.
Une jeune fille, son enfant.
LISETTE.

LES JUIFS

COMÉDIE EN UN ACTE

1749

SCÈNE PREMIÈRE

Michel STICH, Martin CROUMM

MARTIN CROUMM. Imbécile de Michel Stich !

MICHEL STICH. Imbécile de Martin Croumm !

MARTIN CROUMM. Nous pouvons même avouer que nous avons été des archiimbéciles. Cela ne serait pas arrivé, si nous l'avions tué.

MICHEL STICH. Mais comment aurions-nous pu agir plus prudemment ? N'étions-nous pas bien déguisés ? Le cocher n'était-il pas de notre côté ? Pouvions-nous empêcher que la chance nous jouât un tel tour ? Aussi ai-je dit plus de cent fois : La maudite chance ! sans elle, on ne peut pas même être un bon voleur.

MARTIN CROUMM. Certes, à voir clairement la chose, nous avons failli tâter sous peu de la corde.

MICHEL STICH. Ah ! laisse donc la corde ; si l'on pendait tous les voleurs, il faudrait que les potences fussent plus nombreuses. On en voit à peine une, chaque deux lieues, et là où il y en a une, le plus souvent il n'y pend rien. Je crois que c'est par galanterie que messieurs les juges laissent aller les choses en décadence. A quoi servent-elles aussi ? A rien, qu'à faire tout au plus cligner de l'œil à ceux des nôtres qui passent dessous.

MARTIN CROUMM. Moi, je ne le fais jamais. Mon père et mon grand-père y sont morts, que puis-je souhaiter de mieux? Je ne rougis pas de mes aïeux.

MICHEL STICH. Mais eux, les honnêtes gens, rougiraient de toi. Tu es loin encore d'avoir assez fait pour qu'on pût te tenir pour leur fils véritable et authentique.

MARTIN CROUMM. Oh ! crois-tu donc que je passe ainsi la chose à notre maître? et quant à ce maudit étranger qui nous a arraché un si bon morceau de la bouche, je me vengerai de lui aussi à coup sûr. Il faut que sa montre y passe... Ha! tiens, le voici. File, je vais lui jouer un maître-coup.

MICHEL STICH. Mais, part à deux! part à deux!

SCÈNE II

MARTIN CROUMM, LE VOYAGEUR

MARTIN CROUMM. (*A part.*) Je vais faire l'imbécile.— Votre serviteur, tout prêt à vous servir, monsieur, —je me nomme Martin Croumm, et je suis le bailli en titre de cette terre.

LE VOYAGEUR. Je vous crois, mon ami. Mais n'auriez-vous pas vu mon domestique?

MARTIN CROUMM. Non, pour vous servir; mais j'ai eu l'honneur d'entendre dire beaucoup de bien de votre honorable personne. Et je suis heureux d'avoir l'honneur de recevoir l'honneur de faire votre connaissance. On dit qu'hier au soir, pendant votre voyage, vous avez arraché notre maître à un très grand péril. Comme je ne puis que me réjouir du bonheur de mon maître, je me réjouis...

LE VOYAGEUR. Je devine ce que vous voulez : vous voulez me remercier d'avoir prêté assistance à votre maître...

MARTIN CROUMM. Oui, c'est cela, tout à fait cela.

LE VOYAGEUR. Vous êtes un honnête homme...

MARTIN CROUMM. Pour cela, oui. Et un homme qui toujours pousse aussi loin que possible l'honnêteté.

LE VOYAGEUR. Ce ne m'est pas un petit plaisir, que d'avoir rendu, par un si léger service, tant d'honnêtes gens, mes obligés. Votre reconnaissance est une récompense exagérée pour ce que j'ai fait. L'humanité m'en faisait une loi. C'était pour moi un devoir, et je serais heureux qu'on ne l'eût pas considéré autrement. Vous êtes beaucoup trop bons, braves gens, de me remercier de ce que, sans aucun doute, vous auriez accompli pour moi avec autant de zèle, si je m'étais trouvé dans un péril semblable. En quoi d'ailleurs puis-je vous servir, mon ami?

MARTIN CROUMM. Pour ce qui est de me servir; oh! monsieur, je ne vous en incommoderai pas. J'ai mon valet qui me sert, quand il est besoin. Mais... j'aimerais bien à savoir comment cela s'est passé : où c'était, combien il y avait de voleurs, s'ils voulaient ôter la vie à notre bon maître ou seulement le dépouiller de son argent. — L'un eût été mieux que l'autre.

LE VOYAGEUR. Je vais en peu de mots vous raconter en entier l'événement. Ce pouvait être environ à une lieue d'ici que les brigands avaient attaqué votre maître, dans un chemin creux. Je ne faisais que de dépasser ce chemin, et à son cri désespéré : « A l'aide », je me hâtai d'accourir avec mon domestique.

MARTIN CROUMM. Ah! ah!

LE VOYAGEUR. Je le trouvai dans une calèche découverte...

MARTIN CROUMM. Ah! ah!

LE VOYAGEUR. Deux coquins déguisés...

MARTIN CROUMM. Déguisés? Ah! ah!

LE VOYAGEUR. Oui... s'étaient déjà jetés sur lui.

MARTIN CROUMM. Ah! ah!

LE VOYAGEUR. S'ils voulaient le tuer, ou seulement le lier, afin de pouvoir ensuite le piller plus sûrement, je n'en sais rien.

MARTIN CROUMM. Ah! ah! Certainement ils voulaient le tuer, les misérables!

LE VOYAGEUR. Je ne l'affirmerais pas, de peur de trop leur en imputer.

MARTIN CROUMM. Si, si, veuillez me croire, ils voulaient le tuer. Je le sais, je le sais sûrement.

LE VOYAGEUR. D'où pouvez-vous le savoir? Enfin, soit. Aussitôt que les brigands m'eurent aperçu, ils abandonnèrent leur proie, et s'enfuirent de toutes leurs forces sous bois. Je déchargeai mon pistolet sur l'un d'eux. Mais il faisait déjà trop sombre, et il était dejà trop loin, pour que je puisse supposer l'avoir touché.

MARTIN CROUMM. Non, vous ne l'avez pas touché.

LE VOYAGEUR. Le savez-vous?

MARTIN CROUMM. Je le pense seulement, parce qu'il faisait déjà sombre, et que, dans l'obscurité, à ce que j'ai entendu dire, on ne peut pas bien viser.

LE VOYAGEUR. Je ne puis pas vous décrire combien votre maître se montra reconnaissant pour moi. Il m'appela cent fois son sauveur et me contraignit à retourner avec lui à sa terre. Je souhaiterais que les circonstances me permissent de rester plus longtemps auprès de cette homme aimable; mais aujourd'hui même je dois me remettre en route... Et, dans ce moment même je cherche mon domestique.

MARTIN CROUMM. Oh! vous trouvez auprès de moi le temps bien long. Restez encore un peu... Ah oui! que voulais-je donc vous demander? Les brigands... dites-moi... qui paraissaient-ils être? Quelle était leur tournure? Ils étaient déguisés : mais comment?

LE VOYAGEUR. Votre maître affirme que c'étaient des juifs. Ils en avaient la barbe, c'est vrai; mais leur langage était le patois ordinaire aux gens d'ici. S'ils étaient déguisés, comme je le crois fermement, le crépuscule leur est très bien venu en aide. Car je ne crois pas que ce soient des juifs qui rendent les routes dangereuses, quand on les tolère si peu dans ce pays.

MARTIN CROUMM. Oui, oui, moi aussi je suis sûr que c'étaient des juifs. On voudrait ne pas connaître cette canaille impie. Tous tant qu'ils sont, sans en excepter

aucun, ce ne sont que filous, que voleurs, que bandits de grand chemin. Aussi est-ce un peuple que le bon Dieu a maudit. Que ne suis-je le roi! Je n'en laisserais pas un, pas un seul en vie. Ah! Dieu garde tous les honnêtes chrétiens, de telles gens! Si le bon Dieu lui-même ne les haïssait, en serait-il resté, il y a quelque temps, dans le désastre de Breslau, moitié plus des leurs que des chrétiens? M. notre pasteur, dans son dernier prêche, l'a très sagement rappelé. Ils auront voulu, comme s'ils l'avaient entendu, s'en venger sur-le-champ sur notre bon maître. Ah! mon cher monsieur, si vous voulez avoir prospérité et bonheur dans ce monde, gardez-vous des juifs avec plus de soin que de la peste.

LE VOYAGEUR. Plût à Dieu, que ce ne fût là que le langage de la populace!

MARTIN CROUMM. Par exemple, monsieur, je suis allé un jour à la foire... Eh bien, aussitôt que je pense à cette foire, je voudrais, si je le pouvais, empoisonner, d'un seul coup tous ces maudits juifs. A l'un, ils ont, dans la presse, fait le mouchoir, à l'autre la tabatière, au troisième la montre, et je ne sais quoi encore. Vite, vite, il se font lourds comme bœufs, quand on découvre le vol. Et cela plus rapidement que jamais notre maître d'école ne joue sur l'orgue. Par exemple, monsieur; d'abord ils se serrent près de quelqu'un, à peu près comme moi près de vous en ce moment...

LE VOYAGEUR. Un peu plus poliment, mon ami.

MARTIN CROUMM. Oh! c'est pour vous montrer. Quand ils se tiennent ainsi... voyez-vous... ils mettent avec la rapidité de l'éclair, la main dans le gousset de montre. (*Il cherche, non pas dans le gousset de montre, mais dans la poche du paletot, et en retire la tabatière.*) Et en cela il s'arrangent de façon qu'on jurerait qu'ils cherchent ici avec la main, tandis qu'ils fouillent là. Parlent-ils de la tabatière, ils vont droit à la montre; parlent-ils de la montre, ils ont l'intention de voler la tabatière. (*Au moment où il tire nettement la montre, il est pris.*)

LE VOYAGEUR. Doucement, doucement, qu'est-ce que votre main cherche par là?

MARTIN CROUMM. Voyez ainsi, monsieur, quel maladroit fripon je ferais. Si un juif avait déjà de cette façon touché à la montre, il y a longtemps que ç'aurait été fait de la bonne montre. Mais je m'aperçois que je vous importune, et je prends la liberté de vous saluer de mon mieux, et je reste pour toute la vie, à l'occasion du bienfait par vous rendu, mon très honoré monsieur, votre très humble serviteur, Martin Croumm, dû-bailli de cette très noble seigneurie.

LE VOYAGEUR. Allez, allez.

MARTIN CROUMM. Rappelez-vous bien ce que je vous ai dit des juifs. C'est une race impie de voleurs éprouvés.

SCÈNE III

Le voyageur

LE VOYAGEUR. Peut-être ce garçon, qu'il soit imbécile ou qu'il feigne de l'être, est-il un plus malin fripon qu'il n'y en ait jamais eu parmi les juifs. Quand un juif trompe, c'est que, peut-être sept fois sur neuf, le chrétien l'y a forcé. Je doute que beaucoup de chrétiens se puissent vanter de s'être conduits honnêtement avec un juif : et ils s'étonnent de ce que ceux-ci cherchent à leur appliquer la peine du talion? Que fidélité et probité règnent entre deux nations, alors toutes les deux y apportent autant du leur. Mais quand, chez l'une, persécuter l'autre à propos d'un point de religion, devient à peu près une œuvre méritoire... Certes...

SCÈNE IV

LE VOYAGEUR, CHRISTOPHE

LE VOYAGEUR. Faut-il donc toujours vous chercher une heure, quand on a besoin de vous?

CHRISTOPHE. Vous plaisantez, monsieur. N'est-il pas vrai que je ne puis pas être dans plus d'un seul lieu à la fois? Est-ce ma faute, si vous ne m'avez pas cherché dans ce lieu? Certainement, vous me trouvez toujours où je suis.

LE VOYAGEUR. En vérité? Vous titubez? Alors je comprends pourquoi vous avez tant d'esprit. Faut-il que vous vous enivriez de si grand matin?

CHRISTOPHE. Vous parlez d'ivresse, et j'ai à peine commencé à boire. Une paire de bouteilles de bon vin de pays, une paire de verres d'eau-de-vie, et un pain blanc, voilà, aussi vrai que je suis un honnête homme, le peu que j'ai pris. Je suis encore tout à fait à jeun.

LE VOYAGEUR. Oh! cela se voit. Et je vous conseille, en ami, de redoubler la dose.

CHRISTOPHE. Le conseil est excellent. Je ne manquerai pas de le considérer comme une règle de conduite. Je m'en vais, et vous verrez combien je sais être obéissant.

LE VOYAGEUR. Ne faites pas le fou. Au lieu de cela, allez seller les chevaux et faire les bagages. Je partirai avant midi.

CHRISTOPHE. Si c'est par plaisanterie que vous m'avez conseillé de prendre un double déjeuner, comment m'imaginer que maintenant vous parlez sérieusement? Vous semblez aujourd'hui vouloir vous égayer de moi. Est-ce par hasard la jeune demoiselle qui vous met en si belle humeur? Oh! c'est une charmante enfant... Il ne lui manque qu'un peu d'âge, qu'un tout peu d'âge. N'est-ce pas, monsieur, que la femme n'est pas à point pour un certain voyage?...

LE VOYAGEUR. Allez et faites ce que je vous ai ordonné.

CHRISTOPHE. Vous devenez sérieux. Je n'en attendrai pas moins que vous me l'ordonniez une troisième fois. Le point est très important. Vous pourriez agir avec précipitation. Et j'ai toujours eu l'habitude d'accorder à mon maître le temps de la réflexion. Réfléchissez bien : quitter de si bonne heure un lieu où l'on nous a presque apportés en triomphe? Nous n'y sommes venus qu'hier. Nous avons rendu un service exceptionnel au maître, et à peine avons-nous pris chez lui un déjeuner et un souper.

LE VOYAGEUR. Votre grossièreté est intolérable. Quand on se résoud à servir, on devrait s'habituer à faire moins d'embarras.

CHRISTOPHE. Bien, monsieur! vous commencez à moraliser : ce qui veut dire que vous êtes en colère. Calmez-vous, je m'en vais.

LE VOYAGEUR. Il faut que vous soyez accoutumé à peu réfléchir. Ce que nous avons fait pour ce monsieur perdrait le nom de bonne action, si nous paraissions en attendre la moindre récompense. Je n'aurais pas même dû me laisser amener ici. Le plaisir d'avoir secouru à l'improviste un inconnu, est en soi-même déjà si grand! Et cet inconnu nous aurait accompagnés de plus de bénédictions qu'il ne nous prodigue aujourd'hui de paroles exagérées de reconnaissance. Celui qu'on met dans l'obligation de remercier longuement et à grands frais, celui-là nous rend un contre-service qui lui coûte peut-être plus à lui qu'à nous notre bienfait. La plupart des hommes sont trop corrompus pour que la présence d'un bienfaiteur ne leur doive pas être fort à charge. Cette présence semble humilier leur fierté...

CHRISTOPHE. Votre philosophie, monsieur, vous fait perdre le souffle. Bien. Vous allez voir que je suis aussi généreux que vous. Je m'en vais : dans un quart d'heure vous pourrez monter à cheval.

SCÈNE V

LE VOYAGEUR, LA JEUNE FILLE

LE VOYAGEUR. Autant je me suis fait peu intime avec cet homme, autant il se fait intime avec moi.

LA JEUNE FILLE. Pourquoi nous quittez-vous, monsieur? Pourquoi êtes-vous ici tout seul? Notre société, depuis le peu d'heures que vous êtes chez nous, vous est-elle déjà devenue déplaisante? Je cherche à plaire à tout le monde, et je serai désolée de vous déplaire, à vous, plus qu'à tout autre.

LE VOYAGEUR. Pardon, mademoiselle. Je ne voulais qu'ordonner à mon domestique de tout tenir prêt pour mon départ.

LA JEUNE FILLE. De quoi parlez-vous? De votre départ? Quand donc reviendrez-vous? Une heure de mélancolie vous aurait porté à cette fantaisie, après plus d'une année de séjour ici, soit encore. Mais comment, ne pouvez-vous pas rester un jour entier? Ceci est par trop méchant. Je vous dis que je serai furieuse, si vous y songez encore.

LE VOYAGEUR. Vous ne pouviez me menacer de rien qui me fût plus sensible.

LA JEUNE FILLE. Non? Sérieusement? Est-il vrai que vous seriez sensible à ce que je fusse furieuse contre vous?

LE VOYAGEUR. A qui la colère d'une femme aimable pourrait-elle être indifférente?

LA JEUNE FILLE. Ce que vous dites là sonne à peu près comme une raillerie : cependant, je le prends au sérieux, en supposant que je me trompe. Donc, monsieur... je suis, à ce qu'on m'a dit, un peu aimable... et je vous répète que je serai horriblement, épouvantablement en colère si, d'ici à la nouvelle année, vous songez encore à votre départ.

LE VOYAGEUR. Le terme est très gracieusement fixé.

Et vous voudriez ensuite me montrer la porte au milieu de l'hiver, et par le temps le plus incommode...

LA JEUNE FILLE. Eh! qui est-ce qui dit cela? Je dis seulement que vous pourrez ensuite, par bienséance parler peut-être une fois de votre départ; nous vous prierons...

LE VOYAGEUR. Peut-être aussi par bienséance?

LA JEUNE FILLE. Eh! voyez, l'on ne devrait pas croire qu'une si honnête physionomie fût d'un railleur... Ah! voici papa. Je me sauve. Ne dites pas que j'étais auprès de vous. Il me reproche assez souvent d'aimer la société des messieurs.

SCÈNE VI

LE BARON, LE VOYAGEUR

LE BARON. Ma fille n'était-elle pas auprès de vous? Pourquoi la petite sauvage s'enfuit-elle?

LE VOYAGEUR. C'est un bonheur inappréciable d'avoir une fille aussi charmante et aussi gaie. Elle m'a enchantée par sa conversation, où règne la plus aimable innocence, l'esprit le plus naïf.

LE BARON. Vous la jugez avec trop de bienveillance. Elle est un peu au dessous des filles de son rang, et possède peu l'art de plaire que l'on peut difficilement acquérir à la campagne, et qui pourtant a souvent plus de pouvoir que la beauté même. Tout en elle est encore tel que la simple nature l'a fait.

LE VOYAGEUR. Elle est d'autant plus aimable qu'on trouve moins de telles femmes dans les villes. Tout y est dissimulé, contraint, appris. Oui, et on en est venu jusqu'à y prendre bêtise, grossièreté, et nature pour des mots de même valeur.

LE BARON. Qu'est-ce qui pourrait m'être plus agréable que de voir nos pensées et nos jugements si bien d'accord? Oh! que n'ai-je eu depuis longtemps un ami de votre valeur!

LE VOYAGEUR. Vous êtes injuste pour vos autres amis.

LE BARON. Pour mes autres amis, dites-vous?... J'ai cinquante ans... j'ai eu des connaissances; mais, des amis, pas encore. Et jamais l'amitié ne m'a paru aussi séduisante que depuis quelques heures que je prétends à la vôtre. Comment la puis-je mériter?

LE VOYAGEUR. Mon amitié est de si peu d'importance que la simple recherche que vous en faites est suffisante pour l'obtenir. Votre demande est de plus haut prix que ce que vous demandez.

LE BARON. Oh! monsieur, l'amitié d'un bienfaiteur...

LE VOYAGEUR. Permettez... n'est pas de l'amitié. Si vous me considérez sous ce faux point de vue, je ne puis pas être votre ami. Supposez un instant que je fusse votre bienfaiteur; n'aurais-je pas à craindre que votre amitié ne fût autre chose qu'une vive reconnaissance?

LE BARON. Les deux ne peuvent-elles pas se réunir?

LE VOYAGEUR. Très difficilement. Celle-ci, une âme noble la prend pour son devoir; l'autre exige un mouvement purement spontané de l'âme.

LE BARON. Mais comment pourrais-je?... Votre délicatesse trop extrême me rend tout confus...

LE VOYAGEUR. Ne m'estimez pas plus haut que je ne le mérite. Je suis tout au plus un homme qui a accompli son devoir avec plaisir. Le devoir accompli ne mérite aucune reconnaissance. Et de l'avoir accompli avec plaisir, j'en suis suffisamment récompensé par votre amitié.

LE BARON. Cette grandeur d'âme me confond encore davantage... Mais je suis peut-être trop téméraire... Je n'ai pas encore voulu me permettre de vous demander votre nom, votre position... Peut-être est-ce que j'offre mon amitié à une personne qui... qui, pour la mépriser...

LE VOYAGEUR. Pardon, monsieur... Vous... vous vous faites... vous avez une trop haute idée de moi.

LE BARON. (*A part.*) Dois-je lui demander? Il peut prendre mal ma curiosité.

LE VOYAGEUR. (*A part.*) S'il m'interroge, que lui répondre?

LE BARON. (*A part.*) Je ne le lui demanderai pas ; il pourrait y voir une grossièreté.

LE VOYAGEUR. (*A part.*) Lui dirai-je la vérité?

LE BARON. (*A part.*) J'emploierai la voie la plus sûre. Je ferai interroger d'abord son domestique.

LE VOYAGEUR. (*A part.*) Que ne puis-je éviter cette humiliation?

LE BARON. Pourquoi si songeur?

LE VOYAGEUR. J'allais vous demander la même chose, monsieur.

LE BARON. Je le sais, on se laisse aller quelquefois. Parlons d'autre chose. — Croyez-vous que ce fussent de véritables juifs qui m'ont attaqué? Ce n'est que maintenant que mon bailli vient de me dire qu'il y a quelques jours, il en a trouvé trois sur le grand chemin. Comme il les décrit, ils ressemblaient plus à des voleurs qu'à des honnêtes gens. Et pourquoi même en douterais-je? Une race si avide de gain s'inquiète peu de le gagner, loyalement ou non, par ruse ou par force... Elle paraît même née pour les affaires, ou, pour parler français, pour les tromperies. Politesse, franchise, énergie, discrétion, voilà les qualités qui la rendraient estimable, si elle ne les employait pas pour notre malheur.... (*Il se tait un instant.*) Les juifs m'ont déjà d'ailleurs causé perte et dommage. Lorsque j'étais encore au service, je me laissai persuader de souscrire, comme caution, une lettre de change pour un de mes amis, et le juif, par qui elle était tirée, me força non seulement à la payer, mais encore à la payer deux fois... Oh! ce sont les gens les plus astucieux et les plus vils... Qu'en dites-vous? Vous paraissez tout abattu.

LE VOYAGEUR. Que dirai-je?... que j'ai souvent entendu de semblables plaintes...

LE BARON. Et n'est-il pas vrai que leur physionomie a quelque chose qui nous prévient contre eux? On croirait lire très clairement dans leurs yeux, la malice, le manque de conscience, la cupidité, la fourberie et le

parjure... Mais pourquoi vous détournez-vous de moi?

LE VOYAGEUR. Je vous entends dire que vous êtes un grand physionomiste, et j'ai souci que ma physionomie...

LE BARON. Oh! vous me mortifiez. Comment en pouvez-vous venir à un tel soupçon? Sans être un grand physionomiste, je vous dirai que je n'ai jamais rencontré d'air aussi franc, aussi généreux, aussi agréable que le vôtre.

LE VOYAGEUR. A vous dire vrai, je ne suis pas partisan des opinions générales sur toute une race... Ne prenez pas mal ma franchise... Je crois que parmi toutes les races, il y a de bonnes et de mauvaises gens... Et parmi les juifs...

SCÈNE VII

LA JEUNE FILLE, LE VOYAGEUR, LE BARON

LA JEUNE FILLE. Ah! papa...

LE BARON. Eh bien! eh bien! petite sauvage, petite sauvage! Pourquoi t'es-tu sauvée devant moi? Qu'est-ce que cela veut dire?

LA JEUNE FILLE. Ce n'est pas devant vous que je me suis sauvée, papa, mais devant votre réprimande.

LE BARON. La distinction est très subtile. Mais qu'y avait-il donc qui méritât ma réprimande?

LA JEUNE FILLE. Oh! vous allez le savoir. C'est que j'étais avec le monsieur...

LE BARON. Tu aurais bien dû sentir que ce monsieur est une exception. Je souhaiterais qu'il pût t'endurer... Je verrais avec plaisir que tu fusses même constamment auprès de lui.

LA JEUNE FILLE. Ah! c'était bien pour la première et la dernière fois. Son domestique fait ses paquets... Et c'est là précisément ce que je venais vous dire.

LE BARON. Quoi? Qui? Son domestique?

LE VOYAGEUR. Oui, monsieur, sur mon ordre. Mes affaires et la crainte de vous importuner...

LE BARON. Que dois-je penser? N'aurai-je pas le bonheur de vous montrer de plus près que vous n'avez pas obligé un ingrat? Oh! je vous en prie, à votre premier bienfait joignez-en un autre, qui me sera tout aussi précieux que la conservation de ma vie; restez quelque temps... au moins un jour chez moi; je me reprocherais éternellement d'avoir laissé s'éloigner de moi un homme comme vous, sans l'avoir connu, honoré, récompensé, si d'ailleurs c'est en mon pouvoir. J'ai fait inviter pour aujourd'hui quelques-uns de mes parents, pour leur faire partager ma joie, et leur procurer le bonheur de faire la connaissance de mon sauveur.

LE VOYAGEUR. Monsieur, il faut nécessairement...

LA JEUNE FILLE. Restez, monsieur, restez. Je cours dire à votre domestique qu'il défasse les paquets. Mais le voici.

SCÈNE VIII

CHRISTOPHE, botté et éperonné, deux porte-manteaux sous les bras, LES PRÉCÉDENTS

CHRISTOPHE. Eh bien, monsieur, tout est prêt. Partons. Abrégez un peu vos adieux. A quoi bon tant de discours, si nous ne pouvons demeurer ici?

LE BARON. Qu'est-ce qui vous empêche donc d'y demeurer?

CHRISTOPHE. Certaines réflexions, monsieur le baron, qui causent ce caprice de mon maître, et qui ont pour prétexte sa grandeur d'âme.

LE VOYAGEUR. Mon domestique perd souvent la tête; pardonnez-lui. Je vois qu'en réalité vos prières ne sont pas de simples compliments. Je me rends : autrement la crainte d'être impoli pourrait me faire commettre une impolitesse.

LE BARON. Oh! quels remercîments ne vous dois-je pas?

LE VOYAGEUR. Vous pouvez aller défaire les paquets. Nous partirons demain.

LA JEUNE FILLE. Eh bien! n'entendez-vous pas? Qu'est-ce que vous faites-là debout? Allez et défaites les paquets.

CHRISTOPHE. Ce serait à rendre furieux à bon droit. Et ce ne serait pas loin non plus d'éveiller ma colère... Cependant, comme il n'en résulte rien de pis, en restant ici, que de bien boire, de bien manger et d'être bien soigné, soit! D'ailleurs je n'aime pas à me donner d'émotions inutiles : sachez cela!

LE VOYAGEUR. Silence! c'est trop d'insolence.

CHRISTOPHE. Mais je dis la vérité.

LA JEUNE FILLE. Oh! c'est parfait que vous nous restiez. Et maintenant je vais redevenir tout aussi aimable pour vous. Venez, que je vous montre notre jardin; il vous plaira.

LE VOYAGEUR. S'il vous plaît, mademoiselle, c'est certain.

LA JEUNE FILLE. Venez... en attendant qu'arrive le moment de dîner. Papa, le permettez-vous cependant?

LE BARON. Je vais même vous accompagner.

LA JEUNE FILLE. Non, non, nous ne vous donnerons pas cette peine. Vous avez à faire.

LE BARON. Je n'ai en ce moment rien de plus important à faire que de procurer du plaisir à notre hôte.

LA JEUNE FILLE. Il ne s'en offensera pas; n'est-ce pas, monsieur? (*Bas, au voyageur.*) Dites donc; non. J'aimerais à aller seule avec vous.

LE VOYAGEUR. Je regretterai de m'être laissé si facilement entraîner à demeurer ici, si je m'aperçois que je vous sois le moins du monde à charge. Je vous en prie donc...

LE BARON. Pourquoi écouter les paroles de cette enfant?

LA JEUNE FILLE. Enfant? Papa!... ne me rendez donc pas honteuse... Le monsieur pensera combien je suis

jeune. — C'est bon; je suis assez âgée pour aller me promener avec vous... Venez!... Mais voyez : votre domestique est encore là, les porte-manteaux sous les bras.

CHRISTOPHE. Je pense que cela ne s'adresse qu'à celui pour qui cela devient une dureté.

LE VOYAGEUR. Silence, on vous fait trop d'honneur...

SCÈNE IX

LISETTE, LES PRÉCÉDENTS

LE BARON. (*Voyant venir Lisette.*) Monsieur, je vous suis à l'instant; s'il vous est agréable d'accompagner ma fille au jardin.

LA JEUNE FILLE. Oh! demeurez tout le temps qu'il vous plaira. Nous saurons passer le temps. Venez. (*La jeune fille et le voyageur sortent.*)

LE BARON. J'ai quelque chose à te dire...

LISETTE. Eh bien?

LE BARON. (*A voix basse.*) Je ne sais pas encore qui est notre hôte. Pour certaines raisons, je ne puis pas non plus le lui demander. Ne pourrais-tu pas, par son domestique?

LISETTE Je sais ce que vous voulez. La curiosité m'y pousse moi-même, et c'est pour cela que je venais ici...

LE BARON. Occupes-en toi donc... et donne-moi des nouvelles. Tu mériteras ma reconnaissance.

LISETTE. Allez seulement.

CHRISTOPHE. Vous ne prendrez pas mal, monsieur, que nous ne nous gênions pas chez vous. Mais, je vous en prie, ne vous tracassez pas à cause de moi; je me contente de ce qui est là.

LE BARON. Lisette, je te le confie; ne le laisse manquer de rien. (*Il sort.*)

CHRISTOPHE. Je me recommande donc, mademoiselle, à votre sollicitude, qui ne me laissera manquer de rien. (*Il va pour sortir.*)

SCÈNE X

LISETTE, CHRISTOPHE

LISETTE. (*Elle le retient.*) Non, monsieur, il m'est impossible de prendre sur moi d'accepter de vous cette impolitesse... Ne suis-je pas assez femme pour mériter un court entretien?

CHRISTOPHE. Peste!... Vous êtes bien susceptible, mademoiselle. Si vous êtes femme assez ou trop, c'est ce que je ne puis pas dire. A en juger par votre babil, je pourrais peut-être, il est vrai, croire que vous l'êtes trop... Enfin, qu'il en soit ce qu'il voudra; vous voudrez bien maintenant me permettre... Vous voyez que j'ai les mains et les bras occupés... Aussitôt que j'aurai faim ou soif, je reviendrai auprès de vous.

LISETTE. C'est ce que fait aussi notre gardien des chariots.

CHRISTOPHE. Diable! Ce doit être un homme sensé : il agit comme moi.

LISETTE. Si vous voulez faire sa connaissance, il est couché devant le corps de logis de derrière, à la chaîne.

CHRISTOPHE. Damnation! Je crois que c'est du chien que vous voulez parler. Je commence à croire que vous avez compris la faim et la soif du ventre. Ce n'est pas cela que j'ai entendu dire : mais la faim et la soif de l'amour. Cette faim et cette soif-là, mademoiselle, celles-là! Êtes-vous satisfaite de l'explication?

LISETTE. Plus que de l'explicateur.

CHRISTOPHE. Eh! en confidence... dites-moi donc alors si, par hasard, une proposition d'amour ne vous serait pas déplaisante de ma part.

LISETTE. Peut-être! Est-ce que vous voulez m'en faire une, sérieusement?

CHRISTOPHE. Peut-être!

LISETTE. Fi! Quelle réponse! peut-être!

CHRISTOPHE. Elle ne diffère cependant pas de l'épaisseur d'un cheveu de la vôtre.

LISETTE. Dans ma bouche, ça voulait dire tout autre chose. Peut-être était-ce la réponse la plus affirmative, pour une femme. Car notre jeu est si mauvais que nous ne devons jamais laisser voir nos cartes.

CHRISTOPHE. Ah! c'est ainsi!... Venons-en donc au fait... (*Il jette à terre les deux valises.*) Je ne sais pas pourquoi je me fatigue tant avec cela. Les voilà à terre! Je vous aime, mademoiselle.

LISETTE. J'appellerai cela : dire beaucoup en peu de mot... Analysons.

CHRISTOPHE. Non, mieux vaut laisser le tout en bloc... Cependant... afin que nous puissions échanger à l'aise nos idées... veuillez vous asseoir!... Cela me fatigue de me tenir debout... Sans cérémonie... (*Il la force à s'asseoir sur le porte-manteau.*) Je vous aime mademoiselle.

LISETTE. Mais... je suis assise diablement à la dure...

CHRISTOPHE. Cela est bien délicat et bien spirituel... et cependant vous êtes assise dessus à la dure? C'est la bibliothèque de voyage de mon maître. Elle consiste en comédies qui font pleurer, et en tragédies qui font rire; en tendres histoires de héros, en rêveuses chansons de bouteille, et en choses de même sorte encore cent fois plus nouvelles... Mais changeons. Asseyez-vous sur le mien... Sans cérémonies... le mien est le plus moelleux.

LISETTE. Pardon... Je n'aurais pas cette impolitesse-là...

CHRISTOPHE. Sans cérémonies... sans compliments... Ne voulez-vous pas? Je vous attirerai de force...

LISETTE. Si donc vous le commandez... (*Elle se lève et va s'asseoir sur l'autre sac.*)

CHRISTOPHE. Vous le commander? Dieu m'en préserve!... Non, commander veut beaucoup dire... Si vous le prenez ainsi, j'aime mieux que vous restiez où vous étiez... (*Il se rassied sur son porte-manteau.*)

LISETTE (*A part.*) Le rustre! Mais je n'y dois pas faire attention.

CHRISTOPHE. Où en étions-nous restés? Ah! oui, à l'amour. Je vous aime donc, mademoiselle. *Je vous aime*, vous dirais-je, si vous étiez une marquise française.

LISETTE. Peste! êtes-vous donc Français?

CHRISTOPHE. Non, je l'avoue à ma honte, je ne suis qu'Allemand. Mais j'ai eu le bonheur de pouvoir voyager avec plusieurs Français, et alors j'ai assez passablement appris ce qui est nécessaire à un honnête garçon. Je crois que cela se voit tout de suite.

LISETTE. Vous venez peut-être de France, avec votre maître?

CHRISTOPHE. Ah! non.

LISETTE. De quel autre endroit, précisément?...

CHRISTOPHE. C'est encore à quelques lieues au dessous de la France, qu'est le pays d'où nous venons.

LISETTE. Ne serait-ce pas d'Italie?

CHRISTOPHE. Pas loin de là.

LISETTE. D'Angleterre donc?

CHRISTOPHE. A peu près : l'Angleterre est une province du pays. Il y a plus de 50 lieues d'ici chez nous... Mais, pardieu! mes chevaux... les pauvres bêtes sont encore sellées... Pardon, mademoiselle... Vite, levez-vous!... (*Il reprend les porte-manteaux sous les bras.*) En dépit de mon brûlant amour, il faut d'abord que je m'acquitte du nécessaire... Nous avons encore toute la journée, et, ce qui est mieux, toute la nuit devant nous. Nous recauserons... Je saurai bien vous retrouver.

SCÈNE XI

Martin CROUMM, LISETTE

LISETTE. J'ai pu en apprendre peu de choses, parce qu'il est trop bête ou trop fin, et, en tout cas, impénétrable.

MARTIN CROUMM. Ah! mademoiselle Lisette. Ce garçon voudrait-il me supplanter?

LISETTE. Il n'en a pas besoin.

MARTIN CROUMM. Pas besoin? Et moi qui pense pouvoir compter si fermement sur votre cœur?

LISETTE. Vous le pensez, monsieur le bailli, voilà tout. Les gens de votre sorte ont le droit de penser d'une manière inepte. Aussi je ne m'irrite point de ce que vous ayez pensé cela; mais de ce que vous me l'ayez dit. Je voudrais savoir ce que mon cœur vous a accordé; par quelles complaisances, par quels cadeaux vous vous êtes acquis un droit dessus?... On ne donne plus ainsi les cœurs de prime-saut. Et croiriez-vous par hasard que je fusse si embarrassée du mien? J'aurai trouvé pour lui un honnête homme, avant de le jeter devant les pourceaux.

MARTIN CROUMM. Diable, quelle prise! Il en faut prendre une de tabac par là-dessus... Peut-être le tout partira-t-il avec l'éternuement. (*Il tire la tabatière qu'il a dérobée, joue quelque temps avec, et y prend une prise d'un air risiblement orgueilleux.*)

LISETTE. (*Elle la guigne de côté.*) Malédiction! où le coquin a-t-il eu cette tabatière?

MARTIN CROUMM. Désirez-vous une petite prise?

LISETTE. Oh! votre très humble servante, monsieur le bailli! (*Elle en prend une.*)

MARTIN CROUMM. Qu'est-ce que ne peut pas une tabatière d'argent! — Un petit perce-oreilles pourrait-il être plus souple?

LISETTE. Est-ce une tabatière d'argent?

MARTIN CROUMM. Si elle n'était pas d'argent, elle ne serait pas à Martin Croumm.

LISETTE. N'est-il pas permis de la considérer?

MARTIN CROUMM. Oui, mais dans mes mains.

LISETTE. La façon en est parfaite.

MARTIN CROUMM. Oui, elle ne pèse pas moins de cinq loths (1)...

LISETTE. Rien que pour la façon, je voudrais avoir une telle tabatière.

(1) Quatre-vingts grammes.

MARTIN CROUMM. Si je la fais fondre, la façon sera à votre service.

LISETTE. Vous êtes beaucoup trop bon... C'est sans doute un présent?

MARTIN CROUMM. Oui... elle ne me coûte pas un fenin.

LISETTE. Vraiment, un tel présent pourrait bien éblouir une femme. Avec cela vous pouvez faire votre bonheur, monsieur le bailli. Moi, du moins, je me défendrais bien mal, si l'on m'attaquait avec des tabatières d'argent. Avec une telle tabatière, un amoureux aurait sur moi partie gagnée.

MARTIN CROUMM. Je comprends, je comprends...

LISETTE. Puisqu'elle ne vous coûte rien, je vous conseillerais de vous en faire une bonne amie...

MARTIN CROUMM. Je comprends, je comprends...

LISETTE. (*Caressante.*) Voudriez-vous bien m'en faire cadeau?

MARTIN CROUMM. Oh ! pardon!... On ne donne plus ainsi les tabatières d'argent de prime-saut. Et croiriez-vous donc par hasard, mademoiselle Lisette, que je fusse si embarrassé de la mienne? J'aurai trouvé pour elle un honnête homme, avant de la jeter devant les pourceaux.

LISETTE. A-t-on jamais imaginé une platitude aussi forte... d'estimer au même taux un cœur et une tabatière?..-

MARTIN CROUMM. Oui, un cœur de bronze et une tabatière d'argent...

LISETTE. Peut-être cesserait-il d'être de bronze, si... mais toutes mes paroles sont en pure perte... Vous n'êtes pas digne de mon amour... je ne suis qu'une bonne bête... (*Elle est sur le point de pleurer.*) J'aurais presque cru que le bailli était encore un de ces honnêtes gens qui pensent comme ils parlent...

MARTIN CROUMM. Et moi, je ne suis qu'une bonne bête de croire qu'une femme pense comme elle parle !... Allons, ma petite Lisette, ne pleurez pas... (*Il lui donne la tabatière.*) Mais maintenant suis-je bien digne de votre

amour? Pour commencer, je ne souhaite qu'un tout petit baiser sur votre jolie main... (*Il lui baise la main.*) Ah! comme c'est bon!

SCÈNE XII

La jeune fille, les précédents

LA JEUNE FILLE. (*Elle arrive à la sourdine, et lui heurte la main, de la tête.*) Eh! Monsieur le bailli... Baisez-moi donc aussi la main!

LISETTE. Pourquoi donc?...

MARTIN CROUMM. Très volontiers, noble demoiselle... (*Il veut lui baiser la main.*)

LA JEUNE FILLE. (*Lui donnant un soufflet.*) Lourdeau, ne comprenez-vous donc pas la plaisanterie?

MARTIN CROUMM. Au diable soit la plaisanterie!

LISETTE. Ha! ha! ha!... (*Elle se rit de lui.*) Je vous assure, mon cher bailli... Ha! ha! ha!

MARTIN CROUMM. Ah! et vous en riez? Est-ce là mon remercîment? C'est bien! C'est bien! (*Il sort.*)

LISETTE. Ha! ha! ha!

SCÈNE XIII

LISETTE, la jeune fille

LA JEUNE FILLE. Je ne l'aurais pas cru, si je ne l'avais vu. Tu te laisses embrasser? Et par le bailli, encore?

LISETTE. Je ne sais pas non plus de quel droit vous m'épiez. Je pensais que vous alliez vous promener au jardin avec l'étranger.

LA JEUNE FILLE. Oui, et je serais encore avec lui, si papa ne nous avait pas suivis. Mais je ne puis plus dire avec lui un mot raisonnable. Papa est trop sérieux...

LISETTE. Eh! qu'appelez-vous donc un mot raison-

nable? Qu'avez-vous donc bien à lui dire que votre papa ne puisse pas entendre?

LA JEUNE FILLE. Mille choses!... Mais je vais me fâcher, si tu m'en demandes davantage. Assez : J'aime bien le monsieur étranger; et puis-je pourtant l'avouer?

LISETTE. Vous vous querelleriez sans doute horriblement avec votre papa, s'il vous choisissait un tel fiancé? Et sérieusement, qui sait ce qu'il fait? C'est dommage que vous ne soyez pas de quelques années plus âgée : cela pourrait s'arranger peut-être bientôt.

LA JEUNE FILLE. Oh! s'il ne s'agit que de l'âge, papa peut certes me faire plus âgée de quelques années. A coup sûr, je ne le contredirai pas.

LISETTE. Ce n'est pas cela, je sais encore un meilleur moyen. Je vous donnerai quelques-unes de mes années, cela nous sera utile à toutes deux. De cette façon, je ne serai plus trop vieille, ni vous trop jeune.

LA JEUNE FILLE. C'est encore vrai : c'est entendu.

LISETTE. Voici le domestique de l'étranger, il faut que je lui parle. C'est tout à fait pour votre bien... Laissez-moi seule avec lui... Allez.

LA JEUNE FILLE. Mais n'oublie pas pour les années... Entends-tu, Lisette?

SCÈNE XIV

LISETTE, CHRISTOPHE

LISETTE. Monsieur, vous avez certainement faim ou soif, que vous voilà déjà de retour? N'est-ce pas?

CHRISTOPHE. Oui, certainement... Mais il est bien entendu que je vous ai expliqué de quelle faim et de quelle soif. Pour vous avouer la vérité, ma chère mademoiselle, hier soir déjà, en descendant de cheval, j'avais jeté les yeux sur vous. Cependant, comme je ne pensais demeurer ici que quelques heures, je croyais que ce serait pour moi peine perdue que de faire votre connaissance. Qu'aurions-nous pu exécuter en si peu de

temps? Il nous aurait fallu commencer notre roman par la fin. Mais ce n'est pas non plus trop sûr, de retirer le chat d'auprès du poële, en le prenant par la queue.

LISETTE. C'est vrai. Mais dès maintenant nous pouvons procéder avec plus d'ordre. Vous pouvez me faire votre déclaration. Je puis vous dire mes hésitations : vous pouvez m'en délivrer. Nous pouvons à chaque pas réfléchir, et, ni l'un ni l'autre, ne traiter chat en poche. M'auriez-vous fait dès hier votre déclaration d'amour, il est vrai que je l'aurais accueillie. Mais réfléchissez, combien je me serais aventurée, si je n'avais pas même eu le temps de m'informer de votre position, de votre fortune, de votre pays, de vos emplois et autres choses semblables?

CHRISTOPHE. Peste! Cela eût-il été si nécessaire de faire tant de cérémonies? Vous n'en pourriez faire davantage pour le mariage.

LISETTE. Oh! s'il ne s'était agi que d'un simple mariage, c'eût été risible de vouloir être si scrupuleuse. Mais, pour un lien d'amour, n'est-ce pas autre chose? Ici, la plus misérable vétille est un point très important. Ainsi ne croyez pas que vous receviez de moi la moindre faveur, avant d'avoir satisfait de tous points ma curiosité.

CHRISTOPHE. Eh bien? Jusqu'où va donc votre curiosité?

LISETTE. Comme c'est surtout d'après son maître qu'on peut le mieux juger d'un domestique, je souhaite avant toutes choses de savoir...

CHRISTOPHE. Qui est mon maître? Ha! ha! Ceci est plaisant : vous me demandez quelque chose que je serais sur le point de vous demander moi-même, si je pensais que vous le sussiez mieux que moi.

LISETTE. Et c'est par cette feinte rebattue que vous espérez vous en tirer? Bref, il faut que je sache qui est votre maître, ou toute notre amitié est finie.

CHRISTOPHE. Je ne connais mon maître que depuis un mois, qu'à Hambourg il m'a pris à son service. Depuis ce temps je l'ai suivi, sans jamais prendre la peine de

m'informer de son nom ou de sa position. Il est certain qu'il doit être riche ; car ni lui, ni moi, pendant la route, n'avons souffert du besoin. A quoi d'autre, ai-je à prendre intérêt.

LISETTE. Que dois-je me promettre de votre amour, si vous ne voulez pas même confier si peu de chose à ma discrétion ? Je ne serais jamais ainsi avec vous. Par exemple, j'ai là une belle tabatière d'argent...

CHRISTOPHE. Oui, eh bien ?

LISETTE. Vous n'auriez qu'à me prier un tout peu, que je vous dirais de qui elle me vient...

CHRISTOPHE. Oh ! Cela n'est pas précisément très important pour moi. J'aimerais mieux savoir à qui elle devrait venir de vous.

LISETTE. Sur ce point, je n'ai pas encore précisément pris de résolution. Cependant si vous ne deviez pas l'avoir, ce ne serait à personne d'autre qu'à vous qu'il faudrait vous en prendre. Je ne laisserais pas votre sincérité sans récompense.

CHRISTOPHE. Ou plutôt mon indiscrétion ! Cependant, aussi vrai que je suis un honnête garçon, si cette fois je suis discret, c'est par nécessité. Car je ne sais rien que je puisse raconter. Damnation ! Comme je révèlerais mes secrets, si j'en avais !

LISETTE. Adieu ! Je ne donnerai pas l'assaut plus longtemps à votre vertu. Je souhaite seulement qu'elle puisse bientôt vous procurer une tabatière d'argent et une amante, telles que celles dont elle vous a maintenant tout à la fois privé. (*Elle veut s'en aller.*)

CHRISTOPHE. Où allez-vous ? Où allez-vous ? Patience ! (*A part.*) Je me vois forcé de mentir. Car je ne puis pas laisser échapper un tel cadeau, ce serait bien dommage.

LISETTE. Eh bien, voulez-vous parler ? Mais... je vois bien que cela vous coûtera trop. Non, non, je ne veux rien savoir...

CHRISTOPHE. Si, si, vous allez tout savoir... (*A part.*) Quelle histoire lui conter ?... Écoutez... mon maître... est... est de... Hollande. Il a dû... à cause de certaine

affaire fâcheuse... d'une vétille.., d'un meurtre... s'enfuir...

LISETTE. Quoi? A cause d'un meurtre?

CHRISTOPHE. Oui..., mais, d'un meurtre honorable... à cause d'un duel, s'enfuir... Et, maintenant précisément, il fuit...

LISETTE. Et vous, mon ami?...

CHRISTOPHE. Moi, je fuis aussi avec lui. La victime nous... je veux dire, les amis de la victime, nous ont fait suivre de près; et à cause de cette poursuite... Maintenant vous pouvez deviner le reste... Peste! que faire aussi? Réfléchissez-y vous-même : un jeune et impertinent garçon nous injurie. Mon maître le retranche du nombre des vivants. Cela ne pouvait être autrement. Que quelqu'un m'insulte, je fais de même... ou... je lui donne sur les oreilles. Un honnête garçon ne doit rien endurer sans se venger.

LISETTE. C'est de la bravoure : j'aime de telles gens; car je suis aussi, peu tolérante. Mais voyez : voici votre maître. Croirait-on à le voir, qu'il fût si irritable, si cruel?

CHRISTOPHE. Oh! venez, écartons-nous de son chemin. Il pourrait s'apercevoir que je l'ai trahi.

LISETTE. Je suis contente de vous...

CHRISTOPHE. Mais la tabatière d'argent?...

LISETTE. Venez. (*A part.*) Je vais d'abord voir ce qu'il viendra de mon maître pour le secret que j'ai découvert; et si le maître me récompense, il aura la tabatière.

SCÈNE XV

LE VOYAGEUR

LE VOYAGEUR. Ma tabatière me manque. C'est une chose de peu de valeur, cependant la perte m'en est sensible. Ne serait-ce pas le bailli?... Cependant je puis l'avoir perdue... je puis l'avoir tirée dehors par inad-

vertance... Il ne faut, sur un soupçon, offenser personne... Cependant... je l'ai pris sur le fait; ne pourrait-il donc pas aussi m'avoir enlevé ma tabatière, sans que je m'en fusse aperçu?

SCÈNE XVI

MARTIN CROUMM, LE VOYAGEUR

MARTIN CROUMM. (*Il aperçoit le voyageur et veut s'en retourner.*) Ha!

LE VOYAGEUR. Eh bien, eh bien, approchez, mon ami... (*A part.*) Il est, ma foi, timide comme s'il savait mes pensées... Eh bien? veuillez approcher.

MARTIN CROUMM. (*Arrogamment.*) Je n'en ai pas le temps. Je sais déjà ce que vous voulez me conter. J'ai des affaires plus importantes ailleurs. Je ne veux pas entendre, pour la dixième fois, le récit de votre action héroïque. Racontez-la à qui ne la sait pas encore.

LE VOYAGEUR. Qu'est-ce que j'entends? Tout à l'heure le bailli était gracieux et poli, et maintenant il est insolent et grossier. Quel est donc votre vrai masque?

MARTIN CROUMM. Eh! Qui est-ce qui vous a appris à m'outrager, en appelant mon visage un masque? Je ne veux pas me quereller avec vous... sans quoi... (*Il veut s'en aller.*)

LE VOYAGEUR. Sa conduite insolente me confirme dans mes soupçons. — Non, non, patience! J'ai quelque chose d'indispensable à vous dire...

MARTIN CROUMM. Et je n'aurai rien à y répondre, quelque indispensable que cela soit. Ainsi épargnez-vous la demande.

LE VOYAGEUR. Je vais en faire l'épreuve... Mais il me serait pénible de vous faire tort... Mon ami, avez-vous vu ma tabatière? Je l'ai égarée...

MARTIN CROUMM. Quelle question? Qu'y puis-je, si on vous l'a volée? Pour qui me prenez-vous? Pour le recéleur, ou pour le voleur?

LE VOYAGEUR. Qui vous parle de vol?... Vous vous trahissez presque vous-même...

MARTIN CROUMM. Je me trahis moi-même? Vous pensez donc que je l'ai? Savez-vous bien les conséquences d'une accusation pareille contre un honnête homme, les savez-vous?

LE VOYAGEUR. Pourquoi tant crier? Je ne vous ai pas encore accusé. Vous êtes votre propre accusateur. Je ne sais pas d'ailleurs si je me tromperais beaucoup. Qui ai-je donc tout à l'heure surpris, au moment où il voulait enlever ma montre?

MARTIN CROUMM. Oh! vous êtes un homme qui ne comprend nullement la plaisanterie. Entendez-vous! (*A part.*) Pourvu qu'il ne l'ait pas vue entre les mains de Lisette!... La coquine n'aura-t-elle pas eu la sottise d'en faire parade?

LE VOYAGEUR. Oh! je comprends si bien la plaisanterie, que je crois que vous vouliez plaisanter avec ma tabatière. Mais quand on prolonge trop la plaisanterie, elle finit par tourner au sérieux. J'en suis fâché pour votre bonne renommée. En supposant que je fusse convaincu que vous n'avez pas eu de mauvais dessein, il y en aurait d'autres...

MARTIN CROUMM. Ah! d'autres... d'autres... il y en aurait d'autres, qui depuis longtemps seraient las de se laisser reprocher une telle chose. Pourtant, si vous pensez que je l'aie... fouillez-moi... visitez-moi...

LE VOYAGEUR. Ce n'est pas ma fonction. D'ailleurs on ne porte pas non plus tout sur soi dans ses poches.

MARTIN CROUMM. Eh bien, afin que vous voyiez que je suis un honnête garçon, je vais moi-même retourner mes poches... Faites attention... (*A part.*) Ce serait bien le diable si elle en tombait.

LE VOYAGEUR. Oh! ne vous donnez pas cette peine.

MARTIN CROUMM. Non, non, vous verrez, vous verrez. (*Il retourne une de ses poches.*) Y a-t-il là une tabatière? Voilà des croûtes de pain : c'est ce que j'aime. (*Il retourne l'autre.*) Là non plus, rien... Ah! cependant, un petit calendrier. Je le conserve à cause des vers qui s'y

trouvent sur les mois. Ils sont très drôles!... Eh bien, continuons. Faites attention; je vais retourner la troisième. (*Quand il la retourne, il en tombe deux longues barbes.*) Par le bourreau! Qu'est-ce que je laisse tomber? (*Il veut vite les reprendre, le voyageur est plus agile et en ramasse une.*)

LE VOYAGEUR. Qu'est-ce que cela veut dire?

MARTIN CROUMM. (*A part.*) Damnation! Je pensais avoir depuis longtemps jeté cette guenille.

LE VOYAGEUR. Mais c'est une barbe. (*Il l'approche de son menton.*) Est-ce que je ressemble bien ainsi à un juif?

MARTIN CROUMM. Ah! donnez, donnez-la. Qui sait ce que vous en pensez encore. Elle me sert à effrayer quelquefois mes enfants. Voilà.

LE VOYAGEUR. Auriez-vous la bonté de me la laisser? Elle me servira aussi à effrayer.

MARTIN CROUMM. Ah! ne me vexez pas. Il faut me la rendre. (*Il veut la lui arracher des mains.*)

LE VOYAGEUR. Dehors, ou...

MARTIN CROUMM. (*A part.*) Peste! c'est le moment de filer. — C'est bon, c'est bon! Je vois que vous êtes venu ici pour mon malheur. Mais, par tous les diables, je suis un honnête garçon. Et je voudrais voir qui pourrait dire du mal de moi. Songez-y. Il en arrivera ce qui voudra, je puis bien jurer que je ne me suis servi de cette barbe pour rien de mauvais... (*Il sort.*)

SCÈNE XVII

Le voyageur

LE VOYAGEUR. Le drôle me fait concevoir un soupçon, qui lui est des plus désavantageux... Ne pourrait-il pas être un des bandits encapuchonnés?... Cependant je veux vérifier avec circonspection mes conjectures.

SCÈNE XVIII

LE BARON, LE VOYAGEUR

LE VOYAGEUR. Ne croiriez-vous pas que c'est la barbe d'un des bandits juifs, que j'aurais hier arrachée dans la mêlée? (*Il montre la barbe au baron.*)

LE BARON. Qu'entendez-vous par là, monsieur?... Mais pourquoi m'avez-vous quitté si vite au jardin?

LE VOYAGEUR. Pardonnez-moi mon impolitesse. J'allais à l'instant retourner auprès de vous. Je venais seulement à la recherche de ma tabatière, que je dois avoir perdue près d'ici.

LE BARON. Cela m'est des plus sensibles que chez moi-même vous fassiez cette perte.

LE VOYAGEUR. La perte n'est rien... Mais veuillez considérer attentivement cette énorme barbe.

LE BARON. Vous me l'avez déjà montrée. Pourquoi?

LE VOYAGEUR. Je vais m'expliquer plus clairement. Je crois : — Non cependant, je garde pour moi mes conjectures...

LE BARON. Vos conjectures? Expliquez-vous.

LE VOYAGEUR. Non, je me suis trop pressé. Je pourrais me tromper...

LE BARON. Vous m'inquiétez.

LE VOYAGEUR. Que pensez-vous de votre bailli?

LE BARON. Non, non, ne changeons pas de conversation... Je vous conjure par le bienfait que vous m'avez rendu, de me révéler la conviction, la supposition où vous pourriez vous être trompé.

LE VOYAGEUR. C'est votre réponse à ma question qui me portera à vous révéler la chose.

LE BARON. Ce que je pense de mon bailli?... Je pense que c'est un très brave et honnête homme.

LE VOYAGEUR. Alors oubliez que j'ai voulu vous dire quelque chose.

LE BARON. Une barbe... des conjectures,.. le bailli...

comment relier tout cela ensemble?... Mes prières ne peuvent-elles rien sur vous?... Vous pourriez vous être trompé? En supposant que vous vous soyez trompé, quel risque courez-vous près d'un ami?

LE VOYAGEUR. Vous m'y forcez. Donc, je vous dirai que le bailli a par inadvertance laissé tomber cette barbe; qu'il en avait encore une autre qu'il a rapidement ressaisie; que ses paroles ont trahi un homme, qui croit que l'on pense de lui autant de mal qu'il en a fait; que je l'ai pris d'ailleurs sur le fait d'un acte très peu consciencieux... ou tout au moins très peu clair.

LE BARON. Vous m'ouvrez les yeux... Je crains... que vous ne vous soyez pas trompé. Et vous hésitiez à me révéler une telle chose?... A l'instant je vais tout mettre en œuvre pour découvrir la vérité. Faut-il que j'abrite mon meurtrier sous mon propre toit?

LE VOYAGEUR. Cependant ne m'en veuillez pas, si, par bonheur, vous deviez trouver fausses mes conjectures. Vous me les avez arrachées, sans quoi je m'en serais tu.

LE BARON. Quand je les trouverais fausses, je ne vous en remercierais pas moins.

SCÈNE XIX

LE VOYAGEUR, puis CHRISTOPHE

LE VOYAGEUR. Pourvu que je n'aie pas agi avec trop de précipitation! Car, quelle que soit la présomption, il se pourrait encore faire que cet homme fût innocent... Je suis dans une grande perplexité... Au fait, il n'y a rien de pis pour un maître que de mettre ainsi ses subordonnés en suspicion. Lors même qu'il les trouve innocents, il perd pour toujours la confiance en eux... A coup sûr, en y réfléchissant, j'aurais dû me taire... Ne croira-t-on pas que c'est l'intérêt d'argent et la vengeance qui ont inspiré mes soupçons, si l'on apprend

que je lui aie attribué la perte de ma tabatière?... Je voudrais pour beaucoup arrêter l'information...

CHRISTOPHE. (*Il arrive en riant.*) Ha! ha! ha! Savez-vous qui vous êtes, monsieur?

LE VOYAGEUR. Et vous, savez-vous que vous êtes un imbécile? Qu'est-ce que vous demandez?

CHRISTOPHE. Bien! Si vous ne le savez pas, je vais vous l'apprendre. Vous êtes gentilhomme. Vous venez de Hollande. Vous y avez eu une affaire fâcheuse, en duel. Vous avez eu la chance de tuer d'un coup d'épée un jeune impertinent. Les amis du mort vous ont vivement poursuivi. Vous avez pris la fuite. Et j'ai l'honneur de vous accompagner dans votre fuite.

LE VOYAGEUR. Est-ce que vous rêvez, ou seriez-vous fou?

CHRISTOPHE. Ni l'un, ni l'autre. Car, pour un fou, mon discours serait trop sensé, et trop insensé pour un homme emporté par le rêve.

LE VOYAGEUR. Qui est-ce qui vous a fait accroire une telle absurdité?

CHRISTOPHE. Oh! l'on m'a assez prié pour me la faire accroire. Mais ne trouvez-vous pas cela bien imaginé? Dans le peu de temps qu'on m'a laissé pour mentir, je n'aurais certainement pu tomber sur rien de mieux. Au moins êtes-vous rassuré de cette façon contre toute curiosité ultérieure.

LE VOYAGEUR. Que dois-je retirer de tout cela?

CHRISTOPHE. Rien de plus que ce qu'il vous plaira. Je me charge du reste. Écoutez comment cela est venu. On me demandait votre nom, votre condition, votre patrie, vos affaires; je ne me fis pas prier longtemps: je dis tout ce que j'en savais, c'est à dire que je dis que je ne savais rien. Vous pouvez facilement croire, que ce renseignement était tout à fait insuffisant, et qu'on avait peu de raisons pour s'en contenter. On me serra donc de plus près: mais en vain. Je restai discret parce que je n'avais rien à révéler. Enfin on m'offrit de me faire un cadeau, pour que j'en disse plus que je n'en savais; c'est vous dire que je mentis.

LE VOYAGEUR. Coquin! Je me trouve avec vous, à ce que je vois, en de belles mains.

CHRISTOPHE. Je ne croirai pourtant jamais que je doive avoir beaucoup altéré la vérité.

LE VOYAGEUR. Insolent menteur, vous m'avez mis dans une conjoncture d'où...

CHRISTOPHE. D'où vous pouvez vous tirer, aussitôt qu'il vous plaira de me donner la réponse que je dois faire.

LE VOYAGEUR. Mais ne serai-je pas ainsi obligé de me découvrir?

CHRISTOPHE. Ce n'en sera que mieux; à cette occasion, je vous connaîtrai aussi... Mais réfléchissez vous-même, si je pouvais, me faire conscience de ce mensonge. (*Il tire la tabatière de sa poche.*) Considérez cette tabatière. Aurais-je pu la gagner, pu la gagner plus facilement?

LE VOYAGEUR. Montrez-la moi donc. (*Il la prend dans sa main.*) Que vois-je?

CHRISTOPHE. Ha! ha! ha! Je pensais bien que vous seriez étonné. N'est-ce pas que vous mentiriez à bon droit pour gagner une telle tabatière?

LE VOYAGEUR. Mais vous me l'avez donc volée?

CHRISTOPHE. Comment? Qu'est-ce?

LE VOYAGEUR. Votre infidélité ne m'irrite pas autant que le soupçon que j'ai élevé, à l'occasion de cette tabatière, contre un honnête homme. Et pouvez-vous être encore assez follement audacieux, pour vouloir me persuader que ce serait, quoique vous l'ayez acquise d'une manière aussi honteuse, que ce serait un présent? Allez! Ne reparaissez jamais devant mes yeux.

CHRISTOPHE. Rêvez-vous, ou... Par respect, je retiens l'autre mot. Est-ce la cupidité qui vous porte à une telle extravagance? La tabatière, à vous? Je vous l'aurais, *salvâ veniâ*, volée? Si cela était, je serais un pauvre diable d'imbécile, de venir en faire montre devant vous... Bien, voici Lisette... Vite, venez. Aidez-moi à faire entendre raison à mon maître.

SCÈNE XX

LISETTE, LE VOYAGEUR, CHRISTOPHE

LISETTE. Oh ! monsieur, quel trouble vous causez chez nous ! Qu'est-ce que vous a donc fait notre bailli? Vous avez rendu le maître tout à fait furieux contre lui. On parle de barbes, de tabatières, de pillage : le bailli pleure et jure qu'il est innocent et que vous en avez menti. Le maître n'en est pas adouci, et il vient même d'envoyer chercher le maire et les juges, pour le faire arrêter. Qu'est-ce donc que tout cela veut dire?

CHRISTOPHE. Oh ! cela n'est encore rien ; écoutez, écoutez seulement, ce qu'il vient maintenant de me...

LE VOYAGEUR. Oui, certainement, ma chère Lisette, je me suis trop hâté. Le bailli est innocent. C'est l'infidélité de mon domestique qui m'a jeté dans cette fâcheuse affaire. C'est lui qui m'a volé la tabatière, à propos de laquelle j'avais soupçonné le bailli. Et la barbe peut bien n'être qu'un jeu d'enfant, comme il le disait. Je vais lui rendre justice; et en reconnaissant mon erreur, tout ce qu'il désirera, je...

CHRISTOPHE. Non, non, demeurez. Rendez-moi d'abord justice, à moi. Par le diable, parlez donc, Lisette, et dites comment est la chose. Je voudrais que vous fussiez à la potence, vous et votre tabatière. Faut-il que pour cet objet je me fasse prendre pour un voleur? Ne m'en avez-vous pas fait cadeau?

LISETTE. Oui, certainement, et je maintiens le cadeau.

LE VOYAGEUR. Est-ce donc vrai?... Mais la tabatière m'appartient.

LISETTE. A vous? Pour cela, je ne le savais pas.

LE VOYAGEUR. Et où l'avez-vous trouvée, Lisette? Mon inattention a-t-elle causé tout ce désordre? (*A Christophe.*) Je vous ai fait tort à vous aussi ; pardonnez-moi, je rougis de ma précipitation.

LISETTE. (*A part.*) Peste! Maintenant je comprends. Oh! il n'a pas agi avec précipitation.

LE VOYAGEUR. Venez, nous...

SCÈNE XXI

LE BARON, LE VOYAGEUR, LISETTE, CHRISTOPHE

LE BARON. (*Il arrive en grande hâte.*) A l'instant, Lisette, rends à monsieur sa tabatière. Tout est découvert : il a tout avoué. N'as-tu pas eu honte de recevoir d'un tel homme un présent?

LE VOYAGEUR. C'est donc vrai?

LISETTE. Monsieur l'a depuis longtemps. J'aurais cru que, d'un homme dont vous acceptiez les services, je pouvais aussi accepter des présents. Je ne le connaissais pas plus que vous.

CHRISTOPHE. Voilà donc mon présent au diable! Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour.

LE BARON. Mais comment, très cher ámi, vous prouver ma reconnaissance? Vous me sauvez pour la deuxième fois, d'un aussi grand péril. Je vous dois la vie. Jamais, sans vous, je n'aurais découvert un danger aussi proche de moi. Le maire, un homme que je croyais le plus honnête de mon fief, était son infâme complice. Songez donc, si j'aurais pu le supposer? Si vous étiez parti aujourd'hui...

LE VOYAGEUR. C'est vrai... le secours que je croyais vous avoir porté hier, serait ainsi resté sans effet. Je m'estime donc des plus heureux que le Ciel m'ait choisi pour cette découverte imprévue ; et ma joie est maintenant aussi grande que tout à l'heure la crainte de m'être trompé qui m'agitait.

LE BARON. J'admire votre humanité, comme votre grandeur d'âme. Oh! serait-ce vrai, ce que Lisette m'a rapporté?

SCÈNE XXII

La jeune fille, les précédents

lisette. Pourquoi ne serait-ce pas vrai?

le baron. Viens, ma fille, viens : joins ta prière à la mienne; prie mon sauveur d'accepter ta main, et, avec ta main, ma fortune. Qu'est-ce que ma reconnaissance peut lui offrir de plus précieux que toi, toi que je confonds avec lui dans le même amour? Ne soyez pas surpris que je vous fasse une telle proposition. Votre domestique nous a révélé qui vous êtes. Accordez-moi la joie inestimable de vous être reconnaissant. Ma fortune est en rapport avec ma condition, et ma condition est en rapport avec la vôtre. Ici vous êtes en sûreté contre vos ennemis, et vous êtes au milieu d'amis qui vous adoreront. Mais vous êtes triste? Qu'en dois-je penser?

la jeune fille. Est-ce peut-être à mon endroit que vous avez de l'inquiétude? Je vous assure que j'obéirai à papa avec plaisir.

le voyageur. Votre générosité me jette dans l'embarras : en comparaison de la grandeur du prix que vous m'offrez, je reconnais d'abord le peu d'importance du service que je vous ai rendu. Mais, que vous répondre? Mon domestique ne vous a pas dit la vérité, et je...

le baron. Plût au ciel que vous ne fussiez pas ce qu'il a dit! Plût au ciel que votre condition fût inférieure à la mienne! Le prix que je vous offre en serait peut-être plus précieux, et peut-être en seriez-vous un peu plus disposé à faire état de ma prière.

le voyageur. (*A part.*) Pourquoi aussi ne pas me découvrir? — Monsieur, la noblesse de votre cœur pénètre mon âme tout entière. Mais prenez-vous-en à la

fatalité, et non à moi, si je ne puis agréer votre demande. Je suis...

LE BARON. Déjà marié, peut-être?

LE VOYAGEUR. Non...

LE BARON. Eh bien! quoi?

LE VOYAGEUR. Je suis juif.

LE BARON. Juif! cruel hasard!

CHRISTOPHE. Juif!!

LISETTE. Juif!!!

LA JEUNE FILLE. Eh bien? Qu'est-ce que cela fait?

LISETTE. Silence, mademoiselle; silence. Je vous dirai plus tard, ce que cela fait.

LE BARON. Faut-il donc qu'il y ait des circonstances, où le Ciel s'oppose lui-même à notre reconnaissance!

LE VOYAGEUR. Vous m'en témoignez déjà beaucoup trop.

LE BARON. Au moins veux-je faire autant que la fatalité me le permet. Prenez toute ma fortune. J'aime mieux être pauvre et reconnaissant, que riche et ingrat..

LE VOYAGEUR. Cette offre est inutile aussi : car le Dieu de mes pères m'a donné plus de fortune que je n'en ai besoin. Pour toute récompense, je ne vous demande qu'une seule chose, c'est de juger à l'avenir ma race, d'une manière peut-être plus indulgente et moins générale. Si je me suis caché de vous, ce n'est pas que je rougisse de ma religion, non, mais c'est que je voyais que vous aviez de la sympathie pour moi et de l'antipathie pour ma nation. Et l'amitié d'un homme m'a toujours été précieuse.

LE BARON. Je rougis de ma conduite.

CHRISTOPHE. Je commence à revenir de mon étonnement. Quoi? Vous étiez juif, et vous avez eu le cœur de prendre à votre service un honnête chrétien? C'est vous qui auriez dû me servir. Ç'aurait été conforme à la Bible. Parbleu! Vous avez outragé en moi toute la chrétienté... Aussi ne savais-je pas pourquoi, monsieur, pendant le voyage, ne mangeait pas de viande de porc et faisait cent autres niaiseries... N'allez pas croire que

je vous accompagne plus longtemps. Et même j'en porterai plainte contre vous.

LE VOYAGEUR. Je ne puis pas prétendre de vous, que vous pensiez mieux que le reste du peuple chrétien. Je ne veux pas rappeler à votre cœur, à quelle piteuse situation, je vous arrachai à Hambourg. Je ne vous contraindrai pas non plus à rester plus longtemps auprès de moi. Cependant, comme je suis assez content de vos services, et que je vous avais tout à l'heure soupçonné à tort, recevez pour récompense ce qui avait occasionné ce soupçon. (*Il lui donne la tabatière.*) Vous toucherez aussi vos gages. Et puis vous irez où vous voudrez.

CHRISTOPHE. Non, par le diable, il y a certes aussi des juifs qui ne sont pas des juifs. Vous êtes un brave homme. Tope, je reste auprès de vous. Un chrétien m'aurait donné du pied quelque part, et pas de tabatière.

LE BARON. Tout ce que je vois de vous m'enthousiasme. Venez, que nous prenions nos dispositions pour faire mettre les coupables sous bonne garde. Oh ! combien les juifs seraient dignes d'estime, s'ils vous ressemblaient tous !

LE VOYAGEUR. Et combien les chrétiens seraient dignes d'amitié, s'ils possédaient tous vos qualités ! (*Le baron, la jeune fille et le voyageur sortent.*)

SCÈNE DERNIÈRE

LISETTE, CHRISTOPHE

LISETTE. Donc, mon ami, tu m'avais tout à l'heure menti ?

CHRISTOPHE. Oui, et cela, pour deux causes : la première, c'est que je ne savais pas la vérité ; la seconde, c'est qu'en échange d'une tabatière, on ne peut pas dire beaucoup la vérité.

LISETTE. Puisque c'est comme cela, serais-tu donc aussi un juif, quelque bien que tu te déguises?

CHRISTOPHE. La question est trop curieuse pour une jeune fille. Viens. (*Il la prend sous le bras et ils sortent.*)

FIN DES JUIFS

LE TRÉSOR

PERSONNAGES

LÉANDRE.
STALÉNO, tuteur de Léandre.
PHILTO, vieillard.
ANSELME.
LÉLIO, fils d'Anselme.
MASCARILLE, domestique de Lélio.
RAPS.
UN PORTEFAIX.

La scène se passe dans la rue.

LE TRÉSOR

COMÉDIE EN UN ACTE

1750

SCÈNE PREMIÈRE

LÉANDRE, STALÉNO

STALÉNO. Eh! Léandre, si jeune, as-tu déjà jeté tes vues sur une jeune fille?

LÉANDRE. C'est précisément là ce qu'aimera la jeune fille, que je sois jeune. Et comment donc, si jeune? Si j'avais le double de mon âge, je pourrais avoir déjà des enfants aussi âgés que je le suis.

STALÉNO. Et dois-je demander pour toi la jeune fille?

LÉANDRE. Oui, monsieur mon cher tuteur, si vous aviez cette bonté.

STALÉNO. Monsieur mon cher tuteur, il y a longtemps que je n'avais entendu un tel mot. Si vous aviez cette bonté! Comme on devient poli aussitôt qu'on est amoureux!... Mais quelle est cette jeune fille? C'est ce que tu ne m'as pas encore dit.

LÉANDRE. Une très jolie jeune fille.

STALÉNO. A-t-elle de l'argent? Quelle est sa dot!

LÉANDRE. Elle est la beauté même, et en outre, innocente... aussi innocente que moi.

STALÉNO. Parle-t-elle déjà, elle aussi, des enfants qu'elle pourrait avoir?... Mais dis-moi quelle est sa dot?

LÉANDRE. Si vous la voyiez, vous en tomberiez vous-

même amoureux. Un visage, rond, plein, mais qui n'a plus rien d'enfantin... une taille de roseau...

STALÉNO. Et quelle est sa dot?

LÉANDRE. Une taille de roseau. Et puis, ni trop maigre. ni trop grasse. Vous savez bien, monsieur mon tuteur, que, pour qu'une femme soit belle, il faut qu'elle ne soit ni l'un ni l'autre.

STALÉNO. Et quelle est sa dot?

LÉANDRE. Sa démarche, ah! sa démarche! très cher monsieur Staléno... Et je vous assure qu'elle n'a pas appris à danser; cela lui est venu naturellement .

STALÉNO. Et quelle est sa dot?

LÉANDRE. Quand même son visage ne serait pas aussi beau qu'il l'est, ses manières suffiraient pour vous la faire regarder comme la personne la plus agréable qu'il y ait sous le soleil. Je ne trouve pas de comparaison pour vous la représenter.

STALÉNO. Mais, écoute-moi donc! Je te parle de sa dot : quelle est sa dot?

LÉANDRE. Et causer... elle sait causer comme un ange...

STALÉNO. Quelle est sa dot?

LÉANDRE. Vous auriez bien de la peine à trouver plus d'intelligence et de vertu chez aucune personne de son sexe que chez elle.

STALÉNO. Bon, tout cela est bon! Mais quelle est sa dot?

LÉANDRE. En outre, elle est de bonne famille, monsieur mon tuteur; de très bonne famille.

STALÉNO. Les meilleures familles ne sont pas toujours les plus riches. Quelle est sa dot?

LÉANDDE. J'ai encore oublié de vous dire qu'elle chante à ravir.

STALÉNO. Du diable! Ne me laisse donc pas te demander cent fois la même chose. Je veux avant tout savoir quelle est sa dot...

LÉANDRE. Vraiment! Ce n'est qu'hier soir que je l'ai entendue chanter pour la première fois. Quel charme!

STALÉNO. Ah! ne prends pas ton tuteur pour un fou.

Si tu ne veux pas répondre : va-t'en, et laisse-moi passer mon chemin.

LÉANDRE. Vous faites le méchant; monsieur mon très cher tuteur. J'allais à l'instant même répondre à votre demande.

STALÉNO. Eh bien, fais-le.

LÉANDRE. Qu'est-ce que vous me demandiez? Oui, je m'en souviens : vous me demandiez si elle serait une incomparable maîtresse de maison. Je suis sûr qu'elle épargnera tous les ans, à son mari, des mille et des cents.

STALÉNO. Ce serait déjà quelque chose : mais ce n'était pas là non plus ce que je te demandais. Je demandais... ne comprends-tu pas le français?... si elle est riche, si elle recevra une bonne dot.

LÉANDRE. (*Tristement.*) Une dot?

STALÉNO. Oui, une dot. Je gage que mon jeune drôle ne s'en est pas encore inquiété. Oh! jeunesse! jeunesse! Faut-il que la jeunesse inconsidérée s'inquiète aussi peu des choses les plus absolument indispensables!... Eh bien, si tu ne sais pas encore quelle est la dot de ta jeune fille, va et informes-toi d'abord. Nous reparlerons ensuite de l'affaire.

LÉANDRE. Nous pouvons en parler tout de suite, si cela ne vous déplaît pas. Je n'ai pas été assez inconsidéré pour ne pas m'en informer sur-le-champ complétement...

STALÉNO. Alors tu sais quelle est sa dot?

LÉANDRE. A un cheveu près.

STALÉNO. De combien est-elle?

LÉANDRE. Elle n'est pas trop considérable...

STALÉNO. Eh! qui en demande une de trop considérable? Il faut être raisonnable. Tu as déjà toi-même assez d'argent.

LÉANDRE. Oh! vous êtes un excellent homme, monsieur mon tuteur. Il est vrai que je suis assez riche pour passer sur ce point.

STALÉNO. Cela fait-il bien la moitié de ta fortune, la dot de la jeune fille?

LÉANDRE. La moitié? Non.

STALÉNO. Le tiers?

LÉANDRE. Non plus.

STALÉNO. Le quart donc?

LÉANDRE. Difficilement.

STALÉNO. Eh bien? Le huitième au moins? Ce serait alors une couple de mille petits écus, qui ne feront guère long feu, au commencement d'un ménage.

LÉANDRE. Je vous ai déjà dit que ce n'est pas beaucoup, pas beaucoup du tout.

STALÉNO. Mais, pas beaucoup, c'est pourtant quelque chose. Combien donc?

LÉANDRE. Peu, monsieur mon tuteur.

STALÉNO. Combien donc?

LÉANDRE. Peu... Vous savez vous-même ce qu'on appelle peu.

STALÉNO. Accouche donc. L'enfant a bien un nom. Explique ce peu en chiffres connus.

LÉANDRE. Ce peu, monsieur Staléno, ce peu n'est... n'est rien du tout.

STALÉNO. Rien du tout? Eh bien, tu as raison : rien du tout, c'est assez peu. Mais sérieusement, Léandre, ne rougis-tu pas de faire une telle folie, que de jeter tes vues sur une jeune fille qui n'a rien.

LÉANDRE. Que dites-vous? Elle n'a rien? Elle a tout ce qui compose une femme accomplie : il n'y a que de l'argent qu'elle n'ait pas.

STALÉNO. C'est à dire qu'elle aurait tout ce qui pourrait faire une femme accomplie, si elle avait encore ce qui fait une femme accomplie... Silence là-dessus! Je dois juger mieux que toi de ce qui te convient... Mais peut-on savoir quelle est cette aimable, gracieuse pauvresse? Comment s'appelle-t-elle?

LÉANDRE. Vous êtes dans l'erreur, monsieur Staléno. Si la richesse suivait le mérite, nous serions tous pauvres, et cette pauvresse serait seule riche.

STALÉNO. Alors dis-moi son nom, afin que je puisse l'appeler autrement.

LÉANDRE. Camille.

STALÉNO. Camille? Ce n'est pourtant pas la sœur du débauché Lélio?

LÉANDRE. Pardon. Son père est le plus honnête homme du monde.

STALÉNO. Est ou a été. Il y a neuf ans maintenant qu'il est parti d'ici ; et, depuis quatre ans déjà, l'on n'a plus de lui la moindre nouvelle. Qui sait où il pourrit, le bon Anselme ! Cela vaut autant pour lui. Car s'il devait revenir et voir la position de sa famille, il en mourrait de chagrin.

LÉANDRE. L'auriez-vous connu?

STALÉNO. Evidemment. C'était mon ami intime

LÉANDRE. Et vous voulez être si cruel à l'égard de sa fille? Vous voulez vous opposer à ce que je la remette dans une position digne d'elle?

STALÉNO. Léandre, si tu étais mon fils, je n'aurais pas un mot à dire à l'encontre : mais tu n'es que mon pupille. Ton inclination pourrait s'altérer avec les années, et, si tu avais ensuite assez de ce beau visage, auquel manque son meilleur soutien, toute la faute en retomberait sur moi.

LÉANDRE. Comment? Mon inclination s'altérer? Moi. cesser d'aimer Camille? Moi...

STALÉNO. Attends jusqu'à ce que tu sois ton maître ; et tu feras alors ce que tu voudras. Oui, si la jeune fille était encore dans la position où son père l'avait laissée ; si son frère n'avait tout dissipé ; si le vieux Philto, auquel Anselme avait confié la surveillance de ses enfants, n'avait pas été un vieux trompeur; certainement, j'aurais voulu faire mon possible pour qu'aucun autre que toi n'eût Camille. Mais, comme cela n'est pas, je n'y puis rien. Rentre à la maison.

LÉANDRE. Mais, mon très cher monsieur Staléno.

STALÉNO. Tes flatteries sont frais inutiles. Ce qui est dit, est dit. J'allais précisément chez le vieux Philto qui du reste est mon bon ami, lui dire son fait sur sa conduite à l'égard de Lélio. Il vient d'acheter à ce gars débauché sa maison, la dernière qu'eussent encore les pauvres gens. C'est trop fort ! c'est inexcusable... Va,

Léandre, ne me retiens pas plus longtemps. En tous cas nous pourrons reparler de cela chez nous.

LÉANDRE. Je m'en vais, avec l'espérance que vous viendrez à de meilleures intentions. Revenez-vous bientôt ?

STALÉNO. Bientôt.

SCÈNE II

STALÉNO

STALÉNO. Cela ne rapporte rien de dire la vérité aux gens, et de leur reprocher leurs mauvaises actions : on ne s'en fait le plus souvent ainsi que des ennemis. Mais soit ! Je ne garderai pas pour ami, un homme qui a si peu de conscience... j'en aurais un remords éternel. Philto, un homme à qui j'aurais confié ma caisse... Ha ! le voici qui tombe à point sous ma coupe.

SCÈNE III

PHILTO, STALÉNO

STALÉNO. Bonjour monsieur Philto.

PHILTO. Eh ! c'est monsieur Staléno ! Comment va, mon vieux, mon cher, mon bon ami ? Où alliez-vous ?

STALÉNO. J'avais précisément l'intention d'aller chez vous.

PHILTO. Chez moi ? Mais c'est parfait. Venez, je vais y retourner avec vous.

STALÉNO. C'est inutile pour ce que j'ai à vous dire : cela m'est tout à fait égal que cela se passe chez vous ou dans la rue. J'aime mieux vous parler en plein air, afin d'être ainsi plus en sûreté contre la contagion.

PHILTO. Que voulez-vous dire avec votre contagion ? Aurais-je été atteint de la peste, depuis que je né vous ai vu ?

STALÉNO. De quelque chose de pis que la peste... O Philto! Philto! Êtes-vous l'honnête Philto, que la ville avait toujours jusqu'ici compté parmi le petit nom des gens de la vieille roche?

PHILTO. Voilà un début excellent pour un sermon. Par quoi me le suis-je attiré!

STALÉNO. Par le fait que l'on vous attribue en ville. Vieux trompeur, écorcheur, sangsue... voilà encore pour vous les plus jolis titres d'honneur.

PHILTO. Pour moi?

STALÉNO. Oui, pour vous.

PHILTO. J'en suis désolé. Mais qu'y faire? Il faut laisser parler les gens. Je ne puis empêcher personne de penser ou de dire de moi, les choses les plus désavantageuses; il me suffit d'être convaincu en moi-même qu'on me fait tort.

STALÉNO. Vous le prenez si froidement? Eh bien, moi, quand je l'ai su, je ne l'ai pas si froidement pris. Mais ce n'est pas votre tranquillité qui vous justifie. Souvent on n'est tranquille que parce qu'on sent en soi-même qu'on n'a aucun droit... Si quelqu'un parlait de moi de la sorte, je commencerais par lui tordre le cou. Mais c'est que je ne crois pas non plus que je pusse jamais par mes actes en donner l'occasion.

PHILTO. Puis-je savoir enfin quel est le crime que l'on m'impute?

STALÉNO. En vérité? Il faut que vous ayez la conscience extrêmement élastique, pour que cela ne vous vienne pas sur-le-champ à l'esprit... Dites-moi; Anselme était votre ami?

PHILTO. Il était mon ami, et il l'est encore, quelque temps qu'il y ait que nous sommes séparés l'un de l'autre. Ne savez-vous pas qu'il m'a confié lors de son départ, la surveillance de son fils et de sa fille? L'aurait-il fait, s'il ne m'avait pas tenu pour son ami sincère?

STALÉNO. Honnête Anselme, comme tu t'es trompé!

PHILTO. Je pense qu'il ne doit pas s'être trompé.

STALÉNO. Non? Allons, allons! Si j'avais un fils que je voulusse savoir entraîné à sa perte complète, je le con-

fierais à coup sûr à votre surveillance. Il est devenu un joli petit fruit, Lélio !

PHILTO. Vous mettez dans ce moment à ma charge, ce dont vous m'avez toujours dit jusqu'ici que j'étais irresponsable. Lélio a accompli toutes ses ruineuses débauches, sans que j'en susse rien ; et quand je les apprenais, il était déjà trop tard pour les prévenir.

STALÉNO. Tout cela, maintenant je ne le crois plus : car votre dernier trait laisse voir dans votre jeu.

PHILTO. Quel trait ?

STALÉNO. A qui donc Lélio a-t-il vendu sa maison ?

PHILTO. A moi.

STALÉNO. Soyez le bienvenu, Anselme ! Vous pourrez à présent coucher dans la rue... Fi, Philto !

PHILTO. Je la lui ai vraiment payée trois mille écus.

STANÉLO. Afin de devenir vraiment indigne du nom d'honnête homme.

PHILTO. Fallait-il donc ne pas les payer ?

STALÉNO. Oh ! ne faites pas tant le niais ! Il ne fallait rien acheter de Lélio. Procurer de l'argent à un tel homme, n'est-ce pas mettre dans la main d'un maniaque un couteau avec lequel il puisse se couper la gorge ? N'est-ce pas faire alliance avec lui pour qu'il puisse ruiner impitoyablement son pauvre père ?

PHILTO. Mais Lélio avait impérieusement besoin d'argent ; une partie lui en était nécessaire pour le délivrer d'une honteuse prise de corps. Et si je n'avais pas acheté la maison un autre l'aurait achetée.

STALÉNO. D'autres auraient pu faire ce qu'ils auraient voulu... Mais ne vous blanchissez pas : on pénètre votre vrai mobile. La petite maison vaut à peu près quatre mille écus ; vous l'avez achetée trois mille, parce que vous avez pensé être le plus à portée du petit profit. J'aime aussi l'argent ; mais, voyez-vous, Philto, je me ferais couper la main droite avant de faire une telle bassesse, quand je saurais y gagner un million. Bref, pour venir au fait : je vous donne quittance de mon amitié.

PHILTO. Vraiment ! Staléno, vous me touchez extra-

ordinairement. Je crois véritablement que votre injure va me contraindre à vous révéler un secret que, sans cela, personne au monde n'aurait appris de moi.

STALÉNO. Pour ce que vous me confierez, n'ayez pas d'inquiétude. Cela sera aussi en sûreté chez moi que chez vous.

PHILTO. Regardez un peu derrière vous si personne ne nous écoute. Avez-vous bien regardé? Personne ne regarde-t-il non plus, ici, à la fenêtre?

STALÉNO. Ce doit être un fameux secret. Je ne vois personne.

PHILTO. Eh bien, écoutez. Le jour même de son départ, Anselme me prit à part et m'amena en un certain lieu de sa maison. J'ai encore, me dit-il, mon cher Philto, quelque chose à te révéler. Là, dans... Attendez un peu, Staléno; voici quelqu'un qu'il faut d'abord laisser passer...

STALÉNO. Il est passé.

PHILTO. Là, me dit-il, dans ce caveau, sous un des..... silence! il vient ici quelqu'un...

STALÉNO. Ce n'est qu'un enfant.

PHILTO. Les enfants sont curieux!

STALÉNO. Il est loin.

PHILTO. Sous un des pavés, dit-il, j'ai... Il court là de nouveau quelque chose...

STALÉNO. Ce n'est qu'un chien.

PHILTO. Mais ça a des oreilles!... J'ai, dit-il (*Il regarde de temps en temps avec crainte derrière lui.*) enterré un peu d'argent.

STALÉNO. Quoi?

PHIMTO. Chut! on ne dit pas ces choses-là deux fois.

STALÉNO. De l'argent? Un trésor?

PHILTO. Oui, mais... Pourvu que personne n'ait entendu!

STALÉNO. Peut-être le moineau qui vient de voler au dessus de nos têtes...

PHILTO. J'ai, continua-t-il, assez longtemps épargné et me suis donné assez de peine pour l'amasser. Je m'en vais à présent : je laisse à mon fils suffisamment pour

vivre; mais, je n'ose pas lui laisser un fenin de plus. Il a tous les instincts d'un homme de débauche, et plus il aurait, plus il mésuserait. Que resterait-il alors pour ma fille? Je dois me prémunir contre tout accident; le voyage que j'entreprends est long et dangereux; qui sait si j'en reviendrai? De cet argent donc, tu prendras tant et tant pour la dot de ma Camille, si par hasard il se présentait une occasion de la bien marier. Le reste sera à mon fils : mais pas avant que l'on sache d'une façon sûre que je sois mort. Jusque-là, je t'en prie, Philto, je t'en prie avec larmes, mon cher ami, n'en laisse rien soupçonner à Lélio : cache-le d'ailleurs à tous, afin qu'il n'en puisse rien apprendre par un tiers. Je promis tout à mon ami, et je lui fis serment... Eh bien, dites-moi, Staléno, lorsque j'ai appris que Lélio voulait à toute force vendre la maison, la maison même où l'argent est caché, dites-moi ce que je devais faire.

STALÉNO. Qu'est-ce que j'entends? Par ma foi! La chose prend une autre tournure.

PHILTO. Lélio avait fait mettre le placard de vente sur la maison pendant que j'étais à la campagne.

STALÉNO. Ha! ha! Le loup avait cru prendre les chiens en défaut.

PHILTO. Vous pouvez vous imaginer que je ne fus pas peu effrayé en rentrant en ville. Les choses en étant à ce point, fallait-il alors trahir mon ami, et montrer le trésor au débauché Lélio? Ou bien fallait-il laisser aller la maison en des mains étrangères, d'où peut-être Anselme n'aurait jamais pu la retirer? Enlever le trésor, inadmissible. En un mot, je ne vis pas de meilleure ressource que d'acheter moi-même la maison, et de sauver trésor et maison par ce moyen. Anselme peut maintenant arriver aujourd'hui ou demain : je suis en mesure de lui remettre les deux. Vous voyez bien que je ne tire aucun parti de la maison que j'ai achetée. J'en ai fait sortir le fils et la fille, et j'ai dûment fermé la porte. Personne n'y doit entrer que son vrai maître. Je prévoyais que les gens me calomnieraient; mais mieux vaut paraître un peu de temps moins honorable, que de

l'être en réalité. Eh bien, suis-je encore à vos yeux, un vieux filou, une sangsue?..

STALÉNO. Vous êtes un honnête homme, et moi, un niais... Que ces gens-là qui veulent savoir tous les cancans, et sont à la recherche des nouvelles qui n'ont ni queue ni tête, soient à tous les diables! Quelle histoire ne m'avaient-ils pas glissée dans les oreilles, sur votre compte!... — Mais aussi, âne bâté que je suis, pourquoi l'ai-je crue? Ne m'en veuillez pas, Philto, j'ai été trop vite.

PHILTO. Je ne vous en veux pas : vos intentions étaient bonnes. L'honneur de mon nom vous est cher, et cela me réjouit. Cela ne vous aurait pas tant chagriné, si vous n'étiez pas mon ami.

STALÉNO, Vrai, je suis en colère contre moi.

PHILTO. Laissez donc.

STALÉNO. J'ai raison d'être furieux contre moi d'avoir pu m'imaginer, même une seconde, quelque chose d'injuste de votre part.

PHILTO. Et moi, je vous aime pour votre franchise envers moi. Un ami qui nous dise en face tout ce qu'il pense de choquant sur notre compte, est à présent très rare : il ne faut pas lui en vouloir, quand même il n'aurait raison qu'une fois sur dix. Continuez seulement à bien penser de moi.

STALÉNO Voilà ce que j'appelle parler comme on doit. Tope! nous sommes amis et pour toujours amis.

PHILTO. Tope!... Avez-vous quelque autre chose à me dire?

STALÉNO. Je ne sache pas... Si, cependant. (*A part.*) Peut-être puis-je rapporter à mon neveu une nouvelle inespérée.

PHILTO. Qu'est-ce?

STALÉNO. Ne me disiez-vous pas qu'une partie de l'argent enfoui devait former la dot de mademoiselle?

PHILTO. Si.

STALÉNO. A quelle somme se monte-t-elle bien?

PHILTO. A six mille écus.

STALÉNO. Ce n'est pas mal. Et s'il se rencontrait un

parti sortable pour les six mille écus... pour mademoiselle Camille, voulais-je dire : auriez-vous envie de me donner votre consentement?

PHILTO. Si le parti était sortable, pourquoi pas?

STALÉNO. Si c'était mon pupille, par exemple? qu'en pensez-vous?

PHILTO. Quoi? Le jeune M. Léandre? A-t-il jeté un œil sur elle?

STALÉNO. Il y a bien jeté les deux. Il en est si épris, qu'il l'aimerait mieux prendre aujourd'hui que demain, fût-elle sans dot.

PHILTO. C'est de l'amour. Vraiment, monsieur Staléno, votre proposition n'est point à dédaigner. C'est sérieux?

STALÉNO. Tout à fait sérieux. Je suis incapable de plaisanter avec six mille écus.

PHILTO. Oui, mais Camille, elle, veut-elle de Léandre?

STALÉNO. Lui au moins veut d'elle. Quand vingt mille écus veulent en épouser six mille, les six mille seraient fous de refuser les vingt mille. La jeune fille saura compter.

PHILTO. Je crois qu'Anselme, s'il revenait aujourd'hui, ne pourrait pas mieux souhaiter pour sa fille. Donc, je prends tout sur moi. L'affaire est entendue, monsieur Staléno.

STALÉNO. A condition que, pour les six mille écus, ce soit entendu aussi...

PHILTO. Oui, mais, malédiction! voici que je tombe dans le plus grand embarras... Faudrait-il donc que Léandre touchât sur-le-champ les six mille éccus?

STALÉNO. Sur-le-champ, ou pas de mariage.

PHILTO. Alors donnez-moi donc un bon conseil. L'argent est caché; si je le tire de la cachette, d'où dirai-je qu'il me vient? Si je dis la vérité, Lélio éventera la mèche et ne se laissera pas dissuader de croire que, là où il y avait six mille écus, il pourrait bien y en avoir davantage. Dirai-je que l'argent est mien? Je n'aimerais par non plus a dire cela. Les gens prendraient pied là-dessus, pour me calomnier de nouveau. Philto, diraient-

ils peut-être, ne serait pas si libéral, si sa conscience ne lui reprochait d'avoir beaucoup trop trompé ces pauvres enfants.

STALÉNO. Tout cela est vrai.

PHILTO. Aussi penserais-je qu'il serait bon de laisser là la dot jusqu'au retour d'Anselme. Léandre n'aurait rien à craindre.

STALÉNO. Léandre, comme je vous l'ai dit, ne ferait là-dessus aucune opposition. Mais, mon cher Philto, moi qui suis son tuteur, j'ai autant que vous à prendre en considération les mauvais propos. Oui, oui, on murmurerait : le riche pupille est tombé entre bonnes mains! Le voilà accolé à une pauvre fille, et la pauvre fille, pour marquer sa reconnaissance, saura aussi comment se conduire à l'égard du tuteur. Staléno est rusé : les comptes qu'il a à rendre à Léandre ne sont pas très-faciles à apurer. Une aide qui ferme les yeux à son mari, quand il voudra les examiner, cela n'est pas mal en cette circonstance... Merci de pareilles inventions.

PHILTO. Vous avez raison... Mais comment nous y prendre? Réfléchissez-y donc un peu...

STALÉNO. Vous aussi...

PHILTO. Si nous...

STALÉNO. Eh bien?

PHILTO. Non, inadmissible!

STALÉNO. Écoutez : je pense... inadmissible aussi.

PHILTO. Ne pourrait-on pas...

STALÉNO. (*En même temps que Philto.*) Il faudrait...

PHILTO. A quoi pensiez-vous?

STALÉNO. Que vouliez-vous dire?

PHILTO. Parlez...

STALÉNO. Dites...

PHILTO. Vos idées d'abord.

STALÉNO. Les vôtres. Les miennes ne sont pas encore bien mûres...

PHILTO. Et les miennes... elles se sont envolées de nouveau.

STALÉNO. C'est dommage! Mais patience! Les miennes commencent à mûrir... elles sont mûres.

PHILTO. Bon!

STALÉNO. Nous pourrions, pour un bon pourboire, nous procurer un garçon qui fût assez adroit et qui eût assez de babil pour dire dix mensonges d'une seule haleine.

PHILTO. A quoi nous servirait-il?

STALÉNO. Il se déguiserait et se donnerait comme venant de je ne sais quel pays, d'un pays éloigné...

PHILTO. Et?..

STALÉNO. Et comme ayant parlé à Anselme.

PHILTO. Et?..

STALÉNO. Et comme ayant reçu d'Anselme des lettres d'Anselme, l'une pour son fils, l'autre pour vous...

PHILTO. Et ensuite?...

STALÉNO. Ne voyez-vous donc pas où je veux en venir? Dans la lettre d'Anselme à son fils, il y aurait qu'il ne peut pas encore revenir de si tôt; qu'en attendant, Lélio administre bien la maison et ménage bien son argent, etc... Dans la lettre pour vous, il y aurait qu'Anselme a réfléchi à l'âge de sa fille, qu'il aimerait à la voir mariée, et qu'il lui envoie tant et tant pour sa dot, au cas où elle trouverait un bon parti.

PHILTO. Et ce garçon feindrait d'apporter l'argent de la dot? N'est-ce pas?

STALÉNO. Oui, certainement.

PHILTO. C'est faisable... Mais le fils ne connaît-il pas trop bien l'écriture de son père? ne songera-t-il pas au cachet de son père?

STALÉNO. Oh! il y a mille subterfuges. Ne vous donnez donc pas de soucis intempestifs... Je songe à quelqu'un qui pourra jouer ce rôle à merveille.

PHILTO. Eh bien, allez et faites avec lui vos conventions. Je vais à l'instant préparer l'argent, ou plutôt prendre du mien, en attendant que je puisse en toute sécurité déterrer l'autre.

STALÉNO. Faites, faites; dans une demi-heure, l'homme sera chez vous. (*Il sort.*)

PHILTO. (*Seul.*) Est-ce assez vexant pour moi d'être obligé sur mes vieux jours de me servir d'une telle

ruse, et à l'encontre du débauché Lélio!... Le voici lui-même, avec celui qui le dirige dans toutes ses friponneries. Ils causent assez sérieusement; il est probable qu'il y a de nouveau anguille sous roche. (*Il se retire un peu à l'écart.*)

SCÈNE IV

LÉLIO, MASCARILLE, PHILTO

LÉLIO. Et voilà tout le reste des trois mille écus! (*Il compte.*) Dix, vingt, trente, quarante, cinquante, cinquante-cinq. Plus que cinquante-cinq écus?

MASCARILLE. Cela me semble à moi-même incroyable. Permettez-moi donc de compter. (*Lélio lui donne l'argent.*) Dix, vingt, trente, quarante, quarante-cinq. Oui, vraiment, quarante-cinq écus, plus un fenin en sus. (*Il lui rend l'argent.*)

LÉLIO. Quarante-cinq? Cinquante-cinq veux-tu dire.

MASCARILLE. Oh! j'espère avoir mieux compté que vous.

LÉLIO. (*Après avoir recompté à part.*) Ha! ha! monsieur l'escamoteur! Vous n'avez pourtant pas mis vos mains dans vos poches? Avec votre permission...

MASCARILLE. Qu'ordonnez-vous?

LÉLIO. Votre main, monsieur Mascarille...

MASCARILLE. Oh! fi!

LÉLIO. Je vous en prie...

MASCARILLE. Non, certes! je... Vous me faites rougir...

LÉLIO. Rougir? Ce serait quelque chose de tout nouveau pour toi... Pas de cérémonies, coquin; montre-moi ta main.

MASCARILLE. Je vous dis, monsieur Lélio, que vous me faites rougir... Car vraiment... je ne me suis pas encore lavé d'aujourd'hui.

LÉLIO. Nous le savons. Aussi n'y a-t-il rien d'extra-

ordinaíre que tout y reste collé à la saleté. (*Il lui ouvre la main et trouve la pièce d'or entre les doigts.*) Vois-tu quelle vertu nécessaire c'est que la propreté. Il ne s'en faudrait pas d'un cheveu qu'on te prît pour un escroc, et tu n'es pourtant qu'un pourceau... Mais sérieusement, si sur chaque cinquante écus tu as opéré une réduction de dix écus, cela ne fait sur trois mille écus — voyons — cela ne fait que six cents écus qui sont tombés dans ta bourse.

MASCARILLE. Tonnerre! On aurait de la peine à croire qu'un prodigue sût si bien compter.

LÉLIO. Mais je ne vois pas encore comment la somme a été employée... Songe donc, trois mille écus!

MASCARILLE. Ils seront bientôt répartis. Premièrement pour la lettre de change protestée...

LÉLIO. Nous sommes loin de compte.

MASCARILLE. A mademoiselle votre sœur, pour le ménage...

LÉLIO. C'est une bagatelle.

MASCARILLE. A M. Stiletti, pour huîtres et vins d'Italie...

LÉLIO. C'était cent vingt écus...

MASCARILLE. Remboursement des dettes d'honneur...

LÉLIO. Cela ne monte pas à beaucoup plus.

MASCARILLE. Puis, une certaine sorte de dettes d'honneur, contractées ailleurs qu'au jeu... Certainement aussi, au jeu!... à la bonne et honnête dame Lelane, et à sa charmante nièce.

LÉLIO. Passons sur ce point! Pour cent écus, on a bien des rubans, bien des paires de bottines, bien des dentelles.

MASCARILLE. Mais, votre tailleur...

LÉLIO. Il est payé là-dessus?

MASCARILLE. Ah! vraiment il n'est pas encore payé. Et je...

LÉLIO. Et tu? Eh bien, sans contredit, il faut plus compter pour toi que pour la lettre de change, plus que le sieur Stiletti, et plus que pour la femme Lelane...

MASCARILLE. Non, non, monsieur... et je, j'allais

vous dire que moi non plus, je ne suis pas payé. J'ai laissé dans vos mains tout mon gage de sept années.

LÉLIO. Tu t'es autorisé de là, depuis sept ans, pour me tromper de toutes les manières possibles, et je t'ai bien laissé profiter de l'autorisation...

PHILTO. (*S'approchant.*) A tel point que ce sera, en fin de compte, le maître qui devra porter la livrée du domestique.

MASCARILLE. Quelle prophétie! Je crois qu'elle nous tombe du ciel. (*Il regarde derrière lui.*) Ha! ha! monsieur Philto, elle vient de vous? J'ai trop de grandeur d'âme pour vous souhaiter le sort des nouveaux prophètes... Mais si vous nous avez écoutés, dites-vous-même s'il est permis que le gage d'un pauvre serviteur, pendant sept années...

PHILTO. C'est à la potence que tu devrais le retrouver ton gage... Monsieur Lélio, j'ai un mot à vous dire.

LÉLIO. Pourvu que ce ne soient pas des reproches, monsieur Philto; j'en mérite, mais vous arrivez trop tard.

PHILTO. Monsieur Léandre a fait demander par son tuteur, M. Staléno, la main de votre sœur.

LÉLIO. De ma sœur? C'est là un grand bonheur.

PHILTO. Certainement ce serait un bonheur; mais il y un obstacle : c'est la dot. Staléno n'a pas pu croire que vous eussiez tout dissipé. Aussitôt que je le lui eus dit, il retira sa demande.

LÉLIO. Que dites-vous?

PHILTO. Je dis que vous avez fait aussi le malheur de votre sœur. La pauvre fille, par votre faute, restera sans époux.

MASCARILLE. Ce n'est pas par sa faute, mais par celle d'un vieux ladre. Que la peste emporte tous les tuteurs intéressés! et tout ce qui est de leur bord! (*Il regarde Philto.*) Faut-il donc qu'une jeune fille ait de l'argent pour devenir l'honnête femme d'un honnête homme? Et, en tous cas, je sais bien qui pourrait lui donner une dot. Il y a des gens qui ont soin d'acheter les maisons à vil prix.

LÉLIO. (*Songeur.*) Oui, Camille est vraiment malheureuse. Son frère est... est un misérable...

MASCARILLE. Si vous vous injuriez vous-même, cela vous regarde... Mais, monsieur Philto, un petit supplément de mille écus, en considération du bon marché de votre acquisition....

PHILTO. Adieu, Lélio. Cette nouvelle semble vous rendre sérieux. Je ne veux pas troubler vos bonnes réflexions.

MASCARILLE. Et vous n'aimeriez pas non plus à en faire vous-même. N'est-ce pas que ce petit supplément de prix donnerait du reste une aide excellente au mariage?

PHILTO. Mascarille, prends garde à mon supplément... La monnaie pourrait ne pas t'aller... (*Il sort.*)

MASCARILLE. Ce serait de la triste monnaie, si elle ne pouvait au moins avoir de valeur au jeu.

SCÈNE V

MASCARILLE, LÉLIO

MASCARILLE. Mais qu'est-ce donc? Vous arrivez presque à faire une mine aussi aigre que si vous recomptiez les *triomphes*, dans un périlleux *solo*... Que gagez-vous, que je sais à quoi vous pensez?... C'est un coup maudit, pensez-vous, que ma sœur n'épouse pas le riche Léandre. Comme j'aurais voulu plumer mon nouveau beau-frère.

LÉLIO. (*Encore songeur.*) Écoute, Mascarille...

MASCARILLE. Eh bien?... Mais je n'entends pas vos pensées ; il faut que vous parliez.

LÉLIO. Veux-tu réparer toutes tes fourberies à mon égard par une seule bonne action?

MASCARILLE. Singulière question! Pour qui me prenez-vous donc? Pour un fourbe, honnête homme, ou pour un honnête homme, fourbe?

LÉLIO. Mon cher, mon brave Mascarille, je te consi-

dère comme un homme qui pourrait au moins me prêter quelques milliers d'écus, s'il voulait seulement me prêter autant qu'il m'a volé.

MASCARILLE. Mon cher, mon brave Mascarille!... Et que voudriez-vous faire de ces quelques milliers d'écus?

LÉLIO. Les donner en dot à ma sœur, et ensuite... me faire sauter la cervelle.

MASCARILLE. Vous faire sauter la cervelle? C'est vrai qu'ainsi vous ne vous échapperiez pas avec mon argent. Mais cependant... (*Il réfléchit.*)

LÉLIO. Tu le sais, Mascarille, j'aime ma sœur. Maintenant donc il me faut faire tout le possible pour que, toute sa vie, elle ne pense pas avec indignation à son frère... Sois généreux et ne me refuse pas ton aide.

MASCARILLE. Vous me prenez par mon faible. J'ai un damné penchant à la générosité, et votre amour fraternel, monsieur Lélio,... vraiment, il m'ensorcelle tout à fait. Il est noble, il est superbe... Mais mademoiselle votre sœur en est digne aussi, et je me vois gagné...

LÉLIO. Oh! laisse-moi t'embrasser, très cher Mascarille. Dieu te pardonne de m'avoir beaucoup escroqué, puisque de la sorte tu peux beaucoup me prêter! Je n'aurais jamais cru que tu eusses le cœur si tendre... Mais apprends-moi combien tu peux me prêter...

MASCARILLE. Je vous prête, monsieur...

LÉLIO. Ne dis pas : monsieur. Nomme-moi ton ami, Je te considérerai toute ma vie comme mon meilleur ami, comme mon unique ami.

MASCARILLE. Le Ciel me préserve, pour une complaisance de si peu de valeur, de mettre de côté le respect que je vous dois!

LÉLIO. Comment? Mascarille, tu ne te contentes pas d'être généreux, tu es encore modeste?

MASCARILLE. Ne me faites pas rougir de mes vertus... Je vous prête donc pour dix ans...

LÉLIO. Pour dix ans? Quelle bonté excessive! Pour cinq ans, c'est assez, Mascarille. Pour deux ans, si tu

veux. Pourvu que tu me prêtes, fixe le terme de paiement à ta fantaisie.

MASCARILLE. Eh bien, je vous prête pour quinze ans...

LÉLIO. Je le laisse à ta volonté, noble Mascarille...

MASCARILE. Je vous prête pour quinze ans sans intérêts...

LÉLIO. Sans intérêts? Quant à cela, je n'y consentirai jamais. Je n'accepte ton prêt qu'à cinquante pour cent.

MASCARILLE. Sans aucun intérêt...

LÉLIO. Crois-tu que je sois assez bas pour ne pas reconnaître ta bonté? Si tu te contentes de trente pour cent, je le considérerai comme une preuve du plus grand désintéressement.

MASCARILLE. Sans intérêts, vous dis-je...

LÉLIO. Mais je t'en prie, Mascarille, songe donc que le juif le moins juif prend vingt pour cent.

MASCARILLE. En un mot, sans intérêts, ou...

LÉLIO. Soit donc!...

MASCARILLE. Ou pas de prêt.

LÉLIO. Eh bien! puis donc que tu veux par là ne mettre aucune borne à ton amitié pour moi...

MASCARILLE. Sans intérêts!...

LÉLIO. Sans intérêts!... J'en rougis... Sans intérêts tu me prêtes donc pour quinze ans... Quoi? Quelle somme?...

MASCARILLE. Sans intérêts, pour quinze ans... Je vous prête les cent soixante-quinze écus de gages que j'ai placés chez vous depuis sept ans.

LÉLIO. A quoi penses-tu? Les 175 écus que je te dois déjà?

MASCARILLE. Ils constituent toute ma fortune, et je consens encore de tout cœur à vous les laisser pour quinze ans, sans intérêts, sans intérêts.

LÉLIO. Parles-tu sérieusement, maroufle?

MASCARILLE. Maroufle? Cela ne respire pas le moins du monde la reconnaissance.

LÉLIO. Je vois bien où j'en suis : être sans honneur, canaille, infâme flagorneur, fourbe...

MASCARILLE. Un homme sage oppose le même front à la louange et au blâme, aux flatteries et aux invectives. Vous l'avez vu tout à l'heure, vous le voyez maintenant.

LÉLIO. Quel masque prendrai-je devant ma sœur?

MASCARILLE. Un masque d'insolence, à ce que je vous conseille. On n'a jamais commis de déloyauté tant qu'on a soi-même le cœur de se justifier... « C'est un malheur pour toi, ma sœur, je l'avoue. Mais qui peut y remédier? Que je sois mort si, dans toutes mes prodigalités, j'aurais jamais supposé que je dissipais le tien avec le mien!... » Voilà à peu près ce qu'il vous faudrait lui dire, monsieur...

LÉLIO. (*Après un instant de réflexion.*) Oui, voici le seul moyen : je vais le proposer à Staléno. Viens, drôle!...

MASCARILLE. Le chemin du tripot où je devais vous accompagner, monsieur, est de côté-ci.

LÉLIO. Va au diable, avec ton tripot!... Mais n'est-ce pas M. Staléno lui-même que je vois venir?

SCÈNE VI

STALÉNO, LÉLIO, MASCARILLE

LÉLIO. Monsieur, j'allais à l'instant même prendre la liberté de me mettre à votre recherche. J'ai appris de M. Philto les sentiments de votre pupille pour ma sœur. Ne croyez pas que j'eusse assez peu de cœur, pour ne pas être extraordinairement peiné que mes fautes rendissent ces sentiments stériles. Il est vrai que mes écarts m'ont horriblement mis bas; mais l'imminence de la pauvreté m'effraie beaucoup moins que le remords que j'éprouverais à l'endroit d'une sœur chérie, si je ne cherchais pas, par tous moyens, à détourner d'elle, autant qu'il est encore possible, le malheur que ma folie lui a attiré. Réfléchissez donc, monsieur Staléno, si l'offre que je vais vous faire peut mériter quelque attention.

Peut-être n'ignorez-vous pas que mon vieux parrain m'a laissé par son testament une métairie assez considérable. Je la posséde encore; seulement — comme vous pouvez facilement le supposer — elle est grevée de quelques dettes. Malgré cela, le revenu annuel en serait encore à peu près suffisant pour me faire vivre. Je l'abandonne avec joie à ma sœur. Votre neveu a assez d'argent pour la dégrever, et y entreprendre les améliorations dont elle est susceptible. Ce serait ainsi comme une compensation au défaut de dot, le seul et unique obstacle pour vous, à ce que m'a dit M. Philto.

MASCARILLE. (*Bas, à Lélio.*) Êtes-vous fou, monsieur Lélio?

LÉLIO. Silence!

MASCARILLE. La seule chose qui vous reste?...

LÉLIO. Ai-je à discuter avec toi?

MASCARILLE. Voulez-vous ensuite aller mendier?

LÉLIO. Je veux faire à ma guise...

STALÉNO. (*A part.*) C'est à considérer. — Oui, monsieur Lélio, le manque absolu de dot m'a seul arrêté; avec quelque plaisir, du reste, que j'eusse vu ce mariage s'accomplir. Si donc la proposition que vous me faites était sérieuse, j'en tiendrais compte.

LÉLIO. Tout à fait sérieuse, monsieur Staléno.

MASCARILLE. Retirez donc votre parole.

LÉLIO. Te...

MASCARILLE. Réfléchissez donc...

LÉLIO. Encore un mot, et...

STALÉNO. Mais, avant tout, monsieur Lélio, il faudrait me coucher par écrit cette offre et une liste exacte de toutes les dettes dont vous avez grevé la métairie. Avant cela, rien de fait...

LÉLIO. Bien, à l'instant je vais vous dresser l'un et l'autre... Quand pourrai-je vous revoir?

STALÉNO. Vous me trouverez toujours chez moi.

LÉLIO. En attendant, adieu. (*Il sort.*)

SCÈNE VII

STALÉNO, MASCARILLE

MASCARILLE. (*A part.*) A présent, rendons-lui un bon service malgré lui. Comment commencer? — Psitt!... Demeurez encore un instant, monsieur Staléno.

STALÉNO. Qu'y a-t-il?

MASCARILLE. Je vous considère comme un homme qui sait estimer à sa valeur un avis bien intentionné...

STALÉNO. Tu me considères comme je suis.

MASCARILLE. Et comme un homme qui ne croit pas qu'un domestique trahisse réellement son maître, en refusant de sonner partout de la même trompe que lui.

STALÉNO. Oui, assurément le serviteur d'un méchant doit participer aussi peu possible aux actions de son maître. — Mais pourquoi me dis-tu cela? Lélio a-t-il quelque projet contre moi?

MASCARILLE. Soyez sur vos gardes; je vous en prie, je vous en conjure; je vous en conjure par tout ce que vous aimez sur la terre; par le salut de votre pupille; par l'honneur de vos cheveux gris...

STALÉNO. Tu parles en vrai conjurateur; mais pourquoi dois-je me tenir sur mes gardes?

MASCARILLE. A cause de l'offre que vous a faite Lélio.

STALÉNO. Comment cela?

MASCARILLE. Bref, vous et votre pupille, vous êtes des gens perdus, si vous acceptez la métairie. Car, premièrement, il me suffira de vous dire que les dettes qui grèvent la métairie absorbent presque toute la valeur de cette guenille.

STALÉNO. Eh bien, Mascarille, si ce n'est que presque...

MASCARILLE. Très bien, il me vient une autre idée. — Mais écoutez maintenant ce que je vais vous dire. La terre, où est située la métairie est en quelque sorte

la contrée sur laquelle pèsent toutes les malédictions qui jamais aient été prononcées sur la terre.

STALÉNO. Tu m'effrayes...

MASCARILLE. Quand les voisins aux alentours ont les plus riches moissons, les champs qui composent cette métairie rapportent à peine la semence. Tous les ans la mortalité qui règne sur le bétail vide les étables.

STALÉNO. On ne peut donc y élever aucun bétail?

MASCARILLE. C'a été la pensée de M. Lélio, et depuis longtemps il a vendu moutons et bêtes à cornes, cochons et chevaux, poules et pigeons. Mais si la mortalité ne trouve plus de bœufs à frapper... que pensez-vous bien qu'elle fasse?... Elle frappe les hommes.

STALÉNO. Impossible!

MASCARILLE. Si, certainement. Aucun valet n'y reste six mois, eût-il une santé de fer. M. Lélio a fait louer les garçons les plus robustes dans la Vandalie. Mais inutile; au printemps, ils étaient morts.

STALÉNO. Eh bien alors! il faut essayer des Poméraniens. Ce sont des gens qui résistent encore mieux que les Vandales, ce sont des gens bâtis à chaux et à sable.

MASCARILLE. Et le petit bois qui dépend de la métairie, monsieur Staléno...

STALÉNO. Eh bien, le petit bois?

MASCARILLE. Dans tout le petit bois vous ne trouveriez pas un arbre où il n'y ait eu, soit quelqu'un de tué...

STALÉNO. De tué?

MASCARILLE. Soit quelqu'un de pendu. Aussi Lélio a-t-il pris en horreur cet horrible petit bois, à tel point qu'il le fait éclaircir tous les jours. Et croiriez-vous bien que le bois abattu là ne se vend que pour la moitié de sa valeur.

STALÉNO. C'est un tort.

MASCARILLE. Eh! Il le faut bien; quand les gens qui ont acheté de ce bois ont voulu le brûler, ils ont été bien surpris. Tantôt les pierres renfermées dans les bûches ont brisé les poêles; tantôt il en est sorti une fumée si infecte, que la servante en tombait en pâmoison devant le foyer de la cuisine.

STALÉNO. Mais, Mascarille, ne mens-tu pas?

MASCARILLE. Je ne mens pas, monsieur, à preuve que je ne sais pas mentir... Et l'étang...

STALÉNO. Y a-t-il un étang?

MASCARILLE. Oui, mais un étang où se sont noyés plus de gens, qu'il n'y a dedans de gouttes d'eau. Les poissons ne s'y nourrissent donc clairement que de cadavres humains, et vous pouvez facilement penser quelle espèce de poissons cela peut faire.

STALÉNO. De grands et gros poissons...

MASCARILLE. Des poissons qui, par leur alimentation, ont acquis l'intelligence de l'homme, et en conséquence, ne se laissent plus attraper. Quand on vide l'étang, ils sont disparus... En un mot, il n'y a pas sur toute la terre un seul coin, où l'on puisse rencontrer pertes et malheurs, aussi copieusement et aussi sûrement. La tradition nous rapporte même, et l'histoire le confirme, que depuis trois cent et quelque cinquante ans... ou depuis quatre cents ans... aucun propriétaire de cette métairie n'est mort de sa belle mort.

STALÉNO. A l'exception cependant du vieux parrain qui l'a léguée à Lélio.

MASCARILLE. On n'aime pas à en parler, mais le vieux parrain non plus...

STALÉNO. Eh bien?

MASCARILLE. Le vieux parrain fut, pendant la nuit, étranglé par un chat noir qu'il avait toujours autour de lui. Et il est très, très vraisemblable que ce chat noir... c'était le diable... Ce qui arrivera à mon maître, Dieu le sait. On lui a prédit que des brigands l'assassineront, et je dois dire de lui, qu'il se donne toutes les peines possibles pour déjouer cette prédiction, et pour écarter de lui les brigands, par le généreux sacrifice de sa fortune : mais cependant...

STALÉNO. Mais cependant, Mascarille, j'accepterai son offre.

MASCARILLE. Vous?... Allez donc! Vous ne le ferez jamais.

STALÉNO. Certainement, je le ferai.

MASCARILLE. (*A part*) Le vieux renard !

STALÉNO. (*A part.*) Comme je le martyrise, le fripon ! — Mais, cependant, Mascarille, je te remercie de ton bon renseignement. Il me servira au moins à la faire revendre, aussitôt que j'en aurai fait mettre mon neveu en possession.

MASCARILLE. Il serait mieux pour vous de la refuser. Je ne vous ai pas encore tout raconté.

STALENO. Réserve-le : car je n'ai pas le temps à présent de l'entendre. Une autre fois, Mascarille, je prêterai l'oreille à tes bouffonneries.

SCÈNE VIII

MASCARILLE

MASCARILLE. C'est manqué ! Ai-je été trop bête, ou lui, trop fin ? Eh bien, me voilà perdu pour le moins. Lélio veut se dépouiller de tout : à la bonne heure. Mais enfin je puis me passer d'un tel maître. Mes petits picaillons sont en sûreté. Ce que je fais encore pour lui, c'est par compassion. Dans tous les cas, c'était une bonne maison. Et je ne voudrais pas qu'il fît une trop mauvaise fin. Je pense qu'il faudrait n'avoir rien à faire pour s'affliger pour des étrangers. Ce serait là du joli, pour la curiosité du fait.

SCÈNE IX

ANSELME, UN PORTEFAIX, MASCARILLE

ANSELME. Dieu soit loué ! Je revois enfin ma maison, ma chère maison.

MASCARILLE. Sa maison ?

ANSELME. (*Au portefaix.*) Place le coffre ici à terre, mon ami. Je le ferai porter à l'intérieur... Je t'ai payé ?...

LE PORTEFAIX. Oh! oui, monsieur, oh! oui... Mais... sans doute vous avez beaucoup de plaisir, beaucoup de joie d'être de retour chez vous?

ANSELME. Oui, assurément.

LE PORTEFAIX. J'ai connu des gens qui, lorsqu'ils avaient beaucoup de joie, en donnaient un peu de leur reste aux pauvres diables... Vous m'avez payé, monsieur, vous m'avez payé.

ANSELME. Allons, je vais aussi t'en donner de mon reste.

LE PORTEFAIX. Eh! eh! je suis heureux de ne pas m'être trompé; je vous avais tout de suite jugé comme un homme généreux. Oh! je m'y connais. Dieu vous le rende! (*Il s'en va.*)

ANSELME. Personne ne sort de chez moi; il faut frapper.

MASCARILLE. Cet homme se trompe évidemment.

ANSELME. On dirait que toute la maison est morte. Dieu me garde!

MASCARILLE. (*S'approchant de lui.*) Monsieur!... Vous pardonnerez... je vous demande pardon... (*Bondissant en arrière.*) Tonnerre! Je devrais connaître ce visage.

ANSELME. Dieu vous pardonne d'avoir perdu le sens!...

MASCARILLE. Que vouliez-vous?

ANSELME. Eh bien! Pourquoi tournez-vous donc autour de moi?

MASCARILLE. Je voulais...

ANSELME. Peut-être examiner comment arriver au mieux à ma bourse?

MASCARILLE. Je me trompe, si c'était lui, il me reconnaîtrait certes aussi. Je suis curieux, monsieur, mais ma curiosité n'a rien d'impoli, et je vous demande très humblement... ce que vous avez à chercher dans cette maison.

ANSELME. Mon garçon!... Mais voilà seulement que je te regarde. Mas...

MASCARILLE. Monsieur An...

ANSELME. Masca...

MASCARILLE. Ansel...

ANSELME. Mascarille...

MASCARILLE. Monsieur Anselme...

ANSELME. Est-ce donc toi?

MASCARILLE. Oui, c'est moi, c'est sûr. Mais vous...

ANSELME. Il n'y a rien d'étonnant à ce que tu doutes que ce soit moi.

MASCARILLE. Est-ce possible! Ah! non certes!... Monsieur Anselme est parti depuis neuf ans, et ce serait un miracle qu'il revînt précisément aujourd'hui. Pourquoi donc précisément aujourd'hui?

ANSELME. Tu pourrais t'adresser tous les jours cette demande, à moins que je n'eusse pas dû revenir du tout.

MASCARILLE. Cela est vrai! Eh bien! Soyez donc mille fois le bienvenu, mais mille fois, très cher monsieur Anselme... Mais enfin ce n'est pourtant pas vous?

ANSELME. Si, c'est moi, apprends-moi vite si tout va bien, si mes enfants vivent encore, Lélio, Camille.

MASCARILLE. Oui, je n'en puis plus douter, c'est vous. — Ils vivent, ils vivent tous deux... (*A part.*) Si seulement c'était d'un autre qu'il pût d'abord apprendre le reste.

ANSELME. Dieu soit loué qu'ils vivent encore tous deux! Ils sont donc à la maison?... Vite, que je les serre dans mes vieux bras!... Suis-moi avec le coffre, Mascarille...

MASCARILLE. Où, monsieur Anselme, où?

ANSELME. A la maison.

MASCARILLE. Dans cette maison-ci?

ANSELME. Dans ma maison.

MASCARILLE. Impossible, si vite... (*A part.*) Que lui dire à présent?

ANSELME. Et pourquoi, impossible?

MASCARILLE. Cette maison, monsieur Anselme, est fermée...

ANSELME. Fermée?...

MASCARILLE. Oui, fermée, et, ma foi... parce que personne ne l'habite.

ANSELME. Personne ne l'habite? Où demeurent donc mes enfants?

MASCARILLE. M. Lélio et mademoiselle Camille?... ils demeurent... ils demeurent dans une autre maison.

ANSELME. Eh bien, tes paroles sont étranges, énigmatiques...

MASCARILLE. Vous ne savez donc pas ce qui s'est passé depuis peu?

ANSELME. Comment le saurais-je?

MASCARILLE. Il est vrai que vous n'étiez pas présent, et qu'en neuf années il peut y avoir du changement. Neuf années, c'est du temps! — Mais c'est pourtant à coup sûr quelque chose de curieux : — être absent neuf années, neuf années entières, et revenir aujourd'hui précisément! Si cela se passait dans une comédie, chacun s'écrierait : ce n'est pas vraisemblable que le vieux revienne aujourd'hui précisément. Et pourtant c'est vrai! Il pouvait revenir précisément aujourd'hui, et aujourd'hui précisément le voilà de retour... Extraordinaire, surprenant!

ANSELME. Maudit bavard, ne me fais donc pas attendre et dis-moi...

MASCARILLE. Je vais vous dire où sont vos enfants. Mademoiselle votre fille est... chez monsieur votre fils... Et monsieur votre fils...

ANSELME. Et mon fils...

MASCARILLE. Est déménagé d'ici et demeure... Voyez-vous là dans cette rue, la nouvelle maison du coin?... C'est là que demeure M. votre fils.

ANSELME. Et pourquoi ne demeure-t-il plus ici; ici, dans sa maison paternelle?

MASCARILLE. Sa maison paternelle était pour lui trop grande... trop petite, trop vaste... trop exiguë.

ANSELME. Trop grande, trop petite, trop vaste, trop exiguë? Que chantes-tu là?

MASCARILLE. Eh bien! Il vous dira mieux lui-même ce qu'il en est... Vous aurez appris sans doute qu'il est devenu un gros négociant?

ANSELME. Mon fils, un gros négociant?

MASCARILLE. Un très gros! Les ventes, depuis un an, voilà sa vie.

ANSELME. Que dis-tu? Ainsi il aura eu besoin d'une grande maison pour ses magasins?

MASCARILLE. C'est cela! c'est cela!

ANSELME. Parfait! Je rapporte aussi des marchandises, de précieuses denrées des Indes.

MASCARILLE. Cela fera aller la vente.

ANSELME. Fais vite, Mascarille, prends ce coffre sur ton dos et conduis-moi chez lui.

MASCARILLE. Le coffre, monsieur Anselme, est très lourd. Attendez un instant, je vais chercher un portefaix.

ANSELME. Tu peux bien le porter toi-même : il n'y a dedans que mes écritures et mon linge.

MASCARILLE. Je me suis dernièrement cassé le bras.

ANSELME. Le bras? Pauvre diable! Va donc, et amène quelqu'un.

MASCARILLE. (*A part.*) Bon, je puis filer. Monsieur Lélio, monsieur Lélio, qu'allez vous dire de cette nouvelle? (*Il s'éloigne et revient.*)

ANSELME. Eh bien, n'es-tu pas encore parti?

MASCARILLE. Je veux auparavant m'assurer encore que c'est vous.

ANSELME. Certes! Tu doutes encore, satané douteur!

MASCARILLE. (*En s'en allant.*) Oui, oui, c'est lui. — Neuf ans parti, et de retour aujourd'hui précisément!

SCÈNE X

ANSELME

ANSELME. Voilà maintenant qu'il me faut attendre à la belle étoile. Heureusement que la rue est un peu solitaire; moins de gens me reconnaîtront. Mais cependant il ne faut pas trop perdre de vue mon coffre. Si je m'asseyais dessus... Bientôt, bientôt, je vais pouvoir m'asseoir plus tranquille. Je me suis donné assez de peines, j'ai couru assez de dangers, pour pouvoir en conscience faire de mes derniers jours des jours de

repos et de joie... Oui certainement, ils seront tels. Et qui m'en blâmerait? En calculant le tout ensemble, je possède donc... (*Il prononce les derniers mots de plus en plus bas, et finit par compter pensivement sur ses doigts.*)

SCÈNE XI

RAPS, sous un costume étranger et bizarre, ANSELME

RAPS. Il faut pouvoir jouer toutes sortes de personnages. Je voudrais bien voir qui pourrait reconnaître sous ce travestissement, le tambour Raps. De qui j'ai l'air, je ne le sais pas moi-même : et il faut... je ne sais même pas quoi. C'est une folle de commission! Folle, qu'importe : il suffit qu'on me paie... C'est ici, dans cette impasse, m'a dit Staléno, que je dois chercher mon homme. Il ne demeure pas loin de son ancienne maison ; et voilà bien son ancienne maison.

ANSELME. Quel est ce spectre?

RAPS. Comme les gens me regardent!

ANSELME. Ce personnage doit appartenir à la famille des champignons. Le chapeau dépasse de tous côtés le corps d'une demi-aune.

RAPS. Bon père, qui me regardez de la sorte, êtes-vous moins étranger ici que moi?... Il ne veut pas entendre... Monsieur, qui êtes-là, assis sur ce coffre, pourriez-vous bien en tous cas me donner un renseignement? Je suis à la recherche d'un jeune homme, du nom de Lélio, et d'une tête chauve dans votre genre, du nom de Philto.

ANSELME. Lélio? Philto?... (*A part.*) C'est ainsi que s'appellent mon fils et mon vieil et bon ami.

RAPS. Si vous pouvez me montrer la maison de ces gens-là, vous mériterez la reconnaissance d'un homme, qui ne manquera pas de publier à son de trompe votre politesse, aux quatre vents des cieux; à un voyageur qui a fait sept fois le tour du monde; une fois sur un vaisseau, deux fois en poste et quatre fois à pied.

ANSELME. Oserai-je vous demander, monsieur, qui vous êtes? Comment vous vous nommez, d'où vous venez, ce qui vous fait chercher les personnes dont vous avez prononcé le nom?

RAPS. C'est beaucoup demander d'un seul coup. A quoi faut-il répondre d'abord? Si vous vouliez me demander pertinemment et isolément chaque chose, peut-être pourrais-je alors y répondre. Car j'aime à causer, monsieur, j'aime beaucoup à causer. (*A part.*) Je vais ainsi répéter mon rôle.

ANSELME. Eh bien, monsieur, commençons par le plus court. Votre nom?

RAPS. Par le plus court? Mon nom? C'est le contraire, tout le contraire.

ANSELME. Comment cela?

RAPS. Oui, mon bon et cher vieux monsieur, il me suffira de vous dire — faites bien attention — que si, de très bonne heure, de très bonne heure, aussitôt que le jour commence à grisonner, vous partiez de mon premier nom et alliez, alliez aussi vite que vous pourriez, je parie que le soleil serait couché, avant que vous arriviez seulement à rencontrer les initiales de mon dernier nom.

ANSELME. Eh! pour trouver votre nom, il faudrait donc une lanterne et un canapsa?

RAPS. Mais oui.

ANSELME. (*A part.*) Le coquin déraisonne! — Mais que voulez-vous donc au jeune Lélio et au vieux Philto? Vous êtes sans doute en relations avec le premier? Lélio doit être un gros négociant.

RAPS. Un gros négociant? Je ne sache pas; non, monsieur, je n'ai qu'une paire de lettres à lui remettre.

ANSELME. Ha! ha! peut-être des lettres d'avis d'envoi de marchandises, ou de quelque chose de semblable.

RAPS. Non pas... Ce sont des lettres que son père m'a chargé de lui remettre.

ANSELME. Qui?

RAPS. Son père.

ANSELME. Le père de Lélio?

RAPS. Oui, le père de Lélio, qui est à présent à l'étranger... C'est un de mes bons amis.

ANSELME. (*A part.*) Eh mais! C'est là, sur mon honneur, un fourbe. Attends, je te vais pincer. Je lui aurais donné des lettres pour mon fils?

RAPS. A quoi songez-vous, monsieur?

ANSELME. A rien... Ainsi, connaissez-vous donc si bien le père de Lélio?

RAPS. Si je ne le connaissais pas, m'aurait-il remis une lettre pour son fils Lélio, et une lettre pour son ami Philto?... Tenez, les voilà toutes deux, monsieur... C'est mon ami intime.

ANSELME. Votre ami intime! Et où était-il donc, cet ami intime, lorsqu'il vous donna les lettres?

RAPS. Il était... il était... en bonne santé.

ANSELME. Cela me fait grand plaisir. Mais où était-il donc? Où?

RAPS. Il était, monsieur... sur la côte de Paphlagonie.

ANSELME. Celà, je l'avoue. — Vous m'avez déjà dit que vous le connaissez; mais cela doit-il s'entendre ainsi : *personnellement?*

RAPS. Sans aucun doute, personnellement... N'ai-je donc pas vidé avec lui plus d'une bouteille de vin du Cap? et en vérité sur les lieux où il mûrit... Vous savez, monsieur, sur les monts en avant de Capoue, où, pendant la guerre de Trente ans, Annibal s'enivra si bien qu'il ne pût arriver devant Rome.

ANSELME. Vous avez de l'érudition, à ce que j'entends.

RAPS. Assez pour ma position.

ANSELME. Ne pourriez-vous pas me décrire la personne du père de Lélio?

RAPS. Sa personne? Vous êtes très curieux. Cependant j'aime les gens curieux... Il a environ la tête de plus que vous.

ANSELME. (*A part.*) C'est à merveille : je suis plus grand, absent que présent. — Vous ne m'avez pas encore dit son nom. Comment se nomme-t-il?

RAPS. Il se nomme... tout à fait comme un honnête homme doit se nommer.

ANSELME. Mais c'est son nom que je voudrais entendre...

RAPS. Il se nomme... il ne se nomme pas comme son fils... Mais il aurait mieux fait de s'appeler comme lui... du reste, il se nomme... Que le diable l'emporte!

ANSELME. Eh bien?

RAPS. Je crois que j'ai oublié son nom.

ANSELME. Le nom d'un ami?

RAPS. Patience! Voilà que je l'ai sur la langue. Donnez-moi vite un nom qui sonne à peu près comme celui-là. Il commence par un A.

ANSELME. Peut-être Arnolphe?

RAPS. Pas Arnolphe.

ANSELME. Antoine?

RAPS. Pas Antoine. Ans... Ansa... Ansi... Asi... Asinus. Non pas Asinus, pas Asinus... Le maudit nom! An... Ansel...

ANSELME. Ce n'est pas Anselme, pourtant?

RAPS. Juste! Anselme. Que le diable emporte ce coquin de nom!

ANSELME. Ce n'est pas parler en ami.

RAPS. Eh! pourquoi vous reste-il entre les dents? Est-ce amical de se faire si longtemps chercher? Pour cette fois encore je lui pardonne... S'appelle-t-il Anselme? Non? Si, Anselme. Comme je l'ai dit, la dernière fois que je lui parlai, ce fut sur la côte de Paphlagonie, et en vérité dans le port de Gibraltar. Il avait l'intention de faire encore une petite visite aux rois de Gallipoli.

ANSELME. Aux rois de Gallipoli? Qui sont-ils!

RAPS. Comment, monsieur, vous ne connaissez pas les deux frères célèbres qui règnent à Gallipoli? Les Dardanelles, connus du monde entier? Ils ont voyagé, il y a quelque temps, en Europe; et c'est alors qu'il avait fait leur connaissance.

ANSELME. (*A part.*) La bouffonnerie dure depuis trop longtemps. Il faut faire crever le ballon, afin d'apprendre où j'en suis.

RAPS. La cour des Dardanelles, monsieur, est l'une des plus puissantes de toute l'Amérique; et je suis sûr que mon ami Anselme y aura été parfaitement reçu. Il ne reviendra pas non plus de sitôt. Et c'est justement parce qu'il le prévoyait, et qu'il savait que je revenais en ligne directe, qu'il m'a donné ces lettres à rapporter, pour tranquilliser les siens sur sa longue absence.

ANSELME. En cela, il faisait très bien... Mais il est encore une chose que je dois vous demander...

RAPS. Tout ce qu'il vous plaira...

ANSELME. Mon singulier monsieur au long nom, si on vous...

RAPS. Mon nom est long, c'est vrai; mais j'en porte aussi un tout petit qui est, comme la la quintessence du long.

ANSELME. Puis-je le savoir?

RAPS. Raps.

ANSELME. Raps?

RAPS. Oui, Raps, pour vous servir.

ANSELME. Merci de vos services, monsieur Raps.

RAPS. Raps veut proprement dire autant que : le fils de Rap. Mon père s'appelait Rap, et mon grand-père, Rip; d'où mon père avait coutume de s'appeler aussi quelquefois Rips : de sorte que moi-même, si je voulais me targuer de mes ancêtres, je pourrais m'appeler Rips-Raps.

ANSELME. Eh bien, monsieur Rips-Raps... je reviens à ma question... Si l'on vous montrait à présent votre ami Anselme, le reconnaîtriez-vous?

RAPS. Si je ne perdais pas les yeux, sans doute. Mais il semblerait que vous ne voulez pas croire que je connaisse Anselme. Ecoutez donc cette preuve plus forte que toutes les preuves possibles. Il ne m'a pas seulement donné des lettres à rapporter, mais encore six mille écus, pour les remettre à M. Philto. Aurait-il fait cela, si je n'étais pas un autre lui-même?

ANSELME. Six mille écus?

RAPS. En ducats très bons et bien trébuchants.

ANSELME. (*A part.*) Maintenant je ne sais plus que

penser du coquin. Un filou qui apporte de l'argent, c'est un très singulier filou.

RAPS. Mais, monsieur, nous bavardons trop longtemps. Je m'aperçois bien que vous ne pouvez, ni ne voulez m'indiquer mes gens.

ANSELME Plus qu'un mot... Avez-vous donc sur vous, monsieur Raps, l'argent que vous a remis M. Anselme?

RAPS. Oui, pourquoi?

ANSELME. Et c'est bien sûr qu'Anselme, le père de Lélio, vous a remis six mille écus?

RAPS. Très sûr.

ANSELME. Alors rendez-les moi, monsieur Raps.

RAPS. Vous rendre, quoi?

ANSELME. Les six mille écus que vous avez reçus de moi.

RAPS. J'ai reçu de vous six mille écus?

ANSELME. Vous le dites vous-même.

RAPS. Qu'est-ce que je dis?... Vous êtes... Qui êtes-vous donc?

ANSELME. Je suis précisément celui qui a confié à monsieurs Raps six mille écus; je suis Anselme.

RAPS. Vous, Anselme?

ANSELME. Ne me connaissez vous pas? Les rois de Gallipoli, les Dardanelles célèbres dans l'univers entier, ont eu la clémence de me laisser m'éloigner de chez eux, plus tôt que je ne présumais. Et comme maintenant me voilà moi-même ici, j'épargnerai à monsieurs Raps un plus long embarras.

RAPS. (*A part.*) Ne jurerait-on pas que cet homme est un peu plus grand filou que moi-même?

ANSELME. Pas tant de réflexions, rendez-moi l'argent.

RAPS. Qui est-ce qui croirait qu'un vieillard pût encore être aussi fin? aussitôt que j'ai l'argent sur moi, vite, il est Anselme. Mais, mon bonhomme, aussi vite que vous vous soyez anselmisé, aussi vite vous faudra-t-il vous désanselmiser.

ANSELME. Eh bien, qui suis-je donc, si je ne suis pas moi-même?

RAPS. Est-ce que cela me regarde? Soyez qui vous voudrez, pourvu que vous ne soyez pas qui je ne vous accorde pas que vous soyez? Et pourquoi voulez-vous donc être maintenant celui que vous n'êtes pas?

ANSELME. Oh! dépêchez-vous seulement...

RAPS. De quoi faire?

ANSELME. De me rendre mon argent.

RAPS. Ne n'importunez pas plus longtemps. J'ai menti. L'argent n'est pas en ducats trébuchants; il n'est qu'en papier.

ANSELME. Tout à l'heure je vais le prendre avec ce monsieur sur un autre ton. — Sachez donc sérieusement, monsieur Raps, que je suis Anselme; et si vous ne me remettez pas sur l'heure lettres et argent, voici ce qui va vous arriver. Je rassemblerai à l'instant par mes cris autant de gens qu'il sera nécessaire, pour faire saisir un fripon tel que vous.

RAPS. Vous savez donc d'une manière tout à fait hors de doute que je suis un fripon, et vous êtes d'une manière tout à fait hors de doute, monsieur Anselme? J'ai donc l'honneur de présenter mes respect à monsieur Anselme...

ANSELME. Tu ne t'en iras pas, mon bon ami!

RAPS. Oh! je vous en prie, monsieur... (*Anselme veut l'arrêter. Raps lui échappe, et Anselme revient s'asseoir en arrière sur le coffre.*) Le vieux brigand serait pour le moins capable d'exciter une émeute. Je vais t'envoyer quelqu'un qui te connaîtra mieux. (*Il sort.*)

ANSELME. Me voilà de nouveau assis? Où est-il allé, ce coquin? Où est-il allé?... Je ne vois personne... Ai-je dormi sur ce coffre et rêvé cette folle aventure, ou... Par le bourreau! ce doit être un rêve!... Pauvre moi! Il y a positivement là-dessous quelque chose; il y a positivement quelque chose là dessous. Et Mascarille?... Mascarille ne revient pas non plus? Cela non plus n'est pas clair, cela non plus!... Quel parti prendre? Je vais appeler le premier venu... Hé! là, mon ami, hé! là.

SCÈNE XII

ANSELME, UN AUTRE PORTEFAIX

LE PORTEFAIX. Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

ANSELME. Voulez-vous gagner un bon pourboire, mon ami?

LE PORTEFAIX. Cela ferait bien mon affaire.

ANSELME. Prenez vite ce coffre, et menez-moi chez le négociant Lélio.

LE PORTEFAIX. Chez le négociant Lélio?

ANSELME. Il habite dans cette rue, la maison nouvelle du coin.

LE PORTEFAIX. Dans toute la ville, je ne connais pas de négociant du nom de Lélio. C'est quelqu'un d'autre qui habite la nouvelle maison du coin, là, au dessous.

ANSELME. Eh! que non! C'est Lélio qui y demeure; auparavant il habitait cette maison-ci qui lui appartient aussi.

LE PORTEFAIX. Je comprends à présent, qui vous voulez dire. Vous voulez parler du débauché Lélio. Oh! je le connais bien.

ANSELME. Quoi? Le débauché Lélio?

LE PORTEFAIX. Eh, certes! Toute la ville le nomme ainsi; pourquoi l'appellerais-je autrement? Son père, c'était le vieil Anselme. C'était un vilain avare qui ne pouvait jamais assez accumuler. Il est parti en voyage, il y a beaucoup d'années, Dieu sait pour où! En attendant; qu'il lui soit arrivé malheur à l'étranger, ou même qu'il ait déjà mordu le gazon, son fils est devenu ici quelque chose de propre. Il en est même arrivé peu à peu à la lie: mais c'est justice. Ah! père avare, fils prodigue. La petite maison, à ce que j'ai appris, il vient même de la vendre...

ANSELME. Quoi? De la vendre?... Tout s'éclaircit.

Ah ! maudit Mascarille !... Ah ! malheureux père que je suis ! Oh ! fils sans cœur, fils dépravé !

LE PORTEFAIX. Eh ! Vous n'êtes cependant pas le vieil Anselme lui-même ? Si vous l'êtes, ne m'en veuillez pas : je ne vous avais vraiment pas reconnu. Sans cela, je n'aurais pas laissé échapper ce nom de vilain avare. Il n'est écrit sur le nez de personne qui il est. Veuillez cependant encore me faire gagner le pourboire.

ANSELME. Vous le gagnerez, mon bon ami, vous le gagnerez. Dites-moi vite s'il est effectivement vrai qu'il ait vendu la maison, et à qui il l'a vendue.

LE PORTEFAIX. Au vieux Philto.

ANSELME. A Philto ?... Oh ! homme sans honneur, est-ce là ton amitié ?... Je suis trahi, je suis perdu !... Maintenant il niera tout...

LE PORTEFAIX. Les gens le lui ont assez imputé à mal de s'être mêlé de l'acheter. N'aurait-il pas dû en votre absence, tenir la place d'un tuteur auprès de votre fils ? Un joli tuteur ? C'était mettre le loup dans la bergerie. Le reste de sa vie, on le considérera comme un homme cupide : mais un corbeau est toujours un corbeau... Je le vois venir : je laisse là le pourboire, les gens sont trop étranges quand ils apprennent qu'on les connaît. (*Il s'en va.*)

SCÈNE XIII

ANSELME, PHILTO

ANSELME. Ce sont malheurs sur malheurs ! Arrive, arrive, traître !

PHILTO. Voyons un peu qui est-ce qui a l'audace de se donner pour Anselme. — Mais que vois-je ? C'est effectivement lui... Laisse-moi t'embrasser, mon très cher ami... Te voilà donc enfin de retour ? Dieu en soit mille fois loué... Mais pourquoi si chagrin ? Ne connais-tu plus ton vieux Philto ?

ANSELME. Je sais tout, Philto, je sais tout. Est-ce là un trait auquel on pût s'attendre de la part d'un ami?

PHILTO. Pas un mot de plus, Anselme. Je comprends qu'un calomniateur officieux m'a prévenu... Ce n'est pas ici un lieu convenable pour nous expliquer plus amplement. Viens dans ta maison.

ANSELME. Dans ma maison?

PHILTO. Oui, elle est encore à toi, et ne sera jamais à un autre, contre ta volonté. Viens, j'ai par bonheur la clef sur moi. Ce coffre est à toi sans doute : tranquillise-toi, nous allons l'y traîner nous-mêmes; personne ne nous voit.

ANSELME. Mais mon trésor?

PHILTO. Ton trésor aussi, tu le retrouveras tel que tu l'as laissé. (*Ils entrent dans la maison, après y avoir traîné le coffre après eux.*)

SCÈNE XIV

LÉLIO, MASCARILLE

MASCARILLE. Eh bien, l'avez-vous vu? N'est-ce pas lui?

LÉLIO. C'est lui, Mascarille.

MASCARILLE. Si seulement le premier choc était passé!

LÉLIO. Je n'ai jamais senti mon indignité si vivement qu'en ce moment où elle me force à éviter les regards d'un père qui m'a si tendrement aimé. Que faire? Me bannir de sa présence? Ou aller me jeter à ses pieds?

MASCARILLE. Le dernier ne vaut pas grand'chose, mais le premier ne vaut rien.

LÉLIO. Alors, conseille-moi! Nomme-moi au moins quelqu'un qui puisse le préparer.

MASCARILLE. Quelqu'un qui puisse le préparer? Une personne qui parle à votre père pour vous?... Monsieur Stiletti.

LÉLIO. Es-tu fou?

MACARILLE. Ou... la femme Lelane.

LÉLIO. Traître!

MASCARILLE. Une de ses nièces...

LÉLIO. Je te!...

MASCARILLE. Oui! ce serait une joie complète pour votre père, s'il trouvait dans son fils un meurtrier.

LÉLIO. Je n'ose pas m'adresser au vieux Philto. J'ai trop souvent méprisé ses leçons, ses avertissements, ses conseils, pour avoir droit à son intercession.

MASCARILLE. Mais, vous ne pensez donc pas à moi?

LÉLIO. Songe toi même à trouver pour toi un intercesseur.

MASCARILLE. C'est ce que j'ai déjà fait; et l'intercesseur, ce sera vous.

LÉLIO. Moi?

MASCARILLE. Vous! et en vérité pour me témoigner votre reconnaissance de ce que je vous ai choisi un intercesseur tel, que jamais vous n'auriez pu en trouver un meilleur.

LÉLIO. Mais nomme-moi donc cet intercesseur tel, que je n'aurais jamais pu en trouver un meilleur.

MASCARILLE. Bref: votre père sera votre intercesseur auprès de M. Anselme.

LÉLIO. Qu'est-ce que cela signifie?

MASCARILLE. Cela signifie que j'ai une idée que je ne puis pas vous dire ici. Allons-nous-en seulement. (*Ils s'en vont.*)

SCÈNE XV

ANSELME ET PHILTO venant de la maison

ANSELME. Eh bien! c'est vrai, Philto; plus fidèle, ni plus sage ami que toi ne saurait se trouver dans tout l'univers. Je te remercie mille fois, et je souhaiterais de pouvoir te récompenser des services que tu m'as rendus.

PHILTO. J'en suis assez récompensé par cela seul qu'ils te sont agréables.

ANSELME. Je sais qu'à cause de moi tu as dû laisser courir sur toi beaucoup de calomnies.

PHILTO. Que parles-tu de calomnies, quand on a, en soi-même, conscience de ne les avoir pas méritées ? La ruse aussi que je voulais employer à l'endroit de la dot, j'espère que tu l'approuves.

ANSELME. La ruse était parfaitement imaginée : je ne regrette qu'une seule chose, c'est que de toute l'affaire il ne doive rien résulter.

PHILTO. Rien? Pourquoi donc rien? C'est heureux que vous arriviez, monsieur Staléno.

SCÈNE XVI

STALÉNO, ANSELME, PHILTO

STALÉNO. C'est donc vrai que voilà enfin Anselme de retour? Soyez le bienvenu, le bienvenu!

ANSELME. Je suis heureux de revoir un vieil et bon ami en bonne santé. Mais je regrette que la première chose que j'aie à lui dire, soit une parole de refus. Philto m'a instruit des bonnes intentions de votre pupille sur ma fille. Sans la connaître, rien qu'à votre considération, je dirais oui, si je n'avais pas auparavant promis ma fille, et, en vérité, au fils d'un excellent ami qui est mort dernièrement en Angleterre. A son lit de mort je lui ai donné de nouveau ma parole que son fils, qui doit être fixé ici, deviendrait le mien. Il m'a laissé par écrit son désir, et ce doit être une de mes premières obligations, de me mettre à la recherche du jeune Léandre, et de lui en donner la nouvelle.

STALÉNO. A qui? Au jeune Léandre? Eh! c'est précisément mon pupille.

ANSELME. Léandre est votre pupille, Léandre, le fils du vieux Pandolphe?

STALÉNO. Léandre, le fils du vieux Pandolphe, est mon pupille.

ANSELME. Et c'est précisément ce Léandre que ma fille devait épouser?

STANÉLO. Lui-même.

ANSELME. Quel heureux hasard! Je n'aurais pu mieux souhaiter. Alors, je confirme la parole que Philto vous a donnée en mon nom. Venez, que je voie bientôt ce cher pupille et que j'embrasse ma fille. Ah! si je n'avais pas un fils écervelé, quel homme digne d'envie je pourrais être!

SCÈNE XVII

MASCARILLE, ANSELME, PHILTO, STALÉNO

MASCARILLE. Ah! malheur! inexprimable malheur! Où trouver ce pauvre M. Anselme? •

ANSELME. N'est-ce pas Mascarille? Que dit le coquin?

MASCARILLE. Ah! malheureux père, que vas-tu dire à cette nouvelle?

ANSELME. A quelle nouvelle?

MASCARILLE. Ah! regrettable Lélio!

ANSELME. Eh bien? que lui est-il arrivé?

MASCARILLE. Ah! quel triste accident!

ANSELME. Mascarille!

MASCARILLE. Ah! quel tragique événement!

ANSELME. Tragique? Ne m'angoisse pas plus longtemps, coquin, et dis-moi ce que c'est...

MASCARILLE. Ah! monsieur Anselme, votre fils...

ANSELME. Eh bien? mon fils?

MASCARILLE. Comme je venais lui apprendre votre heureux retour, je le trouvai, les bras étendus, dans un fauteuil...

ANSELME. A son dernier souffle peut-être?

MASCARILLE. Oui, au dernier souffle qu'il faisait rendre à une bouteille de vin de Hongrie. — « Réjouissez-vous, monsieur Lélio, telles furent mes paroles;

aujourd'hui même a eu lieu le retour de votre père, par vous ardemment désiré. » — « Quoi? mon père! » Alors de frayeur la bouteille lui tombe des mains; elle se brise en morceau, et le reste précieux coule sur le sol poudreux. « Quoi? s'écrie-t-il de nouveau, mon père de retour? Que va-t-il m'arriver? » — « Ce que vous avez mérité, lui dis-je. » — Il bondit, s'élance à la fenêtre qui donne sur le canal, l'ouvre violemment...

ANSELME. Et se précipite...

MASCARILLE. Et regarde quel temps il fait... « Vite, mon poignard!... » Je ne voulais pas lui donner le poignard, parce qu'on a vu de grands malheurs arriver avec un poignard. — « Que voulez-vous faire de ce poignard, monsieur Lélio? » — « Ne me retiens pas, ou... » Ce *ou* sonna d'une si terrible façon que, de terreur, je lui donnai le poignard. Il le prend, et...

ANSELME. Et s'ôte la vie?

MASCARILLE. Et...

ANSELME. Ah! malheureux père que je suis!

SCÈNE XVIII

LÉLIO, près du lieu de la scène, LES PRÉCÉDENTS

MASCARILLE. Et il le rejette. « Viens, crie-t-il, Mascarille. Mon père est irrité contre moi et sa colère me tourmente. Je ne veux pas vivre plus longtemps sans me réconcilier avec lui. » Il franchit les escaliers, il s'élance comme un trait vers la maison, et, pas loin d'ici, se jette... (*Pendant que Mascarille dit ces mots, et qu'Anselme est tourné vers lui, Lélio tombe de l'autre côte à ses pieds.*) aux pieds de son père...

LÉLIO. Pardonnez-moi, mon bon père, d'avoir voulu par ce moyen m'assurer que votre cœur était encore susceptible à mon égard de quelque miséricorde. Le triste accident dont vous étiez inquiet à mon endroit arrivera certainement, s'il me faut me relever sans

avoir obtenu votre pardon. Je reconnais que je ne suis pas digne de votre affection, mais, sans elle je ne vivrai pas non plus. Jeunesse et inexpérience peuvent faire beaucoup pardonner...

PHILTO. Laisse-toi émouvoir, Anselme.

STALÉNO. Je vous implore aussi pour lui : il se corrigera.

ANSELME. Si je pouvais le croire. Relève-toi. Je veux encore une fois en faire l'essai. Mais si tu fais encore un tour de débauché, je ne t'aurai rien pardonné, et la plus légère extravagance que tu commets entraînera à sa suite la punition de toutes les autres.

MASCARILLE. Cela est juste.

ANSELME. Quant à ce drôle de Mascarille, envoie-le sur-le-champ au diable.

MASCARILLE. Ceci est injuste !... Enfin, que vous me chassiez ou que vous me gardiez, cela m'est égal : pourvu que vous me payiez au préalable la somme que je vous ai prêtée depuis sept ans, et que, par générosité, je consentais encore à vous prêter pour dix années.

FIN DU TRÉSOR

LE LIBERTIN

PERSONNAGES

ADRASTE, le libertin.
THÉOPHANE, jeune ecclésiastique protestant.
LISIDOR.
JULIANE, } filles de Lisidor.
HENRIETTE, }
DAME PHILANE.
ARASPE, cousin de Théophane.
JEAN.
MARTIN.
LISETTE.
UN CHANGEUR.

La scène se passe dans un salon.

LE LIBERTIN (1)

COMÉDIE EN CINQ ACTES

1749

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

ADRASTE, THÉOPHANE

THÉOPHANE. Vous ne le prendrez pas mal, Adraste, si je finis par me plaindre de la hautaine indifférence que vous ne cessez de me montrer? Depuis un mois déjà nous sommes dans la même maison, et nous attendons le même bonheur, que deux aimables sœurs doivent nous donner. Pensez-vous cependant, Adraste, que nous pouvons encore être invités d'une manière plus urgente à nous aimer et à faire entre nous amitié de frères? Combien de fois n'ai-je pas insisté sur ce point?...

ADRASTE. Et chaque fois vous avez vu que je ne veux pas m'y engager. Amitié? Amitié entre nous?... Savez-vous, vous demanderai-je, ce que c'est que l'amitié?

THÉOPHANE. Si je le sais?

ADRASTE. On est surpris par toute demande à laquelle

(1) *Libertin* a ici le sens de l'expression moderne : esprit fort. Nous avons employé le mot du dix-huitième siècle.

on ne s'attend pas. Bien, vous le savez. Mais ma manière de penser et la vôtre, les connaissez-vous donc aussi?

THÉOPHANE. Je vous comprends. Ainsi donc, peut-être devons-nous être ennemis?

ADRASTE. Vous m'avez joliment compris! N'y a-t-il donc pas de milieu? N'y a-t-il donc pour l'homme qu'une alternative, aimer ou haïr? Restons indifférents l'un à l'égard de l'autre. Et je sais que c'est là aussi votre propre désir. Permettez-moi au moins de vous enseigner la sincérité.

THÉOPHANE. J'attends. Mais m'enseignerez-vous toutes les perfections de cette vertu?

ADRASTE. D'abord demandez-vous à vous-même, si toutes ses perfections vous sont connues.

THÉOPHANE. Certainement. Et pour vous montrer que votre futur élève a quelque habileté sur la matière; voulez-vous bien m'en laisser faire un essai?

ADRASTE. Très volontiers.

THÉOPHANE. A la condition que mon essai ne sera pas un chef-d'œuvre. Écoutez donc, Adraste. — Mais permettez-moi de commencer par une flatterie à mon endroit. Je n'ai jamais jusqu'ici trouvé personne de digne de mon amitié; j'ai été circonspect; j'ai été avare de mon amitié. Vous êtes le premier auquel je l'ai offerte; et vous êtes le seul que je veuille obliger à l'accepter... En vain votre regard dédaigneux me dit que je n'y réussirai pas. Si, j'y réussirai. Votre propre cœur m'en est garant; votre propre cœur, Adraste, lequel est infiniment meilleur que votre esprit ne le souhaiterait peut-être, lui qui s'est amouraché de certaines opinions d'éblouissante apparence.

ADRASTE. Je hais les louanges, Théophane, et particulièrement celles qui sont données à mon cœur aux dépens de mon esprit. Je ne sais pas précisément par quelles faiblesses (mais ce doit être par des faiblesses), mon cœur vous plaît tant; mais ce que je sais, c'est que je ne serai tranquille que lorsque, avec l'aide de mon esprit, je les aurai réprimées.

THÉOPHANE. J'ai à peine commencé la preuve de ma sincérité, et déjà votre susceptibilité se cabre. Je n'irai pas plus loin...

ADRASTE. Allez aussi loin que vous voudrez. Veuillez continuer.

THÉOPHANE. De vrai?... Votre cœur est donc le meilleur qu'on puisse trouver. Il est trop bon pour être l'esclave de votre esprit, que le nouveau, l'étrange a ébloui, qu'une apparence de solidité entraîne à de brillantes erreurs, et qui, par l'attrait que celles-ci renferment, veut vous entraîner de toutes ses forces à ce qui ne peut être que mauvais et contraire à la vertu. Appelez cela, comme vous voudrez : libre-pensée, esprit fort, déisme, ou, si vous ne voulez pas prostituer d'honorables dénominations, appelez-le : philosophisme ; c'est là une monstruosité, c'est là la perte de l'humanité. Et vous, Adraste, vous que la nature a désigné pour un de ses ornements, vous qui ne devriez obéir qu'à vos propres sentiments, pour en arriver là, vous déshonorez à dessein tout ce qu'il y a en vous de noble et de grand. Vous vous ravalez avec réflexion de toute votre hauteur au niveau de la tourbe des libertins, pour obtenir parmi eux une renommée, auprès de laquelle je préférerais choisir tous les déshonneurs du monde.

ADRASTE. Vous vous oubliez, Théophane, et si je ne vous interrompais pas, vous finiriez pas croire que vous vous trouvez sur un terrain où vous pourriez sans encombre bavarder tranquillement des heures entières.

THÉOPHANE. Non, Adraste, ce n'est pas un sermonneur importun que vous interrompez ; songez-y, ce n'est qu'un ami que vous interrompez, — je prends ce titre malgré vous,— qui avait à s'acquitter d'une preuve de franchise.

ADRASTE. Et qui m'a servi une preuve de son adulation ; — mais d'une adulation déguisée, d'une adulation qui se revêt d'une certaine aigreur, pour en paraître d'autant moins une adulation. — Vous en arriverez à ce que je vous méprise. — Si vous connaissiez la sincérité, vous m'auriez dit en face tout ce que vous pensez

de moi dans votre cœur. Votre bouche ne m'aurait point prêté un bon côté que votre intime conviction ne m'accorde pas. Vous m'auriez directement injurié, comme un scélérat qui ne cherche à se soustraire à la religion, qu'afin de pouvoir plus sûrement s'adonner à ses passions. Et, pour vous exprimer plus pathétiquement, vous m'auriez appelé gibier d'enfer, démon incarné. Vous n'auriez épargné aucune malédiction ; bref, vous vous seriez montré tel qu'un théologien doit se montrer contre les contempteurs de sa superstition, ou même de son autorité.

THÉOPHANE. Je suis atterré. Quelles idées avez-vous là?

ADRASTE. Des idées que j'ai recueillies de mille exemples. — Mais nous allons trop loin. Je sais ce que sais, et j'ai depuis longtemps appris à distinguer le masque du visage; c'est une farce de carnaval : plus beau le masque, plus laid le visage.

THÉOPHANE. Vous voulez dire par là?..

ADRASTE. Je ne veux dire qu'une chose : c'est que j'ai jusqu'ici trop peu de raisons, de réduire à votre guise la généralité de mon opinion sur les membres de votre ordre. J'ai trop longtemps, en pure perte, cherché une exception, pour espérer trouver la première en vous. Il faudrait que je vous connusse depuis plus longtemps, il faudrait que je vous eusse connu dans des circonstances différentes, pour...

THÉOPHANE. Pour reconnaître la sincérité de mon visage et pour ne pas le prendre pour un masque. Bien! Mais comment pouvez-vous en arriver à cette opinion plus vite qu'à me juger digne de votre commerce plus intime? Faites de moi votre ami, et mettez-moi à l'épreuve...

ADRASTE. Doucement! L'épreuve viendrait trop tard, si je vous avais déjà choisi pour mon ami. Je crois que l'épreuve doit passer d'abord.

THÉOPHANE. Il y a des degrés dans l'amitié, Adraste, et je ne réclame pas encore le plus intime.

ADRASTE. Bref, vous n'êtes pas même apte au moins intime.

THÉOPHANE. Je n'y suis pas apte? Où gît l'impossibilité?

ADRASTE. Connaissez-vous bien, Théophane, un livre qu'il faut nommer le livre des livres; qui contient tous nos devoirs, qui nous apprend les préceptes les plus certains sur toutes les vertus? Et cependant il ne contient pas un mot de méditation sur l'amitié.

THÉOPHANE. Je vous vois venir, Adraste. A quel *Collin* avez-vous emprunté cette pauvre défunte d'objection?

ADRASTE. Emprunté ou trouvé moi-même? c'est tout un. C'est un pauvre esprit que celui qui rougit d'emprunter des vérités.

THÉOPHANE. Des vérités?... Vos autres vérités sont-elles aussi bonnes? Pouvez-vous m'écouter un instant?

ADRASTE. Prêcher de nouveau?

THÉOPHANE. Ne m'y forcez-vous pas? Ou voudriez-vous qu'on laissât sans réponse vos moqueries superficielles, afin qu'elles parussent de la sorte être sans réplique?

ADRASTE. Et qu'y pouvez-vous donc répondre?

THÉOPHANE. Ceci. Dites-moi seulement si l'amour est au dessous de l'amitié, ou l'amitié au dessous de l'amour. L'amitié sans aucun doute. Celui donc qui commande l'amour dans son immense étendue, celui-là ne commande-t-il pas aussi l'amitié? Je dois le croire; et il est si peu vrai que notre législateur n'ait pas cru l'amitié digne de son commandement, qu'il a plutôt établi la doctrine d'une amitié universelle.

ADRASTE. Vous lui imputez des absurdités. Une amitié universelle? Qu'est-ce là? Mon ami doit être l'ami du monde entier!

THÉOPHANE. Il n'y a donc peut-être pour vous rien de l'amitié dans cet accord, dans cet intime attrait de l'un vers l'autre, dans cette chaîne invisible qui attache fortement deux âmes par la pensée et par le vouloir.

ADRASTE. Oui, voilà seulement pour l'amitié.

THÉOPHANE. Cela seulement? Vous vous contredisez donc vous-même.

ADRASTE. Oh! vous autres, vous trouvez partout des contradictions, excepté là où il y en a réellement.

THÉOPHANE. Réfléchissez à ceci. Si cet accord des âmes, spontané sans doute, qui gît en nous dans l'harmonie avec un autre être individuel, constitue seul la véritable amitié : comment pouvez-vous prétendre qu'il soit l'effet d'une loi? Où il se rencontre, il ne doit pas avoir été commandé. Et comment pouvez-vous mettre à la charge de notre législateur d'avoir, dans cette pensée, omis l'amitié? Il nous a ordonné une plus noble amitié, qui se communique d'après les perfections reconnues, qui ne se laisse pas gouverner par la nature, mais qui dirige la nature même.

ADRASTE. Oh! verbiage!

THÉOPHANE. Il faut que je vous dise ceci, Adraste, quand même vous pourriez aussi bien le savoir que moi, et que même vous le sachiez. Que penseriez-vous de moi si je n'essayais pas de détourner de moi, de toutes mes forces, ce soupçon que la religion ferait de moi un contempteur de l'amitié, la religion dont vous pourriez trop volontiers braver un fondement important? Ne me considérez pas d'un air si dédaigneux; ne vous détournez pas de moi d'une si outrageante façon...

ADRASTE. (*A part.*) Vermine de prêtre!

THÉOPHANE. Je vois que vous avez besoin de temps pour réfuter la première répugnance qu'éveille naturellement une réfutation de vos idées favorites... Je vous quitte. J'ai appris d'ailleurs à l'instant qu'un de mes parents est arrivé par la malle-poste. Je vais à sa rencontre et j'aurais l'honneur de vous le présenter. (*Il sort.*)

SCÈNE II

ADRASTE

ADRASTE. Puissé-je ne jamais le revoir! Robes noires, quel est celui de vous qui n'est pas un cagot?... C'est aux prêtres que je dois mon malheur. Ils m'ont serré de près, persécuté, comme si le sang les eût attachés à

moi. Je veux te haïr, Théophane, et tous ceux de ton ordre. — Lui, ce cafard, ce honteux renégat de son intelligence, deviendrait mon beau-frère? — Et mon beau-frère, par Juliane encore?... Par Juliane?... Quelle cruelle destinée me poursuit donc partout? Un vieil ami de mon défunt père me propose une de ses filles. J'accours, et il faut que j'arrive trop tard; et il faut que ce soit celle qui, au premier coup d'œil, avait gagné mon cœur, celle avec qui seule j'aurais pu vivre heureux, que je trouve déjà promise. Ah! Juliane! Tu ne m'étais donc pas destinée, toi, toi que j'aime? Et il me faut me contenter de ta sœur que je n'aime pas?...

SCENE III

LISIDOR, ADRASTE

LISIDOR. Je t'y prends; encore seul, Adraste? Dis-moi donc à quoi peuvent ainsi rêvasser dans leur coin les philosophes. Ce n'est pas que je leur porte envie... Si j'ai bien entendu, tu t'entretenais peut-être bien avec toi-même? Allons, allons! C'est vrai que vous autres, messieurs les rêveurs, vous ne pouvez à coup sûr vous entretenir avec personne de plus sage que vous-mêmes. Mais cependant, nous ne sommes pas des têtes de chat. Je babille avec quiconque sur tous sujets.

ADRASTE. Pardon!

LISIDOR. Certes, avec son pardon! Il ne m'a encore point fait d'offense. — J'aime à voir les gens gaillards. Et que je ne sois pas un honnête homme si je ne me suis pas fait une franche joie d'avoir pour gendre un étourdi tel qu'on te nommait jadis chez toi. Depuis lors tu as grandi, tu as voyagé, tu as vu du pays et des gens. Mais que tu en fusses revenu si complétement changé, cela je ne l'aurais pas supposé. Tu vas maintenant, subtilisant sur ce qui est et sur ce qui n'est pas... sur ce qui pourrait être, si cela pourrait être et encore pourquoi cela ne pourrait pas être; — sur

la nécessité, sur la demi-nécessité et sur la complète nécessité, et sur la nécessité nécessaire; — sur les *a*... les *a*... comment s'appellent ces petites machines qui voltigent dans les rayons du soleil? Sur les *a*... les *a*... Dis donc, Adraste...

ADRASTE. Sur les atomes, voulez-vous dire.

LISIDOR. Oui, oui, sur les atomes, sur les atomes. On les appelle ainsi parce qu'on en peut d'un souffle bouleverser tout un millier.

ADRASTE. Ha! ha! ha!

LISIDOR. Tu ris, Adraste? Certes, mon gars, il ne faut pas que tu croies que je n'entende absolument rien à ces choses. Je vous ai, Théophane et toi, assez souvent entendus disputer là-dessus. Je retiens pour moi le meilleur. Quand vous vous prenez aux cheveux je pêche alors en eau trouble. Alors il tombe mainte miette qui ne peut servir à aucun de vous et qui est pour moi. Je ne puis pas par là exciter votre jalousie : car ma richesse ne me vient pas que d'un seul d'entre vous. Je te prends ceci, mon cher Adraste, je prends cela à Théophane, et je m'en compose ensuite un tout...

ADRASTE. Qui doit être parfaitement hétérogène.

LISIDOR. Comment cela?

ADRASTE. Vous mêlez le jour avec la nuit quand vous confondez mes idées avec celles de Théophane.

LISIDOR. Eh bien, alors, il en sort un agréable crépuscule. — Et, en général, il n'est pas vrai que vous soyez si divisés d'opinions. Imaginations! Imaginations! Combien de fois ne vous ai-je pas donné raison à tous deux en même temps! Je ne suis d'ailleurs que trop convaincu que tous les gens croient de même.

ADRASTE. Devraient! Devraient! Voilà ce qui est vrai.

LISIDOR. Eh bien, voyez-vous! Quelle distinction? Croire ou devoir croire, cela revient au même. Qui peut ainsi mesurer tous les mots au compas?... Et je gage qu'une fois que vous serez beaux-frères, aucun œuf ne pourra être plus semblable à un autre...

ADRASTE. Que moi à Théophane, et Théophane à moi?

LISIDOR. Certainement. Ne savez-vous ce que c'est que d'être parents ensemble! Par la parenté, celui qui est large d'un pouce et celui qui est large d'un pouce s'ajoutent. Et large d'un pouce, et encore large d'un pouce, cela fait large de deux pouces; et large de deux pouces... Que je sois un coquin, si vous serez divisés!.. Mais rien au monde ne pourrait me causer autant de joie que de voir que mes filles vous convinssent aussi parfaitement. Juliane est femme de pasteur née; et Henriette... Il ne se pourrait trouver dans toute l'Allemagne une femme qui vous convînt mieux, Adraste. Jolie, vive, adroite, elle chante, elle danse, elle joue; bref, elle est ma fille préférée. Juliane en échange est la chère et sainte naïveté.

ADRASTE. Juliane? Ne dites pas cela. Ses perfections peut-être frappent moins les yeux. Sa beauté n'éblouit pas, mais elle sort du cœur. On se laisse volontiers enchaîner par ses charmes modestes, et l'on se courbe avec réflexion sous son joug, qu'une autre nous imposerait par une joyeuse étourderie. Elle parle peu, mais aussi sa moindre parole est pleine de sens.

LISIDOR. Et Henriette?

ADRASTE. C'est vrai, Henriette sait s'exprimer. Mais Juliane, elle aussi, ne le pourrait-elle pas, si elle le voulait, et si elle ne préférait la vérité et le sentiment à cet éclat de parade? Toutes les vertus semblent s'être donné rendez-vous dans son âme.

LISIDOR. Et Henriette?

ADRASTE. Loin de ma pensée de vouloir ôter à Henriette une de ses vertus. Mais il y a en elle un certain dehors qui les ferait difficilement supposer, si l'on n'avait pas d'autres raisons d'y croire. Mettez à côté l'aménité, la modestie naturelle, la gaîté calme de Juliane...

LISIDOR. Et d'Henriette?

ADRASTE. D'Henriette, les agréments incultes, la hardiesse abandonnée, les joyeux ravissements, tranchent complétement avec les qualités intérieures de sa sœur. Mais Juliane y gagne...

LISIDOR. Et Henriette?

ADRASTE. N'y perd rien. Seulement Juliane...

LISIDOR. Oh! oh! Monsieur Adraste, je ne suppose pas que vous soyez aussi atteint de cette folie, qui ne fait reconnaître aux gens, pour beau et bon, que ce qu'ils ne doivent pas avoir. Quel diable vous tient donc, pour tant louer Juliane?

ADRASTE. C'est sans conséquence. Je n'ai voulu que montrer que mon amour pour mon Henriette ne me rend pas aveugle sur la supériorité de sa sœur.

LISIDOR. Bien, bien! S'il en est ainsi, passe encore. C'est certes aussi une bonne enfant que Juliane. Sa grand'mère l'aime comme la prunelle de ses yeux. Et la bonne vieille a dit mille fois que c'était la joie que lui donnait sa Juliette, qui la retenait à la vie.

ADRASTE. Ah!

LISIDOR. Cela a l'air d'un soupir. Que diable te prend-il? Fi! un jeune homme en bonne santé, qui tous les quarts d'heure peut prendre femme, s'en va soupirer? Économise tes soupirs, jusqu'à ce que tu aies femme.

SCÈNE IV

JEAN, ADRASTE, LISIDOR

JEAN. Psitt! Psitt!

LISIDOR. Eh bien! eh bien!

JEAN. Psitt! Psitt!

ADRASTE. Qu'y a-t-il?

JEAN. Psitt! Psitt!

LISIDOR. Psitt! Psitt! C'est maître Jean. Le coquin ne peut-il pas approcher?

JEAN. Psitt, monsieur Adraste, un mot en confidence.

ADRASTE. Alors, viens ici.

JEAN. En confidence, monsieur Adraste.

LISIDOR. (*Allant à lui.*) Eh bien! Que veux-tu?

JEAN. (*Passant de l'autre côté.*) Psitt! monsieur Adraste, rien qu'un petit mot, tout à fait en confidence!

ADRASTE. Viens-t'en ici, et parle.

LISIDOR. Parle, parle! Qu'est-ce que le gendre pourrait avoir que le beau-père ne pût pas entendre?

JEAN. Monsieur Adraste! (*Il le tire de côté par la manche.*)

LISIDOR. Drôle, tu veux à toute force m'éloigner. Parle donc, parle, je m'en vais.

JEAN. Oh! c'est trop de politesse. Si vous voulez vous retirer un instant, là dans le coin, vous pourrez bien rester.

ADRASTE. Demeurez donc, je vous en prie.

LISIDOR. Eh bien, si vous croyez... (*Il revient vers eux.*)

ADRASTE. Allons, dis-moi, que veux-tu?

JEAN. (*Voyant que Lisidor s'est rapproché.*) Rien.

ADRASTE. Rien?

JEAN. Rien, rien du tout.

LISIDOR. Le petit mot en confidence, l'as-tu déjà oublié?

JEAN. Parbleu! vous êtes ici! Je pensais que vous étiez là dans le coin.

LISIDOR. Imbécile, le coin s'est rapproché.

JEAN. En cela, il a eu bien tort.

ADRASTE. Ne m'arrête pas plus longtemps, et parle.

JEAN. Monsieur Lisidor, mon maître se fâchera.

ADRASTE. Je n'ai rien de secret pour lui, parle...

JEAN. Ni moi non plus, je n'ai rien de secret pour vous.

LISIDOR. Gibier de potence, il faut que je fasse à ta guise... Je m'en vais dans ma chambre, Adraste, si vous voulez venir me rejoindre...

ADRASTE. Je vous suis à l'instant.

SCÈNE V

JEAN, ADRASTE

JEAN. Est-il dehors?

ADRASTE. Qu'as-tu donc à me dire? Je gage que c'est peu de chose, et le vieux va s'imaginer que ce sont des affaires pendables.

JEAN. Peu de chose!... En un mot, monsieur Adraste, nous sommes perdus. Et vous pouviez demander que je le disse en présence de Lisidor?

ADRASTE. Perdus! Et comment donc? Explique-toi.

JEAN. Qu'est-il besoin d'explication? Bref, nous sommes perdus. Mais je ne me suis jamais si peu imaginé d'avance que vous voulussiez le faire entendre à votre futur beau-père lui-même...

ADRASTE. Mais fais-le moi donc entendre, à moi...

JEAN. Vraiment, il aurait pu d'un seul coup perdre l'envie de le devenir... Un tel trait!

ADRASTE. Eh bien! quel trait donc? Combien de temps me martyriseras-tu encore?

JEAN. Un damné trait... Oui, oui; si le domestique n'était pas souvent plus circonspect que le maître, il se produirait souvent de jolies choses.

ADRASTE. Drôle...

JEAN. Oh! oh! Est-ce pour me remercier? Si pourtant je l'avais seulement dit, tandis que le beau-père était là. Nous aurions vu! nous aurions vu!...

ADRASTE. Ce que l'un ou l'autre te...

JEAN. Ha! ha! Il n'est plus de l'un ou de l'autre. Je sais certes bien que vous voulez parler du diable, et qu'il n'y en a point. J'aurais peu appris de vous, si je ne faisais pas ça... de tout l'enfer.

ADRASTE. Je crois que tu joues à l'esprit-fort. Un honnête homme pourrait renoncer à l'être, en voyant qu'un tel chiffonnier que toi voulût l'être aussi... Mais

je te défends maintenant de m'en dire un mot. Je sais certes que ce n'est rien.

JEAN. Je ne devrais pas vous le dire? Je devrais ainsi vous laisser courir à votre perte? Nous allons voir.

ADRASTE. Sors de devant mes yeux.

JEAN. Patience seulement... Vous vous rappelez peut-être bien à peu près comment vous avez laissé vos affaires au logis?

ADRASTE. Je n'en veux rien savoir.

JEAN. Je ne vous en dis encore rien non plus... Vous vous rappelez peut-être bien à peu près la lettre de change que vous avez souscrite, il y a plus d'une année, à M. Araspe?

ADRASTE. Silence, je n'en veux pas entendre parler.

JEAN. Parce que vous voulez l'oublier sans doute? Si vous pouviez seulement le payer de cette façon!... Mais savez-vous donc aussi qu'elle est échue?

ADRASTE. Je sais que cela ne te regarde pas.

JEAN. Aussi, là-dessus me tairai-je en me mordant les lèvres... Vous pensez à coup sûr : « De là-bas la distance est bonne, et M. Araspe ne viendra pas me découvrir jusqu'ici... » Mais qu'en diriez-vous si, le sieur Araspe, je...

ADRASTE. Eh bien, quoi?

JEAN. Si je l'avais vu à l'instant descendre de la malle-poste?

ADRASTE. Que dis-tu? Quelle surprise?..

JEAN. Pour moi aussi quand je le vis.

ADRASTE. Tu as vu Araspe? Araspe est ici?

JEAN. Monsieur, je me suis mis sur le pied de reconnaître au premier coup d'œil vos créanciers, comme les miens; oui, je les sens déjà, quand ils ne sont encore qu'à cent pas de moi.

ADRASTE. (*Après avoir réfléchi.*) Je suis perdu!

JEAN. Ç'a été mon premier mot.

ADRASTE. Que faire?

JEAN. Le mieux serait de faire nos paquets et de filer.

ADRASTE. Impossible.

JEAN. Eh bien, alors, mettez-vous en état de payer.

ADRASTE. Je ne le puis : la somme est trop forte.

JEAN. Oh ! c'était manière de parler... Vous songez ?

ADRASTE. Mais qui sait aussi si c'est directement pour moi qu'il est venu. Il peut avoir d'autres affaires.

JEAN. Eh bien, alors, par la même occasion, il poussera son affaire avec vous. Nous serons donc dans tous les cas poursuivis.

ADRASTE. Tu as raison... Ce serait à rendre enragé, lorsque je songe à tous les tours qu'une destinée injuste ne cesse de me jouer... mais contre qui est-ce que je murmure? Contre un sourd hasard? Contre un sort aveugle qui nous accable sans discernement et sans prévoyance ! Ah ! misérable vie !

JEAN. Oh ! laissez-moi donc ces injures contre la vie. Pour un tel rien, vous brouiller avec elle, ce serait couard !

ADRASTE. Alors conseille-moi donc, puisque tu considères la chose comme un rien.

JEAN. Sérieusement ne trouvez-vous aucun moyen?... J'arriverai à ne plus vous regarder comme ce grand esprit pour lequel je vous ai pourtant jusqu'alors toujours pris. Vous ne voulez pas vous en aller, vous ne pouvez pas payer. Que reste-t-il donc?

ADRASTE. Me laisser poursuivre.

JEAN. Oh ! fi ! Voici à quoi, moi, je penserais tout d'abord, quand même je pourrais payer...

ADRASTE. Et à quoi donc !

JEAN. Prêter serment que vous ne devez pas.

ADRASTE. (*Avec un mépris amer.*) Coquin !

JEAN. Quoi ? Que suis-je ? Un conseil si fraternel ?

ADRASTE. Oui, un conseil fraternel que tu ne devrais donner qu'à tes frères, qu'aux gens de ton espèce.

JEAN. Êtes-vous Adraste ? Ne vous ai-je jamais peut-être entendu railler le serment ?

ADRASTE. Le serment, en tant que serment, mais non en tant que simple affirmation de sa parole. Celui-ci doit être sacré pour un honnête homme, lors même qu'il n'y a ni Dieu, ni châtiment. Je rougirais à toujours d'avoir renié ma signature, et je ne pourrais

plus sans mépris pour moi-même, à l'avenir tracer mon nom.

JEAN. Superstitions sur superstitions! Vous les avez mises dehors par une porte, et vous les laissez rentrer par l'autre.

ADRASTE. Silence! J'ai assez de ton infâme bavardage. Je vais à la recherche d'Araspe. Je lui ferai des représentations, je lui parlerai de mon mariage et je lui promettrai intérêts des intérêts... Peut-être le trouverai-je à la poste?

JEAN. Peut-être... Il y va le pauvre diable. Chez lui la langue tourne assez bien; mais s'il lui arrive d'être dans le cas de prouver par des faits ce qu'il croit, il tremble, la vieille femme! A la bonne heure, celui qui peut vivre aussi d'après ses convictions! Il en retire encore quelque profit. Il faudrait que je fusse à sa place. Mais voyons où il est.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

JULIANE, HENRIETTE, LISETTE

LISETTE. Avant tout, mes chères mesdemoiselles, avant que j'arrange vos petits différends, établissons à laquelle d'entre vous j'appartiens aujourd'hui. Vous savez bien que votre domination sur moi est à tour de rôle. Car, puisqu'il est impossible de servir deux maîtres, votre très sage papa — faites la révérence, mesdemoiselles, faites la révérence! — votre très sage papa a donc à bon escient voulu m'en exempter et rendre possible l'impossible. Il m'a donné un jour sur deux chacune de vous pour principale maîtresse : de telle sorte qu'un jour je suis la modeste servante de la douce Juliane et le lendemain la pimpante Lisette de la vive Henriette. Mais à présent, depuis que les messieurs étrangers sont chez nous...

HENRIETTE. Tu veux dire nos adorateurs...

LISETTE. Oui, oui! vos adorateurs qui seront bientôt vos souverains seigneurs et maîtres... Depuis, dis-je, qu'ils sont chez nous, tout va de travers; je tombe d'une main dans l'autre; et, hélas! notre beau règlement gît avec les travaux d'aiguille, que depuis ce même temps vous n'avez pas regardés, sous la table de nuit. En avant, derechef, le règlement! Pour prononcer une sentence impartiale, il faut d'abord que je sache à laquelle de vous j'appartiens.

HENRIETTE. Nous aurons bientôt régularisé la chose...

Tu te souviens peut-être bien de vendredi dernier, que ma sœur t'a remorquée derrière elle au prêche de l'après-midi; à telle preuve que tu aurais bien voulu venir avec moi à notre métairie. Cette fois-là, tu as été très vive, Juliane...

JULIANE. Aurais-je peut-être d'après vous fait une démarche inutile à une âme honnête?

HENRIETTE. Lisette...

LISETTE. Silence, mademoiselle Henriette, ne bavardons pas devant la porte, ou...

HENRIETTE. Petite, ne menace pas. Tu sais bien que j'ai une bonne conscience.

LISETTE. Moi aussi... Cependant ce n'est pas une raison de bavarder sans trêve ni merci... Bien! Je songe au vendredi. C'était le dernier jour de notre règlement; car c'est le soir même que Théophane arriva.

HENRIETTE. Donc, avec la permission de ma sœur, aujourd'hui tu es à moi.

JULIANE. Sans contredit.

LISETTE. Hop, ça! Mam'selle. Aujourd'hui je suis à vous. Hop, ça!

JULIANE. Est-ce là ton cri de guerre sous son drapeau?

LISETTE. Maintenant, sans plus de délais, racontez-moi votre différend. — Pendant ce temps je vais donner à ma figure l'air magistral.

JULIANE. Un différend? Un grave différend? Vous folâtrez toutes deux... je ne veux plus rien en entendre.

HENRIETTE. En vérité? Tu ne veux pas te laisser juger : preuve évidente que tu as tort... Écoute seulement, Lisette, nous nous sommes querellées à propos de nos adorateurs. J'appelle toujours ainsi les choses, qu'il en sorte ensuite ce qu'il voudra.

LISETTE. C'était là ma pensée. Sur quoi d'autre deux bonnes sœurs pourraient-elles d'ailleurs aussi se quereller? Il est fâcheux certainement d'entendre mépriser son futur chef.

HENRIETTE. Flux de paroles! tu donnes, petite, tout à fait à gauche. Aucune de nous n'a méprisé l'adorateur

de l'autre; mais notre querelle venait de ce que l'une grandit trop l'adorateur de l'autre, — je dis de nouveau : adorateur !

LISETTE. Voilà une nouvelle espèce de querelle ! Vraiment, une nouvelle espèce !

HENRIETTE. Y contrediras-tu, Juliane?

JULIANE. Oh! exempte-moi de répondre là-dessus.

HENRIETTE. N'espère aucune exemption si tu ne désavoues pas... Dis, Lisette, as-tu déjà comparé nos chers petits futurs maris? Que t'en semble? Juliane met très bas son pauvre Théophane, comme s'il était un petit monstre.

JULIANE. Méchante sœur! Quand ai-je fait cela? Peux-tu, d'une remarque faite en passant, que tu n'aurais même pas dû relever, tirer de telles conséquences?

HENRIETTE. Je vois qu'on t'irrite en te forçant à parler. — Une remarque en passant, comme tu dis. Pourquoi disputes-tu donc sur sa solidité?

JULIANE. Tu as certes de folles expressions ! N'as-tu pas toi-même commencé toute l'affaire? Je croyais te flatter, en nommant ton Adraste l'homme le plus considéré qui fût jamais. C'est me remercier pour mes idées que tu aurais dû, au lieu de me contredire.

HENRIETTE. Vois comme tu es étonnante ! Ma contradiction était-elle autre chose qu'un remercîment? Et comment pouvais-je te remercier d'une manière plus expressive qu'en te rendant une louange imméritée sur ton Théophane?...

LISETTE. Elle a raison !

JULIANE. Non, elle n'a pas raison. Car c'est là précisément ce qui m'a irritée. Doit-elle avec moi prendre tant de détours de gamin? N'était-ce pas ainsi me prendre pour une petite fillette joueuse qui lui aurait dit : Ta poupée est la plus jolie, et à qui elle devait répondre pour ne pas la fâcher : Non, la tienne est la plus jolie?

LISETTE. Eh bien, elle a raison.

HENRIETTE. Va donc ! Tu fais un joli juge. As-tu donc oublié déjà qu'aujourd'hui tu m'appartiens?

LISETTE. C'est une raison d'être plus sévère à votre endroit, afin de ne pas paraître partiale.

JULIANE. Crois seulement que je sais estimer de meilleures qualités dans un homme que ses formes. Et il me suffit de trouver ces meilleures qualités dans Théophane. Son esprit...

HENRIETTE. Dont il n'est pas question. Nous en sommes au physique; et celui de Théophane est plus beau, quoi que tu en dises. Adraste est plus élancé; il a un plus joli pied : je n'ai rien à dire contre. Mais venons-en à la figure...

JULIANE. Je ne me suis jamais arrêtée à ces détails.

HENRIETTE. C'est là justement ton tort. Quelle hauteur, quel mépris de tous les autres ne paraissent-ils pas sur le visage d'Adraste! Tu appelleras cela : noblesse; mais le rendras-tu beau pour cela? C'est en vain que les traits de son visage sont si réguliers : sa fatuité et sa manie de raillerie y ont imprimé de certains plis qui, à mes yeux, le rendent tout à fait laid. Mais je saurai les faire disparaître, laisse seulement passer la lune de miel... Ton Théophane au contraire a le visage du monde le plus aimable. Il y règne une bienveillance qui ne se dément jamais...

JULIANE. Ne me dis donc rien de ce que j'ai remarqué aussi bien que toi. Mais justement cette bienveillance de Théophane n'est pas autant le propre de son visage, que la conséquence de son calme intérieur. La beauté de l'âme donne des charmes, même à un corps difforme; comme la laideur de l'âme, sur la plus belle structure et sur les plus beaux membres du corps, imprime je ne sais quoi qui éveille une vague antipathie. Si Adraste était l'homme pieux qu'est Théophane, si son âme était aussi éclairée des rayons de la vérité qu'il s'efforce de méconnaître, ce serait un ange parmi les hommes, tandis que maintenant c'est à peine un homme parmi les hommes. Ne t'irrite pas, Henriette, de ce que je parle de lui avec tant de mépris. S'il tombe entre bonnes mains, il peut devenir tout ce qu'il n'est pas mainte-

nant parce qu'il n'a jamais voulu l'être. Ses idées sur l'honneur, sur la justice naturelle, sont parfaites...

HENRIETTE. (*Railleusement.*) Oh! tu le mets aussi trop bas... Mais sérieusement, ne puis-je pas dire à présent, que c'est toi qui me prends pour une petite fille joueuse? Je ne puis donc pas être contentée par toi à son sujet. Il est ce qu'il est, et juste assez bon pour moi. Tu parles de bonnes mains dans lesquelles il faudrait qu'il tombât, pour qu'on en fît quelque chose. Dès lors qu'il est tombé dans les miennes, il ne changera pas. Me régler sur lui, ce sera là mon seul artifice pour nous rendre la vie facile. Seulement il devra se défaire de ses airs peu sympathiques, et je lui citerai pour modèle les airs de ton Théophane.

JULIANE. Encore Théophane et ses airs bienveillants?

LISETTE. Silence, mademoiselle...

SCÈNE II

THÉOPHANE, JULIANE, HENRIETTE, LISETTE

HENRIETTE. (*Elle s'élance à la rencontre de Théophane.*) Venez donc, Théophane, venez! Pourrez-vous croire que j'ai été obligée de prendre votre parti contre ma sœur? Admirez mon désintéressement. Je vous ai porté aux nues, quoique cependant je susse que vous n'êtes pas pour moi, mais que vous êtes destiné à ma sœur qui n'apprécie pas votre mérite. Songez seulement qu'elle soutient que vous n'êtes pas aussi beau qu'Adraste. Je considère cependant Adraste avec les yeux d'une amante, c'est à dire que je me le fais encore cent fois plus beau qu'il n'est; mais ne lui redites rien de mes réflexions. Elle dit, il est vrai, que du côté de l'esprit vous auriez plus de charmes; mais nous autres femmes, que savons-nous de l'esprit?

JULIANE. La babillarde! Vous la connaissez, Théophane; ne la croyez pas.

THÉOPHANE. Moi, ne pas la croire, très belle Juliane? Pourquoi ne voulez-vous pas me laisser dans cette délicieuse conviction — que vous avez parlé si avantageusement de moi?... Merci, très charmante Henriette, pour votre défense; merci d'autant plus que je suis fortement convaincu qu'il vous a fallu défendre une mauvaise cause. Mais...

HENRIETTE. Oh! Théophane, je n'exige pas que vous me donniez raison. C'est une certaine autre personne...

JULIANE. Laissez-moi vous dire la justice de cette autre personne, et vous connaîtrez ainsi, j'espère, Théophane, mes pensées...

THÉOPHANE. N'en agissez pas avec moi, très chère Juliane, comme avec un étranger. N'employez aucune justification : à cette explication je perdrais davantage... Sur les livres, dans un étroit et poudreux cabinet d'étude, on oublie très facilement le soin de son corps; et le corps, vous le savez, demande autant de soin que l'âme, pour que tous deux aient les qualités dont ils sont susceptibles. Adraste a été élevé dans le grand monde. Il a tout ce qui rend le grand monde aimable...

HENRIETTE. Et si c'étaient-là des défauts?

THÉOPHANE. Je n'ai pas le moins du monde voulu faire cette remarque... Mais un moment de patience! Un grand esprit ne peut pas toujours s'abandonner à ces défauts; Adraste finira par reconnaître la petitesse de ce grand monde, qui ne se trahit que beaucoup trop par le vide qu'il laisse après lui dans notre cœur. Je suis si sûr de sa conversion que je l'aime d'avance à cause de cela... Combien vous vivrez heureuse avec lui, heureuse Henriette!

HENRIETTE. Jamais Adraste ne parle aussi noblement de vous, Théophane.

JULIANE. Voilà de nouveau une bien vilaine remarque, ma chère cœur... Que veux-tu, en disant cela à Théophane? Il vaut mieux en tout temps ne pas savoir qui parle mal de nous. La connaissance de nos calomniateurs jette contre eux, même dans le cœur le plus ma-

gnanime, un sorte d'éloignement, qui rend plus difficile encore la réconciliation de ceux-ci avec la personne offensée.

THÉOPHANE. Vous me charmez, Juliane. Mais n'ayez aucune crainte. L'effort que j'aurai fait sur moi-même pour juger mieux Adraste, qui maintenant me méprise, fera tôt ou tard éclater mon triomphe. Ne gâterais-je pas en entier ce triomphe en voulant prendre quelque pique contre lui ? Il ne s'est pas encore donné la peine de m'étudier de près. Peut-être trouverais-je un moyen de l'y amener... Mais quittons à présent ce sujet, et permettez-moi de vous annoncer un de mes plus intimes parents et amis, qui s'est fait un plaisir de venir ici me surprendre...

JULIANE. Un parent?

HENRIETTE. Et qui est-il?

THÉOPHANE. Araspe.

JULIANE. Araspe?

HENRIETTE. Oh, mais, c'est parfait. Où est-il donc?

THÉOPHANE. Il arrive à l'instant, et m'a promis de me suivre sans retard.

HENRIETTE. Papa le sait-il déjà ?

THÉOPHANE. Je ne crois pas.

JULIANE. Et grand'maman?

HENRIETTE. Viens, ma petite sœur, allons tout de suite leur porter cette joyeuse nouvelle... Tu ne m'en veux pas pourtant?

JULIANE. Qui pourrait t'en vouloir, câline? Viens seulement.

THÉOPHANE. Permettez-moi de l'attendre ici.

HENRIETTE. Pourvu que vous nous l'ameniez bientôt. Entendez-vous?

SCÈNE III

THÉOPHANE, LISETTE

LISETTE. Je reste, monsieur Théophane, pour vous faire un gros petit compliment. Vraiment, vous êtes l'homme le plus heureux de la terre. Et si M. Lisidor, à ce que je crois, avait encore deux autres filles, elles vous aimeraient toutes quatre.

THÉOPHANE. Qu'est-ce que Lisette entend par là?

LISETTE. J'entends par là qu'il en arriverait de toutes les quatre, ce qu'il est arrivé des deux.

THÉOPHANE. (*Souriant.*) Toujours plus obscur!

LISETTE. Ce n'est pas ce que dit votre sourire... Mais si vous ignorez en réalité vous-même vos mérites, vous n'en êtes que plus digne d'amour. Juliane vous aime : et c'est dans l'ordre, car elle doit vous aimer. C'est dommage seulement que son amour ait une apparence si raisonnable. Mais que dirai-je d'Henriette? Sûrement elle vous aime aussi, et ce qu'il y a de plus désespérant, c'est qu'elle vous aime... d'amour... Et cependant vous ne pouvez les épouser toutes deux à la fois!

THÉOPHANE. C'est sagement pensé, Lisette.

LISETTE. Oui, vraiment, et vous pourriez ensuite m'avoir encore par dessus le marché.

THÉOPHANE. Toujours mieux! Mais je vois, Lisette, que tu as de l'esprit...

LISETTE. De l'esprit? A ce compliment je regrette de ne rien trouver à répondre. A un autre, tel que : Lisette, tu es jolie, j'aurais bien su répondre : monsieur vous plaisantez. Je ne sais pas si cette réponse convient ici aussi.

THÉOPHANE. Sans ambages, Lisette, tu peux me rendre un grand service en me découvrant la véritable pensée de Juliane. Je suis sûr que, dans tes présomptions, tu ne toucheras pas loin du but. Il y a de certaines

choses où l'œil d'une femme est plus pénétrant que cent yeux d'homme.

LISETTE. Damnation! Il est impossible que ce soit dans les livres que vous ayez pu acquérir cette expérience... Mais si vous aviez prêté attention à mes paroles, je vous ai déjà dit ma véritable pensée sur Juliane. Ne vous ai-je pas dit que son amour me semblait avoir une apparence par trop raisonnable? Cela contient tout ce que j'en pense; réflexion, devoir, exquises beautés de l'âme... à vous dire le vrai, à l'encontre de mots si parfaits dans la bouche d'une femme, un homme doit toujours être un peu méfiant. Et encore une petite observation trouve ici place : celle-ci même qu'elle n'a jamais été plus économe de ces jolis mots, que quand monsieur Théophane était seul à la maison.

THÉOPHANE. Vraiment?

LISETTE. (*Après l'avoir considéré un instant*). Monsieur Théophane! monsieur Théophane! Vous dites ce : vraiment, d'une façon... d'une façon...

THÉOPHANE. De quelle façon?

LISETTE. Oh! maintenant l'intonation est changée. Les hommes! Les hommes! Et même les plus pieux... Mais je ne veux pas me laisser tomber dans l'erreur. Depuis qu'Adraste est dans la maison, voulais-je dire, il s'échange de temps à autre, entre Adraste et Juliane, des regards...

THÉOPHANE. Des regards? Tu m'inquiètes, Lisette.

LISETTE. Et cette inquiétude, pouvez-vous l'exprimer d'une manière si tranquille, si tranquille?... Oui, il s'échange entre eux des regards... des regards qui ne diffèrent pas d'un cheveu des regards qui s'échangent de temps à autre entre Henriette et le quatrième...

THÉOPHANE. Et quel quatrième?

LISETTE. Vous ne vous indignerez pas? Si même je vous appelle le quatrième, vous n'en êtes cependant pas moins, à tous les points de vue, le premier.

THÉOPHANE. (*A part.*) La rusée! — Tu me fais rougir de ma curiosité, et je l'ai mérité. Mais tu te trompes fort...

LISETTE. Fi donc! Vous aviez commencé par me faire un si joli compliment, et maintenant vous regrettez tout d'un coup de me l'avoir fait. Il faudrait que je n'eusse pas le moins du monde l'esprit que vous m'attribuiez pour me tromper si fort.

THÉOPHANE. (*Avec inquiétude et distraction.*) Mais où s'arrête-t-il donc?

LISETTE. Mon esprit?... Qu'importe?... Il est aussi incontestable qu'Adraste est assez mal auprès d'Henriette, qu'il ne l'est, qu'Henriette aussi semble se régler sur sa manière d'être. Elle peut tout supporter, excepté d'être peu estimée. Elle sait trop bien l'opinion sur nous d'Adraste, qui ne nous considère comme rien autre que de petits êtres, qui n'ont été créés et mis au monde que pour le plaisir des hommes. C'est là aussi une idée indigne. Mais par là on peut voir dans quelles erreurs impies tombent les gens sans croyance... Eh bien, vous ne m'écoutez plus, monsieur Théophane? Pourquoi êtes-vous si distrait? Pourquoi si inquiet?

THÉOPHANE. Je ne sais pas où mon cousin s'attarde.

LISETTE. Il viendra bien.

THÉOPHANE. Il faut en vérité que j'aille de nouveau à sa rencontre... Adieu, Lisette.

SCÈNE IV

LISETTE

LISETTE. Cela s'appelle vous quitter brusquement la partie... Il n'est peut-être pas irrité que je l'aie un peu tâté? Le brave jeune homme! Mais j'aurai plaisir à voir ce que cela deviendra. Je lui souhaite vraiment tous les bonheurs; et s'il voulait suivre mes conseils, je sais bien ce que je ferais... (*Elle regarde derrière elle.*) Qui vient là, en dehors de l'entrée?... Est-ce eux?... Un couple de très aimables marouffles, que le Jean d'Adraste et le Martin de Théophane : deux vraies copies de leurs maîtres, par les mauvais côtés! De l'un, l'incrédulité a

fait un fripon ; et, de l'autre, la piété a fait un imbécile. Je vais me donner le plaisir de les écouter. (*Elle se retire à l'écart.*)

SCÈNE V

LISETTE à demi cachée derrière une coulisse, JEAN, MARTIN

JEAN. C'est comme je te dis !

MARTIN. Tu me crois donc bien bête. Ton maître, un athée? Fais-le croire à un autre. Il a le même air que toi et moi. Il a mains et pieds, il a bouche en large et nez en long comme un homme; il parle comme un homme; il mange comme un homme ;... et ce serait un athée?

JEAN. Eh bien? Les athées ne sont-ils pas des hommes?

MARTIN. Des hommes? Ha! ha! ha! A présent j'entends bien que tu ne sais pas toi-même ce que c'est qu'un athée.

JEAN. Par le bourreau! Tu le sauras peut-être mieux, toi! Allons, fais part de ta science à ton ignorant prochain.

MARTIN. Écoute!... Un athée... c'est une engeance de l'enfer qui peut changer mille fois de forme comme le diable. C'est tantôt un fin renard, tantôt un ours féroce,... c'est tantôt un âne, tantôt un philosophe;... c'est tantôt un chien, tantôt un maudit poète. Bref, c'est un monstre qui, pendant sa vie déjà, brûle avec Satan dans la fournaise... une peste de la terre... une exécrable créature... une brute, qui est plus bête qu'une brute ;... un mangeur d'âmes... un Antechrist... un horrible monstre...

JEAN. Il a des pieds de bouc, n'est-ce pas? Deux cornes? Une queue?...

MARTIN. Cela se peut... C'est un métis supposé que l'enfer, par... par une impudique accointance avec la sagesse de ce monde, a engendré... c'est... oui, voilà ce

que c'est qu'un athée. Ainsi l'a dépeint notre pasteur qui le connaît d'après de gros livres.

JEAN. Double nigaud!... Regarde-moi donc un peu.

MARTIN. Eh bien?

JEAN. Que vois-tu en moi?

MARTIN. Rien que ce que je puis voir dix fois mieux en moi.

JEAN. Trouves-tu donc en moi quelque chose d'horrible, quelque chose d'atroce? Ne suis-je pas un homme comme toi? Même, t'es-tu jamais aperçu que je fusse renard, âne ou cannibale?

MARTIN. Laissons dans tous les cas l'âne de côté, pour te répondre comme tu désires... Mais pourquoi me demandes-tu cela?

JEAN. Parce que je suis moi-même un athée : c'est à dire un esprit-fort tel qu'il est de mode que soit tout honnête garçon. Tu dis qu'un athée brûle pendant sa vie dans l'enfer. Eh bien, flaire un peu, est-ce que je sens le roussi?

MARTIN. Aussi n'es-tu pas un athée.

JEAN. Je n'en suis pas un?... Ne me fais pas l'affront d'en douter, ou... Mais vraiment, c'est par pitié que je ne m'irrite pas. Tu es à plaindre, pauvre drôle!

MARTIN. Pauvre! Voyons un peu lequel de nous a, la semaine passée, reçu le plus de pourboires. (*Il fouille dans sa poche.*) Tu es un diable de débauché, tu bois tout...

JEAN. Laisse donc! Je parle d'une tout autre pauvreté, de la pauvreté de l'esprit qui ne se se nourrit que des misérables croûtes de la superstition, et ne se vêt que des pauvres oripeaux de la bêtise. Mais cela vous va, à vous autres, gens qui n'avez jamais été à plus de quatre lieues du clocher de votre village.

MARTIN. Tu as voyagé? Dis-moi où tu as été?

JEAN. Je suis allé... en France...

MARTIN. En France? Avec ton maître?

JEAN. Oui, mon maître était avec moi.

MARTIN. Est-ce le pays où les Français habitent? Une seule fois, j'en ai vu un... c'était un drôle de corps! En

un clin d'œil, il pirouettait sept fois sur le talon et en outre il sifflait!...

JEAN. Certes, il y a de grands esprits parmi eux! C'est là que j'ai commencé à apprendre la sagesse.

MARTIN. As-tu donc aussi appris le francien?

JEAN. Le français, veux-tu dire : — parfaitement.

MARTIN. Oh! parle un peu.

JEAN. Je le veux bien. — *Quelle heure est-il, maraud? Le père et la mère; une fille; des coups de bâton. Comment, coquin? Diantre; diable; carogne; à vous servir.*

MARTIN. C'est drôle! Et les gens peuvent comprendre ça? Dis un peu ce que ça veut dire en allemand?

JEAN. Oui, en allemand? Bonne bête que tu es, cela ne se dit pas ainsi en allemand. De si fines pensées ne peuvent s'exprimer qu'en français.

MARTIN. Tonnerre!... Et puis, où as-tu été encore?

JEAN. Encore? En Angleterre...

MARTIN. En Angleterre? Connais-tu aussi l'anglais?

JEAN. Qu'est-ce que je ne connaîtrais pas?

MARTIN. Parle donc!

JEAN. Il faut que tu saches que c'est la même chose que le français. C'est du français, comprends-moi, prononcé en anglais. A quoi cela te servirait-il?... Je vais te parler de tout autre chose, si tu veux m'entendre; de choses qui n'ont pas leurs pareilles. Par exemple, pour en revenir à notre sujet : laisse ta bêtise de côté et ne crois pas qu'un athée soit chose si horrible. Un athée n'est rien de plus qu'un homme qui n'admet pas de Dieu...

MARTIN. Pas de Dieu? Certes, c'est encore pis! Pas de Dieu? A quoi croit-il donc?

JEAN. A rien.

MARTIN. Cela doit donner puissamment de peine.

JEAN. Ah! de la peine? Si ne croire à rien donnait de la peine, moi et mon maître croirions à tout. Nous sommes ennemis jurés de tout ce qui donne de la peine. L'homme est sur la terre pour vivre de plaisir et de joie. S'égayer, rire, courtiser, boire, voilà ses devoirs. La fatigue est opposée à ces devoirs; donc c'est néces-

sairement aussi son devoir, nécessairement son devoir de fuir la fatigue... Voilà une conclusion qui contient quelque chose de plus solide que toute la Bible.

MARTIN. Soit encore. Mais dis-moi cependant ce qu'on a dans le monde sans fatigue?

JEAN. Tout ce qu'on reçoit par héritage ou par mariage. Mon maître a hérité, de son père et de deux riches cousins, de sommes rondelettes; et je dois lui rendre ce témoignage qu'il les a dissipées comme un brave garçon. A présent il reçoit une riche fille, et, s'il est sage, il reprendra les choses où il les a laissées. Depuis quelque temps il a de vrai tout à fait changé de mode; et je vois bien que l'incrédulité même cesse d'être sage quand elle en vient à la soupirance. Mais je le remettrai dans le bon chemin... Et écoute, Martin, toi aussi, je veux faire ton bonheur. J'ai une idée, mais je ne crois pas pouvoir te la bien exprimer sans... sans un verre de vin. Tu faisais sonner tout à l'heure tes pourboires; et certainement tu es en danger de n'en plus recevoir, si l'on ne voit pas que tu les emploies pour l'objet pour lequel ils ont été donnés. Pour boire, bon Martin, pour boire; c'est pour cela qu'ils s'appellent pourboires.

MARTIN. Chut! maître Jean, chut!... Tu me dois encore une revanche. Ne t'en ai-je pas jusqu'ici chaque soir tenu quitte?... Cependant, j'écoute : quel est donc ce bonheur que j'ai à espérer de toi?

JEAN. Écoute, si mon maître se marie, il lui faudra prendre un second domestique. Un pot-de-vin, et tu auras la préférence. Ce n'est que ta stupide robe noire qui t'aigrit. Chez Adraste, tu auras de meilleurs gages et plus de liberté; et par dessus le marché, je ferai de toi un esprit-fort. lequel, quant au diable de sa mère-grand, l'admettrait, pourvu simplement qu'il y en eût un.

MARTIN. Quoi? Pourvu simplement qu'il y en eût un? Ho! ho! N'est-ce pas assez de croire qu'il n'y a pas de Dieu? Veux-tu encore par dessus croire qu'il n'y a pas de diable? Oh! ne le peins sur la muraille! Il ne se

laisse pas si longtemps tracasser que le bon Dieu. Le bon Dieu est trop bon, et il rit d'un tel fou que toi. Mais le diable... aussitôt que la bile lui démange, alors il n'est pas bon... Non, il n'y a pas moyen de rester près de toi, je m'en vais...

JEAN. (*Le retenant.*) Coquin! coquin! crois-tu que je ne devine pas ta finesse? Tu crains plus pour le pot-de-vin que pour le diable. Arrête!... Il est impossible que je te laisse croupir dans de telles superstitions... Réfléchis seulement : — Le diable... Ha! ha! ha!... et cela ne te semble pas risible? Allons! ris donc!

MARTIN. S'il n'y avait pas de diable, où en veulent donc venir ceux qui se rient de lui?... Réponds un peu à cela! Je te serre le bouton, hein! Tu vois que je sais aussi, moi, vous mettre au pied du mur, vous autres.

JEAN. Autre erreur! Et comment peux-tu si peu croire à mes paroles? Ce sont les expressions de la sagesse humaine! C'est prouvé, te dis-je, prouvé par les livres, qu'il n'y a diable, ni enfer... Connais-tu Balthasar? C'était un fameux boulanger de Hollande.

MARTIN. Que m'importent les boulangers de Hollande? Qui sait s'ils font d'aussi bonnes pretsels que celui du coin?

JEAN. Eh! c'était un savant boulanger! Son *Monde enchanté*... ha!... voilà un livre! Mon maître l'a lu. Bref, je t'enseignerai comme on m'a enseigné d'après ce livre, et je vais te dire ceci en confidence. Il faut être un bœuf, une brute, une vieille femme, pour croire au diable. Faut-il te jurer qu'il n'y en a pas? Que je sois un misérable...

MARTIN. Bah! le serment s'en est peut-être allé avec le diable.

JEAN. Eh bien, vois... que je sois... aveuglé à l'instant, s'il y a un diable. (*Lisette traverse rapidement la scène, et, par derrière, lui ferme les yeux en même temps qu'elle fait signe à Martin.*)

MARTIN. Cela serait encore possible, mais tu sais bien d'avance que cela ne passe pas.

JEAN. (*Avec anxiété.*) Ah! Martin, ah!

MARTIN. Qu'est-ce?

JEAN. Martin, que m'arrive-t-il? Qu'est-ce que je deviens, Martin?

MARTIN. Eh bien, qu'as-tu donc?

JEAN. Je vois... ou... Ah! mon Dieu!... Martin! Martin! Comment tout d'un coup a-t-il fait si nuit?

MARTIN. Nuit? Que veux-tu dire avec ta nuit?

JEAN. Ah! alors il ne fait pas nuit! A l'aide, Martin, à l'aide!

MARTIN. Pourquoi, à l'aide? Qu'as-tu donc?

JEAN. Ah! je suis aveugle, je suis aveugle!... Il y a sur mes yeux, sur mes yeux... Ah! je tremble de tous mes membres...

MARTIN. Tu es aveugle? Que non?... Attends, je vais te frapper sur les yeux, afin d'en faire sortir le feu, et tu verras bientôt...

JEAN. Ah! je suis puni, je suis puni. Et encore tu peux me railler? A l'aide, Martin, à l'aide!... (*Il tombe à genoux.*) Je me convertirai, ah! quel scélérat j'ai été!...

LISETTE. (*Le lâchant tout à coup et, en bondissant en avant, lui donnant un soufflet.*) Tiens, maroufle.

MARTIN. Ah! ah! ah!

JEAN. (*A part.*) Ah! je reviens à moi. (*Ouvrant les yeux.*) C'est toi, corneille coiffée de Lisette!

LISETTE. Ce n'est pas difficile de faire voir les cornes du diable à des misérables tels que vous. Ha! ha! ha!

MARTIN. J'en crève encore de rire. Ha! ha! ha!

JEAN. Ris, ris, toujours!... Vous seriez bien bêtes, si vous pensiez que je n'avais pas deviné... (*A part.*) La sacrée g....! quelle peur elle m'a fait! Remettons-nous. (*Il s'éloigne lentement.*)

MARTIN. Tu t'en vas? Oh! ris-en donc encore! Allons! ma petite Lisette, riez donc, riez donc! Ha! ha! ha! Vous avez parfaitement réussi, si joliment, si joliment, que, rien que pour cela, je vous embrasserais...

LISETTE. Oh! va, va donc, imbécile de Martin!

MARTIN. Venez; de vrai, nous boirons bouteille! Je veux vous offrir le pot-de-vin, à propos duquel le coquin voulait me rouler. Venez!

LISETTE. Impossible! J'ai hâte de raconter à mesdemoiselles la farce...

MARTIN. Oui, moi aussi, à mon maître... A-t-il été rembarré! L'a-t-il été!

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

THÉOPHANE, ARASPE

ARASPE. Je vous le dis, mon cher cousin ; le plaisir de vous surprendre, et l'envie d'assister à votre mariage, voilà certainement les motifs les plus agréables de ma venue ; mais ce n'en sont pas les seuls. J'ai fini par découvrir la retraite d'Adraste, et je suis très heureux de pouvoir, comme on dit, faire d'une pierre deux coups. La lettre de change d'Adraste est échue ; et je n'ai pas la moindre envie de lui accorder même le plus court répit. Je m'étonne en vérité de le trouver où je ne me serais jamais imaginé le trouver ? chez votre futur beau-père ; — de l'y trouver sur le même pied que vous ; mais cependant... quand même la fatalité pourrait rendre plus étroits ses liens avec moi.

THÉOPHANE. Je vous en prie, très cher cousin, ne faites pas faire de protêt.

ARASPE. Pourquoi pas ? Vous savez bien, Théophane, que d'ordinaire je ne suis pas homme à faire poursuivre cruellement mes débiteurs...

THÉOPHANE. Je le sais, et c'est une raison de plus...

ARASPE. Ici ce n'est pas le cas d'une raison de plus. Adraste, cet homme qui cherche à se séparer des autres hommes d'une façon aussi absurde que scélérate, mérite qu'on le sépare aussi, à son tour, des autres hommes. Il ne doit pas profiter des prérogatives qu'un honnête homme aime en d'autres circonstances à ac-

corder à son prochain dans le malheur. Un railleur de libertin, qui voudrait nous ravir ce qui est plus noble que tout ce que nous possédons et nous réduire à néant toute espérance d'une future vie heureuse, on est loin encore de lui rendre la monnaie de sa pièce en lui faisant un peu dure la vie présente. Je sais que c'est le dernier coup que je porte à Adraste : il ne pourra plus relever son crédit. Certes, je m'en réjouirais si cela pouvait faire rompre son mariage. Si je n'avais en vue que mon argent, vous voyez bien que j'aimerais mieux y prêter une aide favorable, parce qu'ainsi, il lui reviendrait quelque chose dans les mains. Mais non; dussé-je, dans la débâcle qui en résultera, perdre tout, je n'en pousserais pas moins les choses à toute outrance. Oui, quand je considère bien tout, je crois, par cette cruauté, lui rendre à lui-même un service. Une situation difficile le ramènera peut-être à des réflexions sérieuses, qu'il n'a pas jugé à propos de faire dans la prospérité; et peut-être, comme cela a coutume d'arriver presque toujours, son caractère changera-t-il avec sa fortune.

THÉOPHANE. Je vous ai laissé tout dire. Je crois que vous aurez la justice de vouloir maintenant aussi m'entendre.

ARASPE. Volontiers... Mais je ne me serais pas imaginé trouver dans mon pieux cousin, un défenseur d'Adraste.

THÉOPHANE. Je le suis moins qu'il ne semble. Et il s'est présenté ici à la fois tant de circonstances, que je ne fais peut-être rien autre que de m'occuper de ma propre affaire. Adraste, comme j'en suis fortement convaincu, est de cette espèce d'esprits-forts qui mériteraient peut-être d'être quelque chose de mieux. Il est même très concevable que, malgré soi, dans la jeunesse, on devienne quelque chose de pareil. Mais on ne reste tel que jusqu'à ce que le jugement ait atteint une certaine maturité et que la chaleur du sang soit refroidie. Voilà le point critique où Adraste en est à présent; il chancelle encore sur ses pieds. Un faible vent,

un souffle peut le rejeter à terre. Le malheur dont vous le menacez, l'étourdira : il s'abandonnera à de furieuses malédictions, et pensera avoir des raisons de croire, qu'il n'a pas à se soucier d'une religion dont les plus sévères observateurs ne se seront fait aucun remords de le couler à fond.

ARASPE. C'est bien quelque chose, mais...

THÉOPHANE. Non, mon cher cousin, pour un homme de votre jugement, ce ne doit pas être quelque chose seulement, ce doit être beaucoup. Vous n'avez pas encore considéré la chose à ce point de vue; vous n'avez vu dans Adraste qu'un homme perdu, sur lequel il était superflu de tenter une cure désespérée. A ce point de vue, la dureté avec laquelle vous parlez contre lui, est excusable. Mais apprenez de moi à le juger impartialement. Il est à présent, dans ses discours, beaucoup plus retenu qu'on ne me l'avait autrefois dépeint. Quand il dispute, il ne raille plus, mais il se donne toutes les peines du monde pour appuyer ses raisonnements. Il commence, sur les preuves qu'on lui oppose, à répondre, et j'ai très clairement senti qu'il rougit de ne pouvoir y répondre qu'à demi. Certainement il cherche de temps à autre à cacher cette honte sous le mépris d'un mot injurieux; mais patience seulement! C'est déjà beaucoup qu'il ne lance jamais plus ses mots injurieux contre les choses sacrées, que l'on défend à son encontre, mais seulement contre leurs défenseurs. Son mépris de la religion se change peu à peu en mépris de ceux qui l'enseignent.

ARASPE. Est-ce vrai, Théophane?

THÉOPHANE. Vous aurez l'occasion de vous en convaincre par vous-même... Vous entendrez, en vérité, que c'est surtout contre moi que se tourne à présent son mépris des ministres; mais je vous prie d'avance de ne pas plus vous en émouvoir que moi. Je me suis fermement résolu d'avance à ne pas le payer de la même monnaie, mais plutôt, coûte que coûte, à lui extorquer son amitié.

ARASPE. Si vous êtes si généreux que cela pour les injures qui vous sont personnelles...

THÉOPHANE. Chut! N'appelons pas cela de la générosité. C'est peut-être de l'égoïsme, une sorte d'ambition de lui faire honte, par moi-même, de son jugement sur les membres de mon ordre. Que ce soit ce que ce voudra, ce que je sais, c'est que vous avez beaucoup trop de bienveillance pour vous jeter en travers de mon chemin. Adraste le prendrait à coup sûr pour une comédie concertée d'avance, s'il voyait que mon cousin courût si âprement à ses trousses. Sa rage retomberait uniquement sur moi, et il irait crier sur les toits que je ne suis qu'un lâche qui, au milieu de mille protestations d'amitié, lui aurais plongé le poignard dans le cœur. Je ne voudrais pas volontiers qu'il pût augmenter de mon exemple, et avec quelque semblant de vérité, l'exemple de ce qu'il appelle l'astuce de la prêtraille.

ARASPE. Cher cousin, je le voudrais mille fois moins encore que vous...

THÉOPHANE. Permettez-moi donc de vous adresser une proposition... non, une prière plutôt.

ARASPE. Pas de cérémonies, cousin. Vous savez certes bien que je suis à vos ordres.

THÉOPHANE. Ayez la bonté de me remettre la lettre de change, et d'en accepter de mes mains le paiement.

ARASPE. De vos mains, le paiement? Peu s'en faut que vous ne me fâchiez. Que parlez-vous de paiement? Si je ne vous ai pas dit déjà qu'à présent je n'ai que faire de cet argent, au moins auriez-vous dû savoir que ce qui est à moi est à vous.

THÉOPHANE. Je reconnais là mon cousin.

ARASPE. Et moi j'ai failli ne pas reconnaître le mien. Mon plus intime ami et parent, mon unique héritier, me considérer comme un ami avec qui il pourrait faire du négoce. (*Il tire son portefeuille.*) Voici la lettre de change, elle est à vous; faites-en ce qu'il vous plaira.

THÉOPHANE. Mais permettez, très cher cousin, je n'en pourrai pas si librement disposer, si je n'en suis pas propriétaire d'une manière convenable.

ARASPE. Quelle est donc la manière convenable entre nous? sinon celle-ci : je vous donne et vous prenez...

Cependant afin de lever tous vos scrupules : donc ! vous me ferez une contre-lettre par laquelle vous vous engagerez à ne pas réclamer une seconde fois le montant de cette lettre de change, après ma mort, à mon hérédité. (*Riant.*) Étonnant cousin! Ne voyez-vous donc pas que je ne fais rien autre que de vous payer, sauf déduction ?

THÉOPHANE. Vous me rendez confus.

ARASPE. (*Ayant encore la lettre de change à la main.*) Ne me laissez pas vous tendre plus longtemps ce chiffon.

THÉOPHANE. En attendant, recevez mes remercîments.

ARASPE. Que de paroles perdues ! (*Il regarde derrière lui.*) Empochez vite : voici Adraste lui-même.

SCÈNE II

ADRASTE, THÉOPHANE, ARASPE

ADRASTE. (*Effrayé.*) Ciel ! Araspe ici ?

THÉOPHANE. Adraste, permettez-moi d'avoir le plaisir de vous présenter mon cousin, M. Araspe.

ADRASTE. Comment ? Araspe est votre cousin ?

ARASPE. Oh ! nous nous connaissons déjà. Je suis heureux, monsieur Adraste, d'avoir le plaisir de vous rencontrer ici.

ADRASTE. J'ai déjà couru toute la ville, pour vous voir. Vous savez où nous en sommes ensemble, et je voulais vous épargner la peine de me chercher.

ARASPE. Ce n'eût pas été nécessaire. Nous parlerons une autre fois de notre affaire. Théophane s'est chargé de la chose.

ADRASTE. Théophane? Ah ! maintenant c'est clair...

THÉOPHANE. Qu'est-ce qui est clair, Adraste ? (*Il se calme.*)

ADRASTE. Votre fausseté, votre ruse...

THÉOPHANE. (*A Araspe.*) Nous nous arrêtons trop longtemps ici. Lisidor, cher cousin, s'ennuiera de nous

attendre. Permettez-moi de vous mener auprès de lui... (*A Adraste.*) Oserais-je vous prier, Adraste, de demeurer ici un instant ! Je ne fais qu'accompagner Araspe en haut, et je reviens.

ARASPE. Si j'ai un conseil à vous donner, Adraste, c'est de ne pas être si injuste pour mon cousin.

THÉOPHANE. Il ne le sera pas. Veuillez venir. (*Théophane et Araspe sortent.*)

SCÈNE III

ADRASTE

ADRASTE. (*Amèrement.*) Non, certainement, je ne le serai pas non plus ! C'est parmi tous ceux de son espèce que j'aie connus jusqu'ici, le plus haïssable. Je lui rendrai cette justice. Il a fait venir Araspe précisément à cause de moi : c'est incontestable. Mais certes je suis heureux de ne lui avoir jamais reconnu une goutte de sang honnête et d'avoir en tout temps pris ses mielleux discours pour ce qu'il sont...

SCÈNE IV

ADRASTE, JEAN

JEAN. Eh bien, avez-vous trouvé Araspe?

ADRASTE. (*Encore avec amertume.*) Oui.

JEAN. Cela va bien?

ADRASTE. A ravir.

JEAN. Moi aussi, je lui aurais voulu conseiller de ne pas faire la moindre difficulté!... Et il a déjà pris congé?

ADRASTE. Attends seulement : il nous aura bientôt donné le nôtre.

JEAN. Le nôtre?... Où est Araspe?

ADRASTE. Chez Lisidor.

JEAN. Araspe chez Lisidor?

ADRASTE. Oui, le cousin de Théophane.

JEAN. Est-ce que je vous parle du cousin de cet imbécile? Je veux dire Araspe...

ADRASTE. Et moi aussi.

JEAN. Mais...

ADRASTE. Mais ne vois-tu donc pas que tu finiras par me rendre furieux? A quoi bon m'importuner encore? Tu entends bien que Théophane et Araspe sont cousins.

JEAN. Je l'entends pour la première fois de ma vie... Cousins? Eh! tant mieux! notre lettre de change restera donc à l'amiable, et monsieur votre futur beau-frère en aura déjà parlé à monsieur son vieux cousin...

ADRASTE. Imbécile!... Oui, il aura déjà parlé de faire mon malheur, sans merci... Es-tu donc assez simple pour regarder comme un hasard la présence ici d'Araspe? Ne comprends-tu pas que Théophane a dû savoir où j'en étais avec son cousin; qu'il lui aura donné la nouvelle de ma situation; qu'il lui en aura dit jusque par dessus la tête afin de l'engager à faire un lointain voyage, pour ne pas manquer l'occasion de causer, à heure dite, ma ruine, et d'anéantir ainsi ma dernière ressource, les bonnes grâces de Lisidor?

JEAN. Damnation! Comme mes yeux s'ouvrent! Vous avez raison. Suis-je âne bâté de n'avoir pas compris que les paroles d'un prêtraillon ne pouvaient renfermer que la plus grande méchanceté?... Ah! Quand pourrai-je donc d'un seul coup mettre en lambeaux toutes les robes noires et les disperser aux quatre vents! L'un nous a dupé de bien des milliers d'écus, c'était le vénérable époux de votre sœur. L'autre...

ADRASTE. Oh! ne commence pas le récit de mes désastres. Ils seront bientôt finis. Et puis alors nous attendrons ce que la chance pourra encore me prendre, quand je n'aurai plus rien.

JEAN. Ce qu'elle pourra encore vous prendre quand vous n'aurez plus rien? Je vais vous le dire tout de suite. C'est moi qu'alors elle vous prendra.

ADRASTE. Je te comprends, maroufle

JEAN. Ne prodiguez pas votre colère contre moi. Voici contre qui vous pourrez mieux la tourner.

SCÈNE V

THÉOPHANE, ADRASTE, JEAN

THÉOPHANE. Me revoici, Adraste. Il vous est échappé tout à l'heure les mots de fausseté et de ruse...

ADRASTE. Ce n'est jamais par inadvertance que j'accuse. Quand j'émets des accusations, c'est avec circonspection et réflexion que je le fais.

THÉOPHANE. Mais un éclaircissement plus précis...

ADRASTE. Vous n'avez qu'à vous le demander à vous-même.

JEAN. (*Les premiers mots à part.*) C'est le moment d'entrer en chasse. — Oui, oui, monsieur Théophane! c'est connu déjà que mon maître est pour vous une épine au pied.

THÉOPHANE. Adraste, lui avez-vous donné ordre de répondre à votre place?

JEAN. En vérité, voulez-vous aussi lui refuser ma défense? Je voudrais bien voir qui me défendrait de me mettre en avant pour mon maître?

THÉOPHANE. Faites-le lui donc voir, Adraste.

ADRASTE. Silence!

JEAN. Je...

ADRASTE. Encore un mot!... (*Il le menace.*)

THÉOPHANE. A présent oserais-je vous demander de nouveau un éclaircissement plus précis? Je ne saurais me le donner moi-même.

ADRASTE. Vous expliquerez-vous donc, vous-même, d'une manière plus précise, Théophane?

THÉOPHANE. Avec plaisir, aussitôt que vous le désirerez.

ADRASTE. Eh bien, que voulait donc dire Araspe, dans les circonstances que vous savez, par ces mots : Théophane a pris sur lui la chose?

THÉOPHANE. Sur ce point il faudrait qu'Araspe s'expliquât lui-même. Mais je puis le faire à sa place. Il voulait dire qu'il m'avait chargé du soin de votre lettre de change.

ADRASTE. Sur votre demande?

THÉOPHANE. Cela peut bien être.

ADRASTE. Et qu'avez-vous résolu d'en faire?

THÉOPHANE. Ne vous a-t-elle pas encore été présentée? Pouvons-nous nous résoudre à quelque chose, avant de savoir si vous y ferez face?

ADRASTE. Misérable détour! Votre cousin sait depuis longtemps, comment j'y puis faire face.

THÉOPHANE. Il sait que vous pouvez lui donner satisfaction. Ensuite ne serez-vous pas quittes?

ADRASTE. Vous raillez.

THÉOPHANE. Je ne suis pas Adraste.

ADRASTE. Mais supposez le cas — et vous pouvez sûrement le supposer — où je ne serais pas en état de payer; à quoi vous êtes-vous résolu?

THÉOPHANE. A rien encore, dans ce cas.

ADRASTE. Mais à quoi pourriez-vous dans ce cas, vous résoudre?

THÉOPHANE. Cela regarde Araspe. Mais je croirais assez, qu'une simple représentation, qu'une simple demande polie contenteraient un homme comme Araspe.

JEAN. Derrière lequel sont les délateurs...

ADRASTE. Faut-il encore te répéter de te taire?

THÉOPHANE. Je me ferais un véritable plaisir que mon entremise pût, en cette occurrence, vous être utile.

ADRASTE. Et vous croyez que je vous la demanderais, avec un air suppliant, avec de rampantes caresses, avec de basses adulations? Non, je n'augmenterai pas ainsi votre envie contre moi. Après m'avoir assuré de l'air le plus honnête d'y faire votre possible, vous reviendriez dans quelques instants, avec une douloureuse ré-

ponse et avec le regret de vous être donné une peine inutile? Vous repaîtriez vos yeux de ma confusion!

THÉOPHANE. Vous ne voulez donc me donner aucune occasion de vous prouver le contraire?... Cela ne vous coûterait qu'un mot.

ADRASTE. Non, ce mot, je ne le veux pas perdre. Car, bref... et voici mon explication plus précise : — Sans votre instigation, Araspe ne serait pas venu ici. Et maintenant que vous avez si bien préparé votre mine pour me faire sauter, pourriez-vous sur un seul mot vous déterminer à ne pas la laisser éclater? Écoutez donc votre belle machination.

THÉOPHANE. Je ne m'étonne pas de vos soupçons. Votre humeur me les a tout à l'heure laissé deviner. Mais cependant, il est sûr que je savais aussi peu qu'Araspe fût votre créancier, que vous ne saviez qu'il fût mon cousin.

ADRASTE. Cela se verra bien.

THÉOPHANE. Pour votre plaisir, je l'espère. — Rassérénez seulement votre visage et accompagnez-moi au salon.

ADRASTE. Je ne veux plus les revoir.

THÉOPHANE. Quelle résolution! Votre ami, votre amante...

ADRASTE. Cela me coûtera peu de les quitter. Mais n'ayez pas crainte que cela arrive avant que vous soyez satisfait. Je ne veux pas vous faire tort de cette somme et, en ce moment encore, je vais chercher un dernier moyen...

THÉOPHANE. Demeurez, Adraste... Je suis peiné de ne vous avoir pas, au premier instant, arraché à votre émoi... Apprenez à mieux connaître mon cousin (*il tire la lettre de change*), et soyez sûr que, si vous pensez déjà de moi que je suis un homme tout à fait méprisable, lui au moins est digne de votre haute estime. Il ne veut vous voir que le visage entièrement délivré d'inquiétude, et vous rend ici dans ce dessein votre lettre de change. (*Il la lui rend.*) Vous attendrez même autant que vous voudrez pour le satisfaire à votre commodité. Il

croit qu'elle est aussi bien entre vos mains que sous sa propre garde. Vous avez la réputation d'un honnête homme, si du moins vous n'avez pas celle d'un homme pieux.

ADRASTE. (*Étonné et repoussant la main de Théophane.*) Dans quel nouveau piége m'entraînez-vous? Les bienfaits d'un ennemi...

THÉOPHANE. Vous me comprenez sous ce nom d'ennemi; mais quel rapport Araspe a-t-il avec votre haine? C'est lui, et non pas moi, qui veut vous rendre le moindre des bienfaits, si d'ailleurs une misérable gracieuseté mérite ce nom... A quoi réfléchissez-vous encore? Tenez, Adraste! Reprenez votre titre.

ADRASTE. Je m'en garderai bien.

THÉOPHANE. Je vous en prie, ne me laissez pas m'en retourner, sans avoir terminé la chose, auprès d'un homme qui, soyez en sûr, pense honorablement de vous. Je serais responsable auprès de lui du refus fait à son offre. (*Il lui tend de nouveau la lettre de change; Jean la lui arrache des mains.*)

JEAN. Ha! ha! monsieur, dans quelles mains est à présent la lettre de change?

THÉOPHANE. (*Avec abandon.*) Dans les tiennes, sans doute. Tu peux la garder pour ton maître.

ADRASTE. (*S'élançant avec fureur sur son domestique.*) Infâme! cela va te coûter la vie...

THÉOPHANE. Pas tant de chaleur, Adraste.

ADRASTE. Redonne-la lui à l'instant. (*Il la lui prend.*) Sors de ma présence!

JEAN. Eh bien, vraiment!...

ADRASTE. Si tu restes une seconde encore... (*Il le pousse dehors.*)

SCÈNE VI

THÉOPHANE, ADRASTE

ADRASTE. J'en suis honteux, Théophane; mais je n'aurais pas cru que vous iriez aussi loin et que vous me commettriez avec mon domestique... Reprenez ce qu'on a voulu vous dérober...

THÉOPHANE. Elle est dans les mains où elle doit être.

ADRASTE. Non, je vous méprise beaucoup trop pour vous croire capable d'une si basse action.

THÉOPHANE. Ceci est subtil! (*Il prend la lettre de change.*)

ADRASTE. Je suis content que vous ne m'ayez pas forcé à la jeter devant vos pieds. Pour qu'elle revienne entre mes mains, je trouverai un moyen plus convenable. Mais si je n'en trouve pas, c'est tout un. Réjouissez-vous de m'exécuter à outrance et je me réjouirai, moi, de pouvoir vous haïr de tout cœur.

THÉOPHANE. Est-ce là en réalité votre lettre de change, Adraste? (*Il la déplie et la lui montre.*)

ADRASTE. Vous croyez peut-être que je vais la renier?...

THÉOPHANE. Je ne le crois pas; seulement, je veux être sûr que c'est elle. (*Il la déchire avec indifférence.*)

ADRASTE. Que faites-vous, Théophane?

THÉOPHANE. Rien. (*Il jette les morceaux sur la scène.*) J'anéantis un chiffon qui peut inspirer à un homme tel qu'Adraste des paroles si peu dignes de lui.

ADRASTE. Mais elle ne vous appartenait pas...

THÉOPHANE. N'ayez aucun souci : je fais ce dont je puis répondre... Vos soupçons subsistent-ils encore? (*Il sort.*)

SCÈNE VII

ADRASTE

ADRASTE. (*Le suivant quelque temps du regard.*) Quel homme! J'en ai trouvé mille, hors de sa profession, qui trompaient sous le masque de la sainteté, mais jamais encore aucun qui le fît, comme celui-ci, sous le masque de la générosité... Il cherche à m'humilier ou à me gagner. Ni l'un ni l'autre ne lui réussira. Je me suis souvenu, par bonheur, d'un certain changeur avec lequel, dans des temps meilleurs, j'ai été en relation. Il croira évidemment que je me trouve encore dans la même situation, et, s'il en est ainsi, il m'avancera sans difficulté la somme nécessaire. Je n'entends pourtant pas en faire le bouc de la fable, dont les cornes ne me serviraient qu'à sortir du puits. J'ai encore des biens-fonds que je puis vendre avec avantage, si je puis prendre mon temps. Je vais à sa recherche...

SCÈNE VIII

HENRIETTE, ADRASTE

HENRIETTE. Où vous cachez-vous donc, Adraste? On vous a demandé déjà plus de vingt fois. Oh! vous devriez rougir de ce que ce soit moi qui vienne vous chercher. Vous jouez le rôle de mari de trop bonne heure. Cependant, courage! Vous ne jouerez peut-être celui d'amoureux que quand les autres ne le jouent plus.

ADRASTE. Permettez, mademoiselle, mais j'ai encore quelque chose d'absolument nécessaire à faire hors de la maison.

HENRIETTE. Que pouvez-vous avoir en ce moment de plus important à faire que d'être à moi?

ADRASTE. Vous plaisantez.

HENRIETTE. Je plaisante?... Voilà un très joli compliment!

ADRASTE. Je n'en fais jamais.

HENRIETTE. Quel air grondeur!... Savez-vous que nous nous querellerons à propos de cet air grondeur, avant que les épousailles nous en aient donné la permission.

ADRASTE. Savez-vous qu'une telle idée n'est pas sur vos lèvres tout ce qu'il y a de plus joli?

HENRIETTE. C'est que vous croyez peut-être que les idées légères ne vont bien que sur les vôtres? Vous n'avez cependant pas de privilége spécial pour cela?

ADRASTE. Vous vous en tirez parfaitement. Une femme qui sait répondre avec cette prestesse a beaucoup de mérite.

HENRIETTE. C'est vrai; car, nous autres faibles femmes ne savons nous servir que bien peu de notre langue.

ADRASTE. Plût à Dieu!

HENRIETTE. Votre franc : Plût à Dieu! me porte autant à rire que j'étais près de m'emporter. Je vous r'aime, Adraste.

ADRASTE. Vous ne me paraissez jamais si charmante que quand vous êtes près de vous emporter; car alors, certes, vous arrivez au sérieux, qui fait votre figure d'autant plus jolie qu'il y est plus étranger. Une gaîté continuelle, un sourire à demeure perdent leur saveur.

HENRIETTE. (*Sérieusement.*) Oh! mon bon monsieur, puisque c'est votre idée, je saurai me donner de la saveur autant que vous voudrez.

ADRASTE. Je souhaiterais... Car jusqu'ici je ne vous ai encore rien prescrit...

HENRIETTE. Cet *encore* me ravit. Mais que souhaiteriez-vous donc?

ADRASTE. Que vous vous guidiez un peu plus sur l'exemple de mademoiselle votre sœur aînée. Je n'exige

pas que vous preniez d'elle toutes ses manières modestes : qui sait si cela vous irait ?

HENRIETTE. Chut! au son de la flûte, on reconnaît le bois dont elle est faite. Écoutez donc si la mienne est d'accord.

ADRASTE. J'écoute.

HENRIETTE. C'est très heureux que vous en soyez venu au chapitre des exemples. Moi aussi, j'ai mon couplet à vous prêcher.

ADRASTE. Quelle manière de vous exprimer!

HENRIETTE. Hum! vous croyez, parce que vous n'estimez rien des prédications? Vous direz que j'en suis amateur. Mais veuillez écouter : (*Ton précédent d'Adraste*). Je désirerais... car jusqu'ici je ne vous ai encore rien prescrit...

ADRASTE. Et vous ne me prescrirez même jamais rien.

HENRIETTE. Ah! vraiment!... Laissez donc cela de côté... Je désirerais que vous pussiez vous façonner un petit peu sur l'exemple de M. Théophane. Je n'exige pas que vous preniez de lui toutes ses manières gracieuses; mais quelque chose de ces manières vous rendrait de beaucoup plus supportable. Ce Théophane, qui vit dans des principes beaucoup plus sévères que les principes d'un certain esprit-fort, est en tout temps gai et affable. Sa vertu, et quelque chose d'autre aussi, dont vous rirez, sa piété... Ne riez pas?

ADRASTE. Que cela ne vous dérange pas. Veuillez seulement continuer. Pendant ce temps je fais ma course et je reviens sur-le-champ. (*Il sort.*)

HENRIETTE. Ne courez pas. Vous reviendrez quand vous reviendrez : vous ne me retrouverez jamais plus ainsi. — Quelle grossièreté! M'en indignerai-je?... J'y veux songer. (*Elle sort par l'autre côté.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

JULIANE, HENRIETTE, LISETTE

HENRIETTE. Dis ce que tu voudras ; sa conduite est impardonnable.

JULIANE. On serait peut-être de ton avis, si l'on avait entendu ses arguments. Mais, ma chère Henriette, ne prendras-tu pas mal de moi, une petite admonition fraternelle?

HENRIETTE. Quant à cela, je ne puis te le dire d'avance. Si elle devait avoir trait à ce que je m'imagine…

JULIANE. Certes, si tu en viens à tes imaginations…

HENRIETTE. Oh! mes imaginations me satisfont. Je ne puis dire d'elles qu'elles m'aient jamais beaucoup trompées!

JULIANE. Que veux-tu dire par-là?

HENRIETTE. Est-il donc nécessaire qu'on veuille toujours dire quelque chose? Tu sais bien qu'Henriette babille volontiers tout le jour, et qu'elle s'étonne toujours elle-même, quand par hasard elle rencontre un petit point, le petit point qu'on n'aimerait précisément pas qu'elle rencontrât.

JULIANE. Eh bien, écoute un peu, Lisette!

HENRIETTE. Oui, Lisette, écoutons un peu, quelle est l'admonition fraternelle qu'elle veut me communiquer.

JULIANE. Est-ce une admonition à ton adresse?

HENRIETTE. Il me semble que c'est toi qui le dis.

JULIANE. Ce serait très mal de ma part de t'en vouloir faire la moindre.

HENRIETTE. Oh! je t'en prie...

JULIANE. Laisse-moi.

HENRIETTE. L'admonition. petite sœur!

JULIANE. Tu ne la mérites pas.

HENRIETTE. Dis-la moi, sans que je l'aie méritée.

JULIANE. Tu vas m'irriter.

HENRIETTE. Et moi... moi, c'est tout fait. Mais ne pense pas toutefois que ce soit contre toi. Je ne le suis contre personne autre qu'Adraste. Et, ce qui me rendra irréconciliable avec lui, c'est qu'à son occasion, ma sœur me fait tort.

JULIANE. De quelle sœur parles-tu?

HENRIETTE. De laquelle?... De celle que j'ai.

JULIANE. Je ne t'ai jamais vue si susceptible... Tu sais, Lisette, ce que j'ai dit.

LISETTE. Oui, je le sais; et ce n'était, en réalité, rien autre qu'une innocente louange d'Adraste. de laquelle je n'aurais pas supposé qu'elle pût suffire à rendre jalouse mademoiselle Henriette.

JULIANE. Une louange d'Adraste?

HENRIETTE. Moi, jalouse?

LISETTE. Calmez-vous?... Voilà ce qui arrive aux gens qui veulent faire passer carrément la vérité; ils font tort à tout le monde.

HENRIETTE. Moi, jalouse? Jalouse à l'occasion d'Adraste? A partir d'aujourd'hui. je ne demanderai rien au Ciel avec plus de ferveur, que de me sauver des mains de cet homme.

JULIANE. Moi, une louange d'Adraste? Est-ce une louange, de dire qu'un homme peut ne pas être d'aussi bonne humeur un jour que l'autre? De dire que l'amertume d'Adraste dont ma sœur se plaint, n'est pas naturelle, et qu'elle doit avoir sa source dans un chagrin survenu? De dire qu'un homme comme lui est peut-être seulement trop en proie à de sombres réflexions?

SCÈNE II

ADRASTE, JULIANE, HENRIETTE, LISETTE

HENRIETTE. Vous arrivez à propos, Adraste! Vous m'avez quittée tout à l'heure assez impoliment, au milieu de mon éloge de Théophane; mais cela ne m'empêche pas de vous souhaiter d'entendre la répétition de votre propre éloge. Vous regardez derrière vous? Vous cherchez votre panégyriste, sans doute? Ce n'est pas moi, en vérité, ce n'est pas moi; c'est ma sœur. Une sœur, la panégyriste de votre prétendu? Quel contresens! Ou c'est à la porte que vous regardez, Adraste; ou c'est ma sœur qui vous séduit.

JULIANE. Comme la voilà de nouveau pétulante de joie!

HENRIETTE. Ne restez donc pas là comme un morceau de bois.

ADRASTE. Je vous prends à témoin, ma belle Juliane, de la manière méprisante dont elle me traite.

HENRIETTE. Viens, Lisette, laissons-les seuls. Adraste n'a sans doute besoin de notre présence, ni pour faire ses remercîments, ni pour proférer ses plaintes contre moi.

JULIANE. Lisette restera ici.

HENRIETTE. Non, elle ne restera pas.

LISETTE. Vous savez bien qu'aujourd'hui je suis à mademoiselle Henriette.

HENRIETTE. Mais surtout prends garde à toi, sœur. Si je rencontre Théophane, tu verras ce qui arrivera. Vous ne supposez pas que je vous dise cela, pour vous rendre jaloux. Je sens en réalité que je commence à vous haïr.

ADRASTE. Il vous serait difficile de me rendre jaloux.

HENRIETTE. Oh! ce serait parfait que vous me ressembliez là-dessus. Alors, alors seulement notre mariage serait un très heureux mariage. — Réjouissez-vous,

Adraste, de la manière méprisante dont nous allons mutuellement nous traiter... Tu veux répondre, sœur? Alors, il est grand temps... filons, Lisette!

SCÈNE III

ADRASTE, JULIANE

JULIANE. Adraste, il vous faudra de la patience avec elle. — Mais elle en mérite aussi; car elle a le meilleur cœur du monde, sa langue seule en médit.

ADRASTE. Trop bienveillante Juliane! Elle a le bonheur d'être votre sœur; mais combien elle sait mal profiter de ce bonheur! J'excuse toute femme qui n'a pas pu grandir sans défauts considérables, parce qu'il lui a fallu grandir sans éducation et sans bons exemples; mais excuser une femme qui a eu pour modèle une Juliane, ma politesse ne s'étend pas jusque-là...

JULIANE. Vous êtes irrité, Adraste; comment pourriez-vous être juste?

ADRASTE. Je ne sais pas ce que je suis en ce moment; mais je sais que je parle d'après mon sentiment...

JULIANE. Il est trop vif pour persister longtemps.

ADRASTE. Alors vous me prédisez mon malheur.

JULIANE. Comment?... Vous oubliez quelle est votre position avec ma sœur?

ADRASTE. Ah! Juliane, pourquoi faut-il que je vous dise que mon cœur n'est pas à votre sœur?

JULIANE. Vous m'effrayez...

ADRASTE. Et je ne vous ai pas encore dit la plus petite partie seulement de ce que j'ai à vous dire.

JULIANE. Alors permettez-moi de vous en épargner la plus grande. (*Elle veut s'éloigner.*)

ADRASTE. Où allez-vous? Je vous aurais découvert mon changement, et vous ne voudriez pas entendre les causes qui m'y ont porté. Vous voudriez me quitter avec le soupçon que je suis un inconstant, un volage?

JULIANE. Vous vous trompez. Ce n'est pas moi ; c'est mon père et ma sœur qui ont seuls le droit d'exiger de vous une justification.

ADRASTE. Seuls ? Ah !...

JULIANE. Ne me retenez pas plus longtemps...

ADRASTE. Un instant seulement, je vous en prie. On entend les plus grands criminels...

JULIANE. Leurs juges, Adraste ; et moi, je ne suis pas votre juge.

ADRASTE. Mais je vous conjure de vouloir bien l'être en ce moment. Votre père, très belle Juliane, et votre sœur me maudiront et ne me jugeront pas. Il n'y a que vous que je croie capable de la justice qui me consolera.

JULIANE (*A part.*) Me voilà, je crois, persuadée de l'écouter. — Eh bien ! dites donc, Adraste, ce qui vous a ainsi prévenu contre ma sœur.

ADRASTE. C'est elle-même. Elle est trop peu femme, pour que je puisse l'aimer comme une femme. Si ses traits n'affirmaient pas son sexe, on la prendrait pour un jeune adolescent inculte, déguisé, trop inhabile encore pour jouer son rôle. Quel babil ! Et quel esprit que celui qui inspire ce babil ! Ne dites pas que chez elle babil et esprit ont peu ou point de rapport ensemble. Ce serait d'autant pis. Ce désaccord qui fait naître cette dissemblance rend, il est vrai, moins répréhensibles les fautes d'une telle personne ; mais il altère aussi tout le bien que cette personne peut encore avoir en elle. Si ses mordantes épigrammes, si ses remarques désavantageuses doivent s'oublier parce qu'elle ne pense pas aussi mal qu'elle n'a coutume de parler, n'est-ce pas une raison de considérer de même ce qu'elle dit d'honorable et d'obligeant, comme des sons vides de sens, parce qu'elle ne pense peut-être pas alors aussi bien qu'elle parle ? Comment juger de sa façon de penser, quand on ne doit pas l'apprécier d'après sa manière de parler ? Et si, dans un tel cas, la conclusion des paroles ne révèle pas de sentiment, pourquoi y en aurait-il dans sa pensée ? Elle dit sèchement qu'elle

commence à me haïr : dois-je croire qu'elle m'aime encore? Alors il me faudrait croire par contre qu'elle me haïrait, si elle me disait qu'elle commence à m'aimer.

JULIANE. Adraste, vous traitez trop sévèrement ses petites agaceries, et vous confondez fausseté avec légèreté. On peut lui reprocher cent fois le jour cette dernière chose, et on ne saurait lui inculper la première. Il faut apprendre de ses actions et non de ses paroles, qu'elle a dans le fond l'âme la plus douce et la plus tendre.

ADRASTE. Ah! Juliane, les actions dérivent des paroles, celles-ci en sont comme les éléments : comment supposer que celle-là agira avec rectitude et prévoyance, qui a eu l'habitude de ne parler jamais avec rectitude et prévoyance? Sa langue n'épargne rien, rien même des choses qui pour elle devraient être les choses les plus sacrées du monde. Devoir, vertu, décence, religion : tout cela est en proie à ses railleries...

JULIANE. Assez, Adraste! Vous auriez dû être le dernier à faire cette remarque.

ADRASTE. Et pourquoi?

JULIANE. Pourquoi? — Faut-il parler sincèrement?

ADRASTE. Comme si vous pouviez parler autrement...

JULIANE. Si tous les efforts de ma sœur pour vous paraître plus légère qu'elle ne l'est en effet, si son acharnement à railler, ne dataient que d'un certain temps, et que ce certain temps fût celui de votre séjour ici; que diriez-vous?

ADRASTE. Que dites-vous là?

JULIANE. Je ne veux rien dire, sinon que vous l'auriez entraînée par le mauvais exemple. Où la passion de plaire ne peut-elle pas nous conduire? Quand vous auriez même encore moins manifesté vos pensées : — et vous les avez assez souvent et assez clairement exprimées — Henriette les aurait encore devinées. Et aussitôt qu'elle les a eu devinées, il lui est venu la résolu-

tion, très naturelle à une ardente jeune fille, de se faire aimer en mettant sa façon de penser à l'unisson de la vôtre. Seriez-vous bien assez cruel pour lui imputer à crime ce dont vous devriez la remercier comme d'une flatterie?

ADRASTE. Je n'ai aucune reconnaissance pour qui a la petitesse de mettre son caractère à l'unisson du mien; et c'est une triste flatterie à mon adresse, que de me prendre pour un fou à qui ne plairait rien que sa manière de penser et qui voudrait voir partout de pâles copies et de ternes reflets de lui-même.

JULIANE. Mais de cette façon vous ferez peu de prosélytes.

ADRASTE. Que pensez-vous de moi, très belle Juliane? Moi, faire des prosélytes? Folle entreprise! A qui jamais ai-je voulu par séduction ou violence imposer mes pensées? Je serais désolé de les savoir répandues dans le peuple. Si je les ai souvent exprimées hautement et avec véhémence, c'était dans le but de me justifier et non pas de persuader les autres. Si mes idées se popularisaient trop, je serais le premier à les abandonner et à adopter les idées opposées.

JULIANE. Vous ne cherchez donc que l'extraordinaire?

ADRASTE. Non, non pas l'extraordinaire, rien que le vrai; et cela en est, hélas! une conséquence, je n'en puis mais. Il m'est impossible de croire que la vérité soit générale, aussi impossible que de croire que dans le monde entier il fasse jour à la même heure. Ce qui, sous l'apparence de la vérité, s'est glissé parmi les peuples et qui est adopté même par les plus imbéciles, n'est certainement pas la vérité, et il faut courageusement mettre la main à s'en dépouiller, si l'on veut arriver à voir l'erreur dans toute sa hideur et toute sa nudité.

JULIANE. Quelle n'est pas la misère humaine et quels ne sont pas les torts du Créateur, si vous avez raison, Adraste! Ou la vérité n'existe pas, ou elle doit être telle qu'elle puisse être à la portée du plus grand nombre,

de tous, même au moins sur les points les plus essentiels.

ADRASTE. Ce n'est pas la faute de la vérité qu'elle ne soit pas telle, mais la faute des hommes. — Nous devons vivre heureux sur la terre; c'est pour cela que nous sommes créés, pour cela seulement et uniquement. Toutes les fois que la vérité contrarie ce grand but, on est obligé de la mettre de côté : car il n'y a que peu d'esprits qui puissent trouver dans la vérité leur bonheur. On laisse alors au peuple ses erreurs; on les lui laisse parce qu'elles sont la base de son bonheur et le soutien de l'État, qui y trouve pour lui-même sécurité, abondance et joies. Lui ôter la religion, c'est lâcher, dans un gras pâturage, un cheval sauvage qui, aussitôt qu'il se sent libre, préfère s'enfuir dans les forêts stériles et y souffrir de la famine, que de gagner tout ce dont il a besoin par un service commode. — Ce n'est pas au peuple seulement, mais c'est encore à une autre partie de la famille humaine qu'il faut conserver la religion; à la plus jolie, pour laquelle je crois qu'elle est une sorte d'ornement et une espèce de frein. La piété va très bien à la modestie féminine, elle donne à la beauté quelque chose de noble, de reposé, de langoureux...

JULIANE. Arrêtez, Adraste! Vous faites aussi peu d'honneur à mon sexe qu'à la religion. Vous placez l'un dans la même classe que le peuple, malgré la subtilité du détour; et quant à l'autre, vous en faites au plus une sorte de fard qui augmente le nombre des ustensiles, sur notre toilette. Non, Adraste, la religion est un ornement pour l'humanité tout entière, et son ornement le plus indispensable. Hélas! vous la méconnaissez par orgueil; mais par un faux orgueil. Qu'est-ce qui peut remplir notre âme d'idées plus sublimes que la religion? Et qu'est-ce qui peut faire éclater la beauté de l'âme, que de telles idées : de nobles idées de Dieu, de nous, de nos devoirs, de notre destinée? Qu'est-ce qui peut rendre notre cœur, ce rendez-vous de toutes les passions perverses et inquiètes, plus pur et plus

calme, que cette religion-là même? Qu'est-ce qui peut plus qu'elle nous relever dans le malheur? Qu'est-ce qui peut plus qu'elle faire de nous de vrais hommes, de bons citoyens, de loyaux amis? — Je rougis presque, Adraste, de vous parler si sérieusement. Ce n'est sans doute pas là l'accent qui vous plaît dans une femme, quoique l'accent contraire paraisse vous plaire aussi peu. Tout cela, vous l'entendez d'une bouche plus persuasive, de la bouche de Théophane...

SCÈNE IV

HENRIETTE, JULIANE, ADRASTE

HENRIETTE. (*Elle s'arrête près de la coulisse et écoute.*) Ecoutons !

ADRASTE. Ne me parlez pas de Théophane. Un mot de vous a plus d'effet qu'une criaillerie d'une heure, venant de lui. Vous vous étonnez? Peut-il en être autrement du pouvoir que doit avoir sur moi la seule personne que j'aime, que j'adore?... Oui, que j'aime... Le mot en est lâché! il l'est! me voilà délivré de ce secret; je me suis toujours torturé pour le garder, et, pour l'avoir révélé, je n'en espère pas davantage... Vous pâlissez?...

JULIANE. Qu'ai-je entendu, Adraste?

ADRASTE. (*Tombant à ses genoux.*) Laissez-moi jurer à vos genoux que c'est la vérité que vous avez entendue... Je vous aime, belle Juliane, et je vous aimerai éternellement. Maintenant je vous ai dévoilé mon cœur. En voulais-je convaincre une autre et me convaincre moi-même, que mon indifférence à l'égard de Henriette était l'effet des défauts que j'avais remarqués en elle : ce n'était que le résultat d'une inclination déjà née. Et l'aimable Henriette n'a peut-être d'autres défauts que celui d'avoir une sœur encore plus aimable...

HENRIETTE. Bravo ! Je vais faire interrompre la scène par Théophane... (*Elle sort.*)

SCÈNE V

JULIANE, ADRASTE

ADRASTE. (*Cherchant autour de lui.*) Qui a parlé ici?

JULIANE. Ciel! c'était la voix de ma sœur.

ADRASTE. Oui, c'était sa voix. Quelle curiosité! Quelle indiscrétion! Non! Non! Je ne retire rien : elle a tous les défauts que je lui donnais et d'autres encore; je n'aurais pas pu l'aimer, quand même j'eusse été complétement libre, complétement indifférent pour une autre.

JULIANE. Quels chagrin vous allez m'attirer, Adraste!

ADRASTE. Soyez sans inquiétude! Je saurai vous épargner tous vos chagrins par mon prompt éloignement.

JULIANE. Par votre éloignement?

ADRASTE. Oui, j'y suis fermement résolu. Les circonstances où je me trouve sont telles que j'abuserais de la bonté de Lisidor, en demeurant plus longtemps. Et, du reste, j'aime mieux prendre moi-même mon congé que de le recevoir.

JULIANE. Vous ne réfléchissez pas à ce que vous dites, Adraste. De qui pourriez-vous le recevoir?

ADRASTE. Je connais les pères, belle Juliane, et je connais aussi les Théophane. Permettez-moi de ne pas m'expliquer plus clairement. Ah! Si je pouvais me flatter que Juliane... Je ne dis rien de plus. Je ne me veux pas flatter de quelque chose d'impossible. Non, Juliane ne peut pas aimer Adraste, elle le doit haïr.

JULIANE. Je ne hais personne, Adraste...

ADRASTE. Vous me haïssez : car ici, haïr c'est ne pas aimer. Vous aimez Théophane... Ah! Le voici lui-même.

SCÈNE VI

THÉOPHANE, ADRASTE, JULIANE

JULIANE. (*A part.*) Que dira-t-il? Que répondrai-je?

ADRASTE. Il m'est facile de m'imaginer sur quelle instigation vous arrivez ici. Mais que croit-elle y gagner? De me perdre, ou de me ramener à elle?... Comme cela vous va bien, à vous, Théophane, et à votre respectable caractère, de vous faire l'instrument d'une jalousie de femme! Ou venez-vous me demander une explication? Je vous avouerai tout, et avec orgueil encore.

THÉOPHANE. De quoi parlez-vous, Adraste? Je n'y comprends pas un mot.

JULIANE. Permettez-moi de m'éloigner; Théophane, je me flatte que vous avez pour moi quelque estime; et que vous ne ferez aucun commentaire injuste ou qu'au moins vous croirez que je connais assez mes devoirs, et que j'y suis trop attachée pour les violer, même en pensée.

THÉOPHANE. Demeurez, je vous en prie. — Mais que signifient ces paroles? Je vous comprends aussi peu que je n'ai compris Adraste.

JULIANE. Je suis heureuse que d'un innocent rien, vous ne veuilliez pas faire quelque chose. Mais permettez-moi... (*Elle sort.*)

SCÈNE VII

ADRASTE, THÉOPHANE

THÉOPHANE. C'est votre aimée, Adraste, qui m'envoie : elle me disait que ma présence ici était nécessaire. J'accours, et vous me donnez des énigmes à deviner.

ADRASTE. Mon aimée? Eh! comme vous avez subtilement placé ce mot! Certes, vous ne pouviez pas entamer vos reproches *ex-abrupto*.

THÉOPHANE. Mes reproches? Qu'ai-je donc à vous reprocher?

ADRASTE. Voudriez-vous peut-être en entendre la confirmation de ma bouche?

THÉOPHANE. Dites-moi seulement ce que vous voudriez entendre confirmer. Je suis tout surpris...

ADRASTE. C'est aller trop loin. Quelle rampante dissimulation! Mais afin que cette dissimulation ne finisse pas par trop vous peser, je vais vous forcer à la rompre. — Oui, tout ce que Henriette vous a rapporté, est vrai. Elle a été assez vile pour nous épier. — J'aime Juliane et je lui ai déclaré mon amour.

THÉOPHANE. Vous aimez Juliane?

ADRASTE. (*Railleusement.*) Et le pis de la chose, c'est que je n'ai pas attendu la permission de Théophane.

THÉOPHANE. Calmez-vous sur ce point. Vous n'avez omis qu'une toute petite formalité.

ADRASTE. Votre tranquillité n'a ici rien d'étonnant. Vous vous croyez sûr de votre affaire... Ah! si seulement vous l'étiez moins! Si seulement il y avait la moindre vraisemblance que je pusse arriver à me faire aimer de Juliane! Quelle volupté ce serait pour moi que la frayeur que trahirait votre visage! Quel soulagement pour moi, de vous entendre soupirer, de vous voir trembler! Quelle joie pour moi de subir toute votre fureur, de recevoir de vous toutes les malédictions qu'inspire le désespoir!

THÉOPHANE. Ne pourriez-vous donc trouver de charmes dans aucun bonheur, qu'il ne fût assaisonné par le malheur d'un autre? — Je plains Adraste. Il faut que l'amour ait exercé sur lui toute sa pernicieuse puissance, pour qu'il parle d'une manière si indécente.

ADRASTE. Bien! Cet air, cette manière d'agir me font souvenir de la position où je me trouve; il est vrai, Théophane, que je suis votre débiteur, et, à l'endroit de ses débiteurs, on a le droit de faire un peu le grand...

Mais patience! J'espère ne plus l'être longtemps. J'ai encore pu trouver un honnête homme qui consente à m'arracher à cette conjoncture. Je ne sais pas ce qui l'arrête. Conformément à sa promesse, il devrait déjà être ici avec l'argent. Je ferai bien d'aller à sa recherche.

THÉOPHANE. Mais encore un mot, Adraste; je veux vous découvrir tout mon cœur...

ADRASTE. Cela n'aurait rien qui pût beaucoup me réjouir. Je m'en vais et peut-être pourrai-je bientôt me représenter devant vos yeux d'un air plus hardi. (*Il sort.*)

THÉOPHANE. (*Seul.*) Esprit inflexible! Je désespère presque de mon entreprise. Auprès de lui, tout est inutile. Mais qu'est-ce qu'il aurait dit, s'il m'avait laissé le temps de payer son aveu d'un aveu semblable?... La voici.

SCÈNE VIII

HENRIETTE, LISETTE, THÉOPHANE

HENRIETTE. Eh bien, Théophane, ne vous ai-je pas procuré un joli coup d'œil?

THÉOPHANE. Vous êtes folâtre, belle Henriette. Mais quel coup d'œil voulez-vous dire? C'est à grand'peine que j'ai pu saisir le principal.

HENRIETTE. Oh! c'est dommage! — Vous ne vous êtes donc pas assez hâté? Et Adraste n'était donc plus aux genoux de ma sœur?

THÉOPHANE. S'est-il donc mis à genoux devant elle?

LISETTE. Hélas! pour vous; à deux genoux!

HENRIETTE. Et ma sœur était là — je ne puis pas vous expliquer — était là, presque comme si elle le voyait avec plaisir dans cette position incommode. Je vous plains, Théophane!...

THÉOPHANE. Êtes-vous aussi à plaindre, compatissante enfant?

HENRIETTE. A plaindre, moi? A féliciter, plutôt.

LISETTE. Mais non ; cela crie vengeance.

THÉOPHANE. Et comment Lisette pense-t-elle donc qu'on puisse se venger?

LISETTE. Voulez-vous donc cependant vous venger?

THÉOPHANE. Peut-être.

LISETTE. Et vous aussi, mademoiselle?

HENRIETTE. Peut-être.

LISETTE. Bon! voilà deux *peut-être*, avec lesquels il y a moyen d'entreprendre quelque chose.

THÉOPHANE. Mais il est encore incertain que Juliane réponde à l'amour d'Adraste, et, si cela n'est pas, je songerais de trop bonne heure à la vengeance.

LISETTE. Oh! l'âme charitable! Vous songez d'abord qu'il ne faut pas qu'on se venge.

THÉOPHANE. Pas de moqueries, Lisette! Je songeais ici à une vengeance très innocente.

HENRIETTE. Moi aussi; à une très innocente vengeance.

LISETTE. Qui le conteste? A une si innocente vengeance, qu'on peut la concerter en toute conscience. Ecoutez seulement! Votre vengeance, monsieur Théophane, serait une vengeance d'homme, n'est-il pas vrai? Et votre vengeance, mademoiselle Henriette, serait une vengeance de femme : donc une vengeance d'homme et une vengeance de femme... Comment pourrais-je bien très prudemment arranger la chose?

HENRIETTE. Tu es folle, avec tes assemblages de sexes.

LISETTE. Aidez-moi donc un peu, monsieur Théophane!... Que pensez-vous de ceci? Quand deux personnes veulent également la même chose, n'est-ce pas qu'il est bon que ces deux personnes s'associent ensemble?

THÉOPHANE. Oui, mais en supposant d'abord que ces deux personnes peuvent se tolérer.

HENRIETTE. C'est là le *tu autem!*

LISETTE. (*A part.*) Cela ne mordra donc pas? Prenons par un autre bout. — C'est vrai, comme le disait tout à

l'heure M. Théophane, qu'il est encore incertain que mademoiselle Juliane aime Adraste. Je pose aussi ce fait : il est encore incertain que M. Adraste aime réellement mademoiselle Juliane.

HENRIETTE. Silence, douteuse de malheur! C'est un fait acquis.

LISETTE. Les hommes sont pris de temps à autre d'une certaine attaque d'une certaine maladie, variable comme le temps, qui résulte d'un certain trop plein du cœur.

HENRIETTE. D'un certain trop plein du cœur? Bien touché!

LISETTE. Je vais vous dire tout de suite comment cela s'appelle. Comme les gens qui ont l'estomac trop plein, ne savent précisément plus ce qui leur plaît ou ce qui ne leur plaît pas; ainsi font aussi les gens qui ont le cœur trop plein. Ils ne savent même plus de quel côté penche leur cœur trop rempli, et, de là résultent donc peut-être de petites méprises sur les personnes... N'ai-je pas raison, monsieur Théophane?

THÉOPHANE. Cela demande réflexion.

LISETTE. Vous êtes certainement une excellente espèce d'homme, et je vous tiens pour beaucoup trop prudent pour que votre cœur dût être ainsi trop rempli... Mais savez-vous bien l'idée que j'ai, pour en venir à connaître la vérité, quant à M. Adraste et à mademoiselle Juliane?

THÉOPHANE. Eh bien?

HENRIETTE. Tu éveillerais ma curiosité, si je ne connaissais déjà la vérité...

LISETTE. Ne pourrions-nous pas frapper certain coup à l'aveuglette?

HENRIETTE. Qu'est-ce encore que ceci?

LISETTE. Un coup à l'aveuglette est un coup derrière lequel il n'y a rien; mais qui a cependant l'efficacité de porter l'ennemi à de certaines remarques.... Par exemple : pour apprendre si mademoiselle Juliane aime Adraste, M. Théophane devrait feindre de l'amour pour quelqu'un d'autre; et pour apprendre si Adraste aime mademoiselle Juliane, vous devriez, mademoi-

selle, feindre pour quelqu'un d'autre, de l'amour. Et comme cela n'irait pas que M. Théophane feignît de l'amour pour moi, et encore moins que vous en feigniez pour son Martin ; voici, court et bon, mon conseil : c'est que vous feigniez de l'amour l'un pour l'autre... Je ne parle que de feindre, entendons-nous ; rien que de feindre, car autrement ce ne serait un coup à l'aveuglette que d'un œil... Eh bien, dites-moi tous deux : la proposition n'est-elle pas excellente?

THÉOPHANE. (*A part.*) Si je ne m'en vais pas, il arrivera que je serai forcé de me déclarer. — La proposition n'est pas mauvaise, mais...

LISETTE. Il ne s'agit que de feindre...

THÉOPHANE. Et c'est la feinte qui précisément ne me plaît pas là-dedans.

LISETTE. Et vous, mademoiselle?

HENRIETTE. Moi non plus, je n'aime guère cette feinte.

LISETTE. Craignez-vous peut-être tous deux de pouvoir feindre trop naturellement?... Pourquoi ce soubresaut, monsieur Théophane? Pourquoi cette rêverie, mademoiselle?

HENRIETTE. Laisse donc, ce serait la première fois de ma vie.

THÉOPHANE. Il faut que je vous quitte pour quelques instants, belle Henriette...

LISETTE. Vous n'avez pas besoin de notre permission. Mais, en vérité, ne redites pas mon bavardage. Venez, mademoiselle...

HENRIETTE. C'est vrai que ton babil est quelquefois très irritant. Viens!... Théophane, faut-il vous dire de ne pas vous éloigner pour longtemps?

THÉOPHANE. Si j'ose vous en prier... (*Henriette et Lisette sortent d'un côté. Au moment où Théophane veut sortir de l'autre, il rencontre le changeur.*)

SCÈNE IX

THÉOPHANE, LE CHANGEUR

LE CHANGEUR. Vous pardonnerez, monsieur. Je ne voudrais que dire un mot à M. Adraste.

THÉOPHANE. Il vient justement de sortir. Voulez-vous me charger de la commission?...

LE CHANGEUR. Si j'ose prendre cette liberté... Il m'a demandé à emprunter une somme d'argent, et je la lui ai même promise tout d'abord. Mais j'ai fait maintenant des réflexions et je viens me dédire auprès de lui, voilà tout.

THÉOPHANE. Des réflexions, monsieur? Quelles réflexions? Aucune cependant qui touche Adraste?

LE CHANGEUR. Pourquoi pas?

THÉOPHANE. N'est-ce pas un homme qui a du crédit?

LE CHANGEUR. Le crédit, monsieur, vous savez ce que c'est : on peut avoir aujourd'hui du crédit, sans être sûr d'en avoir le lendemain. J'ai appris sa situation présente...

THÉOPHANE. (*A part.*) Il faut faire tout ce qu'il sera possible pour éviter l'éclat. — On vous a dû faire de faux rapports... Me connaissez-vous, monsieur?...

LE CHANGEUR. Personnellement, non : peut-être que si j'entendais votre nom...

THÉOPHANE. Théophane...

LE CHANGEUR. C'est le nom d'une personne dont j'ai toujours entendu dire le plus grand bien.

THÉOPHANE. Si vous ne voulez pas prêter la somme à M. Adraste, sur sa seule signature, voulez-vous le faire sur la mienne?

LE CHANGEUR. Avec plaisir.

THÉOPHANE. Ayez donc la bonté de m'accompagner dans ma chambre. Je vous donnerai les sûretés néces-

saires, à condition que vous cacherez mon cautionnement à Adraste lui-même.

LE CHANGEUR. A lui-même?

THÉOPHANE. Entièrement, afin de lui épargner le chagrin que lui causerait votre défiance...

LE CHANGEUR. Il faut que vous soyez un généreux ami...

THÉOPHANE. Ne demeurons pas plus longtemps. (*Ils sortent.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

LE CHANGEUR, entrant d'un côté, ADRASTE, entrant de l'autre

ADRASTE. (*A part.*) Je n'ai pu trouver mon homme...

LE CHANGEUR. (*A part.*) La chose me plaît ainsi...

ADRASTE. Mais le voilà! — Eh! monsieur, je vous trouve ici? Nous nous sommes sans doute fourvoyés tous deux.

LE CHANGEUR. Je suis heureux de vous rencontrer malgré cela, monsieur Adraste.

ADRASTE. Je vous ai cherché chez vous. La chose ne souffre aucun retard. Puis-je toujours compter sur vous?

LE CHANGEUR. Maintenant, oui.

ADRASTE. Maintenant? Que voulez-vous dire par là?

LE CHANGEUR. Rien. Oui, vous pouvez compter sur moi.

ADRASTE. Je ne suppose pas que vous ayez la moindre défiance contre moi.

LE CHANGEUR. Pas la moindre.

ADRASTE. Ou qu'on ait cherché à vous en inspirer.

LE CHANGEUR. Encore beaucoup moins.

ADRASTE. Nous avions déjà fait affaire ensemble, et l'avenir vous prouvera que je suis toujours un honnête homme.

LE CHANGEUR. Je suis sans inquiétude.

ADRASTE. Il y va de mon honneur de faire affront aux gens qui ont eu l'infamie de me discréditer.

LE CHANGEUR. Je trouve qu'on fait le contraire.

ADRASTE. Oh ! ne dites pas cela. Je sais bien que j'ai mes ennemis...

LE CHANGEUR. Mais vous avez aussi vos amis...

ADRASTE. De nom. Je prêterais le flanc au rire, si je voulais compter sur eux... Et croyez-vous, monsieur, qu'il me soit bien agréable que vous soyez venu dans cette maison, en mon absence?

LE CHANGEUR. Cependant, cela doit vous être agréable.

ADRASTE. C'est, en vérité, la maison d'où je ne devrais attendre rien que de bon; mais il y a là une certaine personne, monsieur, une certaine personne... Je sais ce qui serait arrivé, si vous aviez parlé à cette personne-là.

LE CHANGEUR. Je n'ai précisément causé avec personne; mais la personne auprès de laquelle je me suis informé de vous, a montré pour vous le plus grand dévoûment.

ADRASTE. Je puis bien vous dire quelle est la personne dont je craindrais précisément les mauvais propos sur mon compte. Il sera aussi bien que vous le sachiez, afin que, s'il devait vous revenir aux oreilles des choses désavantageuses sur moi, vous en connaissiez l'auteur.

LE CHANGEUR. Inutile.

ADRASTE. Mais cependant... En un mot, c'est Théophane.

LE CHANGEUR. (*Étonné.*) Théophane?

ADRASTE. Oui, Théophane. C'est mon ennemi...

LE CHANGEUR. Théophane, votre ennemi?

ADRASTE. Cela vous étonne?

LE CHANGEUR. Et non sans cause...

ADRASTE. Vous croyez sans doute qu'un homme de son ordre ne peut être qne noble et généreux?

LE CHANGEUR. Monsieur...

ADRASTE. C'est l'hypocrite le plus dangereux que j'aie encore jamais trouvé parmi ses pareils.

LE CHANGEUR. Monsieur...

ADRASTE. Il sait que je le connais ; aussi se donne-t-il toutes les peines du monde pour me perdre.

LE CHANGEUR. Je vous en prie...

ADRASTE. Si vous avez par hasard bonne opinion de lui, vous vous trompez fort. Peut-être en vérité ne le connaissez-vous que sous le rapport de sa fortune ; et, contre cette fortune je n'ai rien à dire : il est riche ; mais c'est précisément sa fortune qui lui donne l'occasion et la facilité de nuire, de la manière la plus habile.

LE CHANGEUR. Que dites-vous ?

ADRASTE. Il combine les intrigues les plus inouïes, pour me faire partir de cette maison, des intrigues auxquelles il sait donner une si innocente apparence, que je m'en étonne moi-même.

LE CHANGEUR. C'est par trop fort ! Je ne puis pas me taire plus longtemps. Monsieur, vous vous trompez de la façon la plus étonnante...

ADRASTE. Moi ?

LE CHANGEUR. Il est impossible que Théophane soit tel que vous le dépeignez. Apprenez tout. Je venais ici reprendre la parole que je vous avais donnée. Je m'y voyais contraint par l'état de vos affaires, que j'avais appris de source certaine, non pas de Théophane. Je le trouvai ici, et je crus pouvoir sans difficulté le lui dire...

ADRASTE. A Théophane ? Quel vil dessein aura-t-il conçu ?

LE CHANGEUR. Quel vil dessein ? Il m'a parlé en votre faveur de la façon la plus expresse. Et bref, si je maintiens ma première parole, c'est en considération de lui seul que je le fais.

ADRASTE. En considération de lui seul ?... Qu'est-ce à dire ?

LE CHANGEUR. Il m'a donné en garantie un écrit que je puis considérer comme un cautionnement pour vous. Il m'avait, il est vrai, fait promettre en même temps, de n'en rien révéler à personne ; mais il m'est impossible de laisser ainsi diffamer un homme si intègre. Vous

pouvez faire prendre chez moi la somme demandée, quand il vous plaira. Seulement faites-moi le plaisir de ne lui rien laisser soupçonner de ceci. Il a montré, dans toute cette affaire, tant de loyauté et d'amitié pour vous, qu'il faudrait qu'il ne fût pas un homme pour pousser le déguisement à ce point... Adieu ! (*Il sort.*)

SCÈNE II

ADRASTE

ADRASTE. Quel nouveau tour !... Je n'en reviens pas moi-même !... C'est insoutenable !... Mépris, injures... injures, dans ce qui doit lui être le plus cher... tout est inutile ; il ne veut rien sentir. Qu'est-ce qui peut ainsi l'endurcir ? Ce ne peut être que méchanceté, qu'acharnement pour arriver à assurer sa vengeance... Qui, cet homme ne dépisterait-il pas ? Je ne sais que penser. Je ne sais que penser. Il a une manière de vous importuner de ses bienfaits... Mais, maudite soit la manière, aussi bien que les bienfaits ! Pourvu même qu'il ne se cache aucun serpent sous ces fleurs ! Car alors je ne pourrais que le haïr. Je le haïrais quand même il me sauverait la vie. Il m'a ravi ce qui m'était plus précieux que la vie : le cœur de ma Juliane ; c'est là un vol que ne pourrait même compenser le don de son propre cœur. Mais il n'a pas l'idée d'une telle compensation ; je le flatte encore...

SCÈNE III

THÉOPHANE, ADRASTE

THÉOPHANE. Sous le coup de quelle puissante émotion est-ce que je vous trouve encore une fois, Adraste ?

ADRASTE. C'est votre œuvre.

THÉOPHANE. Alors ce doit être une de ces œuvres

que nous accomplissons contre notre gré, même en nous efforçant le plus possible de faire tout l'opposé. Je ne souhaite rien tant que de vous voir calme, afin que vous puissiez de sang-froid vous entretenir avec moi, d'une chose qui nous touche tous deux de très près.

ADRASTE. N'est-ce pas, Théophane, que c'est le plus haut degré de l'adresse, que de savoir jouer tous ses tours de manière que ceux à qui on les joue ne sachent pas eux-mêmes pourquoi et comment on les leur joue?

THÉOPHANE. Sans doute.

ADRASTE. Félicitez-vous de ce bonheur : vous avez atteint ce degré.

THÉOPHANE. Qu'est-ce encore?

ADRASTE. Je vous avais promis de vous payer la lettre de change que vous savez... (*Avec moquerie.*) Vous ne prendrez pas mal, que maintenant je ne le puisse plus. Je vais vous souscrire une autre lettre de change, à la place de celle que vous avez déchirée.

THÉOPHANE. (*Avec le même accent.*) Il est vrai, que ce n'était pas dans un autre dessein que d'en recevoir une autre de vous que l'ai déchirée.

ADRASTE. Que ce fût votre dessein ou non, vous en recevrez une autre... N'apprendriez-vous pas avec plaisir, pourquoi je ne peux plus maintenant vous la payer?

THÉOPHANE. Eh bien?

ADRASTE. C'est que je n'aime pas les cautionnements.

THÉOPHANE. Les cautionnements?

ADRASTE. Oui; parce que je ne puis recevoir d'une main pour donner de l'autre.

THÉOPHANE. (*A part.*) Le changeur ne m'a pas tenu parole.

ADRASTE. Certes, vous me comprenez?

THÉOPHANE. Je ne puis pas le dire avec certitude.

ADRASTE. Je me donne toutes les peines du monde, pour ne vous avoir aucune obligation : ne dois-je pas

être peiné de soupçonner que cependant je serai forcé de vous avoir des obligations?

THÉOPHANE. L'habileté avec laquelle vous voyez tout sous son plus mauvais jour, me surprend.

ADRASTE. Et, comme vous l'avez compris, la vôtre à cacher le plus mauvais jour des choses, me surprend aussi. Je ne sais pas moi-même ce que j'en dois penser.

THÉOPHANE. Parce que vous n'en voulez pas penser le plus naturellement du monde.

ADRASTE. C'est à dire, voulez-vous peut-être dire, que vous auriez fait cette démarche par grandeur d'âme, par prévoyance pour l'honorabilité de mon nom. Mais, avec votre permission, ce serait là en penser le moins naturellement du monde.

THÉOPHANE. Vous avez, ma foi, bien raison. Car comment serait-il jamais possible qu'un homme de ma condition eût seulement de telles pensées d'homme?

ADRASTE. Mettons un peu de côté votre condition.

THÉOPHANE. Le pourriez-vous?

ADRASTE. Supposons donc que vous ne soyez pas de ces gens qui, pour afficher le caractère d'hommes pieux, sont obligés de tenir leurs passions aussi secrètes que possible, qui, dans le principe, apprennent à feindre par bienséance, et, finalement, gardent l'hypocrisie comme une seconde nature; qui sont obligés, d'après leurs maximes, de se tenir à l'écart des honnêtes gens qu'ils nomment les enfants de Baal, ou au moins de ne pratiquer avec eux aucune relation, que dans le but, que dans l'infâme but de les tourner de leur côté; supposons que vous ne soyez pas de ces gens, n'en êtes-vous pas moins un homme sensible aux injures? Et pour dire à la fois tout d'un seul mot... N'êtes-vous pas un amoureux qui doit ressentir de la jalousie?

THÉOPHANE. C'est avec plaisir que je vous vois enfin en arriver à ce point.

ADRASTE. Ne supposez pas toutefois que je vais parler de cela avec la moindre modération.

THÉOPHANE. Je n'en tenterai que plus d'avoir une grande modération.

ADRASTE. Vous aimez Juliane, et moi... moi... A quoi bon, si longtemps chercher mes mots? — Moi, je vous hais pour cet amour, quoique je n'aie aucun droit sur celle que vous aimez; et vous qui avez un droit dessus, vous ne me haïriez pas, moi, qui vous envie ce droit?

THÉOPHANE. Certainement non, je ne vous haïrais pas. Mais cherchons donc le droit que vous et moi avons sur Juliane.

ADRASTE. Si ce droit dépendait de la force de notre amour, je vous le disputerais peut-être. C'est un bonheur pour vous, qu'il vous vienne de la volonté d'un père et de l'obéissance d'une fille...

THÉOPHANE. Mais, je ne veux pas qu'il me vienne ainsi. L'amour seul doit prononcer; mais l'amour, vous le supposez bien, non pas le nôtre seulement, mais particulièrement son amour, à elle, en possession duquel vous me croyez. Si vous pouvez me convaincre que ce soit vous qu'aime à présent Juliane...

ADRASTE. Vous me céderez peut-être vos droits?...

THÉOPHANE. Je le ferai.

ADRASTE. Laissons donc là les railleries! — Vous êtes sûr de votre affaire et convaincu que cette rodomontade n'y peut rien changer.

THÉOPHANE. Vous ne pouvez donc pas me dire si Juliane vous aime?

ADRASTE. Si je le pouvais, ne vous le dirais-je pas, pour vous tourmenter par cette préférence?

THÉOPHANE. Assez! Vous vous faites plus inhumain que vous n'êtes... Eh bien! alors je vous dirai... je vous dirai que Juliane vous aime.

ADRASTE. Que dites-vous? Mais le ravissement où me jette cette assurance allait me faire oublier de quelle bouche je la reçois. Bravo! Théophane, bravo! Il faut se moquer de son ennemi. Mais, n'allez-vous pas pour rendre cette moquerie parfaite me donner aussi l'assurance que vous n'aimez pas Juliane?

THÉOPHANE. (*S'irritant.*) Il n'est pas possible de vous dire un mot sensé. (*Il veut s'éloigner.*)

ADRASTE. (*A part.*) Il s'irrite! — Attendez donc, Théo-

phane; savez-vous que cet air irrité, que vous prenez, finit par me donner envie d'entendre ce mot sensé.

THÉOPHANE. (*Avec colère.*) Et savez-vous que votre conduite méchante finit par me lasser?

ADRASTE. (*A part.*) Il est sérieux.

THÉOPHANE. (*Encore avec colère.*) Je ferai en sorte que vous ne trouviez pas Théophane, tel que vous vous l'imaginez.

ADRASTE. Pardon. Je crois trouver dans votre colère plus de sincérité que je n'en ai jamais trouvé dans votre bienveillance.

THÉOPHANE. Singulier homme! Est-il donc nécessaire de se montrer envers vous aussi hautain, aussi ombrageux, aussi grossier que vous, pour gagner votre misérable confiance?

ADRASTE. Je vous passe ce langage à cause de sa nouveauté.

THÉOPHANE. Vous vous y ferez.

ADRASTE. Mais, en réalité... vous me troublez complétement. Fallait-il me dire, avec un visage joyeux, des choses d'où dépend tout mon bonheur? Je vous en prie, redites-moi à présent, encore une fois, ce que j'ai dû prendre d'abord pour une raillerie.

THÉOPHANE. Si je vous le répète, croyez bien que ce n'est pas pour vous faire plaisir.

ADRASTE. Je m'y fierai d'autant plus.

THÉOPHANE. Mais vous ne m'interromprez pas, je vous prie,

ADRASTE. C'est bon, parlez.

THÉOPHANE. Je vais tout d'abord vous donner la clef de ce que vous allez entendre. Mon inclination ne s'est pas moins trompée d'adresse que la vôtre. Je reconnais et admire toutes les perfections qui font de Juliane l'ornement de son sexe... Mais... je ne l'aime pas.

ADRASTE. Vous...

THÉOPHANE. C'est la même chose, que vous le croyiez ou ne le croyiez pas... Je me suis donné assez de peine pour changer ma haute estime en amour... Mais cette peine m'a fourni l'occasion de remarquer que Juliane

se donnait une peine pareille. Elle voulait m'aimer et n'y a pas réussi. Le cœur, dans ceci, comme dans tout le reste, ne se base pas sur l'intelligence et veut sur elle maintenir son indépendance. On peut le tyranniser, mais le vaincre, non pas. Et à quoi sert de se rendre soi-même le martyr de ses réflexions, quand on est certain de n'y pas trouver le calme? J'eus donc pitié de Juliane — ou plutôt, j'eus pitié de moi-même; je ne contins pas plus longtemps ma double inclination pour une autre personne, et je m'aperçus avec joie que Juliane aussi était trop faible ou trop prévoyante pour résister à la sienne, qui se portait sur un homme qui en est aussi peu digne qu'il n'est digne d'avoir un ami. Adraste aurait depuis longtemps vu dans ses yeux son bonheur, si Adraste était assez calme pour avoir le coup d'œil juste. Il considère tout à travers le prisme de ses préoccupations, et y ramène tout; et il aimerait mieux bien souvent renier ses sens que de mettre de côté ses présomptions. Comme Juliane le trouvait aimable, je ne pouvais nullement m'imaginer que son amour fût même en danger. Je pensais au moyen de faire comprendre à tous deux, de mon mieux, de ne pas voir en moi un dangereux obstacle. C'est dans ce but que je venais ici; mais Adraste m'y a-t-il laissé arriver, sans m'obliger aux plus méchantes intimidations? Je l'aurais même quitté sans un mot de plus, si je ne m'étais contraint en pensant à cette personne, à laquelle, du fond de mon âme, j'accorde tout ce qu'elle désire... Je n'ai plus rien à lui dire. (*Il s'éloigne.*)

ADRASTE. Où allez-vous, Théophane?... Jugez, par mon silence, de la grandeur de ma surprise. — C'est une faiblesse humaine de se laisser doucement persuader de ce qu'on désire avec passion. Dois-je m'y livrer? Dois-je la réprimer.

THÉOPHANE. Je ne veux pas être un obstacle à vos réflexions...

ADRASTE. Malheur à celui qui pense me plaisanter d'une si cruelle façon!

THÉOPHANE. L'hésitation qui vous torture me venge de vous!

ADRASTE. (*A part.*) Je vais l'attraper. — Voulez-vous me permettre encore un mot, Théophane? Comment pouvez-vous être irrité contre un homme, dont le doute est plus surprise de son bonheur que manque de confiance en vous?...

THÉOPHANE. Adraste, je suis prêt à rougir d'avoir eu un seul moment de colère, aussitôt que vous serez prêt à parler raisonnablement.

ADRASTE. S'il est vrai que vous n'aimiez pas Juliane; il sera nécessaire que vous vous découvriez à Lisidor?

THÉOPHANE. Certainement.

ADRASTE. Et vous y êtes en réalité résolu?

THÉOPHANE. Et de vrai, le plutôt sera le mieux.

ADRASTE. Vous direz à Lisidor que vous n'aimez pas Juliane?

THÉOPHANE. Quoi d'autre lui dirais-je?

ADRASTE. Que vous en aimez une autre?

THÉOPHANE. Avant tout, afin de ne donner aucune raison d'imputer à Juliane la rupture de notre liaison.

ADRASTE. Êtes-vous prêt à faire tout cela sur-le-champ?

THÉOPHANE. Sur-le-champ même.

ADRASTE. (*A part.*) A présent je le tiens! — Oui, sur-le-champ même.

THÉOPHANE. Et vous, seriez-vous aussi prêt à faire la même démarche? Êtes-vous résolu à déclarer à Lisidor que vous n'aimez pas Henriette?

ADRASTE. J'en brûle d'impatience.

THÉOPHANE. Et que vous aimez Juliane?

ADRASTE. En doutez-vous?

THÉOPHANE. Eh bien alors, venez.

ADRASTE. (*A part.*) C'est qu'il y consent!

THÉOPHANE. Allons vite!

ADRASTE. Réfléchissez bien.

THÉOPHANE. Et à quoi donc réfléchir encore?

ADRASTE. Il en est encore temps...

THÉOPHANE. C'est vous-même qui reculez. Allons...

(*Il marche du côté de la porte.*) Vous restez en arrière? Vous réfléchissez? Vous me regardez avec des yeux qui trahissent l'étonnement? Qu'est-ce donc?...

ADRASTE. (*Après un court silence.*) Théophane!...

THÉOPHANE. Eh bien?... Ne suis-je pas prêt?

ADRASTE. (*Avec émotion.*) Théophane!... Vous êtes un honnête homme.

THÉOPHANE. Qu'est-ce qui vous le fait croire à présent?

ADRASTE. Qu'est-ce qui me fait à présent le croire? Puis-je en demander une preuve plus forte, que le soin que vous prenez de mon bonheur?

THÉOPHANE. Vous le reconnaissez bien tard... mais enfin vous le reconnaissez... cher Adraste, il faut que je vous serre dans mes bras...

ADRASTE. Je rougis de moi-même... Laissez-moi seul, je vous suivrai bientôt...

THÉOPHANE. Non, je ne vous laisserai pas seul. — Est-il possible que j'aie vaincu votre aversion contre moi? Que je l'aie vaincue par un sacrifice qui me coûte si peu! Ah! Adraste, vous ne savez pas encore combien il y a d'égoïsme dans ce sacrifice : et peut-être cela va-t-il de nouveau me faire perdre toute votre estime... J'aime Henriette.

ADRASTE. Vous aimez Henriette? Ciel! De cette façon nous pouvons être heureux tous les deux. Pourquoi ne nous sommes-nous pas expliqués plus tôt? O Théophane! Théophane! J'aurais vu d'un autre œil toute votre conduite. Vous n'auriez pas été en butte à l'amertume de mes soupçons et de mes reproches.

THÉOPHANE. Pas d'excuses, Adraste! Préjugés et contrariété d'amour, ce sont deux choses, dont une seule suffirait déjà pour faire d'un homme un tout autre homme qu'il n'est... Mais qu'est-ce qui nous arrête ici?

ADRASTE. Oui, Théophane, courons... Mais, si Lisidor ne nous était pas favorable?... Si Juliane en aimait un autre?

THÉOPHANE. Calmez votre émotion. Voici Lisidor.

SCÈNE IV

LISIDOR, THÉOPHANE, ADRASTE

LISIDOR. Voilà mes coquins! Faut-il donc que je reste constamment seul avec le cousin étranger?

THÉOPHANE. Nous allions nous rendre immédiatement auprès de vous.

LISIDOR. Qu'avez-vous donc fait de nouveau ensemble? Vous avez disputé? Croyez-moi cependant une bonne fois; de la dispute il ne sort rien. Vous avez tous les deux; tous les deux, vous avez raison. — Par exemple: (*A Théophane.*) Celui-ci dit que la raison est faible; et celui-là (*A Adraste.*) dit que la raison est forte. Le premier prouve par de forts arguments que la raison est faible; le second, par de faibles arguments qu'elle est forte. Cela ne revient-il pas au même? Fort et faible, faible et fort : où est donc la différence?

THÉOPHANE. Permettez, en ce moment, ce n'est ni de la force, ni de la faiblesse de la raison que nous avons parlé...

LISIDOR. Eh bien! Alors c'était de quelque autre chose, d'aussi peu d'importance. De la liberté peut-être : à savoir si un âne pressé par la faim, placé entre deux picotins d'avoine parfaitement semblables, a le droit de manger du premier venu des deux, ou s'il doit être assez âne bâté pour préférer mourir de faim...

THÉOPHANE. Il n'était pas non plus question de cela. Nous nous occupions d'une autre chose, dont la conclusion dépend actuellement de vous.

LISIDOR. De moi?

THÉOPHANE. De vous, qui tenez tout notre bonheur dans vos mains.

LISIDOR. Oh! vous me ferez plaisir de le remettre aussi vite que possible dans vos propres mains... Car, vous voulez sans doute parler du bonheur qui dépend des paniers?... Il y a longtemps que moi-même je ne

tiens pas à retarder la chose; car un homme est un homme, et une jeune fille est une jeune fille : et le bonheur est fragile comme verre.

THÉOPHANE. Nous n'aurons pas assez de toute notre vie, pour vous exprimer notre reconnaissance, pour nous avoir jugé dignes d'une si prochaine alliance. Mais il se rencontre ici un grand obstacle.

LISIDOR. Qu'est-ce?

ADRASTE. Un obstacle, impossible à prévoir.

LISIDOR. Eh bien?

THÉOPHANE ET ADRASTE. Nous devons vous avouer...

LISIDOR. Tous les deux ensemble? Qu'est-ce que ce va être? Répondez-moi par ordre... Qu'est-ce que vous avouez, Théophane?

THÉOPHANE. Je dois vous avouer que je n'aime pas Juliane.

LISIDOR. Que vous ne l'aimez pas? Ai-je bien entendu?... Et quel est votre aveu, Adraste?

ADRASTE. Je dois vous avouer... que je n'aime pas Henriette.

LISIDOR. Que vous ne l'aimez pas?... Vous, vous n'aimez pas, ni vous non plus; cela ne se peut pas. Vos têtes querelleuses qui ne se sont encore jamais mises d'accord, s'y mettraient-elles maintenant pour la première fois, lorsqu'il s'agit de me faire un affront?... Ah! vous plaisantez, je commence à m'en apercevoir.

ADRASTE. Nous? Plaisanter?

LISIDOR. Ou alors vous n'avez pas la tête saine. Vous n'aimez pas mes filles? Les fillettes vont pleurer toutes les larmes de leurs yeux... Mais pourquoi donc ne les aimez-vous pas, si j'ose vous le demander? Quels défauts à Juliane, que vous, vous ne l'aimiez pas?

THÉOPHANE. A vous dire vrai, je crois que son cœur à elle, est pris pour un autre.

ADRASTE. Et je soupçonne avec raison la même chose d'Henriette.

LISIDOR. Oh! oh! Ceci est à éclaircir... Lisette, hé! Lisette!... Ce n'est peut-être alors que de la jalousie et ce n'est qu'une menace!

THÉOPHANE. Une menace? C'est à présent que votre bonté nous est le plus nécessaire.

LISIDOR. Hé! Lisette!

SCÈNE V

LISETTE, LISIDOR, THÉOPHANE, ADRASTE

LISETTE. Me voici! Qu'y a-t-il?

LISIDOR. Dis-leur de venir ici à l'instant.

LISETTE. A qui donc?

LISIDOR. A toutes deux, n'entends-tu pas?

LISETTE. A mes demoiselles?

LISIDOR. Tu le demandes encore?

LISETTE. Je vais sur-le-champ les chercher. (*Elle revient.*) Ne pourrais-je leur dire d'avance ce que vous leur voulez?

LISIDOR. Non.

LISETTE. (*Elle s'en va et revient.*) Mais si elles me le demandent?

LISIDOR. Y iras-tu?

LISETTE. J'y vais... (*Elle revient.*) C'est donc quelque chose d'important?

LISIDOR. Je crois, drôlesse, que tu voudrais le savoir avant elles.

LISETTE. Ne vous fâchez pas, je ne suis pas si curieuse que cela.

SCÈNE VI

LISIDOR, THÉOPHANE, ADRASTE

LISIDOR. Vous m'avez tout d'un coup jeté dans une cruelle perplexité. Mais patience, je vais remettre les choses dans leur voie. Je serais bien logé, s'il me fallait chercher une autre paire de gendres! Vous m'alliez

si bien, et je n'en retrouverai plus une paire qui vous vaille, quand je les ferais faire exprès.

ADRASTE. Vous, chercher d'autres gendres?... De quel malheur nous menacez-vous?

LISIDOR. Vous ne voulez certes cependant pas épouser les fillettes, sans les aimer? Là-dessus je serais votre serviteur.

THÉOPHANE. Sans les aimer?

ADRASTE. Qui dit cela?

LISIDOR. Qu'avez-vous dit d'autre?

ADRASTE. J'adore Juliane.

LISIDOR. Juliane?

THÉOPHANE. J'aime Henriette plus que moi-même.

LISIDOR. Henriette?... Ouf! me revoilà soulagé tout d'un coup. — Est-ce donc là le joint? Alors, tout bonnement, l'un a aimé la future de l'autre? Alors toute l'affaire se peut réparer par un échange?

THÉOPHANE. Quelle bonté, Lisidor!

ADRASTE. Vous nous permettez donc?..

LISIDOR. Qu'y faire? J'aime encore mieux dans tous les cas l'échange avant qu'après la noce. Si cela va à mes filles, cela me va aussi.

ADRASTE. Nous nous flattons que cela leur ira... Mais l'amitié que vous me témoignez m'oblige à vous faire encore un aveu.

LISIDOR. Encore un?...

ADRASTE. Je n'agirais pas honorablement si je vous cachais ma situation.

LISIDOR. Quelle situation?

ADRASTE. Ma fortune est si ébréchée que, lorsque j'aurai payé toutes mes dettes, il ne me restera rien.

LISIDOR. Oh! silence là-dessus. Me suis-je jamais enquis de ta fortune? Je sais très bien que tu as été un panier percé, et que tu as tout dissipé; mais c'est pour cela justement que je te donne une de mes filles, afin que tu retrouves ainsi quelque fortune. — Mais, silence! les voici; laissez-moi faire.

SCÈNE VII

JULIANE, HENRIETTE, LISETTE, LISIDOR, THÉOPHANE, ADRASTE

LISETTE. Les voici que je vous amène, monsieur Lisidor. Nous sommes curieuses au plus haut point, de savoir ce que vous avez à commander.

LISIDOR. Prenez un air aimable, petites! J'ai une joyeuse nouvelle à vous annoncer; demain nous terminons tout. Préparez-vous.

LISETTE. Qu'est-ce qu'on doit terminer?

LISIDOR. Rien qui te concerne. — Gai! petites! la noce! la noce! — Eh bien, quel air piteux! Qu'as-tu, Juliane?

JULIANE. Vous me trouverez en tout temps obéissante; mais pour cette fois-ci je vous représenterai que vous me pressez trop... Ciel! Demain?

LISIDOR. Et toi, Henriette?

HENRIETTE. Moi, monsieur et cher père? demain je serai malade, malade à la mort.

LISIDOR. Remets cela, dans tous les cas, à après-demain.

HENRIETTE. Cela ne se peut. Adraste en sait les causes.

ADRASTE. Je sais, très belle Henriette, que vous me haïssez.

THÉOPHANE. Et vous, très belle Juliane, vous voulez être obéissante? — Combien je semblais être près de mon bonheur, et combien j'en étais encore éloigné! — De quel air vous dire que je suis indigne de votre main? Que toute la haute estime que m'a inspirée une femme aussi parfaite que vous, ne m'a pas donné pour vous ce que je ne puis ressentir que pour une seule femme au monde.

LISETTE. A la bonne heure, c'est lui donner la cor-

beille. Il n'a pas permis non plus aux hommes de choisir à leur guise. Vite donc, Juliane, parlez !

THÉOPHANE. Une femme vaine pourrait seule s'offenser de mon explication ; et je sais que Juliane sait se préserver de telles faiblesses...

JULIANE. Ah ! Théophane ! je vous ai compris : vous avez pénétré jusqu'au fond de mon cœur...

ADRASTE. Maintenant, vous voilà libre, très belle Juliane. Je n'ai pas besoin de déposer à vos pieds de plus amples aveux que ceux que j'y ai déposés déjà... que dois-je espérer ?...

JULIANE. Très cher père !... Adraste !... Théophane !... ma sœur !...

LISETTE. Je comprends tout maintenant. Vite allons l'apprendre à la grand'maman. (*Elle sort en courant.*)

LISIDOR. (*A Juliane.*) Petite, vois-tu ce que tu as fait ?

THÉOPHANE. Mais vous, très chère Henriette, que pensez-vous de ceci ? Adraste n'est-il pas un traître ? Ah ! si vous vouliez tourner vos regards vers un amoureux fidèle ! Nous parlions tout à l'heure de vengeance, d'innocente vengeance...

HENRIETTE. Ça va, Théophane, je me venge.

LISIDOR. Habilement pensé, Henriette ! As-tu déjà oublié ta maladie de demain ?

HENRIETTE. Bon ! Si elle se présente, je ferai défendre ma porte.

LISIDOR. Mais quels drôles de gens vous faites ! Je voulais à chacun de vous donner une doublure pareille à son habit ; mais votre goût est pour la bigarrure. La femme pieuse à l'homme pieux, la femme joyeuse à l'homme joyeux, voilà ce qui devait être ; mais point ! Le pieux veut l'évaporée, l'évaporé la pieuse.

SCÈNE VIII

DAME PHILANE, avec LISETTE, LES PRÉCÉDENTS

DAME PHILANE. Enfants, qu'est-ce que j'apprends? Est-ce possible?

LISIDOR. Oui, maman; je crois que vous ne vous y opposerez pas. Vous voudrez bien maintenant que...

DAME PHILANE. Moi m'y opposer? Ce changement met le comble à mes vœux. Ah! Adraste; ah! Henriette, j'ai souvent tremblé pour vous. Vous auriez fait un couple malheureux! Vous avez tous les deux besoin d'un guide qui connaisse mieux que vous le chemin. Théophane, vous avez depuis longtemps ma bénédiction; mais voulez-vous avoir plus que ma bénédiction, voulez-vous avoir la bénédicton du Ciel. faites alors d'Henriette une personne digne de vous. Et vous, Adraste, je vous ai longtemps pris pour un homme mauvais : mais franchement, qui peut aimer une personne pieuse, est déjà plus d'à demi pieux. Je me fie à toi, Juliane, à son endroit... Je lui conseille surtout de ne plus traiter de braves gens, d'honnêtes ministres, avec autant de mépris qu'il a traité Théophane...

ADRASTE. Ah! madame, ne me rappelez pas mes torts. Ciel! si je me trompe en général, autant que je me suis trompé sur votre compte, Théophane, quel homme, quel homme abominable je fais!

LISIDOR. Ne l'avais-je pas dit que vous deviendriez les meilleurs amis du monde, aussitôt que vous seriez beaux-frères? Ce n'est que le commencement.

THÉOPHANE. Je le répète, Adraste, vous êtes meilleur que vous ne croyez : meilleur que vous n'avez voulu depuis quelque temps le paraître.

DAME PHILANE. Eh bien! Voilà pour moi une nouvelle consolation. (*A Lisidor.*) Viens, mon fils, conduis-moi. Il est fatigant pour moi de rester debout, et la joie

m'avait fait oublier complétement que j'ai laissé Araspe tout seul.

LISIDOR. Oui, vraiment. Voilà quelque chose à lui raconter! Venez, maman... Mais plus d'échanges! Plus d'échanges!

LISETTE. J'en connais une qui est bien fâchée de n'avoir pas d'échange à faire!

FIN DU LIBERTIN

PHILOTAS

PERSONNAGES

ARIDÉE, roi.
STRATON, général en chef d'Aridée.
PHILOTAS, prisonnier.
PARMÉNION, soldat.

La scène se passe dans une tente du camp d'Aridée.

PHILOTAS

1759

SCÈNE PREMIÈRE

PHILOTAS

PHILOTAS. Ainsi me voilà vraiment prisonnier?... Prisonnier!... Un joli commencement à mon apprentissage de la guerre!... O Dieu! O mon père! Avec quelle joie je me convaincrais que tout cela n'est qu'un rêve! Dès ma plus tendre enfance, je n'ai jamais rêvé qu'armes et champs de batailles, que combats et mêlées. Dans mon adolescence, ne pourrais-je pas avoir rêvé cette perte et cette défaite?... Flatte-toi, Philotas! comme si tu n'avais, ni vu, ni senti le coup qui t'a frappé, et qui a fait tomber le glaive de ta main engourdie!... On m'a pansé, malgré moi, ma blessure! O cruelle pitié d'un ennemi rusé! La blessure n'est pas mortelle, disait le médecin qui croyait me consoler... Misérable, elle devrait l'être, mortelle!... Et rien qu'une blessure, rien qu'une blessure, rien qu'une!... Je saurais bien la rendre mortelle, en déchirant l'appareil, en en laissant poser un second et en l'arrachant de nouveau... Je déraisonne, pauvre malheureux que je suis!... Et quel air railleur — je m'en souviens — avait ce vieux guerrier

qui m'arracha de mon cheval ! Il m'a appelé : enfant !... Son roi aussi doit me considérer comme un enfant, comme un tendre enfant. Dans quel but m'a-t-il fait enlever, parer et entourer de toutes sortes de commodités ? Je dois être chez quelqu'une de ses concubines : triste séjour pour un soldat ! Et au lieu d'être gardé comme un captif, je suis servi en prince ! .. Railleuses déférences !...

SCÈNE II

STRATON, PHILOTAS

STRATON. Prince...

PHILOTAS. Encore une nouvelle visite ! Vieillard, j'aimerais rester seul.

STRATON. Prince, je viens sur l'ordre du roi...

PHILOTAS. Je te comprends. Je suis, il est vrai, le prisonnier de ton roi, et il est le maître de me traiter, comme il l'entend... Mais écoute, si tu es, comme tu en as l'air, un vieil et honorable homme de guerre, écoute ma requête et prie le roi de me traiter en soldat et non en femmelette.

STRATON. Il se rend à l'instant près de toi : je venais t'annoncer sa venue.

PHILOTAS. Le roi près de moi, et tu viens m'annoncer sa venue ?... Je ne veux pas qu'il m'épargne une des humiliations qui incombent à un captif. Viens, conduis-moi vers lui. Après l'affront d'être désarmé, rien n'est plus outrageant pour moi.

STRATON. Prince, ta physionomie, empreinte d'ardeur juvénile, annonce une âme plus douce.

PHILOTAS. Ne te raille pas de ma physionomie. Ta figure toute balafrée est certes plus belle.

STRATON. Par les dieux ! voilà une digne réponse. Je t'admire et je t'aime.

PHILOTAS. Tu le pourrais, quand même tu aurais commencé par m'inspirer de la terreur.

STRATON. Toujours plus héroïque! Nous avons devant nous l'ennemi le plus redoutable, si, parmi les plus jeunes, il y a beaucoup de Philotas.

PHILOTAS. Ne me flatte pas... Pour vous devenir redoutables, il leur faudrait accomplir de plus grandes actions, je pense... Oserai-je te demander ton nom?

STRATON. Straton.

PHILOTAS. Straton? Le vaillant Straton qui battit mon père au Lycus?...

STRATON. Ne parlons pas de cette victoire douteuse. Et que de sang nous coûta la vengeance de ton père dans les plaines de Méthymne! A tel père, tel fils!

PHILOTAS. Oh! à toi, le plus digne ennemi de mon père, c'est à toi que je veux raconter mon malheur... Toi seul pourras me comprendre : car en toi aussi, chacun a honoré dans ta jeunesse, le feu sacré de l'honneur, de l'honneur de verser son sang pour sa patrie. Autrement serais-tu ce que tu es!... Combien de fois depuis sept jours, depuis les sept jours que mon père m'a revêtu de la robe virile, combien de fois l'ai-je prié, supplié, conjuré, sept fois le jour conjuré à genoux, de permettre que ce ne fût pas en vain que j'eusse dépouillé les vêtements de l'enfance, et que je pusse prendre part à ses exploits qui m'avaient déjà coûté tant de larmes d'émulation! Hier, j'arrivai à l'attendrir, ce meilleur des pères : car Aristodème se joignit à moi pour le prier... Tu le connais, Aristodème; c'est le Straton de mon père... « Sire, donne-moi demain le jeune homme, disait Aristodème, je vais franchir les montagnes et ouvrir le passage jusqu'à Céséna. » — « Encore si je pouvais vous accompagner! soupirait mon père. — Il est encore alité par ses blessures. — « Eh bien, soit! » et, là-dessus, mon père m'embrassa. Oh! quelle joie me donna cet embrassement! — La nuit qui suivit, je ne fermai pas les yeux : rêves d'honneur et de victoire me tinrent éveillé, jusqu'à ce qu'on relevât pour la deuxième fois les postes du camp... Alors, je me levai, je revêtis ma cuirasse neuve, j'enveloppai du casque mes longs cheveux, je choisis parmi les

glaives de mon père, un glaive à ma taille, je sautai en selle, et j'avais déjà rendu un cheval, que les trompettes d'argent n'avaient pas encore réveillé la troupe désignée. On vint enfin ; je parlai à chacun de mes compagnons, et plus d'un vaillant guerrier me serra sur sa poitrine couverte de cicatrices. Il n'y eut qu'à mon père que je ne parlai pas, car je tremblais qu'en me voyant encore une fois, il ne me retirât sa parole. —Nous partîmes. Aux côtés des dieux immortels, on ne se sentirait pas plus heureux que je ne me sentais aux côtés d'Aristodème. A chaque regard de ses yeux enflammés, je me sentais prêt à attaquer seul une armée ; je me sentais prêt à aller chercher la mort la plus imminente au milieu des glaives ennemis, je me réjouissais en silence d'arriver au haut de chaque colline, d'où j'espérais découvrir l'ennemi dans la plaine, et de descendre dans chaque vallée, aux plis de laquelle je me flattais de le rencontrer. Et lorsque enfin je le vis se précipiter sur nous des bois qui couvrent la colline, je le montrai de la pointe de mon glaive à mes compagnons : je m'élançai sur la colline, à sa rencontre, et je te défiai, glorieux vétéran, avec ton enthousiasme juvénile d'autrefois — et jamais tu n'as pu avoir un plus brûlant enthousiasme !... Mais maintenant, regarde-moi, Straton, regarde-moi ; me voilà misérablement précipité à terre du haut de mes présomptueux desseins. Oh ! combien je frémis encore une fois, à la pensée de cette chute !... Je m'étais engagé trop avant... je fus blessé et... fait prisonnier ! Malheureux jeune homme, tu t'attendais aux blessures, tu étais préparé à la mort... et te voilà prisonnier ! Ainsi les dieux cruels, pour déjouer nos desseins, nous envoient toujours des maux imprévus... Je pleure ; que je pleure plutôt de la crainte que tu ne me méprises, à cause de ces larmes ! Mais ne me méprise pas !... Tu te détournes de moi ?

STRATON. C'est malgré moi ; tu n'aurais pas dû m'émouvoir ainsi... Tu me prendras pour un enfant...

PHILOTAS. Non, écoute pourquoi je pleure ! Ce ne sont pas des larmes d'enfant qui méritent d'être accom-

pagnées de tes pleurs d'homme... Ce que je considérais comme mon plus grand bonheur, le tendre amour dont mon père m'aime, devient mon plus grand malheur. Je crains, je crains qu'il ne m'aime plus que son royaume. Qu'est-ce qu'il ne se laisserait pas alors arracher par ton roi, pour ma rançon ? Et par mon infortune, il perdrait plus en un jour qu'il n'a gagné en trois années de labeur, au prix du sang de sa noblesse, au prix de son propre sang. De quel air reparaîtrais-je devant lui, moi, son pire ennemi? Et les sujets de mon père — les miens plus tard, si je m'étais rendu digne de les gouverner — comment pourraient-ils endurer parmi eux, sans les railleries les plus méprisantes, le prince fait prisonnier? Si j'en mourais de honte, et que je descendisse sans être regretté, parmi les ombres ; avec quelle tristesse et quelle hauteur serais-je reçu par les âmes des héros, qui auraient acheté au roi, au prix de leur propre vie, les avantages que le fils indigne aurait fait perdre au père !... Oh ! c'en est plus qu'une âme sensible n'en peut supporter.

STRATON. Calme-toi, cher prince. C'est le défaut de la jeunesse de se croire toujours plus heureuse ou plus malheureuse qu'elle n'est. Ton sort n'est pas si cruel : le roi s'approche, et tu recevras de sa bouche plus de consolations.

SCÈNE III

LE ROI ARIDÉE, PHILOTAS, STRATON

ARIDÉE. Les guerres que les rois sont portés à se faire entre eux, ne sont pas des inimitiés personnelles... Laisse-moi t'embrasser, mon prince ! Oh ! quels jours heureux me rappelle ta florissante jeunesse ! Ainsi florissait la jeunesse de ton père ! C'est là son œil franc et animé, son air sérieux et loyal, sa noble taille !... Laisse-moi encore une fois t'embrasser : en toi, c'est ton père plus jeune que j'embrasse... Ne lui as-tu jamais

entendu dire, prince, quels fidèles amis nous étions à ton âge? C'était l'âge béni, où nos cœurs se livraient encore sans arrière-pensées. Mais bientôt nous montâmes tous deux sur le trône, et, soucis de rois, jalousie de voisins, hélas! tuèrent la douce amitié.

PHILOTAS. Pardonne-moi, sire, de répondre si froidement à de si douces paroles. On a enseigné à ma jeunesse à penser, et non à parler... A quoi cela peut-il en ce moment me servir que toi et mon père ayez été amis autrefois? Que vous l'ayez été : ce sont tes propres paroles? La haine qui succède à l'amitié est, de toutes les haines, celle qui porte les fruits les plus mortels... ou, je connais encore trop peu le cœur de l'homme... Ne prolonge pas, sire, ne prolonge pas mon désespoir. Tu as parlé en souverain gracieux, parle maintenant en monarque qui tient complétement en sa puissance le rival de sa grandeur.

STRATON. Oh! sire, ne le laisse pas plus longtemps se tourmenter sur l'incertitude de son sort.

PHILOTAS. Merci, Straton. Oui, fais-moi savoir sur-le-champ à quelle rançon honorable tu mets le retour d'un fils malheureux chez son père; quelles honteuses conditions de paix, quelle diminution de puissance, quelle concession de territoire, quel abaissement il lui faudra subir pour que ce fils ne reste pas captif... O mon père!...

ARIDÉE. Ce jeune et mâle langage, prince, était aussi celui de ton père. J'aime à t'entendre parler ainsi! Et je voudrais que mon fils fût assez digne de moi, lui aussi, pour parler de même, en ce moment, devant ton père...

PHILOTAS. Que veux-tu dire?...

ARIDÉE. Les Dieux — j'en suis convaincu — veillent sur notre vertu, aussi bien que sur notre vie. La durée possible de toutes deux est leur secrète et éternelle préoccupation. Quand un mortel sait combien au fond il est mauvais, combien il pourrait mal agir, lui laisseraient-ils donc chaque occasion propice pour s'avilir par de basses actions et pour s'y tourner tout entier?...

Oui, prince, il serait possible que je fusse tel que tu me crois; — il serait possible que je n'eusse pas assez noblement pensé sur la miraculeuse fortune de guerre qui t'a fait tomber entre mes mains; — il serait possible que j'eusse compté obtenir par toi ce que je n'aurais pas voulu livrer plus longtemps au sort des batailles; — il serait possible... Mais ne crains rien : une puissance supérieure a renversé toutes ces possibilités, je ne puis pas faire payer plus cher à ton père, son fils... que de l'échange du mien.

PHILOTAS. Tu me surprends! Tu me donnes à entendre...

ARIDÉE. Que mon fils est le prisonnier de ton père, comme toi, le mien...

PHILOTAS. Ton fils. le prisonnier de mon père? Ton Polytimète? Depuis quand? Comment? Où?

ARIDÉE. Ainsi l'a voulu le Destin! Cela a jeté dans les plateaux de la balance des poids égaux, et, l'équilibre des chances n'est pas rompu.

STRATON. Veux-tu savoir des détails?... L'escadron que tu as attaqué avec tant d'ardeur, était commandé précisément par Polytimète, et, quand les tiens te virent perdu, la rage et le désespoir leur donnèrent des forces surhumaines. Ils s'élancèrent et s'acharnèrent sur celui-là seul qui leur parut la compensation de leur perte. Le reste, tu le sais. — Mais accepte d'un vieux soldat cet enseignement : « L'attaque n'est pas une course de vitesse; ce n'est pas celui qui arrive le premier, mais celui qui combat avec le plus de prudence qui remporte la victoire. Songes-y, trop bouillant prince; sans quoi le héros naissant pourrait être étouffé dans son premier germe. »

ARIDÉE. Straton, tu irrites le prince par ta remarque, quelque bienveillante qu'elle soit. Comme il est sombre!...

PHILOTAS. Ce n'est point pour cela. Mais laisse-moi me perdre dans une profonde adoration du Destin...

ARIDÉE. La meilleure adoration du Destin, prince, c'est une joyeuse reconnaissance. Ranime-toi! Nous

autres pères, ne voulons pas nous retenir longtemps nos fils. Mon héraut se tient tout prêt déjà à aller hâter l'échange. Mais tu sais bien que les joyeuses nouvelles que l'on n'apprend que par son ennemi, paraissent des piéges. On pourrait peut-être soupçonner que tu sois mort de ta blessure. Aussi sera-t-il nécessaire que, toi aussi, tu envoies à ton père, avec mon héraut, un messager qui ne puisse être suspecté. Viens avec moi choisir parmi les prisonniers quelqu'un que tu puisses honorer de ta confiance.

PHILOTAS. Tu voudrais donc que mon irritation contre moi s'accrût encore. Dans chacun des prisonniers, je me retrouverais moi-même... Épargne-moi cette confusion...

ARIDÉE. Mais...

PHILOTAS. Parmi les prisonniers doit se trouver Parménion ; fais-le moi venir ; c'est lui que j'enverrai.

ARIDÉE. Bien, soit ! Viens, Straton ! A bientôt, prince, le revoir.

SCÈNE IV

PHILOTAS

PHILOTAS. Dieux ! La foudre ne pouvait tomber plus près de moi, sans m'anéantir tout à fait. Dieux puissants ! L'éclair se retire, la vapeur se dissipe et je ne suis qu'ébloui... Qu'est-ce que c'est que tout mon malheur auprès de ce qu'il aurait pu être ? Malheureux père ! Je dois encore, il est vrai, baisser les yeux, mais les baisser de honte seulement, et non plus du remords brûlant de t'avoir entraîné dans ma ruine. Maintenant je n'ai plus à craindre de toi qu'une réprimande souriante ; je n'ai plus à redouter, ni muette douleur, ni malédictions contenues par la puissance de l'amour paternel. Mais... oui, par le Ciel ! je suis trop indulgent pour moi. Dois-je me pardonner toutes mes fautes que le Destin semble me pardonner ? Ne dois-je pas me juger

plus sévèrement que le Destin et mon père ne me jugent? Ils sont trop indulgents... Le Destin d'ailleurs ne pouvait pas anéantir toutes les tristes conséquences de ma capture : il ne pouvait en anéantir une, le déshonneur! Non pas le déshonneur facile à dissiper qui découle de la langue du peuple, mais le déshonneur vraiment digne de tristesse, que moi-même, mon juge impartial, je prononce sur moi... Et combien je me laisse éblouir! Est-ce que je ne fais rien perdre à mon père? L'avantage que mettrait de son côté la prise de Polytimète, si je n'étais pas captif moi-même, est anéanti... Et, par moi seul anéanti... La chance se serait déclarée pour qui elle devait, les droits de mon père auraient triomphé, si Polytimète seul, et non Philotas et Polytimète étaient prisonniers!... Eh bien, quelle pensée me vient à l'esprit? Ce sont les Dieux qui me l'envoient... Il faut m'y livrer! Affermis-toi, pensée fugitive... La voici de nouveau! Comme elle s'ancre toujours davantage en moi; voilà maintenant qu'elle éclaire toute mon âme... Que disait le roi? Pourquoi voulait-il que j'envoyasse, en même temps que lui, à mon père, un messager qui ne pût être suspecté, afin que mon père ne pût pas soupçonner, — voici ses propres paroles, — que je fusse déjà mort de ma blessure? — Or, c'est qu'il pense que si j'étais mort de ma blessure, la chose prendrait une tout autre face. Oh! Merci, mille fois, pour cette nouvelle! Merci, mille fois!... Oui, sans doute, si mon père avait ainsi entre les mains un prince prisonnier, pour lequel il pourrait tout stipuler, et que le roi, son ennemi, n'eût que le cadavre d'un prince prisonnier, pour lequel il ne pût rien exiger... qu'il ne lui restât qu'à ensevelir et qu'à porter au bûcher, s'il ne voulait pas devenir lui-même un objet d'exécration... Bon! J'ai compris. De là suit que si, moi, pauvre captif, je veux replacer la victoire aux mains de mon père, il n'y a qu'un moyen : c'est de mourir, voilà tout... Oh! l'homme a plus de pouvoir qu'il ne croit, l'homme qui sait mourir. Mais, moi? Moi, germe, bourgeon d'homme, sais-je mourir? Ce n'est pas l'homme, l'homme adulte

seul qui le doit savoir; l'adolescent, l'enfant même le doit aussi. Ou c'est qu'il ne sait rien. Qui a vécu dix années, a pu durant dix années apprendre à mourir ; et ce qu'on n'apprend pas en dix ans, on ne l'apprend pas non plus en vingt ans, en trente ans, ou en plus grand nombre d'années. Montrons par ce que je suis, tout ce que je pouvais devenir. Et que pouvais-je, que voulais-je devenir? Un héros!... Or, qu'est-ce qu'un héros?... O mon vaillant père : quoique absent, assiste mon courage!... Ne m'as-tu pas appris qu'un héros est l'homme qui connaît de plus hauts biens que la vie ? Que c'est l'homme qui se sacrifie, lui seul, pour le bien du grand nombre? Qu'un héros est un homme... un homme? Mais non pas un jeune homme, mon père? Bizarre demande! Il est heureux que mon père ne l'ait pas entendue. Il aurait cru que je désirais l'entendre me répondre : non... Quel âge faut-il qu'ait le pin, pour servir au mât? Quel âge? Il suffit qu'il soit assez haut, qu'il soit assez fort. « Chaque chose, disait le philosophe qui m'a élevé, est parfaite, si elle peut remplir son but. » Je puis remplir mon but, je puis mourir pour le bien de l'État : je suis donc parfait, je suis un homme, un homme, quoique, il y a quelques jours à peine, je ne fusse encore qu'un enfant. Quel feu court dans mes artères! Quel enthousiasme m'anime! Ma poitrine ne peut contenir mon cœur... Patience, mon cœur! Tout à l'heure je te donnerai de l'air. Tout à l'heure je te délivrerai de ton service monotone et ennuyeux! Tout à l'heure je te donnerai le repos, le long repos... Qui vient? C'est Parménion... Il faut prendre une résolution... Que lui dire? Que le charger de dire à mon père?... Bien! C'est cela que je lui dirai, cela que je ferai dire à mon père.

SCÈNE V

PARMÉNION, PHILOTAS

PHILOTAS. Approche, Parménion... Eh bien? Pourquoi si abattu? si plein de honte? De qui rougis-tu? de toi ou de moi?

PARMÉNION. De nous deux, prince.

PHILOTAS. Dis toujours ce que tu penses. Sans doute, nous, nous n'avons à nous targuer, ni l'un ni l'autre, de nous trouver ici. As-tu déjà entendu raconter mon aventure?

PARMÉNION. Hélas!

PHILOTAS. Et quand tu l'as entendu raconter?...

PAMÉNION. Je t'ai plaint, admiré, envié; je ne sais pas même tout ce que j'ai fait.

PHILOTAS. Oui, oui! Mais maintenant que tu as aussi appris que le malheur n'est pas aussi grand, parce que Polytimète a été en même temps pris par les nôtres...

PARMÉNION. Maintenant, je suis près d'en rire. Je trouve que la fortune nous effraie souvent à l'occasion d'un petit coup qu'elle va nous porter. On aurait pu croire qu'elle voulait nous abattre, et, en fin de compte, elle ne nous a donné qu'une chiquenaude sur le front.

PHILOTAS. Au fait!... Je vais t'envoyer à mon père, avec le héraut du roi.

PARMÉNION. Bien. Alors ta captivité sera garante de ma parole. Sans la bonne nouvelle que je lui porterai de toi et qui m'attirera un accueil bienveillant, j'aurais pu en attendre de ton père, un assez glacial.

PHILOTAS. Non, honnête Parménion; parlons sérieusement : mon père sait que l'ennemi t'a enlevé du lieu du combat, tout sanglant et à demi roidi par la mort... Se vante qui voudra se vanter; celui-là est facile à faire prisonnier, que les ombres de la mort enveloppent déjà de si près... Combien as-tu de blessures en ce moment, vieux serviteur?...

PARMÉNION. Oh! la liste en pourrait être longue; mais je l'ai abrégée de la meilleure partie.

PHILOTAS. Comment cela?

PARMÉNION. Ah! je ne compte plus à présent les membres auxquels je suis blessé; pour épargner mon temps et mon souffle, je compte ceux auxquels je ne le suis pas... Ce sont des misères, après tout. Pourquoi a-t-on des os, si ce n'est pour les faire taillader par les fers ennemis?

PHILOTAS. C'est vaillant, cela!... Mais maintenant... que diras-tu à mon père?

PARMÉNION. Ce que je vois : que tu te trouves bien. Car ta blessure, si l'on m'a dit d'ailleurs la vérité...

PHILOTAS. N'est rien.

PARMÉNION. C'est un petit souvenir d'amour, de ceux que nous laisse aux lèvres la morsure d'une ardente jeune fille. N'est-ce pas, prince?

PHILOTAS. Qu'en puis-je savoir?

PARMÉNION. Allons, allons; cela viendra avec le temps... Je dirai en outre à ton père que je crois que tu désires...

PHILOTAS. Quoi?

PARMÉNION. Le plutôt possible être de retour auprès de lui. Ton désir d'enfant, ton impatience inquiète...

PHILOTAS. Pourquoi pas le mal du pays! Attends, fripon, je vais t'apprendre à penser autrement!

PARMÉNION. Par le Ciel! Tu ne le dois point. Mon cher et précoce héros, laisse-moi te dire ceci : Tu es encore un enfant! Ne permets pas à la rudesse du soldat d'étouffer de si bonne heure en toi, la douceur de l'enfant. Autrement on pourrait ne pas avoir de ton cœur la meilleure opinion du monde; on pourrait prendre ta valeur pour de la férocité native. Moi aussi, je suis père, je n'ai qu'un fils un peu plus âgé que toi et de la même ardeur que toi... Tu le connais bien.

PHILOTAS. Je le connais. Il promet tout ce que son père a tenu.

PARMÉNION. Mais si je savais que le jeune étourdi, dans tous les instants de liberté que le service lui

laisse, ne soupirât pas après son père, et ne soupirât pas après lui, comme un agneau soupire après sa mère; j'aimerais autant, — entends-tu? — ne pas l'avoir engendré. A présent, il est de son devoir de m'aimer plus que de m'honorer. Pour de l'honneur, j'ai assez le temps de lui en demander, quand la nature elle-même aura dirigé dans une autre voie le torrent de sa tendresse, quand lui-même il sera père. — Ne t'irrite pas, prince.

PHILOTAS. Qui pourrait s'irriter contre toi?... Tu as raison. Dis à mon père tout ce que tu crois qu'en une telle circonstance, un tendre fils peut faire dire à son père. Prie-le de pardonner à ma jeune irréflexion qui a failli mener à la ruine, lui et son royaume. Prie-le de me pardonner ma faute. Assure-le que je ne l'en ferai jamais souvenir par une faute semblable, et que je ferai tout pour la lui faire oublier. Conjure-le...

PARMÉNION. Laisse-moi faire! Nous autres soldats, nous savons nous tirer de telles missions... Et mieux qu'un bavard disert; car nous parlons avec franchise... Laisse-moi faire... J'en sais assez... Adieu, prince, je cours...

PHILOTAS. Pardon!

PARMÉNION. Eh bien? Quel air solennel tout d'un coup?

PHILOTAS. Le fils t'a confié sa mission, mais non encore le prince. — L'un devait sentir, l'autre doit réfléchir. Avec quelle joie, le fils ne voudrait-il pas dès à présent, avec quelle joie ne voudrait-il pas aussitôt que possible, se retrouver auprès de son père, de son père chéri! mais le prince... le prince ne le peut pas vouloir. — Écoute.

PARMÉNION. Le prince ne le peut pas?

PHILOTAS. Et ne le veut pas.

PARMÉNION. Il ne le veut pas?

PHILOTAS. Écoute.

PARMÉNION. Je suis atterré.

PHILOTAS. Je te dis de m'écouter et non d'être atterré. Écoute.

PARMÉNION. Je suis atterré parce que j'écoute. L'éclair a brillé et j'attends le coup. Parle... mais, jeune prince, pas de seconde imprudence...

PHILOTAS. Mais, soldat, pas d'arguties!... Écoute... J'ai mes raisons pour ne vouloir être mis en liberté que demain. Pas avant demain! Entends-tu?... Dis donc à notre roi qu'il ne cède pas à l'impatience du héraut ennemi. Un certain scrupule, une certaine résolution rend ce délai nécessaire à Philotas... M'as-tu compris?

PARMÉNION. Non.

PHILOTAS. Non? Traître!

PARMÉNION. Doucement, prince : un perroquet ne comprend pas, mais il n'en retient pas moins ce qu'on dit en sa présence. Sois sans inquiétude. Je répéterai à ton père tout ce que j'ai entendu.

PHILOTAS. Ah! je t'ai interdit d'ergoter, et cela te fâche. Mais aussi pourquoi as-tu contracté une si mauvaise habitude? Tous tes commandants t'ont-ils toujours rendu compte de leurs ordres?

PARMÉNION. Tous, prince, excepté les jeunes.

PHILOTAS. Parfait, Parménion; si j'étais aussi susceptible que toi...

PARMÉNION. Et pourtant, celui-là seul pourrait réclamer de moi aveugle obéissance, à qui l'expérience aurait donné double vue.

PHILOTAS. Il va bientôt falloir que je te demande pardon... Eh bien, je te demande pardon, Parménion. Ne murmure pas, vétéran. Redeviens bon, vieux père! Tu es sans aucun doute plus sage que moi. Mais ce ne sont pas les plus sages qui ont seuls les meilleures idées... Les bonnes idées, c'est un présent de la Fortune, et la Fortune, tu le sais bien, favorise plus les jeunes hommes que les vieillards. Car la Fortune est aveugle. Aveugle, Parménion, tout à fait aveugle à l'endroit des mérites; si cela n'était pas, depuis longtemps déjà ne serais-tu pas général?

PARMÉNION. Comme tu sais flatter, prince!... Mais, entre nous, prince, tes flatteries n'auraient-elles pas pour but de me séduire?

PHILOTAS. Moi, te flatter! et te séduire! Es-tu donc homme à te laisser séduire?

PARMÉNION. Pour peu que tu continues de la sorte, je le serai. Je commence à n'avoir plus entière confiance en moi.

PHILOTAS. Que voulais-je donc te dire?... Il m'est venu une de ces bonnes idées, voulais-je dire, que la Fortune jette dans les cerveaux les plus simples. Elle m'est venue, voilà tout, je n'y suis pour rien. Car, si mon intelligence, si ma puissance d'invention y était pour quelque chose, n'aimerais-je pas à la peser avec toi? Mais, dans le cas présent, je ne puis le faire; elle s'envolera, si je te la communique; elle est si frêle, si subtile, que je ne saurais la revêtir de paroles; je la pense, cette idée, comme le Dieu de la sagesse m'a appris à penser; et ce que je puis au plus t'en dire, c'est que ce n'est pas... Au fond, c'est peut-être bien une idée d'enfant, une idée que je tiens pour une heureuse idée, parce que je n'en ai jamais eu de plus heureuse. Mais, en tous cas, si elle n'a point de bons résultats, elle ne peut en avoir de mauvais. Cela, je le sais; c'est une idée, la moins susceptible du monde de causer quelque dommage, une idée assi innocente que... qu'une prière. Te dispenserais-tu donc de prier, parce que tu ne saurais pas à coup sûr si la prière te pourrait être utile?... Ne me gâte donc pas ma joie, Parménion, honnête Parménion! Je te prie, j'embrasse tes genoux... Si tu m'as seulement un peu aimé... Veux-tu?... Puis-je me fier à toi là-dessus? Veux-tu faire en sorte que je ne sois échangé que demain? Le veux-tu?

PARMÉNION. Si je le veux? Ne le faut-il pas? Ne le faut-il pas? Ecoute, prince, quand tu seras roi, ne commande jamais. Commander est un moyen peu sûr de se faire obéir. Quand tu auras quelque chose de difficile à obtenir de quelqu'un, fais comme tu viens en ce moment de faire avec moi; et si celui-là te refuse après cela obéissance... Je voudrais bien savoir en quoi un homme pourrait te refuser obéissance...

PHILOTAS. Que parles-tu d'obéissance? Qu'est-ce qu'a

de commun avec l'obéissance, l'amitié dont tu me donnes la preuve? Veux-tu, mon ami?...

PARMÉNION. Cesse, cesse! Tu m'as déjà gagné tout entier : oui certes, je consens à tout. Je consens à dire à ton père de ne te délivrer que demain matin. Pourquoi, demain matin seulement... je n'en sais rien. Je n'ai besoin d'en rien savoir. Il me suffit de savoir que tu le veux. Ne veux-tu rien d'autre? Faut-il me jeter au feu pour toi? Me précipiter du haut d'une roche pour toi? Tu n'as qu'à ordonner, mon cher petit ami, tu n'as qu'à ordonner! Maintenant je ferais tout pour toi. Même... dis un mot, et je commettrai crime et lâcheté, pour toi. De vrai, j'en frissonne : mais, prince, tu le veux, j'y consens, j'y consens...

PHILOTAS. O mon meilleur, mon plus ardent ami, ô toi... comment te nommerai-je? Toi, le sauveur de ma renommée dans l'avenir : je te jure par ce qui m'est le plus sacré, par l'honneur de mon père, par le salut de ses armes, par le bien de ses Etats, je te jure de ne jamais oublier de ma vie ta complaisance, ton zèle. Je voudrais pouvoir même t'en dignement récompenser!... Dieu, entendez mon serment... Et maintenant, Parménion, jure aussi, toi. Jure-moi de tenir fidèlement ta parole...

PARMÉNION. Moi, jurer? Je suis trop vieux pour jurer.

PHILOTAS. Et moi, je suis trop jeune pour me fier à toi sans serment. Jure-moi! Je t'ai juré par mon père, jure-moi par ton fils. Tu l'aimes certes, ton fils; tu l'aimes certes de tout cœur.

PARMÉNION. D'aussi grand cœur que toi!... Tu le veux, et je jure. Je te jure par mon fils unique, par mon sang qui coule dans ses veines, par ce sang que je voudrais répandre pour ton père et que mon fils aussi voudrait répandre pour toi; par ce sang, je te jure de tenir ma parole. Et si je ne la tenais pas, que mon fils tombe dans son premier combat, et qu'il ne voie pas les jours glorieux de ton règne!... Dieu! entendez mon serment!

PHILOTAS. Ne l'entendez pas encore, Dieu!... Tu t'es

moqué de moi, vétéran. Tomber dans le premier combat, ne pas voir mon règne, sont-ce là des malheurs? Mourir tôt, est-ce un malheur?

PARMÉNION. Je ne dis pas cela. Mais pour te voir sur le trône, pour te servir, je voudrais... que ne voudrais-je pas pour cela?... Je voudrais redevenir jeune... Ton père est bon, mais tu seras meilleur que lui.

PHILOTAS. Pas de louanges au détriment de mon père!... Change ton serment, allons, change-le ainsi : « Si tu ne tiens pas ta parole, que ton fils devienne un lâche, un misérable : que, s'il avait à choisir entre la mort et l'infamie, il choisisse l'infamie; qu'il vive quatre-vingt-dix ans, la risée des femmes; et, qu'à sa quatre-vingt-dixième année, il regrette encore de mourir! »

PARMÉNION. Ce serment est effrayant... Enfin, je le jure : oui, qu'il devienne tout cela!... Entendez le plus horrible des serments, vous, Dieux!

PHILOTAS. Entendez-le... Eh bien, à présent, tu peux partir, Parménion. Nous nous sommes assez longtemps arrêtés ensemble, et nous avons presque attaché trop d'importance à une vétille. Car, n'est-ce pas une véritable bagatelle que de dire à mon père, et de le convaincre qu'il ne doit pas m'échanger avant demain? Et s'il en veut savoir la raison; eh bien, en route, inventes-en une.

PARMÉNION. C'est ce que je veux faire aussi. Quelque vieux que je sois, je n'ai encore jamais imaginé de mensonge. Mais cependant, pour l'amour de toi, prince... laisse-moi m'en aller : la colère s'apprend aussi dans la vieillesse... Adieu!

PHILOTAS. Embrasse-moi. Va!...

SCÈNE VI

PHILOTAS

PHILOTAS. Peut-il y avoir au monde tant de trompeurs, et tromper, être cependant si difficile, même quand c'est dans les meilleures intentions !... Ne m'a-t-il pas fallu prendre plus d'un détour ?... Fais seulement en sorte, bon Parménion, que mon père ne me délivre que demain, et il n'aura plus besoin de me délivrer... J'ai de la sorte gagné assez de temps... assez de temps pour m'affermir dans mon projet... assez de temps pour choisir le moyen le plus sûr. — Pour m'affermir dans mon projet !... Malheur à moi, s'il en était besoin !... Fermeté de la vieillesse si tu n'es pas mon lot, entêtement de la jeunesse, viens à mon aide ! Oui, c'est arrêté, fermement arrêté !... Je le sens, je deviens calme... je suis calme !... Tel que te voilà maintenánt, Philotas... (*Il se considère lui-même.*) Ha ! ce sera un aspect noble et grand, que celui d'un jeune homme, couché sur le sol, un glaive dans la poitrine !... Un glaive ! Dieux ! Malheureux que je suis ! Pauvre malheureux !... Faut-il que maintenant seulement j'y songe ?... Je n'ai pas de glaive, pas de glaive. Le mien est devenu le lot du guerrier qui m'a fait prisonnier... Peut-être me l'aurait-il laissé ; mais la poignée en était d'or... Misérable métal, seras-tu donc toujours la perte de la vertu ? Pas de glaive ? Pas de glaive ? Dieux ! Dieux miséricordieux, je ne vous demande que ce seul don. Dieu puissant, qui avez créé le ciel et la terre, ne pourriez-vous, pour moi, créer une glaive ?... Si vous le vouliez ?... Que devient ma grande et éclatante résolution ?... Je deviendrai pour moi-même un objet de risée... Et voilà qu'il revient déjà, le roi... Chut ! faisons l'enfant... Cette idée promet... Oui, peut-être aurai-je le bonheur...

SCÈNE VII

ARIDÉE, PHILOTAS

ARIDÉE. Maintenant les messagers sont partis. Ils ont mes chevaux les plus rapides, et le camp de ton père est si proche que sous peu d'heures nous pourrons recevoir une réponse.

PHILOTAS. Tu es donc, sire, bien impatient d'embrasser ton fils?

ARIDÉE. Ton père le sera-t-il moins de serrer son fils sur sa poitrine?... Mais laisse-moi, très cher prince, jouir de ta société. Le temps me paraîtra plus rapide, et peut-être d'ailleurs sera-t-il heureux que nous nous connaissions de plus près. Les enfants aimables ont souvent été déjà, des intermédiaires entre des pères divisés. Suis-moi donc dans ma tente, où les meilleurs de mes commandants brûlent d'impatience de te voir et de t'admirer.

PHILOTAS. Des hommes, sire, n'ont que faire d'admirer un enfant. Laisse-moi donc ici. La honte et le dépit feraient de moi une assez déplaisante personne. Et de notre conversation d'ailleurs... je ne vois pas ce qu'il pourrait résulter. Je ne sais qu'une chose, c'est que toi et mon père vous êtes en guerre, et que le bon droit, à ce que je crois, est du côté de mon père. Je le crois, sire, et le croirai toujours... quand même tu me pourrais prouver le contraire. Fils et soldat, je n'ai d'autre guide que les lumières de mon père et de mon général.

ARIDÉE. Prince, c'est une preuve de grande intelligence de savoir ainsi déguiser son intelligence. Cependant cela me fait de la peine d'être ainsi hors d'état de me justifier devant toi... Funeste guerre!

PHILOTAS. Oui, funeste guerre!... Et malheur à celui qui l'a causée!

ARIDÉE. Prince, prince, souviens-toi que c'est ton

père qui le premier a tiré l'épée. Je ne puis être d'accord avec toi dans tes malédictions. Il s'est trop hâté, il a été trop soupçonneux...

PHILOTAS. Eh bien, oui, c'est mon père qui le premier a tiré l'épée. Mais est-ce que l'incendie commence au moment où la flamme traverse le toit? Quelle est la créature patiente, sans fiel, sans susceptibilité, qu'un agacement continuel ne finirait pas par irriter? Songes-y... tu me forces malgré moi à parler de choses qui ne me venaient pas à l'esprit... Songe quelle hautaine et méprisante réponse tu lui as faite, quand... Mais tu ne m'y forceras pas, je ne veux pas parler de cela. Notre culpabilité ou notre innocence sont susceptibles de fausses interprétations et d'excuses à l'infini. Il n'y a qu'aux yeux insusceptibles d'erreur de la Divinité que nous paraissions tels que nous sommes; seule, elle peut nous juger. Mais les Dieux, tu le sais, sire, prononcent leur jugement par l'épée du plus valeureux. Remettons-nous-en à leur sentence de sang. Pourquoi irions-nous avec pusillanimité remplacer ce jugement d'en haut, par un jugement d'ici-bas? Nos bras sont-ils déjà si bas qu'il faille donner cours aux flatteries de la langue?

ARIDÉE. Prince, je t'entends avec étonnement...

PHILOTAS. Ah! une femme aussi, on peut l'entendre avec étonnement!

ARIDÉE. Avec étonnement, prince, et non sans chagrin!... Toi, le sort t'appelle au trône, toi!... Il t'a confié le bonheur de tout un puissant et noble peuple, à toi!... Quel horrible avenir j'entrevois! Tu écraseras ton peuple de lauriers et de misères. Tu compteras plus de victoires que de sujets heureux... C'est un bonheur pour moi que mes jours ne soient pas contemporains des tiens. Mais, malheur à mon fils, mon brave fils! Tu lui permettras difficilement de quitter le harnais de guerre...

PHILOTAS. Que ton cœur se calme, sire! Je permettrai bien plus à ton fils, bien plus.

ARIDÉE. Bien plus? Explique-toi...

PHILOTAS. Ai-je parlé par énigmes?... Oh! n'exige pas,

sire, qu'un jeune homme comme moi, parle toujours avec réflexion et de dessein arrêté?... Je ne voulais dire que ceci : Le fruit est souvent tout autre que la fleur ne le promet. Un prince efféminé a souvent donné, si j'en crois l'histoire, un roi guerrier. Le contraire ne pourrait-il pas se présenter pour moi?... Ou plutôt n'aurait-ce pas été ma pensée que pour arriver au trône, j'ai encore un long et dangereux chemin à parcourir? Qui sait si les Dieux me le laisseront franchir tout entier?... Et ne me laisse pas franchir tout entier, Père des dieux et des hommes, si tu vois en moi un futur prodigue du sang précieux des sujets que tu m'auras confiés...

ARIDÉE. Oui, prince ; autrement on est un roi qui n'est point le père de ses sujets! On est un héros sans amour des hommes! Et, cet amour des hommes, je le reconnais en toi, et je redeviens tout à fait ton ami... Mais viens, viens, ne restons pas plus longtemps seuls ici. Nous nous rendons l'un l'autre trop sérieux. Suis-moi.

PHILOTAS. Pardon, sire...

ARIDÉE. Ne t'y refuse pas.

PHILOTAS. Comme je suis, me laisser voir à la foule?...

ARIDÉE. Pourquoi pas?

PHILOTAS. Impossible, sire, impossible!

ARIDÉE. Et la cause?

PHILOTAS. Oh! la cause?... Elle te ferait rire.

ARIDÉE. Raison de plus pour me la dire. Je suis homme, et j'aime à rire et à pleurer.

PHILOTAS. Eh bien, ris donc... Vois, sire, je n'ai pas de glaive, et sans ce signe distinctif du soldat ; je n'aimerais guère à paraître parmi des soldats.

ARIDÉE. Je rirai, mais de joie. J'y ai songé d'avance et l'on va te satisfaire sur-le-champ. J'ai donné ordre à Straton de te rendre ton glaive.

PHILOTAS. Attendons-le donc ici.

ARIDÉE. Et ensuite tu m'accompagneras?...

PHILOTAS. Ensuite je te suivrai.

ARIDÉE. A souhait! Le voici; eh bien, Straton?...

SCÈNE VIII

STRATON, un glaive à la main, ARIDÉE, PHILOTAS

STRATON. Je suis allé trouver le soldat qui a fait le prince prisonnier, et, en ton nom, lui ai demandé de me donner le glaive du prince. Mais voici les nobles paroles de refus, du soldat : « Le roi, a-t-il dit, ne doit point me prendre ce glaive. C'est un bon glaive, et je l'emploierai pour lui. Je dois aussi le garder comme souvenir de mon action. Par les Dieux! Ce n'est pas une de mes moindres actions. Le prince est un petit démon. Peut-être ne désirez-vous que la poignée précieuse... » Et sur ce, avant que je pusse l'en empêcher, sa main robuste avait détaché la poignée et la jetait avec mépris à mes pieds... « La voilà, continua-t-il; qu'ai-je souci de votre or? »

ARIDÉE. O Straton, répare cela auprès de cet homme.

STRATON. Je l'ai fait. Et voici un de tes glaives...

ARIDÉE. Donne... Le veux-tu accepter à la place du tien, prince?

PHILOTAS. Laisse-le moi voir... ha! (*A part.*) Merci, Dieux. (*Il le considère longuement et sérieusement.*) Un glaive!

STRATON. N'ai-je pas bien choisi, prince?

ARIDÉE. Qu'y trouves-tu donc qui mérite une si profonde contemplation?

PHILOTAS. Que c'est un glaive! (*Il revient à lui.*) Et un beau glaive! Je ne perdrai rien à l'échange... Un glaive!

ARIDÉE. Tu frémis, prince...

PHILOTAS. De joie!... Il me paraît seulement un peu court. Mais pourquoi trop court? Ce n'est que l'affaire d'un pas de plus vers l'ennemi, pour remplacer ce qui manque à ce fer... Cher glaive! Quelle belle chose

qu'un glaive, pour le jeu ou pour l'usage! Je n'ai jamais joué avec rien d'autre.

ARIDÉE. (*A Straton.*) Oh! le sublime mélange d'enfant et de héros!

PHILOTAS. (*A part.*) Cher glaive! Serai-je bientôt seul avec toi? Mais, du calme!

ARIDÉE. Ceins-toi, prince, du glaive, et suis-moi...

PHILOTAS. A l'instant... Mais, son ennemi et son glaive on ne peut les connaître qu'à l'épreuve. (*Il le tire du fourreau et Straton passe entre le roi et lui.*)

STRATON. Je me connais mieux en lames qu'en ornements; crois-moi, prince, la lame est bonne. Le roi, dans ses années viriles a fendu avec cette lame plus d'un casque.

PHILOTAS. Je ne deviendrai jamais aussi fort!... Ne m'approche pas tant, Straton.

STRATON. Et pourquoi?

PHILOTAS. Pourquoi? (*Il bondit en arrière et coupe l'air avec le glaive.*) Elle a la flexibilité qu'il faut.

ARIDÉE. Prince, ménage ton bras blessé. Tu t'échauffes!

PHILOTAS. Pourquoi m'en fais-tu souvenir, sire?... Pour mon malheur, non, pour ma honte, je suis blessé et prisonnier; oui, mais je ne veux plus que cela arrive jamais! Non, mon père, non! Un prodige va t'épargner aujourd'hui la triste rançon de ton fils, et t'épargner dans l'avenir sa mort. Sa mort certaine, s'il se voyait de nouveau enveloppé... enveloppé... Supposons que je le sois, que je sois enveloppé! Eh bien, compagnons, amis, frères, où êtes-vous? morts tous? Plus que des ennemis de partout?... De partout! Ah! Philotas! Ha! A toi, téméraire!... Et à toi, cela, cela! (*Il se frappe lui-même.*)

STRATON. Prince, qu'as-tu? Calme-toi! (*Il va à lui.*)

PHILOTAS. (*S'éloignant de lui.*) Toi aussi, Straton? Toi aussi?... Ennemi, sois généreux, tue-moi! Ne me fais pas prisonnier... Encore, si vous étiez tous des Straton, vous tous qui m'entourez; je me défendrais contre vous tous, contre le monde entier. Faites de

votre mieux, ennemis... Mais vous ne voulez pas? Vous ne voulez pas me tuer, cruels? Vous voulez à toute force m'avoir vivant? J'en ris! Me prendre vivant?... Moi?... Avant, ce glaive, je veux... je veux... dans ma poitrine... avant... (*Il se frappe*).

ARIDÉE. Dieux! Straton!

STRATON. Sire.

PHILOTAS. C'est ce que je voulais! (*Il s'affaisse.*)

ARIDÉE. Retiens-le, Straton!... Au secours, au secours du prince!... prince, quelle furie de désespoir!...

PHILOTAS. Pardonne-moi, sire! Je t'ai donné un coup plus mortel qu'à moi... Je meurs, et bientôt le pays apaisé recueillera le fruit de ma mort... Ton fils, sire, est prisonnier, et le fils de mon père est libre...

ARIDÉE. Qu'est-ce que j'entends?

STRATON. Tu y étais résolu, prince?... Mais, comme notre prisonnier, tu n'avais aucun droit sur toi.

PHILOTAS. Ne dis pas cela, Straton!... La liberté de mourir que les Dieux nous ont accordée pour toutes les circonstances de la vie, cette liberté, un homme pourrait-il la troubler chez un autre?...

STRATON. O sire!... L'horreur l'a pétrifié... Sire!

ARIDÉE. Qui appelle?

STRATON. Sire!

ARIDÉE. Silence!

STRATON. La guerre est finie, sire.

ARIDÉE. Finie? Quel mensonge fais-tu là, Straton? La guerre n'est pas finie, prince?... Meurs, meurs, mais emporte avec toi ce remords : Tu as cru en vrai enfant inexpérimenté que tous les pères sont de l'espèce lâche et efféminée du tien... Tous n'en sont pas! Moi, je n'en suis pas! Que m'importe mon fils? Et crois-tu qu'il ne puisse pas mourir pour le bien de son père, aussi bien que toi pour le bien du tien?... Qu'il meure! Sa mort m'épargnera aussi sa triste rançon... Straton, me voilà sans fils, pauvre moi! Tu as un fils, il sera le mien... Car, on a besoin d'un fils... Heureux Straton!

PHILOTAS. Ton fils vit encore, Sire, et il vivra, je le sais.

ARIDÉE. Il vit encore? Je l'aurai de nouveau. Meurs donc. Je l'aurai de nouveau et en échange de ton corps... Ou bien j'outragerai ton cadavre et je le traiterai avec infamie... je...

PHILOTAS. Mon cadavre!... Si tu veux te venger, sire, ressuscite-le.

ARIDÉE. Ah! Où me laissé-je emporter?

PHILOTAS. Je te plains... adieu, Straton! Au revoir, là où tous les amis vertueux forment les valeureux membres d'un royaume bienheureux, à l'Élysée... Et toi, sire, au revoir aussi...

ARIDÉE. Et réconciliés... prince!...

PHILOTAS. O Dieux, recevez mon âme triomphante, et toi, ta victime, déesse de la paix!

ARIDÉE. Entends-moi, prince...

STRATON. Il meurt!... Suis-je un traître, sire, de pleurer sur ton ennemi? Je ne puis m'en empêcher... Jeune homme sublime!

ARIDÉE. Pleure sur lui... Moi aussi, je pleure sur lui... Allons! Il me faut recouvrer mon fils! Mais ne me contredis pas : c'est l'acheter trop cher... En vain avons-nous répandu des flots de sang, en vain avons-nous conquis du territoire. La plus grande victoire et son gage sont perdus... Allons! Ramène-moi mon fils. Et, quand je l'aurai recouvré, je ne veux plus être roi. Vous autres hommes, croyez-vous donc qu'on ne se lasse point de règner? (*Ils sortent.*)

FIN DE PHILOTAS

UN FRAGMENT

—

LE DOCTEUR FAUST

UN FRAGMENT

—

LE DOCTEUR FAUST

Afin de justifier le titre de ce livre, nous donnons ici le canevas du drame de Faust, retrouvé dans les papiers de Lessing par son frère. Ce plan dramatique mérite d'autant plus d'être publié qu'il ne fut peut-être pas ignoré de Gœthe lorsqu'il créa l'œuvre immortelle de Faust.

I

PROLOGUE

(Une antique cathédrale. Le sacristain et son fils qui viennent de sonner ou vont sonner minuit. Le conseil des démons, invisibles, assis sur les autels et délibérant sur leurs affaires. Plusieurs démons envoyés en mission paraissent devant Belzébuth, afin de lui rendre compte de leurs opérations. L'un a incendié une ville. Un autre a submergé toute une flotte. Ils sont raillés par un troisième, de s'être arrêtés à de telles niaiseries. Celui-ci se vante d'avoir damné un saint qu'il a convaincu de

s'enivrer et qui dans l'ivresse a commis un adultère et un meurtre. Cela amène à parler de Faust, qui ne serait pas si facile à séduire. Ce troisième démon s'en charge et répond de le livrer dans les vingt-quatre heures à l'enfer. Maintenant, dit un diable, il travaille encore à la lumière de sa lampe nocturne et sonde les secrets de la vérité. Trop de soif de science est un défaut, et d'un défaut peuvent naître tous les vices quand on est trop l'esclave de ce défaut.)

C'est d'après cette donnée que le démon qui se charge de damner Faust, dresse ses plans.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

DE MINUIT A MINUIT

(Faust penché sur ses livres, à la lumière de la lampe; il lutte contre quelques doutes de la philosophie scolastique. Il se rappelle qu'un savant a évoqué le diable pour avoir son avis sur l'*Entelechie* d'Aristote. Lui aussi l'a plusieurs fois tenté, mais inutilement. Il l'essaie encore une fois : l'heure est propice, il lit une formule d'évocation.)

SCÈNE II

(Un esprit sort de terre : il porte une longue barbe et est enveloppé dans un manteau.)

L'ESPRIT. Qui est-ce qui me trouble? Où vais-je? N'est-ce point là une lumière?

FAUST. (*Il s'effraie, mais se remet et s'adresse à l'esprit.*) Qui es-tu? D'où viens-tu? Sur l'ordre de qui apparais-tu?

L'ESPRIT. Je sommeillais et je rêvais, n'éprouvant ni joie ni peine. Alors dans mon rêve un bruit, une voix vinrent à moi d'ici; elle approcha de plus en plus : Bahall! Bahall ! entendis-je, et au troisième Bahall, me voici :

FAUST. Mais qui es-tu ?

L'ESPRIT. Qui je suis! Laisse-moi réfléchir! Je suis — je ne suis que depuis peu ce que je suis maintenant..., etc.

FAUST. Mais qui étais-tu?

L'ESPRIT. Qui j'étais?

FAUST. Oui, qui étais-tu autrefois, auparavant?

L'ESPRIT. Autrefois, auparavant?

FAUST. Ne te souviens-tu d'aucunes idées antérieures à ta situation présente d'engourdissement léthargique.

L'ESPRIT. Que me dis-tu? Oui, cela me revient. J'ai eu des idées de ce genre, attends, attends que j'en retrouve le fil.

FAUST. Je veux essayer de te venir en aide. Comment t'appelais-tu?

L'ESPRIT. Je m'appelais... Aristote. Oui, je m'appelais ainsi. Qu'est-ce que j'éprouve?

(Il fait comme s'il se souvenait tout à coup et répond aux questions les plus épineuses de Faust. Cet esprit est le démon même, qui a entrepris de damner Faust. Cependant, il finit par dire qu'il est fatigué de mettre ainsi son esprit à la torture.)

— De tout ce que tu me demandes je ne puis parler plus longtemps que comme homme, mais non comme esprit. Donne-moi congé, je sens que je m'assoupis de nouveau..., etc.

SCÈNE III

(Il disparaît et Faust, plein d'étonnement et de joie que l'évocation ait eu sa puissance, en cherche une autre, afin d'appeler un démon.)

SCÈNE IV

(Un démon apparaît.)

— Quel est ce puissant à l'appel de qui il me faut obéir? Est-ce toi? Un mortel? Qui t'a appris ces mots dominateurs?

II

ACTE II [1]

SCÈNE III

FAUST ET SEPT ESPRITS

FAUST. Vous, vous êtes les esprits les plus rapides de de l'enfer?

TOUS. Oui.

FAUST. Êtes-vous tous les sept également rapides?

TOUS. Non,

FAUST. Et quel est le plus rapide d'entre vous?

TOUS. Moi.

(1) Tiré de la septième des *Lettres sur la littérature*, février, 1759.

FAUST. C'est un miracle que parmi sept démons il n'y ait que six menteurs. Il faut que je vous connaisse de plus près.

LE PREMIER ESPRIT. Soit. Primo!

FAUST. Primo, est-ce que les démons prêcheraient aussi la pénitence?

LE PREMIER ESPRIT. Oui, aux endurcis. Mais, ne nous retiens pas.

FAUST. Comment t'appelles-tu et comment es-tu rapide?

LE PREMIER ESPRIT. Tu pourrais avoir plus tôt une preuve qu'une réponse.

FAUST. Eh bien, vois ce que je fais.

LE PREMIER ESPRIT. Tu passes rapidement le doigt à travers la flamme de la lampe.

FAUST. Et je ne me brûle pas. Allons, toi aussi, passe sept fois, aussi vite, à travers les flammes de l'enfer et ne te brûle pas. Tu restes coi. Va donc. Ah! les démons aussi se vantent. Oui, oui, il n'y a faute si petite dont vous ne gardiez le monopole. Esprit n° 2, comment t'appelles-tu?

LE DEUXIÈME ESPRIT. Chil. Cela veut dire dans votre langue ennuyeuse : flèche de la peste.

FAUST. Et comment es-tu rapide?

LE DEUXIÈME ESPRIT. Penses-tu que ce soit pour rien que je porte mon nom? Comme la flèche de la peste.

FAUST. Alors, va-t'en servir un médecin. Pour moi, tu es beaucoup trop lent. Toi, n° 3, comment t'appelles-tu?

LE TROISIÈME ESPRIT. Je m'appelle Dilla, les ailes du vent me portent.

FAUST. Et toi, n° 4?

LE QUATRIÈME ESPRIT. Mon nom est Jutta, car je voyage sur les rayons de la lumière.

FAUST. Ah! vous qui exprimez votre vitesse en nombres, vous misérables!

LE CINQUIÈME ESPRIT. Ne les honore pas de ta colère. Ce ne sont que les messagers de Satan dans le monde des corps. Nous le sommes dans le monde des esprits, tu nous trouveras plus rapides.

FAUST. Et comment es-tu rapide?

LE CINQUIÈME ESPRIT. Aussi rapide que la pensée de l'homme.

FAUST. C'est quelque chose. Mais les pensées de l'homme ne sont pas toujours rapides, quand la vérité et la vertu les provoquent. Oh! qu'elles sont lentes alors! — Tu peux être rapide, quand tu veux être rapide; mais qui me garantit que tu le veuilles en tout temps? Non, j'aurais en toi aussi peu de confiance, que j'en aurais en moi-même. Hélas! — (*Au sixième esprit.*) Dis, toi, combien tu es rapide.

LE SIXIÈME ESPRIT. Aussi rapide que la vengeance du vengeur.

FAUST. Du vengeur? De quel vengeur?

LE SIXIÈME ESPRIT. Du puissant, du redoutable, qui s'est réservé à lui seul la vengeance, parce que la vengeance le réjouissait.

FAUST. Démon! Tu blasphèmes, car je vois que tu trembles... Tu es, dis-tu, rapide comme la vengeance du — j'allais le nommer. Non, il ne sera pas nommé entre nous! — Sa vengeance serait rapide? rapide?... Et je vis encore? Et je pèche encore?

LE CINQUIÈME ESPRIT. Qu'il te laisse encore pécher, c'est déjà une vengeance!

FAUST. Faut-il qu'un démon me donne cette leçon! — Mais pourtant aujourd'hui seulement! Non, sa vengeance n'est pas rapide, et si tu n'es pas plus rapide que sa vengeance, va-t'en. — (*Au septième esprit.*) — Comment es-tu rapide?

LE SEPTIÈME ESPRIT. Mortel insatiable ! Quand pour toi je ne serais pas non plus assez rapide...

FAUST. Parle, comment es-tu rapide ?

LE SEPTIÈME ESPRIT. Ni plus ni moins rapide que le passage du bien au mal.

FAUST. Ha ! Tu es mon démon. Aussi rapide que le passage du bien au mal. — Oui, celui-là est rapide ; il n'en est pas de plus rapide que lui ! — Arrière, limaçons de l'Orcus ! Loin d'ici ! — Que le passage du bien au mal ? Je sais par expérience combien il est rapide !... Etc.

III

LETTRE DU CAPITAINE DE BLANKENBURG AU SUJET DU FAUST PERDU DE LESSING

« Vous désirez, mon cher ami, des nouvelles du *Faust* perdu de Lessing ; je vous en écris ce que j'en sais, d'autant plus volontiers que je voudrais qu'une seule ligne, qu'une seule idée de ce grand homme qu'on ne connaît pas assez, que même souvent on a méchamment rabaissé, ne fût perdue. Son *Faust* pourrait, il est vrai, ne pas être perdu, entièrement perdu ; — il ne faut pas craindre non plus que si un autre osait se parer de cette plume de Lessing, on ne reconnût vite la fraude. Car, ce que l'on dit des vers d'Homère et des idées de Schakespeare, peut s'appliquer avec autant de raison aux travaux de Lessing, dont fait partie le *Faust*. Mais qui sait quand et comment le public entendra parler de cette œuvre. Donnez donc de la publicité à ce que je vous en écris.

« Les *Lettres sur la littérature* nous apprennent, qu'il

y a longtemps déjà Lessing a travaillé à un *Faust*. Mais, à ce que je sais il en entreprit la refonte — ou peut-être seulement l'acheva, — dans un temps où de tous les points de l'Allemagne on annonçait des *Faust*, et son œuvre fut terminée. On m'a donné comme certain qu'il n'avait attendu pour le publier, que l'apparition des autres *Faust*. — Il l'avait emporté dans son voyage de Wolfenbuttel à Dresde; à Dresde, il enferma le manuscrit dans un malle, où se trouvaient d'autres papiers encore et d'autres objets; il confia la malle à un voiturier qui devait la remettre à un de ses parents, à Leipzig, H. Lessing, lequel se chargerait de l'expédier à Wolfenbuttel. La malle ne parvint pas à Leipzig. Toutes les recherches furent vaines pour la retrouver. Dieu sait en quelles mains elle est tombée, et où elle est encore cachée. — En tous cas, voici le squelette du *Faust*.

« La scène s'ouvre par une conférence des esprits infernaux, dans laquelle les subalternes font leur rapport au chef des démons, sur l'exécution des travaux qu'ils ont accomplis sur la terre. Pensez à ce qu'un homme comme Lessing sait tirer d'une telle idée. — Le dernier des démons qui apparaît, rapporte qu'il a trouvé au moins un homme avec lequel il n'y a rien à entreprendre.

« Il n'a ni passions ni faiblesses; le rapport dépeint le caractère de Faust, et à toutes les questions sur ses goûts et ses penchants, l'esprit répond enfin, — qu'il n'a qu'un goût, et qu'un penchant : la soif inextinguible de savoir et de connaître. — Ha ! s'écrie le chef des démons, alors il est à moi ! — Vous sentirez par vous-même quelle idée féconde c'est là, peut-être y pourrait-on voir un peu trop de misanthropie, si le dénoûment de la pièce ne satisfaisait l'humanité. Mais jugez vous-même combien elle engendre l'intérêt dramatique en troublant les lecteurs jusqu'à l'angoisse. — Alors Mé-

phistophélès reçoit mission et plein pouvoir de mettre en œuvre tous les moyens qu'il croira bons pour prendre le pauvre Faust : il commence et finit selon toute apparence son œuvre dans les actes suivants. Je ne puis vous donner là-dessus rien de précis, mais un homme comme Lessing a dû mettre en valeur toute la grandeur, toute la richesse de cette idée. — Les phalanges infernales croient avoir terminé leur travail, elles entonnent au cinquième acte des chants de triomphe ; une apparition céleste les interrompt de la façon la plus inattendue et cependant la plus naturelle et la plus rassurante pour tous. — « Ne triomphez pas, leur crie l'ange, ce n'est pas sur l'humanité et la science que vous avez remporté la victoire ; la Divinité n'a pas donné à l'homme la plus noble des passions pour le rendre éternellement malheureux ; ce que vous avez vu, ce que vous croyez à présent posséder n'était qu'un fantôme. »

« Voilà tout ce que je sais, mon très cher ami ; toutefois quelque peu que ce soit, cela mérite d'être conservé. Faites-en l'usage que vous croirez convenable...

De Blankenburg.

Leipsig, le 14 mai 1784.

IV

A L'ÉDITEUR DU SUPPLÉMENT THÉATRAL

« Il est très vrai, mon cher ami, que votre excellent frère m'a communiqué plusieurs de ses idées de pièces. Mais il y a déjà si longtemps, les plans mêmes en étaient si peu développés ou m'ont été communiqués d'une façon si incomplète que je ne puis plus me les rappeler suffisamment pour les reproduire, encore bien moins pour la publicité. Cependant pour ce qui est de son *Faust* au sujet duquel vous m'interrogez surtout, je puis rassembler encore quelques souvenirs ; je me rappelle en général l'exposition des premières scènes et la tournure principale des dernières.

« Au prologue, la scène représente une église gothique en ruines, avec un autel principal et six autels latéraux. Détruire les œuvres de Dieu est la joie de Satan. Les ruines d'un temple où auparavant le Dieu de bonté a été honoré sont sa demeure favorite. Les esprits infernaux y tiennent conseil. Satan même trône sur le grand autel, les autres démons sont éparpillés sur les autels latéraux. Mais ils restent invisibles. On n'entend que leurs voix rudes et discordantes. Satan écoute le rapport des faits accomplis par les autres démons : il est content des uns, mécontent des autres. — Comme le peu que je me rappelle de cette scène donnée par fragments serait sans intérêt, je prends la liberté d'en combler les lacunes et de vous la donner d'un seul contexte.

« SATAN. Parle, toi, le premier. Qu'as-tu fait ?

« LE PREMIER DÉMON. Satan ! J'ai vu au ciel un nuage qui portait la ruine dans ses flancs, alors je me suis

élancé dessus, je me suis caché dans ses replis les plus sombres, je l'ai poussé en avant et me suis arrêté au dessus de la cabane d'un pauvre homme pieux qui reposait dans le premier sommeil à côté de sa femme. Là je déchirai la nuée et j'en secouai les flammes sur la cabane. Elle prit feu et tout l'avoir du pauvre diable fut anéanti. — C'était là tout ce que je pouvais, Satan. Quant à lui-même, quant à ses enfants gémissants, quant à sa femme, un ange de Dieu les arracha aux flammes, et quand je le vis... je m'enfuis.

« SATAN. Misérable ! lâche !—Et tu dis que c'était la cabane d'un pauvre homme, d'un homme pieux ?

« LE PREMIER DÉMON. Oui, Satan, et maintenant il est nu, sans ressources ; il est perdu.

« SATAN. Pour nous! oui, il l'est pour toujours. Prends au riche son or, afin qu'il désespère ; secoue-le au dessus du foyer du pauvre, afin qu'il séduise son cœur : alors nous avons gagné deux fois. Mais rendre encore plus pauvre l'homme pauvre et pieux, c'est l'attacher encore plus fermement à Dieu. — A toi, second. Donne-nous de meilleures nouvelles.

« LE DEUXIÈME DÉMON. Oui, Satan. — J'allai sur la mer cherchant une tempête à l'aide de laquelle je pusse détruire , et je la trouvai. Tandis que je volais vers le rivage résonnaient jusqu'à moi de sauvages malédictions. Je trouvai une flotte qui mettait à la voile, chargée de corsaires. Vite je m'élançai avec l'ouragan dans les profondeurs de la mer et ramenai les vagues écumantes haut vers le ciel.

« SATAN. Et tu les as fait périr dans les flots ?

« LE DEUXIÈME DÉMON. Pas un n'a échappé, j'ai détruit toute la flotte et toutes les âmes qu'elle portait sont à présent tiennes.

« SATAN. Traître, elles étaient déjà miennes. Mais ils auraient encore apporté plus de malédictions et de

ruines sur la terre; ils auraient pillé, violé, assassiné sur les côtes étrangères; ils auraient jeté de monde en monde de nouveaux ferments de crime; et tout cela — tout cela est perdu. — Retourne en enfer, démon, tu ne fais que troubler mon empire. — A toi, troisième. As-tu aussi chevauché des nuages et des tempêtes?

« LE TROISIÈME DÉMON. Mon esprit ne vole pas aussi haut, Satan; je n'aime pas l'horrible. Mes ressources sont dans la débauche.

« SATAN. Alors tu n'en es que plus terrible pour les âmes.

« LE TROISIÈME DÉMON. Je vis sommeiller une jeune fille : elle se retournait demi rêvant, demi éveillée sous l'ardeur de ses désirs; je me suis glissé auprès de sa couche. J'ai écouté chaque soupir de ses lèvres, chaque aspiration voluptueuse. Je sus quel était l'être aimé qui faisait palpiter son sein. Aussitôt je pris sa forme élancée et jeune, et...

« SATAN. (*Vivement.*) As-tu ravi à une jeune fille son innocence?

« LE TROISIÈME DÉMON. Je n'ai rien ravi à une beauté encore pure... que le premier baiser. Je n'ai pas été plus loin. — Mais, sois en sûr, je lui ai mis dans le sang une flamme qui la livrera au premier séducteur. Est-elle une fois séduite?..

« SATAN. Alors nous aurons victimes sur victimes, car alors elle séduira, elle aussi. Il y a de l'esprit dans ton fait. — Voyez, vous autres, vous malheureux, vous misérables, qui ne portez la ruine que dans le monde des corps : celui-ci met la ruine dans le monde des âmes. Voilà un vrai démon. — Parle, toi quatrième. Quels exploits as-tu accomplis?

« LE QUATRIÈME DÉMON. Aucun, Satan. Mais j'ai songé à quelque chose; si cela pouvait s'accomplir, tous leurs exploits seraient dépassés.

« SATAN. C'est?

« LE QUATRIÈME DÉMON. De ravir à Dieu son Benjamin. Un jeune homme vivant seul, un penseur, adonné tout entier à la Sagesse, ne respirant que pour elle, repoussant toute autre passion que celle de la Vérité, dangereux pour toi et pour nous tous s'il devenait l'instituteur du peuple; ravir celui-là même à Dieu, Satan.

« SATAN. Parfait! magnifique! Et ton plan?...

« LE QUATRIÈME DÉMON. Vois, j'écume de rage, je n'en ai pas. — J'ai rampé de tous les côtés autour de son âme; mais je n'y ai trouvé aucune faiblesse, par où je pusse le prendre.

« SATAN. Sot! N'a-t-il pas de mauvaises passions?

« LE QUATRIÈME DÉMON. Plus qu'aucun mortel.

« SATAN. Alors, je m'en charge. Çela suffit pour le perdre.

« Et Satan est trop plein de son projet pour écouter le rapport des autres démons. Il lève la séance. Tous devront l'aider dans l'exécution de ses grands projets. Grâce à sa puissance et à son habileté, il est assuré du succès. Mais l'ange de la Providence qui planait invisible sur les ruines, nous annonce l'inutilité des tentatives de Satan, en ces termes solennels qui résonnent doucement d'en haut : « Vous ne vaincrez pas! »

« Le canevas de toute la pièce est aussi curieux que celui de cette première scène. Le jeune homme que Satan essaie de damner, est Faust; l'ange le plonge dans un profond sommeil, et à sa place crée un fantôme, sur lequel le démon fait l'épreuve de ses séductions, jusqu'à ce qu'il s'évanouisse soudain, à l'instant même où Satan se croit certain de la victoire. Faust a tout éprouvé en rêve, il s'éveille au moment où les démons viennent de s'enfuir, pleins de honte et de rage, et rend grâces à la Providence de la leçon qu'elle lui a donnée en songe. — Il s'affermit dans la vérité et la vertu.

J'ignore quels moyens Satan met en œuvre pour organiser et exécuter son plan de séduction ; ma mémoire me fait défaut.

« J. J. ENGEL. »

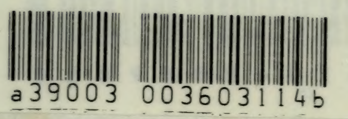
Ces renseignements sont bien incomplets, mais ils résument tout ce qui reste d'une œuvre qui eût été digne, sans doute, d'entrer en parallèle avec les meilleures pièces du théâtre de notre auteur.



FIN



TABLE DES MATIÈRES


a39003 003603114b

